BnF Gallica

Bible d'une grand'mère, par Mme la Ctesse de Ségur,... (2e éd.)

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

BnF Gallica

Ségur, Sophie de (1799-1874). Auteur du texte. Bible d'une grand'mère, par Mme la Ctesse de Ségur,... (2e éd.). 1878.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse



BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS

BIBLE

D'UNE GRAND'MÈRE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

ÉVANGILE D'UNE GRAND'MÈRE

Un volume in-8

APPROUVÉ PAR S. ÉM. LE CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX
ET PAR NN. SS. LES ARCHEVÊQUES DE SENS ET DE BOURGES ET LES ÉVÊQUES DE SÉEZ,
DE POITIERS, DE NIMES ET D'ANNECY

Et illustré de 30 gravures sur bois, tirées à part, broché. 10 fr.

LES ACTES DES APOTRES

UN VOLUME FAISANT SUITE AU PRÉCÉDENT

Et illustré de 10 gravures sur acier, broché. 10 fr.

4535-78. — CORBEIL. TYP. DE CRÉTÉ.

BIBLE

D'UNE GRAND'MÈRE

PAR

Mme LA COMTESSE DE SÉGUR

NÉE ROSTOPCHINE

ILLUSTRÉE

DE 30 GRAVURES SUR BOIS TIRÉES A PART

D'APRÈS

LES DESSINS DE SCHNORR

2(0.)
S66

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—

1878

Droits de propriété et de traduction réservés

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS

Ex. 9

Reg- 605620

NOMS DE MES PETITS-ENFANTS

Camille de Malaret, marquise de Belot, 20 ans.
Madeleine de Malaret, 18 ans.
Louis de Malaret, 12 ans.
Gaston de Malaret, 5 ans.
Pierre de Ségur, 15 ans.
Henri de Ségur, 12 ans.
Marie-Thérèse de Ségur, 8 ans.
Valentine de Ségur-Lamoignon, 9 ans.
Louis de Ségur-Lamoignon, 7 ans.
Mathilde de Ségur-Lamoignon, 3 ans.
Élisabeth Fresneau, 16 ans.
Sabine Fresneau, †
Henriette Fresneau, 10 ans.
Armand Fresneau, 7 ans.
Jacques de Pitray, 11 ans.
Jeanne de Pitray, 9 ans.
Marguerite de Pitray, †
Paul de Pitray, 6 ans.
Françoise de Pitray, 4 ans.
Paul de Belot, 1 mois.

A MES PETITS-ENFANTS

Chers petits-enfants,

*Ma dernière promesse est remplie. Après l'*Évangile *et les* Actes des Apotres, *voici la* Bible *que vous attendez depuis longtemps. Il me reste pourtant une autre œuvre à accomplir : c'est la vie des* Saints *les plus connus, les plus honorés. Malgré mon âge avancé, j'espère que le bon Dieu me donnera encore le temps de vous faire connaître la vie de ces serviteurs fidèles qui nous ont laissé l'exemple de leurs vertus toutes chrétiennes. J'aurai ainsi travaillé jusqu'à la fin pour ceux que j'aime et auxquels je dois le bonheur de cinquante années de maternité. Recevez, chers petits-enfants, la bénédiction de votre grand'mère.*

S. Rostopchine, comtesse Ségur.

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE PARIS

INTRODUCTION

(Les enfants s'amusent à regarder des images dans la bibliothèque du château des Nouettes. La grand'mère cause avec les plus grands, et explique les images aux plus petits. Gaston prend un gros livre, l'ouvre, et voit beaucoup d'images.)

Gaston. Grand'mère, qu'est-ce que c'est que ce gros livre? Comme il est beau ! tout rouge avec de l'or.

Grand'mère. Ce gros livre s'appelle la Bible, ou la sainte Bible.

Paul. Qu'est-ce que cela veut dire ? De quoi parle-t-il ?

Grand'mère. Il parle de choses religieuses et saintes.

Gaston. Qui est-ce qui l'a fait ?

Grand'mère. C'est le bon Dieu.

Françoise. Comment? Le bon Dieu écrit des livres ?

Grand'mère. Il ne les écrit pas lui-même, mais il inspire ceux qui les ont écrits. On appelle ces hommes inspirés les Prophètes, les Apôtres, les Évangélistes.

Armand. Mais comment le bon Dieu les inspire-t-il ?

Grand'mère. En leur donnant des idées ; en leur faisant deviner et connaître des choses qu'ils ne pourraient savoir sans l'aide de Dieu.

Marie-Thérèse. Il y a donc plusieurs hommes qui ont écrit ce livre ?

Grand'mère. Oh oui ! plusieurs ; les plus célèbres sont : Moïse, David, Salomon, Isaïe, Jérémie, Daniel, etc.

Paul. Quels singuliers noms !

Grand'mère. Ce sont des noms hébreux ou juifs, qui ne ressemblent pas à nos noms français.

Gaston ouvre la Bible et l'examine.

Gaston. Il me semble qu'il y a beaucoup de livres; je vois

LIVRE DIX.

Grand'mère. Oui, il y en a soixante-douze. C'est partagé en deux grandes parties, qu'on appelle l'Ancien Testament et le Nouveau Testament.

Petit-Louis. Qu'est-ce que c'est, Testament? N'est-ce pas quand on meurt?

Grand'mère. Oui; mais cela veut dire aussi : promesse ou bien traité d'alliance.

L'Ancien Testament, c'est le récit des promesses que le bon Dieu a bien voulu faire aux hommes; c'est l'histoire de ce qui s'est passé entre Dieu et les hommes, surtout avec ses plus grands serviteurs, depuis le commencement du monde jusqu'à la naissance de Jésus-Christ, c'est-à-dire pendant 4000 ans.

Le Nouveau Testament contient le récit de la vie de Jésus-Christ, c'est-à-dire l'Évangile.

Louis. Est-ce le même Évangile que vous nous avez raconté, grand-mère?

Grand'mère. Précisément; mais, outre l'Évangile et les Actes des Apôtres, que je vous ai racontés, le Nouveau Testament contient aussi tous les écrits que le Saint-Esprit a inspirés aux Apôtres.

Valentine. Combien y a-t-il de livres dans l'Ancien Testament?

Grand'mère. Il y en a quarante-cinq.

Henriette. Et dans le Nouveau Testament?

Grand'mère. Il y en a vingt-sept.

Paul. Sont-ils écrits en français?

Grand'mère. L'Ancien Testament a été écrit en hébreu; le

Nouveau Testament a été écrit presque entièrement en GREC et en LATIN.

ARMAND. Est-que ce serait aussi intéressant que l'Évangile ?

GRAND'MÈRE. Certainement.

GASTON. Oh ! grand'mère, racontez-nous cela comme vous avez raconté l'ÉVANGILE et les ACTES DES APÔTRES à Jacques, à Jeanne et aux autres. — Paul, grand'mère, va nous raconter l'HISTOIRE SAINTE. Venez tous, venez écouter l'HISTOIRE SAINTE.

Les enfants accourent et s'écrient :

Merci, ma bonne grand'mère, merci ; commencez tout de suite, nous vous en prions.

GRAND'MÈRE. Pas aujourd'hui, mes chers petits ; il est trop tard ; demain, avant déjeuner, vous viendrez tous chez moi, et tous les matins je vous raconterai l'HISTOIRE SAINNTE, qui vous amusera, je l'espère.

Le lendemain les enfants furent exacts. A dix heures, Madeleine, Élisabeth, Pierre, Henri en tête de la bande, entrèrent chez leur grand'mère ; après l'avoir embrassée, ils rangèrent des chaises en demi-cercle devant le fauteuil réservé à grand'mère ; ils placèrent les petits au milieu et se mirent aux extrémités.

PETIT-LOUIS. Pourquoi te mets-tu au bout, Élisabeth ?

ÉLISABETH. Pour faire la police et vous empêcher de remuer.

GASTON. Comment ! nous ne pourrons pas bouger, même si nous sommes fatigués ?

MADELEINE. Si fait ; vous pourrez non-seulement bouger, mais aussi parler.

GASTON. Pourrai-je bâiller, si cela m'ennuie ?

HENRIETTE. Non ; il est défendu de bâiller ; si tu t'ennuies, tu t'en iras.

FRANÇOISE. C'est ennuyeux cela ; d'abord moi, je bâille très-souvent ; et je ne veux pas m'en aller. (Elle bâille.)

Louis. Ah ! tu commences déjà ? Va jouer avec Mathilde. (Louis, Henri, Jacques et Henriette veulent la faire sortir.)

Françoise, *criant*. Grand'mère, grand'mère, au secours !

La grand'mère assoit Françoise à côté d'elle et dit en riant :

« La ! Te voilà en sûreté à présent. Tu ne t'en iras que lorsque tu le voudras. Soyez complaisants, mes chers enfants. Quand même elle bâillerait, qu'est-ce que cela vous fait ? »

Jacques. Mais, grand'mère, ce n'est pas poli pour vous.

Grand'mère, *souriant*. Je te remercie, cher enfant, de ton observation, qui pourrait être juste pour une autre ; mais moi, je ne me choque pas, et je sais que les enfants bâillent sans s'ennuyer. Ainsi, commençons. Placez-vous tous et écoutez.

I

DIEU CRÉE LE MONDE

Avant que Dieu eût créé le monde, il n'y avait ni hommes, ni animaux ni terre.

Armand. Qu'est-ce qu'il y avait donc ?

Grand'mère. Excepté Dieu, il n'y avait rien du tout ; c'est ce qu'on appelle le *vide* ou le *néant*.

Paul. Et qu'est-ce qu'on voyait dans ce vide ?

Grand'mère. On ne voyait rien ; d'abord parce qu'il n'y avait personne pour voir, et ensuite parce qu'il n'y avait rien à voir.

Françoise. Ce pauvre bon Dieu ! Comme il devait s'ennuyer, sans y voir clair et sans pouvoir parler à personne !

Grand'mère. Non, chère petite ; le bon Dieu ne s'ennuyait

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS L'HEURE JOYEUSE PARIS

pas, parce qu'il était, alors comme à présent, infiniment heureux par lui-même.

Armand. Comment pouvait-il être heureux sans jamais s'amuser?

Grand'mère. Cher petit, tu juges le bon Dieu par toi-même; mais il n'y a aucun rapport entre Dieu et nous qu'il a créés. Il est heureux par lui-même, tandis que nous, nous avons besoin de beaucoup de choses pour être heureux.

Jacques. Alors, pourquoi Dieu a-t-il créé le monde et les hommes, puisqu'il était si heureux?

Grand'mère. Ce n'est pas pour se rendre plus heureux qu'il a créé le monde; Dieu nous a créés par pure bonté, pour nous donner une partie de son bonheur.

Henriette. Je ne comprends pas bien cela. Et toi, Louis, comprends-tu?

Louis. Non, je ne comprends pas; et aucun de nous ne comprend, j'en suis bien sûr.

Jeanne. Moi, je comprends un peu, je crois.

Marie-Thérèse. Vraiment? Qu'est-ce que tu comprends?

Jeanne. Je comprends que... que... cela est, parce que c'est impossible que ce soit autrement; tu sais que grand'mère, en nous racontant l'Évangile, nous a dit qu'il y avait des choses vraies qu'on appelle des Mystères, que nous ne pouvons pas comprendre. Eh bien! je crois que ce que nous dit grand'mère est un mystère.

Valentine. Ce qui veut dire que tu ne comprends pas plus que nous.

Jeanne. C'est vrai, et pourtant je crois.

Grand'mère. Très-bien, ma petite Jeanne; c'est là ce qu'on appelle la Foi, et la foi est la première de toutes les vertus.

Henriette, Louis, Jacques, Armand, Paul, Valentine, Petit-Louis, Marie-Thérèse, *s'écriant*. Nous aussi, nous croyons; nous aussi, nous avons la foi comme Jeanne.

Grand'mère. J'en suis bien sûre, mes bons petits enfants, et vous avez bien raison, car vous aurez beau chercher à comprendre et à expliquer l'éternité, le bonheur éternel et parfait de Dieu et le mystère de la création, vous n'y parviendrez jamais.

Et maintenant que nous savons tous que nous ne comprenons ni Dieu ni la création, voyons si nous comprendrons mieux ce que Dieu a fait et comment il a tout créé.

II

LES SIX JOURS DE LA CRÉATION

(4000 ans avant J.-C.)

Au commencement, Dieu créa le Ciel, avec tous les Esprits ou Anges, qui sont les habitants du ciel, et la Terre, qui devait être habitée par les êtres matériels que Dieu créa ensuite.

Paul. Qu'est-ce que c'est, *matériels?*

Grand'mère. Matériel, est tout ce qui n'est pas esprit; c'est tout ce qu'on peut voir, ce qu'on peut toucher, ce qu'on peut sentir, ce qui s'use, se décompose, se gâte, c'est-à-dire tout ce qui vit sur la terre, les arbres, les plantes, les animaux, et enfin l'homme, non pas l'âme de l'homme, qui ne meurt jamais, mais son corps, qui est matériel, qui meurt et tombe en pourriture.

La terre était nue et informe; et il y faisait tout noir.

Paul. Qu'est-ce que c'est, *informe?*

Grand'mère. Informe, veut dire qui n'a pas de forme.

Alors Dieu dit : « Que la lumière soit. » Et la lumière fut.

Dieu vit que la lumière était bonne, et il sépara la lumière d'avec les ténèbres. Il donna à la lumière le nom de JOUR, et aux ténèbres le nom de NUIT. Et du soir et du matin ce fut le PREMIER JOUR ?

HENRI. Est-ce que c'était un jour de vingt-quatre heures comme les nôtres?

GRAND'MÈRE. On n'en sait rien ; il est presque certain que par le mot *jour* il faut comprendre une époque plus ou moins longue.

Dieu dit ensuite : « Que le firmament soit fait, et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux. »

PAUL. Qu'est ce que c'est, le *firmament?*

GRAND'MÈRE. C'est ce que nous appelons le CIEL.

Et Dieu sépara les eaux qui étaient sous le firmament d'avec celles qui étaient au-dessus. Et cela fut fait.

GASTON. Comment! mais il n'y a d'eau que sur la terre, il n'y en a pas dans le ciel.

GRAND'MÈRE. Il y a de l'eau partout, cher enfant, mais divisée en si petites parcelles que nous ne la voyons pas ; il y en a dans l'air ; s'il n'y en avait pas, nous ne pourrions pas respirer ; il y en a donc dans le ciel. Avant le péché du premier homme, il ne pleuvait jamais, il faisait toujours beau ; mais depuis que le péché d'Adam a fait entrer le mal dans le monde, il y a de la pluie ; et d'où vient-elle? du ciel, des nuages, qui ne sont pas autre chose que des petites gouttelettes d'eau qui se rencontrent, se réunissent et finissent par devenir trop lourdes pour se soutenir en l'air ; alors elles tombent sur la terre, et font la pluie.

Dieu donna au firmament le nom de ciel. Et du soir au matin se fit le SECOND JOUR.

Dieu, voyant que les eaux qui couvraient la terre ne formaient qu'un immense amas de boue, dit encore : « Que les eaux qui sont sur la terre se rassemblent en différents endroits, et que l'élément aride paraisse. » Et cela se fit ainsi.

PETIT-LOUIS. Qu'est-ce que c'est, *aride?*

GRAND'MÈRE. Aride, veut dire sec, dur. Dieu donna à l'élément aride le nom de TERRE; et il appela MERS et rivières toutes les eaux rassemblées. Et il vit que c'était bon.

ARMAND. Qu'est-ce que c'est, *élément?*

GRAND'MÈRE. On appelle *élément* ce qui compose le monde, la terre, l'eau, le feu et l'air, sans lesquels nous ne pourrions pas vivre : sans *terre*, on ne pourrait avoir rien de solide, qui porte, qui soutienne; sans *air*, rien ne pourrait vivre, ni les hommes, ni les arbres, ni même les plantes; sans *feu*, tout périrait par le froid; sans *eau*, tout mourrait par la sécheresse.

PAUL. Mais, grand'mère, il n'y a pas de feu dehors, et pourtant il n'y fait pas froid.

GRAND'MÈRE. Il n'y a pas de feu visible comme dans nos cheminées; mais il y a le feu du soleil, qui chauffe toute la terre; il y a le feu du milieu, du centre de la terre, dont la chaleur se fait sentir sur le monde entier.

VALENTINE. Comment sait-on qu'il y a du feu dans la terre?

GRAND'MÈRE. On le sait d'abord par les volcans.

GASTON. Qu'est-ce que c'est, les *volcans?*

GRAND'MÈRE. Les volcans sont de hautes montagnes au haut desquelles il y a un énorme trou comme un puits; et de ce trou, qu'on appelle un *cratère*, s'élancent presque continuellement des flammes immenses, des pierres brûlantes, du métal fondu...

FRANÇOISE. Qu'est-ce que c'est, du *métal?*

GRAND'MÈRE. C'est du fer, du cuivre, du plomb, de l'argent, de l'or, etc.

Ce métal fondu s'appelle *lave;* elle sort du cratère comme une rivière de feu; elle coule le long de la montagne, et elle brûle tout ce qu'elle touche. Une autre preuve du feu qui existe au centre de la terre, ce sont les sources d'eau chaude qui se trouvent dans une multitude de pays.

HENRIETTE. Je n'ai jamais vu cela, grand'mère.

Grand'mère. Il y a bien des choses que tu n'as pas encore vues, ma chère petite, et qui existent pourtant, mais plusieurs de tes cousins et cousines ont vu des sources d'eaux chaudes. Il y en a de fameuses dans les montagnes des Pyrénées, au midi de la France; il y en a une très-renommée à Carlsbad, en Bohême; elle s'appelle le *Sprudel;* elle est tellement bouillante qu'on y fait cuire des œufs, de la viande même.

Henriette. En êtes-vous bien sûre, grand'mère?

Grand'mère. Très-sûre, car j'ai vu de mes propres yeux de pauvres femmes qui faisaient cuire des œufs dans le *Sprudel.*

Élisabeth. Tu as l'air de ne pas croire ce que dit grand'-mère; c'est très-mal.

Henriette. Pas du tout; je crois tout ce que dit grand'mère; seulement, j'aime à avoir les preuves qu'elle me donne. Lorsque grand'mère a vu elle-même, je crois bien plus solidement que lorsqu'on lui a dit.

Grand'mère, *riant.* Tu as bien raison, chère enfant, de vouloir croire *solidement;* en croyant solidement, on fait mieux croire aux autres.

Une dernière preuve du feu qui est au centre de la terre, c'est la chaleur toujours croissante qu'on trouve en creusant la terre.

Louis. Est-ce qu'on a percé la terre jusqu'à l'autre côté?

Grand'mère. Non, ce serait impossible, puisque la terre a environ trois mille deux cents lieues d'épaisseur, c'est-à-dire douze mille huit cents kilomètres; il serait impossible de creuser jusqu'au milieu.

Valentine. Alors, comment sait-on qu'il y a du feu?

Grand'mère. Parce qu'en creusant des puits pour avoir du charbon ou des métaux, comme le cuivre, l'argent, l'or, etc., à mesure que l'on creuse, la chaleur augmente : dans les mines d'or, d'argent, etc., il y a des puits qui ont jusqu'à un kilomètre (mille mètres) de profondeur; il y fait tellement chaud qu'on ne pourrait creuser plus loin sans étouffer.

Revenons à la Création. Dieu dit encore : « Que la terre produise de l'herbe verte qui ait de la graine, et des arbres fruitiers qui portent des fruits, chacun selon son espèce, et qui renferment leur semence en eux-mêmes pour se reproduire sur la terre. » Et cela se fit ainsi.

Paul. Pourquoi Dieu veut-il qu'il y ait de la semence et de la graine?

Grand'mère. Pour multiplier les plantes et les arbres par un mystère que nous ne pouvons pas comprendre : tu sèmes un gland, l'humidité de la terre en fait un chêne ; tu sèmes un grain de blé, cette même humidité en fait du blé; et ainsi de toutes les semences, et par la seule humidité de la terre. Cela nous montre bien clairement qu'il y a des mystères partout ; c'est-à-dire des choses que nous ne pouvons pas comprendre, et que nous croyons pourtant, puisque nous les voyons partout et toujours.

Et Dieu vit que cela était bon. Et du soir et du matin se fit le

TROISIÈME JOUR.

Dieu dit aussi : « Que le soleil, la lune et les étoiles soient dans le firmament, afin qu'ils séparent le jour d'avec la nuit, et qu'ils servent de signes pour marquer les temps et les saisons, les jours, les mois et les années; qu'ils luisent dans le firmament, et qu'ils éclairent la terre. » Et cela se fit ainsi.

Valentine. Grand'mère, comment les étoiles peuvent-elles marquer les temps, les saisons, les années?

Grand'mère. On compte parmi les étoiles de la création le soleil, la lune et d'autres astres (ou étoiles) que tu connaîtras quand tu seras grande. Mais tu peux déjà comprendre que le soleil, en se levant, commence les jours; qu'en se couchant, il les finit. Tu sais que la lune apparaît nouvelle tous les mois, c'est-à-dire qu'il lui faut un mois pour faire le tour de la terre. Il en est de même pour les étoiles ; elles apparaissent régulièrement à certaines heures, à certains temps.

FRANÇOISE. Oh! grand'mère, je ne sais pas tout cela; je voudrais bien savoir.

GRAND'MÈRE. Tu le sauras quand tu seras plus grande, chère enfant, et que tu apprendras ce qu'on appelle l'ASTRONOMIE, c'est-à-dire l'étude des astres ou des étoiles. A présent, il faut me laisser continuer l'histoire de la Création du monde.

Dieu vit que ce qu'il avait fait était bon. Et du soir et du matin se fit le QUATRIÈME JOUR.

Dieu dit encore : « Que les eaux produisent des animaux vivants qui nagent dans l'eau, et que des oiseaux vivants volent sur la terre, sous le firmament. »

Dieu créa donc les poissons et tous les animaux vivants qui vivent dans l'eau et qui volent dans les airs. Il vit que cela était bon. Et il les bénit en disant :

« Croissez et multipliez, que les poissons remplissent les eaux, et que les oiseaux se multiplient sur la terre. »

Et du soir et du matin se fit le CINQUIÈME JOUR.

Dieu dit aussi : « Que la terre produise des animaux vivants, chacun selon son espèce, les animaux, les reptiles et les bêtes sauvages. »

PETIT-LOUIS. Qu'est-ce que c'est, les *reptiles?*

GRAND'MÈRE. Les reptiles sont les animaux sans pattes, qui rampent sur la terre, comme les serpents, les vers, les limaces, etc.

Et Dieu vit que c'était bon.

GASTON. Quelles sont les *bêtes sauvages?*

GRAND'MÈRE. Ce sont les bêtes qui vivent dans les forêts, comme les lions, les tigres, les ours, les loups, les renards, etc.

Dieu dit ensuite : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, et qu'il commande aux poissons de la mer, aux

oiseaux du ciel, aux bêtes, à toute la terre, et à tous les reptiles qui se meuvent sur la terre. »

Dieu créa donc l'homme à son image : il prit de la terre, la pétrit et en fit un homme ; ensuite il souffla dessus, et lui donna par ce souffle la vie et une âme immortelle et intelligente, le rendant ainsi semblable à son Créateur. Dieu appela cet homme Adam. Il lui présenta les animaux qu'il avait créés pour lui ; les arbres, les fruits, et tout ce qui avait été créé. Adam vit tous les animaux vivants ; ils étaient deux par deux de chaque espèce, et il leur donna à tous un nom. Mais lui était seul de son espèce.

Le Seigneur envoya à Adam un profond sommeil, et, pendant ce sommeil, Dieu tira d'Adam une de ses côtes, et il en fit une femme.

Jeanne. Pauvre Adam ! cela a dû lui faire très-mal.

Grand'mère. Non, il ne l'a pas senti, puisqu'il ne s'est réveillé que lorsque le Seigneur lui présenta la femme qu'il avait créée pour être sa compagne et son amie. Dieu, qui avait fait le monde de rien, avait certainement la puissance de prendre une côte d'Adam sans le faire souffrir.

Marie-Thérèse. Mais pourquoi Dieu n'a-t-il pas fait la femme avec de la terre, comme il avait fait pour Adam?

Grand'mère. Pour montrer l'union intime qui devait exister entre l'homme et la femme.

Dieu les bénit et leur dit : « Croissez et multipliez ; remplissez la terre, dont vous serez les maîtres ; commandez aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel et à tous les animaux qui vivent sur la terre. Je vous ai donné toutes les herbes, toutes les plantes, tous les arbres et tous les fruits de la terre, pour qu'ils vous servent de nourriture. Et à tous les animaux du monde, à tout ce qui vit sur la terre et dans le ciel, j'ai donné de quoi se nourrir.

Valentine. Est-ce qu'Adam pouvait commander même aux bêtes féroces?

Grand'mère. Oui, mon enfant. Ce n'était pas alors comme maintenant. Depuis le péché, dont je vous parlais tout à l'heure, l'homme a perdu sa puissance ; il n'a plus le pouvoir qu'il avait alors.

Dieu vit que toutes les choses qu'il avait faites étaient très-bonnes. Et du soir et du matin se fit le sixième jour.

III

SEPTIÈME JOUR, JOUR DE REPOS

(4000 ans avant J.-C.)

Le ciel et la terre furent ainsi achevés avec tous leurs ornements.

Paul. Quels ornements? Il n'y a aucun ornement sur la terre.

Henriette. Comment ! Il n'y a pas d'ornements ? Et toutes les étoiles du ciel? Et la lune, qui est si jolie ? Et les arbres, les fleurs, la verdure des champs, la vue des montagnes, des rivières, des rochers, tu trouves que ce n'est pas beau et charmant?

Paul. C'est très-joli, mais ce ne sont pas des ornements.

Henriette. Qu'est-ce que c'est donc, si ce ne sont pas des ornements? Qu'est-ce que tu appelles ornements?

Paul. J'appelle ornements, des draperies de velours, d'or, de soie, de beaux meubles, des tableaux et autres choses comme ça.

Les enfants se mettent à rire. Paul est un peu embarrassé.

Louis. Quelle bêtise tu dis ! Ces ornements dont tu parles sont faits par les hommes ; ce n'est rien auprès de toutes ces belles choses dont Dieu a rempli le monde.

Grand'mère. Mon cher petit Paul, je suis obligée de convenir que

tu as dit une bêtise. Les ornements du bon Dieu ne s'usent jamais et sont mille fois plus beaux que ceux faits par les ouvriers ; ils sont tous utiles, et ils sont pour tous les hommes, pour le monde entier, tant que le monde existera. Reprenons maintenant l'histoire du premier homme.

Dieu, ayant terminé son œuvre, se reposa le SEPTIÈME JOUR.

VALENTINE. Il était donc fatigué ? Je croyais que le bon Dieu ne se fatiguait jamais.

GRAND'MÈRE. Et tu avais bien raison de le croire. Dieu se reposa, c'est-à-dire qu'il cessa de faire du nouveau, non pas parce qu'il était fatigué, mais parce que le monde avait tout ce qu'il lui fallait pour servir à l'utilité et à l'agrément de son maître, qui était l'homme.

Dieu bénit ce septième jour et voulut que l'homme le consacrât à son repos et à la gloire de son Créateur ; il voulut qu'en ce jour-là particulièrement il pensât à l'adorer, à le remercier des grâces qu'il en avait reçues et à lui demander son aide dans les nécessités de la vie. C'est ce septième jour qui est pour nous le dimanche, et que nous devons employer comme nous l'ordonne le Seigneur.

JEANNE. Le bon Dieu a très-bien fait d'ordonner cela. Le dimanche est un jour très-agréable : on se repose, on va à la messe, à vêpres ; on voit ses amis, on se promène.

GRAND'MÈRE. Et si c'est un jour agréable pour toi, il l'est bien plus encore pour les pauvres ouvriers, qui sont obligés de travailler toute la semaine pour gagner de quoi vivre et faire vivre leurs femmes et leurs enfants. Le dimanche, ils mettent leurs beaux habits, ils promènent leurs enfants, ils vont aux offices, ils font toutes leurs affaires négligées dans la semaine ; en un mot, ils se reposent et ils peuvent aller à l'église et prier Dieu. Aussi, ceux qui travaillent et qui font travailler le dimanche font une très-mauvaise action, et Dieu les en punira sévèrement dans l'autre monde.



Héliogravure AURAND

Le Sabbat.

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS

IV

LE PARADIS TERRESTRE

Dieu avait placé Adam et Ève dans un jardin délicieux, rempli des plus beaux fruits, des plus belles fleurs. Dans ce jardin était un arbre qui avait des fruits magnifiques : c'était l'*Arbre de la science du bien et du mal.*

Et au milieu de ce jardin était un autre arbre que Dieu avait appelé l'Arbre de vie, dont le fruit devait préserver l'homme du péché et de la mort.

Du pied de cet arbre jaillissait une fontaine : elle se divisait en quatre fleuves qui arrosaient tout ce qui avait besoin d'être arrosé ; dans ce temps-là, il ne pleuvait jamais ; il faisait toujours un temps superbe, ni trop chaud ni trop froid, et Adam et Ève n'avaient pas besoin de travailler pour vivre.

Gaston. Mais qui est-ce qui faisait leurs habits ?

Grand'mère. Ils n'avaient pas d'habits ; ils étaient nus, puisqu'il faisait toujours beau.

Françoise. Grand'mère, mais c'est très-vilain d'être nu. Ma bonne me gronde quand ma chemise tombe pendant que je me lave.

Grand'mère. Dans ce temps-là, chère enfant, ce n'était pas mal ; parce que tout était innocent, rien n'était mal. On n'avait pas besoin de vêtements, parce qu'il ne faisait jamais ni froid ni mauvais temps, et qu'Adam et Ève n'avaient pas une seule pensée qui fût mauvaise. Ce n'est qu'après leur désobéissance (que je vais vous

raconter tout à l'heure) qu'il y eut du mal et des souffrances dans le monde.

Françoise. Ainsi, dans ce temps-là, si je m'étais coupé un doigt ou crevé un œil, cela ne m'aurait pas fait mal ?

Grand'mère. Non ; d'ailleurs le bon Dieu n'aurait pas permis que tu te fusses coupé un doigt ou crevé un œil.

Françoise. Pourquoi cela ?

Grand'mère. Parce que c'eût été du mal, et que le bon Dieu ne voulait pas que les hommes innocents pussent souffrir ni avoir de chagrin.

Françoise. Quel dommage que ce ne soit plus comme cela !

Jeanne. Quel malheur qu'Adam et Ève n'aient pas été obéissants !

Grand'mère. Et quel malheur que tous les hommes continuent à être désobéissants ! S'ils voulaient bien obéir au bon Dieu, ils seraient tous heureux après leur mort.

Jacques. Après leur mort, oui ; mais pas pendant leur vie, c'est cela qui est ennuyeux.

Grand'mère. Oui, cher enfant, c'est triste ; mais la vie n'est plus ce qu'elle était. Avant le péché, l'homme ne devait pas mourir ; depuis que la mort doit tous nous frapper un jour, elle nous est une consolation en même temps qu'une punition dans nos chagrins et dans nos souffrances : nous savons en effet que nos peines doivent finir avec la vie, qui passe bien vite, tandis que le bonheur de l'autre monde, du paradis, ne finit jamais. C'est à cela qu'il faut penser quand on souffre ou quand on a du chagrin.

Dieu fit donc pour Adam et Ève ce beau jardin qu'on appelle le Paradis terrestre. Il le leur donna, et il leur dit:

« Mangez de tous les fruits qui sont dans ce jardin. Mais ne mangez pas des fruits de l'*arbre de la science du bien et du mal*. Car si vous en mangez, vous mourrez certainement. »

Gaston. Ah ! mon Dieu ! Je parie qu'ils vont en manger !

GRAND'MÈRE. Tu as bien deviné, mon petit Gaston, et tu vas voir comment ils ont désobéi au bon Dieu.

V

LE SERPENT. — PÉCHÉ DE L'HOMME

(4000 ans avant J.-C.)

Le serpent était le plus fin, c'est-à-dire le plus trompeur de tous les animaux que Dieu avait créés ; mais, avant de vous dire ce qu'a fait ce méchant serpent pour faire du mal à Adam et à Ève, je dois vous dire que, lorsque Dieu créa le ciel, le premier jour de la création, il créa aussi, comme je vous l'ai dit, une quantité innombrable d'ANGES, qui étaient des esprits, c'est-à-dire des êtres sans corps, que nous ne pouvons ni voir, ni entendre ni toucher, tant que nous sommes dans ce monde.

GASTON. Grand'mère, vous avez dit : une quantité innombrable. Qu'est-ce que c'est, *innombrable ?*

GRAND'MÈRE. *Innombrable* veut dire qu'on ne peut plus compter, tant il y en a; ainsi nous comptons des mille, des millions, des milliards, mais il n'y a plus de mots ni de chiffres qui puissent compter au delà des milliards.

PETIT-LOUIS. Dieu ! Quelle quantité cela faisait ! Et pourquoi les a-t-il créés ?

GRAND'MÈRE. Pour l'adorer, le servir, l'aimer ; et puis, pour garder, pour protéger l'homme qu'il allait créer, et la terre avec tous les éléments qui la composent.

VALENTINE. Comment! il y a des Anges qui gardent la terre! Pourquoi? La terre n'a pas besoin d'être gardée.

GRAND'MÈRE. Elle en a grand besoin; tu vas voir pourquoi. Gaston m'a interrompue au moment où j'allais vous dire deux choses : d'abord que Dieu, en créant les Anges, ne leur donna pas à tous la même puissance. Il y a les Chérubins, les Séraphins, les Archanges, les Trônes, les Dominations, et plusieurs autres encore qui ont des occupations différentes.

Il y en a que Dieu a chargés de diriger les astres, la lumière, la chaleur, l'air; d'autres, les eaux, les animaux, les plantes, les forêts; et tous sont chargés d'aider, de garder, de protéger, de servir les hommes; et c'est pourquoi chacun de nous a un Ange gardien, qui ne le quitte pas jusqu'à sa mort.

FRANÇOISE. Est-ce que moi aussi, j'ai un Ange à moi, à moi seule? Et Paul aussi, et Jacques, et Jeanne aussi?

GRAND'MÈRE. Oui certainement, et Paul, et Jacques, et Jeanne aussi.

A peine les Anges furent-ils créés, que plusieurs se révoltèrent contre Dieu et ne voulurent pas le reconnaître ni l'adorer comme leur Seigneur. Le grand Séraphin LUCIFER, celui auquel Dieu, dans sa bonté, avait donné le plus de puissance, se fit leur chef; il voulut lutter contre Dieu et prendre sa place dans le Ciel.

Mais Dieu, qui est seul tout-puissant, chassa du Ciel et de sa présence Lucifer et les mauvais Anges; ils devinrent des démons. Démon veut dire mauvais esprit, esprit méchant. Ce fut la punition de leur ingratitude et de leur orgueil. Ces démons se répandirent sur la terre, et devinrent jaloux du bonheur d'Adam et d'Ève.

Ils savaient qu'ils ne pourraient leur faire aucun mal tant que l'homme et la femme seraient innocents, tant qu'ils n'auraient pas péché. Ils cherchèrent donc le moyen de les faire désobéir à la seule défense que leur avait faite le Seigneur.

VALENTINE. Et les bons Anges? Est-ce qu'ils ne protégeaient pas Adam et Ève?

GRAND'MÈRE. Ils les protégeaient certainement, mais Dieu avait créé l'homme libre, et il ne voulait pas que l'homme fît le bien ou le mal par force; il fallait que sa volonté restât libre. Les Anges pouvaient donc lui donner de bonnes pensées, de bons sentiments. mais ils ne pouvaient pas l'empêcher par la force de leur puissance de faire le mal.

Lucifer prit donc la forme d'un beau serpent, et il se cacha près de l'arbre de la science du bien et du mal. Un jour qu'Ève se promenait de ce côté....

ARMAND. Dieu! qu'elle est bête, cette Ève! Pourquoi va-t-elle se promener par là?

GRAND'MÈRE. Elle n'avait aucune mauvaise pensée en y allant, elle voulait seulement voir.

JEANNE. Que c'est sot d'être curieux!

GRAND'MÈRE. Oui, la curiosité fait souvent beaucoup de mal; et c'est ce qui arriva à Ève. Elle s'approcha de l'arbre, et aperçut le serpent qui se tenait tout auprès.

« Pourquoi, lui dit-il d'une voix douce, ne mangez-vous pas de ces excellents fruits? »

GASTON. Comment! les bêtes parlaient donc dans le Paradis terrestre?

GRAND'MÈRE. Non, mon enfant, les bêtes n'ont jamais parlé; c'était le démon qui parlait par la bouche du serpent. Comme il était très-beau, Ève crut sans doute que c'était un bon Ange qui lui parlait sous cette forme.

Quoi qu'il en soit, Eve ne trouva pas la chose singulière, puisqu'elle répondit au serpent:

« Dieu nous a défendu de manger des fruits de cet arbre; nous pouvons manger de tous les autres fruits, mais pas de ceux-ci, parce que, si nous en mangeons, nous mourrons. »

Le serpent, voyant qu'Ève s'amusait à causer avec lui, dit encore :

« Vous ne mourriez certainement pas. Mais Dieu sait qu'aussitôt que vous aurez mangé des fruits de cet arbre, vous deviendrez comme des Anges ; vous connaîtrez le bien et le mal. »

Ève, au lieu de s'en aller pour ne plus écouter ce méchant serpent, qui osait lui faire croire que Dieu pouvait devenir jaloux de la créature qu'il avait créée, s'arrêta près de l'arbre, le regarda, en trouva le fruits bien beaux : elle pensa qu'ils devaient être plus agréables à manger que tous les autres ; elle crut qu'elle allait devenir aussi puissante que Dieu lui-même, si elle en mangeait, et elle accepta le fruit que lui présentait le serpent. Elle en mangea la moitié et porta l'autre moitié à Adam.

Petit-Louis. Cette vilaine Ève ! A la place d'Adam, je l'aurais chassée à coups de pied.

Grand'mère. Mais malheureusement Adam aimait Ève, il ne voulut pas la chagriner par un refus et mangea le fruit qu'elle lui présentait.

Ils comprirent aussitôt leur faute ; ils comprirent le mal qu'ils ne connaissaient pas avant leur désobéissance ; et, pour commencer, ils s'aperçurent qu'ils étaient nus, et ils en furent honteux. Ne sachant comment se couvrir, ils prirent de grandes feuilles et les attachèrent ensemble pour s'en faire une espèce de vêtement.

Valentine. Comment firent-ils pour les attacher, puisqu'ils n'avaient ni épingles, ni fils ni aiguilles pour les coudre ensemble?

Grand'mère. Ils se servirent probablement de queues d'herbe ou de brins de paille pour les faire tenir l'une à l'autre. La Bible dit qu'ils entrelacèrent des feuilles de figuier. — Ce péché est le plus grave qu'Adam et Ève aient pu commettre, non pas à cause du fruit, mais parce qu'ils connaissaient la défense de Dieu et la punition dont il les avait menacés ; et ils ont commis ce péché pour

devenir aussi puissants que leur Créateur, ce qui était une grande ingratitude.

Pendant qu'Adam et Ève travaillaient à leurs vêtements, ils entendirent la voix de Dieu dans le jardin.

Louis. Dieu avait donc pris une forme humaine, puisqu'il pouvait parler et marcher dans le Paradis terrestre ?

Grand'mère. Oui, mon enfant ; Dieu, qui devait un jour se faire homme, apparut à Adam sous la forme humaine. N'osant pas se montrer, Adam et Ève se cachèrent derrière les arbres.

Jacques. Comme c'était bête de se cacher ! Ils devaient bien savoir que Dieu voit tout et partout, et qu'il n'aurait pas de peine à les trouver.

Grand'mère. Aussi Dieu, appelant Adam et Ève, leur dit : « Pourquoi ne répondez-vous pas?

— Seigneur, répondit Adam tout tremblant, j'ai entendu votre voix dans le Paradis, et j'ai eu peur, parce que je suis nu. Et je me suis caché.

— Et d'où as-tu su que tu étais nu ? Et pourquoi en es-tu honteux, si ce n'est parce que tu m'as désobéi et que tu as mangé du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal ?

— Seigneur, répondit Adam, la femme que vous m'avez donnée, m'a engagé à manger de ce fruit, et j'en ai mangé. »

Henriette. C'est mal ce que dit Adam ; il a l'air de dire au bon Dieu : C'est votre faute ; pourquoi m'avez-vous donné une femme qui m'a engagé à vous désobéir?

Grand'mère. Tu as bien raison, chère petite ; si Adam, au lieu de rejeter sur sa femme la faute qu'il avait commise, l'avait avouée humblement et avec repentir, la punition n'eût certainement pas été aussi sévère.

Dieu dit à la femme : « Pourquoi m'as-tu désobéi, et pourquoi as-tu engagé ton mari à me désobéir ?

— Seigneur, répondit Ève, c'est le serpent qui m'a trompée et qui m'a fait manger de ce fruit. »

JEANNE. Voilà Ève qui fait comme Adam ; au lieu de demander pardon, elle accuse le serpent.

GRAND'MÈRE. Oui, Ève, de même qu'Adam, rend sa faute bien plus grave et la punition plus sévère. Dieu ne la lui reprocha pourtant pas plus qu'à Adam ; il appela le serpent et lui dit :

« Parce que tu as fait cela, tu es maudit entre tous les êtres vivants ; tu ramperas sur le ventre et tu mangeras la terre tous les jours de ta vie. »

MARIE-THÉRÈSE. Mais ce n'était pas une punition pour le serpent de ramper, puisqu'il rampait déjà avant.

GRAND'MÈRE. Non, le serpent n'était pas alors ce qu'il fut après le péché de l'homme ; c'était un des plus beaux animaux de la création ; il avait des pattes et des ailes, un regard superbe ; il était semblable au dragon, qui n'existe plus, mais qu'on représente souvent dans des tableaux ou des sculptures. Du plus beau des dragons, il est devenu le plus dégoûtant, le plus dangereux et le plus repoussant des reptiles; tout le monde déteste et craint les serpents.

Dieu dit encore au serpent: « Je mettrai une inimitié entre la race de la femme et la tienne. Elle t'écrasera la tête, et tu tâcheras de la mordre au talon. »

ARMAND. Je ne comprends pas bien, grand'mère. Dieu pouvait tuer le serpent et l'empêcher de mordre Ève.

GRAND'MÈRE. Cher enfant, ce que Dieu dit au serpent est au figuré, c'est-à-dire que c'est une manière d'annoncer à Adam et à Ève que, tout en les punissant de leur faute, il leur promettait que la punition ne serait pas éternelle, que leur péché serait racheté par son divin Fils, qui se ferait homme en naissant de la femme ; qu'il expierait par ses souffrances la faute de la première femme, mère de tous les hommes, et qu'il donnait ainsi aux hommes une seconde mère, qui serait la vierge Marie.

HENRIETTE. Mais, grand'mère, le bon Dieu ne dit pas tout cela.

GRAND'MÈRE. Il ne le dit pas comme je vous le dis, mais il donne

à Adam et à Ève l'intelligence de l'avenir, pour leur faire comprendre les paroles qu'il dit au serpent, ou plutôt au démon, car c'était le démon qui était entré dans le corps du serpent et qui avait tenté Ève.

Gaston. Qu'est-ce que c'est que la *race?* Dieu dit au serpent *sa race.*

Grand'mère. *Race* veut dire tout ce qui provient d'un même père : ainsi on dit *race humaine*, pour parler de tous les hommes qui viennent d'Adam et d'Ève.

Dieu dit ensuite à la femme : « Je t'affligerai de plusieurs maux ; tu enfanteras dans la douleur ; tu seras soumise à ton mari, et il te commandera. »

Henri. C'est donc pour cela que les femmes sont moins que les hommes, qu'elles sont plus faibles, moins habiles, et qu'elles doivent obéir à leurs maris ?

Grand'mère. Oui, c'est en punition du péché qu'Ève a commis la première et dans lequel elle a entraîné son mari.

Dieu dit à Adam : « Parce que tu as écouté ta femme et que tu as mangé du fruit dont je t'avais défendu de manger, la terre, qui avait été créée pour toi, sera maudite à cause de ce que tu as fait ; elle produira pour toi des ronces et des chardons ; tu n'en tireras de quoi te nourrir qu'avec beaucoup de peine et de travail ; tu mangeras ton pain à la sueur de ton front ; tu connaîtras la maladie, la souffrance, jusqu'à ce que tu meures et que tu retournes dans la terre d'où tu as été tiré ; car tu es poussière, et tu retourneras en poussière. »

Vous voyez, mes enfants, la terrible punition qu'a méritée l'homme par sa désobéissance et son ingratitude envers son Créateur.

Le Seigneur fit aussi à Adam et à Ève des habits de peaux dont il les revêtit.

Paul. Où le bon Dieu a-t-il pris ces peaux?

Grand'mère. On suppose que Dieu fit probablement voir à Adam comment il devait lui rendre honneur en immolant, c'est-à-dire

en tuant des bêtes pour les sacrifices qui devaient lui être offerts, et on pense que les peaux de ces bêtes servirent à faire les premiers vêtements d'Adam et d'Ève.

Ensuite Dieu chassa Adam et Ève du Paradis terrestre, et en fit garder l'entrée par des Chérubins armés d'une épée de feu, pour empêcher Adam et Ève d'y revenir.

Valentine. Comment les Anges, qui sont des esprits, pouvaient-ils avoir des épées, et des épées de feu ?

Grand'mère. Parce que les Chérubins pouvaient, avec la permission de Dieu, prendre comme lui la forme humaine, et c'est pourquoi ils apparurent à Adam et à Ève tenant à la main des épées enflammées.

Louis. Grand'mère, où était le Paradis terrestre?

Grand'mère. On ne le sait pas au juste, et, au fond, cela nous importe peu; ce qu'on sait, c'est que c'était en Orient, et tout fait croire que le Paradis terrestre était précisément à la place qui s'est appelée plus tard la *Terre sainte,* c'est-à-dire dans le pays qu'habita Notre-Seigneur Jésus-Christ, ainsi que sa très-sainte Mère, la vierge Marie.

VI

CAÏN TUE SON FRÈRE ABEL

(3876 ans avant J.-C.)

Adam et Ève, chassés du Paradis terrestre, vécurent péniblement, pleurant leur faute, l'expiant par des souffrances et des maux de toutes sortes.



Héliogravure ADRIAND.

L'expulsion du Paradis terrestre.

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS

La terre, maudite par Dieu, ne rapporta plus qu'à force de travail; la température, toujours douce et agréable, devint inégale, tantôt trop froide, tantôt trop chaude, selon les saisons. Le ciel se couvrait de nuages; il y eut de la pluie, des orages, des tempêtes, de la neige, de la glace.

Dieu enseigna à Adam à se construire des abris, c'est-à-dire des cabanes, à se chauffer par le feu, à se vêtir chaudement. Adam et Ève connurent la fatigue, les maladies, les souffrances du froid, de la faim, de la tristesse, de l'inquiétude, et, ce qui est plus douloureux encore, du remords.

Peu de temps après, Ève eut un fils qui fut appelé Caïn. Un an après, elle en eut un second qui fut appelé Abel.

Henriette. Je ne comprends pas comment Adam et Ève ont pu élever leurs enfants, surtout le premier. Comment ont-ils fait pour le nourrir, pour lui apprendre à parler, à marcher?

Grand'mère. Dans sa bonté, Dieu leur vint certainement en aide, en révélant à Adam et à Ève, c'est-à-dire en leur faisant connaître les soins nécessaires à donner à un petit enfant; mais ils durent avoir, surtout pour le premier, bien des peines et des inquiétudes. Plus tard, ils s'affligèrent des mauvais sentiments de Caïn pour son frère Abel, qu'il détestait parce qu'il en était jaloux.

Paul. De quoi était-il jaloux?

Grand'mère. De la douceur, de la bonté d'Abel, et aussi de l'affection plus tendre que lui témoignaient tout naturellement Adam et Ève. Abel n'était jamais grondé, parce qu'il était toujours obéissant, laborieux, soumis à tous les désirs de ses parents.

Caïn, au contraire, était violent, emporté, grossier, paresseux, désobéissant; il voyait bien qu'Adam et Ève lui préféraient Abel; il les trouvait injustes, et il se figurait que, sans Abel, il serait plus aimé et plus libre de se laisser aller à ses penchants.

Mais ce qui porta le comble à sa jalousie et à sa haine, ce fut leur premier sacrifice.

GASTON. Quel sacrifice? A qui?

GRAND'MÈRE. Leur premier sacrifice offert au Seigneur. Quand Adam vit ses fils assez grands pour travailler, il leur fit choisir le travail qu'ils préféraient. Caïn voulut se faire laboureur et travailler à la terre. Abel choisit la garde et le soin des troupeaux. Quand ils eurent recueilli le produit de leur travail, qui était pour Abel des agneaux et de la laine de ses brebis, pour Caïn des fruits et des graines de la terre, Adam leur enseigna à offrir au Seigneur une partie de leurs récoltes, pour l'honorer et pour lui témoigner leur adoration et leur amour.

Abel s'empressa d'offrir ses plus beaux agneaux et ses plus belles toisons. Caïn, voulant garder pour lui ce qu'il avait de plus beau, apporta pour le sacrifice du Seigneur, des fruits véreux et misérables, des graines petites et mauvaises.

GASTON. Qu'est-ce que c'est, *toison?* Vous avez dit qu'Abel offrit ses toisons.

GRAND'MÈRE. Une toison est la laine qui couvre le mouton tout entier, et qu'on coupe pour en faire des habits et toutes sortes de choses.

Quand les offrandes de Caïn et d'Abel furent placés sur les bûchers...

FRANÇOISE. Comment! sur les bûchers? Pourquoi faire?

GRAND'MÈRE. Pour les brûler et pour que la fumée du sacrifice, montant au ciel, représentât la prière de ceux qui offraient ce sacrifice.

On mit donc le feu aux bûchers.

PETIT-LOUIS. Grand'mère, comment le pauvre Adam et la pauvre Ève pouvaient-ils faire du feu? Ils n'avaient ni allumettes ni briquets.

GRAND'MÈRE. Dieu leur avait sans doute appris à tirer des étincelles des pierres et à les faire tomber sur les feuilles sèches, comme font encore beaucoup de peuplades sauvages, ou bien à frotter l'un contre l'autre deux morceaux de bois, l'un de bois dur

et l'autre de bois tendre ; ils s'enflamment ainsi très-promptement : les sauvages emploient souvent ce moyen-là.

Quand le bûcher de chacun fut en flammes et que la fumée en monta au ciel, Dieu regarda favorablement celui d'Abel, et il ne jeta pas un regard sur celui de Caïn.

Caïn entra alors dans une grande colère, et son visage devint tout changé.

Marie-Thérèse. Grand'mère, comment Caïn a-t-il pu voir que Dieu ne le regardait pas, puisque Dieu est un esprit, et qu'on ne le voit pas ?

Grand'mère. Dieu n'est pas visible pour nous, mais il est probable qu'il s'est montré, dans cette occasion, à Abel et à Caïn. Il y a des auteurs qui pensent qu'au moment du sacrifice, Dieu s'est montré favorable à celui d'Abel, en l'allumant avec le feu du ciel, tandis que Caïn dut allumer lui-même son bûcher, et c'est cette différence visible, donnée à son frère, qui irrita si fort le méchant Caïn.

Le Seigneur, voyant le mécontentement de Caïn, lui dit. « Caïn, pourquoi ton visage est-il abattu? Si tu fais le bien, n'en recevras-tu pas la récompense? Si tu fais le mal, le péché entrera dans ton cœur; mais tu pourras toujours le dominer.

Paul. Comment! *dominer?* Qui dominer?

Grand'mère. *Dominer* veut dire être maître. Le bon Dieu rappelle à Caïn que, lors même qu'il aurait tout à fait des tentations mauvaises, il resterait toujours le maître de les chasser de son cœur, de redevenir bon et pur par le repentir.

Gaston. Et redevint-il bon? Suivit-il les bons conseils du Seigneur?

Grand'mère. Pas du tout; tu vas voir ce qu'a fait ce méchant Caïn.

Peu de temps après, Caïn dit à Abel : « Sortons, allons nous promener. » Abel, toujours doux et complaisant, suivit son frère. Ils s'éloignèrent dans les champs, et, quand ils furent loin de leur

demeure, Caïn, qui avait toujours laissé augmenter sa haine jalouse contre son frère, se jeta sur Abel et le tua.

Armand. Avec quoi le tua-t-il ? Il n'avait ni couteau ni hache.

Grand'mère. On pense qu'il le tua avec un gros bâton ou une pierre.

Marie-Thérèse. Comment peut-on le savoir?

Grand'mère. On le suppose, puisque l'Écriture parle du *sang* d'Abel; pour qu'il y ait eu du sang, il faut qu'il y ait eu des blessures faites par quelque instrument; et comme le disait Armand, Caïn, n'ayant ni couteau ni hache, ne pouvait avoir répandu le sang d'Abel qu'avec un bâton ou une pierre, en lui brisant la tête.

Jacques. Quel misérable que ce Caïn ! Mais ce qui m'étonne, c'est qu'il ait pu deviner ce que c'était que mourir, et qu'il pouvait tuer Abel en le frappant.

Grand'mère. D'abord, il voyait bien que dans les sacrifices qu'Adam offrait à Dieu, il frappait les animaux pour les tuer; ensuite, tu sais que Dieu, en créant Adam, lui avait donné l'intelligence d'un homme, et non d'un enfant qui commence à vivre. De plus, en le chassant du Paradis terrestre, Dieu lui avait fait comprendre bien des choses, entre autres la mort. Il avait dit à Adam et à Ève après le péché : Vous mourrez. Très-certainement, il leur a fait comprendre ce que c'était que la mort. Adam et Ève l'ont expliqué à leur tour à leurs enfants.

Petit-Louis. Ah oui! Il leur ont appris tout ce qu'ils savaient eux-mêmes.

Grand'mère. Certainement. Caïn savait donc très-bien le crime qu'il allait commettre.

Gaston. Et Dieu le punit-il sévèrement?

Grand'mère. Très-sévèrement. Il l'appela, et lui dit : « Caïn, où est ton frère Abel? » Caïn répondit: « Je ne sais pas. Est-ce que je suis le gardien de mon frère? »

Le Seigneur reprit : « Qu'as-tu fait, Caïn? La voix du sang de



demeure, Caïn, qui avait toujours laissé augmenter sa haine jalouse contre son frère, se jeta sur Abel et le tua.

ARMAND. Avec quoi le tua-t-il? Il n'avait ni couteau ni hache.

GRAND'MÈRE. Je pense qu'il le tua avec un gros bâton ou une pierre.

MARIE-LOUISE. Comment peut-on le savoir?

GRAND'MÈRE. Je le suppose, puisque l'Écriture parle du *sang* d'Abel; pour qu'il y ait eu du sang, il faut qu'il y ait eu des blessures faites par quelque instrument; et comme le disait Armand, Caïn, n'ayant ni couteau ni hache, ne pouvait avoir répandu le sang d'Abel qu'avec un bâton ou une pierre, en lui brisant la tête.

JACQUES. Quel misérable que ce Caïn! Mais ce qui m'étonne, c'est qu'il ait pu deviner ce que c'était que mourir, et qu'il pouvait tuer Abel en le frappant.

GRAND'MÈRE. D'abord, il voyait bien que dans les sacrifices qu'Adam offrait à Dieu, il frappait les animaux pour les tuer; ensuite, tu sais que Dieu, en créant Adam, lui avait donné l'intelligence et un homme, et non d'un enfant qui commence à vivre; de plus, en le chassant du Paradis terrestre, Dieu lui avait fait comprendre bien des choses, entre autres la mort. Il avait dit à Adam et à Ève après le péché: Vous MOURREZ. Très-certainement, il leur a fait comprendre ce que c'était que la mort. Adam et Ève l'ont expliqué à leur tour à leurs enfants.

PETIT-LOUIS. Ah oui! Il leur ont appris tout ce qu'ils savaient eux-mêmes.

GRAND'MÈRE. Certainement. Caïn savait donc très-bien le crime qu'il allait commettre.

GASTON. Et Dieu le punit-il sévèrement?

GRAND'MÈRE. Très-sévèrement. Il l'appela, et lui dit: « Caïn, où est ton frère Abel? » Caïn répondit: « Je ne sais pas. Est-ce que je suis le gardien de mon frère? »

Le Seigneur reprit: « Qu'as-tu fait, Caïn? La voix du sang de



Héliogravure DURAND.

Le fratricide.

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS

ton frère crie de la terre jusqu'à moi. Tu seras donc maudit sur la terre qui a reçu le sang de ton frère lorsque tu l'as répandu. Quand tu auras cultivé la terre, elle ne rendra pas de graines ni de fruits. Tu seras fugitif et vagabond sur la terre. Tu ne seras en repos nulle part. »

Caïn lui répondit : « La peine de mon crime est trop grande pour que je puisse la porter. Vous me chassez aujourd'hui de cette terre. Je ne dois plus voir votre face. Je serai fugitif et vagabond sur la terre. Quiconque me trouvera, pourra donc me tuer. »

Louis. Qui est-ce qui pouvait le tuer, puisqu'il n'y avait dans le monde d'autres hommes qu'Adam, Ève et Caïn ?

Grand'mère. D'abord, Adam et Ève devaient avoir dans la suite et avaient déjà beaucoup d'autres enfants, puisque c'est par eux que la terre devait être peuplée ; Caïn était probablement marié quand Dieu le chassa de la demeure d'Adam et Ève.

Henriette. Marié ! A qui marié, puisqu'il n'y avait d'autres femmes que des sœurs de Caïn ?

Grand'mère. Dans les premiers temps du monde, il fallait bien que les hommes prissent pour femmes leurs sœurs, puisqu'il n'y en avait pas d'autres. C'était la volonté expresse du bon Dieu, qui avait dit à Adam et à Ève : « Croissez et multipliez-vous sur la terre. » L'Écriture parle de la femme de Caïn et de leurs enfants.

Le monde se peupla même très-vite, car on vivait très-longtemps dans les premiers siècles.

Paul. Combien d'années a vécu Adam ?

Grand'mère. Adam est mort à neuf cent trente ans.

Jeanne. Ah ! mon Dieu ! Comme c'est vieux ! Est-ce que ses enfants ont vécu aussi longtemps ?

Grand'mère. A peu près. Ainsi son fils Seth a vécu neuf cent douze ans ; son petit-fils Énos a vécu neuf cent cinq ans. Vous voyez qu'Adam avait eu le temps d'avoir beaucoup d'enfants, et que Caïn pouvait craindre avec raison qu'on ne le tuât.

Son crime fut certainement connu de tous ses frères et sœurs, qui devaient se rencontrer souvent, quoiqu'ils se fussent séparés pour cultiver la terre nécessaire à leur subsistance. La réponse que lui fit le Seigneur prouve qu'il y avait déjà beaucoup d'habitants sur la partie du monde qu'habitaient Adam, Ève et Caïn.

Le Seigneur lui répondit : « Non, cela ne sera pas ; quiconque tuerait Caïn serait sévèrement puni. »

Et Dieu fit un signe sur Caïn, afin que ceux qui le rencontreraient ne le tuassent pas.

Marie-Thérèse. Quel fut le signe que Dieu lui fit ?

Grand'mère. L'Écriture ne le dit pas, et personne ne le sait ; mais c'était un signe de malédiction.

Caïn s'enfuit et emmena sans doute sa femme, car la Bible dit que peu de temps après il eut un fils qu'il appela Hénoch.

Jeanne. Et les pauvres Adam et Ève ? Comme ils durent être affligés de la mort du bon Abel et du crime de Caïn ! Mais comment le découvrirent-ils ?

Grand'mère. On ne le sait pas au juste ; mais on peut supposer que ce fut Dieu lui-même qui le leur apprit. En tout cas, on peut juger de leur douleur en voyant cette première mort et ce premier crime, surtout quand ils se souvenaient que c'était leur péché qui était la cause première de tous les maux dont leurs enfants allaient souffrir jusqu'à la fin du monde. La pénitence, c'est-à-dire le repentir d'Adam et d'Ève dura toute leur vie, car l'Église nous enseigne que tous les deux sont sauvés.

Après la fuite de Caïn, Ève eut un fils qui fut appelé Seth, c'est-à-dire *substitué*, pour remplacer Abel dont il avait toutes les vertus.

Seth eut, comme Adam et Ève, beaucoup d'enfants et de petits-enfants. Il y eut un de ses arrière-petits-enfants qui s'appelait Hénoch, comme le fils aîné de Caïn, et qui fut miraculeusement enlevé au ciel à l'âge de trois cent soixante-cinq ans. Le fils de

cet Hénoch, qui s'appelait MATHUSALEM, vécut neuf cent soixante-neuf ans. Ce fut celui de tous les patriarches qui vécut le plus longtemps.

PETIT-LOUIS. Qu'est-ce que c'est, *patriarche ?*

GRAND'MÈRE. *Patriarche* veut dire chef de famille. Le fils aîné de la famille en devenait le patriarche ou chef après la mort de son père.

Vous n'avez pas oublié, chers enfants, que Caïn, après avoir été maudit de Dieu et chassé du pays d'Adam et d'Ève, s'enfuit, emmenant avec lui sa femme, selon toute probabilité ; il erra pendant longtemps, mais, étant devenu père de beaucoup d'enfants, qui à leur tour en eurent un grand nombre, Caïn bâtit une ville qu'il appela Hénoch, du nom de son fils aîné. On ne sait pas s'il y resta ou s'il continua à errer sur la terre, dans la crainte d'être tué par ceux qui le rencontreraient, mais on sait qu'il laissa une nombreuse postérité.

La Bible parle aussi de géants qui naquirent de la race corrompue de ce maudit de Dieu. On connaît les chefs de famille descendants de Caïn jusqu'à la cinquième génération ; le dernier que nomme la Bible est LAMECH, qui fut meurtrier comme son aïeul. Ce Lamech n'est pas le même qu'un Lamech descendant de Seth, et qui fut fils de Mathusalem.

JACQUES. Qui est mort si vieux?

GRAND'MÈRE. Précisément; Mathusalem mourut, comme je vous j'ai dit, à neuf cent soixante-neuf ans et il eut pour petit-fils Noé, dont l'histoire est très-intéressante.

VII

CORRUPTION DES HOMMES

DIEU ANNONCE LE DÉLUGE

(2448 ans avant J.-C.)

Je vous ai dit que les hommes étaient devenus très-corrompus, c'est-à-dire très-mauvais.

JEANNE. Les descendants de Caïn, mais pas ceux de Seth et des autres enfants d'Adam ?

GRAND'MÈRE. Tous, aussi bien ceux de Seth, qui se marièrent avec les enfants de Caïn, que ceux de Caïn, qui épousèrent les filles de Seth.

Tous devinrent si méchants qu'il n'y eut plus de sécurité ni de repos sur la terre. Dieu n'était plus adoré ni honoré, on ne lui offrait plus de sacrifices ; les hommes et les femmes s'injuriaient, se volaient, s'entre-tuaient, massacraient des enfants, se rendaient coupables de mille cruautés et abominations. Les géants, dont je viens de parler, parcouraient le monde, usaient de leur force prodigieuse pour commettre des scélératesses sans nombre ; ils répandaient partout la terreur.

Les seuls qui fussent restés bons, adorant le Seigneur, obéissant à ses lois, ce furent les Patriarches, c'est-à-dire les aînés des descendants de Seth.

Noé, qui était un fidèle serviteur de Dieu, eut, entre autres

enfants, trois fils presque aussi bons que leur père : ils s'appelaient Sem, Cham et Japhet.

Valentine. Grand'mère, pourquoi dites-vous *presque* aussi bons? Ils n'étaient donc pas bons tout à fait?

Grand'mère. Non, pas tous : ainsi, vous verrez plus tard que Cham a fait une mauvaise action.

Petit-Louis. Laquelle, grand'mère?

Grand'mère. Tu sauras cela plus tard. Ne sois pas curieux comme Ève.

Noé et ses trois fils avec leurs femmes, tous restés fidèles à Dieu, trouvèrent grâce devant le Seigneur, qui avait résolu d'exterminer les autres hommes.

Dieu dit donc à Noé : « Les hommes que j'ai créés sont devenus si méchants, que je ne peux plus les souffrir sur la terre; je les exterminerai, je les détruirai tous, et avec eux tout ce qui vit sur la terre; car ils ne veulent plus me connaître, et ils remplissent le monde de leurs crimes. Je n'épargnerai que toi, ta femme, tes fils et leurs femmes, parce que vous m'êtes restés fidèles.

« Fais-toi une Arche, c'est-à-dire un grand vaisseau, avec des pièces de bois; tu y feras des chambres et tu l'enduiras de bitume au dedans et au dehors. »

Paul. Qu'est-ce que c'est, le *bitume?*

Grand'mère. Le *bitume* est une résine, une glu collante, qui empêche l'eau de pénétrer dans le bois et dans les fentes des murs.

Dieu dit à Noé la forme que devait avoir l'Arche, sa longueur, sa hauteur, sa largeur, et le nombre de fenêtres et d'étages qu'elle aurait. Il dit ensuite :

« Je vais répandre les eaux du déluge sur toute la terre. »

Gaston. Qu'est-ce que c'est, le *déluge?*

Grand'mère. *Déluge* veut dire inondation. Dieu dit : « Tout ce qui existe sera noyé; la terre elle-même sera tout entière recouverte par les eaux. Toi seul seras sauvé avec tout ce qui

sera dans l'Arche. Et je ferai une alliance avec toi et les tiens. »

GASTON. Qu'est-ce que c'est, *alliance ?*

GRAND'MÈRE. *Alliance* veut dire une promesse d'amitié et de fidélité.

« Tu entreras dans l'Arche avec ta femme, tes fils et leurs femmes. Tu feras aussi entrer dans l'Arche toutes les espèces d'animaux que j'ai créés, mâle et femelle, afin qu'ils y vivent avec vous. »

FRANÇOISE. Grand'mère, qu'est-ce que c'est, *mâle* et *femelle?*

GRAND'MÈRE. Les mâles sont les frères et les femelles sont les sœurs.

« Tu prendras aussi tout ce qu'il faut pour manger, et tu le mettras dans l'Arche pour servir à votre nourriture et à celle de tous les animaux. »

GASTON. Mais c'était très-dangereux pour Noé d'avoir tous ces méchants animaux près de lui : les lions, les tigres, les serpents.

FRANÇOISE. Je n'aurais pas voulu être dans l'Arche, moi.

GRAND'MÈRE. Tu penses bien que Dieu avait la puissance d'empêcher les animaux malfaisants de faire du mal. Il les rendit doux et dociles pendant le temps qu'ils devaient tous vivre ensemble.

LOUIS. Mais comment le pauvre Noé a-t-il pu faire cette énorme Arche tout seul?

GRAND'MÈRE. Il avait, pour l'aider, sa femme, ses fils et les femmes de ses fils, et de plus ses serviteurs.

JACQUES. Ce n'est pas beaucoup pour les lourdes pièces de bois et pour la quantité de choses qu'il y avait à transporter.

Et toutes les provisions à préparer! il en fallait une quantité pour tant de monde et de bêtes!

HENRIETTE. Et comment a-t-on pu faire pour avoir la nourriture des lions, des tigres et de toutes les bêtes qui mangent de la viande ?

GRAND'MÈRE. Il est probable que Noé a fait préparer de la viande d'avance. Pendant que les hommes travaillaient à cons-

truire l'Arche, les femmes s'occupaient à préparer les provisions. D'ailleurs, comme la réunion et l'entrée dans l'Arche de tant d'animaux différents étaient miraculeuses, il est certain que Dieu aida Noé dans ce grand travail.

Marie-Thérèse. Combien de temps Noé employa-t-il à bâtir l'Arche ?

Grand'mère. On ne sait pas au juste, mais, en calculant d'après la Bible, on pense qu'il y mit environ cent ans.

Paul. Comment peut-on compter cela ?

Grand'mère. Parce que Noé était âgé de cinq cents ans quand il eut ses fils Sem, Cham et Japhet; et il avait six cents ans quand il entra dans l'Arche. Pour que ses fils aient pu être déjà mariés et l'aider à la bâtir, il fallait qu'ils eussent vingt à trente ans; il reste donc soixante-dix à quatre-vingts ans pour bâtir l'Arche.

Pendant tout ce temps, Noé, par l'ordre de Dieu, avertit sans cesse les hommes de la punition dont ils étaient menacés; car Noé était alors le chef du genre humain. Le bruit s'en répandit sur toute la terre habitée; mais les hommes ne firent que s'en moquer, et ils riaient en voyant le travail et les préparatifs de Noé et de ses fils.

Quand l'Arche fut terminée, Dieu dit à Noé : « Entre dans l'Arche, toi et toute ta famille. Prends sept paires de tous les animaux purs et deux paires de tous les animaux impurs. »

Paul. Qu'est-ce que c'était que les animaux *purs* et *impurs* ?

Grand'mère. L'Écriture ne les nomme pas, mais on suppose que les animaux purs étaient les animaux domestiques qui servent aux hommes, comme chevaux, vaches, moutons, volailles, etc. Et les animaux impurs étaient les bêtes sauvages, méchantes, et aussi les bêtes inutiles à l'homme, comme les reptiles, les rats et les souris, les taupes, les crapauds, les oiseaux de proie, tels qu'aigles, vautours, etc.

Dieu dit encore : « Je n'attendrai plus que sept jours, et après

cela, je ferai pleuvoir pendant quarante jours et quarante nuits, et j'exterminerai tout ce qui est vivant sur la terre. »

Vous voyez que Dieu avertit bien des fois les hommes de la punition qui les menaçait, et qu'ils auraient eu tout le temps de se repentir ; mais ils ne le voulurent pas, ils continuèrent à se moquer de Noé, même après qu'il eut refermé la porte de l'Arche, après les avoir avertis une dernière fois de se repentir pour arrêter la punition que Dieu leur annonçait.

Noé entra donc dans l'Arche et y fit entrer tous les animaux, comme le lui avait ordonné le Seigneur. Il referma la porte pour ne la rouvrir que lorsque Dieu le lui commanderait.

VIII

LE DÉLUGE

(2348 ans avant J.-C.)

Quand Noé eut refermé la porte, à la fin du septième jour, les eaux du déluge commencèrent à tomber et se répandirent sur toute la terre ; pendant quarante jours, elles ne cessèrent de tomber avec une violence effroyable. Le monde entier en fut couvert jusqu'au-dessus des plus grands arbres et des plus hautes montagnes. Et, comme l'avait dit le Seigneur, tous les hommes, les animaux de la terre et les oiseaux du ciel furent noyés. Ceux qui habitaient l'Arche furent seuls sauvés. Pendant cent cinquante jours les eaux couvrirent la terre.



Héliogravure ADURAND.

Le déluge.

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS

IX

NOÉ SORT DE L'ARCHE

(2347 ans avant J.-C.)

Alors Dieu fit souffler un grand vent, et les eaux commencèrent à diminuer. Vingt-sept jours après, le dixième mois depuis le commencement du déluge, l'arche, qui flottait sur les eaux, se reposa sur le sommet du mont Ararat, une des plus hautes montagnes de l'Arménie.

Petit-Louis. Où est l'Arménie?

Grand'mère. Dans la partie de l'Asie située au-dessous de la Géorgie, au midi de la Russie.

Les eaux commencèrent à diminuer, les sommets des montagnes commencèrent à paraître.

Quarante jours après que l'Arche se fut posée sur le mont Ararat, Noé ouvrit une fenêtre de l'Arche, et il laissa envoler un corbeau.

Gaston. Pourquoi cela?

Grand'mère. Pour savoir si la terre était assez séchée pour pouvoir y vivre, la bêcher, y semer du blé et d'autres graines.

Mais le corbeau ne revint pas, ayant, pour se nourrir, des cadavres d'hommes et d'animaux.

Sept jours plus tard, Noé ouvrit encore la fenêtre et laissa envoler une colombe, pour voir si elle pourrait se poser sur la terre et trouver de quoi se nourrir.

Mais la colombe, n'ayant pu se poser nulle part, parce que la terre était encore comme de la boue, revint à Noé, qui étendit la main, la prit et la remit dans l'Arche.

Sept jours plus tard, Noé lâcha la colombe une seconde fois; elle revint vers le soir, apportant dans son bec une petite branche d'olivier dont les feuilles étaient toutes vertes.

Noé comprit que la terre était séchée, que les arbres et les herbes commençaient à pousser. — Pourtant il attendit encore sept jours pour plus de sûreté, et il fit sortir la colombe, qui cette fois ne revint pas. — Alors Noé ouvrit le toit de l'Arche, et il vit, en regardant par-dessus, que la terre était séchée.

Et le vingt-septième jour du mois suivant, la terre étant redevenue ferme, les arbres ayant poussé des feuilles et les herbes de toute espèce ayant couvert la terre de verdure, Dieu dit à Noé :

« Sors de l'Arche, toi, ta femme, tes fils et les femmes de tes fils. Fais sortir tous les animaux qui y sont renfermés, les bêtes de la terre et les oiseaux du ciel, et retourne sur la terre pour l'habiter, pour y croître et multiplier. »

Noé sortit donc de l'Arche avec toute sa famille, et il fit sortir toutes les bêtes qui vivent dans la terre, qui rampent et marchent sur la terre, et qui volent dans les airs.

Petit-Louis. Quel bruit cela devait faire! Toutes ces bêtes devaient hurler, rugir, crier, beugler, pour exprimer leur joie de ne plus être renfermées.

Armand. Mais il me semble que c'était un peu dangereux pour Noé, et pour les autres hommes et femmes, de se trouver au milieu de tous ces animaux qui se poussaient, qui s'écrasaient et qui auraient pu les dévorer.

Grand'mère. Non, car le bon Dieu veillait sur eux, et de même qu'il n'a permis à aucun de ces animaux de faire du mal à Noé pendant les dix ou onze mois qu'ils ont été enfermés dans l'Arche, de même il n'a pas permis qu'il arrivât, à la sortie de l'Arche, un



Héliogravure ADURAND.

Sortie de l'arche.

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS

seul accident aux hommes et aux bêtes qu'il avait conservés pour repeupler la terre.

Il ne faut pas nous en étonner; car Dieu est le maître du monde, il commande aux animaux comme aux hommes.

Aussitôt que Noé fut sorti de l'Arche, sa première pensée fut d'offrir un sacrifice au Seigneur, en action de grâces pour l'avoir sauvé, avec sa famille, de ce terrible déluge qui avait fait périr tous les autres hommes.

Louis. C'est très-bien à Noé; mais quel sacrifice a-t-il pu offrir, puisqu'il n'y avait d'autres animaux que ceux que Dieu avait conservés pour repeupler la terre?

Grand'mère. Tu te rappelles que Dieu, après avoir ordonné à Noé de faire entrer dans l'Arche deux paires de chacune des bêtes qui vivaient sur la terre, pour la repeupler après le déluge, lui ordonna d'y faire entrer sept paires de tous les animaux purs. C'est parmi ceux-ci que Noé choisit les animaux qu'il voulait offrir en sacrifice. Et puis il est probable que pendant l'année qu'ils passèrent dans l'Arche, toutes ces bêtes avaient eu des petits, et s'étaient, par conséquent, assez multipliées pour que Noé n'eût pas à craindre d'en détruire l'espèce.

Le Seigneur reçut favorablement ce sacrifice; il fit connaître qu'il lui était agréable, car il dit à Noé : « Je ne répandrai plus ma malédiction sur la terre à cause des péchés des hommes. Je ne frapperai plus de mort, comme j'ai fait, tout ce qui est vivant sur la terre. Tant que la terre durera, la semence et la moisson, le froid et le chaud, l'été et l'hiver, la nuit et le jour, ne cesseront pas de se suivre. » Dieu promit tout cela à Noé pour le récompenser de sa fidélité à le servir.

X

SIGNE DE L'ALLIANCE DE DIEU AVEC LES HOMMES

(2347 ans avant J.-C.)

Alors Dieu bénit Noé et ses enfants, et leur dit, comme autrefois à Adam : « Croissez et multipliez, et remplissez la terre. Que tous les animaux de la terre, les oiseaux du ciel et les poissons tremblent devant vous. Nourrissez-vous de tout ce qui a vie et mouvement. Je vous ai donné toutes ces choses, de même que les légumes et les herbes de la campagne. Je vous défends seulement de manger la chair et le sang de l'homme, car quiconque aura répandu le sang humain sera puni de la même manière. »

HENRIETTE. Et pourtant, il y a des sauvages qui mangent les hommes.

GRAND'MÈRE. Parce que ce sont des sauvages et qu'ils ne connaissent pas la loi de Dieu ; s'ils devenaient chrétiens comme nous, ils ne tueraient plus les hommes pour les manger.

Dieu dit encore à Noé : « Pour signe de la promesse que je vous fais, c'est-à-dire de mon alliance avec vous, je mettrai mon *arc* dans le ciel. Chaque fois que vous verrez mon arc, souvenez-vous que je n'enverrai plus de déluge pour inonder la terre et faire périr ses habitants. »

PAUL. Je voudrais bien voir cet arc ; je ne l'ai jamais vu. Comment est-il ?

GRAND'MÈRE. Tu l'as vu bien des fois, cher petit ; l'arc de Dieu est ce que nous appelons un ARC-EN-CIEL.

Paul. Ah! c'est cela? Je crois bien que j'en ai vu! c'est très-joli.

Grand'mère. C'est l'arc-en-ciel qui nous rappelle la terrible punition des méchants et la miséricorde de Dieu qui nous a promis de ne pas la recommencer.

Il semble résulter de l'apparition de l'arc-en-ciel de Noé, qu'avant le déluge il ne pleuvait pas comme maintenant, et que la terre se mouillait en dessous par des eaux souterraines. Ce qui est certain, c'est que l'arc-en-ciel de Noé était une chose nouvelle pour Noé et ses enfants.

Noé avait trois fils qui sortirent avec lui de l'Arche; sur ces trois, un d'entre eux mérita la malédiction de son père.

Petit-Louis. Pourquoi cela? Qu'est-ce qu'il avait fait, ce pauvre garçon?

Grand'mère. D'abord, ce pauvre garçon, comme tu l'appelles, avait plus de cent ans.

Armand. Cent ans! comment avait-il cent ans?

Grand'mère. Noé avait cinq cents ans quand il a eu les trois fils qui sont entrés avec lui dans l'Arche; ils étaient déjà grands et mariés quand Dieu a ordonné à Noé de bâtir l'Arche. La construction de l'Arche dura environ cent ans; ses fils avaient donc cent ans quand ils entrèrent dans l'Arche; ils n'en sortirent qu'un an après. Et lorsque Noé maudit la postérité de Cham, ce dernier avait plusieurs fils déjà grands. Tu vas voir comment Cham mérita la malédiction de son père.

Pendant quelques années ils cultivèrent la terre; Noé planta la vigne qui donne le raisin.

Un jour, il eut l'idée d'écraser le raisin pour en avoir le jus. Il goûta de ce jus, et, ne sachant pas qu'il enivrait, il en but beaucoup et devint ivre.

Marie-Thérèse. Comment! c'est Noé qui le premier a fait du vin?

Grand'mère. Oui, c'est Noé, et, comme tu le vois, il ne savait

pas ce que c'était, ni l'effet que produisait cette boisson. Quand ce pauvre Noé fut ivre, la tête lui tourna, et, ne sachant ce qu'il faisait, il trébucha, il dérangea tous ses vêtements, et enfin il tomba par terre; ses vêtements tombèrent aussi, il se trouva entièrement découvert; puis il s'endormit.

Cham aperçut son père dans cet état; au lieu de le couvrir et de le traiter avec le respect qu'un fils doit à son père, il s'en moqua et alla raconter à ses frères ce qu'il venait de voir, pour qu'ils vinssent en rire avec lui. Mais Sem et Japhet lui reprochèrent son manque de respect; ils prirent des manteaux et ils en couvrirent leur père.

Lorsque Noé s'éveilla de son ivresse et qu'il apprit comment Cham lui avait manqué de respect, il dit:

« Que Chanaan, fils de Cham, soit maudit; qu'il soit l'esclave de ses frères! Que Sem, le béni du Seigneur, soit béni, et que Chanaan soit son esclave! Que Japhet soit béni, que le Seigneur lui donne une nombreuse postérité, qu'il habite dans la tente de Sem, et que Chanaan soit son esclave! »

Jacques. Grand'mère, je ne trouve pas juste que Noé maudisse le pauvre Chanaan, qui n'avait rien fait de mal, et qu'il ne maudisse pas Cham, qui était le seul coupable.

Grand'mère. Quand tu sauras pourquoi, tu ne blâmeras plus l'action de Noé. Il ne maudit pas Cham, parce que, Dieu lui-même l'ayant béni après le déluge, il ne se permit pas de maudire ce que Dieu avait béni; c'était un acte de respect envers Dieu. Ensuite, Chanaan ne valait pas mieux que son père, et il méritait comme lui la malédiction du saint Patriarche. On croit généralement que Chanaan était avec Cham quand il aperçut son grand-père, et qu'il fut le premier à s'en moquer.

Noé vécut encore trois cent cinquante ans après le déluge, et il mourut à neuf cent cinquante ans. Il fut le second père de tout le genre humain, puisqu'il n'y eut que lui et ses enfants de sauvés du déluge.

XI

TOUR DE BABEL

(2247 ans avant J.-C.)

Les trois fils de Noé eurent un grand nombre d'enfants; on connaît le nom de tous les aînés de famille. Parmi les descendants de Cham, on remarque Nemrod, célèbre par sa passion pour la chasse; on le surnomma *fort chasseur devant le Seigneur*. Maintenant encore, en parlant d'un homme qui passe son temps à chasser, on dit : « C'est un vrai Nemrod. » On croit que ce fut lui qui commença à bâtir la ville de Babylone, devenue depuis fameuse par sa grandeur et sa beauté.

Armand. Où est Babylone?

Grand'mère. Elle n'existe plus; on n'y trouve que des ruines; mais elle était en Chaldée, près de l'Euphrate, un des plus beaux fleuves de l'Asie. Ce Nemrod fut aussi, croit-on, le premier roi ayant des sujets qui lui obéissaient, bâtissant des villes et gouvernant son royaume; celui de Nemrod s'appela royaume de Babylone.

Un autre descendant, très connu, de Cham fut Assur, également roi d'un pays qui s'appela l'Assyrie, du nom d'Assur. Il bâtit une ville qui devint, plus tard, aussi belle et aussi fameuse que Babylone : il l'appela Ninive. Elle était bâtie près du Tigre, fleuve aussi beau que l'Euphrate.

Parmi les descendants de Sem et de Japhet, il n'y en a pas de particulièrement remarquables jusqu'au fameux Patriarche

Abraham, descendant de Sem. Mais, longtemps avant la naissance d'Abraham, il arriva un événement qui dispersa tous les enfants et les petits-enfants de Noé.

Il n'y avait dans le monde qu'une seule langue, c'est-à-dire qu'il n'y avait pour tous les hommes qu'une seule manière de parler et d'écrire. A mesure qu'ils devinrent plus nombreux, ils virent la nécessité de se séparer.

Valentine. Pourquoi cela? Ils étaient bien plus heureux de vivre tous ensemble.

Grand'mère. Certainement, mais la portion de terre qu'ils habitaient ne suffisait plus à la nourriture de tant de milliers d'hommes et de bêtes. Ils se dirent donc :

« Nous ne pouvons plus rester ensemble ; nous sommes devenus trop nombreux ; nos troupeaux n'ont plus assez de pâturages, la terre que nous labourons ne donne plus assez de blé pour nous faire vivre ; nos maisons n'ont plus la place nécessaire pour nous contenir ; séparons-nous donc, et dispersons-nous au loin sur toute la terre. Mais, avant de nous éloigner, bâtissons une tour immense qui s'élève jusqu'au ciel : nous rendrons ainsi notre nom célèbre par toute la terre, et si Dieu envoie encore un déluge, nous aurons un abri pour nous y réfugier. »

Valentine. Ceci est un peu bête, car, puisque Dieu a inondé la terre jusqu'aux plus hautes montagnes, il pouvait bien envoyer assez d'eau pour couvrir même la tour immense que ces hommes bâtissaient.

Grand'mère. Tu as bien raison, mais les hommes ont tous, ou presque tous, l'orgueil de croire qu'ils pourront se préserver de tout danger, sans autre secours que celui de leur propre intelligence.

Ils se mirent donc à bâtir leur tour avec des briques unies ensemble par du bitume au lieu de chaux, pour que ce fût plus solide.

Le Seigneur vit la tour que bâtissaient les hommes ; il les laissa continuer, et quand ils en eurent bâti une partie déjà plus élevée que les arbres et les montagnes, le Seigneur dit :

« A présent, je vais descendre en ce lieu. Ils sont tous de la même race, ils parlent tous la même langue ; je vais leur donner des langages différents pour qu'ils ne s'entendent plus, et qu'ils ne puissent plus continuer leur travail. Je confondrai ainsi leur orgueil, et je les obligerai à reconnaître leur impuissance et ma grandeur. »

Au même instant, ces hommes se mirent à parler chacun une langue différente, de sorte qu'ils ne se comprenaient plus.

Petit-Louis. Quelles langues parlaient-ils?

Grand'mère. Ils parlaient des langues différentes que nous ne connaissons même pas, et qui ont formé depuis toutes les langues qu'on parle dans le monde.

Quand tous ces hommes virent qu'ils ne pouvaient plus continuer leur travail, puisqu'ils ne se comprenaient pas, ils furent obligés de se séparer, et ils se dispersèrent dans toutes les parties de la terre.

Louis. Je m'étonne qu'ils aient pu aller si loin, par exemple en Amérique, au nord de l'Europe, en Chine, au midi de l'Afrique, en Espagne, etc.

Grand'mère. Tous ces pays ne se peuplèrent pas par cette première dispersion des hommes ; c'est petit à petit, à mesure qu'ils se trouvaient trop resserrés, qu'ils allaient plus loin, toujours plus loin, pour être plus à l'aise.

Henriette. Mais, grand'mère, une chose qui est impossible à comprendre, c'est comment on trouve des habitants dans les îles de l'Océan, puisqu'il n'y avait que Noé et ses fils pour peupler la terre ; ils n'avaient pas de vaisseaux comme maintenant ; et comment auraient-ils pu arriver jusque dans l'île de la Nouvelle-Hollande, qui est si loin, dans l'île d'Islande, et dans toutes les îles qu'on a découvertes depuis des siècles?

Grand'mère. Chère petite, ces îles habitées s'expliquent de deux manières. D'abord, par les tremblements de terre et autres grands

désordres du monde, qui ont séparé des portions de terre du continent.

Gaston. Qu'est-ce que c'est, le *continent?*

Grand'mère. On appelle *continent* la grande partie de la terre qui est d'un seul morceau, qui n'est pas séparée par des mers. On est pour ainsi dire certain que jadis l'Angleterre et l'Irlande n'étaient pas des îles, qu'elles faisaient partie du continent; de même pour la Sicile. Il est plus que probable qu'il en est ainsi pour toutes les îles connues. Ensuite, on sait que dès les premiers siècles les hommes construisaient des canots, c'est-à-dire des bateaux pour naviguer sur les rivières et les fleuves.

Petit-Louis. Grand'mère, pourquoi dites-vous rivières et fleuves? C'est la même chose une rivière et un fleuve.

Grand'mère. Pas tout à fait, mon cher petit. Un fleuve se jette dans la mer, et une rivière se jette dans une autre rivière ou dans un fleuve.

Il n'est donc pas impossible que les habitants de la terre aient été quelquefois entraînés vers la mer, et portés par la tempête dans des îles désertes, où ils ont pu vivre, et qu'ils ont peuplées.

Armand. C'est vrai cela. Tu ne crois jamais rien, Henriette; tu veux toujours comprendre.

Henriette. Certainement, je veux comprendre; ce qui n'empêche pas que je ne croie les choses qu'il faut croire, quand grand'mère me le dit; mais j'aime mieux comprendre, si c'est possible. Ainsi, je suis très-contente d'avoir fait ma question; et toi aussi, qui grondes, tu es enchanté, parce qu'à présent tu sais comment les îles peuvent avoir des habitants.

Armand. Je ne gronde pas, moi; je dis seulement.

Grand'mère. Non, mon pauvre petit, tu ne grondes pas; Henriette s'est trompée de mot; elle voulait dire : tu remarques, tu observes. Au reste, elle a raison de demander des explications. Et je vous demande à tous de faire comme elle, quand vous ne comprenez pas bien ce que je vous dis, car il peut m'arriver de ne pas

expliquer ou d'expliquer mal. A présent, continuons l'Histoire sainte.

XII

ABRAHAM

IL VIENT DANS LA TERRE DE CHANAAN ET EN ÉGYPTE.

(1921 ans avant J.-C.)

Vous vous souvenez peut-être, mes enfants, que je vous ai parlé d'un patriarche descendant de *Sem;* il s'appelait Abraham, et il est le patriarche le plus honoré, le plus fidèle, le plus grand entre tous les serviteurs de Dieu de l'ancienne loi.

Abraham était fils de Pharé, et il avait un frère nommé Aran, qui mourut jeune, laissant un fils appelé Lot. Lot était donc le neveu d'Abraham.

Sara, la femme d'Abraham, était stérile, c'est-à-dire qu'elle n'avait pas d'enfants.

Pharé habitait la Chaldée avec sa famille; il voulut aller s'établir dans le pays de Chanaan, renommé pour l'abondance de ses fruits et de ses moissons.

Il prit donc avec lui Abraham, son fils, Sara, sa belle-fille, Lot, son petit-fils, et ils arrivèrent à Haran, qui se trouvait entre la Chaldée et le pays de Chanaan. Peu de temps après leur arrivée à Haran, Pharé mourut à l'âge de deux cent cinq ans.

Louis. Comme il était jeune auprès de Noé et d'Adam !

Grand'mère. Oui, on voit dans la Bible que depuis le déluge la durée de la vie des hommes diminuait peu à peu.

Marie-Thérèse. Pourquoi cela ?

Grand'mère. Parce qu'à mesure que la population augmentait, il n'était plus nécessaire, pour peupler le monde, que les hommes vécussent aussi longtemps ni qu'il eussent autant d'enfants.

Le Seigneur dit à Abraham :

« Sors de la maison de ton père et de ce pays, et viens dans la terre que je te montrerai. Je ferai sortir de toi un grand peuple, je te bénirai, je rendrai ton nom célèbre, et tu seras béni. Je bénirai ceux que tu béniras, je maudirai ceux que tu maudiras, et tous les peuples de la terre seront bénis en toi. »

Abraham sortit donc de la maison de son père et de la ville de Haran, comme le lui avait commandé le Seigneur, et Lot, son neveu, en sortit avec lui. Abraham avait soixante-quinze ans quand il quitta Haran.

Il prit avec lui Sara, sa femme, Lot, fils de son frère, tous les troupeaux et les biens qu'ils possédaient, tous leurs enfants et leurs serviteurs, et ils prirent le chemin du pays de *Chanaan*. Abraham traversa le pays jusqu'au lieu appelé Sichem, qui était un pays fertile. Les Chananéens, descendants de Cham et de Chanaan, demeuraient alors dans ce pays-là. C'étaient des hommes impies et ennemis de Dieu.

Le Seigneur apparut à Abraham et lui dit : « Je donnerai ce pays à ta postérité. »

Avec de grosses pierres, Abraham dressa un autel à la place où le le Seigneur lui était apparu. Et, ne voulant pas chasser les Chananéens de leur pays, il s'en alla plus loin.

Valentine. Pourquoi donc, puisque Dieu lui avait donné ce pays?

Grand'mère. Dieu ne l'a pas donné à Abraham, il l'avait promis à sa postérité. D'ailleurs, Abraham pensait bien que les Chananéens ne se laisseraient pas chasser comme des moutons de ce beau pays, et qu'ils se défendraient avec des armes. Les Chana-

néens étant bien plus nombreux que les serviteurs d'Abraham, il était évident que ceux-ci seraient vaincus et tués. Abraham continua donc à avancer; mais à mesure qu'il descendait au midi, du côté de l'Égypte, il vit qu'il y avait une grande famine dans ce pays, et qu'il n'y trouverait pas de nourriture suffisante pour ses hommes et ses nombreux troupeaux. Il résolut donc d'aller s'établir pendant quelque temps en Égypte.

Avant d'y entrer, il dit à Sara, sa femme : « Je sais que tu es belle ; quand les Égyptiens t'auront vue, ils diront : C'est la femme de cet homme-là, et ils me tueront pour te prendre chez eux et t'épouser. Dis donc, je t'en supplie, que tu es ma sœur ; alors ils me traiteront favorablement à cause de toi, et ils ne me tueront pas. » Quand Abraham fut établi en Égypte, les Égyptiens virent en effet que Sara était très-belle. Les seigneurs du pays en informèrent leur roi Pharaon, qui donna ordre qu'on enlevât Sara et qu'on l'amenât dans son palais.

Marie-Thérèse. Abraham n'a rien gagné à son mensonge ; on va le tuer tout de même, et la pauvre Sara restera esclave.

Grand'mère. Non, les Égyptiens ne le tuèrent pas, ils le traitèrent au contraire avec grande considération à cause de Sara, et Pharaon lui donna des brebis, des ânes, des serviteurs et des servantes, des ânesses et des chameaux. Quant à Sara, Dieu vint en aide à Abraham: il envoya à Pharaon et à sa maison de très-graves maladies et de grands malheurs, de sorte que Pharaon, ne sachant pourquoi il était frappé de la sorte, en parla à Sara, qui lui avoua qu'elle était non pas la sœur, mais la femme d'Abraham, et que son Dieu, qui était un Dieu tout-puissant, voulait qu'elle fût rendue à son mari.

Gaston. Pharaon a dû être furieux; il va faire mourir Abraham.

Grand'mère. Au contraire, Pharaon fit venir Abraham et lui dit : « Pourquoi as-tu agi ainsi envers moi? Pourquoi ne m'as-tu pas dit que Sara était ta femme? Pourquoi as-tu dit qu'elle était ta sœur, me donnant ainsi l'idée de la prendre pour mon

épouse ? Voici ta femme, prends-la, mais ne reste pas dans mon pays. »

Pharaon, ayant rendu Sara à son mari, donna ordre à ses gens qu'on eût de grands égards pour Abraham et Sara, et qu'on les reconduisît hors de l'Égypte avec leurs serviteurs, leurs troupeaux et tout ce qu'ils possédaient.

Henri. Je trouve que ce pauvre Pharaon s'est très-bien conduit, beaucoup mieux qu'Abraham, qui a été cause de tout le mal avec son mensonge.

Grand'mère. Abraham n'avait pas fait de mensonge en disant que Sara était sa sœur, car elle était réellement sa cousine, et en hébreu le même mot veut dire sœur et cousine. Il avait seulement caché qu'elle était aussi sa femme ; et il le fit autant pour sa sûreté personnelle que pour celle de ses serviteurs et de tous ceux qui l'accompagnaient. Quant à Pharaon, il avait été obligé de reconnaître la toute-puissance du Dieu d'Abraham ; il n'osa pas lutter contre lui, et il espéra se le rendre favorable en témoignant des égards à Abraham, qu'il combla de présents.

XIII

ABRAHAM ET LOT SE SÉPARENT

DIEU CONFIRME SES PROMESSES A ABRAHAM

(1920 ans avant J.-C.)

Abraham, ayant donc quitté l'Egypte, retourna, par le même chemin, dans le pays de Chanaan, où la famine avait cessé ; les

récoltes avaient été magnifiques. Il était très-riche, grâce aux présents de Pharaon ; il avait beaucoup d'or et d'argent, et il s'arrêta près de Béthel, où il avait déjà élevé un autel au Seigneur quand il y avait passé pour aller en Égypte.

Béthel est le même endroit qui depuis est devenu si célèbre sous le nom de Bethléem. C'est là qu'a voulu naître Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Abraham y dressa sa tente, avec Lot, son neveu. Mais Lot avait, comme Abraham, beaucoup de troupeaux et de serviteurs. Et comme le pays dont ils avaient pris possession n'était pas assez étendu pour les pâturages de leurs troupeaux, les pasteurs d'Abraham et de Lot se disputaient et se battaient.

Un jour Abraham dit à Lot : « Je te prie, qu'il n'y ait pas de dispute entre nous, ni entre mes pasteurs et les tiens, parce que nous sommes parents. Tu vois devant toi une grande étendue de terre qui n'est pas encore peuplée. Retire-toi, je te prie, d'auprès de moi. Choisis la part que tu veux. Si tu vas à droite, j'irai à gauche. Si tu vas, à gauche, j'irai à droite. »

Lot examina le pays et tout le terrain le long du Jourdain ; il vit même qu'il était agréable à la vue et fertile à cultiver. Il alla de ce côté, s'y établit avec tous ses troupeaux et ses serviteurs, et alla habiter la ville de Sodome.

Louis. Je trouve que Lot n'a pas été bien pour Abraham. Il aurait dû laisser son oncle, qui était si bon, choisir la plus belle part et ne pas la prendre pour lui-même.

Grand'mère. Sans doute, et tu vas voir qu'il fut puni de son égoïsme.

Abraham demeura dans la terre de Chanaan, et il établit sa demeure auprès de la vallée de Mambré, près de la ville d'Hébron, où naquit plus tard saint Jean-Baptiste ; il dressa là un autel au Seigneur.

Après que Lot se fut séparé de son oncle, le Seigneur dit à Abraham : « Lève les yeux et regarde de tous côtés, au Nord et

au Midi, à l'Orient et au Couchant. Je te donnerai, à toi et à ta postérité pour toujours, tout le pays que tu vois ; je multiplierai ta race comme la poussière de la terre. Parcours tout ce pays dans sa longueur et sa largeur, parce que je te le donne. »

Ce fut alors qu'Abraham leva sa tente et alla demeurer dans la vallée de Mambré.

Jacques. Comment les habitants ont-ils laissé Abraham et Lot s'établir dans leur pays, dont ils étaient les premiers maîtres?

Grand'mère. Pour des motifs qui paraissent certains. D'abord, ce pays, quoique déjà habité, ne l'était pas assez pour qu'il n'y restât encore beaucoup de terres incultes. Ensuite, ce pays étant divisé en plusieurs petits royaumes, leurs rois étaient bien aises de se faire de nouveaux alliés qui pussent les protéger contre leurs voisins. C'est même ce que tu vas voir à propos de Lot.

Petit-Louis. Qu'est-ce qui était arrivé à Lot?

Grand'mère. Lot était allé demeurer dans la ville de *Sodome*, sans s'informer si le pays qu'il avait choisi était peuplé d'hommes sages et religieux. Les habitants de *Sodome*, de *Gomorrhe* et des environs, étaient des gens irréligieux et d'une très-mauvaise conduite.

Quelque temps après l'arrivée de Lot, plusieurs rois, y compris ceux de Sodome et de Gomorrhe, se prirent de querelle et se livrèrent des batailles, dans l'une desquelles les rois de Sodome et de Gomorrhe furent vaincus, mis en fuite et leurs gens tués. Les rois vainqueurs entrèrent dans Sodome et dans Gomorrhe, prirent toutes les richesses et tous les vivres qui s'y trouvaient, et se retirèrent emmenant prisonniers Lot et sa famille, et tout ce qui lui appartenait.

Un des gens de Lot, qui avait réussi à se sauver, vint à Hébron raconter à Abraham ce qui était arrivé à Lot. Abraham, ayant su que son neveu avait été pris, choisit trois cent dix-huit de ses plus braves serviteurs et poursuivit les rois vainqueurs jusqu'à la ville de Dan.

Il avait augmenté sa petite armée de quelques voisins qui lui étaient alliés, et, durant la nuit, il fondit avec sa troupe sur les rois, les défit, les poursuivit et ramena avec lui Lot, ses femmes, ses serviteurs et tout ce qui lui avait été volé; il délivra et ramena les habitants de Sodome qui avaient été faits prisonniers.

Paul. Grand'mère, qu'est-ce que c'est que ces petits rois-là? Comme leurs armées étaient petites!

Grand'mère. Ces rois étaient tout simplement des chefs de tribu; et Abraham lui-même était un chef de tribu. Roi veut dire chef, qui commande.

Quand le roi de Sodome apprit cette victoire, il alla, accompagné des autres rois qui avaient été vaincus comme lui, au-devant d'Abraham.

Melchisédech, roi de *Salem*, qui était prêtre de Dieu, offrit du pain et du vin, et bénit Abraham, en disant: « Qu'Abraham soit béni du Dieu très-haut, qui a créé le ciel et la terre! Et que béni soit le Dieu très-haut, lui qui par sa protection vous a donné la victoire contre vos ennemis! »

Alors Abraham donna à Melchisédech, prêtre du Seigneur, la dixième partie de tout ce qu'il avait pris aux rois vaincus.

Armand. Qu'est-ce que c'est que ce Melchisédech qu'Abraham traite avec tant de respect?

Grand'mère. C'est un personnage dont l'Écriture sainte ne nomme pas la famille, mais d'après le respect que lui témoigne Abraham, on doit croire que c'était un serviteur du vrai Dieu.

Le roi de Sodome dit à Abraham: « Donne-moi les prisonniers, hommes et femmes, et garde le reste. »

Abraham lui répondit: « Je jure par le Seigneur, possesseur du ciel et de la terre, que je ne recevrai rien de ce qui a été à toi, pas même le moindre fil, afin que tu ne puisses dire que tu as enrichi Abraham. Je demande seulement qu'on me rende ce que j'ai dépensé pour la nourriture de ceux qui m'ont suivi, et ce qui est dû à mes alliés pour leur dépense, avec leur part du butin. »

Le roi de Sodome fit exactement ce qu'Abraham lui demandait, et ils se séparèrent.

Petit-Louis. Pourquoi Abraham ne veut-il rien accepter de ces rois?

Grand'mère. Parce que c'étaient des idolâtres, des hommes corrompus, détestables et maudits de Dieu.

XIV

DIEU PROMET UN FILS A ABRAHAM

(1887 ans avant J.-C.)

Lorsque Abraham fut rentré dans sa demeure, le Seigneur lui apparut en songe dans une vision, et lui dit : « Ne crains rien, Abraham, je suis ton protecteur, et ta récompense sera grande. »

Abraham lui répondit : « Seigneur, mon Dieu! que me donnerez-vous? et pourquoi me le donnerez-vous? Je mourrai sans enfants, parce que vous ne m'en avez pas donné. Ce sera donc le fils de Damascus, mon intendant, qui sera mon héritier? »

Le Seigneur lui dit : « Non, celui-là ne sera pas ton héritier; tu auras un héritier qui naîtra de toi. » Ensuite Dieu fit sortir Abraham (toujours dans sa vision), et lui dit : « Compte les étoiles du ciel, si tu peux; c'est ainsi que se multipliera ta race. »

Abraham crut à la parole du Seigneur, et sa foi fut agréable à Dieu, qui lui dit : « Ta postérité demeurera sur une terre étrangère; elle sera réduite en servitude; elle restera esclave pendant quatre cents ans. Pour toi, tu mourras en paix dans une heureuse

vieillesse, et tu iras rejoindre tes pères. Tes descendants reviendront dans ce pays après la quatrième génération. »

Paul. Où donc Abraham ira-t-il rejoindre ses pères?

Grand'mère. Dans le ciel, dans le sein de Dieu, où vont après leur mort tous les fidèles serviteurs de Dieu.

XV

NAISSANCE D'ISMAËL

(1874 ans avant J.-C.)

Sara, femme d'Abraham, lui dit un jour : « Vous savez que le Seigneur n'a pas permis que j'eusse des enfants. Mais j'ai une servante égyptienne nommée Agar, prenez-la, je vous prie, pour seconde femme; si elle a des enfants, ils seront comme les miens. »

Louis. C'est très-mal ce que demande Sara, puisqu'il est défendu d'avoir plusieurs femmes.

Grand'mère. Chez les Juifs ou Israélites, il était permis d'avoir plusieurs femmes. Mais une seule, la première, restait toujours maîtresse des autres qu'elle avait données à son mari, et des enfants qu'avaient ces femmes esclaves. Sara avait donc le droit de donner Agar à Abraham, et de se réserver les enfants qui pouvaient naître de cette seconde alliance.

Abraham consentit au désir de Sara et prit Agar pour seconde femme. Et quand Agar devint la femme d'Abraham, elle commença à mépriser sa maîtresse. Sara dit un jour à Abraham :

« Vous agissez injustement envers moi ; je vous ai donné ma servante pour femme ; et voilà qu'elle me traite avec mépris, et vous ne la punissez pas. »

Abraham lui répondit : « Ta servante est entre tes mains ; fais avec elle comme tu voudras. » Sara, ayant fait venir Agar, se mit à la battre, et Agar s'enfuit.

Jacques. Comme elle est méchante cette Sara ! Abraham aurait bien dû la battre à son tour.

Grand'mère. Dans ce temps-là, les maîtres traitaient durement leurs esclaves, et les battaient sans que personne le trouvât mauvais ou cruel. Agar n'était pas très-bonne ; elle avait probablement été insolente avec sa maîtresse, dont elle se moquait parce qu'elle était stérile, ce qui était une honte chez les Juifs. Sara avait donc raison d'être en colère contre Agar. Un ange du Seigneur trouva Agar dans le désert près d'une fontaine. « Agar, servante de Sara, où vas-tu? » lui dit-il. Elle répondit : « Je fuis Sara, ma maîtresse, qui m'a cruellement battue. — Retourne chez ta maîtresse, reprit l'Ange, et humilie-toi devant elle, car elle est la maîtresse et tu es l'esclave. Le Seigneur te donnera une nombreuse postérité. Tu vas avoir un fils ; tu l'appelleras Ismaël. Ce sera un homme fier et sauvage ; il aimera à dominer et à combattre, et tous combattront contre lui. »

Armand. Un joli fils que va avoir Agar !

Grand'mère. Dans ce temps-là, les caractères fiers et batailleurs étaient très-estimés. Agar, qui elle-même était fière et emportée, fut probablement très-satisfaite de cette promesse.

Agar vit que c'était le Seigneur qui lui parlait ; elle se prosterna et l'adora ; puis elle retourna chez ses maîtres. Peu de temps après, elle eut un fils qu'Abraham appela Ismaël, ainsi que l'avait commandé le Seigneur ; Abraham avait alors quatre-vingt-six ans.

XVI

NOUVELLE PROMESSE DE DIEU A ABRAHAM

LA CIRCONCISION

(1899 ans avant J.-C.)

Abraham avait déjà quatre-vingt-dix-neuf ans. Il attendait avec confiance l'accomplissement de la promesse de Dieu, quand le Seigneur lui apparut encore et lui dit : « Je suis le Dieu tout-puissant. Je ferai alliance avec toi et je multiplierai ta race à l'infini. »

Abraham se prosterna la face contre terre. Dieu lui dit : « C'est moi qui te parle; tu t'appelleras à l'avenir Abraham, c'est-à-dire *Père de la multitude.* »

JEANNE. Mais il s'est toujours appelé *Abraham*.

GRAND'MÈRE. Non; il s'était appelé jusqu'alors ABRAM, ce qui ne voulait pas dire la même chose. Je ne vous l'avais pas dit, pour ne pas faire de confusion dans vos petites têtes. Le Seigneur continua : « Je ferai croître ta race à l'infini; je te rendrai le chef des nations, et des rois sortiront de ta postérité. Je te donnerai, à toi et à tes descendants, la terre où tu demeures maintenant comme étranger, la terre de Chanaan, qu'ils posséderont à jamais, et je serai leur Dieu. Tu me rendras le culte que vous me devez, toi et ta race.

« Voici le pacte que je fais avec toi, afin qu'il y ait un signe exté-

rieur qui distingue mon peuple d'avec les autres nations. Tous les mâles seront circoncis. »

Paul. Qu'est-ce que c'est, *circoncis?*

Grand'mère. Circoncis, c'est être marqué extérieurement comme faisant partie du peuple de Dieu, qu'on a appelé peuple Juif ou Israélite. On coupait un petit morceau de chair, afin qu'il en restât la marque. Le Seigneur continua : « L'enfant mâle de huit jours sera circoncis; tous les esclaves nés dans vos maisons, ou achetés au dehors, seront circoncis. Ce sera le signe de mon alliance avec toi et ta race. Ta femme, qui s'est appelée jusqu'à présent Saraï, s'appellera à l'avenir Sara, qui veut dire *princesse*. Je la bénirai, je te donnerai un fils qui sera né d'elle, et je le bénirai ; c'est lui qui sera le chef des nations et des rois de diverses nations qui descendront de lui. »

Abraham se prosterna encore le visage contre terre, et il se mit à rire en se disant : Comment un homme de cent ans et une femme de quatre-vingt-dix ans pourraient-ils avoir un fils?

Louis. Pourquoi Abraham trouve-t-il ridicule d'avoir un fils à cent ans? Noé en a bien eu plusieurs à cinq cents ans.

Grand'mère. Parce que, comme je vous l'ai dit, la vie des hommes devenait de moins en moins longue à mesure que le monde se peuplait. Et, dans ce temps-là, cent ans étaient déjà un âge avancé ; c'est si vrai qu'Abraham n'a vécu que cent soixante-quinze ans; et la Bible dit qu'il mourut dans un âge très-avancé. Revenons à Abraham. Abraham dit au Seigneur : « Seigneur, faites-moi la grâce que mon fils Ismaël vive. »

Dieu lui dit : « Je t'ai dit que ta femme Sara enfantera un fils, que tu nommeras Isaac, c'est-à-dire *joie*, et je ferai alliance avec lui. Je t'ai exaucé pour ton fils Imaël; je le bénirai, je lui donnerai une nombreuse postérité, et douze rois descendront de lui. Je le rendrai chef d'un grand peuple. Mais l'alliance que j'ai faite avec toi s'établira dans Isaac, qui naîtra dans un an, de ta femme Sara. »

Dieu s'étant retiré, Abraham prit Ismaël son fils, qui avait déjà treize ans ; il prit ses esclaves nés dans sa maison, ceux qu'il avait achetés, et tous ses serviteurs; et, le même jour, il les circoncit tous, comme Dieu le lui avait commandé.

Petit-Louis. Grand'mère, pourquoi Dieu répète-t-il tant de fois à Abraham qu'il lui donnera le pays de Chanaan, et il ne le lui donne pas?

Grand'mère. Parce que le Seigneur veut éprouver la foi d'Abraham avant de lui donner une récompense si magnifique; et puis, Dieu accomplit toujours ses promesses, mais dans le temps qu'il juge le plus favorable. Nous autres, nous faisons de même. Ainsi, par exemple, je te promets une montre ; mais cela ne veut pas dire que je te la donnerai aujourd'hui, ni demain, ni dans un mois, ni dans un an.

Petit-Louis. Pourquoi cela, puisque vous la promettez ?

Grand'mère. Parce que je juge que tu es trop jeune pour avoir une montre, que tu la briseras, la perdras, et que lorsque tu pourrais en avoir une sans la casser, tu n'en aurais plus ; alors j'attends que tu aies l'âge raisonnable pour te donner ta montre. Dieu a fait de même pour Abraham.

XVII

APPARITION DE TROIS ANGES A ABRAHAM

(1869 ans avant J.-C.)

Un jour Abraham était assis à la porte de sa tente, dans la vallée de Mambré; c'était l'heure de la plus grande chaleur du jour.

Abraham ayant levé les yeux, trois hommes d'une grande beauté parurent près de lui. Aussitôt qu'il les aperçut, il courut à eux et se prosterna jusqu'à terre.

Marie-Thérèse. Pourquoi se prosterne-t-il devant des hommes?

Grand'mère. Parce qu'il reconnut que c'étaient des Anges qui avaient pris la forme humaine. Aussi ne leur parla-t-il pas comme à des hommes. « Seigneurs, leur dit-il, puisque j'ai trouvé grâce devant vous, ne passez pas devant la maison de votre serviteur sans vous y arrêter. Je vous apporterai de l'eau pour laver vos pieds; et pendant que vous vous reposerez sous l'arbre qui ombrage ma tente, je vous servirai un repas pour ranimer vos forces, et ensuite vous continuerez votre chemin. »

Henriette. Grand'mère, comment Abraham offre-t-il aux Anges de se reposer et de manger? Il devait savoir que des Anges ne sont jamais fatigués et n'ont jamais faim.

Grand'mère. Il le savait certainement, mais ces Anges, ayant pris la forme humaine, étaient assujettis, du moins en apparence, comme les autres hommes, aux besoins de la nature. Aussi, loin de refuser l'offre d'Abraham, les Anges lui répondirent : « Fais ce que tu dis. »

Abraham entra promptement dans sa tente et dit à Sara : « Pétris vite de la farine et fais cuire trois pains sous la cendre. » Il courut ensuite à ses troupeaux, il y choisit un veau tendre et gras, et il le donna à un de ses serviteurs qui se hâta de le faire cuire.

Il prit ensuite du beurre frais et du lait, et il présenta aux Anges ce repas, lui-même les servant et se tenant debout derrière eux sous l'arbre où ils étaient.

Après que les Anges eurent mangé, ils lui dirent : « Où est Sara ta femme? — Elle est dans la tente, » répondit Abraham.

Un des Anges lui dit : « Je reviendrai vous voir dans un an; dans ce temps Sara aura un fils. » Sara, ayant entendu ce que disait

l'Ange, se mit à rire, pensant qu'elle et son mari étaient trop vieux pour avoir des enfants.

Mais l'Ange dit à Abraham : « Pourquoi ta femme a-t-elle ri et a-t-elle pensé qu'elle était trop vieille pour avoir des enfants? Y a-t-il rien d'impossible au Seigneur? Je reviendrai dans un an, comme je l'ai promis, et je vous trouverai tous deux en vie, et Sara aura déjà un fils.

— Je n'ai pas ri, » répondit Sara. Elle avait tout entendu, mais elle nia qu'elle eût ri, parce qu'elle était confuse et effrayée.

« Cela n'est pas vrai, reprit l'Ange, tu as ri. »

JEANNE. Mais comment les Anges n'ont-ils pas grondé et puni Sara pour avoir menti?

GRAND'MÈRE. Les Anges ont été indulgents, parce qu'elle était si troublée qu'elle ne savait plus ce qu'elle disait.

Ces hommes s'étant donc levés, ils partirent, se dirigeant du côté de Sodome ; Abraham les reconduisait. L'Ange qui avait parlé, et qui était le Seigneur, dit encore :

« Je ne veux pas cacher à Abraham ce que je vais faire. Les crimes de Sodome et de Gomorrhe ont dépassé ma miséricorde; il faut que leurs iniquités soient punies. » Alors, sur un signe du Seigneur, deux des Anges partirent pour Sodome ; Abraham demeura devant le Seigneur. Et, s'approchant, il lui dit : « Seigneur, punirez-vous le juste avec l'impie? S'il y a cinquante justes dans Sodome, périront-ils avec les autres? Ne pardonnerez-vous pas plutôt aux méchants à cause des cinquante justes, s'ils s'y trouvent? »

Le Seigneur lui répondit : « Si je trouve dans Sodome cinquante justes, je pardonnerai à cause d'eux à toute la ville. »

Abraham dit ensuite : « Puisque j'ai commencé, j'oserai parler encore à mon Seigneur, quoique je ne sois que poudre et que cendre. S'il y a quarante-cinq justes, ferez-vous périr toute la ville pour cinq justes de moins?

— Non, dit le Seigneur, je ne détruirai pas la ville, s'il s'y trouve quarante-cinq justes.

— Mais, Seigneur, s'il n'y en a que quarante, détruirez-vous la ville?

— S'il y a quarante justes, je ne détruirai pas Sodome, répondit le Seigneur.

— Je vous prie, Seigneur, de ne pas trouver mauvais si je vous parle encore. S'il n'y a que trente justes, que ferez-vous?

— Si je trouve trente justes, la ville ne périra pas, dit le Seigneur.

— Puisque j'ai commencé, Seigneur, j'oserai continuer. S'il y a vingt justes à Sodome, ferez-vous grâce encore?

— S'il y a vingt justes, je ferai grâce à cause d'eux.

— Seigneur, ne vous fâchez pas, je vous en supplie, si j'ose vous parler encore. Si vous ne trouvez que dix justes?

— Si je trouve dix justes dans Sodome, elle ne périra pas, » répondit le Seigneur; et, cessant de parler, il disparut. Abraham retourna chez lui.

Jeanne. Je trouve qu'Abraham a été trop hardi devant le Seigneur; je n'aurais jamais osé lui demander grâce tant de fois.

Jacques. Parce que tu n'as pas de courage ni de confiance. Puisque le Seigneur est si bon, il ne demande pas mieux que de pardonner; il savait bien d'ailleurs qu'Abraham demandait par charité et pas pour lui-même.

Jeanne. C'est égal; s'il s'était fâché!

Jacques. Eh bien! Qu'est-ce qu'il aurait fait? Il aurait dit à Abraham : « Laisse-moi tranquille; tu n'es jamais content; tu m'ennuies. » Au fond il n'aurait pas été fâché contre Abraham, qui était un excellent et saint homme.

Grand'mère, *souriante*. Non-seulement un saint homme, mais un grand Patriarche, un béni de Dieu, le père du futur peuple de Dieu. Pourtant, je comprends, comme dit Jeanne, qu'il lui ait fallu un grand courage pour faire tant de demandes; aussi voit-on

par le récit de la Bible qu'il avait peur et qu'il tremblait d'irriter le Seigneur.

Louis. Et je crois que Dieu était un peu mécontent, car il s'est retiré sans plus rien dire.

Grand'mère. Cela ne signifie pas qu'il fût mécontent ; mais, Abraham n'ayant plus rien à demander, le Seigneur n'avait plus rien à dire, et il disparut tout naturellement.

XVIII

SODOME ET GOMORRHE DÉTRUITES

(1869 ans avant J.-C.)

Les deux Anges qui avaient apparu à Abraham, vinrent à Sodome pendant que Lot était assis à la porte de la ville. Lot, les ayant aperçus, se leva, vint à eux et les salua respectueusement. Il leur dit :

« Venez, je vous prie, Messeigneurs, dans la maison de votre serviteur et demeurez-y.

— Non, répondirent les Anges, nous n'irons pas chez vous ; nous demeurerons dans la rue. »

Lot les pressa de nouveau, parce qu'il savait combien les habitants de Sodome étaient méchants, et il craignait qu'ils ne fissent du mal à ces étrangers. Les ayant donc fait entrer chez lui, il leur prépara un repas, et ils mangèrent. Mais avant qu'ils se fussent retirés pour dormir, la maison de Lot se trouva entourée des habitants de la ville ; ils appelèrent Lot et lui dirent : « Où sont ces

hommes qui sont entrés chez vous ce soir? Faites-les sortir, afin que nous les emmenions. »

Lot sortit pour leur parler, et il eut soin de bien fermer la porte de sa maison.

« Je vous prie, leur dit-il, laissez ces hommes tranquilles; ils sont venus chez moi pour y être en sûreté, et je ne puis vous les livrer. »

Mais les habitants de Sodome se mirent à injurier Lot, qui continuait à leur refuser l'entrée de sa maison et les étrangers qu'ils voulaient avoir pour les tuer. Ils se jetèrent alors sur Lot, pour briser la porte et entrer de force dans sa maison. Au moment où la porte allait être brisée, les deux Anges l'ouvrirent, prirent Lot par la main, le firent entrer et refermèrent la porte.

Au même instant, tous ces méchants hommes devinrent aveugles par ordre du Seigneur, de sorte qu'ils ne pouvaient plus trouver l'entrée de la maison.

Les Anges dirent ensuite à Lot : « Prends tout ce que tu as de précieux; emmène tes parents qui demeurent chez toi, et sors de la ville, car nous allons détruire Sodome et toutes les villes environnantes avec leurs habitants, à cause de leurs crimes que le Seigneur ne peut plus supporter. »

Lot alla chercher sa famille, mais tous refusèrent de sortir, se moquant de lui et des menaces des Anges. Lot différait toujours son départ; enfin, les Anges lui ayant ordonné de s'en aller immédiatement, avec sa femme et ses deux filles, ils le prirent par la main et le conduisirent hors de la ville. La femme et les deux filles de Lot le suivirent.

Valentine. Et si les méchants habitants les avaient rencontrés, ils les auraient tous tués.

Grand'mère. Non, puisqu'ils étaient tous devenus aveugles. D'ailleurs, ils avaient les Anges pour les protéger.

Lorsqu'ils furent en dehors de la ville, les Anges dirent à Lot :

« Va, conserve la vie que le Seigneur vient de t'accorder en faveur d'Abraham et en récompense de ton hospitalité envers nous ; ne regarde pas derrière toi, le Seigneur vous le défend à tous ; et allez jusqu'au haut de la montagne, où vous serez en sûreté. » Mais Lot, craignant de ne pouvoir arriver sans accident jusqu'à la montagne, et se croyant plus en sûreté dans une ville, obtint des Anges la permission de s'arrêter dans la petite ville de *Ségor*. Les Anges lui accordèrent d'épargner cette petite ville à cause de lui, et ils disparurent. Lot continua son chemin avec sa femme et ses filles. La femme de Lot, entendant un bruit horrible derrière elle, se retourna malgré la défense des Anges ; elle vit toute la terre en feu et fut immédiatement frappée de mort, se trouvant changée en une statue de sel.

Jeanne. Pauvre femme! c'était une punition bien sévère pour une minute de curiosité.

Grand'mère. C'était la juste punition de sa désobéissance. Elle était la femme d'un homme juste ; elle devait donc connaître la bonté de Dieu, mais aussi combien il avait puni sévèrement la désobéissance d'Ève ; elle était donc plus coupable que ne l'eût été une autre qui eût ignoré la loi du Seigneur.

Lot et ses filles continuèrent leur chemin jusqu'à la petite ville de *Ségor*, où ils passèrent la nuit. Le lendemain, ils virent que tout le pays d'alentour avait été détruit par une pluie de feu ; Sodome, Gomorrhe et deux autres villes n'existaient plus ; et dans tout le pays environnant, la fumée sortait de terre comme d'une immense fournaise.

Françoise. Est-ce que la femme de Lot changée en statue de sel était vraiment du sel ?

Grand'mère. Oui sans doute ; au moment même où elle avait désobéi, elle avait été bien réellement changée en statue de sel, et morte par conséquent — On trouve dans l'Histoire sainte beaucoup d'événements que nous ne comprenons pas bien, mais qui nous font voir comment Dieu punit sévèrement le péché, le mal

volontaire. Quand Lot vit que tout brûlait autour de Ségor où il s'était cru si bien en sûreté, il eut peur et il se réfugia avec ses filles sur le haut de la montagne, ayant reconnu la sagesse du conseil de l'Ange. Il y trouva une caverne, où il s'arrêta avec ses filles.

Petit-Louis. Et de quoi vécurent-ils ? Ils n'avaient rien à manger.

Grand'mère. Ils avaient certainement emporté de quoi vivre pendant deux ou trois jours; et il ne leur fallait pas plus de deux jours de marche pour aller chez Abraham et s'établir ailleurs.

Petit-Louis. Mais Abraham demeurait très-loin.

Grand'mère. Non, pas très-loin, peut-être à six ou huit heures au plus, puisque Abraham, en se levant le lendemain de la destruction de Sodome, vit le pays en feu ; il est probable qu'il envoya des serviteurs au-devant de son neveu pour l'amener chez lui.

XIX

NAISSANCE D'ISAAC

AGAR EST CHASSÉE AVEC ISMAËL.

(1859 ans avant J.-C.)

Peu de temps après, Abraham quitta ce pays pour aller plus au Midi.

Armand. Pourquoi quitte-t-il un beau pays où il était si bien ?

Grand'mère. On ne le sait pas au juste, mais il est probable que ce fut à cause des odeurs malsaines et détestables qui venaient de Sodome et des autres villes maudites; elles devaient, en effet, être fort malsaines à respirer, et se faire sentir à une grande distance.

Aujourd'hui encore tout le pays est comme un désert, rien n'y pousse, rien ne peut y vivre ; au-dessus des ruines de Sodome, de Gomorrhe et des autres villes détruites par le feu du ciel, s'est formé un lac qu'on appelle *Lac Asphaltite* ou *Mer Morte ;* les eaux en sont si salées et si infectes qu'on ne pourrait pas en boire sans mourir ; elles sont pourtant si transparentes qu'on distingue clairement au fond les ruines des villes brûlées.

Abraham alla donc s'établir à peu de distance. Dans le temps qu'avait annoncé le Seigneur, Sara eut un fils qui fut nommé Isaac. Abraham avait alors cent ans.

Isaac grandit, et quand il eut l'âge de raison, Sara vit un jour qu'Ismaël le maltraitait brutalement. Sara, justement indignée, dit à Abraham : « Chassez cette servante avec son fils ; car le fils de la servante ne sera pas votre héritier avec mon fils Isaac. »

Abraham s'affligea de ces paroles à cause de son fils Ismaël.

Louis. Je trouve Sara bien sévère ; à la place d'Abraham, je ne l'aurais pas écoutée.

Grand'mère. Sara avait le caractère un peu sévère, sans doute, mais elle voyait qu'Ismaël était méchant et dangereux pour Isaac ; elle ne devait pas souffrir que le fils de l'esclave maltraitât le fils de la maîtresse, l'enfant béni de Dieu et l'héritier du Patriarche. Au reste, avant de céder aux désirs de Sara, Abraham, dans son affliction, consulta le Seigneur.

Gaston. Et que lui répondit le Seigneur?

Grand'mère. Il lui dit: « Que cette demande de Sara ne te paraisse pas trop dure! Fais ce qu'elle te dit, parce que c'est Isaac qui doit être ton héritier et le chef de ta race. Mais ne t'inquiète pas

d'Ismaël ; je le rendrai père d'un grand peuple, comme je l'ai promis, parce qu'il est ton fils. »

Abraham se leva donc le lendemain au lever du jour, il prit du pain et une cruche d'eau, les mit sur l'épaule d'Agar, lui donna son fils Ismaël et les renvoya. Ismaël avait alors vingt-trois ans. Ils s'en allèrent et marchèrent dans le désert. Mais l'eau de la cruche étant épuisée, ils n'en trouvèrent plus et souffrirent de la soif. Ismaël, n'ayant plus de force, se coucha sous un arbre, et Agar s'éloigna en disant : « Je ne verrai pas mourir mon fils. » Elle s'assit en face de lui, et se mit à pleurer.

Dieu, entendant les pleurs de la mère, lui envoya un Ange qui lui dit : « Agar, que fais-tu là ? Ne crains pas, car le Seigneur a écouté ta voix et celle de l'enfant. Lève-toi, prends ton fils, parce que je le rendrai père d'un grand peuple. »

Au même moment, Agar aperçut un puits plein d'eau ; elle y alla, puisa de l'eau et la porta à son fils. Et Dieu protégea Ismaël ; il vécut dans le désert et il devint adroit à tirer de l'arc.

Marie-Thérèse. Mais comment Agar a-t-elle pu vivre dans un désert, sans avoir rien ?

Grand'mère. D'abord Ismaël avait plus de vingt ans ; il pouvait vivre de sa chasse, et l'eau ne leur manquait pas. Ensuite, ils étaient tout près de l'Égypte, où ils trouvaient ce qui leur était nécessaire. Agar, qui était Égyptienne, fit épouser à Ismaël une fille du pays d'Égypte, ce qui prouve qu'ils y avaient des relations.

Pendant ce temps, Abraham fit alliance avec Abimélech, roi du pays des Philistins, et il y demeura longtemps.



Hellogravure ADURAND.

Expulsion d'Ismaël et de sa mère.

BIBLIOTHÈQUE POUR L'HEURE JOYEUSE PARIS

XX

SACRIFICE D'ABRAHAM

(1826 ans avant J.-C.)

Un jour, Abraham s'entendit appeler par trois fois : « Abraham, Abraham, Abraham !

— Me voici, Seigneur, répondit Abraham.

— Prends Isaac, ton fils unique, que tu aimes tant, et va dans la terre de vision. Et là, tu me l'offriras en holocauste, sur la montagne que je te montrerai. »

Jeanne. Comment ! le bon Dieu va lui faire tuer son fils? Mais c'est horrible pour le pauvre Abraham ! c'est cruel !

Grand'mère. Chère petite, avant de juger ainsi un acte de Dieu, attends jusqu'à la fin. Dieu ne fait rien que de juste, de bon, de parfait ; et tu vas voir qu'il ne donne cet ordre à Abraham que pour éprouver son obéissance et celle d'Isaac, et pour rendre leur récompense plus grande.

Henriette. Et moi, je crois que le Seigneur ne laissera pas tuer le pauvre Isaac, puisqu'il lui a promis qu'il serait le père du peuple de Dieu.

Grand'mère. C'est ce que nous allons voir.

Abraham, sans demander aucune explication au Seigneur, sans lui adresser aucune supplication pour un commandement aussi rigoureux, se leva au point du jour, prépara son âne, prit avec lui deux jeunes serviteurs, et Isaac son fils ayant, d'après l'ordre

d'Abraham, coupé le bois nécessaire pour le bûcher du sacrifice, ils partirent tous pour le pays de vision.

ARMAND. Où était ce pays de vision?

GRAND'MÈRE. C'était l'emplacement où depuis a été bâtie la ville de JÉRUSALEM. Et la montagne sur laquelle Abraham devait offrir en sacrifice son fils unique, était la montagne du CALVAIRE, sur laquelle le Fils de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, devait mourir plus tard pour sauver les hommes. Vous verrez cela dans l'Évangile.

Abraham et Isaac n'y arrivèrent que le troisième jour. Abraham, ayant vu le pays de loin, dit à ses serviteurs : « Attendez-moi ici avec l'âne ; nous irons seuls jusque-là, mon fils et moi, et nous offrirons notre sacrifice ; après quoi je reviendrai à vous. »

Il prit alors le bois du bûcher et le chargea sur les épaules d'Isaac ; il prit lui-même le couteau du sacrifice et le feu pour allumer le bois ; et ils montèrent ainsi la montagne.

Ils marchaient en silence, et Isaac dit : « Mon père! — Mon fils, que veux-tu? — Voilà, dit Isaac, le feu et le bois ; où est la victime pour le sacrifice ? — Mon fils, répondit Abraham, Dieu aura soin de fournir lui-même la victime. »

Et ils continuèrent à marcher en silence. Ils arrivèrent au lieu que le Seigneur avait montré à Abraham. Il y dressa un autel avec des pierres, posa dessus le bois pour le sacrifice, lia ensuite son fils Isaac et le plaça sur le bois qu'il avait arrangé sur l'autel.

PETIT-LOUIS. Et Isaac n'essaya pas de se sauver?

GRAND'MÈRE. Pas du tout ; il était trop soumis à son père pour lutter contre sa volonté. Il avait alors trente-trois ans, et il n'avait jamais résisté à son père.

HENRI. Isaac avait juste l'âge qu'avait Notre-Seigneur quand il a été crucifié.

GRAND'MÈRE. Tout justement.

JEANNE, *pleurant*. Grand'mère, c'est affreux pour ce pauvre Abraham !

VALENTINE, *pleurant*. Et ce pauvre Isaac, c'est encore plus affreux pour lui, qui devait croire que son père le tuait parce qu'il ne l'aimait plus, et même qu'il le haïssait.

Tous les petits s'essuient les yeux.

GRAND'MÈRE. Soyez tranquilles, mes pauvres petits, Abraham ne le tuera pas, le Seigneur l'en empêchera.

Abraham prit le couteau du sacrifice et levait son bras tremblant pour immoler son fils, lorsqu'un Ange lui arrêta le bras, et une voix lui cria du ciel : « Abraham, Abraham ! — Me voici, Seigneur, » répondit Abraham.

La voix lui dit : « N'immole pas l'enfant et ne lui fais pas de mal. Je connais maintenant combien tu m'es fidèle, puisque tu n'as pas hésité à sacrifier ton fils unique pour m'obéir. »

Abraham aperçut alors un bélier qui s'était embarrassé les cornes dans un buisson. Et, l'ayant pris, il l'offrit en holocauste au Seigneur à la place d'Isaac. Le Seigneur appela ensuite Abraham une seconde fois et lui dit :

« Je jure par moi-même que, puisque tu as fait cette action et que, pour m'obéir, tu as voulu immoler ton fils, je vous bénirai tous deux; ta race se multipliera comme les étoiles du ciel. Ta postérité possédera les villes de ses ennemis; et *toutes les nations de la terre seront bénies dans* CELUI *qui sortira de vous*, parce que tu as obéi à ma voix. »

LOUIS. De qui le Seigneur veut-il parler en disant : Celui qui sortira de vous?

GRAND'MÈRE. Le Seigneur veut parler de son divin Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui devait naître de la Vierge Marie. Et la Vierge Marie descendait en droite ligne d'Abraham et d'Isaac.

Abraham et Isaac descendirent alors la montagne ; ils rejoignirent leurs serviteurs, et ils retournèrent dans leur demeure à Bersabée.

MARIE-THÉRÈSE. Comment Abraham n'a-t-il pas tout dit au pau-

vre Isaac qui ne devait rien comprendre à ce que faisait son père ?

Grand'mère. La sainte Bible ne le dit pas, mais il est plus que probable qu'Abraham, au moment de lier Isaac sur l'autel, lui expliqua qu'il agissait d'après l'ordre de Dieu. Isaac s'y soumit avec la même obéissance qu'Abraham. Et nous ne pouvons douter qu'ils n'aient tous les deux témoigné leur bonheur et remercié Dieu avec une vive reconnaissance de ne pas avoir dû accomplir leur sacrifice jusqu'au bout. Le sacrifice d'Abraham est l'image du sacrifice de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, d'après l'ordre de son Père, n'hésita pas à s'immoler sous la forme humaine, pour sauver les hommes des suites du péché d'Adam et d'Ève.

Françoise. Mais je ne sais pas tout cela, moi.

Grand'mère. Tu le sauras, chère petite, un peu plus tard, quand tu pourras lire un livre que j'ai raconté à tes sœurs, frères et cousins, et qui s'appelle l'Évangile. Tu verras alors que l'Histoire Sainte, que je vous raconte maintenant, est remplie d'événements et de paroles qui prédisent, c'est-à-dire qui annoncent Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Armand. Je ne vois pas cela, Grand'mère.

Grand'mère. Parce que tu es encore trop petit pour comprendre ces prédictions, et que ce serait trop long à t'expliquer ; mais tu le verras très-bien plus tard.



Héliogravure ADUARD.

Le sacrifice d'Isaac.

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS

XXI

MORT ET ENTERREMENT DE SARA

MARIAGE D'ISAAC.

(1822 ans avant J.-C.)

Quelques années après le sacrifice que le Seigneur avait demandé à Abraham, Sara mourut à l'âge de cent vingt-sept ans.

Abraham la pleura parce qu'il l'aimait, et Isaac aussi en fut très-affligé. Abraham voulut lui avoir une belle sépulture dans un terrain qui demeurerait à sa postérité; pour cela, il acheta un champ avec de belles cavernes qui appartenaient à Ephron. Ce champ, avec les cavernes, les terres et les arbres environnants, s'appelait Éphron. Il fut vendu à Abraham avec grande solennité devant tous les habitants du pays. Abraham en prit possession et enterra sa femme Sara en grande cérémonie dans une des cavernes du champ.

Abraham, étant fort avancé en âge, pensa à marier Isaac qui avait déjà près de quarante ans. Il appela donc Éliézer, son plus ancien serviteur, qui avait la direction de toute la maison, et il lui dit : « Va dans le pays qu'habite ma famille, car je veux que tu y cherches une femme pour mon fils Isaac. Ne lui prends pas une fille chananéenne ni d'aucune autre famille qui ne soit pas la mienne.

— Mais, Seigneur, où trouverai-je ce que vous me demandez ? répondit Éliézer.

— Le Seigneur, qui m'a juré qu'il donnerait tous ces pays à ma race, t'enverra son Ange pour te guider et pour te faire voir la femme que doit épouser Isaac. » Éliézer jura qu'il obéirait à Abraham ; il choisit dix chameaux du troupeau de son maître.

Françoise. Pourquoi des chameaux ?

Grand'mère. Parce que, dans ces pays-là, on montait sur des chameaux pour voyager, comme on monte dans nos pays sur des chevaux. C'est encore l'usage en Orient, chez les Turcs, les Arabes, etc. Il prit donc dix chameaux, des serviteurs; il emporta beaucoup de riches présents, et il partit pour la Mésopotamie, pays qu'habitaient les parents d'Abraham. Il arriva un soir près de la ville de *Nachor*. Avant d'y entrer, il s'arrêta pour laisser reposer ses chameaux. C'était l'heure à laquelle les filles de la ville avaient l'habitude de sortir pour puiser de l'eau. Éliézer fit au Seigneur cette prière :

« Seigneur, Dieu d'Abraham mon maître, assistez-moi aujourd'hui, je vous prie ; me voici près de cette fontaine, et les filles des habitants de la ville vont sortir pour puiser de l'eau. Faites que la fille à laquelle je demanderai à boire et qui me répondra : « Buvez, et je donnerai aussi à boire à vos chameaux », soit celle que vous avez choisie pour épouse à Isaac. Et je connaîtrai par là que vous avez fait miséricorde à mon maître. »

A peine avait-il fini de parler ainsi en lui-même, qu'il vit paraître Rebecca, fille de Bathuel et petite-fille de Nachor, frère d'Abraham ; elle portait sur son épaule un vase plein d'eau. C'était une jeune fille fort belle ; elle avait déjà puisé de l'eau, et elle s'en retournait. Éliézer, allant au-devant d'elle, lui demanda un peu de l'eau qu'elle emportait. Elle répondit : « Buvez, mon seigneur » ; et penchant son vase elle lui donna à boire. Elle ajouta : « Je vais aussi tirer de l'eau pour vos chameaux, jusqu'à ce qu'ils aient tous bu. »

Éliézer la laissa faire sans rien dire ; il la trouva belle et agréable. Quand tous les chameaux eurent bu, il tira d'un sac des

pendants d'oreilles qui valaient chacun deux sicles, et deux bracelets qui en valaient dix chacun.

Louis. Combien cela faisait-il de notre argent?

Grand'mère. Un sicle d'or valait vingt francs; ainsi deux sicles faisaient quarante francs, et dix sicles en faisaient deux cents.

Henriette. Grand'mère, mais ce n'est pas bien beau pour un présent de mariée.

Grand'mère. Tu as raison pour notre temps. Mais dans ce temps-là on était plus simple et plus sage qu'aujourd'hui; on ne dépensait pas des sommes considérables en bijoux et en choses inutiles.

Éliézer, en lui donnant ces présents, lui dit : « De qui êtes-vous la fille? dites-le-moi, je vous prie. Y a-t-il dans la maison de votre père de la place pour me loger?

— Je suis fille de Bathuel et petite-fille de Nachor, répondit-elle. Il y a chez nous beaucoup de paille et de foin pour vos chameaux, et beaucoup de place pour vous loger vous-même. »

Éliézer salua profondément en disant :

« Béni soit le Seigneur Dieu d'Abraham, qui m'a amené droit dans la maison du frère de mon maître. »

La fille courut à la maison de sa mère, et lui raconta ce qu'elle avait vu et entendu. Cette fille, qui s'appelait Rebecca, avait un frère nommé Laban; il sortit tout de suite pour aller trouver l'homme qui avait donné de si beaux bijoux à sa sœur; il le trouva encore près de la fontaine avec ses chameaux et lui dit : « Entrez, vous qui êtes béni du Seigneur; j'ai préparé une demeure pour vous et pour vos serviteurs et vos chameaux. »

Laban fit donc entrer Éliézer dans le logis; il déchargea les chameaux, leur donna de la paille et du foin, il fit laver les pieds d'Éliézer et de ses serviteurs, selon l'usage de l'Orient, et il lui fit servir un repas. Mais Éliézer dit qu'il ne mangerait pas avant d'avoir expliqué ce qu'il venait demander d'après l'ordre d'Abraham, son maître. Il raconta sa conversation avec Abraham

et comment le Seigneur avait témoigné son approbation en lui envoyant, à lui Éliézer, la fille que désirait Abraham pour son fils Isaac. « C'est pourquoi, ajouta Éliézer, si vous avez le désir d'obliger mon maître, dites-le-moi. Si vous voulez garder votre fille, faites-le-moi savoir, afin que j'aille ailleurs chercher une fille parmi les parents de mon maître. »

Laban et son père Bathuel répondirent : « C'est Dieu qui a parlé en cette rencontre ; nous ne pouvons dire autre chose, sinon que nous agirons d'après sa volonté. Rebecca est à vous ; prenez-la et emmenez-la, afin qu'elle soit la femme d'Isaac, selon ce qu'a témoigné le Seigneur. »

Éliézer, entendant cette réponse, se prosterna contre terre pour adorer et remercier le Seigneur. Il alla chercher ensuite des vases d'or et d'argent, et de riches vêtements qu'il offrit à Rebecca. Il donna aussi de beaux présents à ses frères et à sa mère. Ils firent un festin, ils mangèrent et ils se réjouirent tous ensemble.

Le lendemain, Éliézer, s'étant levé de grand matin, demanda à Bathuel la permission de partir le jour suivant.

La mère et les frères lui répondirent : « Permettez que Rebecca reste encore dix jours avec nous.

— Je vous prie, dit Éliézer, ne me retenez pas davantage, puisque le Seigneur m'a conduit. Permettez-moi d'aller retrouver mon maître qui m'attend.

— Appelons Rebecca, dirent les parents ; sachons d'elle-même son sentiment. »

On l'appela ; elle vint tout de suite, et ses parents lui dirent : « Veux-tu aller avec cet homme ? — Je le veux bien, » répondit-elle. Ils la laissèrent donc aller avec sa nourrice qui la servait, et lui firent leurs adieux.

Valentine. Grand'mère, trouvez-vous que ce soit bien à Rebecca d'être si pressée de s'en aller ?

Grand'mère. Les filles juives n'étaient pas élevées comme le sont les nôtres ; elles exécutaient les volontés du Seigneur et elles

étaient soumises à leurs parents ; Rebecca crut bien agir en ne se refusant pas au désir exprimé par l'envoyé d'Abraham, son oncle, et d'Isaac, son futur époux.

Rebecca, sa nourrice et ses servantes montèrent donc sur des chameaux, et suivirent Éliézer, qui s'en retourna en toute hâte vers son maître.

Comme ils approchaient de la demeure d'Abraham, Isaac, qui se promenait dans le chemin, les vit arriver de loin sur leurs chameaux. Rebecca aperçut aussi Isaac ; elle descendit de dessus son chameau, et elle dit à Éliézer : « Qui est cet homme qui vient au-devant de nous le long des champs ? — C'est mon maître, » répondit-il. Rebecca prit aussitôt son voile et s'en couvrit.

Marie-Thérèse. Pourquoi cela ? Elle était donc laide, puisqu'elle voulut se cacher d'Isaac ?

Grand'mère. Au contraire, Rebecca était très-belle ; mais les filles juives étaient modestes ; elles se voilaient toujours le visage devant des étrangers, et Isaac était encore un étranger pour Rebecca.

Éliézer alla au-devant d'Isaac et lui raconta ce qu'il avait fait. Alors Isaac prit Rebecca, la mena dans la tente où avait demeuré Sara sa mère, et la prit pour femme ; et il eut pour elle une si grande tendresse, qu'elle le consola de la mort de Sara.

Jacques. Je trouve la conduite d'Isaac bien peu respectueuse pour son père ; il fait tout cela sans seulement lui en parler, sans lui demander son consentement ; et Éliézer, qui avait l'air si soumis à Abraham, arrange tout cela avec Isaac comme si Abraham était déjà mort.

Grand'mère. Cher enfant, Isaac et Éliézer ne faisaient qu'exécuter en cela les volontés d'Abraham, leur seigneur ; ils ont certainement consulté Abraham, pour lequel ils avaient un grand respect. La sainte Bible ne le dit pas, parce que c'était un détail inutile, mais il est certain qu'Abraham a béni le mariage de son fils et que Rebecca lui a été présentée aussitôt après son arrivée ;

c'est comme la tente de Sara dont Isaac ne se serait certainement pas emparé sans en avoir reçu l'ordre de son père.

Valentine. Il n'y avait donc pas de cérémonies pour les mariages ?

Grand'mère. Si fait, mon enfant, mais cette cérémonie était très-simple. Le Patriarche était le prêtre de la famille. Il bénissait et unissait les deux époux ; on se réjouissait en famille, on faisait un festin entre soi, et c'était fini.

XXII

MORT D'ABRAHAM. — ÉSAÜ ET JACOB

(1818 ans avant J.-C.)

Quand Isaac fut marié, Abraham donna à ses autres fils de riches présents et les sépara d'Isaac, en les envoyant dans un pays éloigné à l'Orient, du côté de l'Asie. Il donna ensuite à Isaac tout ce qu'il possédait.

Valentine. Pourquoi Abraham a-t-il renvoyé les frères d'Isaac ?

Grand'mère. De peur sans doute qu'il n'y eût entre eux et Isaac des querelles comme du temps d'Ismaël. Isaac étant le seul héritier béni de Dieu et devant posséder tous les biens d'Abraham, il y aurait eu des jalousies, des révoltes peut-être et de grands ennuis pour Isaac ; Abraham les lui a fait éviter en envoyant les fils qu'il avait eus de différentes esclaves s'établir dans un autre pays.

Quelques années après le mariage d'Isaac, Abraham mourut à l'âge de cent soixante-quinze ans. Isaac et Ismaël.....

PETIT-LOUIS. Comment, Ismaël? puisqu'il avait été chassé depuis bien des années.

GRAND'MÈRE. Cela n'empêche pas qu'une fois devenu grand il ne vînt voir quelquefois son père ; il était là à la mort d'Abraham.

Donc Isaac et Ismaël portèrent Abraham dans la caverne où avait été enterrée Sara, dans le champ d'Ephron. Ismaël, après avoir eu beaucoup d'enfants, dont douze furent des rois ou des chefs de tribus qui bâtirent des villes et des châteaux forts, mourut à l'âge de cent trente-sept ans.

Après la mort d'Abraham, Dieu bénit de nouveau Isaac. Il resta dans la demeure de son père. Voyant que Rebecca, sa femme, n'avait pas d'enfants, il pria le Seigneur de l'exaucer et de ne pas laisser périr la race d'Abraham.

Le Seigneur écouta sa prière et, quelque temps après, Rebecca accoucha de deux jumeaux. Peu de temps avant leur naissance, le Seigneur lui avait dit : « Tu auras deux jumeaux qui seront chefs de deux nations différentes, ennemies l'une de l'autre, et la race du premier sera assujettie à celle du second. »

PAUL. Qu'est-ce que c'est, des jumeaux ?

GRAND'MÈRE. Des jumeaux sont deux frères ou sœurs qui naissent le même jour.

L'aîné de ces jumeaux était roux et tout velu.....

GASTON. Qu'est-ce que c'est, *velu?*

GRAND'MÈRE. Velu veut dire couvert de poils, comme les chiens, les chats, etc.

PAUL. Il devait être affreux, ce pauvre enfant !

GRAND'MÈRE. Oui, il ne devait pas être beau ; mais ce qui est pis encore, il n'était pas bon, comme tu le verras plus tard ; on lui donna le nom d'ÉSAÜ.

Le second jumeau fut nommé JACOB. Isaac avait déjà soixante

ans quand le Seigneur lui envoya ces deux enfants. Ésaü s'adonna à la chasse et à la culture de la terre ; Jacob, au contraire, menait une vie tranquille et aidait sa mère dans les travaux intérieurs. Isaac aimait Ésaü, qui lui apportait toujours le produit de sa chasse ; Rebecca préférait Jacob.

XXIII

ÉSAÜ VEND SON DROIT D'AINESSE A JACOB

(1804 ans avant J.-C.)

Un jour, Jacob avait fait cuire des lentilles et il s'apprêtait à les manger, lorsque Ésaü rentra de la chasse très-fatigué et mourant de faim. Voyant le plat de lentilles que Jacob allait manger, il lui dit : « Donne-moi ce que tu as fait cuire, car je suis extrêmement fatigué et j'ai bien faim. »

Jacob lui répondit : « Cède-moi ton droit d'aînesse, et je te donnerai mon plat de lentilles.

— Je le veux bien, dit Ésaü ; je me meurs de besoin, ainsi à quoi me servira mon droit d'aînesse, si je meurs?

— Jure-le-moi, reprit Jacob.

— Je le jure, répondit Ésaü ; je te vends mon droit d'aînesse pour le plat et le pain que tu as devant toi. »

Et saisissant les lentilles et le pain, Esaü mangea et but ; puis il s'en alla sans s'inquiéter d'avoir vendu son droit d'aînesse.

Louis. C'est comme s'il n'avait rien vendu du tout ; il restait toujours l'aîné.

Grand'mère. Mais non ; les droits de l'aîné de la famille étaient très-considérables. Dans la famille d'Abraham, c'était l'aîné qui recevait la bénédiction particulière du père mourant : il devenait Patriarche, Grand Prêtre et chef de famille ; il héritait de la plus grande partie des biens de son père ; il commandait en maître à ses frères ; il restait dans la demeure de son père ; enfin, c'était de lui, de sa race, que devait naître le Messie, le Rédempteur des hommes. Ésaü savait tout cela ; il n'aurait pas dû abandonner ses droits.

Jacques. Grand'mère, je trouve que Jacob a très-mal fait ; il a profité de ce qu'Ésaü mourait de faim pour lui extorquer son droit d'aînesse.

Grand'mère. Cher enfant, il est certain que Jacob n'a agi comme il l'a fait que d'après une inspiration de Dieu ; ce qui le prouve, c'est la prédiction que le Seigneur avait faite à Rebecca avant la naissance de ses fils.

Paul. Qu'est-ce que le Seigneur avait prédit ? Je ne m'en souviens plus.

Grand'mère. Il lui avait dit que *l'aîné serait assujetti au plus jeune*. La suite de l'histoire de Jacob vous prouvera que le Seigneur avait approuvé sa conduite et celle de sa mère dans cette occasion. Quant à Ésaü, il n'était pas affamé au point d'en mourir ; quand même Jacob lui aurait absolument refusé toute nourriture, ce qu'il n'aurait pas fait très-certainement, s'il avait vu son frère en danger de mort, Ésaü n'était pas assez affaibli pour ne pas avoir la force d'aller à dix pas de là demander de quoi manger.

XXIV

ISAAC CHEZ LES PHILISTINS

(1790 ans avant J.-C.)

Peu de temps après, il survint une grande famine dans le pays où demeurait Isaac ; il partit donc avec ses troupeaux et sa famille et il alla chez les PHILISTINS, où régnait le roi ABIMÉLECH ; car le Seigneur lui avait apparu et lui avait dit :

« Ne va pas demeurer en Égypte, mais va dans le pays des Philistins ; tu y resteras quelque temps comme étranger ; je serai avec toi, et je te bénirai. Je multiplierai ta race à l'infini, comme je l'ai promis à ton père Abraham, et de toi sortira le BÉNI DES NATIONS c'est-à-dire le MESSIE. »

Isaac s'établit donc à *Gérara ;* le roi Abimélech lui donna la quantité de terres nécessaire pour le nourrir, lui, sa famille et ses troupeaux ; au bout de quelque temps, Isaac, béni de Dieu, devint si riche, que les Philistins en furent jaloux, et, pour le forcer à s'en aller, ils remplirent avec de la terre les puits qui lui donnaient de l'eau et qui avaient été creusés jadis par ABRAHAM, quand il avait demeuré dans ce pays.

Le roi Abimélech lui-même, au lieu de protéger Isaac contre la haine des Philistins, le pria de s'en aller, « parce que, lui dit-il, vous êtes devenu plus puissant que nous par le nombre de vos serviteurs et par vos richesses, et nous avons peur que vous ne fassiez de nous vos esclaves. »

Isaac aimait la paix et la justice ; il ne voulut pas rester de force dans le royaume d'Abimélech et se retira plus loin, à Betsabée. Il y était depuis quelque temps, lorsqu'il vit arriver le roi Abimélech, avec Phicol, général de son armée.

Isaac leur dit : « Pourquoi venez-vous me trouver? Vous me haïssez, et vous m'avez chassé de chez vous. »

Abimélech lui répondit : « Nous venons à vous, parce que nous voyons que le Seigneur est avec vous et qu'il vous protége. Nous venons vous demander votre amitié, pour que vous ne nous fassiez pas de mal et que vous ne preniez rien de ce qui est à nous, comme nous n'avons rien pris de ce qui était à vous ; nous vous avons laissé partir en paix. Maintenant faisons une alliance pour nous défendre ensemble contre nos ennemis. »

Alors Isaac les reçut chez lui, et il leur donna un grand festin ; le lendemain ils jurèrent une alliance ; Isaac les reconduisit, et il se séparèrent très-bons amis.

XXV

BÉNÉDICTION D'ISAAC A JACOB — COLÈRE D'ÉSAÜ

(1760 ans avant J.-C.)

Longtemps après, Ésaü, qui avait déjà quarante ans, épousa deux femmes que n'aimaient pas Isaac et Rebecca, parce qu'elle s'étaient mal conduites avec eux.

Valentine. Pourquoi Ésaü épouse-t-il deux femmes, et pourquoi choisit-il des femmes qui sont mal pour ses parents ?

Grand'mère. Esaü a épousé deux femmes, parce que la loi ancienne, comme je vous l'ai déjà dit, permettait d'en avoir plusieurs ; il a pris des femmes qui déplaisaient à Isaac et à Rebecca, parce qu'il se souciait peu de plaire à Dieu et à ses parents.

Isaac était très-vieux, et il était devenu aveugle. Un jour il appela Esaü et lui dit : « Mon fils, je suis fort âgé et je puis mourir bientôt ; je veux te bénir avant ma mort. Va donc prendre ton arc et tes flèches pour tuer du gibier ; et quand tu en auras tué, fais-le cuire comme tu sais que je l'aime ; j'en mangerai, et je te bénirai ensuite. »

Il s'agissait de cette grande et solennelle bénédiction que les Patriarches donnaient à leur fils aîné depuis Adam, par l'ordre de Dieu ; elle faisait de celui qui l'avait reçue le Souverain Pontife de tout le peuple de Dieu.

Ésaü partit tout de suite pour faire ce qu'Isaac lui avait commandé. Mais Rebecca, qui avait tout entendu, appela Jacob ; elle lui raconta ce qu'Isaac venait de dire à Ésaü.

« Mon fils, lui dit-elle, suis le conseil que je vais te donner : va-t'en à ton troupeau, tue deux de tes meilleurs chevreaux, afin que je les prépare comme je sais que les aime ton père ; tu les lui présenteras, et quand il en aura mangé, il te bénira croyant bénir Ésaü.

— Ma mère, lui répondit Jacob, vous savez qu'Ésaü a le corps velu ; si mon père me touche avec sa main, ce qu'il fera certainement pour me bénir, il verra que je l'ai trompé, et il me maudira au lieu de me bénir.

— Mon fils, dit Rebecca, ne crains rien. Fais ce que je te dis, va me chercher les chevreaux. »

Jacob obéit à sa mère et les lui apporta. Elle se mit à les préparer à la manière qu'aimait Isaac. Pendant qu'ils cuisaient, elle habilla Jacob avec les plus beaux habits parfumés qu'Ésaü mettait les jours de fête pour aider son père à offrir des sacrifices ; elle lui couvrit, avec la peau des chevreaux, les mains, le cou et tout

ce qui était découvert, que son père pouvait toucher ; elle lui donna le plat qu'elle avait préparé et les pains qu'elle avait cuits au four. Jacob porta le tout à Isaac et lui dit : « Mon père. — Je t'entends, répondit Isaac ; mais lequel de mes fils es-tu? »

Jacob lui dit : « Je suis votre fils aîné ; j'ai fait ce que vous m'avez commandé ; levez-vous, mangez de ma chasse, et donnez-moi ensuite votre bénédiction. »

Louis. Comment Isaac n'a-t-il pas reconnu la voix de Jacob, et n'a-t-il pas soupçonné quelque tromperie ?

Grand'mère. C'est précisément ce qui est arrivé. Isaac soupçonnait quelque chose sans en être bien sûr ; tu vas voir comment il a cherché à s'assurer si c'était réellement Ésaü qu'il allait bénir.

Il dit à Jacob : « Comment, mon fils, as-tu pu avoir ce gibier et le préparer en si peu de temps ?

— Dieu a voulu que ce que je désirais se présentât tout de suite à moi, répondit Jacob.

— Approche-toi, mon fils, dit encore Isaac, afin que je reconnaisse si tu es réellement mon fils Ésaü. »

Jacob s'approcha ; Isaac lui passa la main sur le visage, sur le cou, sur les mains, sur les bras, et dit : « La voix est la voix de Jacob, mais les mains sont celles d'Ésaü. » Avant de le bénir, il lui demanda encore une fois : « Es-tu mon fils aîné?

— Je le suis, » répondit Jacob.

Gaston. Grand'mère, Jacob mentait joliment, car il savait très-bien qu'il n'était pas Ésaü.

Grand'mère. Il savait qu'il n'était pas Ésaü, mais il savait aussi que Dieu l'avait choisi pour être l'aîné de la famille et le Patriarche, puisque Ésaü lui avait vendu son droit d'aînesse pour un plat de lentilles. Remarque qu'il ne dit pas : « Je suis Ésaü, » mais : « Je suis votre fils aîné. »

Jacques. Alors, Grand'mère, il a, sans mentir, trompé le pauvre vieux Isaac aveugle, et je trouve que c'est très-mal.

Grand'mère. Cher enfant, dans toute cette affaire, Jacob n'a fait qu'obéir à sa mère, qui elle-même agissait par l'ordre secret de Dieu. Ésaü n'était pas digne d'être le Patriarche, le chef de la famille ; c'est au bon et pieux Jacob que Dieu destinait l'honneur d'être l'aïeul de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et il voulut que Jacob pût recevoir de son père la bénédiction d'aîné de la famille.

Isaac, rassuré par les paroles de Jacob, lui demanda à manger de sa chasse ; et Jacob lui en présenta, ainsi que du vin à boire. — Quand Isaac eut mangé et bu, il appela Jacob et l'embrassa ; sentit l'odeur des vêtements pontificaux d'Ésaü, lesquels étaient toujours embaumés de parfums excellents, il se mit à le bénir, à lui souhaiter les bénédictions du Seigneur, la multiplication de ses troupeaux, l'augmentation de ses richesses et de sa puissance. Il lui donna l'autorité sur ses frères et même sur sa mère ; il lui passa le pouvoir de bénir et de maudire, et il le rendit maître de tous ses biens.

A peine Isaac avait-il achevé les dernières paroles de sa bénédiction et à peine Jacob était-il sorti, qu'Ésaü entra, et, présentant à son père le plat de gibier qu'il venait d'accommoder, il lui dit : « Levez-vous, mon père, pour manger de ma chasse que je vous ai préparée comme vous l'aimez, et vous me donnerez ensuite la bénédiction. »

Isaac, surpris, lui dit : « Qui es-tu donc ?

— Je suis Ésaü, votre fils aîné, » répondit-il.

Isaac fut frappé d'étonnement, il expliqua à Ésaü ce qui venait de se passer. « Qui est donc, dit-il, celui qui est venu me demander ma bénédiction ? Je la lui ai donnée avec tous mes biens et toute mon autorité de chef de famille, je ne puis la reprendre ; elle lui restera. »

Ésaü poussa un cri furieux et fut consterné. « Donnez-moi aussi votre bénédiction, mon père, cria-t-il.

— Mon fils, répondit Isaac, ton frère est venu me la surprendre ; il a reçu la part qui t'était due. »



Héliogravure DURAND.

Isaac bénissant Jacob.

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS

Ésaü, de plus en plus furieux, continua à demander une bénédiction : « Ne m'avez-vous donc rien réservé, mon père, à moi votre fils aîné ? »

Isaac répondit : « Que puis-je te donner, mon fils ? J'ai établi Jacob ton seigneur, je lui ai assujetti tous ceux de notre race, je lui ai donné tous mes biens ; que puis-je te donner ? quelle bénédiction te donnerai-je ? Je ne puis que te bénir dans la rosée du ciel et la graisse de la terre qui seront favorables à tes travaux ; tu serviras ton frère, mais tu secoueras son joug, tu le combattras souvent, et tu finiras par t'en délivrer. »

Marie-Thérèse. Il me semble qu'Isaac ne lui donnait pas grand'chose.

Jeanne. Et qu'il ne lui promettait pas une vie bien agréable.

Grand'mère. Non, sans doute, puisqu'il avait donné tout ce qu'il pouvait donner à celui que Dieu avait fait malgré lui son fils aîné.

Ésaü haïssait Jacob à cause de la bénédiction qu'il avait..... non pas volée, puisque Isaac agissait volontairement, mais...

Jacques. *Chipée ;* on peut bien dire cela, Grand'mère.

Grand-mère, *riant*. Ni volée ni chipée ; Jacob n'avait agi que d'après l'ordre de sa mère et de Dieu, à qui tout appartient. Dieu donnait à Jacob ce qui lui appartenait très-légitimement.

Ésaü, qui n'avait jamais aimé Jacob, le haïssait davantage encore depuis la bénédiction d'Isaac, et il disait qu'après la mort de son père il tuerait son frère.

Rebecca, ayant appris les menaces d'Ésaü, eut peur pour Jacob ; elle le fit venir et lui dit : « Mon fils, tu sais combien Ésaü est violent, et combien il te déteste ; voilà qu'il menace de te tuer. Crois-moi, dépêche-toi de fuir ; tu iras chez mon frère, ton oncle *Laban*, qui demeure à *Haran*, et tu y resteras jusqu'à ce que la fureur d'Ésaü soit calmée. Quand sa colère sera apaisée et qu'il aura oublié ce que tu as fait pour avoir la bénédiction de ton père, je te ferai

avertir. Tu épargneras à ton frère un grand crime, et à moi le chagrin de te voir mourir. »

Puis Rebecca alla trouver Isaac et lui dit : « La vie m'est devenue pénible depuis le mariage d'Ésaü avec les deux filles étrangères. Si Jacob épouse une fille de ce pays, je ne pourrai plus vivre. »

XXVI

JACOB VA CHEZ SON ONCLE LABAN — VISION DE JACOB

(1756 ans avant J.-C.)

Isaac fit venir tout de suite Jacob, le bénit une seconde fois et lui dit : « Ne prends pas de femme chez les Chananéens. Va dans la maison de Bathuel, ton grand-père.... »

ARMAND. Comment Bathuel était-il le grand-père de Jacob ?

GRAND'MÈRE. Parce qu'il était père de Rebecca, mère de Jacob.

« Va, lui dit Isaac, dans la maison de Bathuel, ton grand-père, et demande en mariage une des filles de ton oncle Laban. Que Dieu tout-puissant te bénisse, qu'il multiplie ta race, et qu'il exécute pour toi les promesses qu'il a faites à Abraham, mon père. »

Jacob prit congé de son père et se mit immédiatement en route pour se rendre chez son oncle Laban. Pendant son voyage, il se sentit fatigué et voulut reposer après le coucher du soleil ; il prit pour y poser sa tête une des pierres qui étaient là, se coucha et s'endormit.

Alors il eut une vision sainte : il vit une grande échelle dont le pied posait sur la terre et le haut touchait au ciel ; elle était

couverte d'Anges qui montaient et descendaient le long des échelons. Il vit aussi le Seigneur qui était au haut de l'échelle et qui lui dit :

« Je suis le Dieu d'Abraham ton grand-père et d'Isaac ton père ; je te donne la bénédiction que je leur ai déjà donnée, je te renouvelle les promesses que je leur ai faites, et je serai ton protecteur partout où tu iras. »

Jacob se réveilla le lendemain, saisi de frayeur; il se prosterna le front contre terre et dit : « Le Seigneur est ici et je ne le savais pas. »

Il prit la pierre sur laquelle avait reposé sa tête, il la plaça sur une butte de terre comme un monument ; et il consacra un autel en versant de l'huile dessus.

Petit-Louis. Pourquoi a-t-il versé de l'huile ?

Grand'mère. Parce que l'huile était employée par les Patriarches pour bénir et consacrer au Seigneur.

XXVII

JACOB ARRIVE CHEZ LABAN

(1756 ans avant J.-C.)

Jacob continua son chemin, et arriva au pays de son grand-père Bathuel et de son oncle Laban. Il entra dans un champ où il vit un puits et trois troupeaux de brebis qui se reposaient auprès. C'était de ce puits qu'on tirait de l'eau pour donner à boire aux troupeaux ; il était couvert avec une grande pierre, qu'on en-

levait quand on voulait abreuver les troupeaux et qu'on replaçait quand ils avaient bu.

Jacob dit aux pasteurs ou bergers qui gardaient les troupeaux : « Mes frères, d'où êtes-vous ? — De Haran, lui répondirent-ils. — Ne connaissez-vous pas Laban, fils de Nachor ? — Oui, nous le connaissons. — Vit-il encore ? se porte-t-il bien ? dit Jacob. — Il se porte très-bien, dirent les bergers ; et voilà sa fille Rachel qui vient avec son troupeau. »

Peu d'instants après, Rachel arriva avec les brebis de son père, car elle menait paître elle-même le troupeau.

Jacob, l'ayant vue et sachant qu'elle était sa cousine germaine et que ces troupeaux étaient à Laban, son oncle, ôta la pierre qui fermait le puits. Il fit boire le troupeau de Rachel, et, pendant que les brebis buvaient, il s'approcha d'elle, lui dit qu'il était fils de Rebecca, et l'embrassa en pleurant.

Marie-Thérèse. Pourquoi pleurait-il ? il n'y avait rien de triste à rencontrer une cousine ?

Grand'mère. Ce n'est pas la tristesse qui le faisait pleurer ; il pleura de joie de retrouver le famille que sa mère aimait. — Rebecca courut dire à son père que Jacob, son cousin, était arrivé. Laban alla aussitôt voir le fils de sa sœur ; il l'embrassa tendrement à plusieurs reprises et l'emmena dans sa maison.

Jeanne. A la bonne heure ! Voilà un bon oncle. J'en suis bien aise pour le pauvre Jacob.

Grand'mère. Lorsque Jacob lui eut dit l'objet de son voyage, Laban fut très-content de garder chez lui son neveu jusqu'à ce qu'il eût trouvé une femme qui lui convînt.

XXVIII

JACOB ÉPOUSE LIA ET RACHEL

(1749 ans avant J.-C.)

Au bout d'un mois, Laban, voyant que Jacob le servait comme s'il était un de ses fils, lui dit : « Il ne faut pas que tu me serves pour rien parce que tu es mon neveu ; dis-moi quelle est la récompense que tu désires pour te payer de ta peine. »

Laban avait deux filles, Lia et Rachel ; Lia était l'aînée, mais elle avait les yeux chassieux et n'était pas d'un caractère aimable ; tandis que Rachel était belle, et son caractère était aussi agréable que sa figure.

Valentine. Grand'mère, qu'est-ce que c'est, des yeux chassieux ?

Grand'mère. Ce sont des yeux dont les paupières sont rouges, gonflées, et qui rendent de l'humeur.

Petit-Louis. C'est très-dégoûtant, cela ; j'espère qu'elle ne va pas être la femme de Jacob.

Grand'mère. C'est ce que tu vas voir. — Laban ayant demandé à son neveu ce qu'il voulait avoir comme récompense de ses services, Jacob pensa que l'occasion était bonne pour demander en mariage sa cousine Rachel, à laquelle il s'était tendrement attaché. Il répondit donc à Laban : « Mon oncle, j'aime votre fille Rachel ; si vous voulez me la donner en mariage, je vous servirai fidèlement pendant sept ans.

— Je le veux bien, dit Laban ; tu vas me servir pendant sept ans, après lesquels je te donnerai Rachel. J'aime mieux te la donner à toi qu'à un étranger. »

Louis. Je trouve que Laban n'est pas aimable de ne pas donner Rachel tout de suite à Jacob et de le faire travailler pendant sept ans.

Grand'mère. Je trouve comme toi que Laban aurait pu mieux faire, d'autant que Jacob avait déjà soixante-dix ans quand il a demandé Rachel en mariage.

Henriette, *riant*. Soixante-dix ans ! Ha, ha, ha ! ce vieux bonhomme ! Je n'aurais pas voulu l'épouser, si j'avais été Rachel.

Grand'mère. Les filles d'Israël n'avaient pas, comme les nôtres, le droit de choisir leurs maris ; leurs pères les mariaient sans leur demander leur avis, ou bien ils les gardaient à leur service s'ils le jugeaient plus avantageux. D'ailleurs, comme la vie des hommes était plus longue qu'elle ne l'est maintenant, il n'était pas singulier de se marier à soixante-dix ans.

Henriette. Je n'aurais pas aimé à vivre dans ce temps-là ; mais ce n'était pas de même chez d'autres peuples ?

Grand'mère. C'était partout de même ; ce n'est qu'après la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ en ce monde que les femmes n'ont plus été soumises par la loi de Dieu à l'esclavage de leurs pères et de leurs maris. Jusque-là, elles ont porté la peine du péché d'Ève ; c'est la sainte Vierge qui a tiré la femme de son humiliation, ayant été choisie par Dieu pour donner au monde son Sauveur et devenir la Mère de Dieu. — Au reste, maintenant encore, dans les pays non chrétiens, comme la Turquie, la Chine et d'autres pays habités par des païens et des sauvages, les femmes sont toujours esclaves ; on les donne, on les vend, comme nous vendons et donnons les moutons, les vaches, les chevaux.

Marie-Thérèse. C'est abominable ! Pourquoi ne cherche-t-on pas à rendre ces pays chrétiens ?

Grand'mère. Mais, chère petite, c'est ce que font, depuis des siècles, de saints prêtres qu'on appelle missionnaires. Ils consacrent leur vie à instruire ces pauvres ignorants, malgré les souffrances de toutes sortes qu'ils ont à endurer, et souvent même malgré le martyre. — Mais nous voilà bien loin de Jacob et de Rachel ; revenons-y pour savoir ce qui leur arriva.

Jacob, ayant donc consenti à servir Laban pendant sept ans avant d'épouser Rachel, tint fidèlement sa promesse. A bout des sept années, il dit à Laban : « Donnez-moi Rachel, puisque je vous ai servi pendant sept ans, comme vous me l'avez demandé. »

Alors Laban invita un grand nombre d'amis pour assister aux noces et leur donna un magnifique repas. A la nuit, quand les amis furent partis, il amena sa fille couverte d'un voile, comme c'était l'usage chez les Juifs, et la fit entrer dans la tente de Jacob pour en prendre possession.

Le lendemain, quand il fit jour, Jacob fut tout surpris et affligé en voyant Lia à la place de Rachel. Il alla chez Laban et lui dit : « Mon oncle, pourquoi m'avez-vous trompé ? Je vous ai servi sept ans pour Rachel, que j'aime, et voilà que vous m'avez donné Lia, que je n'aime pas. »

Laban répondit : « Ce n'est pas l'usage, dans notre pays, de marier la sœur cadette avant l'aînée : voilà pourquoi je t'ai donné Lia. Mais si tu veux me servir encore sept ans, je te donnerai Rachel. Et pour que tu aies ta récompense d'avance, garde Lia dans ta tente pour ne pas l'humilier en la renvoyant, et dans sept ans je te donnerai Rachel. »

Jacob accepta l'offre de son oncle, et, sept ans après, il épousa Rachel.

Louis. Laban a bien mal agi envers le pauvre Jacob ; à sa place, je me serais joliment fâché et j'aurais chassé Lia.

Grand'mère. Jacob, en se fâchant, n'aurait pas eu Rachel, qu'il aimait. Il a agi plus sagement en y mettant de la douceur et de la patience, puisque sept ans après il a épousé Rachel.

XXIX

ENFANTS DE JACOB. — JALOUSIE DE LABAN.

(1742 ans avant J.-C.)

Laban ayant enfin mené Rachel dans la tente de Jacob, celui-ci s'attacha à elle de plus en plus et négligea Lia. Le Seigneur voulut relever Lia de l'humiliation que lui causait la juste répugnance de Jacob et fit naître d'elle six fils, qu'on appela Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar, Zabulon, et une fille nommée Dina.

Rachel n'avait pas d'enfants ; elle s'en désolait, et, voulant absolument en avoir, elle demanda à Jacob d'épouser sa servante *Bala*. « De cette manière, lui dit-elle, je pourrai avoir des enfants par ma servante. » En effet, Bala eut deux fils, que Rachel appela Dan et Nephtali.

Lia, voyant à son tour que Rachel avait déjà deux fils par sa servante, eut peur qu'elle n'en eût d'autres, et elle demanda à Jacob de prendre pour femme sa servante *Zelpha*. Jacob y consentit, et Zelpha eut deux fils, que Lia nomma Gad et Aser.

Armand. Je trouve que Jacob n'aurait pas dû prendre tant de femmes ; il avait déjà assez d'enfants sans épouser la servante de Lia.

Grand'mère. Cher enfant, n'oublie donc pas que les Israélites de ce temps-là pouvaient avoir plusieurs femmes. Jacob consultait toujours le Seigneur dans les actions importantes de sa vie, et

il suivit les inspirations de Dieu bien plus que les siennes. Ensuite il désirait contenter ses deux femmes, Lia et Rachel, et il ne craignait pas d'avoir beaucoup d'enfants, puisque leur nombre augmentait ses richesses en ajoutant au nombre de ses serviteurs.

Quelque temps après, Dieu exauça les prières de Rachel en lui donnant à elle-même un fils, qu'elle appela Joseph et dont la naissance la remplit de joie.

Après la naissance de Joseph, Jacob dit à Laban : « Vous savez quels services je vous ai rendus ; la bénédiction de Dieu est entrée avec moi dans votre maison ; depuis vingt ans que je garde vos troupeaux, ils se sont multipliés à l'infini ; vos richesses se sont accrues entre mes mains ; de pauvre que vous étiez, vous voici devenu riche ; maintenant donnez-moi mes deux femmes et mes enfants, et laissez-moi les emmener, afin qu'ils travaillent pour moi, et que je puisse devenir riche à mon tour. »

Laban lui répondit : « Mon fils, je reconnais que Dieu m'a béni à cause de toi ; vois toi-même quelle est la récompense que tu désires ; je te la donnerai.

— Je ne veux rien de ce que vous avez, dit Jacob ; mais si vous consentez à ce que je vais vous demander, je continuerai à vous servir comme par le passé, et la bénédiction de Dieu restera dans votre maison.

— Que veux-tu ? dit Laban.

— Voici ce que je veux. Visitez vos troupeaux. Mettez à part les brebis et les chèvres qui ne sont pas tout à fait blanches, c'est-à-dire celles qui sont tachetées de noir ou de couleurs différentes ; que ces bêtes et tout ce qui naîtra de tacheté à l'avenir, soient ma récompense, sans que personne puisse m'accuser d'avoir pris pour moi ce qui est à vous. »

Laban réfléchit qu'il pourrait gagner à cet arrangement en le changeant selon la quantité d'agneaux et de chevreaux qui naîtraient à Jacob ; il lui répondit :

« Je trouve bon ce que tu me proposes, et je te l'accorde. » Le même jour, Laban et Jacob visitèrent les troupeaux ; ils mirent à part les chèvres, les brebis, les boucs et les béliers tachetés et de diverses couleurs.

Laban donna ensuite à ses enfants la garde de ses troupeaux non tachetés, c'est-à-dire tout blancs ou tout noirs, et les sépara tout à fait de ceux de Jacob ; mais, comme les troupeaux se réunissaient le matin et le soir pour boire dans les mêmes canaux qu'on remplissait d'eau, Jacob, d'après l'ordre de Dieu qui voulait punir Laban de son ingratitude et de ses projets perfides, prit des branches vertes de différents arbres, et enleva l'écorce en plusieurs endroits, de sorte que les branches étaient de deux couleurs et paraissaient tachetées. Il planta ces branches le long des canaux où buvaient les troupeaux, pour que les brebis et les chèvres pussent les regarder en buvant ; il en résulta que leurs petits agneaux et leurs chevreaux naissaient tachetés de plusieurs couleurs, et que les troupeaux de Jacob devinrent très-nombreux.

Jacques. Grand'mère, je trouve que Jacob a fait une chose pas très-honnête, puisqu'il savait que les brebis et les chèvres devaient avoir des agneaux et des chevreaux tachetés en regardant les branches.

Grand'mère. Cher enfant, Jacob suivait l'ordre de Dieu en faisant ainsi ; ensuite c'était une habileté permise, et non une tromperie, d'autant plus que Laban s'était mal conduit à l'égard de Jacob ; il l'avait trompé en profitant de l'obscurité et du voile de la mariée pour faire épouser à Jacob la laide Lia à la place de Rachel, qu'il lui avait promise. Il a ensuite profité de l'affection que Rachel avait inspirée à Jacob, pour se faire servir encore sept ans sans lui rien donner. Et enfin il cherchait à le tromper en se proposant de changer l'arrangement qu'il avait fait avec Jacob, comme tu le verras plus tard et comme nous l'apprend la Bible. Il devait donc beaucoup à Jacob ; celui-ci, qui

était déjà vieux et qui ne possédait rien, a trouvé juste de se payer lui-même de ses services au moyen de cette ruse. De notre temps ce serait peut-être peu délicat, mais du temps de Jacob ce n'était que juste. Ce moyen lui réussit, car ses troupeaux augmentèrent au point d'inspirer une grande jalousie à Laban et à ses fils.

XXX

JACOB QUITTE LABAN

(1729 ans avant J.-C.)

Un jour Jacob entendit ses beaux-frères qui parlaient mal de lui et qui se plaignaient de voir augmenter ses richesses, « aux dépens des leurs, » disaient-ils.

Jacob remarqua depuis ce jour que Laban ne l'aimait plus. Et comme il s'en inquiétait, le Seigneur lui dit : « Retourne dans le pays de tes pères et dans ta famille, et je serai avec toi. »

Alors Jacob envoya chercher Lia et Rachel; elles vinrent le rejoindre dans le champ où il faisait paître ses troupeaux, et il leur dit :

« Je vois que votre père ne me regarde plus du même œil qu'auparavant et qu'il ne m'aime plus. Vous savez pourtant que je l'ai servi de toutes mes forces. Il m'a trompé bien des fois ; il a changé plusieurs fois l'arrangement qu'il avait fait avec moi, disant, tantôt, que les agneaux tachetés seraient à moi, tantôt que ce seraient les blancs. Le Dieu de mes pères a été pour

moi, car il a toujours fait naître blancs ou tachetés, selon que votre père changeait ses promesses, ceux qui devaient être à moi, ce qui fait que mes richesses augmentaient, tandis que celles de votre père diminuaient. Le Seigneur m'a envoyé un Ange pour me dire de ne pas m'inquiéter, qu'il me protégerait comme par le passé contre les injustices de votre père, et il m'a donné l'ordre aujourd'hui de retourner chez mon père Isaac; c'est pourquoi je vous ai fait venir pour vous consulter. »

Lia et Rachel lui répondirent : « Notre père n'a pas été juste non plus avec nous; il ne nous a rien donné de ce que nous devions avoir; il nous a vendues au lieu de nous donner; il a gardé, au lieu de vous les livrer, les richesses que vous lui avez acquises. Faites ce que Dieu vous a commandé; nous vous suivrons. »

Jacob, entendant ces paroles, fit monter ses femmes et ses enfants sur des chameaux; il emmena avec lui tous ses troupeaux, emporta tout ce qui était à lui, et se mit en route pour retourner dans le pays de Chanaan.

Laban était alors absent pour faire tondre ses brebis à quelque distance de là; Rachel en profita pour lui dérober ses idoles.

Valentine. Comment ses idoles? Laban n'était pas idolâtre; il croyait en Dieu.

Grand'mère. Oui, mais à force de vivre parmi les idolâtres et de se mêler à eux, il avait pris beaucoup de leurs fausses croyances et de leurs habitudes; il avait, comme eux, des idoles dans sa maison ; il les invoquait, il leur brûlait de l'encens.

Rachel, mieux instruite par Jacob, espéra qu'en enlevant les idoles de son père, elle l'empêcherait de leur rendre un culte, un hommage qui n'est dû qu'à Dieu.

Ils marchèrent pendant trois jours sans que Laban, qui était absent pour faire tondre ses brebis, fût informé de la fuite de Jacob; mais, l'ayant apprise à son retour par ses serviteurs, il prit avec lui ses fils et un grand nombre d'hommes et se mit à

sa poursuite. Il ne le rejoignit que le septième jour, sur la montagne de Galaad, où Jacob avait tendu ses tentes pour la nuit.

Comme il était tard, Laban tendit aussi ses tentes sur la montagne sans avoir vu Jacob, et il s'endormit. Dieu lui apparut pendant son sommeil, et lui dit : « Prends garde de ne rien dire ni de ne rien faire d'offensant à mon serviteur Jacob, car ce qu'il a fait, il l'a fait par mon ordre. »

Le lendemain Laban vint chez Jacob et lui dit : « Pourquoi as-tu agi de la sorte, emmenant mes filles comme si elles étaient tes prisonnières? Pourquoi t'es-tu enfui sans me prévenir, m'empêchant ainsi de te reconduire avec des chants de joie et au bruit des trompettes et des tambours? Pourquoi ne m'as-tu pas laissé donner à mes filles le dernier baiser d'adieu? Tu as mal agi, et je pourrais te rendre le mal pour le mal, mais le Dieu de tes pères m'a défendu cette nuit de t'offenser par mes actions et même par mes paroles.

« Tu avais peut-être envie de revoir ton père et ta famille; mais pourquoi m'as-tu dérobé mes dieux? »

Jacob lui répondit : « Je suis parti sans vous avertir, parce que je craignais que vous ne voulussiez m'enlever vos filles en les retenant de force près de vous. Quant à vos dieux, je ne vous les ai pas enlevés, ni aucun des miens; cherchez-les dans mon camp, et, si vous les retrouvez, je consens que celui qui les a volés sois puni de mort devant vous et devant mes frères. »

En disant cela, Jacob ne savait pas que Rachel eût emporté les idoles de son père, et Laban commença tout de suite à les chercher dans la tente de Lia et des deux servantes. Ne trouvant rien, il entra dans la tente de Rachel.

Jeanne. Mon Dieu, la pauvre Rachel va être tuée par ce méchant Laban!

Grand'mère. Non; Dieu n'a pas permis qu'elle fût découverte; car elle avait agi avec une intention pure. Rachel avait su la visite que devait faire son père dans les tentes, pour retrouver ses idoles;

elle avait eu le temps de les cacher sous la litière d'un chameau, et elle s'était assise dessus.

Françoise. Elle s'assit sur le chameau?

Grand'mère. Non, le chameau était dehors; elle s'assit sur la litière, et lorsque Laban entra, elle lui dit : « Pardonnez-moi, mon père, si je ne me lève pas devant vous; je suis malade, et je ne puis me lever. »

Laban ne voulut donc pas déranger sa fille, et il chercha ses idoles dans toute la tente, comme il avait fait dans les autres, sans rien trouver.

Alors Jacob lui reprocha sa conduite à son égard. « Pourquoi, lui dit-il, avez-vous couru après moi comme après un voleur? Pourquoi avez-vous fouillé partout chez moi et tout bouleversé? Est-ce pour me récompenser de vous avoir servi vingt ans, dont quatorze pour avoir Rachel et six pour avoir une part de vos troupeaux? J'étais brûlé par la chaleur du jour, j'étais transi par la fraîcheur des nuits. Vous m'auriez enlevé tout ce qui m'appartenait dans les troupeaux, si le Dieu de mes pères ne m'avait secouru. Vous m'auriez exterminé aujourd'hui, si le Seigneur ne vous avait défendu cette nuit de me faire du mal. Est-ce ainsi que vous deviez vous conduire envers moi? »

Laban lui répondit : « Je veux obéir au Seigneur et je ne te ferai pas de mal; je veux au contraire faire une alliance avec toi. Viens, élevons un autel et jurons de ne nous faire aucun mal et de ne jamais passer cet autel pour nous combattre. »

Jacob consentit à jurer une alliance avec Laban et sa famille : ils firent un autel avec de grosses pierres; ils immolèrent des victimes, et ils firent un repas en commun avec la chair des victimes.

Ils couchèrent en ce lieu, qui prit de là, comme nous l'avons dit, le nom de Galaad, ce qui veut dire *témoin*. Le lendemain de grand matin, Laban embrassa ses filles et ses petits-enfants et s'en retourna chez lui.

GASTON. Et les idoles ? Qu'est-ce que Rachel en a fait ?

GRAND'MÈRE. Elle les a sans doute brûlées, quand elle eut achevé son œuvre.

XXXI

JACOB FAIT ANNONCER SON RETOUR A ESAÜ

(1729 ans avant J.-C.)

Jacob continua son chemin ; quand il ne fut plus qu'à une journée de route de la demeure d'Ésaü, il appela quelques-uns de ses serviteurs et leur dit :

« Allez au pays d'Édom, chez mon frère Ésaü, et dites-lui : Voici votre frère Jacob qui arrive. Il vient de chez Laban ; il ramène des serviteurs, des servantes, des ânes, des bœufs, des chèvres, des brebis, et il espère trouver grâce devant vous. »

Les serviteurs de Jacob partirent et revinrent lui dire : « Nous avons vu votre frère Ésaü, et voici qu'il vient lui-même en grande hâte au-devant de vous, accompagné de quatre cents hommes. »

A ces mots, Jacob eut peur ; et il divisa en deux bandes tout son monde et ses troupeaux, en disant : « Si Ésaü m'attaque, je perdrai la moitié de mes richesses, mais l'autre moitié que j'enverrai par un autre chemin, me restera pour faire vivre ma famille. »

Il pria le Seigneur de ne pas oublier ses promesses, de se souvenir que c'était d'après son ordre qu'il s'était mis en route pour

retourner auprès de son père, et il le conjura de le délivrer de la colère d'Ésaü.

Ensuite il mit à part ce qu'il destinait comme présent à Ésaü : deux cents chèvres, vingt boucs, deux cents brebis, vingt béliers; trente chamelles avec leurs petits, quarante vaches, vingt taureaux, vingt ânesses et dix ânons.

ARMAND. Je trouve que Jacob donne beaucoup trop de choses à ce méchant Ésaü. Il aurait dû ne rien donner du tout.

GRAND'MÈRE. Il aimait bien mieux se priver d'une petite partie de ses richesses que de combattre son frère, qu'il pouvait tuer dans le combat, et affliger son père et sa mère qu'il aimait et qu'il avait quittés depuis longtemps. Il voulait que son retour amenât la joie chez ses parents, et non l'inquiétude et la tristesse. Il envoya séparément chaque troupeau d'espèces différentes, en les faisant marcher à quelque distance les uns des autres, et il ordonna à chacun des serviteurs qui accompagnaient les troupeaux, de dire à Ésaü, quand ils le rencontreraient : « Voici le présent que Jacob, votre serviteur, envoie à son frère Ésaü ; et lui-même vient après nous. »

Les troupeaux destinés à Ésaü marchèrent donc devant Jacob, et lui resta encore la nuit dans le camp; pendant la nuit, il fit passer la rivière à ses femmes, à ses onze fils, à ses serviteurs et à ses troupeaux. Le gué de cette rivière s'appela depuis le GUÉ DE JACOB.

XXXII

JACOB LUTTE CONTRE L'ANGE DU SEIGNEUR

(1729 ans avant J.-C.)

Il resta seul dans le camp, et il vit devant lui un homme inconnu qui commença à lutter contre lui. Ils luttèrent ainsi pendant toute la nuit; l'homme, voyant qu'il ne pouvait vaincre Jacob, lui toucha le nerf de la cuisse qui se dessécha aussitôt; mais, Jacob le tenant toujours, il lui dit : « Laissez-moi, car voici le jour qui va paraître. » Jacob lui répondit : « Je ne vous laisserai pas aller que vous ne m'ayez béni. » Le lutteur mystérieux le bénit et lui dit : « A l'avenir, on ne te nommera plus Jacob, mais Israël, ce qui veut dire : *Fort contre Dieu.* »

Armand. Qui était cet homme? Pourquoi a-t-il lutté contre Jacob?

Grand'mère. La sainte Bible ne dit pas qui était cet homme, mais, d'après le récit qu'elle fait de sa lutte contre Jacob et d'après l'opinion des auteurs sacrés, c'était Dieu lui-même qui avait pris ainsi l'apparence de la forme humaine.

Valentine. Mais pourquoi cela? Qu'est-ce que cela figurait?

Grand'mère. D'après les mêmes auteurs, cette lutte figurait la lutte que devait soutenir plus tard Notre-Seigneur Jésus-Christ contre le peuple d'Israël, lutte dans laquelle l'ingratitude et la méchanceté des Juifs l'ont emporté sur la puissance et la bonté de Dieu.

Louis. Mais pourquoi Dieu dessèche-t-il la cuisse de ce pauvre

Jacob? Je trouve que ce n'était pas bien de punir Jacob, qui se défendait honnêtement contre un homme qui l'avait attaqué et qui ne voulait pas le laisser passer.

Grand'mère. Le Seigneur blesse Jacob, qui représentait le peuple juif, pour montrer que ce peuple, qui a osé lutter contre Dieu même, serait puni, et qu'après la défaite volontaire de Dieu, ce peuple ne conserverait plus sa force et l'union de tous ses membres. En effet, après la mort de Notre-Seigneur, le peuple juif perdit sa puissance, sa patrie, sa capitale, tous les dons de Dieu, et fut dispersé par la terre, ne formant plus une nation ; maintenant encore, il se trouve partout persécuté, chassé, méprisé et détesté. C'est l'explication que donnent les auteurs sacrés de cette lutte singulière dans laquelle l'homme céleste est vaincu par Jacob.

Jacques. C'est tout de même très-bizarre ; ne trouvez-vous pas, Grand'mère ?

Grand'mère. Tu as raison, mon enfant. Mais la sainte Bible est remplie de faits qui nous semblent bizarres et qui se rapportent à la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ et à sa vie.

Aussitôt que l'homme eut disparu, Jacob vit que le soleil se levait ; il s'aperçut alors qu'il était boiteux, mais il passa tout de même le gué de la rivière et il alla rejoindre ses femmes et ses serviteurs.

Gaston. Grand'mère, qu'est-ce que le *gué* de la rivière ?

Grand'mère. Un *gué* est un endroit où il y a si peu d'eau, qu'on peut passer la rivière à pied, sans aucun danger de se noyer, ni même de trop se mouiller.

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS L'HEURE JOYEUSE PARIS

XXXIII

RENCONTRE DE JACOB ET D'ÉSAÜ

(1729 ans avant J.-C.)

Jacob, ayant rejoint les siens, leva les yeux et aperçut Ésaü qui s'avançait vers lui avec ses quatre cents hommes. Jacob, ayant placé derrière lui les servantes, Lia, Rachel et leurs enfants, alla à Ésaü et se prosterna devant lui en signe de respect.

Ésaü, voyant cela, courut à son frère, l'embrassa et le serra dans ses bras en versant des larmes de joie.

Petit-Louis. Comment! Il s'est donc corrigé, lui qui était si méchant?

Grand'mère. L'humilité profonde de l'hommage de Jacob lui toucha le cœur probablement, car depuis ce jour il vécut en bonne amitié avec lui.

Ésaü, voyant les femmes et les enfants, demanda : « Qui sont ceux-ci? sont-ils à toi? » Jacob répondit : « Ce sont les femmes et les enfants que Dieu a donnés à votre serviteur. »

Les servantes et leurs enfants, Lia et ses enfants, puis Rachel avec Joseph, se prosternèrent alors devant Ésaü, qui voulut les emmener tous. Mais Jacob lui ayant représenté que ses enfants étaient bien jeunes pour marcher aussi vite et aussi longtemps que des hommes faits, Ésaü le laissa achever son voyage tout doucement et revint chez lui en un seul jour.

Jacob continua sa route à petites journées et acheta en arrivant à

Sichem un terrain assez grand pour nourrir ses nombreux troupeaux. Jacob avait alors cent quatre ans.

XXXIV

ENLÈVEMENT DE DINA. — MASSACRE DES SICHÉMISTES

(1729 ans avant J.-C.)

Quelque temps après, Jacob, ne se trouvant pas avoir encore assez de terres pour ses troupeaux, qui devenaient de plus en plus nombreux, acheta d'autres terrains chez les Sichémites, dans le pays de Chanaan.

Un jour Dina, fille de Lia, sortit pour voir des femmes de ce pays. Elle avait seize ans ; elle était très-belle. Sichem, fils du roi Hémor, la vit; elle lui plut beaucoup ; il l'emmena de force et demanda à son père la permission de l'épouser.

Hémor alla voir les frères de Dina et leur dit que son fils avait enlevé leur sœur et qu'il désirait vivement en faire sa femme. « Habitez avec nous, leur dit-il ; épousez nos filles et vivons ensemble en bonne amitié. »

Sichem leur dit également : « Demandez-nous tout ce que vous voudrez ; nous vous accordons tout. Donnez-moi seulement votre sœur pour épouse. »

Les fils de Jacob furent transportés de colère en apprenant que Sichem avait osé enlever leur sœur. Mais ils n'osèrent pas faire voir leur colère, et ils résolurent d'user de ruse pour tirer vengeance de cet outrage.

Ils dirent donc à Hémor et à Sichem : « Il nous est défendu de donner nos filles à des hommes incirconcis. Mais si vous et tous les hommes de votre pays vous consentez à vous faire circoncire comme nous, nous vous donnerons notre sœur, nous épouserons vos filles et nous habiterons avec vous. »

Hémor et Sichem acceptèrent la proposition ; ils rassemblèrent tous les hommes du pays et leur persuadèrent de se faire circoncire, pour gagner l'alliance de gens si puissants et dont les filles étaient si belles. Ils se firent donc tous circoncire par les fils de Jacob.

Le troisième jour, qui est le jour où l'on souffre le plus de la circoncision et où l'on est abattu par la fièvre, Siméon et Lévi, suivis de leurs serviteurs, entrèrent dans la ville l'épée à la main, tuèrent Hémor, Sichem et tous les hommes de la ville ; ils délivrèrent ensuite leur sœur Dina et la ramenèrent chez eux.

Les autres fils de Jacob pillèrent la ville, enlevèrent les troupeaux et tous les trésors, dévastèrent les maisons et les champs environnants et emmenèrent les femmes et les enfants pour en faire des esclaves.

Valentine. Mais c'est très-mal ce qu'ils ont fait. Ces pauvres gens n'étaient pas méchants. D'ailleurs, il n'y avait de coupables qu'Hémor et Sichem.

Grand'mère. Certainement ; aussi Jacob, ayant appris ce massacre et ce pillage, en fut très-irrité ; il fit des reproches sévères à Siméon et à Lévi, et ayant rassemblé sa famille et ses serviteurs, il leur ordonna de plier immédiatement les tentes, de tout rassembler et de préparer le départ, « parce que, dit-il, la violence dont mes fils se sont rendus coupables va nous attirer la colère de tous les peuples voisins ; sauvons-nous donc bien loin, afin qu'ils ne puissent nous attaquer. »

XXXV

JACOB VA A BÉTHEL

NAISSANCE DE BENJAMIN, MORT DE RACHEL, MORT D'ISAAC

(1719 ans avant J.-C.)

Tout fut bientôt prêt pour le départ. Jacob se dirigea vers Béthel; mais, avant de partir, il commanda qu'on lui apportât toutes les idoles, les bijoux dont elles étaient ornées et les riches vêtements qu'on avait pillés dans la ville. Jacob fit creuser un grand trou près d'un arbre qu'on appelle *térébinthe* et qui se trouvait derrière la ville de Sichem ; il jeta dans ce trou tous ces trésors et les idoles et les fit recouvrir de terre, afin qu'ils y pourrissent. Puis il donna l'ordre du départ. Pour favoriser leur fuite, Dieu frappa de terreur les peuples près desquels ils passaient, en leur laissant croire qu'une si grande multitude d'hommes et de troupeaux était une armée ennemie prête à les attaquer.

Personne n'osant poursuivre Jacob et sa troupe, il arrivèrent, sans avoir couru aucun danger, près de la ville de Béthel, dans le pays de Chanaan, et Jacob y bâtit un autel pour honorer le Seigneur. A cause de Jacob, Dieu avait pardonné à ses méchants fils.

Peu de mois après, Rachel eut un fils qu'elle nomma Benjamin, et mourut presque aussitôt. Jacob eut un violent chagrin de la mort

de Rachel, qu'il avait tant aimée ; il l'ensevelit dans un sépulcre devant lequel il éleva un monument en pierres qu'on voit encore aujourd'hui tout près de la ville de Bethléem, dans laquelle vint au monde Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Après la mort de Rachel, Jacob revint auprès de son père Isaac, dans la ville d'Hébron.

Henriette. Comment ! Isaac vivait encore ? Pourquoi n'en a-t-on pas parlé depuis si longtemps ? et pourquoi Jacob n'a-t-il pas été chez lui après avoir quitté Laban ?

Grand'mère. Isaac vivait encore, et il est très-probable que Jacob a été le voir à son retour de la Terre-Sainte, et qu'il lui a fait connaître et bénir ses femmes et ses enfants. Quant à demeurer avec lui, c'était impossible, à cause de la quantité de troupeaux et de serviteurs qu'il ramenait. Du moment que Jacob était devenu, par son mariage, chef de famille, il fallait nécessairement qu'il allât chercher une habitation ailleurs ; mais il revenait auprès de son père, qu'il savait très-âgé et infirme. En effet, peu de temps après l'arrivée de Jacob et d'Ésaü, Isaac expira saintement à l'âge de cent quatre-vingts ans.

XXXVI

JALOUSIE DES FRÈRES DE JOSEPH. — ILS LE VENDENT

(1718 ans avant J.-C.)

Après la mort d'Isaac, Jacob resta dans le pays qu'avait habité son père. Il avait douze fils :

Ruben, Lévi, Juda, Issachar et Zabulon, fils de Lia ;

Dan et Nephtali, fils de Bala, servante de Rachel ;

Gad et Aser, fils de Zelpha, servante de Lia ;

Joseph et Benjamin, fils de Rachel, et les deux bien-aimés de Jacob.

Les dix fils aînés de Jacob furent chargés de la garde des troupeaux, qui étaient très-nombreux. Joseph et Benjamin, étant beaucoup plus jeunes, restaient auprès de leur père, qui avait de la peine à s'en séparer ; Jacob avait fait faire à Joseph une robe de plusieurs couleurs.

Françoise. Comment, une robe ? Les garçons portaient donc des robes comme les filles?

Grand'mère. Non-seulement les garçons, mais les hommes aussi ; ils portaient des robes qui leur tombaient jusqu'aux chevilles, et les peuples d'Orient et les Turcs ont conservé cet usage : c'était plus beau et plus commode que nos petits habits étriqués. Une robe de plusieurs couleurs était plus distinguée, plus riche qu'une robe d'une seule couleur ; les frères de Joseph en furent jaloux, parce qu'ils voyaient que Jacob leur préférait Joseph. Un jour, Joseph leur vit commettre une méchante action à laquelle il ne voulut pas prendre part ; il crut devoir en avertir son père, qui la reprocha vivement à ses fils ; ils commencèrent alors à détester leur jeune frère.

Jacob voyait avec peine cette haine de ses fils contre Joseph, qui se faisait aimer de plus en plus par sa bonté et ses vertus. Le pauvre Joseph ne s'apercevait pas des mauvais sentiments de ses frères à son égard ; les voyant un jour maussades après le repas, il voulut les égayer et leur dit :

« Écoutez, mes frères, le singulier songe que j'ai fait. J'ai rêvé que nous étions tous en train de lier des gerbes de blé. Tout à coup, ma gerbe se leva et se tint debout au milieu des vôtres ; vos gerbes se rangèrent autour de la mienne, se prosternèrent devant elle et l'adorèrent. »

Ses frères lui répondirent : « Qu'est-ce que tu veux nous faire croire par ton rêve ? Est-ce que tu seras notre roi et nous prosternerons-nous devant toi pour t'adorer comme un Dieu ? »

Et se levant, ils s'en allèrent fort en colère ; leur haine contre Joseph devint plus forte encore.

Quelques jours après, Joseph eut un autre songe qu'il raconta encore à ses frères, leur disant : « J'ai rêvé cette nuit que le soleil, la lune et onze étoiles m'entouraient et m'adoraient. »

Jacob comprit que le soleil et la lune le représentaient lui-même avec Lia sa femme, et que les onze étoiles signifiaient les onze frères de Joseph ; désirant calmer la colère de ses fils, il réprimanda Joseph et lui dit : « Pourquoi nous racontes-tu tes rêves ? Veux-tu nous faire croire que moi, ta belle-mère Lia et tes onze frères nous t'adorerons sur la terre ? »

Depuis ce jour, ses frères, transportés de colère, cherchaient l'occasion de se venger du pauvre Joseph ; mais ils ne savaient comment faire, parce qu'il était toujours avec Jacob et le petit Benjamin, qui restait avec son père.

Un jour pourtant Jacob, voulant adoucir l'humeur de ses fils, dit à Joseph : « Tes frères sont allés depuis plusieurs jours faire paître les troupeaux dans le pays de Sichem ; va les voir, mon fils, demande de leurs nouvelles et vois s'ils ont besoin de quelque chose ; tu viendras me le dire.

— Je suis prêt à vous obéir, mon père, » répondit Joseph. Et il partit sur-le-champ,

Petit-Louis. Ce pauvre Joseph ! Je parie que ses méchants frères vont le battre horriblement.

Grand'mère. Ils ont fait bien pis que le battre. Quand ils virent de loin arriver Joseph, ils dirent : « Voici notre rêveur qui vient ; il est seul ; tuons-le et jetons-le dans la vieille citerne ici près. Nous dirons qu'une bête l'a dévoré. Il verra bien à quoi ses songes lui auront servi. »

Mais Ruben, qui était moins méchant que les autres, tâchait

d'empêcher qu'ils ne tuassent Joseph, disant : « Ne le tuez pas, ne répandez pas son sang ; contentez-vous de le jeter dans cette citerne ; personne ne peut venir à son secours dans ce désert ; ainsi, vous vous en débarrasserez tout de même, et du moins vous n'aurez pas versé le sang de votre frère. »

Aussitôt donc que Joseph fut arrivé près de ses frères, ils se saisirent de lui, lui arrachèrent sa belle robe de plusieurs couleurs, et, malgré ses cris, ses supplications et ses larmes, ils le jetèrent dans la citerne pour qu'il y mourût de faim.

Et s'éloignant de ce lieu, ils s'assirent pour manger. Ruben ne voulut pas rester près d'eux, et s'éloigna pour ne plus entendre les cris et les gémissements de son pauvre frère.

Jacques. Et pourquoi ce méchant homme a-t-il conseillé de jeter le pauvre Joseph dans la citerne? C'était encore plus cruel de le laisser mourir de faim après plusieurs jours de souffrances, que de le tuer à coups de pierres et de bâton.

Grand'mère. Ruben avait donné ce conseil pour pouvoir sauver Joseph; il voulait venir le chercher dans la nuit et le ramener à son père, comme vous verrez tout à l'heure; tandis que, s'il avait voulu le sauver par la force, il aurait succombé dans la lutte contre ses neuf frères, et lui-même aurait péri avec Joseph.

Pendant que les frères de Joseph se reposaient et mangeaient, ils virent des marchands ismaélites qui passaient avec leurs chameaux chargés de parfums, de résine et autres productions de leur pays, qu'ils allaient vendre en Égypte.

Alors Juda dit à ses frères : « A quoi nous servira-t-il d'avoir fait mourir notre frère? Il est comme nous le fils de notre père ; il vaut mieux ne pas avoir ce crime à nous reprocher et le vendre à ces marchands qui passent. » Les frères de Juda consentirent à ce qu'il leur proposait; ils retirèrent Joseph de la citerne ; ils appelèrent les marchands et le leur vendirent pour vingt pièces d'argent. Les marchands emmenèrent le pauvre Joseph



Héliogravure AUBAND.

Joseph vendu par ses frères.

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS

pour le revendre en Égypte comme esclave ; il avait alors dix-huit ans.

Henriette. Quels abominables gens que ces fils de Jacob ! Et comment croyaient-ils pouvoir expliquer à Jacob l'absence de Joseph ?

Grand'mère. Tu penses bien que de pareils scélérats ne se sont fait aucun scrupule de mentir. Avant de jeter l'infortuné Joseph dans la citerne, ils lui avaient ôté sa robe de couleur ; ils tuèrent un chevreau, ils trempèrent la robe de Joseph dans le sang du chevreau et l'envoyèrent à Jacob par des serviteurs, en lui faisant dire : « Voici ce que nous avons trouvé ; voyez si ce n'est point là la robe de votre fils. »

Pendant la nuit, Ruben était revenu près de la citerne pour en retirer Joseph, et, ne l'ayant plus trouvé, il eut un violent chagrin, et reprocha à ses frères l'abominable action qu'ils avaient commise en vendant leur frère aux marchands étrangers.

Louis. Il était bien temps de se désoler, après avoir lui-même voulu le tuer ; ce Ruben était presque aussi méchant que les autres.

Grand'mère. C'est vrai, mais du moins lui s'était repenti à temps pour sauver Joseph ; il ne prévoyait pas que ses frères seraient assez cruels pour vendre leur malheureux frère comme esclave.

Quand Jacob reçut la robe de Joseph, il la reconnut ; la voyant pleine de sang, il s'écria : « C'est la robe de mon fils ! Une bête cruelle l'a dévoré ! Une bête a dévoré mon bien-aimé Joseph ! » Et il entra dans un violent désespoir ; il déchira ses vêtements, et couvrit sa tête de cendre, ce qui était chez les Juifs le signe d'une grande affliction.

Quand ses fils revinrent, ils le trouvèrent dans cette grande douleur, pleurant sans cesse et ne voulant pas recevoir leurs consolations. « Non, leur disait-il, retirez-vous ; je pleurerai toujours jusqu'à ce que je meure du chagrin que me cause la mort de mon fils. » Et il ne cessa de pleurer jour et nuit.

XXXVII

JOSEPH EST REVENDU A PUTIPHAR

(1718 ans avant J.-C.)

Les marchands qui avaient acheté Joseph le revendirent à Putiphar, général des armées du roi d'Égypte. Il plut à Putiphar, qui lui donna un emploi dans sa maison. Joseph avait dix-huit ans ; il était très-beau, et de très-grande taille. Son maître ne tarda pas à découvrir que Joseph était très-intelligent, très-honnête, fidèle et dévoué. Il lui accorda donc toute sa confiance, et le nomma intendant de sa maison et de tous ses biens.

La femme de Putiphar chercha alors à gagner l'amitié de Joseph, pour qu'il l'aidât à tromper son mari, qu'elle n'aimait pas, et à avoir une part de ses grands biens. Joseph repoussa les propositions de cette méchante femme, et, un jour qu'elle insistait, il en eut horreur et ne voulut même plus lui parler. Elle, désirant lui faire comprendre les avantages qu'il pouvait retirer, pour lui-même, de son infidélité envers son maître, voulut le retenir par force et saisit son manteau ; Joseph ne voulut pas même l'écouter ; il s'enfuit, laissant son manteau entre les mains de cette mauvaise femme.

Quand elle se vit méprisée et humiliée par un serviteur de sa maison, elle résolut de se venger et se mit à crier et à appeler au secours. Les serviteurs accoururent ; elle leur raconta que Joseph avait voulu la forcer à tromper son maître, qu'elle avait résisté et

qu'elle avait crié pour appeler à son aide ; que Joseph alors s'était enfui, lui laissant son manteau entre les mains.

XXXVIII

JOSEPH EN PRISON

(1715 ans avant J.-C.)

Les serviteurs, indignés et enchantés de faire tort à Joseph, dont ils étaient jaloux, allèrent avertir leur maître ; il crut aux paroles de sa femme, entra dans une grande colère contre Joseph et ordonna qu'on le jetât immédiatement dans une prison où on enfermait les grands criminels.

Valentine. Le pauvre Joseph a du malheur. Il était très-bien placé, et voilà cette méchante femme qui le fait mettre en prison.

Grand'mère. Il est vrai qu'il a eu du chagrin dans le moment ; mais Dieu, qui ne l'abandonnait pas, a fait servir ce malheur à sa gloire et à son bonheur à venir.

Armand. Comment cela ? Comment la prison pouvait-elle le render heureux ?

Grand'mère. Tu vas le voir. D'abord le gouverneur de la prison eut piété de la jeunesse et de la bonne mine de Joseph ; il l'observa avec plus de soin que les autres prisonniers, et il lui trouva des sentiments si honnêtes et si bons, qu'il eut confiance en lui et qu'il lui confia la garde et la surveillance de tous les autres prisonniers.

Joseph s'acquitta si bien de sa charge que le gouverneur

l'aima de plus en plus et le laissa commander à sa place dans la prison.

XXXIX

SONGES DU GRAND ÉCHANSON ET DU GRAND PANETIER

(1707 ans avant J.-C.)

Il arriva, un jour, que le roi Pharaon se fâcha, on ne sait pour quel motif, contre deux de ses grands officiers qui lui avaient manqué de respect, le grand *échanson*, celui qui versait à boire au roi, et le grand *panetier*, celui qui était chargé de fournir le pain de la table du roi. Ils furent tous deux condamnés à la prison, et on les amena dans celle où était Joseph, qui les servait de son mieux et qui avait soin d'eux.

Un jour Joseph les trouva tristes. « Qu'avez-vous? leur demanda-t-il ; pourquoi avez-vous le visage tout abattu? »

Ils lui répondirent : « C'est parce que nous avons eu tous les deux un songe qui nous fait peur, et nous n'avons personne pour nous l'expliquer.

— Dites-moi ce que vous avez rêvé, le Seigneur m'aidera à le comprendre. »

Le grand échanson parla le premier. « J'ai rêvé, dit-il, que je voyais devant moi un cep de vigne qui avait trois petites branches ; elles poussèrent peu à peu ; il y eut d'abord des boutons, puis des fleurs, et à la fin des raisins. J'avais dans la main la coupe du roi Pharaon ; j'ai pris ces grappes, j'en ai pressé le jus dans la coupe du roi, et je la lui ai présentée à boire. »

Joseph lui répondit : « Voici ce que veut dire votre songe : les trois branches signifient trois jours, après lesquels Pharaon se souviendra des services que vous lui avez rendus; il vous rendra votre charge, et vous lui servirez à boire comme vous le faisiez auparavant. Seulement je vous demande une chose. Quand ce bonheur vous arrivera, souvenez-vous de moi, et obtenez du roi qu'il me retire de cette prison où j'ai été mis sans l'avoir mérité, car je suis innocent du crime dont on m'a accusé. »

Le grand panetier, charmé de l'explication de ce songe, lui dit : « Moi aussi j'ai rêvé quelque chose de semblable. Il me semblait que j'avais sur la tête trois corbeilles de farine ; celle de dessus contenait tout ce qu'il fallait pour faire du pain avec la pâte toute prête à cuire, et les oiseaux du ciel venaient en manger. »

Joseph lui répondit : « Cela veut dire que vous avez encore trois jours à vivre, après lesquels Pharaon vous fera couper la tête, et vous fera ensuite attacher à une croix où les oiseaux viendront déchirer votre chair. »

Marie-Thérèse. Ce pauvre panetier ! il avait raison d'être triste.

Grand'mère. Oui, et d'autant plus que tout arriva comme l'avait prédit Joseph.

Gaston. Et le grand échanson fit sortir de prison le pauvre Joseph ?

Grand'mère. Hélas ! non. Il fit comme tant d'autres gens heureux. Il fut ingrat, il oublia le pauvre Joseph, qui resta en prison.

Paul. C'est bien méchant à ce grand échanson. J'espère que le gouverneur au moins demandera grâce pour Joseph.

Grand'mère. Non ; Joseph lui était trop nécessaire pour qu'il voulût s'en séparer. Mais tu vas voir que Dieu, qui protége les bons, récompensa généreusement Joseph de ses vertus.

XL

SONGES DE PHARAON

(1705 ans avant J.-C.)

Deux ans après la rentrée en grâce du grand échanson, le roi lui-même eut des songes qui l'inquiétèrent beaucoup. Il rêva que, se promenant au bord du Nil, grand fleuve qui traverse toute l'Égypte, il voyait sortir de l'eau sept vaches magnifiques et très-grasses qui se mirent à paître dans les marécages.

Il vit ensuite sortir du même fleuve sept autres vaches si horribles et si maigres, qu'il n'en avait jamais vu de pareilles dans toute l'Égypte ; elles se mirent aussi à paître les herbes qui poussaient au bord du Nil, mais elles n'en devinrent ni plus belles ni plus grasses. Tout à coup, ces sept vaches maigres se jetèrent sur les sept belles vaches grasses et les dévorèrent.

Pharaon se réveilla inquiet de ce songe, mais il ne tarda pas à se rendormir. Il eut alors un second rêve semblable au premier. Il vit sortir d'une tige de blé sept épis pleins de grains et plus beaux que tous ceux qu'il eût jamais vus. Ensuite il vit paraître sept autres épis si petits, si misérables, qu'il n'y avait rien dedans. Ces épis maigres se jetèrent sur les beaux épis et les dévorèrent.

Le roi fut saisi de frayeur; il envoya de grand matin chercher tous les devins et les sages de l'Égypte ; mais aucun ne put lui expliquer ce que voulaient dire ces deux songes.

Petit-Louis. Qu'est-ce que c'est qu'un devin?

Grand'mère. Dans les fausses religions, il y a toujours eu des hommes qui ont voulu faire croire qu'ils pouvaient deviner les choses cachées et prédire l'avenir. Ces gens-là étaient des imposteurs ; quelquefois ils devinaient juste par hasard ; d'autres fois le démon leur venait en aide ; le plus souvent, ils ne devinaient rien ; c'est ce qui est arrivé pour Pharaon.

Le grand échanson, voyant le roi dans une si grande inquiétude, se souvint de Joseph et raconta au roi ce qu'il leur avait prédit dans la prison et avec quelle facilité il avait expliqué leurs songes.

Aussitôt le roi envoya chercher Joseph. On le rasa sans doute, afin qu'il fût plus propre, on lui mit des habits neufs et on l'amena devant Pharaon.

Le roi lui dit : « J'ai vu des songes qui me tourmentent et je ne trouve personne qui sache me les expliquer ; mais on m'a dit que tu avais une grande habileté pour comprendre le sens des songes. »

Joseph lui répondit : « Ce ne sera pas de moi, mais du Seigneur mon Dieu, que me viendra l'intelligence des choses que vous avez rêvées, seigneur. Me voici prêt à écouter les paroles du roi. »

Pharaon lui raconta alors ce qu'il avait vu. Joseph lui répondit sans hésiter : « Les deux songes signifient la même chose. Les sept vaches belles et grasses veulent dire qu'il y aura en Égypte sept années d'une grande abondance et de récoltes magnifiques. Les sept vaches maigres signifient qu'après les sept années d'abondance viendront sept années de famine pendant lesquelles les grains, les herbes, tout ce qui sert à la nourriture des hommes et des bêtes se desséchera et périra. Le second rêve signifie la même chose que le premier ; et le Seigneur vous en a envoyé deux semblables pour vous annoncer que ces choses s'accompliront très-certainement et sans retard.

« Il est donc prudent de choisir un homme sage et habile,

auquel le roi donne le commandement sur toute l'Égypte, pour que cet homme fasse construire dans toutes les villes des magasins dans lesquels il amassera les grains et les aliments nécessaires à la nourriture du peuple, profitant ainsi de la trop grande abondance des sept années de fertilité. Que tous ces blés et ces approvisionnements appartiennent au roi, qui les aura achetés, pour être vendus avec grand profit pendant les sept années de famine. »

Le roi fut frappé de l'intelligence de Joseph. Ce conseil lui plut, et il dit à ses ministres:

« Où pourrions-nous trouver un homme comme celui-ci ? Il est sans aucun doute rempli de l'esprit de Dieu. »

Et il dit à Joseph : « Puisque Dieu t'a fait voir tout ce que tu m'as dit, où pourrai-je trouver un homme plus sage que toi ou même semblable à toi ? Ce sera donc toi qui auras l'autorité dans ma maison et dans toute l'Égypte. Quand tu ouvriras la bouche pour commander, tout le peuple t'obéira ; je n'aurai au-dessus de toi que le trône et le nom de roi. Je t'établis dès aujourd'hui pour commander à toute l'Égypte. »

En disant ces paroles, il ôta de son doigt l'anneau royal et le passa à celui de Joseph. Il le fit revêtir d'une robe de fin lin et lui mit au cou un collier d'or.

Il le fit ensuite monter sur l'un de ses chars qui était le second après le sien ; il fit marcher devant Joseph un héraut qui criait que tout le monde eût à fléchir le genou devant Joseph, et que tous reconnussent qu'il était établi pour commander à toute l'Égypte.

Armand. Quel bonheur ! voilà donc l'excellent Joseph devenu heureux !

Grand'mère. Le roi dit encore à Joseph : « Je suis Pharaon ; c'est moi qui ordonne que personne ne fasse rien en Égypte que par ton commandement. »

Enfin, il changea le nom de Joseph et lui en donna un qui



Héliogravure DURAND.

Joseph interprète les rêves de Pharaon.

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS

signifie en égyptien *Sauveur du monde*. Et il lui fit épouser Aseneth, fille du grand prêtre, pour augmenter le respect que devaient avoir pour lui les Égyptiens, car tout ce qui touchait aux prêtres, et surtout au grand prêtre, était sacré pour ce peuple.

Henriette. Mais, Grand'mère, ce bon Pharaon avait l'air de croire au vrai Dieu, au Dieu de Joseph. Est-ce qu'il n'était pas païen ?

Grand'mère. Oui, chère petite, il était païen ; mais il y avait, chez plusieurs des anciens peuples païens, un mélange de vérité et d'erreur. Au fond, ils croyaient en un seul vrai Dieu tout-puissant, qui était plus puissant que toutes leurs idoles ou faux dieux.

Joseph avait trente ans lorsqu'il parut devant Pharaon ; il en avait dix-huit quand il fut vendu par ses frères ; il en avait donc passé douze, chez Putiphar d'abord, puis en prison.

Pharaon voulut que Joseph fît le tour de toutes les provinces de l'Égypte, afin que partout il fût reconnu gouverneur et premier ministre par ordre du roi.

XLI

LES FRÈRES DE JOSEPH VIENNENT EN ÉGYPTE

(1695 ans avant J.-C.)

Les sept années d'abondance eurent lieu en Égypte comme l'avait prédit Joseph. Jamais on n'avait vu une quantité aussi considé-

rable de blé, de grains et de fruits de toute espèce. Joseph fit bâtir dans toutes les villes d'Égypte d'immenses greniers ; il les fit remplir des blés qu'il achetait au nom du roi et qu'il conserva pour les sept années de famine qui devaient venir après les sept années d'abondance. Tous les greniers se trouvèrent remplis à la fin de la septième année fertile.

Alors commencèrent les sept années de misère ; la famine faisait mourir une partie des populations du monde entier ; en Égypte, le peuple avait du blé en quantité suffisante, grâce à Joseph, qui en vendait au nom du roi non-seulement dans les villes, mais aussi dans les campagnes.

Quand on sut dans les pays voisins qu'on vendait du blé en Égypte, on accourut de tous côtés pour en avoir.

Jacob appela ses fils et leur dit : « J'ai appris qu'on vend du blé en Égypte ; allez-y pour en acheter de quoi nous faire vivre tous pendant quelque temps ; autrement nous mourrons de faim. »

Les dix frères de Joseph partirent donc avec de l'or pour payer le blé. Jacob avait gardé auprès de lui Benjamin, le jeune frère de Joseph, second fils de Rachel, qu'il avait tant aimée. Il n'avait pas confiance dans ses dix autres fils, et il leur dit qu'il craignait pour Benjamin les accidents d'un si long et si pénible voyage.

Les dix frères de Joseph se mirent donc en route et arrivèrent dans le palais qu'habitait Joseph. Le blé ne se vendait aux étrangers que sur l'ordre de Joseph lui-même.

Jacques. Pourquoi cela? C'était fort ennuyeux pour Joseph, qui avait tant à faire déjà, de recevoir tous ces étrangers, et c'était ennuyeux pour les étrangers d'être obligés d'aller jusqu'à la capitale pour acheter du blé.

Grand'mère. C'était un ennui et une fatigue, il est vrai ; mais Joseph voulait avant tout avoir du blé pour toute l'Égypte pendant les sept années de famine ; et il ne voulait pas qu'on en vendît à

des étrangers plus qu'il ne pouvait leur en vendre ; en donnant lui-même les ordres pour le blé qu'on pouvait leur laisser emporter, il était sûr qu'on ne dépasserait pas la quantité qu'il avait fixée.

Les frères de Joseph furent donc amenés devant lui ; il les reconnut tout de suite, mais eux ne le reconnurent pas.

Louis. C'est singulier qu'ils n'aient pas reconnu leur frère.

Grand'mère. Mais non, c'est au contraire très-naturel. Joseph avait dix-huit ans quand ils l'avaient vendu ; il en avait alors environ quarante ; il était grandi, fortifié, il avait de la barbe. De plus, ils ne pensaient plus à lui, et ils ne pouvaient pas imaginer que le pauvre Joseph, vendu comme esclave, pût être le gouverneur d'un grand royaume, et le favori du roi Pharaon.

Joseph n'eut pas l'air de les avoir reconnus. Il leur parla donc comme à des étrangers.

« Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? » leur dit-il assez rudement.

Ils se prosternèrent devant lui et lui répondirent : « Nous venons du pays de Chanaan.

— Que venez-vous faire ici ? Je vois que vous êtes des espions ; vous venez pour reconnaître les passages les plus faciles de l'Égypte et les endroits les plus faibles pour nous attaquer et nous piller.

— Seigneur, cela n'est pas, répondirent les frères ; nous venons seulement pour acheter du blé, afin de ne pas mourir de faim avec notre père. Nous sommes douze frères, enfants du même père ; nous n'avons aucune mauvaise intention.

— Vous dites que vous êtes douze et je n'en compte que dix, dit Joseph.

— Seigneur, notre père a gardé notre plus jeune frère, et l'autre n'est plus de ce monde. »

Joseph, qui était inquiet de son frère Benjamin.....

Petit-Louis. Pourquoi en était-il inquiet ? Puisqu'on lui dit qu'il était resté avec Jacob.

Grand'mère. Parce que Joseph ne pouvait avoir oublié leur cruauté à son égard ; il avait peur qu'ils n'eussent tué Benjamin par le sentiment de jalousie dont lui-même avait été si tristement victime.

Contenant son émotion, Joseph leur dit : « Je me méfie de vous ; je ne vous laisserai sortir d'ici que lorsque j'aurai vu votre jeune frère. Envoyez l'un de vous le chercher ; pendant ce temps je vous garderai en prison. »

Joseph les fit donc mettre en prison pendant trois jours.

Françoise. Pourquoi cela ? C'est méchant.

Grand'mère. C'était pour les punir au moins un peu de leur méchanceté passée. C'était de plus un moyen de leur faire peur et de se faire amener son frère, s'il vivait encore.

Le troisième jour, Joseph les fit amener devant lui, et il leur dit :

« Faites ce que je vais vous dire, et vous vivrez ; car je crains Dieu et je ne veux pas répandre le sang innocent. Que l'un de vous reste dans la prison, et que les autres retournent dans leur pays et m'amènent leur jeune frère. Vous emporterez le blé que vous étiez venus chercher ; et, si vous revenez, je verrai que vous avez dit la vérité, et celui de vous que je garde en prison ne mourra pas. »

Les frères de Joseph se mirent à délibérer, et à se dire les uns aux autres : « Il est juste que nous souffrions pour notre cruauté passée envers notre malheureux frère Joseph. Nous avons commis un grand crime ; l'un de nous va périr, car notre père, qui se méfie de nous, ne consentira jamais à nous laisser emmener Benjamin, et celui d'entre nous qui restera ici sera mis à mort. »

Ils ne savaient pas que Joseph comprenait ce qu'ils disaient, parce qu'il leur avait parlé par un interprète.

Paul. Qu'est-ce qu'un interprète ?

Grand'mère. Un interprète est un homme qui parle les langues de pays différents et qui les traduit : ainsi, un Chinois te parle-

rait, tu ne le comprendrais pas; et le Chinois de son côté ne te comprendrait pas, parce que tu lui parlerais français. Tu ferais venir quelqu'un qui parle français et chinois; il t'expliquerait ce que te demande le Chinois, et il expliquerait au Chinois ce que tu lui réponds.

Joseph avait donc causé avec ses frères par un interprète, pour qu'ils ne pussent pas le reconnaître. Quand il entendit leurs paroles de repentir, il fut touché, et il se retira pour pleurer.

Quand il rentra, il fit prendre Siméon et le fit enchaîner devant ses frères, pour leur faire croire qu'il serait traité cruellement, et pour les faire revenir plus vite. Ensuite il ordonna à un de ses officiers de remplir de blé les sacs qu'ils avaient apportés, et de remettre, dans chacun des sacs, l'argent qu'ils avaient payé, en y ajoutant encore des vivres pour se nourrir en route. L'officier exécuta ses ordres.

Les frères de Joseph s'en allèrent, emportant leurs sacs de blé qu'ils avaient chargés sur leurs ânes.

JEANNE. Pourquoi des ânes?

GRAND'MÈRE. Dans ce temps-là, les ânes étaient, et ils le sont encore aujourd'hui, plus forts que les chevaux et ils supportaient mieux les grandes fatigues, le froid, la grande chaleur, la soif et la mauvaise nourriture.

Dans un moment de repos, un des frères, ayant ouvert son sac pour prendre de quoi manger, trouva son argent à l'entrée du sac. Il le dit à ses frères, qui en furent étonnés et saisis, car ils craignaient que Joseph ne les prît pour des voleurs.

En arrivant chez leur père, ils lui racontèrent tout ce qui leur était arrivé, et ils vidaient leurs sacs tout en parlant. Et tous trouvèrent leur argent à l'entrée des sacs. Ils en furent encore plus épouvantés.

Quand Jacob sut que le gouverneur demandait Benjamin, il entra dans un grand désespoir et reprocha à ses fils d'avoir parlé de leur dernier frère.

« Que pouvions-nous faire? dit Ruben. Cet homme nous accusait d'être des espions; il nous interrogeait sur notre pays, sur vous, sur le nombre de vos enfants; que pouvions-nous dire? Pouvions-nous prévoir qu'il nous ordonnerait de lui amener Benjamin, et qu'il retiendrait Siméon pour le faire mourir si nous n'obéissions pas? »

Jacob pleura, se lamenta et ne pouvait encore consentir à laisser partir le dernier fils de Rachel. Pourtant la provision de blé s'épuisait et le temps se passait. Enfin, à force de supplications, de promesses, ils obtinrent de Jacob qu'il leur confiât Benjamin et ils se préparèrent au départ. Benjamin avait alors environ trente ans.

XLII

SECOND VOYAGE EN ÉGYPTE DES FRÈRES DE JOSEPH

(1694 ans avant J.-C.)

Jacob, voyant la nécessité de laisser partir Benjamin, se laissa aller à un grand désespoir. « Allez, leur dit-il, puisqu'il le faut; je verserai des larmes jusqu'à votre retour, et, si vous ne me ramenez pas mon fils Benjamin, je mourrai et vous serez responsables de ma mort. Prenez l'or que vous avez rapporté; prenez-en deux fois plus encore; prenez les plus excellents fruits, les plus précieux parfums de notre pays, pour les donner en présent à cet homme qui gouverne l'Égypte. Prenez enfin votre frère et montrez-le-lui. Moi je resterai seul, sans enfants, et dans la désolation. »

Les frères de Joseph partirent, emmenant Benjamin, et ils se hâtèrent d'arriver en Égypte, et de se présenter devant Joseph.

Aussitôt que Joseph apprit qu'ils étaient là et Benjamin avec eux, il dit à son intendant : « Fais tuer des victimes, prépare un beau festin, parce que ces étrangers mangeront avec moi. »

L'intendant exécuta ses ordres, et, à l'heure fixée, il alla chercher les étrangers pour les mener chez Joseph.

Ils furent saisis de crainte à cause de l'argent qu'ils avaient retrouvé dans leurs sacs. Avant d'entrer, ils dirent à l'intendant : « Seigneur, veuillez écouter notre justification ; nous vous rapportons l'argent que nous avons retrouvé dans nos sacs et qui a été remis sans doute par mégarde ; nous ne sommes pas des voleurs ; nous vous rapportons ce que nous devons, avec des présents que nous allons remettre au gouverneur. »

L'intendant leur répondit : « N'ayez pas peur ; j'ai reçu l'argent que vous m'avez payé ; vous ne me devez rien ; c'est votre Dieu et le Dieu de votre père qui vous a donné ces trésors. » — Avant d'entrer chez Joseph, il leur amena leur frère Siméon, qui avait été très-bien traité en leur absence. On leur lava les pieds à tous, selon l'usage des anciens, on les fit entrer dans la maison, et ils attendirent Joseph.

Quand Joseph parut, ils lui offrirent leurs présents, et ils se prosternèrent devant lui, comme ils l'avaient fait la première fois et comme l'avaient prédit les songes de Joseph, qui les avaient tant irrités.

Joseph les calma avec bonté et leur demanda des nouvelles de leur père.

Joseph regarda ses frères et vit Benjamin, le fils de Rachel, sa mère. « Mon fils, lui dit-il, je prie Dieu qu'il te conserve et qu'il te bénisse. »

Et, se sentant trop ému, il sortit et pleura beaucoup. Il se lava les yeux pour effacer la trace de ses larmes, et rentra dans la salle — « Servez, » dit-il.

On servit Joseph à part, ses frères à part, et les Égyptiens qui mangeaient avec lui furent aussi servis à part, car il est défendu aux Égyptiens de manger avec des Hébreux.

Joseph fit asseoir ses frères en face de lui, en les plaçant selon leur âge, l'aîné le premier, le second ensuite jusqu'au dernier, ce qui les surprit beaucoup. Joseph leur fit servir à chacun sa part de tous les plats, mais Benjamin eut toujours une part cinq fois plus grosse que les autres, ce qui les étonna aussi. Le festin fut magnifique; ils ne comprenaient pas pourquoi on les traitait si splendidement.

XLIII

JOSEPH SE FAIT RECONNAITRE PAR SES FRÈRES

(1694 ans avant J.-C.)

A la fin du repas, Joseph appela son intendant et lui dit :

« Mets dans les sacs de ces étrangers autant de blé qu'il pourra en tenir; remets dans chaque sac l'argent que chacun d'eux a payé. Et mets aussi dans le sac du plus jeune la coupe d'argent dont je me sers à mes repas. »

L'intendant fit comme son maître lui avait ordonné, et les frères de Joseph partirent le lendemain de grand matin après avoir chargé leurs ânes. Lorsqu'ils furent sortis de la ville et qu'ils eurent fait encore un peu de chemin, Joseph appela l'intendant et lui dit : « Cours après les étrangers du pays de Chanaan ; arrête-les et dis-leur qu'ils ont fait une très-mauvaise action, qu'ils ont rendu le mal

pour le bien que je leur ai fait, car ils ont volé la coupe dont je me sers pour mes repas.

VALENTINE. C'est très-mal ce que fait Joseph ; il sait bien que ses frères n'ont rien volé, et il les fait arrêter comme des voleurs.

HENRIETTE. Et puis, qu'est-ce que l'intendant doit penser de Joseph ? Il fait lui-même mettre sa coupe dans leurs sacs, et puis il dit qu'ils l'ont volée.

GRAND'MÈRE. Ce que voulait Joseph, c'était d'avoir un prétexte pour garder auprès de lui Benjamin ; il craignait toujours qu'il n'y eût chez ses frères de la jalousie contre celui que Jacob leur préférait si visiblement ; et il redoutait pour ce frère bien-aimé la cruauté de ses autres frères. Voilà pourquoi il donna à l'intendant cet ordre qui vous paraît singulier. Quant à l'intendant, il était, comme tous les Égyptiens, si habitué à respecter la sagesse et l'autorité de Joseph, qu'il ne lui vint pas dans la pensée de blâmer l'ordre qu'il recevait. D'ailleurs, comme il avait toute la confiance de son maître, il est possible que Joseph lui eût expliqué ses intentions ; ce qui le fait croire, c'est ce qu'il a dit quand la coupe fut retrouvée.

L'intendant courut donc après les frères de Joseph et, les ayant rejoints, il les arrêta et leur reprocha leur infidélité.

Les frères furent surpris et indignés de cette accusation.

« Seigneur, dit Juda, nous sommes incapables de commettre l'action honteuse dont vous nous accusez. Tenez, voici nos sacs ; fouillez-les tous ; si vous trouvez la coupe d'argent dans le sac de l'un d'entre nous, nous consentons à ce que celui-là meure et que nous restions, tous, vos esclaves.

Ils déchargèrent donc les ânes, et chacun ouvrit son sac. L'intendant les fouilla en commençant par l'aîné et finissant par Benjamin. Il trouva la coupe dans le sac de ce dernier, comme cela devait être. Les dix frères restèrent consternés.

« Ne vous effrayez pas, leur dit-il. Vous êtes innocents ; je vous

laisserai continuer votre route. Votre jeune frère est seul coupable ; mon maître ne le fera pas mourir, mais il le gardera toute sa vie comme son esclave. » Cette phrase prouve bien que l'intendant connaissait les intentions de Joseph à l'égard de Benjamin.

Les frères, désespérés, jurèrent qu'il n'en serait pas ainsi, qu'ils resteraient tous en esclavage plutôt que d'abandonner leur jeune frère. Ils rechargèrent leurs ânes et retournèrent à la ville avec l'intendant. Ils furent ramenés en présence de Joseph.

« Pourquoi avez-vous agi ainsi envers moi ? leur dit-il ; ne savez-vous pas que je devine les choses cachées? »

Juda prit la parole : il raconta à Joseph ce que leur avait dit leur père quand ils avaient demandé à emmener Benjamin ; sa douleur, lorsqu'il avait reparlé de la mort de son fils Joseph, le désespoir qu'il avait témoigné en se séparant de Benjamin, le serment qu'avaient fait les dix frères de le ramener ou de mourir avec lui ; il demanda à Joseph dans les termes les plus touchants de l'accepter comme esclave à la place de son jeune frère. Enfin, il témoigna une douleur si vive, que Joseph, ne pouvant plus se contenir, fit sortir tous les gens de son service qui étaient présents, et, se voyant seul avec ses frères, il leur dit en hébreu, en versant des larmes abondantes et en poussant un cri qui fut entendu de toute sa maison :

« Je suis Joseph : mon père est-il réellement vivant? »

Ses frères ne purent lui répondre, tant ils étaient saisis. Alors Joseph leur parla avec douceur et affection. « Approchez-vous de moi, » leur dit-il.

Ils obéirent, mais avec la même frayeur. — « Je suis Joseph, votre frère, que vous avez vendu à des marchands qui m'ont revendu en Égypte. Ne craignez pas, et ne vous affligez pas de m'avoir vendu. Dieu m'a fait venir dans ce pays pour votre salut.

« Il y a déjà deux ans que la famine a commencé sur toute la terre ; il en reste encore cinq à passer. Dieu m'a envoyé ici pour vous conserver la vie, et pour que vous puissiez avoir des vivres

pour subsister. C'est la volonté de Dieu qui a permis tout cela, et qui m'a fait grand-maître de la maison de Pharaon et prince de toute l'Égypte.

« Hâtez-vous d'aller trouver mon père, et dites-lui que je le prie de venir tout de suite. Vous demeurerez auprès de moi dans la terre de Gessen, vous et vos enfants, vos troupeaux et vos serviteurs. Et je vous nourrirai pendant les cinq années de famine que nous allons avoir encore.

« Annoncez à mon père la gloire dont je suis ici comblé et tout ce que vous avez vu de ma puissance. Hâtez-vous de m'amener mon père. »

Et, se jetant au cou de Benjamin, il l'embrassa à plusieurs reprises en pleurant ; et Benjamin aussi pleurait en le tenant embrassé.

Ensuite il embrassa tous ses frères et pleura sur chacun d'eux ; après quoi ils se rassurèrent et purent lui parler.

Aussitôt le bruit se répandit dans tout le palais que Joseph avait retrouvé ses frères, et on alla le dire à Pharaon, qui s'en réjouit, car il aimait Joseph.

Marie-Thérèse. Pourquoi l'aimait-il tant ?

Grand'mère. D'abord, parce qu'il voyait en Joseph une grande intelligence, beaucoup d'honnêteté et d'autres qualités très-agréables et très-utiles ; ensuite parce que Joseph, en lui expliquant ses songes et en lui donnant le sage conseil de ramasser des provisions pour les années de famine, avait fait gagner à Pharaon des sommes immenses qui le rendirent le souverain le plus riche de l'univers.

Armand. Comment cela ?

Grand'mère. C'est bien simple. Joseph lui avait fait acheter du blé et d'autres grains très-bon marché, pendant les sept années où il y en avait eu tellement, qu'on les vendait presque pour rien. Ensuite, il les faisait revendre très-cher, parce qu'il n'y en avait plus nulle part qu'en Égypte.

Pharaon, ayant appris l'arrivée des frères de Joseph, le fit venir et lui dit : « Dis à tes frères qu'ils se hâtent de retourner dans leur pays ; qu'ils disent à ton père de venir demeurer en Égypte avec ses enfants et petits-enfants et leurs familles, ses troupeaux et toutes ses richesses. Dis-leur d'emmener d'Égypte les chariots et les vivres nécessaires pour les transporter tous près de toi. Dis-leur que je donnerai à ton père et à tes frères les meilleures terres d'Égypte, que je les nourrirai abondamment, que je les rendrai riches et puissants. »

Joseph remercia le roi et donna des ordres pour exécuter la volonté de Pharaon. Ses frères partirent donc avec une suite nombreuse de chariots et des vivres jusqu'au retour. Il donna à chacun de ses frères deux robes ; il en donna cinq des plus belles à son cher Benjamin, et, de plus, trois cents grosses pièces d'argent. Il en envoya autant à son père, avec dix beaux ânes chargés de ce qu'il y avait de plus précieux en Égypte, et dix belles ânesses chargées des vivres les plus succulents.

Il renvoya donc ses frères et leur dit en partant : « Ne vous mettez pas en colère pendant le voyage. »

Petit-Louis. Pourquoi leur dit-il cela ?

Grand'mère. Parce qu'il craignait toujours pour son cher Benjamin ; il savait combien ses frères étaient jaloux et colères ; il avait peur que la préférence qu'il avait témoignée à Benjamin ne les eût mécontentés et qu'ils ne s'en vengeassent sur lui. Heureusement que rien de tout cela n'arriva, et qu'ils retournèrent chez leur père sans aucune querelle ni violence.

Jacob fut très-surpris de voir arriver ses fils magnifiquement vêtus et accompagnés de tant de chariots, d'ânes et d'esclaves. Ses fils se hâtèrent de lui expliquer les heureux événements qui venaient de se passer.

La joie de Jacob, en apprenant que Joseph vivait encore et qu'il commandait dans toute l'Égypte, fut égale à la douleur qu'il avait ressentie jadis en apprenant sa mort. Il ne pouvait croire à un

si grand bonheur, et il n'en fut réellement convaincu que lorsqu'il vit les chariots d'Égypte et les présents que lui envoyait son fils.

Jeanne. Est-ce que les frères de Joseph avouèrent alors à leur père qu'ils avaient vendu leur pauvre frère ?

Grand'mère. La Bible ne le dit pas, mais il est probable qu'ils furent obligés de l'avouer, pour expliquer son retour à la vie et sa haute position en Égypte.

Henriette. Jacob a dû être furieux contre eux.

Grand'mère. Il en a certainement été très-ému, mais le bonheur d'avoir retrouvé son cher Joseph a dû le disposer à pardonner. Il n'avait plus que le vif désir de revoir ce fils bien-aimé qu'il avait tant pleuré, et il se mit en route aussitôt qu'on eut rassemblé les troupeaux et chargé les chariots.

XLIV

ARRIVÉE DE JACOB EN ÉGYPTE

(1694 ans avant J.-C.)

Jacob s'arrêta en route près d'un puits qui avait été creusé par son père Isaac. Il immola des victimes à cette place, qui fut appelée *Puits du Serment*.

Petit-Louis. Pourquoi cela ?

Grand'mère. Parce que la nuit il eut une vision ; le Seigneur lui apparut, lui ordonna d'aller en Égypte et lui renouvela la promesse de donner à ses enfants toute la terre qu'il traversait.

Henriette. Je trouve un peu drôle que le bon Dieu promette toujours et ne donne jamais cette terre de Chanaan. Depuis Abraham, ils attendent et ils n'ont rien.

Grand'mère. D'abord, on ne peut pas dire qu'ils n'ont rien, puisqu'ils sont tous fort riches et que partout ils sont bien reçus. Ensuite, Dieu a toujours dit dans ses apparitions aux patriarches qu'il donnerait à *leur race*, c'est-à-dire à *leurs descendants*, le pays de Chanaan. Mais il n'a pas dit à quelle génération il la donnerait, ni dans combien d'années. Seulement, pour que les enfants et les petits-enfants d'Abraham ne puissent douter de voir la promesse du Seigneur accomplie, il la renouvelle à chaque génération.

Paul. Qu'est-ce que c'est qu'une *génération ?*

Grand'mère. Une *génération* veut dire le temps de la vie d'un homme. Ainsi, un grand-père, son fils, son petit-fils, font trois générations. Abraham, Isaac, Jacob, ses douze fils, forment quatre générations.

En arrivant dans la terre de Gessen, qui était tout près de la ville où demeurait Joseph, Jacob lui envoya Juda pour lui faire savoir qu'il approchait. Joseph fit aussitôt atteler des chevaux à son chariot, et il vint à l'endroit où était son père. Quand il le vit, il se jeta à son cou et l'embrassa en pleurant.

Petit-Louis. Il pleure toujours, Joseph ; il devrait plutôt rire que pleurer.

Grand'mère. La grande joie fait pleurer aussi bien que la tristesse. Tu juges combien Joseph devait être ému, en retrouvant ce père qu'il avait tant aimé et dont il était séparé depuis tant d'années ; la joie le fit pleurer, de même qu'elle l'avait fait pleurer en revoyant ses frères et surtout son frère Benjamin.

En général, les gens qui ont le cœur bon et sensible pleurent facilement, dans la joie comme dans la tristesse.

Jacob pleura aussi, et il s'écria après avoir serré dans ses bras et embrassé bien des fois son cher Joseph : « Je mourrai maintenant



Heliogravure ADRAND.

L'entrée d'Israël en Égypte.

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS

avec joie, puisque j'ai revu ton visage et que je vais vivre auprès de toi. »

XLV

JACOB ET SA FAMILLE S'ÉTABLISSENT DANS LA TERRE DE GESSEN

(1694 ans avant J.-C.)

Après avoir passé quelques heures ensemble, Joseph dit à son père et à ses frères : « A présent, je vais aller dire au roi Pharaon que je vous ai retrouvés, et que vous êtes dans la terre de Gessen. »

Joseph alla donc se présenter devant Pharaon et lui dit que, selon ses ordres, Jacob était arrivé avec sa famille et tous ses troupeaux.

Le roi témoigna sa joie à Joseph et voulut voir son père et ses frères. « Tu leur diras, dit-il, que je leur donne la terre de Gessen, et tu leur chercheras dans toute l'Égypte un endroit agréable à habiter. Tu diras à tes frères que, s'ils le désirent, je donnerai aux plus habiles d'entre eux l'intendance de mes troupeaux. »

Joseph remercia le roi et lui présenta son père. Pharaon le reçut avec une grande bonté et lui demanda quel âge il avait.

« Il y a cent trente ans que je suis voyageur sur cette terre, lui répondit Jacob ; mais c'est peu auprès du nombre d'années qu'ont vécu mes pères ; et j'ai eu à supporter bien des peines. »

Après avoir causé quelque temps, Pharaon laissa Jacob se retirer avec ses fils, qui avaient aussi été présentés au roi. Joseph, selon le commandement de Pharaon, établit son père et ses frères à Ramessès, dans la partie la plus fertile et la plus agréable de l'Égypte.

Joseph les nourrissait, ainsi que leurs familles et leurs serviteurs ; car le pain manquait dans le monde entier.

Joseph, ayant amassé tout l'argent qu'il avait reçu pour les blés qu'il avait vendus, le versa dans le trésor du roi. Et personne n'ayant plus d'argent pour payer le blé, Joseph dit aux Égyptiens : « Puisque vous n'avez plus d'argent, amenez-moi vos troupeaux ; je vous donnerai du blé en échange. » Et ils furent nourris ainsi pendant un an. Au bout d'un an, ils revinrent encore en disant : « Nous vous avons vendu nos troupeaux pour du blé ; mais à présent nous n'avons plus rien que nos terres et nos personnes ; comment donc allons-nous faire pour vivre, si vous ne venez à notre aide ? »

Joseph leur dit : « Vendez-moi vos terres et vos personnes, et je vous nourrirai ; vous serez ainsi les esclaves du roi, et toutes vos terres lui appartiendront.

— Il vaut mieux être esclaves que de mourir de faim, répondirent-ils. Nous nous donnons à vous, nous et nos terres ; faites ce que vous voudrez. »

Alors Joseph acheta toutes les terres de l'Égypte, et il nourrit tous les habitants avec les blés qui lui restaient. Mais, la septième année de famine étant finie, il fit labourer les terres par tous les esclaves du roi, il leur fit semer du blé, et l'abondance revint en Égypte et par toute la terre. Le roi Pharaon devint ainsi maître de l'Égypte tout entière et plus puissant que tous les autres rois. Il laissa Joseph gouverner tout son royaume. Joseph ordonna que chacun cultiverait une certaine quantité de terre et que le cinquième appartiendrait au roi ; les quatre autres parties devaient être pour le cultivateur, afin qu'il pût vivre avec sa famille et

acheter ce qui lui serait nécessaire pour cultiver sa terre. Les Égyptiens furent très-contents de cet arrangement, et tous bénissaient Joseph et admiraient sa sagesse, car, avec ce système, il n'y avait plus de pauvres en Égypte.

XLVI

MORT DE JACOB

(1677 ans avant J.-C.)

Jacob vécut dix-sept ans auprès de Joseph à Ramessès, dans le pays de Gessen. Se sentant près de sa fin, il appela Joseph et lui dit : « Mon fils, je suis vieux ; je me sens malade ; promets-moi que tu ne m'enterreras pas en Égypte ; mais qu'aussitôt après ma mort tu emmèneras mon corps pour l'ensevelir dans la grotte où sont ensevelis mes aïeux Abraham, Sara sa femme, Isaac mon père, Rebecca ma mère, Lia ma femme. Quant à Rachel, ta mère, elle mourut en revenant de Mésopotamie, et je l'ai enterrée au pays de Chanaan, dans un lieu nommé Bethléem. Jure-moi que tu m'enseveliras dans le tombeau de mes pères. »

Joseph le jura à son père. Alors Jacob fit venir Éphraïm et Manassès, les deux fils de Joseph ; il les embrassa, les bénit et fit approcher ensuite ses autres fils. Il leur parla à chacun, leur reprocha, à Ruben et aux autres, leur crime envers Joseph enfant ; à Siméon et à Lévi, le massacre de Sichem pour venger leur sœur Dina ; il leur donna pourtant sa bénédiction, bénit particulière-

ment Joseph, leur donna quelques instructions sur leur conduite à l'avenir, et il expira.

XLVII

MORT DE JOSEPH

(1615 ans avant J.-C.)

Joseph, voyant que son père était mort, se jeta sur son corps et le tint longtemps embrassé, en pleurant. Il commanda aux médecins qu'il avait à son service d'embaumer le corps de son père avec le plus grand soin. Cet embaumement dura quarante jours.

Marie-Thérèse. Qu'est-ce que c'est, *embaumer ?*

Grand'mère. *Embaumer*, c'est retirer du corps tout ce qui peut se corrompre, comme le cerveau, les entrailles, le cœur, les poumons, etc., et mettre à la place des herbes aromatiques, c'est-à-dire des herbes qui sentent très-bon et très-fort, des parfums, des onguents, toutes sortes de choses qui conservent la chair et la peau pour l'empêcher de se corrompre.

Armand. Mais pourquoi les médecins ont-ils été quarante jours à faire cela ? Ce n'est pas bien long de vider un corps et de bourrer dedans des herbes et des parfums.

Grand'mère. Les Égyptiens mettaient un grand soin dans les embaumements ; surtout pour un grand personnage comme était le père du gouverneur général de l'Égypte, presque l'égal du roi lui-même. Ils avaient soin de conserver tous les traits du vi-

sage, les formes des membres et du corps, la souplesse de la peau, les cheveux, la barbe, et c'était très-long à bien faire.

Louis. Mais, pendant qu'ils embaumaient une partie du corps, le reste devait se corrompre et se dessécher.

Grand'mère. Non, parce qu'on frottait extérieurement avec des huiles et des liqueurs qui empêchaient la corruption. Les médecins égyptiens étaient des gens fort habiles; ils connaissaient toutes sortes de moyens pour conserver les corps.

Tous les habitants de l'Égypte portèrent pendant soixante et dix jours le deuil de Jacob, pour honorer Joseph, qu'ils aimaient et respectaient. A la fin du deuil, Joseph dit au roi :

« Seigneur, mon père m'a ordonné en mourant et m'a fait jurer de porter son corps dans le tombeau de ses pères au pays de Chanaan ; et que ce soit avec votre agrément. Si j'ai trouvé grâce devant vous, permettez-moi, mon seigneur, d'accomplir l'ordre de mon père ; mon cœur ne sera tranquille que lorsque j'aurai rempli mon serment. »

Pharaon lui dit avec affection : « Va, Joseph, va, et ensevelis ton père selon qu'il l'a demandé. »

Joseph se mit immédiatement en route, suivi d'un riche cortége, auquel se joignirent les premiers officiers de Pharaon et les plus grands seigneurs de l'Égypte.

Lorsqu'ils furent arrivés à l'emplacement des grottes d'Abraham et d'Isaac, on célébra les funérailles pendant sept jours avec beaucoup de larmes et de grands cris.

Paul. Pourquoi de grands cris?

Grand'mère. Parce que c'était l'usage ; plus le mort était un grand personnage, plus on criait et on se lamentait, et plus on faisait durer les funérailles. C'est encore l'usage en Orient et surtout chez les Juifs.

Marie-Thérèse. Mais qu'est-ce qu'on a pu faire pendant sept jours? On ne peut pas crier pendant sept jours.

Grand'mère. Non, on ne reprenait les cris et les gémissements

que par moments, quand on allait visiter le tombeau du défunt ; le reste du temps, on mangeait, on buvait, on se reposait.

Jacques. Mais cela devait être très-désagréable pour ce pauvre Joseph et pour ceux qui aimaient et qui regrettaient très-réellement son père.

Grand'mère. Sans doute, mais, d'après les usages du pays, c'était en même temps un honneur qu'on rendait à son père, ce qui consolait son cœur.

Les habitants du pays de Chanaan accouraient pour voir ces magnifiques funérailles ; ils étaient dans l'admiration, et ils disaient : « Voilà un grand deuil pour les Égyptiens ; ils ont perdu un grand personnage. »

Aussitôt après les funérailles, Joseph, accompagné de ses frères et de sa nombreuse suite, retourna en Égypte auprès du roi.

Après la mort de Jacob, les frères de Joseph eurent peur, et ils s'entre-disaient : « A présent que notre père n'est plus là, Joseph pourrait bien vouloir se venger du mal que nous lui avons fait et nous faire souffrir ce qu'il a souffert lui-même. »

Ils appelèrent donc un homme de confiance et lui dirent :

« Va chez notre frère Joseph, et dis-lui de notre part : Seigneur, notre père en mourant nous a chargés de vous demander d'oublier l'injure que vous avez reçue de nous, et de ne pas tirer vengeance de la malice noire dont nous avons usé contre vous. Ainsi, nous vous conjurons de nous pardonner. »

Quand Joseph eut entendu l'envoyé de ses frères, il pleura.

Henriette. Encore ! Cette fois, par exemple, il n'y avait pas de quoi.

Grand'mère. Si fait, il y avait de quoi. Ce pauvre Joseph pleura, parce qu'il fut affligé que son père eût pu conserver la crainte d'une vengeance contre ses frères ; lui qui était si bon, et qui avait pardonné de si bon cœur au premier mot de repentir, devait croire que son père avait connu les sentiments de bonté et d'affection qui remplissaient son cœur, et qu'il était mort sans rien redouter

pour ses autres fils. Voilà pourquoi il pleura ; cela se comprend très-bien.

Jeanne. Comme c'était méchant à ses frères de faire de la peine à ce bon Joseph, qui avait été si bon pour eux !

Grand'mère. Ils n'avaient pas assez de cœur pour comprendre la peine qu'ils lui causaient. Ils le jugeaient d'après eux-mêmes.

Joseph désira voir ses frères. Ils arrivèrent et se prosternèrent devant lui. Joseph les releva et leur dit : « Ne craignez rien. Il est vrai que vous m'avez fait du mal ; mais n'avez-vous pas vu que je vous avais pardonné du fond du cœur? D'ailleurs, ce que vous avez fait a tourné pour notre bien à tous ; c'est la volonté de Dieu qui s'est accomplie. Pour moi, je vous nourrirai avec vos femmes et vos enfants. » Il continua à leur parler avec beaucoup de douceur et de tendresse. Et ils se rassurèrent enfin complétement.

Joseph demeura en Égypte avec toute la maison de son père pendant soixante-deux ans encore. Il vit les enfants et les petits-enfants de ses fils, Éphraïm et Manassès. Et il mourut saintement à l'âge de cent dix ans, après avoir ordonné à ses enfants d'emporter ses ossements pour les placer près de ceux de Jacob, quand ils quitteraient le pays d'Égypte.

En attendant, son corps fut embaumé et déposé dans un cercueil en Egypte.

XLVIII

LES ISRAÉLITES EN ÉGYPTE

LES SAGES-FEMMES.

(1575 ans avant J.-C.)

Après la mort de Joseph, les Israëlites, c'est-à-dire les descendants de Jacob.....

Valentine. Pourquoi les appelle-t-on *Israélites?* On devrait plutôt les appeler les *Jacobites*.

Jacob s'appelait aussi *Israël* depuis sa lutte avec le Seigneur. Sa famille s'appela depuis ce jour la famille d'Israël, et le nom leur en est resté.

Je disais donc qu'après la mort de Joseph les Israélites se multiplièrent tellement en Égypte, que les Égyptiens commencèrent à les craindre.

Louis. Pourquoi les craignaient-ils? Les Israélites n'étaient pas méchants.

Grand'mère. Non certainement, mais ils n'avaient pas les mêmes croyances; les Israélites adoraient un seul Dieu, le vrai Dieu, et les Égyptiens adoraient en même temps des idoles, et ils craignaient sans doute que les Israélites, se trouvant en grand nombre, ne voulussent les chasser de l'Égypte pour s'en emparer. Le Pharaon de Joseph était mort depuis longtemps, et un nouveau roi, qui redoutait les Israélites, chercha à les détruire et à leur faire le plus de mal possible. Il les obligea à faire de grands tra-

vaux, pour que la fatigue les fît mourir. — Mais ce moyen ne lui réussit pas ; il donna, au contraire, beaucoup de force et de santé au peuple d'Israël, en l'habituant au travail et aux privations. Alors Pharaon trouva un autre moyen ; il ordonna aux sages-femmes...

PAUL. Qu'est-ce que c'est, des *sages-femmes?*

GRAND'MÈRE. Ce sont des femmes qui soignent les enfants nouveau-nés pendant les premiers jours de leur naissance. Pharaon ordonna donc aux sages-femmes de tuer tous les garçons qui naîtraient aux femmes israélites.

JEANNE. Pauvres petits enfants ! c'est horriblement méchant ; j'espère qu'elles ne l'ont pas fait.

GRAND'MÈRE. Non ; elles ne voulurent pas exécuter l'ordre de ce Pharaon. Il s'en aperçut au bout de quelque temps, et il demanda aux sages-femmes comment elles avaient osé lui désobéir ; elles répondirent que les femmes juives avaient l'habitude de soigner elles-mêmes leurs enfants nouveau-nés, et qu'ainsi elles n'avaient pu exécuter les ordres du roi.

Alors le roi ordonna à ses sujets égyptiens de jeter dans le fleuve du *Nil* tous les petits garçons israélites qu'ils trouveraient. Une multitude d'enfants furent tués d'après cet ordre barbare.

XLIX

MOÏSE SAUVÉ DES EAUX

(1575 ans avant J.-C.)

Une femme juive, nommée JOCABED, eut un petit garçon si admirablement beau, qu'elle voulut à tout prix le sauver ; elle parvint en

effet à le cacher pendant trois mois. Mais, craignant qu'il ne fût découvert, elle fit un petit berceau de joncs entrelacés, enveloppa soigneusement son fils, et, le confiant à la protection de Dieu, elle l'exposa au bord du Nil, dans un endroit où la fille de Pharaon avait l'habitude de venir se baigner. Puis elle commanda à sa fille Marie de se tenir cachée près de là pour voir ce que deviendrait l'enfant.

La fille de Pharaon ne tarda pas à venir se baigner, accompagnée de ses suivantes. Quand elle aperçut ce panier, elle voulut voir ce qu'il y avait dedans, et elle se le fit apporter par une de ses femmes. La princesse, qui avait bon cœur, enleva les linges et vit couché au fond ce beau petit garçon qui criait. « C'est sans doute l'enfant d'un Hébreu, » dit-elle.

Marie-Thérèse Pourquoi dit-elle un Hébreu, au lieu d'Israélite ?

Grand'mère. Parce qu'on les appelait aussi Hébreux, à cause du pays d'Hébron, où ils avaient vécu longtemps et d'où ils venaient.

La fille de Pharaon eut pitié de ce pauvre petit Hébreu et elle résolut de le sauver. « Que quelqu'un aille me chercher une nourrice, » dit-elle.

Aussitôt la fille de Jocabed se présenta devant la princesse et lui proposa une nourrice qu'elle connaissait. La princesse l'ayant acceptée avec joie, Marie courut chercher sa mère, qui remercia Dieu de l'avoir protégée dans son malheur, et qui reçut avec une grande joie son enfant des mains de la fille de Pharaon. Elle le nourrit et le garda jusqu'à ce qu'il fût assez grand pour se passer des soins de sa mère.

La fille de Pharaon reprit l'enfant, l'adopta pour fils, et l'appela Moïse, ce qui veut dire *sauvé des eaux*.

Quand Moïse fut grand, il résolut de quitter le palais du roi, ne pouvant plus supporter de vivre dans le luxe et les honneurs, pendant que ses frères les Israélites étaient soumis à toutes sortes d'injustices et de souffrances.



Héliogravure AUBAND.

Moïse sauvé des eaux..

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS

PETIT-LOUIS. Quel âge avait-il ?

GRAND'MÈRE. Il avait quarante ans.

HENRIETTE. Comment savait-il qu'il était Israélite?

GRAND'MÈRE. Sa mère, son père et sa famille le lui avaient certainement appris; d'ailleurs, la princesse elle-même l'ayant deviné, quand elle le sauva des eaux, Pharaon et toute la cour devaient le savoir.

JEANNE. Je trouve que c'était ingrat à Moïse d'abandonner la princesse qui l'aimait et qui avait été très-bonne pour lui.

GRAND'MÈRE. La princesse était probablement morte, car on n'en parle plus du tout dans la Bible. Moïse était inspiré par Dieu, qui le destinait à être le sauveur de son peuple. D'ailleurs il avait rendu de grands services à Pharaon ; il avait commandé ses armées, il avait remporté plusieurs victoires contre les Éthiopiens, qui avaient plusieurs fois ravagé l'Égypte ; on pense même que Pharaon devint jaloux de la gloire de son petit-fils adoptif et qu'il était bien aise de s'en débarrasser.

Moïse sortit donc du palais de Pharaon, et, se promenant hors de la ville, il vit un Égyptien qui maltraitait cruellement un Israélite. Moïse accourut au secours de son frère, tua l'Égyptien, puis l'enterra dans le sable, afin qu'on ne sût pas ce qui était arrivé.

Le lendemain il aperçut deux Hébreux qui se battaient ; il alla à eux et leur reprocha leur violence. L'un d'eux lui répondit : « Qui vous a nommé juge sur nous? Est-ce que vous voulez me tuer comme vous avez fait hier à cet Égyptien que vous avez enterré dans le sable?

Moïse eut peur et se dit : « Qui a pu raconter cette chose ? » Pharaon en fut bientôt informé, et il fit chercher Moïse pour le faire mourir. Moïse, en ayant été averti, s'enfuit jusque dans le pays de Madian, qui était hors de l'Égypte.

Moïse, étant fatigué, s'assit près d'un puits. Les sept filles de *Raguel*, qu'on appelait aussi JÉTHRO, prêtre de Madian, vinrent à ce puits pour remplir les canaux où s'abreuvaient les troupeaux, et

elles voulurent faire boire les leurs qui attendaient. Mais des bergers étant venus voulurent chasser les sept filles et leurs troupeaux. Moïse prit parti contre les bergers, et, les ayant forcés de se retirer, il fit boire les troupeaux des filles de Jéthro.

Quand les filles furent rentrées, leur père leur demanda pourquoi elles rentraient plus tôt qu'à l'ordinaire.

Elles lui racontèrent ce qui leur était arrivé, et comment un Égyptien les avait protégées contre les bergers.

« Où est-il ? dit Jéthro. Pourquoi ne l'avez-vous pas amené ? Allez le chercher pour que nous le fassions manger et reposer. »

Les sept filles ramenèrent Moïse, qui plut à Jéthro ; il demeura chez lui, et plus tard il épousa Séphora, une de ses sept filles.

L

LE BUISSON ARDENT

(1400 ans avant J.-C.)

Moïse resta pendant quarante ans chez son beau-père Jéthro ; il faisait paître ses troupeaux ; il eut deux fils de Séphora.

Un jour, il avait mené ses troupeaux près de la montagne d'Horeb, qui est un des sommets du Mont Sinaï ; il vit au bas de cette montagne un buisson entouré d'une grande flamme qui ne se consumait pas. Moïse, ayant regardé quelque temps, fut surpris que cette grande flamme ne brûlât pas le bois qu'elle enveloppait.

« Il faut, dit-il, que j'aille voir cette merveille et comment il se fait que le feu ne consume pas ce qu'il touche. »

Le Seigneur, qui était dans le buisson, le voyant venir, l'appela : « Moïse !

— Me voici, répondit-il.

— N'approche pas, lui dit le Seigneur. Ote les souliers de tes pieds, parce que tu marches sur une terre sainte. Je suis le Dieu de tes pères, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. »

Moïse, ayant ôté ses souliers, se cacha le visage avec ses mains, n'osant regarder le Seigneur.

« J'ai vu l'affliction de mon peuple, lui dit le Seigneur ; j'ai entendu ses prières, je veux le délivrer des mains des Égyptiens. Je t'enverrai vers Pharaon, afin que tu fasses sortir mon peuple qui est le peuple d'Israël.

— Que suis-je, moi, Seigneur, répondit humblement Moïse, pour aller paraître devant Pharaon, et pour tirer mes frères de l'esclavage ? »

Le Seigneur lui dit : « Je serai avec toi, et, lorsque tu auras délivré mon peuple, tu m'offriras un sacrifice sur cette montagne.

— Seigneur, reprit Moïse, quand j'irai vers les enfants d'Israël et que je leur dirai : Le Dieu de mes pères m'a envoyé vers vous, ils me diront : Quel est son nom ? Que leur répondrai-je ? »

Dieu lui dit : « JE SUIS CELUI QUI EST. Tu diras aux enfants d'Israël : CELUI QUI EST m'a envoyé vers vous. »

Le Seigneur lui parla longtemps encore, lui enseignant ce qu'il devait dire.

« Ils ne me croiront pas, Seigneur, répondit Moïse, et ils me traiteront d'imposteur.

— Que tiens-tu dans ta main ? lui dit alors le Seigneur.

— Une verge, répondit Moïse.

— Jette-la par terre. »

Moïse la jeta ; elle fut immédiatement changée en serpent. Moïse eut peur et s'enfuit.

GASTON. Comment ! une verge pour fouetter ?

GRAND'MÈRE. Non, mon enfant ; une verge veut dire aussi un bâton

ou une baguette. Moïse s'en servait comme d'une houlette pour conduire ses troupeaux.

Jacques. Ce pauvre Moïse est un peu poltron, ce me semble. Comment ne comprenait-il pas que, si près de Dieu, il n'avait rien à craindre ?

Grand'mère. Il aurait dû le comprendre ; mais il était très-humble, et il ne pouvait croire que le Seigneur l'eût choisi pour une si grande œuvre ; il crut que le Seigneur voulait seulement l'éprouver.

La voix de Dieu rappela Moïse et lui dit : « Prends ce serpent par la queue. » Moïse le prit, et le serpent redevint une verge. « Mets ta main dans ton sein, » lui dit encore le Seigneur. Moïse obéit et la retira couverte de lèpre.

Françoise. Qu'est-ce que c'est que la lèpre?

Grand'mère. C'est une horrible maladie qui était très-commune chez les Juifs et qui couvrait le corps de plaies saignantes et de croûtes blanches et infectes, qui causaient une vive douleur et une démangeaison insupportable.

« Remets ta main dans ton sein, » lui dit le Seigneur. Il la remit et la retira parfaitement guérie.

« Tu feras ces miracles devant eux, dit-il à Moïse, et ils te croiront.

— Seigneur, dit encore Moïse, comment pourrai-je parler à Pharaon, moi qui ai toujours parlé difficilement ? Et même depuis que je vous ai parlé, je sens qu'il m'est plus difficile de prononcer. »

Armand. Est-ce que c'était vrai, Grand'mère ?

Grand'mère. Oui, Moïse disait vrai ; il bégayait, il avait de la difficulté à prononcer les mots.

« N'est-ce pas moi, répondit le Seigneur, qui fais les sourds, les muets, les bègues, les aveugles ? Va, je serai dans ta bouche, et je t'apprendrai ce que tu devras dire.

— Je vous en prie, Seigneur, envoyez à Pharaon un homme plus habile que je ne le suis. »

Le Seigneur reprocha à Moïse son humilité exagérée. Il lui ordonna de partir ; seulement il lui permit, pour lui enlever toute inquiétude, d'emmener avec lui son frère Aaron, qui parlait très-bien. « Prends la verge que tu tiens à la main ; c'est avec elle que tu feras des miracles. »

Moïse s'en alla donc ; il retourna chez son beau-père Jéthro ; il lui raconta l'aventure miraculeuse du buisson ardent et les paroles du Seigneur. Jéthro, comprenant la volonté de Dieu, dit à Moïse : « Va en paix. » Moïse fit ses préparatifs de départ, et le Seigneur lui dit : « Ceux qui voulaient te faire du mal en Égypte sont morts. Pharaon est mort, un autre Pharaon lui a succédé ; va donc sans plus attendre et ne crains rien. Tu rencontreras en route ton frère Aaron, auquel j'ai commandé d'aller au-devant de toi, afin de t'accompagner chez le nouveau roi d'Égypte. »

Moïse se mit donc en route avec sa femme et ses fils : il rencontra son frère Aaron, comme le lui avait annoncé le Seigneur, et tous deux se présentèrent devant Pharaon, après avoir parlé au peuple juif, et avoir fait, en présence de leurs frères les Israélites, plusieurs miracles qui prouvèrent qu'ils étaient réellement les envoyés de Dieu.

LI

MOÏSE ET AARON DEVANT PHARAON

(Même année, 1400 ans avant J.-C.)

Pharaon reçut Moïse et Aaron ; mais, quand ils lui eurent dit qu'ils demandaient à tirer leurs frères les Israélites de l'esclavage,

et à les faire sortir d'Égypte pour les mener dans un pays que le Seigneur avait promis à leurs pères, Pharaon refusa de leur accorder leur demande, disant : « J'ai besoin des Israélites pour les monuments que je fais construire dans toute l'Égypte ; je ne les laisserai pas aller ; je ne connais pas le Seigneur qui vous a envoyés vers moi. »

Moïse et Aaron insistèrent, mais Pharaon les chassa sans vouloir leur rien accorder. Il fit venir ses intendants et leur dit : « Augmentez le travail des Israélites ; refusez-leur la paille et le bois nécessaires pour faire les briques, et obligez-les, malgré cela, à apporter la même quantité de briques. »

Les intendants portèrent ces ordres injustes aux chefs des travaux ; les Israélites furent alors encore plus accablés de travail ; et, quand ils n'apportaient pas la quantité de briques qu'on leur avait demandée, on les battait de verges, de sorte qu'ils furent plus malheureux qu'auparavant. Ils allèrent se plaindre à Moïse et à Aaron.

Louis. Mais pourquoi ne se révoltaient-ils pas ? Puisqu'ils étaient si nombreux, ils pouvaient bien se défendre contre des injustices et des cruautés.

Grand'mère. D'abord, ils n'avaient pas d'armes, parce qu'ils étaient en état d'esclavage ; ensuite ils étaient disséminés dans toute l'Égypte, et, pour se révolter, il eût fallu se réunir, arranger des moyens de résistance, avoir des chefs.

Jacques. Mais Moïse et Aaron devaient être leurs chefs.

Grand'mère. Peu d'Israélites connaissaient encore Moïse et Aaron. On n'avait pas eu le temps de se voir, de décider ce qu'on ferait.

Quand Moïse et Aaron eurent entendu les Israélites qui se plaignaient et qui leur reprochaient de les avoir rendus bien plus malheureux qu'auparavant, ils consultèrent le Seigneur, qui leur dit de retourner chez Pharaon et de faire des miracles en sa pré-

sence pour le faire trembler devant la toute-puissance du Dieu d'Israël.

Moïse et Aaron allèrent parler encore à Pharaon, mais il ne les écouta pas plus que la première fois. Moïse jetant sa verge par terre, elle devint un serpent qui épouvanta Pharaon et sa cour. Moïse alors prit le serpent qui redevint une verge comme devant le buisson ardent. Les magiciens de Pharaon.....

Paul. Qu'est-ce que c'est que des magiciens ?

Grand'mère. Des magiciens étaient des faux prêtres, qui s'alliaient avec le démon pour tromper les hommes et les empêcher de croire au vrai Dieu. Ces magiciens dirent à Pharaon de ne pas croire en la puissance des envoyés du Dieu des Israélites ; que ce qu'ils avaient fait n'était pas difficile et qu'eux-mêmes en feraient autant. « Faites, » dit Pharaon.

Alors les magiciens, ayant fait quelques préparatifs en invoquant le démon, jetèrent aussi leurs verges, qui devinrent des serpents ; mais ils eurent beau faire, ils ne purent pas les faire redevenir des verges. Moïse et Aaron, voyant la frayeur de Pharaon et de sa suite devant ces serpents qui couraient partout, jetèrent par terre leurs verges qu'ils tenaient à la main : elles se changèrent en serpents, qui poursuivirent ceux des magiciens et les dévorèrent tous. Après quoi, elles redevinrent des verges comme auparavant.

Henriette. Ces serpents étaient-ils de vrais serpents ?

Grand'mère. Ceux de Moïse et d'Aaron étaient de vrais serpents, car le bon Dieu ne trompe personne, et c'était lui qui faisait ces changements. Mais les serpents des magiciens n'étaient que des apparences de serpents ; c'étaient des tromperies du démon, c'est-à-dire des choses qui ne sont pas ce qu'elles paraissent être.

Henriette. Grand'mère, je trouve cela très-singulier ; comment ces magiciens pouvaient-ils faire les mêmes miracles que Moïse et Aaron ? et comment Pharaon pouvait-il distinguer que Moïse et Aaron fussent envoyés par un Dieu plus puissant que les

sens, puisque les magiciens faisaient les mêmes choses merveilleuses ?

Grand'mère. Le démon, quoique infiniment moins puissant que le Dieu qui l'a créé, a pourtant conservé, par la permission de Dieu, une puissance bien supérieure à celle des hommes ; grâce à cette puissance, il aide ceux qui l'invoquent à tromper les autres hommes et à les faire aller en enfer après leur mort. Ces hommes assez méchants pour se faire amis du démon reçoivent ainsi de lui une certaine puissance qui paraît miraculeuse, mais qui n'est rien auprès des vrais miracles exécutés par les serviteurs du bon Dieu.

Pharaon crut à ses magiciens et renvoya encore Moïse et Aaron sans vouloir les écouter.

Le Seigneur leur ordonna d'y retourner le lendemain et de faire d'autres miracles devant lui.

LII

LES PLAIES D'ÉGYPTE

(Même année, 1400 ans avant J.-C.)

PREMIÈRE PLAIE : LES EAUX CHANGÉES EN SANG.

Moïse et Aaron revinrent donc chez Pharaon, qui les reçut au bord du Nil, entouré de ses magiciens. Après avoir encore demandé la délivrance des Israélites, Moïse et Aaron, ne pouvant rien ob-

tenir, touchèrent avec leurs verges l'eau du Nil ; elle fut immédiatement changée en sang. Les magiciens firent apporter un seau et le changèrent aussi en sang ; mais ils ne purent pas changer ce sang en eau pure.

ARMAND. Était-ce de vrai sang ?

GRAND'MÈRE. Probablement non ; c'était de l'eau qui avait la couleur du vrai sang.

Pharaon refusant toujours de laisser partir les Israélistes, Moïse lui dit :

« Puisque vous désobéissez au Seigneur, tout votre peuple sera puni. »

Toutes les eaux de l'Égypte furent immédiatement changées en sang ; tous les poissons périrent, et tout le pays fut inondé de sang.

Ce fut la première plaie d'Égypte.

Ce terrible miracle dura sept jours, après lesquels Moïse rendit aux eaux leur pureté naturelle, et il retourna chez Pharaon.

DEUXIÈME PLAIE : LES GRENOUILLES.

(Même année, 1400 ans avant J.-C.)

Moïse ayant demandé à Pharaon s'il consentait à laisser partir les Israélites, Pharaon ne put se décider à lui accorder sa demande, et Moïse lui dit :

« Puisque vous refusez encore d'obéir au Seigneur, toute la terre d'Égypte va être couverte de grenouilles. » Il dit à Aaron d'étendre sa baguette vers le fleuve, et il en sortit aussitôt une quantité innombrable de grenouilles qui couvrirent tout le pays. De tous les ruisseaux, de tous les puits même, il sortait des grenouilles qui

entraient partout, jusque dans les maisons et dans les lits, de sorte que la terre et les murs en étaient couverts.

Peu de jours après, Pharaon appela Moïse et Aaron et leur dit : « Délivrez-moi et mon pays de ces grenouilles ; je ne puis les supporter. Et je laisserai aller les Israélites.

— Quand voulez-vous que je prie le Seigneur pour qu'il vous en délivre, et quand nous laisserez-vous emmener nos frères ? dit Moïse.

— Demain, dit Pharaon.

— C'est bien ; demain vous serez délivrés, et mes frères aussi. »

Le lendemain, Moïse s'étant mis en prières, toutes les grenouilles de la terre rentrèrent dans les eaux, celles des maisons moururent ; on en fit de grands tas qui pourrirent et qu'on enfouit en terre.

TROISIÈME PLAIE : LES MOUCHERONS. — QUATRIÈME PLAIE : LES MOUCHES VENIMEUSES.

(1400 ans avant J.-C.)

Les grenouilles ayant disparu, Pharaon refusa d'exécuter sa promesse et de laisser partir les Israélites. Alors Moïse et Aaron, par l'ordre de Dieu, frappèrent la terre avec leurs verges, et au même instant il en sortit une nuée de moucherons; toute l'Égypte en fut infectée ; ils entraient partout, l'air en était rempli.

Les magiciens de Pharaon, qui jusqu'ici avaient réussi à faire en petit les miracles que faisait Moïse, ne purent pas cette fois-ci réussir à produire un seul moucheron, Dieu ne permettant pas que leurs faux miracles pussent imiter plus longtemps les œuvres de sa puissance divine. Ils dirent donc à Pharaon : « C'est le doigt de Dieu qui est ici. » Mais Pharaon ne voulut pas les écouter.

Henriette. Grand'mère, cette obstination est inconcevable.

Grand'mère. Certainement; elle venait du démon, à qui ce méchant roi s'était donné.

Alors Moïse lui dit :

« Si demain vous n'exécutez pas l'ordre du Seigneur, si vous ne laissez pas aller son peuple, vous aurez non-seulement des moucherons, mais encore des mouches très-venimeuses qui piqueront les hommes et qui feront venir par leurs piqûres des plaies douloureuses. Et le peuple d'Israël sera miraculeusement rassemblé dans la terre de Gessen, qui sera un lieu de délices dans lequel on ne souffrira ni des mouches ni des moucherons, ni d'aucun des maux que le Seigneur vous envoie. »

Pharaon refusa avec colère ce que demandait Moïse; et une multitude de mouches venimeuses fondirent sur tout ce qui avait vie, et tous les hommes furent couverts de piqûres très-douloureuses. La terre de Gessen, où Dieu avait rassemblé les Israélites, fut seule épargnée. Enfin Pharaon, abattu lui-même par la souffrance, appela Moïse et lui dit : « Allez avec votre peuple offrir vos sacrifices, et priez votre Dieu pour moi.

— Demain je prierai le Seigneur pour vous, répondit Moïse; mais ne nous trompez plus, le Seigneur vous frapperait encore plus sévèrement. »

Le lendemain, Moïse pria en effet, et au même moment toute l'Égypte fut débarrassée des mouches, sans qu'il en restât une seule.

Ce qui est admirable dans tous ces miracles de Moïse, c'est qu'il les faisait à la face de tout un peuple, ou plutôt de deux peuples, les Israélites et les Égyptiens. Il était impossible de les nier ou de les expliquer autrement que par la toute-puissance de Dieu. Moïse les a racontés, les a écrits dans les livres saints, du vivant de ces millions d'hommes, et personne n'a même eu l'idée de les démentir.

CINQUIÈME PLAIE : PESTE SUR LES BÊTES. — SIXIÈME PLAIE : ULCÈRES SUR LES HOMMES. — SEPTIÈME PLAIE : GRÊLE.

(1400 ans avant J.-C.)

Mais Pharaon, s'endurcissant dans le mal, refusa encore de laisser partir le peuple israélite. Le Seigneur ordonna à Moïse et à Aaron de retourner auprès de Pharaon et de le menacer de plus grands malheurs encore s'il continuait à résister au Seigneur Dieu d'Israël. « Toutes les bêtes, dit-il, seront frappées d'une peste qui les fera mourir. Celles du peuple d'Israël seront seules épargnées. » Moïse obéit au Seigneur, et, trouvant Pharaon aussi rebelle que par le passé, il déclara que le lendemain toutes les bêtes des Égyptiens périraient.

Pharaon envoya le lendemain pour s'informer si la menace de Moïse s'était accomplie ; on vint lui dire qu'il n'y avait plus une seule bête vivante dans tous les environs ; il en fut de même dans toute l'Égypte. Les Israélites n'en perdirent pas une dans le pays de Gessen.

Pharaon ne voulant pas laisser aller les Israélites, Moïse, d'après l'ordre de Dieu, prit une poignée de cendre en présence de Pharaon et la lança en l'air. Au même moment tous les Égyptiens, à commencer par le roi, furent couverts d'ulcères, c'est-à-dire de plaies affreuses et infectes ; aucun des Israélites n'en fut atteint.

Jacques. Grand'mère, comment Pharaon, qui était si méchant, ne faisait-il pas tuer Moïse et Aaron ?

Grand'mère. Dieu ne permit pas à ce tyran, tout furieux qu'il était, de toucher à la vie de ces deux serviteurs fidèles qui devaient délivrer les Israélites.

Cette sixième plaie ne suffisant pas encore pour effrayer Pharaon, Moïse leva sa verge et fit tomber une grêle si épouvantable que tous les hommes qui étaient dans les champs ou dans les rues furent tués, les arbres furent brisés, les toits des maisons furent percés. Il n'y eut de préservée que la terre de Gessen, où il ne tomba pas un seul grêlon. Pharaon eut bien peur cette fois et promit de laisser partir les Israélites. Mais quand la grêle cessa et que Pharaon fut remis de sa frayeur, il refusa de tenir sa promesse.

HUITIÈME PLAIE : SAUTERELLES. — NEUVIÈME PLAIE : TÉNÈBRES.

(1400 ans avant J.-C.)

Le Seigneur envoya sur l'Égypte une multitude de sauterelles qui dévorèrent toutes les récoltes de blé des Égyptiens et toute la verdure des champs et des terres. Puis une neuvième plaie, qui fut une telle obscurité, qu'on ne pouvait rien voir, et qu'on ne savait pas où on marchait, ni ce qu'on faisait.

Petit-Louis. Pourquoi n'allumait-on pas du feu, des bougies ?

Grand'mère. Parce que tous les feux s'éteignaient, aucune lumière n'éclairait. Pendant ce temps, les Israélites y voyaient très-clair et adoraient le Seigneur ; le soleil brillait pour eux dans tout son éclat.

Pharaon consentit enfin au départ de Moïse. Il le fit venir ; les ténèbres disparurent, et il lui dit : « Partez avec votre peuple ; qu'ils emmènent leurs femmes et leurs enfants, mais qu'ils laissent leurs troupeaux, car je les veux. »

Moïse lui dit : « Tous nos troupeaux sortiront avec nous ; ils sont à nous, et nous en avons besoin pour offrir des sacrifices

au Seigneur. » Pharaon entra dans une grande colère et dit à Moïse : « Retirez-vous et gardez-vous de vous présenter devant moi ; car, en quelque lieu que ce soit, vous mourrez. »

Moïse le quitta en disant : « Je ne reverrai jamais ton visage. »

DIXIÈME PLAIE : MORT DES PREMIERS-NÉS D'ÉGYPTE.

(1400 ans avant J.-C.)

Le Seigneur apparut à Moïse et lui dit :

« Je ne frapperai plus Pharaon que d'une seule plaie, après laquelle tu emmèneras mon peuple, car toute l'Égypte sera dans la douleur et dans l'abattement. Je ferai mourir tous les premiers-nés des hommes et des animaux, le fils aîné de Pharaon périra ; il en sera de même chez tous les Égyptiens. J'enverrai mon Ange à minuit pour les faire tous mourir. Afin que les premiers-nés de mon peuple ne soient pas frappés par l'Ange exterminateur, dis-leur ceci en les rassemblant :

« Que chaque homme demande à un Égyptien des vases d'argent et d'or, qu'au dixième jour de ce mois il prenne un agneau blanc et sans tache, qui ait un an. Le soir du cinquième jour, chacun immolera son agneau pour lui et pour sa maison. Vous tremperez dans son sang un petit bouquet d'hysope. »

Françoise. Qu'est-ce que c'est que l'hysope ?

Grand'mère. C'est une plante amère que les Israélites mangeaient à leurs repas, comme nous faisons encore pour certains légumes et pour certaines herbes, tels que persil, salade, radis, cresson, etc.

« Vous ferez sur vos portes une croix avec le sang de l'agneau, afin que l'Ange ne frappe pas le premier-né de cette maison. Vous ferez rôtir l'agneau ; et toute la maison se rassemblera et

mangera l'agneau tout entier avec du pain sans levain et des laitues sauvages. Avant de manger l'agneau rôti, vous vous habillerez comme pour un voyage; vous aurez une ceinture autour des reins, des souliers aux pieds et un bâton à la main. Ce repas s'appellera la PAQUE, c'est-à-dire le PASSAGE du Seigneur. S'il reste quelque chose de l'Agneau, vous le brûlerez, afin qu'il n'y en ait plus rien.

« Cette même nuit mon Ange exterminera tous les premiers-nés de l'Égypte.

« Tous les ans, à pareil jour, vous célébrerez la Pâque pour fêter votre délivrance, car, à partir de cette nuit, Pharaon et les Égygtiens, au lieu de vous empêcher de partir, hâteront votre départ. Et, quand le jour sera venu, vous vous mettrez en chemin pour la terre que j'ai promise à vos pères, emportant tout ce que vous pourrez des dépouilles des Égyptiens. »

VALENTINE. Mais, grand'mère, est-ce que ce n'est pas voler, cela?

GRAND'MÈRE. Non, mon enfant : voler, c'est prendre injustement le bien d'autrui. Ici, le peuple de Dieu prenait très-justement l'or et l'argent de l'Égypte, d'abord parce que c'était l'ordre de Dieu, qui est maître de toutes choses, ensuite parce qu'ils avaient le droit de se payer ainsi, et d'une manière bien insuffisante, de tous les immenses travaux pour lesquels ils n'avaient reçu que des coups.

Moïse fit donc comme le Seigneur le lui avait ordonné, et, au jour indiqué, chacun se trouva prêt pour faire la Pâque et pour se mettre en route avec tout ce qu'il possédait et avec tout ce qu'il avait pu tirer des Égyptiens en or, en argent et en habits.

Cette nuit-là, l'Ange de la mort passa sur toute l'Égypte et frappa de mort tous les premiers-nés.

Pharaon, s'étant levé vers le matin, trouva son fils aîné sans vie; il poussa des cris lamentables; il en fut de même pour toute l'Égypte, excepté chez les enfants des Hébreux qui ne furent pas

frappés à cause de la croix de sang qui gardait leur porte ; on n'entendait que des cris et des hurlements.

Pharaon, reconnaissant enfin la puissance du Dieu des Israélites, fit venir Moïse et lui dit avec des cris et des sanglots :

« Retirez-vous bien vite avec tous vos Israélites, vos troupeaux et tout ce que vous possédez ; emportez tout ce que vous voulez, mon or, mon argent ; allez sacrifier à votre Dieu comme vous le dites, et débarrassez mon pays de votre présence qui nous est si fatale. »

Tous les Égyptiens dirent de même aux Israélites, et, pour hâter leur départ, leur donnèrent l'or, l'argent et les habits qu'ils possédaient.

Pour mettre de l'ordre dans leur marche, Moïse avait ordonné que les enfants d'Israël se partageassent par tribus. Les douze fils de Jacob avaient formé chacun une famille ou tribu qui portait son nom, et chacune était devenue un véritable peuple ; il y avait donc douze tribus ; chacune avait son chef.

VALENTINE. Y a-t-il beaucoup de monde ?

GRAND'MÈRE. Il y avait six cent mille hommes, sans compter les femmes et les enfants. Chaque chef de tribu avait donc environ cinquante mille hommes à commander.

Moïse et Aaron partirent donc, emmenant tous leurs frères et les grandes richesses qu'ils avaient prises aux Égyptiens. Ils avaient vécu dans le pays de Chanaan et en Égypte pendant quatre cent trente ans, et il y avait deux cent quinze ans qu'ils étaient esclaves. Avec les femmes et les enfants, il y avait plus de deux millions d'individus.

LIII

LA COLONNE DE FEU ET DE NUÉE

(Même année, 1400 ans avant J.-C.)

Moïse ne mena pas les Israélites dans le pays des Philistins, pays très-fertile, mais qui touchait à l'Égypte; il eut peur qu'en restant si près, il n'y eût des guerres entre les Israélites et les Égyptiens, et que les Israélites ne retournassent en Égypte. Ayant consulté le Seigneur sur ce qu'il devait faire, Dieu lui indiqua la route qu'il devait prendre en faisant marcher devant son peuple une nuée ou nuage qui avait la forme d'une colonne. Dans l'obscurité, cette colonne devenait lumineuse et éclarait tout le camp.

La nuée les mena par le désert en marchant vers la mer Rouge. Moïse emporta les ossements de Jacob et de Joseph, comme ils l'avaient demandé, et les Israélites arrivèrent au bord de la mer Rouge après trois jours de marche.

Petit-Louis. Et qu'est-ce qu'ils mangeaient dans le désert?

Grand'mère. Moïse avait fait emporter à chacun d'eux une grande quantité de farine; ils en faisaient des espèces de pains, et ils ne manquaient pas de nourriture.

LIV

PASSAGE DE LA MER ROUGE

(Même année, 1400 ans avant J.-C.)

Quand ils furent campés au bord de la mer, ils aperçurent au loin derrière eux une armée qui les poursuivait.

GASTON. Ah, mon Dieu! qu'est-ce que c'était?

GRAND'MÈRE. C'était encore Pharaon avec une nombreuse armée; après les premiers moments d'effroi et de chagrin de la mort de leurs premiers-nés, ils s'étaient repentis d'avoir laissé partir les Israélites. Pharaon réfléchit qu'il n'avait plus d'esclaves pour faire exécuter tous ses travaux; il regretta l'or, l'argent, les habits qu'on les avait laissés emporter, et il rassembla son armée pour les poursuivre et les forcer à revenir en Égypte. Pharaon suivit leurs traces et les rejoignit sans peine près de la mer Rouge. Les Israélites furent saisis de frayeur en les voyant, et ils reprochèrent à Moïse de les avoir emmenés. « A quoi servait-il de nous délivrer de l'esclavage pour nous faire mourir dans le désert? dirent-ils à Moïse. Ne valait-il pas mieux nous laisser vivre esclaves que de nous faire tuer et laisser nos corps sans sépulture? »

VALENTINE. Les Israélites sont bien ingrats. Après tous les miracles que Moïse avait faits pour les délivrer, ils auraient dû avoir confiance en lui, et prier le Seigneur de les protéger, au lieu de se plaindre et de faire des reproches à ce pauvre Moïse.



Héliogravure ADURAND.

Délivrance des Israélites et ruine des Égyptiens dans la mer Rouge.

BIBLIOTHÈQUE POUR TOUS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS

Grand'mère. Tu as bien raison, chère enfant ; mais les Israélites avaient beaucoup perdu de leur foi à force d'avoir vécu avec des païens. Tu les verras toujours mécontents, toujours prêts à murmurer et à se révolter contre les ordres de Dieu.

Moïse leur répondit : « Ne craignez rien ; souvenez-vous des merveilles qu'a faites le Seigneur pour vous sauver. Marchez vers la mer. Les Égyptiens qui vous poursuivent ne pourront vous atteindre, et ils périront tous. »

Au même moment, la nuée miraculeuse qui précédait les Israélites se trouva transportée derrière leur camp ; elle répandit une profonde obscurité dans l'armée des Égyptiens, qui fut obligée de s'arrêter jusqu'au lendemain. Le camp des Israélites fut, au contraire, éclairé comme en plein jour.

Aussitôt Moïse toucha la mer de sa verge, et les eaux de la mer Rouge s'ouvrirent pour faire un passage au peuple de Dieu. Ils entrèrent dans la mer, et ils la traversèrent sans même se mouiller, les eaux restant à leur droite et à leur gauche comme deux hautes murailles. Toute la multitude des Israélites passa ainsi la mer pendant la nuit, et la nuée se retrouva devant eux.

Le lendemain, quand le jour vint, les Égyptiens furent bien surpris de ne plus trouver d'Israélites et de les voir campés de l'autre côté de la mer.

Pharaon, étant averti, vint près de la mer, et voyant le passage extraordinaire entre deux murailles d'eau, qui restaient droites comme des montagnes, il ordonna à sa troupe de suivre ce même chemin. Ils y entrèrent donc, et Pharaon, voyant qu'ils marchaient à pïed sec, les y suivit aussi avec ses chariots et toute sa cavalerie. Ils arrivèrent ainsi jusqu'au milieu de la mer ; quand toute l'armée de Pharaon y fut engagée, Dieu dit à Moïse d'étendre sa verge du côté de la mer. Moïse le fit, et aussitôt les deux murailles d'eau se rapprochèrent avec un fracas épouvantable et engloutirent Pharaon avec toute son armée : personne n'échappa ; tous périrent dans la mer. Les Israélites, voyant cette merveille, adorèrent enfin la puis-

sance du Seigneur et crurent à celle que Moïse avait reçue du Tout-Puissant. Ils chantèrent les louanges du Seigneur. Marie, sœur de Moïse et d'Aaron, composa un beau cantique que le peuple chanta avec elle.

LV

LES EAUX AMERES

LES CAILLES — LA PLUIE DE MANNE

(Même année, 1400 ans avant J.-C.)

Moïse quitta la mer Rouge et entra dans le désert de Sur. Ayant marché pendant trois jours, ils ne trouvèrent pas d'eau ; leur provision était épuisée. Allant un peu plus loin, ils arrivèrent devant le lac de Mara ; mais quand ils voulurent boire de cette eau, ils la trouvèrent si amère qu'ils ne purent l'avaler.

Alors ils commencèrent à murmurer, disant : « Que boirons-nous ? est-ce pour nous faire mourir de soif qu'on nous a amenés ici ? »

Moïse pria le Seigneur, qui lui montra un morceau de bois et le lui fit jeter dans le lac ; aussitôt ces eaux si amères devinrent douces comme celles des meilleures fontaines.

Ils allèrent ensuite au désert de Sin, près du mont Sinaï ; ils y arrivèrent six semaines après avoir quitté l'Égypte, et les provisions qu'ils avaient rapportées d'Égypte étaient épuisées, de sorte que, n'ayant rien à manger, ils se mirent à murmurer. « Est-ce pour

nous faire mourir de faim qu'on nous a tirés d'Égypte ? Là, du moins, nous avions des marmites pleines de viandes et d'oignons délicieux, nous mangions du pain tant que nous en voulions ! Ne valait-il pas mieux nous laisser mourir là-bas ? Nous y étions moins malheureux. »

Moïse se mit en prière et dit au peuple : « Ce soir même vous aurez de la chair en abondance, et demain et tous les jours vous aurez une nourriture délicieuse qui vous sera envoyée chaque matin par le Seigneur. »

Aussitôt on vit arriver une telle multitude de cailles, que la terre en était couverte, et chacun en prit tant qu'il en voulut.

Le lendemain, quand on fut réveillé dans le camp, on vit que la terre était couverte de grains blancs comme la neige. « Qu'est-ce que c'est ? » se demandait le peuple d'Israël. Moïse leur dit : « C'est la MANNE, c'est-à-dire le pain que vous envoie le Seigneur ; ramassez-en suffisamment pour la journée ; demain il en tombera encore du ciel, et de même tous les jours pendant que vous serez dans le désert, jusqu'à ce que vous entriez dans la terre que le Seigneur a promise à notre père Abraham. Mais n'en ramassez pas plus que pour une journée, car le Seigneur veut que vous travailliez tous les jours à ramasser votre nourriture. Le jour du sabbat, qui est le jour du Seigneur, le jour du repos, il n'en tombera pas ; la veille du sabbat, vous en recueillerez pour deux jours. »

On appela MANNE ces petits grains blancs, de MANHÚ, mot hébreu qui veut dire : QU'EST-CE QUE CELA ?

Les Israélites se mirent donc à ramasser la manne ; quelques-uns en ramassèrent plus qu'il n'en fallait, mais le lendemain elle se trouva gâtée et pleine de vers : il fallut qu'ils fissent tous les matins leur provision pour la journée. La veille du sabbat, Moïse leur dit d'en ramasser pour deux jours et qu'elle ne se corromprait pas, et c'est ce qui arriva.

PETIT-LOUIS. Qu'est-ce que c'était que cette manne ? quel goût avait-elle ?

Grand'mère. C'était une espèce de pain, comme on n'en fait pas sur la terre ; il tombait du ciel. La manne avait la propriété de prendre le goût que désirait celui qui la mangeait.

Armand. C'était très-commode ; on pouvait donc manger du pain, de la viande, tout ce qu'on aimait ?

Grand'mère. Oui, le bon Dieu permit que cela fût ainsi, pour empêcher les Israélites de regretter les repas qu'ils faisaient en Égypte.

Marie-Thérèse. Et combien de temps cette manne continua-t-elle à tomber ?

Grand'mère. Pendant quarante ans.

Paul. Comment ! leur voyage dura quarante ans ? Cette terre promise était donc bien loin ?

Grand'mère. Non ; s'ils y étaient allés tout droit, ils y seraient arrivés en quinze jours tout au plus. Mais Dieu punit leurs révoltes continuelles en les condamnant à demeurer voyageurs et errants dans le désert en face de cette terre promise où leurs enfants seuls reçurent la permission d'entrer. Aucun des hommes qui avaient été délivrés de l'esclavage des Égyptiens ne mérita d'y arriver ; tous moururent dans le désert, comme vous le verrez plus tard.

Jeanne. Mais qui donc arriva à la terre promise, puisqu'ils moururent tous ?

Grand'mère. Leurs enfants et leurs petits-enfants ; ceux qui furent condamnés à mourir dans le désert, avaient plus de vingt ans quand ils sortirent de l'Égypte ; c'étaient déjà des hommes, et ils savaient le mal qu'ils faisaient en se révoltant sans cesse contre le Seigneur et contre son serviteur Moïse. Le Seigneur continua à les faire voyager et de changer de place dans le désert.

LVI

EAU DU ROCHER

(Même année, 1400 ans avant J.-C.)

Un jour ils arrivèrent dans la terre d'Amalec, où il n'y avait pas d'eau. Ils commencèrent, selon leur habitude, à murmurer contre Moïse et à lui reprocher encore de les avoir fait sortir d'Égypte. Ils étaient dans une telle colère que Moïse eut peur qu'ils ne le tuassent, et il pria le Seigneur.

« Va, lui dit le Seigneur, près d'un rocher qui est ici au pied du mont Horeb ; frappe la pierre avec ta verge, et il en sortira de l'eau. »

Moïse fit ce que Dieu lui ordonnait, et aussitôt qu'il eut frappé le rocher, l'eau en sortit avec abondance et se répandit par petits ruisseaux dans tout le camp, de sorte que le peuple et les troupeaux purent boire à leur aise.

Le peuple qui habitait ce pays, voyant arriver ce peuple étranger, résolut de l'en chasser et marcha contre eux.

Moïse dit à son peuple : « Allez livrer bataille contre ces Amalécites. Vous serez vainqueurs, car pendant que vous combattrez, je prierai le Seigneur de vous être favorable. » Moïse choisit Josué pour commander les hommes qui devaient combattre les Amalécites ; pour lui, il monta sur le sommet du mont Horeb et éleva les mains vers le ciel ; Aaron et Hur étaient près de lui. Tant que les mains de Moïse étaient élevées vers le ciel, les Israélites étaient

vainqueurs ; mais, dès qu'il les abaissait, les Amalécites étaient victorieux. La fatigue faisait pourtant retomber ses bras sans qu'il eût la force de les relever ; alors Aaron et Hur, l'ayant fait asseoir sur une pierre, lui soutinrent les bras jusqu'au soir. Les Amalécites étant vaincus, leur roi Amalec prit la fuite, et son armée fut entièrement détruite.

LVII

JÉTHRO VISITE MOÏSE

(Même année, 1400 ans avant J.-C.)

Quand Moïse sortit de l'Égypte avec le peuple de Dieu, il avait envoyé à son beau-père *Jéthro*, dans le pays de Madian, sa femme *Séphora* et ses deux fils *Gersam* et *Éliézer*, craignant pour eux les fatigues d'un voyage dans le désert.

Jéthro, ayant appris tout ce qu'avait fait Moïse et le sachant dans son voisinage, alla le voir et lui amena Séphora et ses fils. Moïse alla au-devant d'eux, les reçut avec joie, et, les faisant entrer dans sa tente, leur raconta toutes les merveilles que le Seigneur lui avait fait accomplir devant Pharaon, pour délivrer son peuple de l'esclavage des Égyptiens. Jéthro fut ravi d'admiration en entendant les paroles de Moïse, et il voulut offrir un sacrifice en action de grâces.

Le lendemain, Moïse rendit devant lui la justice au peuple, ce qui dura depuis le matin jusqu'au soir. Jéthro, voyant Moïse si fatigué qu'il ne pouvait plus ni parler, ni même se soutenir, lui

représenta qu'il s'exténuait inutilement et qu'il s'ôtait le temps et la force nécessaires pour diriger les centaines de milliers d'hommes qu'il était chargé de gouverner.

« Prenez, dit-il, des hommes sages, justes, capables de juger les différends qui s'élèvent entre les familles; partagez votre peuple en groupes de mille, de cent et de dix familles; donnez à chacun de ces hommes sages la direction d'un groupe : ils entretiendront la paix dans leurs groupes, ils leur feront connaître la volonté de Dieu, et ils ne viendront vous demander vos avis que dans les cas graves où votre autorité sera nécessaire. De cette façon vous aurez moins de fatigue et plus de temps pour vous occuper des choses importantes et concernant le bien-être de tout le peuple. »

Moïse trouva que le conseil de Jéthro était bon, et il le suivit. Il choisit des hommes fermes et sages, il leur donna à diriger des groupes de mille hommes, de cent hommes, de cinquante hommes, selon leur capacité. Quand tout cela fut établi, Jéthro s'en retourna chez lui.

LVIII

MOÏSE AU MONT SINAÏ

(Même année, 1400 ans avant J.-C.)

Il y avait trois mois et trois jours que le peuple d'Israël était sorti d'Égypte; ils étaient dans le désert de Sin; ils campèrent au pied d'une haute montagne qu'on appelle le mont Sinaï.

Quand le peuple eut tendu ses tentes et qu'il fut bien établi

dans le camp, Moïse monta au haut de la montagne, car le Seigneur l'avait appelé ; et il lui dit : « Je serai caché dans une nuée, afin que personne ne puisse m'envisager, et aucun être vivant ne devra passer cette limite; toi seul tu entreras dans une nuée, afin que je te fasse connaître ma loi. Le peuple entendra ma voix. Mais auparavant, toi et tout le peuple, vous vous purifierez pendant trois jours. »

Moïse fit connaître au peuple l'ordre du Seigneur; et le troisième jour la nuée apparut au bas de la montagne. On commença à entendre un son semblable à celui de coups de tonnerre effroyables, on vit briller des éclairs ; la montagne semblait toute en feu; la trompette sonna avec un bruit terrible; la fumée s'élevait jusqu'au ciel comme d'une fournaise ardente. Ce bruit augmentait et faisait trembler d'épouvante tout le peuple. Moïse défendit que personne passât les limites marquées par le Seigneur. Il appela Aaron, afin qu'il vînt avec lui. Dieu, ayant fait monter Moïse au haut de la montagne, commença à lui parler, et il lui dicta ses dix commandements, que le Seigneur écrivit lui-même par le ministère des Anges sur des tables de pierre.

I. Je suis le Seigneur votre Dieu qui vous a tirés de l'Égypte, de la maison de servitude. Vous n'adorerez pas d'autre Dieu que moi.

II. Vous ne prendrez pas le nom du Seigneur votre Dieu en vain.

III. Souvenez-vous de sanctifier le jour du sabbat.

IV. Honorez votre père et votre mère, afin que vous viviez longtemps sur la terre.

V. Vous ne tuerez pas.

VI. Vous ne commettrez point de fornication.

VII. Vous ne déroberez pas.

VIII. Vous ne porterez pas de faux témoignage contre votre prochain.

IX. Vous ne désirerez pas la femme de votre prochain.

X. Vous ne désirerez pas sa maison, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni rien qui soit à lui.

Tout le peuple entendait la voix de Dieu, qui était éclatante comme le tonnerre; tous étaient dans la terreur, et ils s'éloignèrent, quoique Moïse leur eût dit : « Ne craignez pas; c'est la voix du Seigneur. »

Le peuple étant bien loin, Moïse s'approcha de la nuée où était voilé le Seigneur, et le Seigneur lui dit : « Monte tout au haut de la montagne; tu y monteras seul; que personne n'approche, car il mourrait. »

Moïse, passant au travers de la nuée, monta sur la montagne, et Dieu lui dicta ses volontés pour tout ce qui concernait son culte : la consécration des prêtres, la construction et l'ornement de l'Arche d'alliance, les usages religieux, les vêtements des prêtres, les cérémonies, les parfums, les sacrifices, les punitions des crimes et de tout ce qui est mal.

Moïse resta sur la montagne pendant quarante jours et quarante nuits.

Paul. Comment a-t-il pu rester si longtemps sans boire ni manger?

Grand'mère. Il était sur le mont Sinaï dans un état tout surnaturel, c'est-à-dire sans avoir aucun besoin humain, ni sommeil, ni nourriture; il était en présence de Dieu, ce qui lui donnait une force surhumaine.

LIX

LE VEAU D'OR

MOÏSE BRISE LES TABLES DE LA LOI

(Même année, 1400 ans avant J.-C., 4 mois après la sortie d'Égypte.)

Le peuple resta sept jours et sept nuits au bas du mont *Sinaï*. Ne voyant pas revenir Moïse, ils commencèrent à murmurer; ils appelèrent Aaron, et lui dirent :

« Moïse ne revient pas de la montagne. Il a sans doute été consumé par le feu qui n'a pas cessé de brûler, ou bien tué par le tonnerre qui gronde toujours avec violence. Venez avec nous et faites-nous des dieux qui marchent avec nous, car il nous faut un guide pour nous faire sortir d'ici. »

Henriette. Comment! Ils veulent donc devenir idolâtres comme les Égyptiens? ils ne croient pas au Seigneur qui les a sauvés tant de fois?

Grand'mère. Non; ils se révoltent contre le vrai Dieu; ils veulent adorer de faux dieux : c'est ainsi que les Israélites manquent sans cesse à leur foi et méritent la colère divine.

Aaron, au lieu de les exhorter à rester fidèles au Seigneur, leur répondit :

« Apportez-moi les pendants d'oreilles et les bijoux de vos femmes et de vos enfants, je vous ferai des dieux. » Les Israélites lui apportèrent tous les bijoux en or qu'ils purent ramasser. Aaron

les prit, les fit fondre au feu et en fit un veau d'or, qu'il présenta au peuple.

« Voici, s'écrièrent les Israélites, le dieu qui nous a tirés de l'Égypte ; adorons-le. »

Jacques. Je n'aurais jamais cru Aaron, le frère de Moïse, capable d'une telle lâcheté ; il ne pouvait pas croire que ce veau fût un dieu, et il savait très-bien qu'il insultait le vrai Dieu.

Grand'mère. Certainement Aaron a fort mal agi; il a été très-coupable d'avoir cédé aux demandes du peuple, et plus coupable encore d'avoir donné l'exemple de l'adoration de ce misérable veau. Dieu permet de ces faiblesses, pour diminuer notre orgueil, en nous faisant voir de quoi est capable la pauvre nature humaine sans la grâce de Dieu.

Aaron éleva alors un autel sur lequel il plaça le veau d'or, pour que tout le peuple pût le voir, et il fit crier dans tout le camp : « Demain sera la fête solennelle du Seigneur. »

S'étant levés de bonne heure le lendemain, qui était le quarantième jour après la disparition de Moïse, ils offrirent des sacrifices à cette idole, puis ils se mirent à manger et à boire, après quoi ils commencèrent à danser et à jouer pour célébrer cette fête.

Alors le Seigneur dit à Moïse :

« Descends de la montagne, car le peuple que tu as tiré d'Égypte a péché. Il s'est révolté contre moi, il s'est fait un veau d'or qu'il a adoré ; il lui a offert des sacrifices, il a dit : « Ce sont là « nos dieux, qui nous ont tirés d'Égypte. » Je vois que mon peuple est mauvais. Laisse-moi faire, pour que dans ma justice je les fasse tous périr ; et toi qui m'es fidèle, je te ferai le chef d'un grand peuple. »

Moïse le conjura de s'apaiser. « Pardonnez-leur, Seigneur. Vous avez tiré ce peuple de l'Égypte, vous avez fait des miracles infinis pour le sauver; ne permettez pas que les Égyptiens disent : « Il les « a tirés de l'Egypte pour les mener dans le désert et les extermine.

« sur les montagnes. » Que votre indignation s'apaise, Seigneur ; pardonnez encore cette fois l'iniquité de votre peuple. Souvenez-vous d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, auxquels vous avez promis de protéger leur race et de leur donner une terre bénie qu'ils posséderont à jamais. »

Alors le Seigneur s'apaisa en faveur de Moïse ; il lui promit de ne pas exterminer tout le peuple, mais seulement de punir les plus coupables.

Moïse descendit donc de la montagne, portant en ses mains les tables de pierre sur lesquelles Dieu avait écrit des deux côtés les lois qu'il venait de lui dicter. Il trouva au pied de la montagne Josué, qui n'avait pas suivi le peuple, mais qui était resté là pour l'attendre.

Louis. C'était très-bien à Josué ; je pense que le bon Dieu va le récompenser.

Grand'mère. Certainement. Josué sera du très-petit nombre des Israélites qui entreront dans la terre promise.

Armand. Et le pauvre Moïse ?

Grand'mère. Moïse mourra avant d'y pouvoir entrer ; ce sera la punition d'une faute qu'il va commettre plus tard.

Josué fut bien heureux de revoir Moïse ; en avançant vers le camp, il lui dit :

« Je ne sais ce qui se passe au camp ; j'entends des cris comme des personnes qui se battent. »

Moïse lui répondit : « Ce ne sont pas des cris de gens qui combattent, mais des chants et des cris de réjouissance. »

S'étant approché du camp, Moïse vit le veau d'or et les Israélites qui dansaient et qui chantaient devant lui en l'adorant. Alors il entra dans une grande colère, et jugeant ce peuple indigne de posséder les tables écrites de la main du Seigneur, il les jeta par terre avec violence et elles se brisèrent.

Gaston. N'est-ce pas très-vilain de se fâcher comme cela ? Il casse des tables précieuses que Dieu lui avait données.



Héliogravure DURAND.

Moïse détruisant les tables de la loi.

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS

Grand'mère. Non, mon enfant; il y a une colère qui est sainte et légitime: c'est l'indignation des bons contre les méchants.

Remarque que, malgré toutes les injustices, toutes les ingratitudes dont Moïse avait souffert, sa douceur a toujours été la même. Jamais il ne s'est fâché pour une injure personnelle; mais il ne peut supporter l'outrage incroyable fait à son Dieu, qu'il aime, qu'il adore : aussi, après avoir brisé les tables de la loi, il saisit le veau, le jeta à terre, le brisa en morceaux; puis, ayant fait allumer un grand feu, il y jeta les débris de l'idole, et les fit brûler jusqu'à ce qu'ils fussent réduits en poudre ; puis il mit cette poudre dans l'eau et la fit boire aux Israélites.

Paul. Pourquoi cela? pourquoi leur faire avaler cette poudre d'or?

Grand'mère. Pour qu'il ne restât aucun vestige de ce prétendu dieu, et pour mieux démontrer son impuissance.

Ensuite Moïse appela Aaron et lui reprocha vivement sa faiblesse. Aaron voulut s'excuser sur la peur qu'il avait de ce peuple méchant, qui, dans sa colère, aurait pu le tuer ; mais Moïse n'accepta pas cette excuse et continua à le faire rougir de sa lâcheté.

Moïse se retira alors au bout du camp, et il dit : « Que ceux qui sont restés fidèles au Seigneur se joignent à moi. » Les enfants de la tribu de Lévi, qui étaient restés fidèles et qui n'avaient pas voulu adorer le veau d'or, s'assemblèrent autour de lui.

Moïse leur dit : « Voici ce qu'ordonne le Seigneur. Que chaque homme prenne son épée. Qu'il traverse le camp d'un bout à l'autre et qu'il tue tout ce qu'il trouvera sur son passage, quand même ce serait un père, un frère, un ami. »

Les enfants de Lévi firent ce que Moïse leur avait commandé, et ils tuèrent en ce jour-là environ vingt-trois mille hommes.

Henri. Comment ! Vingt-trois mille hommes ! Quel horrible massacre !

Grand'mère. Il n'était que juste ; ce n'étaient pas vingt-trois mille, mais peut-être quatre ou cinq cent mille hommes qui avaient

mérité la mort. Ils le sentaient tous, car aucun ne pensa même à murmurer contre ce châtiment. S'ils ne s'étaient pas sentis si profondément coupables, ils auraient exterminé Moïse et ses Lévites. Et puis, ces Juifs à tête dure et rebelle avaient besoin de cette terrible leçon.

LX

LES ISRAÉLITES PLEURENT LEUR CRIME

(Même année, 1400 ans avant J.-C.)

Moïse dit alors au peuple consterné : « Vous avez commis un grand péché; vous avez été infidèles au Dieu de vos pères, qui vous a tirés d'Égypte et qui vous a sauvés de si grands dangers. Je lui parlerai ; je tâcherai d'adoucir sa colère, et je lui demanderai de vous pardonner votre crime. »

Le lendemain, Moïse, après avoir parlé au Seigneur, dit au peuple :

« Le Seigneur vous fait dire : Allez, sortez de ce lieu ; j'enverrai mon Ange pour vous conduire. Il chassera de la terre que j'ai promise à vos pères Abraham, Isaac et Jacob, les peuples qui l'habitent et qui adorent de faux dieux. Dans ce pays qu'habiteront vos enfants, tout viendra en abondance; mais je n'y entrerai pas avec vous, de peur que je ne vous extermine dans ma colère, car vous êtes un peuple au cœur dur et méchant. Quittez donc vos ornements de fête, vos beaux habits, car je ne serai plus parmi vous. »

Le peuple, entendant ces paroles, se mit à pleurer et à se repentir; on entendit dans tout le camp des pleurs et des gémissements, et tous quittèrent sur-le-champ leurs vêtements de fête.

Moïse prit le Tabernacle, avec l'aide des Lévites, et le porta hors du camp, au pied de la montagne d'*Horeb*.

Valentine. Qu'est-ce que c'était que ce Tabernacle? Qu'est-ce qui l'avait fait? comment était-il?

Grand'mère. Le Tabernacle était une grande tente formant comme un temple qu'on pouvait transporter d'un endroit à l'autre, et qui était assez grand pour que quelques personnes pussent y entrer; il y avait une porte qu'on tenait toujours fermée, mais qu'on pouvait ouvrir pour y laisser entrer Moïse et Aaron, avec les Lévites qui les assistaient dans les cérémonies religieuses. Le Tabernacle avait 15 mètres de long, 5 mètres de large et 4 mètres de haut. Il était divisé en deux parties : la première en entrant, qui était très-richement ornée, s'appelait le Saint ou le *Sanctuaire*. La seconde, plus riche encore, était séparée de la première par un rideau d'étoffe précieuse. On l'appelait le Saint des Saints; c'est là qu'était déposée l'Arche d'alliance, dont nous parlerons plus tard; c'est là encore que Moïse entrait pour consulter le Seigneur.

Ce Tabernacle, étant une espèce de tente, se ployait et se transportait facilement.

Valentine. Et vous ne dites pas, Grand'mère, qu'est-ce qui avait fait ce Tabernacle et quand on l'avait fait.

Grand'mère. Ce Tabernacle fut fait par des ouvriers habiles, dirigés par Moïse après son séjour sur le mont Sinaï. Dieu lui avait fait connaître les détails de la construction du Tabernacle et de l'Arche d'alliance et tout ce qu'il fallait y mettre pour l'orner.

Ce Tabernacle, cette Arche d'alliance, et tous les objets qui s'y trouvaient, représentaient les mystères de Jésus-Christ, qui devait venir plus tard dans le monde; mais vous ne pourriez encore comprendre les explications qu'il faudrait vous donner. Moïse

fit faire tout cela bien exactement, d'après les ordres du Seigneur ; et quand tout fut prêt, six mois après la sortie d'Égypte, Moïse appela à lui les Lévites, c'est-à-dire les descendants de Lévi, car eux seuls devaient aider Moïse et Aaron dans les sacrifices et les cérémonies ; eux seuls pouvaient toucher aux choses renfermées dans le Tabernacle.

Marie-Thérèse. Pourquoi eux seuls et pas les autres?

Grand'mère. Probablement pour les récompenser de leur refus d'adorer le veau d'or et de leur fidélité à la loi du Seigneur. Dieu les avait choisis de préférence aux autres tribus.

Petit-Louis. Qu'est-ce qu'il y avait dans le Tabernacle ?

Grand'mère. Dans le Saint des Saints il n'y avait absolument que l'Arche d'alliance, qui était faite en or pur et d'un bois précieux nommé *Sétim*.

Dans le Sanctuaire, il y avait un grand chandelier à sept branches toujours allumées ; une table d'or pur, sur laquelle étaient déposés des pains bénits, appelés Pains de proposition, ainsi qu'un grand calice en or rempli de vin bénit. Il y avait encore un grand encensoir d'or et beaucoup d'autres objets en or qui servaient au culte divin.

Quand le Tabernacle fut transporté au pied du mont Horeb, Dieu y descendit dans une nuée ; il y entra voilé par la nuée, et il dit à Moïse : « Fais-toi des tables de pierre comme celles que tu as brisées; j'y écrirai de nouveau les dix commandements que je t'ai donnés sur le mont Sinaï. »

Quand les tables furent prêtes, le Seigneur dit à Moïse : « Monte avec les tables de pierre sur le mont Sinaï, je te dicterai d'autres lois. » Moïse monta sur la montagne, qui était enveloppée d'une nuée, et il resta encore quarante jours et quarante nuits avec le Seigneur, causant avec lui comme avec un ami, dit la sainte Bible. Moïse obtint le pardon des Israélites pour l'adoration du veau d'or, la promesse que Dieu les guiderait lui-même comme il avait fait depuis la sortie d'Égypte, qu'il combattrait à leur tête pour

vaincre les Chananéens, les Amalécites, les Philistins et les autres peuples qui habitaient dans la Terre promise. Il ordonna que son peuple tuât tous ces peuples maudits; car leurs abominations étaient arrivées à un tel degré, qu'il n'y avait plus de repentir à espérer d'eux. Il défendit encore à son peuple de se mêler aux peuples infidèles en épousant leurs filles et en demeurant avec eux. Il recommanda qu'on observât religieusement le jour du sabbat, c'est-à-dire le jour du repos, et il donna beaucoup d'autres commandements, que vous lirez plus tard dans les livres de Moïse.

Quand Moïse descendit de la montagne, tout le peuple vit qu'il avait deux rayons de lumière éclatante qui sortaient de son front.

Cette lumière était si vive, si brillante, qu'on ne pouvait fixer les yeux dessus, sans être ébloui. Moïse fut obligé depuis ce temps de porter un voile qu'il abaissait quand quelqu'un l'approchait. Il relevait ce voile quand il entrait dans le Tabernacle, mais, quand il en sortait avant d'avoir abaissé son voile, les Israélites voyaient qu'il avait la tête resplendissante de lumière.

LXI

DIFFÉRENTES LOIS DICTÉES A MOÏSE

(Même année, 1400 ans avant J.-C.)

Dieu parla à Moïse pour régler les ornements du Tabernacle et la construction de l'Arche d'alliance qui devait être déposée dans

le Saint des Saints. L'Arche avait 2 mètres de long; elle contenait les tables de pierre écrites par le Seigneur apportées par Moïse du haut de la montagne. On travailla aux étoffes, aux broderies, aux ornements d'or et d'argent que Dieu avait commandés pour le Tabernacle. Moïse allait tous les jours adorer le Seigneur dans le Tabernacle et recevoir ses ordres; c'est dans ces longues visites que Moïse reçut toutes les lois qu'observent les Juifs à présent encore.

Paul. Quels Juifs? où étaient les Juifs?

Grand'mère. Les Juifs sont les Israélites dont je vous raconte l'histoire : on les a appelés Hébreux, du temps d'Abraham et d'Isaac, parce qu'ils avaient séjourné longtemps et qu'ils s'étaient multipliés dans la vallée d'*Hébron;* on les appela Israélites, depuis la lutte de Jacob, que Dieu avait surnommé Israël ou *Fort contre Dieu*. On les appela Juifs, depuis qu'ils eurent habité la *Judée*, qui faisait partie de la Terre promise et où s'établit la tribu de Juda.

Marie-Thérèse. Grand'mère, vous avez dit que Moïse, dans ces *longues visites*, avait reçu les lois de Dieu. Ils ne sont pas restés, je pense, de longues années dans cet affreux pays.

Grand'mère. Ils y sont restés quarante ans, en punition de leurs révoltes perpétuelles contre Dieu, de leurs murmures, de leur adoration du veau d'or; Dieu ne voulut pas que ces gens ingrats entrassent dans la Terre promise.

Jeanne. Mais est-ce qu'ils restèrent tout le temps au même endroit, près du mont Sinaï?

Grand'mère. Non; la nuée du Seigneur disparaissait de devant la porte du Tabernacle, quand il voulait que les Israélites changeassent de place; le soir, en arrivant, on déployait la tente du Tabernacle, et on restait en place quand la nuée reparaissait, et jusqu'à ce qu'elle disparût de nouveau.

Armand. Est-ce que cette nuée était grande?

Grand'mère. Je crois bien; elle s'élevait jusqu'au ciel comme

une immense colonne. C'était un miracle continuel, comme la manne, comme la lumière de la face de Moïse.

Valentine. Et comment savaient-ils où ils devaient aller?

Grand'mère. C'était Moïse qui les menait, d'après les ordres qu'il recevait du Seigneur dans le Tabernacle.

LXII

AARON NOMMÉ GRAND PRÊTRE

(1398 ans avant J.-C., 2 ans après la sortie d'Égypte.)

Quand le Seigneur vit le Tabernacle terminé tel qu'il l'avait ordonné, il commanda à Moïse de nommer Aaron grand prêtre, et de prendre les Lévites, ou descendants de Lévi, pour le service du culte divin, c'est-à-dire pour aider Moïse et Aaron à faire les sacrifices et les cérémonies religieuses ordonnés par le Seigneur, et aussi pour l'entretien et la propreté du Tabernacle et de ce qui y était renfermé.

Moïse établit donc Aaron grand prêtre et le revêtit des ornements ordonnés par Dieu. Il nomma ensuite Nadab et Abiu, les deux fils aînés d'Aaron, prêtres pour l'assister.

LXIII

MORT DE NADAB ET D'ABIU

(Même année, 1398 ans avant J.-C.)

Le jour qu'Aaron fit son premier sacrifice devant tout le peuple, le feu du ciel alluma miraculeusement le bois de l'autel où devaient brûler les victimes immolées au Seigneur.

Quand le feu de l'autel fut allumé, Nadab et Abiu, au lieu d'allumer l'encens avec ce feu sacré, suivant que l'avait expressément ordonné le Seigneur, prirent du feu étranger au Tabernacle ; au même moment, ils tombèrent morts, foudroyés par le feu du ciel. Cet événement répandit la terreur parmi les Israélites ; Éléazar et Ithamar, les plus jeunes des fils d'Aaron, furent appelés pour remplacer leurs frères.

Henriette. Ne trouvez-vous pas, grand'mère, que c'est une punition bien sévère pour une très-petite faute?

Grand'mère. Elle était sévère, en effet, mais la faute n'était pas petite. Les Israélites n'étaient que trop disposés à désobéir au bon Dieu et à négliger ses commandements. Les prêtres devaient donner l'exemple de l'obéissance la plus scrupuleuse aux lois que Moïse avait écrites et communiquées au peuple par l'ordre de Dieu. Et dès la première cérémonie publique, les fils du grand prêtre, prêtres eux-mêmes, manquent à une loi importante, puisque Dieu avait voulu donner lui-même du haut du ciel le feu du sacrifice. Dans les choses du culte de Dieu, il n'y a

rien de petit, et les fautes du prêtre sont bien plus graves que celles des autres hommes.

Moïse dit alors : « Allez, ôtez ces cadavres de devant le sanctuaire, et emportez-les hors du camp avec leurs habits de cérémonie. »

Ils y allèrent et emportèrent Nadab et Abiu hors du camp pour les enterrer.

LXIV

MURMURES DES ISRAÉLITES

(Même année, 1398 ans avant J.-C.)

Après deux années de cette vie errante...

FRANÇOISE. Qu'est-ce que c'est, *vie errante?*

GRAND'MÈRE. Une vie errante est une vie sans repos, sans long séjour nulle part, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre ; les Israélites s'ennuyèrent de cette vie. Ils recommencèrent à murmurer, à regretter l'Égypte, à se plaindre de la fatigue. Le Seigneur indigné, qui les entendait, envoya une grande flamme qui parcourut le camp, brûlant tout ce qu'elle rencontrait.

Le peuple cria vers Moïse pour qu'il les sauvât de la colère de Dieu. Moïse pria la Seigneur de pardonner à son peuple, et aussitôt la flamme s'éteignit.

LOUIS. Je trouve que le bon Dieu était bien sévère pour son peuple ; il lui était si facile de le rendre heureux en le transportant dans un beau pays, comme il le lui avait promis, au lieu de

le faire promener pendant quarante ans dans cet affreux désert. Ces pauvres gens grognent, c'est bien naturel, et j'aurais grogné comme eux.

Grand'mère. Et tu aurais eu tort comme eux ; et tu aurais été puni comme eux. C'était une épreuve à laquelle les soumettait le bon Dieu ; il voulait, par les fatigues et les privations, leur faire expier les fautes si graves qu'ils avaient commises pendant leur long séjour en Égypte, où ils avaient abandonné le culte du vrai Dieu. Il ne voulait pas les laisser entrer dans la Terre promise avant que le repentir eût expié les mauvaises actions de leur vie passée, avant qu'ils eussent repris leur foi et leurs habitudes pieuses d'autrefois ; et, au lieu de se repentir, ils continuent à murmurer, à se plaindre. Ils n'ont pas même l'idée de faire comme leur chef Moïse, de prier le Seigneur au lieu de murmurer contre lui.

Jeanne. C'est vrai ça. Chaque fois que Moïse priait, il était tout de suite exaucé.

Grand'mère. Après cet incendie du camp d'Israël, quelques groupes du peuple s'assirent par terre en pleurant, et demandèrent avec instance qu'on leur donnât de la viande à manger.

« De la manne, toujours de la manne! disaient-ils. Cette manne insipide ! En Égypte, nous avions de la viande, du poisson, des légumes, des fruits. Depuis que nous en sommes sortis, nous n'avons que de la manne, qu'il faut aller ramasser chaque matin avant le lever du soleil, parce que le soleil la fait fondre et que nous n'aurions plus rien si nous dormions plus tard. »

Moïse, se promenant dans le camp, entendit des pleurs et des plaintes sortir de chaque tente ; il s'attrista de ces murmures, il alla au Tabernacle et pria le Seigneur d'avoir pitié de lui.

« Je ne puis, Seigneur, supporter les pleurs de votre peuple. Que puis-je faire, si vous ne nous secourez, Seigneur? Ils demandent de la viande ; où puis-je en trouver?

— Puisqu'ils en demandent, répondit le Seigneur, ils en auront

tant qu'ils en pourront manger, non pas pendant un jour ou deux, mais pendant un mois entier, jusqu'à ce qu'ils en soient dégoûtés.

— Seigneur, dit Moïse, il y a six cent mille hommes, sans compter les femmes et les enfants ; tous nos troupeaux de bœufs, de vaches, de moutons, de chèvres, d'ânes, ne suffiront pas à les nourrir de viande pendant un mois.

— Ma main est-elle donc impuissante ? dit le Seigneur. Dès ce soir ils mangeront de la viande sans égorger une seule bête de leurs troupeaux. »

En effet, peu d'instants après, un vent violent amena dans le camp une multitude innombrable de cailles qui ne volaient qu'à deux coudées de terre...

Gaston. Combien est-ce une coudée ?

Grand'mère. Une coudée est à peu près un demi-mètre ; c'est la longueur d'un bras d'homme, depuis la pointe du coude jusqu'au bout des doigts.

Les cailles tombèrent ainsi dans le camp pendant plusieurs jours ; on en faisait sécher au feu et au soleil. Mais Dieu, pour les punir de leurs murmures, frappa de plaies ceux qui en mangèrent avec trop d'avidité.

LXV

MARIE, SŒUR D'AARON FRAPPÉE DE LÈPRE

(Même année, 1398 ans avant J.-C.)

Un jour Aaron et sa sœur Marie se mirent à mal parler de Moïse. Ils se plaignaient de ce que Moïse commandait toujours.

« Pourquoi ne commanderions-nous pas aussi? disaient-ils. Dieu nous a parlé aussi bien qu'à Moïse ; ne sommes-nous pas autant que lui? »

Le Seigneur, les ayant entendus, appela Moïse, Aaron et Marie, et leur commanda d'aller au Tabernacle. Ils y allèrent ; le Seigneur, se tenant dans la nuée à la porte du Tabernacle, fit avancer Aaron et Marie.

« Pourquoi, leur dit-il, avez-vous ainsi parlé de mon serviteur Moïse, le plus doux et le plus humble de tous les hommes? Je lui parle face à face comme à un ami, parce qu'il est mon plus fidèle et dévoué serviteur. »

Le Seigneur alors s'indigna contre eux, et, leur ayant encore reproché leur jalousie, il se retira avec la nuée de devant la porte du Tabernacle ; et Moïse et Aaron virent Marie toute couverte d'une lèpre blanche, et le corps à moitié rongé par cette lèpre.

Aaron, la voyant ainsi, conjura Moïse d'intercéder pour elle, et demanda pardon de la faute qu'ils avaient commise tous les deux.

Alors Moïse cria au Seigneur : « O Dieu ! guérissez-la, je vous en conjure.

— Qu'elle soit jetée hors du camp pendant sept jours, répondit le Seigneur, et après cela on la fera revenir guérie. »

Marie fut donc chassée hors du camp pendant sept jours, et au bout de ce temps elle revint en bonne santé. Ce qui eût été impossible sans miracle, car cette horrible maladie était à peu près incurable. Et ceux qui parvenaient à en être guéris, ne l'étaient que très-lentement et avec plusieurs reprises du mal.

LXVI

MOÏSE ENVOIE VISITER LA TERRE PROMISE

(1359 ans avant J.-C, 39 ans après la sortie d'Égypte.)

Après cela, le peuple fut mené dans le désert de *Pharan*, qui était près de la Terre promise. Moïse, par l'ordre de Dieu, choisit dans les douze tribus d'Israël un homme de chaque tribu pour visiter la Terre promise, qu'on appelait la Terre de Chanaan. Moïse fit venir ces hommes et leur dit : « Allez du côté du pays de Chanaan ; faites-en le tour, parcourez-le autant que vous pourrez ; voyez s'il y a beaucoup d'habitants, s'ils sont forts ou faibles ; s'il y a beaucoup de villes et si elles sont entourées de murs ; si la terre est bonne et ce qu'elle rapporte ; s'il y a beaucoup de bois ; rapportez-nous des fruits de cette terre ; observez tout, voyez tout, pour nous rendre compte de tout ce que vous aurez vu. »

Ces douze hommes, étant partis, restèrent absents pendant quarante jours ; ils revinrent au bout de ce temps rendre compte à Moïse, en présence de tout le peuple, de ce qu'ils avaient vu.

« Voici, dirent-ils, ce que nous rapportons, pour que vous voyiez comme ce pays est fertile. »

Et ils firent voir à Moïse, à Aaron et à tout le peuple assemblé une branche de vigne avec sa grappe de raisin, si belle, si grosse, qu'il fallait deux hommes pour la porter ; puis des figues, des grenades et d'autres fruits aussi beaux que la grappe de raisin.

« Ce pays, dirent-ils, est véritablement merveilleux pour la

beauté et la bonté de ses fruits, de ses grains et de tout ce qu'il produit. Mais il est habité par un peuple très-fort ; il y a des hommes géants d'une grandeur et d'une férocité extraordinaires, auprès desquels nous paraissions comme des sauterelles. Ils ont de grandes villes entourées de hautes murailles, il nous sera impossible d'y entrer ; et, si nous leur faisons la guerre, ils nous tueront tous sans que nous puissions nous défendre. »

PAUL. Grand'mère, était-ce vrai ce qu'ils disaient?

GRAND'MÈRE. Pas tout à fait vrai, c'est-à-dire que c'était fort exagéré. Quelques Chananéens pouvaient être très-grands et très-forts, mais ce que disaient les envoyés était tellement exagéré qu'on peut bien dire qu'ils mentaient.

LXVII

RÉVOLTE DES ISRAÉLITES

(Même année, 1359 ans avant J.-C.)

Les Israélites, entendant ce que disaient les envoyés, se mirent à murmurer et à direqu'ils ne voulaient pas combattre ces hommes si forts ; et ils commençaient à se plaindre de Moïse, qui voulait, disaient-ils, les faire tous tuer par des géants.

Mais CALEB, un des envoyés de la tribu de Juda, et JOSUÉ, de la tribu d'Éphraïm, cherchaient à les calmer et à les encourager, disant : « Nous pouvons nous rendre maîtres de ce beau pays ; ne nous effrayons pas d'avance, le Seigneur est avec nous. »

Les autres envoyés se mirent à crier, disant que ce pays était

habité par des géants féroces, qu'il était impossible de combattre. Et tous se mirent à murmurer contre Moïse et Aaron. « Nommons des chefs, criaient-ils, et retournons en Égypte. »

Moïse et Aaron, entendant ces cris, se prosternèrent le front contre terre en face de tout le peuple pour demander grâce au Seigneur.

Caleb et Josué se précipitèrent vers le peuple et cherchèrent à le calmer et à ranimer son courage.

« Ne craignez pas, leur criaient-ils. Nous aussi nous avons vu ce peuple ; nous nous en rendrons maîtres avec la grâce de notre Dieu, qui est avec nous et qui nous protége. N'irritez pas le Seigneur, qui veut vous rendre maîtres de ce beau pays ; ne craignez rien, le Seigneur est avec nous. »

Ils continuèrent ainsi à lutter contre le peuple, qui les menaçait et qui voulait les nommer ses chefs pour retourner en Égypte. Mais Caleb et Josué refusant de les conduire, le peuple se mit à jeter de grands cris et à vouloir les lapider.

Au même instant, la gloire du Seigneur apparut sur le Tabernacle aux yeux de tous. Et le peuple fut frappé d'étonnement et de terreur.

Le Seigneur dit à Moïse :

« Jusqu'à quand ce peuple m'insultera-t-il par ses paroles ? Jusqu'à quand ne croira-t-il pas en ma puissance, après tous les miracles que j'ai faits devant ses yeux pour le sauver ? Je vais donc les exterminer, et je te donnerai un autre peuple plus grand et meilleur que n'est celui-ci.

— Seigneur, cria Moïse en le suppliant, vous voulez donc que les Égyptiens et les autres peuples qui adorent les faux dieux, croient que vous n'avez pas eu assez de puissance pour sauver votre peuple d'Israël, et que vous avez dû le laisser mourir de faim et de fatigue dans le désert ? Pardonnez, je vous prie, à ce peuple, pour qu'il se repente en voyant votre bonté et votre infinie miséricorde. »

Le Seigneur répondit à Moïse : « Puisque tu me l'as demandé, je pardonne à ce peuple ingrat ses révoltes et ses désobéissances ; mais je jure qu'aucun d'eux n'entrera dans la Terre promise ; tous seront errants dans ce désert pendant quarante ans, et tous ceux qui sont âgés de plus de vingt ans laisseront leurs ossements pourrir dans le désert. Caleb et Josué, qui m'ont été fidèles et qui ont lutté contre les gens que j'avais envoyés pour voir la Terre promise, entreront seuls dans le pays fertile que j'ai promis à la race d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; les autres mourront. »

Ces paroles frappèrent tout le monde d'épouvante et calmèrent la révolte.

LXVIII

PUNITION DES RÉVOLTÉS

(Même année, 1359 ans avant J.-C.)

Le lendemain, les hommes qui avaient effrayé le peuple par leurs faux rapports sur la force et la férocité des habitants de la Terre promise, furent trouvés morts, frappés par le Seigneur. Le peuple, au lieu de se repentir de n'avoir pas eu foi en son Dieu, continua à murmurer et à vouloir marcher contre les Amalécites et les Chananéens, qui refusaient de les laisser passer sur leurs terres. Les Israélites leur livrèrent un grand combat et furent défaits et tués par les ennemis.

Alors trois Lévites, nommés Coré, Dathan et Abiron, avec deux cent cinquante hommes de la tribu de Lévi, vinrent reprocher à

Moïse et à Aaron d'avoir pris le commandement du peuple sans en avoir le droit.

Moïse, se prosternant le front contre terre, invoqua le Seigneur, selon son habitude ; puis il se releva et leur dit : « Que le Seigneur lui-même soit notre juge. Demain présentez-vous près du Tabernacle avec vos encensoirs ; moi et Aaron, nous nous y présenterons de notre côté ; le Seigneur jugera entre nous. »

Le lendemain, Coré, Dathan et Abiron, suivis des deux cent cinquante Lévites, se présentèrent avec leurs encensoirs pour offrir l'encens au Seigneur ; Moïse et Aaron, avec les Lévites demeurés fidèles, se présentèrent aussi du côté opposé. Tout le peuple était présent.

La gloire du Seigneur ayant apparu, il dit à Moïse et à Aaron : « Séparez-vous de cette assemblée, afin que je frappe les méchants. Et commandez au peuple de s'éloigner des tentes de Coré, Dathan et Abiron, pour qu'il ne partage pas leur punition. »

Moïse ayant commandé au peuple de se retirer, Coré, Dathan et Abiron restèrent devant leurs tentes avec leurs femmes et leurs enfants et toute leur troupe révoltée.

« Le Seigneur va prononcer, dit Moïse, et chacun pourra voir que si ces hommes sont punis, ce n'est pas moi qui enverrai la punition, mais le Seigneur Dieu tout-puissant. »

A peine eut-il fini de parler, que la terre s'entr'ouvrit et que Coré, Dathan et Abiron furent engloutis tout vivants, avec leurs femmes, leurs enfants et leurs tentes.

En même temps de grandes flammes sortirent de la terre entr'ouverte et brûlèrent les deux cent cinquante Lévites qui tenaient les encensoirs.

Le peuple, saisi d'une grande frayeur, se sauva au loin, de peur d'être atteint par les flammes. Le Seigneur ordonna à Moïse de faire ramasser les deux cent cinquante encensoirs pour en faire des lames d'or qu'on attacherait dans le tabernacle afin de garder le souvenir de la punition des révoltés. Ce grand et terrible mi-

racle eut lieu, comme tous les autres, en plein jour et en présence de tout le peuple.

Les Juifs, au lieu de reconnaître la puissance du Seigneur, murmurèrent contre Moïse et Aaron et les accusèrent de tuer le peuple de Dieu. La sédition devenant menaçante, le Seigneur fit tomber une pluie de feu sur les séditieux qui voulaient tuer Moïse et Aaron.

Moïse ordonna à Aaron de se dépêcher de brûler de l'encens au Seigneur pour apaiser sa colère, pendant que lui-même priait pour le peuple. La pluie de feu cessa après avoir fait mourir quatorze mille sept cents hommes.

PETIT-LOUIS. Grand'mère, quelles affreuses gens que ces Juifs !

GRAND'MÈRE. Il serait difficile, je crois, d'en trouver de pires ; mais ils étaient de la famille d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; et de leur race devaient naître un jour la très-sainte Vierge et son divin Fils, le Sauveur des hommes. A cause de cela, Dieu les épargnait et leur pardonnait toujours.

LXIX

MORT D'AARON

Le Seigneur parla à Moïse dans le Tabernacle, et lui donna encore d'autres lois concernant les Lévites, leurs devoirs, leur obéissance envers le grand prêtre, les sacrifices qu'on devait offrir, les purifications et les punitions des péchés, et beaucoup d'autres choses qu'il serait trop long de vous raconter.

Marie, sœur de Moïse et d'Aaron, mourut dans ce temps.

Les Israélites continuèrent leurs murmures et leurs révoltes pendant les quarante années qu'ils passèrent dans le désert. Au premier mois de la quarantième année, ils vinrent dans un endroit où il n'y avait pas d'eau. Le peuple commença à murmurer comme d'habitude ; le Seigneur dit à Moïse et à Aaron :

« Prends ta verge miraculeuse ; que toi et ton frère Aaron, vous assembliez le peuple. Parlez à ce rocher, qui est devant vous, il en sortira de l'eau en abondance. »

Le peuple étant assemblé, Moïse prit sa verge ; mais ni lui ni Aaron ne parlèrent au rocher.....

Petit-Louis. Pourquoi donc, puisque le bon Dieu le lui avait ordonné ?

Grand'mère. Parce qu'eux-mêmes désobéirent au Seigneur ou plutôt ne lui obéirent pas entièrement. Ils pensèrent que parler au rocher ne suffirait peut-être pas, et qu'il était plus sûr de le frapper avec la verge qui avait servi à Moïse pour faire tous ses miracles.

Moïse, s'approchant donc du rocher, le frappa une fois, puis une seconde fois avec sa verge sacrée ; l'eau ne jaillit qu'au second coup ; il en coula une grande quantité, et tout le peuple put se désaltérer.

Mais le Seigneur, appelant Moïse et Aaron, leur dit : « Parce que vous n'avez pas eu confiance entière en ma parole, vous n'entrerez pas avec mon peuple dans la Terre promise. »

Ils arrivèrent ensuite à la montagne de Hor, et le Seigneur dit à Moïse :

« Prends Aaron et son fils Eléazar. Fais-les monter avec toi au haut de la montagne ; enlève à Aaron sa robe de grand prêtre, et mets-la à son fils Éléazar ; car Aaron va mourir, et c'est son fils qui sera grand prêtre à sa place. »

Valentine. Pauvre Aaron ! C'est terrible de mourir si vite.

Grand'mère. Il avait mérité cette punition, et Dieu la lui avait annoncée. Moïse fit ce que lui avait commandé le Seigneur ; aus-

sitôt qu'Éléazar fut revêtu de la robe de grand prêtre, Aaron s'étendit par terre et mourut. Sa douceur et sa résignation lui valurent certainement le pardon de ses fautes.

Henriette. Je trouve que Dieu aurait dû le tuer après le veau d'or ; c'était une bien plus grande faute que de n'avoir pas parlé au rocher.

Grand'mère. Sans doute, ou du moins cela nous paraît ainsi ; mais il faut voir que depuis la grande faute du veau d'or, pour laquelle Moïse lui obtint le pardon du bon Dieu, Aaron avait été nommé grand prêtre du Seigneur, ce qui devait le rendre bien plus saint et bien plus fort contre les moindres petites fautes ; il était d'autant plus coupable de n'avoir pas obéi exactement aux paroles du Seigneur.

Quand Moïse descendit de la montagne, avec son neveu Éléazar, qu'il présenta au peuple comme grand prêtre, et qu'il leur annonça la mort d'Aaron, tout le peuple éclata en sanglots et porta le deuil pendant trente jours.

Jacques. Au lieu de sangloter et de porter le deuil, pour prouver à Aaron leur amour, ils auraient mieux fait de lui obéir de son vivant et de le respecter davantage.

Grand'mère. Sans doute ; mais les Israélites étaient peu sages et surtout peu dociles, comme tu as pu le voir dans bien des occasions ; ce ne fut qu'à la mort d'Aaron qu'ils comprirent tout ce qu'ils lui devaient et combien ils perdaient en ne l'ayant plus.

LXX

VICTOIRE DES ISRAÉLITES SUR LES CHANANÉENS

LE SERPENT D'AIRAIN

(1358 ans avant J.-C.)

Les Israélites, se trouvant près du peuple de Chanaan, voulurent traverser leur pays, mais les Chananéens leur refusant le passage, le Seigneur dit à Moïse de mener son peuple contre les Chananéens, qu'il serait avec lui. Quand les deux peuples se trouvèrent en présence, ils combattirent, et les Chananéens furent tous exterminés, ce qui satisfit le peuple de Dieu pendant quelques jours.

Il y avait trente-neuf ans et demi que les Israélites parcouraient le désert ; ils étaient mécontents de ne pas avoir encore pris possession de la Terre promise, et ils recommencèrent à murmurer non-seulement contre Moïse, mais contre le Seigneur lui-même, l'accusant de cruauté, d'injustice, lui reprochant de les avoir fait sortir d'Égypte, où ils avaient des maisons, une nourriture excellente, et où ils étaient bien moins malheureux malgré leur esclavage ; la manne leur était devenue insupportable ; le soleil du désert les brûlait ; en été, l'eau leur manquait, la poussière les suffoquait ; les pluies d'hiver les trempaient ; ils n'avaient aucun abri, pas une demeure fixe.

Dieu, irrité de leurs murmures et de leur obstination à ne pas

recourir à lui au lieu de se plaindre, envoya, pour punir ces ingrats, des serpents ardents dont la piqûre les faisait mourir immédiatement.

Les Israélites, effrayés de cette punition, vinrent supplier Moïse d'obtenir leur grâce en invoquant le Seigneur. Moïse se prosterna dans le Tabernacle ; Dieu écouta les prières de ce saint homme, il lui ordonna de faire un serpent d'airain et de l'élever très-haut, afin qu'on pût l'apercevoir de très-loin.

Gaston. Qu'est-ce que c'est que l'airain?

Grand'mère. L'airain est un métal fait avec du cuivre et de l'étain. Dieu dit à Moïse d'annoncer dans le camp que tous ceux qui avaient été piqués par les serpents n'avaient qu'à regarder ce serpent d'airain pour être guéris. En même temps il fit disparaître tous les serpents ardents.

Ce serpent suspendu à une grande croix de bois était l'image du Fils de Dieu, qui devait un jour sauver tous les hommes en mourant volontairement pour eux sur la croix.

Les Israélites continuèrent leur marche en sortant du désert ; ils traversèrent plusieurs pays fertiles ; quand les habitants refusaient de les laisser passer, ils combattaient et ils exterminaient ces peuples qui adoraient les faux dieux et qui étaient maudits. Ils rencontrèrent enfin un roi géant, nommé Og, roi de Basan. Ils eurent peur à cause de la grande taille de ses guerriers ; mais Dieu leur dit :

« Ne craignez rien, je combats avec vous. » En effet, les Israélites les combattirent et les tuèrent tous, ainsi que leur roi, sans qu'il en restât un seul ; les femmes et les enfants furent aussi tués d'après l'ordre de Dieu.

Armand. Comment ! le bon Dieu fait tuer de pauvres enfants?

Grand'mère. Oui, ces enfants élevés par de méchants parents devaient devenir, en grandissant, aussi mauvais que leurs pères et mères. Dieu voulut que toute cette race fût détruite comme les autres peuples qui avaient combattu les Israélites, parce que

cette terre devait appartenir au peuple de Dieu et qu'il ne fallait pas qu'il se mélangeât avec les adorateurs du démon.

Les enfants de toutes ces peuplades abominables étaient consacrés au démon dès leur naissance, et la perversité de ces impies était telle, qu'ils lui consacraient également leurs troupeaux et tout ce qui avait vie. Voilà pourquoi Dieu ordonnait de tout exterminer, hommes, femmes, enfants et animaux, et de ne rien garder de leurs dépouilles.

LXXI

BALAAM ET SON ANESSE

(1357 ans avant J.-C., fin de la 40e année de la sortie d'Egypte.)

Les Israélites, étant partis de ce lieu, campèrent dans les plaines du pays de Moab, près du Jourdain. Balac, roi de Moab, voyant la frayeur de ses sujets et connaissant les victoires que les Israélites avaient remportées sur les peuples voisins, appela les vieillards de son conseil et leur dit : « Allez chez Balaam, qui est un devin..... »

Paul. Comment, un devin?

Grand'mère. Oui, un devin comme ceux de Pharaon, un homme qui prétend deviner ce qui se passera dans l'avenir. Balac dit donc : « Allez chez le devin Balaam, qui demeure près du fleuve de l'Euphrate, vous lui direz : Viens maudire un peuple qui est venu d'Égypte, qui couvre toute la terre, tant il est nombreux, et qui s'est campé près de nous. Ce peuple est plus fort

que le mien ; maudis-le donc pour que je puisse le vaincre, parce que je sais que ce que tu béniras sera béni, et que ce que tu maudiras sera maudit. »

Les vieillards de Moab et de Madian partirent, emportant avec eux de l'or pour payer le devin, et ayant trouvé Balaam, ils lui firent connaître la volonté du roi Balac ; ils lui remirent l'or qu'il lui envoyait.

Balaam répondit : « Restez ici la nuit, et je vous ferai savoir ce que m'aura dit JÉHOVA, le Dieu du peuple d'Israël. »

PETIT-LOUIS. Comment, JÉHOVA ? Est-ce que le bon Dieu s'appelle JÉHOVA ?

GRAND'MÈRE. Jéhova veut dire en hébreu CELUI QUI EST. C'est le nom que Dieu s'est donné lui-même du fond du buisson ardent. Par respect, les Juifs n'osaient pas le prononcer ; ils disaient ADONAÏ, ce qui veut dire le Seigneur.

Balaam consulta le Seigneur pendant la nuit.

« Garde-toi de maudire ce peuple, parce que je l'ai béni, » lui répondit le Seigneur.

Le lendemain, Balaam dit aux envoyés : « Retournez à votre roi Balac. Je ne puis rien, parce que Jéhova ne me permet pas d'aller avec vous. »

Quand les vieillards eurent rapporté au roi Balac la réponse de Balaam, il fit venir les principaux de son royaume, et les renvoya à Balaam, avec promesse de présents magnifiques, s'il voulait bien venir maudire le camp des Israélites.

« Que puis-je faire contre le Dieu d'Israël ? dit Balaam. Quand même votre roi me donnerait son palais plein d'or et de pierres précieuses, je ne pourrais rien contre Jéhova. Restez encore cette nuit ; je le consulterai de nouveau, et je verrai ce que je pourrai dire. »

Il consulta le Seigneur, qui lui dit : « Ces hommes sont venus t'appeler. Va avec eux, mais ne fais que ce que je t'ordonnerai de faire. »

Heureux de pouvoir gagner l'or qu'on lui promettait, Balaam se leva de grand matin, sella son ânesse, et se dépêcha de partir avec les envoyés de Balac. Le Seigneur fut irrité qu'il se fût mis en route sans demander ce qu'il devait faire.

Pendant le voyage, l'ânesse de Balaam s'arrêta tout court, comme si elle voyait quelque chose d'effrayant. Elle se jeta de côté pour quitter le milieu du chemin ; Balaam voulut l'empêcher de s'écarter et la frappa ; l'ânesse s'arrêta en témoignant encore plus de frayeur, et voulut reculer au lieu d'avancer. Balaam la frappa plus fort, mais l'ânesse résistait toujours et montrait une véritable terreur. Balaam continua à la battre sans pouvoir la faire avancer ; elle finit par tomber sur ses genoux.

JEANNE. Pauvre bête ! c'est qu'elle était trop fatiguée.

GRAND'MÈRE. Non, ce n'était pas la fatigue ; c'était un Ange qui s'était placé devant l'ânesse ; il tenait à la main une épée nue et l'empêchait d'avancer. Balaam ne voyait pas l'Ange et continuait à battre la pauvre bête.

Par un grand miracle, Dieu permit que l'ânesse pût parler ; elle dit donc à Balaam, d'une voix humaine et plaintive, comme l'eût fait une personne raisonnable :

« Que vous ai-je fait ? pourquoi m'avez-vous battue trois fois ?

— Parce que tu l'as mérité et que tu ne veux pas m'obéir. Je voudrais avoir une épée pour te tuer, répondit Balaam, aussi étonné qu'irrité.

— Ne vous ai-je pas toujours obéi et servi avec fidélité ? Vous ai-je jamais résisté ?

— Jamais, dit Balaam, et c'est pourquoi je te bats. »

Au même moment l'Ange se fit voir. Balaam, se prosternant jusqu'à terre, l'adora.

« Pourquoi as-tu battu ton ânesse par trois fois ? Elle t'a sauvé la vie, car si elle avait voulu passer, je t'aurais tué avec mon épée, et elle n'aurait eu aucun mal. Le Seigneur m'a envoyé pour m'opposer à ton voyage, que tu entreprends pour faire le mal. »

Balaam lui répondit avec grand respect :

« Je ne savais pas, Seigneur, que vous vous opposiez à moi. S'il ne vous plaît pas que j'aille chez Balac, je m'en retournerai.

— Non ; va avec les gens que tu accompagnes, mais prends garde de ne rien dire que ce que le Seigneur te commandera. »

Balaam continua donc son chemin avec les envoyés qui l'accompagnaient. Ils arrivèrent chez Balac. Celui-ci les attendait avec impatience, et il vint au-devant d'eux à une grande distance du camp d'Israël.

« Pourquoi n'êtes-vous pas venu tout de suite quand j'ai envoyé chez vous? dit Balac à Balaam. Avez-vous craint que je n'eusse pas de quoi payer votre peine?

— Me voici, répondit Balaam. Mais comment pourrai-je dire autre chose que ce que me commandera le Dieu vivant? »

Ils entrèrent ensemble dans une salle, près d'une montagne, au-dessus de Baal. Le lendemain, Balac, ayant envoyé des présents à Balaam, l'emmena avec lui sur la montagne et lui fit voir tout le camp des Israélites.

Balaam, ayant reçu les ordres du roi, fit dresser sept autels, sur lesquels on immola sept veaux et sept béliers. Ensuite, ouvrant la bouche et prenant la parole, au lieu de maudire les Israélites, il fut obligé par l'Ange du Seigneur de prononcer des paroles de bénédiction, et de prophétiser un avenir de gloire et de bonheur pour le peuple d'Israël.

« Qu'avez-vous fait? lui dit Balac. Je vous ai fait venir et je vous ai payé pour les maudire; et voilà que vous les bénissez!

— Que pouvais-je faire contre le Dieu d'Israël, qui forçait ma bouche à prononcer les paroles que j'ai dites? répondit Balaam.

— Ce lieu est sans doute habité par le Dieu d'Israël; venez dans un autre endroit, d'où vous pourrez les maudire, » dit Balac.

Ils allèrent bien loin, ils recommencèrent les sacrifices des sept autels; mais Balaam fut encore obligé de bénir au lieu de maudire.



Héliogravure ADURAND.

L'ange du Seigneur se place devant Balaam.

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS

Une troisième fois, Balac le fit recommencer ailleurs ; là encore, Balaam fut obligé non-seulement de bénir le camp d'Israël, mais de prophétiser la défaite et la mort de Balac et de tous les peuples qui s'opposeraient au Dieu d'Israël et à son peuple .Balac, devenu furieux, reprocha vivement à Balaam sa trahison, et refusa de lui donner les magnifiques présents qu'il lui avait promis. Balaam, qui désirait les avoir, voulut adoucir Balac ; il lui dit donc en s'en allant avec lui : « Le Dieu d'Israël a été plus fort que moi et m'a obligé de prononcer d'autres paroles que celles que je vous avais promises ; mais écoutez mon conseil, et vous serez débarrassé des Israélites, et la colère de leur Dieu les écrasera. Au lieu d'envoyer des guerriers au-devant d'eux pour les empêcher d'entrer dans votre royaume, envoyez-leur des femmes et des filles gaies et agréables, avec des fruits, des mets appétissants, des liqueurs fortes ; quand ils auront bu, mangé, causé avec ces femmes, ils les prendront en gré ; il les verront souvent ; vos filles épouseront les jeunes gens d'Israël ; ils s'habitueront à vos idoles, ils leur offriront des sacrifices en compagnie de leurs femmes ; leur Dieu se mettra dans une grande colère, il les exterminera tous, et vous en serez débarrassé. »

Petit-Louis. Quel coquin d'homme, ce Balaam ! C'est dommage que l'Ange ne l'ait pas tué tout de suite, au lieu de faire peur à la pauvre ânesse.

Grand'mère. Sois tranquille, Balaam aura sa punition pour avoir résisté au bon Dieu ; il va être massacré avec Balac et tous ses amis.

Balac suivit l'abominable conseil de Balaam, et beaucoup d'Israélites se laissèrent en effet entraîner par les femmes moabites et madianites, et si bien, qu'ils consentirent à sacrifier aux faux dieux. Le Seigneur, justement irrité, ordonna à ses Lévites de tuer tous les coupables Israélites qui s'étaient laissé corrompre.

Moïse commanda donc le massacre des coupables. Phinées, fils du grand prêtre Éléazar, aperçut un Israélite qui entrait dans la

tente d'une mauvaise femme madianite, à la vue de Moïse et d'une foule de gens qui pleuraient devant le tabernacle. Phinéès, indigné, entra lui aussi dans la tente, et perça de son poignard l'Israélite et la femme madianite. Le conseil de Balaam avait déjà porté de tels fruits, et le mal était devenu si grand dans le peuple de Dieu, que les Lévites furent obligés de mettre à mort quatre-vingt mille coupables.

VALENTINE. Comment! quatre-vingt mille coupables?

GRAND'MÈRE. Oui, mon enfant; et cela montre jusqu'à quel point une grande punition était nécessaire pour maintenir ce peuple mauvais et lâche dans le service du vrai Dieu. Ces exécutions étaient terribles, mais elles étaient justes et nécessaires. Le Seigneur fut apaisé et dit à Moïse : « Phinéès, fils d'Éléazar, a bien agi; en récompense de son zèle pour mon culte, c'est lui qui sera grand prêtre après Éléazar.

Moïse fit ensuite le dénombrement, c'est-à-dire le compte de tous les Israélites; il s'en trouva six cent un mille sept cent trente, sans compter les femmes et les enfants.

LXXII

MASSACRE DES MADIANITES

(Même année, 1357 ans avant J.-C.)

Le Seigneur dicta encore plusieurs lois à Moïse; puis il lui dit :

« Prends mille guerriers par tribu, ce qui fera douze mille

hommes ; donnes-en le commandement à Phinéès, fils d'Éléazar. Dis-lui de marcher contre les Madianites et de les exterminer tous en punition de leurs crimes contre moi. »

Phinéès prit les douze mille hommes et combattit contre les Madianites, qui furent tous tués, ainsi que leurs rois, et Balaam, leur prophète, qui était avec les ennemis d'Israël. Quand ils furent de retour, Moïse vit qu'ils avaient épargné les jeunes garçons, les femmes et les filles; et il s'indigna.

« Pourquoi n'avez-vous pas obéi au Seigneur, qui a donné ordre de tout tuer? leur dit-il. Allez, et mettez à mort toutes les femmes, toutes les grandes filles, tous les garçons, et ne gardez que les petites filles qui ne connaissent pas le mal. » Les ordres de Moïse furent exécutés; il ne resta de vivant que les petites filles et les troupeaux, qui furent partagés entre tout le peuple, après qu'on eut donné la moitié de tout ce butin et des trésors à ceux qui avaient combattu.

LXXIII

DERNIERS ACTES ET DERNIÈRES RECOMMANDATIONS DE MOÏSE

(Même année, 1357 ans avant J.-C.)

Moïse distribua ensuite les terres qui n'avaient plus d'habitants entre ceux des Israélites qui en voulurent, et il dit: « Ceux qui veulent combattre pour détruire les habitants de la Terre promise passeront le fleuve du Jourdain avec leurs armes. Ceux qui

veulent vivre en paix bâtiront des maisons et des villes de ce côté-ci du fleuve et s'y établiront. »

Il dit ensuite aux guerriers: « Quand vous aurez passé le fleuve du Jourdain pour entrer dans la Terre promise, le Seigneur vous ordonne d'exterminer tous les habitants, hommes, femmes et enfants, de briser toutes leurs idoles et de détruire tous leurs temples. Vous partagerez entre vous tous ce pays de Chanaan, et vous vous y établirez à tout jamais. Si vous n'exécutez pas l'ordre du Seigneur, vous serez punis et vous redeviendrez un peuple conquis et esclave. Quant à ceux des tribus de Ruben, de Gad et à la moitié de la tribu de Manassé, ils ont choisi leur part de ce côté-ci du Jourdain. »

Moïse leur rappela ensuite les grâces dont le Seigneur les avait comblés, leurs nombreuses ingratitudes et leurs révoltes; il leur rappela les principaux événements de leur sortie d'Égypte, de leurs voyages, de leur vie dans le désert; il les exhorta à ne jamais oublier ni négliger le culte du Seigneur, à obéir à ses lois, à honorer le grand prêtre, les prêtres et les Lévites, à ne pas se mêler aux adorateurs des faux dieux, à observer la célébration de la Pâque tous les ans, et à étudier, pour les pratiquer, les dix commandements écrits par le Seigneur lui-même sur la table de la loi.

Il leur parla très-longtemps; enfin, il leur dit qu'il ne pouvait pas porter plus longtemps la charge du commandement; qu'il était trop âgé, que le Seigneur lui avait annoncé qu'il allait mourir, et qu'il devait remettre le commandement à Josué; que c'était désormais à Josué que le peuple devait obéir.

Moïse remit donc le droit de commander à Josué en présence de tout le peuple. Ensuite, inspiré par le Saint-Esprit, il écrivit et chanta un très-beau cantique, qu'il laissa au peuple pour qu'il pût le chanter à son tour.

BIBLIOTHÈQUE FOSSÉ ARLAUD
L'HEURE JOYEUSE PARIS

LXXIV

MORT DE MOÏSE

(Même année, 1357 ans avant J.-C.)

Après avoir remis son cantique à Josué, Moïse monta sur le mont Nébo. C'était là qu'il devait mourir. Le Seigneur lui fit voir du haut de cette montagne toute la Terre promise ; il la contempla quelque temps ; ensuite le Seigneur lui apparut dans sa gloire, voulant jusqu'à la fin lui donner des preuves de son affection ; et Moïse mourut. La sainte Bible dit que le Seigneur l'ensevelit lui-même, et que personne n'a jamais su où était son corps, ni ce qu'il était devenu.

Petit-Louis. Pauvre Moïse ! Quel âge avait-il?

Grand'mère. Il avait cent vingt ans. La sainte Bible dit qu'en mourant il avait conservé la vue comme dans sa jeunesse, et qu'il n'avait perdu aucune de ses dents.

Valentine. Comme il était doux et bon, ce pauvre Moïse !

Armand. Cela me fait de la peine qu'il soit mort sans avoir fait entrer son peuple dans la Terre promise.

Henriette. C'est vrai. Ce pauvre Moïse s'était donné tant de peine pendant quarante ans, il avait eu tant de fatigues, il avait tant souffert de l'ingratitude de ce méchant peuple ; et voilà qu'au moment d'arriver, Dieu le fait mourir.

Louis. Je trouve que c'était dur de lui faire voir la Terre promise sans lui permettre d'y entrer.

Jacques. Et pour une si petite faute encore! Aaron fait un veau d'or, il lui offre un sacrifice comme à un dieu, et il n'a aucune punition; et ce pauvre Moïse, pour une si petite négligence, est condamné à une punition si sévère!

Jeanne. Écoute, Jacques; je ne crois pas que Moïse ait été malheureux de mourir : il savait que le bon Dieu l'aimait beaucoup; il allait le voir pour ne jamais le quitter ; et il aimait beaucoup mieux cela que de continuer à s'éreinter avec ces méchants Juifs.

Marie-Thérèse. Et ces Juifs ne voulaient jamais lui obéir ! Ils grognaient pour tout, ils se révoltaient sans cesse; moi je trouve qu'ils étaient réellement insupportables, et que Moïse a dû être très-heureux de se trouver débarrassé d'eux.

Paul. Mais non, il n'était pas content, puisque le bon Dieu le fait mourir pour le punir. C'est très-désagréable d'être puni.

Grand'mère. Mes chers enfants, je comprends très-bien que vous plaigniez Moïse; malgré tout son amour pour le bon Dieu, il eût certainement été très-heureux de faire entrer ce peuple, auquel il était attaché, dans ce magnifique pays promis depuis quatre cent cinquante ans aux enfants d'Abraham. Il eût été plus heureux encore de n'avoir pas mérité la punition que lui infligeait le bon Dieu; mais il sentait qu'elle était juste; que sa faute était grande pour lui, chef de tout ce peuple, lui que le bon Dieu avait nommé *son ami*, auquel il avait donné toute sa confiance : les plus petites fautes de Moïse étaient grandes, parce qu'elles venaient d'un manque de confiance en Dieu.

Au reste, que ceux d'entre vous qui plaignent ce saint homme se consolent par la pensée du bonheur qu'il a trouvé dans le sein de Dieu depuis l'instant de sa mort, bonheur dont il jouit encore et dont il jouira éternellement. Je crois que Jeanne et Marie-Thérèse ont raison, et que Moïse aimait bien mieux se réunir à Dieu que de rester avec ces Israélites qui ne lui donnaient que de la peine et des ennuis.

LXXV

JOSUÉ CHEF DES ISRAÉLITES

(Même année, 1357 ans avant J.-C.)

Après la mort de Moïse, Dieu dit à Josué : « Moïse, mon serviteur, est mort; c'est toi que j'ai choisi pour être le chef de mon peuple. Tu vas lui faire passer le Jourdain pour entrer dans la terre que je donnerai aux descendants d'Israël. » Le Seigneur lui dit ce qu'il fallait faire pour exécuter sans danger le passage du fleuve, qui était large et profond. Il lui fit plusieurs recommandations : il l'engagea à être très-doux et très-patient, mais à ne supporter de la part du peuple aucune résistance à ses ordres et de venir le consulter, lui le Seigneur, chaque fois qu'il se trouverait dans l'embarras. Il lui dit aussi : « Quand tu auras fait passer le Jourdain à mon peuple, tu ne laisseras pas emmener les troupeaux; ils doivent rester de ce côté du Jourdain pour les tribus de Ruben, de Gad et la moitié de la tribu de Manassé, qui ont préféré y vivre. Vous trouverez des troupeaux en abondance dans la terre de Chanaan, dont vous mettrez à mort tous les infâmes habitants.

Josué est le même nom que Jésus. En hébreu, cela signifiait Sauveur. Josué sauvait Israël, le tirait du désert, l'introduisait dans la Terre promise, comme, plus tard, Jésus, le vrai Sauveur, tira les enfants de Dieu de la captivité du démon, pour les faire entrer dans le ciel, la véritable Terre promise des chrétiens.

Josué alla donc parler au peuple pour lui faire connaître la volonté du Seigneur.

Il y avait près du Jourdain une ville qui s'appelait Jéricho et dont il fallait s'emparer après avoir traversé le fleuve. Josué appela deux hommes habiles et courageux et leur dit : « Allez examiner le pays et la ville de Jéricho, afin que nous sachions par quels endroits il nous sera plus facile d'attaquer la ville et où nous pourrons nous établir. Prenez garde que les habitants ne vous reconnaissent pour des espions. »

Les envoyés de Josué partirent la nuit, et, après avoir traversé le Jourdain à la nage, ils entrèrent dans la maison d'une femme nommée Rahab; elle les reçut, leur donna à manger, et ils se reposèrent chez elle.

Le lendemain le roi de Jéricho fut averti que deux étrangers, qu'on croyait être des Israélites, étaient entrés chez Rahab. Le roi envoya chez Rahab et lui fit dire : « Livre au roi les hommes qui sont entrés chez toi hier soir, car ce sont des espions d'Israël. »

Mais Rahab, ayant vu venir des gens du roi, avait fait promptement cacher les espions sur la terrasse de la maison, sous des paquets de lin; puis elle ouvrit la porte aux gens du roi et leur répondit: « Il est vrai que des hommes sont venus; je ne savais pas qui ils étaient ; ils sont repartis après s'être reposés, et je ne sais où ils sont allés; courez vite après eux, et vous les rattraperez, car ils suivent les chemins. »

Gaston. Mais c'était mentir cela !

Grand'mère. Oui sans doute, et elle avait grand tort; mais son intention était bonne; et à cause de cela et de son ignorance de ce qui était mal, Dieu lui pardonna.

Les envoyés du roi partirent en courant; aussitôt Rahab monta sur la terrasse où elle avait caché les espions et leur dit : « Je sais qui vous êtes ; j'ai entendu parler de la puissance de votre Dieu ; je sais que vous avez traversé à pied sec la mer Rouge; que

vous êtes vainqueurs de tous ceux que vous combattez, que vous avez exterminé plusieurs peuples et leurs rois. La frayeur m'a saisie ; je ne veux pas vous faire de mal ; mais jurez-moi que lorsque vous viendrez tout conquérir dans ce pays, vous ne ferez de mal ni à mon père, ni à moi, ni à toute ma maison ; donnez-moi un signe pour que vos gens puissent reconnaître ma maison et qu'ils n'y entrent pas comme des ennemis, mais comme des amis. »

Les espions lui dirent : « Nous vous promettons ce que vous nous demandez, à condition que vous ne nous trahirez pas. »

Alors Rahab ouvrit une fenêtre et les fit descendre avec une corde. — « Allez, dit-elle, du côté des montagnes et restez-y trois jours, jusqu'à ce que les envoyés du roi, ne vous trouvant pas, reviennent et rentrent dans la ville. Avant de partir, promettez-moi de faire grâce à mes parents, à moi et à ma maison. » Les envoyés de Josué le lui promirent. « Voici, dirent-ils, le signe que vous demandez ; prenez ce cordon rouge, attachez-le à la fenêtre par laquelle vous nous avez fait descendre, faites venir dans votre maison ceux de votre famille que vous voudrez sauver, et aucun de nous n'y entrera. »

Après cela, les envoyés se dépêchèrent d'arriver aux montagnes pour s'y cacher ; ils y restèrent trois jours, comme le leur avait recommandé Rahab ; ils marchèrent ensuite vers le fleuve du Jourdain, qu'ils repassèrent à la nage, et vinrent rendre compte à Josué de ce qu'ils avaient vu du haut des montagnes, de ce qu'ils avaient vu avant d'entrer chez Rahab, et de ce qu'ils avaient appris par elle avant l'arrivée des envoyés du roi.

LXXVI

PASSAGE DU JOURDAIN

(1356 ans avant J.-C., 41e année de la sortie d'Égypte)

Josué, ayant consulté le Seigneur, fit faire les préparatifs du départ. Les Israélites arrivèrent au bord du Jourdain et ils y restèrent trois jours. Josué envoya alors les hérauts.....

Paul. Qu'est-ce que c'est, les hérauts?

Grand'mère. Les hérauts étaient les hommes chargés de crier dans tout le camp les ordres de leur chef. Josué envoya donc les hérauts crier dans tout le camp :

« Quand vous verrez l'Arche d'alliance, qui est renfermée dans le Tabernacle, et les prêtres qui la porteront, levez-vous et suivez-la. N'approchez pas de l'arche du Seigneur plus près que de deux mille coudées (c'est-à-dire 1,000 mètres ou bien un quart de lieue), et suivez-la pour connaître le chemin que vous devez prendre. »

Et le Seigneur dit à Josué : « Je commencerai aujourd'hui à te glorifier devant tout le peuple, pour qu'il sache que je suis avec toi comme j'ai été avec Moïse. »

Josué dit aux prêtres : « Prenez l'Arche d'alliance et marchez devant le peuple. Quand vous serez au milieu du fleuve, arrêtez-vous là. »

Armand. Mais comment pourront-ils arriver au milieu du Jourdain sans se noyer? Est-ce qu'il n'y avait pas beaucoup d'eau ?

Grand'mère. Au contraire, le Jourdain était plein jusqu'aux bords, et très-profond dans cet endroit, que l'on montre encore aujourd'hui. Vous allez voir ce que fit le Seigneur pour que les Israélites pussent le passer sans se noyer.

Les prêtres se mirent en marche, suivis de tout le peuple, qui les suivait à la distance qu'avait ordonnée Josué. Quand ils furent près du Jourdain, Josué leur dit :

« Le Seigneur va vous faire voir sa puissance, afin que vous reconnaissiez qu'il est le Dieu vivant, et qu'il est au milieu de vous. L'Arche d'alliance marchera devant vous à travers le Jourdain. Dès que les prêtres qui portent l'arche du Seigneur auront mis les pieds dans l'eau du fleuve, les eaux d'en bas s'écouleront et laisseront le fleuve à sec, et les eaux d'en haut s'arrêteront et demeureront suspendues comme une muraille. »

Les prêtres avancèrent vers les eaux, et aussitôt que leurs pieds les eurent touchées, les eaux d'en haut s'arrêtèrent et les eaux d'en bas s'écoulèrent. Le peuple suivait l'arche et voyait avec admiration les eaux d'en haut s'élever comme une montagne ; pendant le passage, elles s'élevèrent si haut qu'on les vit à plusieurs lieues de distance, et les eaux d'en bas s'écoulèrent dans le désert, de manière qu'il n'en resta plus dans le lit du Jourdain.

Ce miracle eut pour témoin le peuple entier, afin qu'on ne pût pas en douter, non plus que des miracles faits par Moïse.

Josué, d'après l'ordre du Seigneur, fit enlever du milieu du fleuve douze grosses pierres qui représentaient les douze tribus d'Israël ; il les fit porter à l'endroit où l'on campa pour la nuit, et Josué éleva un autel avec ces douze pierres, et il y offrit un sacrifice au Seigneur, en mémoire du passage miraculeux du Jourdain, à pied sec, par tout le peuple d'Israël.

Pendant que le peuple traversait le Jourdain, Josué avait fait poser douze autres grandes pierres au milieu du lit du fleuve desséché ; il en fit un autel à la place même où l'Arche d'alliance s'était arrêtée ; et elles y sont encore.

Gaston. Grand'mère, pouquoi dites-vous le *lit du fleuve*? Une rivière n'a pas de lit.

Grand'mère. On appelle *lit du fleuve* le fond de sable ou de terre sur lequel coule l'eau.

Henriette. Comment sait-on que les pierres y sont encore?

Grand'mère. Parce que plusieurs voyageurs les ont vues au fond du fleuve ; mais on ne les voit pas toujours, parce que souvent les eaux sont troubles et toutes jaunes ; elles roulent du sable, et on ne voit rien au travers.

Gaston. Comment savez-vous cela, grand'mère. Est-ce que vous vous y avez été ?

Grand'mère. Non, cher enfant, je n'y ai pas été, mais quelques personnes qui ont vu les pierres me l'ont dit ; entre autres, un homme célèbre, M. de Chateaubriand, qui a fait un livre sur son voyage à Jérusalem.

LXXVII

CIRCONCISION DES ISRAÉLITES — PRISE DE JÉRICHO

(Même année, 1356 ans avant J.-C.)

Quand le peuple eut passé le Jourdain et que l'arche du Seigneur fut déposée sur l'autre rive, Josué ordonna aux eaux de reprendre leur cours ; toutes les eaux qui s'étaient élevées comme une immense muraille s'affaissèrent avec un bruit semblable au tonnerre et recommencèrent à couler comme avant.

Les habitants de Jéricho et ceux de tout le pays environnant



Hellogravure DURAND.

Israël passant le Jourdain à pied sec.

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS

furent saisis de frayeur, et aucun d'eux ne parut dans le camp d'Israël. Josué rassembla tous les hommes du camp, et leur dit : « Vos pères qui étaient circoncis sont tous morts dans le désert, en punition de leur ingratitude ; le Seigneur avait ordonné à Moïse que personne ne fût circoncis dans le désert, avant d'entrer dans la Terre promise ; à présent que vous avez passé le Jourdain et que vous êtes dans la terre sainte, le Seigneur ordonne que vous soyez tous circoncis. »

Josué, suivant donc l'ordre de Dieu, circoncit tous les hommes et les garçons israélites. Ils restèrent douze jours dans ce camp, qui fut appelé Galgala ; le treizième jour, ils célébrèrent la Pâque et mangèrent des fruits et de la farine du pays, qui s'y trouvaient en abondance, et le même jour la manne cessa de tomber ; elle avait nourri le peuple pendant quarante ans.

Les murailles de Jéricho étaient très-élevées, très-épaisses et solidement bâties. Les portes étaient fermées, et personne ne sortait de la ville, de peur des Israélites.

Josué ayant consulté le Seigneur, celui-ci lui répondit : « Je vous ai livré Jéricho, son roi et tous ceux qui y sont renfermés. Faites le tour de la ville, avec tous vos guerriers, une fois par jour ; les prêtres marcheront devant le peuple, ils porteront l'Arche d'alliance et sonneront de la trompette. Vous ferez ainsi pendant six jours.

« Le septième jour, sept prêtres prendront l'Arche d'alliance ; sept autres prêtres prendront les sept grandes trompettes d'argent des grands jours de fête ; ils marcheront devant l'Arche d'alliance, et ils feront sept fois le tour de la ville.

« Quand les grandes trompettes auront sonné, tout le peuple poussera à la fois un grand cri, les murailles tomberont par terre jusqu'à leurs fondements, et chacun entrera dans la ville par l'endroit qui se trouvera devant lui.

« Vous exterminerez tout le monde, excepté Rahab et sa famille. Sa maison a un cordon écarlate attaché à une fenêtre, parce

que Rahab a reçu et sauvé mes envoyés. Ne touchez ni à elle, ni à rien de ce qui est dans sa maison.

« Que personne ne s'empare de rien de ce qu'il trouvera dans la ville, et qu'on apporte dans le temple du Seigneur tout l'or, l'argent et les pierres précieuses qui seront trouvés, pour qu'ils soient consacrés à son service. »

On fit ce que Josué avait ordonné de la part du Seigneur. Les murailles tombèrent au moment même du grand cri qui accompagna les trompettes sacrées, et on entra ainsi dans la ville de Jéricho. On tua tout ce qui avait vie : les hommes, les femmes, les enfants, les vieillards, les bœufs, les ânes, les brebis, etc.

Josué chargea deux de ses envoyés d'aller chez Rahab et de la sauver en l'emmenant hors de sa maison et de la ville, avec sa famille et tout ce qui lui appartenait, ainsi qu'on le lui avait promis ; après quoi, on mit le feu à la ville, qui fut réduite en cendres.

LXXVIII

ISRAÉLITES BATTUS PAR LE ROI DE HAÏ

(Même année, 1356 ans avant J.-C.)

La ville de Jéricho étant prise, Josué envoya, sans consulter le Seigneur, trois mille hommes contre le roi des Amorrhéens, qui demeurait dans la ville de Haï ; mais les habitants, étant sortis de la ville, se battirent courageusement et furent vainqueurs. Les Israélites eurent trente-six hommes tués, et s'enfuirent. Josué

fut affligé de cette défaite ; il se prosterna et invoqua le Seigneur, en lui demandant pardon de ne pas l'avoir consulté.

« Lève-toi, dit le Seigneur ; pourquoi restes-tu ainsi étendu sur la terre ? Il y a un coupable parmi le peuple, et c'est pourquoi je vous ai refusé la victoire. Ce coupable doit être puni. Il faut qu'on tire au sort : d'abord une des tribus, puis une des familles de la tribu, puis enfin une personne de la famille. Celui sur lequel tombera le sort sera appelé ; il avouera son crime, et il sera lapidé. Après quoi tu marcheras de nouveau contre les Amorrhéens, tu les vaincras, et tu les feras tous périr. »

Henriette. Comment le bon Dieu, qui est si bon, est-il si sévère pour tous ces peuples ? Il fait tuer tout le monde, même les petits enfants. Je sais bien que si je faisais ce que fait le bon Dieu, je me trouverais très-méchante.

Grand'mère. Chère petite, si tu te souvenais de ce que je vous ai dit il y a peu de temps, tu verrais que le bon Dieu, connaissant les mauvais penchants, les faiblesses du peuple israélite, ne pouvait pas le laisser vivre avec des peuples idolâtres, qui l'auraient entraîné dans l'idolâtrie et l'auraient rendu criminel.

Henriette. Mais les enfants, Grand'mère, les pauvres petits enfants ?

Grand'mère. Je vous ai déjà expliqué que les enfants de ces peuples abominables étaient tous consacrés au démon dès leur naissance ; il n'y avait rien de bon en eux, et c'était une œuvre de miséricorde de leur ôter la vie avant qu'ils pussent la souiller de crimes et adorer le démon en suivant les traces de leurs pères. Il ne faut pas juger ces choses-là comme on juge les événements ordinaires.

On tira donc au sort comme l'avait ordonné Josué. Le sort tomba sur la tribu de Juda ; puis sur la famille de Zaré ; enfin, sur Achan de la famille de Zaré.

Achan, ayant été amené devant Josué et devant le peuple, avoua qu'il avait été tenté par un manteau rouge écarlate, deux cents

pièces d'argent et un lingot d'or, et qu'il avait caché tout cela dans un trou qu'il indiqua.

Le coupable Achan fut emmené hors du camp ; le peuple le lapida, et son corps fut brûlé avec tout ce qu'il possédait.

ARMAND. Mon Dieu, que c'est sévère !

GRAND'MÈRE. Cher enfant, il ne faut pas oublier que Dieu, qui est infiniment bon, est en même temps infiniment juste. La désobéissance était le plus grand défaut des Israélites ; il était d'une grande importance que les ordres du Seigneur fussent exécutés très-fidèlement, sans quoi un seul homme n'aurait jamais pu se faire obéir par ce peuple toujours prêt à se révolter. Et, pour s'en faire obéir, il fallait s'en faire craindre.

LXXIX

PRISE DE HAÏ — ALLIANCE AVEC LES GABAONITES

(Même année, 1356 ans avant J.-C.)

« A présent, dit le Seigneur à Josué, marche contre la ville de Haï, et extermine tout ce que tu y trouveras. Je suis avec vous. »

Josué envoya donc trente mille hommes pour vaincre les Amorrhéens. Ils attirèrent l'armée et le roi des Amorrhéens loin de la ville en faisant semblant de fuir. Ils se retournèrent tout à coup ; les Amorrhéens, saisis de frayeur, s'enfuirent à leur tour, et les Israélites les tuèrent tous. Ils prirent aussi le roi et l'amenèrent à Josué, qui le garda jusqu'à la fin du combat et de la destruction de la ville, après quoi il fit attacher le roi de Haï à

une potence en forme de croix, où il mourut à la fin du jour. Tout le monde dans la ville fut massacré ; le butin et les bestiaux furent partagés entre les combattants israélites ; Josué éleva un autel au Seigneur sur le mont *Hébal*, et on y offrit des sacrifices en actions de grâces.

Tous les rois des environs se liguèrent alors entre eux pour chasser et détruire les Israélites, excepté les Gabaonites ; ils avaient entendu parler de la puissance du Dieu d'Israël, des miracles qu'il avait faits pour sauver ou protéger son peuple ; ils cherchèrent le moyen de faire alliance avec ce peuple protégé par un Dieu si puissant, au lieu de s'en faire un ennemi. Ils nommèrent donc les plus habiles d'entre eux pour aller au-devant des Israélites. Et, pour faire croire qu'ils venaient de très-loin, les envoyés prirent des vêtements très-vieux, très-usés, des chaussures trouées, des sacs déchirés, dans lesquels ils mirent de vieilles croûtes de vieux pain, des aliments desséchés ; ils se roulèrent dans la poussière, ils arrivèrent ainsi dans le camp des Israélites, et demandèrent à être conduits devant le chef du camp.

Quand ils furent devant Josué, et qu'ils eurent expliqué le but de leur long voyage, qui était de faire alliance avec le peuple d'Israël, dont la renommée s'était répandue sur toute la terre, Josué craignit quelque perfidie, et, pour s'assurer s'ils venaient d'aussi loin qu'ils le disaient, il examina leurs vêtements, leurs chaussures, leurs provisions, et voyant que tout annonçait un très-long voyage, il résolut, sans consulter le Seigneur, de faire alliance avec eux.

Josué et les princes des prêtres jurèrent donc alliance avec les Gabaonites ; ils jurèrent de les défendre contre leurs ennemis. Les envoyés s'en retournèrent enchantés d'avoir si bien réussi.

Mais trois jours après, quand Josué leva le camp pour marcher contre les Gabaonites, il apprit que c'était le même peuple avec lequel il venait de jurer alliance contre tous.

L'armée israélite fut très-mécontente ; elle murmura contre les

princes des prêtres ; mais Josué calma le peuple en lui disant : « Parce que ces gens nous ont trompés, ils seront punis ; ils ne seront pas nos alliés, mais nos esclaves. »

Josué envoya chercher les chefs des Gabaonites et leur dit : « Vous nous avez trompés en disant que vous veniez de bien loin, et nous avons juré alliance avec vous. Nous ne pouvons manquer à notre serment, ni vous faire la guerre. Nous vous laissons donc la vie, mais vous et vos descendants vous serez nos serviteurs, vous porterez de l'eau, vous couperez du bois, et vous nous obéirez. »

Les chefs s'excusèrent en disant que c'était la frayeur qu'ils avaient eue d'un peuple si brave et d'un Dieu si puissant, qui leur avait inspiré cette tromperie, mais que, pourvu qu'on leur laissât la vie, ils étaient prêts à obéir et à servir le peuple d'Israël.

LXXX

GUERRES DES ISRAÉLITES — LE SOLEIL ARRÊTÉ

(Même année, 1356 ans avant J.-C.)

Les rois voisins, ayant vu ce qui s'était passé entre les Gabaonites et les Israélites, entrèrent en fureur contre leurs anciens amis et les traitèrent de traîtres et de lâches. Ils convinrent entre eux de détruire Gabaon et les Amorrhéens, parce qu'avec l'alliance d'Israël, le roi de Gabaon deviendrait trop fort et s'emparerait de tous les pays voisins.

Ainsi donc ces méchants rois, au nombre de cinq, le roi de Jérusalem, le roi d'Hébron, le roi de Jérimoth, le roi de Lachis, le roi d'Églon, réunirent leurs armées, et ayant entouré la ville de Gabaon, ils l'assiégèrent.

Les habitants de Gabaon, se voyant assiégés par cinq armées, envoyèrent dans le camp de *Galgala*, où était Josué, pour lui dire : « Venez vite à notre secours ; nous sommes assiégés par tous les rois qui nous environnent. »

Josué se hâta donc de partir de Galgala, accompagné des plus vaillants guerriers de son armée. Et le Seigneur, qu'il avait consulté, lui dit :

« Ne crains rien ; marche contre eux et détruis-les tous. Je vous les ai livrés. »

Ils marchèrent toute la nuit ; le lendemain du grand matin, ils se jetèrent sur les ennemis, auxquels le Seigneur inspira une telle frayeur, qu'ils cherchèrent à se sauver sans se battre. Les Israélites en tuèrent tant qu'ils purent.

Le soleil commençait à descendre ; Josué vit qu'on n'aurait pas le temps d'en finir avec ces impies avant la nuit ; alors il pria le Seigneur et arrêta le soleil, de sorte que le jour se prolongea jusqu'à ce qu'il ne restât plus un seul ennemi. Le massacre fut épouvantable.

Henri. Comment arrêta-t-il le soleil ? Le soleil ne bouge pas, c'est la terre qui marche et qui tourne autour du soleil.

Grand'mère. Par l'ordre du Dieu tout-puissant, les rayons du soleil continuèrent à éclairer pendant les heures de la nuit comme s'il avait fait plein jour. La sainte Bible dit simplement que *Dieu arrêta le soleil*. Nous disons bien que le soleil se lève et qu'il se couche, et cependant nous savons qu'il ne bouge pas.

Pour achever de les détruire, le Seigneur avait envoyé une grêle de grosses pierres qui ne tombaient que sur eux et pas sur les Israélites.

Ensuite Josué retourna au camp de Galgala avec ses guerriers ;

mais, avant de partir, on vint lui dire que les cinq rois s'étaient sauvés et se tenaient cachés dans une caverne de la ville de Macéda, qui était tout près de là. Josué donna ordre qu'on roulât de grandes pierres pour boucher l'entrée de la caverne et que des hommes robustes et intelligents restassent là pour garder l'entrée jusqu'au lendemain. Ensuite Josué retourna au camp de Galgala avec tout Israël, et ils s'y reposèrent toute la nuit.

Quand le jour fut venu, Josué dit : « Ouvrez la caverne et amenez-moi les cinq rois qui y sont cachés. » On alla chercher les rois et on les amena devant Josué. Il appela les principaux officiers de son armée et il leur dit : « Allez et mettez le pied sur le cou de ces rois. » Ils y allèrent, et pendant qu'ils avaient le pied sur le cou des rois, Josué ajouta : « Ne craignez rien ; ayez du courage pour voir punir les ennemis du Seigneur, car c'est ainsi qu'il traitera tous ceux que vous aurez à combattre. »

Paul. Grand'mère, pourquoi Josué faisait-il mettre le pied sur le cou des méchants rois ?

Grand'mère. C'était pour mieux faire comprendre à tout Israël combien sont méprisables les ennemis du Seigneur, et pour le faire comprendre aussi à ces rois orgueilleux et méchants.

Après cela, Josué, s'avançant, tira son glaive, frappa les rois et les tua de sa propre main. Puis il les fit accrocher à des potences où ils restèrent pendus jusqu'au soir ; alors il les fit décrocher et jeter dans la caverne où ils s'étaient cachés ; il en fit fermer l'entrée avec de grosses pierres, que l'on voit encore.

Le soir même, Josué traita Macéda et son roi comme il avait traité le roi et la ville de Jéricho. — Les jours suivants, il marcha contre tous les pays des cinq rois morts, détruisit toutes les villes, tua tous les habitants, tous les rois des autres provinces et royaumes, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus un seul des détestables habitants de la terre de Chanaan ou Terre promise.

LXXXI

JOSUÉ DÉTRUIT TOUS SES ENNEMIS — MORT DE JOSUÉ

(Même année, 1356 ans avant J.-C.)

Josué, ayant su que les rois voisins du pays de Chanaan se préparaient à faire la guerre aux Israélites pour venger leurs anciens alliés, reçut l'ordre du Seigneur de ne pas les atteindre et d'aller avec ses guerriers détruire leurs villes, tuer leur rois, et massacrer tous les habitants. Quand Josué arriva dans ces pays éloignés, il vit qu'ils avaient beaucoup de chevaux qui pouvaient les transporter rapidement d'une ville à l'autre. Il donna ordre que pendant la bataille on coupât les jarrets de tous les chevaux.

Louis. Pourquoi cela ? Ces pauvres chevaux ! Ils ne pouvaient plus être bons à rien avec les jambes coupées.

Grand'mère. C'etait précisément ce que voulait Josué ; les ennemis, n'ayant plus de chevaux, ne pouvaient pas se sauver, et il était plus facile de les détruire comme l'ordonnait le Seigneur. Ces peuples, comme ceux de Chanaan, descendaient de Cham, et la malédiction de Noé avait frappé Cham et toute sa descendance. Ils étaient abominables et d'une férocité qui dépassait toute mesure. Il ne fallait laisser vivant aucun de ces méchants idolâtres ; ils auraient entraîné les Israélites à devenir méchants comme ils l'étaient eux-mêmes. Josué alla ainsi de pays en pays, remportant la victoire partout, tuant tout, détruisant les rois, les peuples et les villes, même dans les pays habités par les géants.

Il y eut dans cette expédition trente et un rois tués et trente et un pays ravagés et restés sans habitants ; Josué partagea toutes ces terres entre les Israélites qui n'en avaient pas encore, ayant soin de mettre ensemble les familles de la même tribu ; tous ces royaumes furent donc partagés en douze parts. Et chaque part prit le nom de la tribu qui l'habitait. Josué fit revenir dans la Terre promise les tribus de *Ruben*, de *Gad* et *Manassé*, afin qu'elles eussent leur part d'héritage dans la terre sainte.

Après avoir mis de l'ordre partout, après avoir fait connaître dans les douze tribus les commandements et les lois du Seigneur, après y avoir établi les prêtres et le culte du vrai Dieu, Josué se sentant vieux et près de mourir, ressembla les prêtres et les chefs du peuple comme avait fait Moïse : il leur rappela les bienfaits de Dieu, la reconnaissance infinie que lui devait tout le peuple d'Israël ; il les exhorta à ne jamais adorer les faux dieux, à ne jamais négliger le culte du Seigneur ; et il leur annonça qu'il allait mourir.

Il se retira donc dans sa demeure, et il mourut saintement à l'âge de cent dix ans, après avoir été le chef du peuple de Dieu pendant dix-sept ans, et après avoir mis les enfants d'Israël en possession de la Terre promise. Il fut enterré sur la montagne d'Éphraïm. Le grand prêtre Éléazar mourut peu de temps après.

LXXXII

CE QUI ARRIVA APRÈS LA MORT DE JOSUÉ

(1285 ans avant J.-C.)

Après la mort de Josué, il n'y eut plus de chef commandant toutes les tribus réunies ; chaque tribu avait son chef. Il restait encore des ennemis voisins à combattre ; la tribu de Juda, aidée de la tribu de Siméon, marcha contre un roi nommé Adonibézec ; ils le vainquirent, lui tuèrent dix mille hommes, le firent prisonnier et lui coupèrent les doigts des pieds et des mains.

Valentine. Comme c'est méchant ! C'est abominable, ça !

Grand'mère. Oui, c'est en effet très-cruel ; mais il faut observer que la sainte Bible ne dit pas que ce soit fait par ordre de Dieu ; elle nous montre seulement que ce traitement cruel était une juste punition de ce qu'avait fait Adonibézec lui-même : il s'était vanté d'avoir coupé les doigts des pieds et des mains à soixante-dix rois voisins et de leur avoir fait manger sous sa table les restes de ce qu'on lui servait.

Ensuite les chefs de Juda emmenèrent Adonibézec à Jérusalem, où il mourut.

Petit-Louis. Comment ! Ils possédaient déjà Jérusalem ?

Grand'mère. Oui certainement ; un des cinq rois enfermés dans la caverne était roi de Jérusalem ; les Israélites attaquèrent Jérusalem, s'en emparèrent, tuèrent tous les habitants et purifièrent la ville en la brûlant. Ils la rebâtirent ensuite pour y demeurer, quand ils eurent vaincu tous les rois.

Dans les pays dont s'emparèrent plus tard les tribus d'Israël, ils ne tuèrent pas tous les habitants ; ils les réduisirent à l'état de servitude, ils préférèrent les garder pour se faire servir par eux.

Jacques. Pourquoi ont-ils gardé des habitants, puisque Dieu leur avait ordonné de les tuer tous pour ne pas se mêler avec des idolâtres ?

Grand'mère. Parce que les Israélites étaient, comme vous savez, très-désobéissants et en outre très-avides, et que, depuis la mort de Josué, ils n'avaient plus pour les gouverner que des Anciens ou vieillards qu'ils n'écoutaient pas beaucoup. Il arriva précisément ce que le bon Dieu avait voulu empêcher : c'est que les anciens habitants réduits en esclavage entraînèrent peu à peu les Israélites à négliger le culte du Seigneur, et ils en vinrent même jusqu'à adorer de faux dieux. Le Seigneur les avertit bien des fois et les menaça de les abandonner. C'est ce qu'il fit pendant un temps pour les punir de leur désobéissance.

Privés de la protection du Seigneur, les Israélites furent vaincus dans plusieurs combats qu'ils livrèrent à leurs ennemis des pays voisins et même des derniers pays conquis dont ils avaient gardé les habitants pour les servir. Ils finirent par être eux-mêmes réduits à l'état de servitude dans plusieurs parties de la terre de Chanaan.

LXXXIII

PUNITION DES ISRAÉLITES — AOD LES DÉLIVRE

(1285 ans avant J.-C.)

Bientôt la plupart des Juifs abandonnèrent tout à fait le culte du Seigneur et sacrifièrent à Baal et à Astaròth, qui étaient les grandes idoles des anciens peuples de Chanaan.

Baal était le même démon qui se fit adorer depuis sous le nom de Mercure. Et Astaroth était celui que les païens adoraient sous le nom de Vénus. Le culte de ces dieux était le plus horrible et le plus infâme.

Le Seigneur avait donné des juges à Israël, mais ces juges n'avaient pas assez d'autorité sur les tribus israélites, qui se révoltaient sans cesse contre eux. Enfin, Dieu, voyant la corruption de son peuple, l'abandonna tout à fait. Et le peuple devint si malheureux, qu'il commença à se repentir et à demander pardon au vrai Dieu.

Le Seigneur se laissa toucher par leurs prières et leur donna un chef sage et habile, nommé Aod.

Aod se fit faire une dague.....

Paul. Qu'est-ce que c'est, une *dague?*

Grand'mère. C'est une épée large et tranchante des deux côtés.

— Aod, ayant sa dague, alla porter à Églon, roi de *Moab*, des présents magnifiques. Puis il lui dit : « J'ai à vous parler en secret, ô roi ! »

Églon était très-gros; il avait un énorme ventre. Il se leva péniblement et alla dans un appartement où il se trouva seul avec Aod.

« Je viens de la part du Dieu d'Israël, » dit Aod. Et, au même moment, il plongea sa dague tout entière dans le ventre du roi ; la dague resta dans la plaie, et tout ce qu'avait Églon dans le ventre s'écoula jusque par terre.

Aod, voyant le roi mort, ferma la porte à double tour et sortit par une porte de derrière. Il monta sur le haut de la montagne d'Éphraïm, et il sonna de la trompette. Les Israélites accoururent près de lui à ce son ; il se mit à leur tête et leur promit de les délivrer, si leur repentir était sincère. Ils le jurèrent ; Aod se posta avec sa troupe près du gué du Jourdain.

Pendant ce temps, les seigneurs de la cour du roi avaient attendu longtemps, et, ne voyant par sortir Églon, ils se décidèrent à enfoncer la porte de l'appartement ; ils trouvèrent leur roi mort ; ils arrachèrent la dague restée dans son gros ventre, la reconnurent pour avoir appartenu à Aod, et se rassemblèrent pour venger le roi en tuant les Israélites. Mais Aod et les Israélites, au lieu d'être tués, firent périr, avec l'aide de Dieu, les dix mille hommes qui avaient marché contre eux. Les Moabites furent battus partout et asservis aux Israélites pendant quatre-vingts ans.

LXXXIV

NOUVELLE SERVITUDE — DÉBORAH ET SISARA

(1200 ans avant J.-C.)

Quelque temps après la mort d'Aod, les Israélites recommencèrent à se marier avec des filles chananéennes et à adorer les faux dieux. Le Seigneur les livra alors à JABIN, roi des *Chananéens*, et les Israélites, après un rude esclavage, se mirent à crier miséricorde au Seigneur.

ARMAND. Quelles insupportables gens !

GRAND'MÈRE. Tu as bien raison. En effet, il fallait que Dieu vît en eux la race d'où devait sortir un jour son fils Jésus-Christ, pour pouvoir supporter de tels prodiges d'ingratitude et d'iniquité.

Il y avait dans ce temps-là une sainte femme prophétesse, nommée DÉBORAH, tellement respectée du peuple, qu'elle fut nommée JUGE pour juger leurs querelles. Dieu lui inspira la pensée de délivrer les Israélites. Elle fit venir un vaillant guerrier, nommé BARAC, et lui dit :

« Prenez dix mille guerriers, et allez près du torrent de Cison, sur le mont Thabor. SISARA, général du roi Jabin, viendra avec toute son armée et tous ses chariots, et le Seigneur vous les livrera ; vous les tuerez tous. Ce ne sera pas vous, mais une femme nommée Jahel, qui tuera Sisara et gagnera ainsi la bataille. »

Barac fit ce que lui disait Déborah ; elle était avec l'armée pour prier le Seigneur.

Aussitôt que SISARA parut avec ses neuf cents chariots et toute

son armée, Barac et ses dix mille combattants descendirent, en courant, du haut du MONT THABOR. Sisara et ses troupes furent saisis d'épouvante en voyant cette multitude de guerriers, et se jetèrent sur leurs chariots pour s'enfuir; mais leur empressement à y monter, les cris de ceux qui se disputaient pour les avoir les premiers, jetèrent le désordre parmi les chevaux, qui se mirent à courir dans tous les sens, écrasant leurs maîtres, renversant tout sur leur passage. Barac et ses guerriers se précipitèrent au milieu de ce désordre, exterminant tout sur leur passage, encombrant la plaine et les chemins d'hommes et de chevaux tués, de chariots renversés et d'autres débris de bataille. Excepté Sisara, qui eut le temps de sauter à bas de son chariot et de s'enfuir, il ne resta pas un seul homme vivant de cette nombreuse armée.

PETIT-LOUIS. C'est dommage que Sisara se soit sauvé; je croyais qu'il allait être tué.

GRAND'MÈRE. Et il va l'être, mais par une femme, comme l'avait prédit Déborah.

Sisara continua à courir jusqu'à ce qu'il fut loin du champ de bataille. Hors d'haleine, épuisé de fatigue, il entra enfin dans la maison d'une femme nommée JAHEL, qui n'était pas Israélite, et chez laquelle il se crut en sûreté.

Jahel l'avait vu accourir; elle alla au-devant de lui : « Entrez chez moi, mon seigneur, entrez, ne craignez rien. »

Il entra dans sa tente.....

MARIE-THÉRÈSE. Pourquoi demeurait-elle dans une tente, et pas dans une maison?

GRAND'MÈRE. Parce que tout le monde alors n'avait pas de maison; les ouvriers et les gens pauvres demeuraient dans des tentes; et l'hiver, quand il faisait plus froid, ils se mettaient dans des grottes, ou cavernes, où ils pouvaient faire du feu et se préserver de l'humidité.

Sisara demanda à Jahel un peu d'eau, parce qu'il mourait de soif.

Au lieu d'eau, Jahel lui apporta un vase plein de lait; quand il eut bu, elle le couvrit de son manteau et lui dit de se reposer sans crainte.

« Tenez-vous à l'entrée de votre tente, lui dit Sisara. Si quelqu'un vient vous demander : Y a-t-il quelqu'un ici? vous répondrez : Il n'y a personne. »

Sisara, rassuré par les soins de Jahel et très-fatigué de sa longue course, s'endormit profondément.

Jahel rentra sans faire de bruit; le voyant étendu par terre, sur le côté, elle prit un énorme clou et un lourd marteau, posa légèrement le clou sur la tempe de Sisara et le frappa violemment avec son marteau. Le coup avait été si violent, que le clou traversa la tête de part en part et entra dans la terre du côté opposé à celui qu'elle avait frappé. Sisara ne poussa pas même un cri, ne fit pas un mouvement; il était mort.

Jeanne. Quelle vilaine femme que cette Jahel! comme elle a été hypocrite avec ce malheureux Sisara, qu'elle ne connaissait seulement pas!

Grand'mère. Chère petite, Sisara était connu pour être un méchant homme, et Jahel a suivi une inspiration de Dieu en le tuant ainsi. Elle le connaissait certainement, puisque peu d'instants après la mort de Sisara, Barac accourut poursuivant son ennemi. Jahel alla au-devant de lui et lui dit : « Venez, je vous montrerai l'homme que vous cherchez. » Barac entra, et vit Sisara mort, la tête percée d'un clou.

Après cela, Barac continua à faire la guerre à Jabin, roi de Chanaan, jusqu'à ce qu'il l'eut entièrement vaincu.

LXXXV

GÉDÉON

(Même année, 1200 ans avant J.-C.)

Les Israélites retombèrent encore dans le mal; ils adorèrent de nouveau les faux dieux, et ils furent de nouveau abandonnés par le Seigneur et vaincus par les Philistins, peuple très-mauvais, qui descendait, comme tous les autres, de Cham et de Chanaan. Ils se repentirent encore cette fois, et le Seigneur eut pitié d'eux.

Jacques. Ah, par exemple! Dieu est trop bon pour eux! De méchants coquins, toujours ingrats, toujours mécontents, toujours révoltés et impies, ne méritaient aucune pitié.

Grand'mère. Mon pauvre enfant, que deviendrions-nous, tous tant que nous sommes, si le bon Dieu ne nous pardonnait pas dix fois, cent fois, mille fois, un million de fois les mêmes fautes. Il a été pour les Israélites ce qu'il est pour nous et pour tous les hommes, bon, indulgent, généreux, plein de miséricorde pour notre faiblesse et toujours prêt à pardonner au repentir; et c'est pourquoi il choisit un homme nommé Gédéon, pour délivrer encore une fois son peuple de la servitude.

Gédéon était le dernier fils d'une famille de la tribu de Manassé; il était renommé pour sa force. Un Ange l'appela et lui dit que le Seigneur lui ordonnait de se mettre à la tête des Israélites pour les délivrer la tyrannie des Madianites.

Gédéon lui répondit : « Hélas! mon Seigneur, comment, je

vous prie, délivrerai-je Israël? Vous savez que ma famille est la dernière de *Manassé* et que je suis le dernier de la famille de mon père. » Le Seigneur lui dit : « Je serai avec toi, et tu battras les Madianites, comme s'ils n'étaient qu'un seul homme. » Gédéon répliqua : « Si j'ai trouvé grâce devant vous, Seigneur, faites-moi connaître par un signe que c'est vous qui me parlez. Et ne vous retirez pas d'ici jusqu'à ce que je retourne vers vous, et que j'apporte un sacrifice pour vous l'offrir. » L'Ange répondit : « J'attendrai ton retour. »

Gédéon, étant rentré chez lui, prit un chevreau qu'il fit cuire et du pain sans levain ; il mit dans un panier le chevreau cuit et le jus dans un pot, puis il apporta le tout sous un chêne, et l'offrit au Seigneur. Aussitôt l'Ange fit descendre le feu du ciel sur ce que Gédéon avait apporté et déposé sur une pierre, et en un instant tout fut consumé.

Gédéon fut saisi de frayeur et s'écria : « Hélas! je dois mourir, car j'ai vu le Seigneur Dieu face à face. »

Petit-Louis. Pourquoi, mourir? Parce qu'il avait vu le bon Dieu?

Grand'mère. Dans l'ancienne loi, Dieu se montrait surtout dans sa gloire et sa majesté, et il inspirait le respect et la crainte plus que l'amour. C'est pourquoi Gédéon partageait la croyance générale qu'on devait mourir quand on avait vu Dieu.

« Non, dit l'Ange, tu ne mourras pas; va renverser l'autel du faux dieu Baal; élève à la place un autel au Seigneur, et offre-lui un sacrifice de deux taureaux. »

Gédéon attendit la nuit pour renverser l'idole de Baal de dessus son autel, parce qu'il craignait les Madianites. — Le lendemain, les Madianites, voyant l'autel de leur dieu renversé, devinrent furieux, et, ayant appris que c'était Gédéon qui l'avait détruit, ils allèrent dire à Joas, père de Gédéon, de leur livrer son fils pour le tuer.

Joas répondit : « Comment pouvez-vous faire une si grande

insulte à Baal que de punir vous-même un homme qui l'a offensé? Laissez Baal punir mon fils, à moins que vous ne pensiez que ce dieu n'a pas assez de pouvoir pour se rendre justice à lui-même. »

Le peuple madianite écouta Joas, et attendit que Baal punît lui-même Gédéon. Pendant ce temps, Gédéon fit rassembler tous les guerriers qu'on put réunir dans les tribus voisines; et, dans la nuit, il vint trente mille guerriers des tribus d'alentour.

Le Seigneur dit à Gédéon : « Je veux que les Madianites voient que c'est par moi seul que mon peuple les a vaincus; renvoie donc tous les hommes faibles ou timides qui préfèrent la paix à la guerre. »

Gédéon renvoya vingt mille hommes; il en restait encore dix mille. — « C'est trop, dit le Seigneur; mène-les le long de la rivière; ceux qui ne s'arrêteront pas, qui ne se mettront pas à genoux pour boire, mais qui boiront dans le creux de leur main, seront les soldats que j'ai choisis, et qui sont assez braves pour combattre et vaincre les Madianites. »

Gédéon alla à la rivière; il n'y eut que trois cents hommes qui burent sans s'arrêter et sans s'agenouiller au bord de l'eau. Le Seigneur dit à Gédéon : Ce sont ces trois cents hommes qui remporteront la victoire sur les Madianites. »

Petit-Louis. Trois cents hommes! c'est bien peu!

Grand'mère. Tu vas voir comment, avec l'aide de Dieu, ils ont remporté la victoire.

Gédéon renvoya les autres chez eux, et, ayant rassemblé ces trois cents hommes, il les divisa en trois bandes de cent hommes chacune, qui devaient entourer le camp des Madianites; il leur donna à tous des trompettes, et des pots de terre vides, avec une lampe en fer allumée dans chaque pot.

« Quand vous m'entendrez sonner de la trompette, leur dit-il, sonnez tous à la fois, frappez les pots les uns contre les autres, et criez tous ensemble : « L'épée du Seigneur et de Gédéon! »

Tout se fit comme Gédéon l'avait ordonné ; ce fut au milieu de la nuit que l'armée des Madianites fut réveillée par ce bruit effroyable : la frayeur les saisit ; se croyant attaqués de tous les côtés et entourés par une armée formidable, ils couraient en désordre, se heurtant les uns contre les autres et s'entretuant, croyant tuer des ennemis ; les trois cents guerriers de Gédéon restaient toujours à leur poste, sonnant de la trompette, cognant leurs pots, choquant les lampes de fer les unes contre les autres et poussant le même cri : « L'épée du Seigneur et de Gédéon ! »

Quand le jour commença à éclairer le camp, il y avait cent vingt mille Madianites tués ; les quinze mille hommes qui restaient en vie s'échappèrent et arrivèrent au bord du Jourdain dans le plus grand désordre, poursuivis par Gédéon et ses trois cents hommes. Gédéon avait envoyé les dix mille qui n'avaient pas combattu, en deçà et au delà du Jourdain pour tuer les ennemis qui chercheraient à traverser le fleuve et ceux qui seraient parvenus à gagner l'autre rive.

Quand Gédéon arriva près du Jourdain avec ses trois cents hommes, ils étaient si fatigués qu'ils ne pouvaient plus poursuivre les Madianites, et ils demandèrent aux gens de *Soccota* de venir les aider à compléter leur victoire en tuant tout ce qui restait de Madianites ; mais les chefs de cette ville refusèrent de venir. Gédéon leur dit : « Puisque vous refusez d'obéir au Seigneur, à mon retour je vous ferai briser le corps avec les ronces et les épines du désert. »

Tous les chefs madianites étaient tués, il ne restait plus que deux de leurs rois *Zébée*, et *Salmana ;* Gédéon les atteignit plus loin et les tua de sa main. Étant revenu à Soccota, Gédéon se fit amener les soixante-dix-sept chefs ou anciens qui avaient refusé de l'assister, et il fit briser leurs corps entre les ronces et les épines du désert.

Jeanne. Mon Dieu, comme on était terrible dans ce temps-là ! On tue sans miséricorde tout le monde.

Marie-Thérèse. Mais je ne comprends pas comment des ronces et des épines peuvent écraser un homme.

Grand'mère. Probablement qu'on avait jeté les condamnés par terre, recouverts d'une quantité de ronces et d'épines, et qu'on avait fait mettre par-dessus de grosses pierres, ou bien qu'on les avait fait piétiner et écraser par des chevaux.

Après avoir achevé de soumettre les rois ennemis d'Israël, Gédéon gouverna le peuple pendant quarante ans. Il eut soixante-dix fils, car il épousa plusieurs femmes.

Henriette. Quelle famille! Soixante-dix enfants! Quel tapage ils devaient tous faire!

Paul. Et comme ils devaient s'amuser tous ensemble!

Valentine. Oui, c'est dommage que nous ne soyons pas aussi nombreux.

Grand'mère. Au temps où nous vivons, ce serait une calamité. Dans ce temps-là, on vivait sous des tentes, tout le monde travaillait au dehors, on vivait du produit de ses troupeaux et de ses terres, on avait autant de terres qu'on en voulait. Il n'y avait ni éducation savante, ni livres, ni colléges ; on vivait tous ensemble. Maintenant tout cela serait impossible. Et puis ils n'avaient pas tous le même âge ; quand les derniers étaient encore enfants, les aînés avaient déjà des cheveux blancs.

Louis. Et que devint Gédéon avec tous ses fils?

Grand'mère. Gédéon mourut après quarante ans de commandement; il fut très-regretté; mais, après lui, les Israélites oublièrent encore le Seigneur, ils retombèrent dans l'idolâtrie, et leur histoire devient de plus en plus embrouillée.

LXXXVI

ABIMÉLECH

(1189 ans avant J.-C.)

Abimélech était un soixante-onzième fils de Gédéon ; il était né d'une femme de Sichem et était resté avec sa mère dans le pays des *Sichémites*. Après la mort de Gédéon, *Abimélech*, aidé par sa mère et par sa famille, persuada aux Sichémites qu'il était plus avantageux pour eux que ce fût lui qui s'emparât de l'autorité qu'avait eue son père, de préférence à ses frères. Les Sichémites le crurent et lui donnèrent beaucoup d'argent pour payer des mauvais sujets qui formèrent son armée.

Il les mena dans le pays qu'habitait Gédéon, et commença par tuer tous ses frères, excepté un seul.

Gaston. Comme c'est méchant ! C'est encore pis que les frères de Joseph.

Grand'mère. Oui, mais il va être puni ; son soixante-dixième frère, qui s'appelait Joathan, parvint à s'échapper.

Trois ans après, les Sichémites se révoltèrent contre Abimélech, qui était aussi impie que méchant. Ils demandèrent du secours à un roi voisin, nommé Gaal, mais Abimélech les vainquit et détruisit leur ville de Sichem. Peu de temps après, Abimélech fut puni lui-même de ses cruautés. Il assiégeait une ville dans laquelle il y avait une grosse tour où s'étaient retirés tous les habitants. Abimélech s'approcha de cette tour pour y mettre le feu.

Une femme qui était tout au haut de la tour, le voyant au bas avec sa torche, jeta sur lui une énorme pierre qui le frappa à la tête et lui fendit le crâne. Abimélech respirait encore, il ne voulut pas avoir été tué par une femme, et il ordonna à son écuyer de le percer de son épée, ce que l'écuyer fit sur-le-champ.

LXXXVII

LA FILLE DE JEPHTÉ

(1180 ans avant J.-C.)

Après quelques années de désordre, Jephté, fils de *Galaad*, fut nommé juge des enfants d'Israël pour les sauver des *Ammonites*, qui les combattaient toujours. Jephté fit tout ce qu'il put pour désarmer les Ammonites et avoir la paix, mais ils ne voulurent pas y consentir. Alors Jephté invoqua le Seigneur et lui promit, s'il lui donnait la victoire, de lui offrir, en victime d'action de grâces, la première personne de sa maison qui viendrait le complimenter.

Valentine. Par exemple! C'est bien cruel! Tuer quelqu'un qui n'est coupable d'aucun crime et qui vient au contraire lui témoigner son amitié en le complimentant!

Grand'mère. Jephté avait certainement fait un vœu très-imprudent; et le bon Dieu le lui fit sentir rudement, mais tu vas voir qu'il n'était question de tuer personne. Dieu permit en effet que la première personne qui vint au-devant de lui fût sa propre fille, sa fille unique qu'il aimait tendrement. Elle accourut au-



Héliogravure ADRIAND.

Jephté et sa fille.

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS

devant de son père à la tête de ses jeunes compagnes, toutes dansant et chantant.

En l'apercevant, Jephté fut pénétré de douleur, et fut obligé de révéler à sa fille la promesse qu'il avait faite au Seigneur. Vous jugez de la consternation, de la désolation de la malheureuse fille et de ses compagnes ; mais, voyant le désespoir de son père, cette fille courageuse l'exhorta à tenir sa promesse : elle lui représenta que c'était évidemment la volonté du Seigneur et qu'elle était prête à accomplir le vœu de son père.

« Mon père, ajouta-t-elle, accordez-moi une seule grâce. Laissez-moi demeurer deux mois encore avec mes compagnes. Je prierai le Seigneur de me donner le courage nécessaire pour vous quitter, pour abandonner l'espérance d'avoir une famille et me consacrer pour toujours au service du Seigneur. »

Le malheureux Jephté lui accorda ces deux mois qu'elle demandait ; elle les passa à pleurer avec ses compagnes et à prier le Seigneur. Elle revint auprès de son père après ce temps, calme, résignée et prête pour le sacrifice.

Jacques. C'est très-beau à elle, mais il ne s'agissait donc pas de la faire mourir?

Grand'mère. Non, cher enfant; il n'était question que de la consacrer au service du Temple, comme font maintenant nos religieuses quand elles quittent leurs familles pour se consacrer au service de Dieu.

Jacques. C'est égal, je ne trouve pas que le courage de cette pauvre fille diminue la faute du père. Et si j'avais été le bon Dieu, j'aurais déposé ce méchant père, et j'aurais fait régner sa fille à sa place.

Grand'mère, *souriant*. Je ne sais, cher enfant, si tu aurais bien fait, mais je crois que la fille eût été un triste juge, un fort mauvais général, et qu'elle eût été très-malheureuse au milieu de ce peuple désobéissant, méchant, insupportable et toujours mécontent.

Quant à Jephté, il a été bien plus puni de son imprudence par le chagrin de s'être privé pour toujours de sa fille, qu'il aimait tendrement, qu'il ne l'eût été par une mort subite.

LXXXXIII

SAMSON

(1172 ans avant J.-C.)

Trente ans après la mort de Jephté, l'Écriture sainte raconte l'histoire très-intéressante d'un homme nommé Samson, qui était de la tribu de *Dan*. Sa mère n'avait pas d'enfants et s'en affligeait, lorsqu'un ange lui apparut et lui annonça qu'elle aurait bientôt un fils, qui serait d'une force extraordinaire, à la condition qu'il ne boirait jamais de vin et qu'on ne lui couperait jamais les cheveux.

Manué, père de Samson, immola immédiatement un chevreau en sacrifice au Seigneur; l'Ange accepta le sacrifice, et, s'enveloppant dans la fumée de l'holocauste, il monta au ciel et disparut avec elle.

Samson vint au monde près d'un an après la promesse de l'Ange; ses parents obéirent exactement aux paroles de l'envoyé du Seigneur : on ne lui coupa jamais les cheveux, et il ne but jamais de vin.

Henriette. Mais comment ne demandait-il pas de vin, puisque tout le monde en buvait près de lui? Et comment ne coupait-il pas

ses cheveux, qui devaient le gêner horriblement et lui donner l'air d'un sauvage?

Grand'mère. Ses parents lui avaient certainement raconté la visite de l'Ange du Seigneur, et lui avaient fait savoir que sa force prodigieuse tiendrait à la longueur de ses cheveux et à ce qu'il ne boirait pas de vin. Et quant à avoir l'air d'un sauvage, il ne le craignait pas, car tous les Israélites, d'après la loi de Moïse dictée par le Seigneur, pouvaient faire le vœu de Nazaréen.....

Petit-Louis. Qu'est-ce que c'est, le *vœu de Nazaréen?*

Grand'mère. J'allais tout juste vous l'expliquer. Quand un Israélite désirait vivement obtenir quelque chose du Seigneur, il faisait le vœu de Nazaréen, c'est-à-dire, il promettait au Seigneur que pendant six mois, un an, ou même plus, il ne couperait pas ses cheveux et ne boirait pas de vin.

Paul. Qu'est-ce que cela pouvait faire au Seigneur?

Grand'mère. C'était un sacrifice, une privation qu'on s'imposait pour obtenir une grâce. Ainsi, pour nous autres, il nous arrive souvent de promettre une chose qui nous coûte à faire, pour en obtenir une qui nous est agréable. Vous vous rappelez que Jacob proposa à Laban de le servir pendant sept ans, s'il lui donnait en mariage sa fille Rachel. Un vœu est la même chose ; on promet une chose qui ennuie, qui coûte à faire, pour en obtenir une qui fait grand plaisir.

LXXXIX

SAMSON ÉPOUSE UNE FILLE DES PHILISTINS

ELLE LE TROMPE — IL SE VENGE

(1142 ans avant J.-C.)

Samson grandit et devint homme ; il avait trente ans ; tout le monde admirait sa force surprenante. Un jour, il alla dans une ville des Philistins, nommée *Tamnatha;* il y vit une jeune fille qui lui plut beaucoup. Il demanda à ses parents la permission de l'épouser.

Son père et sa mère lui dirent : « Pourquoi veux-tu prendre une femme parmi nos ennemis? Prends-en une parmi nous autres Israélites qui sommes les amis du Seigneur.

— Non, dit Samson, je veux celle-là, parce qu'elle me plaît ; je n'en veux pas d'autre. « Ses parents eurent la faiblesse d'y consentir, et ils allèrent avec lui à Tamnatha.

En approchant de la ville, Samson vit, dans une vigne, un jeune lion qui se précipita sur lui pour le dévorer; mais Samson le saisit par la gueule avec ses deux mains, le déchira en deux, et le mit en pièces.

Quelques jours après, il revenait à Tamnatha pour se marier; en passant par la vigne, il trouva que des abeilles avaient fait un rayon de miel dans la gueule du lion qu'il avait tué. Il prit le rayon et le mangea.



Héliogravure ADURAND.

Samson tuant un lion.

BIBLIOTHÈQUE POUR RIRE
L'HEURE JOYEUSE
PARIS

Son père fit un grand festin de noces qui devait durer sept jours. Les Philistins donnèrent à Samson, pour lui faire honneur, trente jeunes gens qui devaient l'accompagner.

Selon l'usage de ces pays, Samson proposa une énigme.

Petit-Louis. Qu'est-ce que c'est qu'une *énigme ?*

Grand'mère. C'est une chose difficile à deviner. « Si vous la devinez, leur dit-il, je vous donnerai trente robes et trente tuniques. Mais si vous ne la devinez pas, au bout des sept jours des noces, c'est vous qui me donnerez trente robes et trente tuniques.

— Quelle est ton énigme ? répondirent les jeunes gens; dis-la-nous pour que nous la devinions. »

Samson leur dit : « La nourriture est sortie de celui qui mangeait, et la douceur est sortie du fort. »

Louis. Qu'est-ce que cela veut dire ?

Grand'mère. Cela veut dire que le miel, qui est une nourriture très-douce, est sortie de la gueule du lion, qui est très-fort.

Pendant trois jours, les jeunes gens se fatiguèrent la tête à expliquer cette énigme. Voyant que le septième jour approchait et n'ayant pas envie de donner à un Israélite trente robes et trente tuniques, ils allèrent trouver la femme de Samson, et lui dirent : « Si tu ne peux, par tes prières et tes caresses, découvrir de ton mari ce que signifie son énigme, nous te brûlerons, toi, ta maison et ton père. »

Marie-Thérèse. Dieu ! quels méchants hommes ! Brûler une femme pour si peu de chose !

Grand'mère. Oui, ces gens-là ne faisaient aucun cas de la vie des hommes.

Cette femme chercha alors par tous les moyens possibles à obtenir de son mari l'explication de l'énigme; pendant plusieurs heures il résista à ses supplications; enfin, à la fin du jour, cédant à ses prières, à ses larmes, à ses feintes tendresses, il lui raconta qu'il avait tué un lion et que huit jours après il avait

trouvé dans la gueule de ce lion un rayon de miel déposé par des abeilles.

La femme de Samson, enchantée, courut bien vite le redire aux Philistins. Ceux-ci allèrent tout de suite trouver Samson et lui dirent : « Qu'y a-t-il de plus doux que le miel et de plus fort que le lion ? »

Samson n'eut pas de peine à deviner la trahison de sa femme, et il le dit aux jeunes gens. Il était fort en colère contre sa femme, et, pour se venger, il alla à Ascalon, y tua trente hommes, amis de ceux de Tamnatha, prit leurs robes et leurs tuniques, et les donna en payement de sa gageure aux trente jeunes gens de la noce.

Louis. Est-ce que c'était bien cela, Grand'mère ?

Grand'mère. Non, mon enfant. Il me semble que c'est très-mal; mais les prophètes et les envoyés de Dieu avaient souvent des raisons que nous ne connaissons pas pour agir comme ils le faisaient.

Samson ne voulut pas revoir sa femme; il abandonna sa demeure et retourna chez son père.

Alors sa femme épousa un des jeunes gens de la noce. — Quand la colère de Samson fut passée, il voulut reprendre sa femme, et il allait entrer dans sa maison, quand le père l'arrêta en lui disant : « Je croyais que vous aviez pris ma fille en haine, et je l'ai donnée à un autre mari; mais elle a une sœur beaucoup plus belle et plus jeune; si vous la voulez, prenez-la en échange. »

Samson fort en colère répondit : « A l'avenir, que les Philistins ne se plaignent pas de moi, quand je leur rendrai le mal qu'ils m'ont fait et que je les traiterai comme ils le méritent. » Il alla donc prendre trois cents renards; il les lia deux à deux par la queue; il y attacha des paquets d'étoupe auxquels il mit le feu; puis il les lança au travers des blés des Philistins; les gerbes, les vignes, les oliviers, les jeunes plants, toutes leurs moissons et leurs fruits furent brûlés.

« Qui a fait ce désordre ? demandèrent les Philistins.

— C'est Samson, leur dit-on, gendre d'un homme de Tamnatha, lequel lui a repris la femme qu'il lui avait accordée et l'a donnée à un autre homme. »

Les Philistins allèrent chez cet homme, mirent le feu à la maison et le brûlèrent avec sa fille, femme de Samson. Samson leur dit : « Quoique vous ayez puni ces gens, je veux vous punir tous encore, après quoi je me reposerai. »

Et Samson, se jetant sur eux, en tua un si grand nombre, que les survivants s'enfuirent tout épouvantés. Puis il se retira dans la caverne d'*Étam*.

XC

LA MACHOIRE D'ANE

(1135 ans avant J.-C.)

Les Philistins, n'osant plus s'attaquer à Samson, qui avait trente ans à cette époque, vinrent dans le pays de Juda pour faire la guerre aux hommes de cette tribu. Les habitants de Juda leur demandèrent pourquoi ils venaient en armes contre eux. « C'est, répondirent les Philistins, pour nous venger de Samson, qui est un des vôtres et qui nous a fait beaucoup de mal. »

Les Israélites allèrent donc au nombre de trois mille à la caverne d'*Étam*, où était Samson. « Tu sais, lui dirent-ils, que nous sommes assujettis aux Philistins; nous sommes venus pour te lier avec des cordes et te livrer à eux, afin qu'ils ne se vengent

pas sur nous du mal que tu leur as fait. » Samson ne leur répondit pas et se laissa lier sans résistance.

Il les suivit jusqu'auprès du camp des Philistins, qui accoururent avec de grands cris. Mais leur joie ne fut pas de longue durée. Quand ils furent à quelques pas de Samson, il brisa les cordes comme des fils, écarta ses gardiens, ramassa une mâchoire d'âne qui se trouvait par terre près de lui, et, en quelques instants, il tua plus de mille Philistins.

Gaston. C'est bien fait; j'en suis bien aise. Je n'aime pas ces Philistins.

Jeanne. Je trouve pourtant que Samson se venge trop fort. Il tue trente hommes, il brûle leurs moissons, et voilà encore qu'il tue mille hommes.

Grand'mère. Chère enfant, le Seigneur avait donné à Samson cette force extraordinaire pour tirer sa tribu de l'esclavage dans lequel la tenaient les Philistins; et de plus, ces Philistins étaient comme les autres peuples infâmes et maudits, dont nous avons parlé; ils ne méritaient aucune miséricorde. En tout cas, ce qui est certain, c'est que Samson était visiblement protégé par le Seigneur.

près qu'il eut défait les Philistins et qu'il fut resté seul sur le champ de bataille, Samson eut soif, et il appela le Seigneur à son secours. « Seigneur, dit-il, vous qui avez sauvé votre serviteur, et qui lui avez donné cette grande victoire, ne me laissez pas mourir de soif. » Au même instant, Samson vit jaillir d'une dent de la mâchoire d'âne une source d'eau pure. Samson en but et se sentit tout fortifié par cette eau merveilleuse. Il en fut très-reconnaissant, et, pour perpétuer le souvenir de ce bienfait du Seigneur, il nomma cette fontaine, qui existe encore à présent, *Ramath-Lechi*, ce qui veut dire : *Mâchoire glorifiée*.

XCI

PERFIDIES DE DALILA — PORTES DE GAZA

MORT DE SAMSON

(Même année, 1135 ans avant J.-C.)

Après cette victoire éclatante d'un seul homme contre trois mille, Samson alla dans la ville de Gaza. Il y connaissait quelqu'un et il y coucha.

Les Philistins, ayant appris que Samson y était sans ses amis, voulurent s'emparer de lui à sa sortie de la ville; ils fermèrent les portes, qui étaient en airain, très-grandes et très-lourdes; ils mirent des gardes, pour saisir Samson quand il ferait jour et qu'il voudrait sortir.

Mais Samson, ayant été averti par un ami de ce qui se passait, se leva dans la nuit, arriva sans bruit aux portes de Gaza, les enleva de dessus leurs gonds, comme si elles étaient en bois léger, les chargea sur ses épaules et les porta au haut de la montagne en face de celle d'Hébron.

Quand les Philistins virent le lendemain leurs portes enlevées et disparues, ils furent dans une grande colère, car ils ne savaient plus comment s'y prendre pour se rendre maîtres de ce terrible Samson.

Quelque temps après, Samson eut la faiblessse d'épouser une seconde femme philistine.

Louis. Comment! après avoir été si horriblement trompé par

sa première femme et après avoir si bien connu ces coquins de Philistins?

Grand'mère. C'est inexplicable. Le pauvre homme payera bien cher la faiblesse de son cœur.

Cette femme s'appelait Dalila, et elle fut chargée par les Philistins de découvrir le secret de la force de Samson ; elle l'essaya bien des fois en lui témoignant une grande tendresse, et Samson fit semblant bien des fois de lui avouer la vérité ; une fois il lui dit que si on le liait avec sept cordes mouillées, il perdrait toute sa force ; une autre fois, qu'il fallait une corde neuve qui n'eût jamais servi ; une autre fois, qu'il fallait lui partager les cheveux en sept touffes et nouer chaque touffe séparément avec une ficelle.

Chaque fois Dalila trahissait son mari, il s'éveillait entouré de Philistins qui voulaient le garrotter ; et chaque fois il en tuait une multitude, ce qui faisait enrager tous les autres.

Valentine. Mais comment s'est-il laissé attraper plus d'une fois par cette méchante Dalila? Comment ne l'a-t-il pas tuée avec ses amis dès sa première tromperie ?

Grand'mère. Cela tenait au premier tort de Samson, d'avoir épousé une ennemie du Seigneur. Et au lieu de la tuer, il cherchait à la calmer, parce qu'elle se plaignait qu'il la trompât, qu'il n'eût pas confiance en elle ; elle pleurait, elle se fâchait, elle l'injuriait; et lui était faible comme un enfant auprès de Dalila, parce qu'il l'aimait sans savoir pourquoi. Elle ne méritait certainement que du mépris et de l'aversion.

Enfin, un jour, elle obtint de lui de connaître la vraie raison de sa force. Aussitôt qu'il fut bien endormi, elle fit venir un Philistin qui lui coupa adroitement les cheveux; puis elle appela les Philistins, se fit payer une grosse somme d'argent pour prix de son abominable trahison, et livra Samson à ses ennemis.

Ils se jetèrent sur lui; il voulut en vain se défendre; les Philistins le garrottèrent, lui arrachèrent les yeux, l'emmenèrent à Gaza



Héliogravure AUBAND.

Vengeance et mort de Samson.

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS

chargé de chaînes et l'enfermèrent dans une prison, d'où ils le tiraient pour lui faire tourner la roue d'un moulin, en l'accablant de mauvais traitements.

JEANNE. Pauvre Samson ! Comme il devait souffrir d'avoir épousé une si méchante femme !

GRAND'MÈRE. Oui, et surtout se repentir, car c'est elle qui a été la cause de son malheur.

Après quelques semaines, les Philistins, ayant convoqué tous les chefs et les prêtres de leur pays pour célébrer une grande fête en l'honneur de leur dieu DAGON, se rassemblèrent au nombre de cinq mille et firent un festin magnifique. A la fin du repas, ils firent venir le pauvre Samson pour les amuser par des chansons et des récits. Samson, frissonnant de honte et de fureur, pria le serviteur qui le menait de le placer au milieu de la salle, près des deux colonnes qui soutenaient la toiture de cette immense salle. Ses cheveux commençaient à repousser. Samson invoqua le Seigneur, et, sentant subitement sa force surnaturelle revenir, il saisit chacune des colonnes d'un de ses bras ; il pria le Seigneur de le venger de ses ennemis et de le faire mourir avec eux ; après quoi, il donna une forte secousse aux colonnes, qui se brisèrent, se renversèrent, et la lourde toiture s'écroula sur la salle, écrasant les cinq mille hommes et femmes qui s'y trouvaient. Tous périrent, et Samson fut enseveli avec eux sous les décombres.

MARIE-THÉRÈSE. Et la méchante Dalila?

GRAND'MÈRE. Il est probable qu'elle était de la fête et qu'elle fut écrasée avec eux tous.

Les frères et les parents de Samson, ayant appris cet événement, vinrent chercher son corps qu'on retira de dessous les ruines, et l'enterrèrent avec honneur dans le sépulcre de son père Manué. Samson avait été juge d'Israël pendant vingt ans.

JEANNE. Ce pauvre Samson, s'il n'avait pas méprisé le conseil de son père, et s'il avait épousé une Israélite, ce malheur ne lui serait pas arrivé.

Grand'mère. Non certainement; il eût été tout de même juge d'Israël, et il aurait vécu plus longtemps et plus heureux.

Henriette. Grand'mère, ne trouvez-vous pas que cela ressemble à l'histoire d'Hercule dans la Mythologie?

Grand'mère. Oui, mon enfant, et, pour une bonne raison, la fable d'Hercule n'est autre chose que l'histoire de Samson changée par les poëtes de ce temps. Il en est ainsi de la plupart des faux dieux des païens; on y retrouve des histoires de la vraie religion seule connue dans les premiers temps, et à laquelle on a mêlé des fables.

XCII

LE LÉVITE OUTRAGÉ

(1116 ans avant J.-C.)

L'année d'après la mort de Samson, et environ deux cent trente ans après le passage du Jourdain par Josué, il arriva un événement qui causa la mort de toute la tribu de Benjamin, sauf quelques centaines d'hommes qui furent sauvés.

Un Lévite, qui demeurait au mont Ephraïm, épousa une fille de la tribu de Benjamin. Quelques mois après son mariage, il se disputa avec sa femme, et la querelle devint si forte, que le mari et la femme ne voulurent plus vivre ensemble; la femme s'en alla et retourna chez son père; le mari la laissa aller, et resta ainsi quatre mois séparé de sa femme.

Au bout de ce temps, il commença à la regretter. Il pensa

qu'elle était jeune, aimable, joyeuse, agréable, qu'il avait été beaucoup plus heureux avec elle que depuis qu'il ne l'avait plus. Enfin, il partit avec un serviteur pour aller la chercher. Elle le reçut avec beaucoup d'amitié, et le fit entrer dans la maison de son père; le Lévite y resta plusieurs jours, et enfin il repartit avec sa femme, malgré le père qui désirait les garder encore.

Vers le soir, ils arrivèrent près de *Gabaa*, petite ville de la tribu de Benjamin. Ils étaient fatigués, ainsi que leurs ânes, mais personne ne voulut les loger. Ils étaient assis à terre dans le chemin, ne sachant où aller. Heureusement qu'ils rencontrèrent un vieillard qui leur proposa de les loger pour la nuit. Ils acceptèrent avec joie; il leur lava les pieds, leur donna à boire, à manger, ainsi qu'à leurs serviteurs et à leurs ânes, et il leur donna une place pour y coucher.

Quand la nuit fut venue, on entendit un grand bruit à la porte; le vieillard se leva et alla voir ce que c'était. Il trouva une foule d'hommes de mauvaise vie, des voleurs qui voulaient entrer. « Nous voulons, criaient-ils, que tu nous livres cet homme qui est entré chez toi ce soir. » — Le bon vieillard les pria, les supplia de laisser cet homme passer tranquillement la nuit chez lui. « Je ne peux pas vous le livrer, disait-il, ce serait une trahison; je n'ai pas donné asile à cet étranger pour le faire égorger ni voler; je vous supplie de ne pas lui faire de mal. »

Ces méchants hommes ne voulant rien écouter, le Lévite, qui craignait qu'ils ne tuassent le bon vieillard, prit un parti qui était pour le moins fort inhumain et imprudent. Il prit sa femme et la fit livrer à ces méchants hommes par le vieillard.

Jacques. Le vilain homme! Lui, tout homme qu'il est, a peur, et il abandonne à ces voleurs une pauvre femme qui avait bien voulu le suivre.

Grand'mère. Je trouve comme toi qu'il a fait une action lâche et cruelle. Mais il faut dire, pour son excuse, que dans ce temps-là, les femmes étaient traitées avec bien moins de considération qu'elles

ne le sont maintenant : on achetait, on donnait une femme presque comme nous achetons et donnons un cheval, une vache, etc. Il a livré sa femme comme nous livrerions un cheval ou une vache pour nous sauver d'un grand danger. Il n'est donc pas aussi coupable qu'il l'eût été de notre temps. Les voleurs emmenèrent la malheureuse femme, et ils la traitèrent si cruellement toute la nuit, s'amusant à la torturer, que le lendemain, quand le Lévite ouvrit la porte, il trouva sa femme étendue morte en travers de la porte.

Le Lévite, devenu furieux de cet outrage, prit le corps de sa femme, le rapporta chez lui sur un âne, coupa ce cadavre en douze morceaux qu'il envoya aux chefs des douze tribus, en faisant raconter par ses serviteurs le crime dont elle avait été la victime. La tribu de Benjamin, chez laquelle le meurtre avait eu lieu, refusa de livrer les meurtriers aux autres tribus qui les demandaient pour les punir. Alors les onze autres tribus déclarèrent la guerre à celle de Benjamin ; ils rassemblèrent quatre cent mille guerriers. Celle de Benjamin ne put en réunir que vingt-cinq mille. Et pourtant, dans les deux premiers combats, ce furent les Benjamites qui furent vainqueurs, et qui tuèrent une fois vingt-deux mille ennemis, l'autre fois dix-huit mille.

Enfin, les Israélites, étonnés de ne pas vaincre dans une cause si juste, invoquèrent le Seigneur, jeûnèrent et prièrent jusqu'à ce que le Seigneur leur promît la victoire. En effet, quand ils attaquèrent une troisième fois les Benjamites, ils remportèrent une victoire complète, tuèrent leurs vingt-cinq mille guerriers, tous les hommes, les femmes, les enfants, les vieillards, et ne laissèrent vivre que six cents jeunes filles, qu'ils donnèrent plus tard à six cents jeunes Benjamites qui avaient réussi à se sauver pendant le massacre des villes. Ces six cents jeunes gens refirent plus tard la tribu de Benjamin, de laquelle devait sortir un jour l'apôtre saint Paul.

XCIII

RUTH ET NOÉMI

(1160 ans avant J.-C.)

Pendant quelque temps, il ne se passa rien de remarquable dans l'histoire du peuple de Dieu. Mais avant de vous parler de Samuel, qui vécut 1132 ans avant Jésus-Christ, je vais vous raconter l'histoire très-connue de Noémi et de Ruth. C'était du temps de Jepthé, 1160 ans environ avant Jésus-Christ, et 230 ans après le passage du Jourdain.

Il se trouvait à Bethléem, ville de la tribu de Juda, un homme qui s'appelait Élimélech, et qui était de la famille de Juda. Cet Élimélech avait épousé une femme excellente, appelée Noémi, ce qui veut dire *belle*, et ils avaient deux fils. Il arriva une grande famine dans le pays; Élimélech alla avec sa famille demeurer chez les Moabites, où le blé était abondant. Noémi devint veuve, et ses fils se marièrent à des filles moabites, Orpha et Ruth.

Dix ans après, les deux fils d'Élimélech moururent aussi, et Noémi resta avec ses deux belles-filles, qui n'avaient pas d'enfants. Elle résolut alors de retourner dans son pays, et elle dit à ses belles-filles :

« Vous, mes filles, allez demeurer chez vos parents. Le Seigneur vous récompensera de l'affection que vous m'avez toujours témoignée, ainsi qu'à vos maris, en vous donnant d'autres maris qui vous rendront heureuses. »

Noémi embrassa ses belles-filles et voulut les quitter. Mais elles se mirent à pleurer et lui dirent :

« Nous irons avec vous et nous demeurerons chez votre peuple.

— Je vous en prie, mes filles, dit Noémi, tout attendrie du dévouement de ses belles-filles, retournez chez vous. Je suis vieille, je n'ai pas de biens à vous donner. Si vous restez avec moi jusqu'à ce que je meure, vous serez vous-mêmes trop vieilles pour trouver des maris, et vous vivrez seules et abandonnées. Et je serais plus malheureuse de vous voir ainsi que de vivre sans vous. »

Les belles-filles recommencèrent à pleurer. Orpha consentit à retourner chez sa mère. Mais Ruth lui répondit : « Ne m'empêchez pas, ma mère, de vous suivre ; car partout où vous irez, j'irai ; et partout où vous demeurerez, je demeurerai. Votre peuple sera mon peuple, votre Dieu sera mon Dieu. La terre où vous mourrez me verra mourir. Et la mort seule pourra nous séparer. »

Noémi, la voyant si décidée à la suivre, ne s'y opposa plus ; elles partirent ensemble et arrivèrent à Bethléem.

Le bruit de leur retour se répandit dans le pays ; la curiosité était grande de voir Néomi, et Ruth surtout qui avait tout quitté pour la suivre.

XCIV

RUTH VA GLANER CHEZ BOOZ

(1122 ans avant J.-C.)

Il y avait à Bethléem un homme très-riche, qui s'appelait Booz ; il était de la famille d'*Élimélech*, jadis mari de *Noémi*. Quand Noémi et Ruth arrivèrent à Bethléem, c'était le temps de la moisson. Ruth dit à Noémi : « Si vous le voulez bien, ma mère, j'irai dans les champs qu'on moissonne, et je ramasserai les épis qui tombent après les gerbes. Nous aurons ainsi du pain pour nous nourrir. — Va, ma fille, lui dit Noémi.

Ruth alla donc dans les champs et se mit à glaner les épis tombés et oubliés. Il se trouva que ce champ appartenait à Booz, parent d'Élimélech.

Et Booz, étant venu dans la journée surveiller sa moisson, remarqua Ruth, et demanda au chef des moissonneurs : « Qui est cette jeune fille? — C'est, répondit-il, la jeune Moabite qui est venue dans le pays avec Noémi, veuve d'Élimélech. Elle m'a demandé de lui permettre de suivre les moissonneurs pour glaner les épis tombés ; elle travaille depuis ce matin, et elle n'est pas retournée un instant chez elle, pas même pour manger. »

Booz, s'approcha de Ruth, lui dit avec bonté : « Écoute, ma fille, ne va pas dans d'autres champs que les miens, joins-toi à mes filles qui moissonnent, suis-les partout où on moissonnera ; car j'ai commandé à mes gens d'être bons pour toi, et même,

quand tu auras soif, tu iras là où sont les vases remplis d'eau, et tu en boiras. »

Ruth, se prosternant devant Booz, lui dit : « D'où me vient ce bonheur que mon seigneur daigne me traiter si favorablement, moi qui suis une femme étrangère?

— On m'a raconté, répondit Booz, ce que tu as fait pour ta belle-mère après la mort de ton mari ; tu as quitté mère, parents, demeure, fortune, patrie, pour la suivre et la servir dans un pays inconnu où tu es étrangère. Que le Seigneur te le rende et te donne le bonheur dans ce pays que tu es venue habiter... »

Ruth le remercia encore de la bonté qu'il lui témoignait, e Booz lui dit : « Quand l'heure du manger sera venue, viens ici, mange du pain, et de tout ce qu'on te donnera, et bois de l'eau et du vinaigre. »

Françoise. Comment, du vinaigre? mais c'est très-mauvais!

Grand'mère. Chère petite, un peu de vinaigre versé dans l'eau est, au contraire, agréable et rafraîchissant; et cela empêche l'eau froide de faire mal quand on a chaud.

Quand les moissonneurs se rassemblèrent pour manger, Ruth vint donc s'asseoir avec eux; elle mangea de la bouillie, du pain, et elle garda le reste de la portion qu'on lui avait donnée.

Petit-Louis. Pourquoi la garda-t-elle ?

Grand'mère. Pour la porter à sa belle-mère, qui n'avait pas grand'chose à manger.

Booz ayant donné l'ordre à ses gens de laisser tomber beaucoup d'épis là où venait Ruth, en les suivant, elle en ramassa une si grande quantité, qu'à la fin du jour, voyant que ce paquet était trop lourd et trop gros pour qu'elle pût l'emporter, elle voulut, avant de s'en aller, battre ses épis avec une baguette ; et les ayant battus, elle eut trois boisseaux de grain. Elle les emporta chez sa belle-mère, et lui donna aussi le reste de son repas, que la pauvre Noémi mangea avec grand plaisir.



Héliogravure DURAND.

Ruth sur le champ de Booz.

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS

VALENTINE. Comme elle était bonne, cette Ruth !

GRAND'MÈRE. Aussi, elle va en être bien récompensée.

Ruth raconta à Noémi tout ce qui lui était arrivé, et que ce vieillard si bon était Booz, leur parent. Noémi remercia le Seigneur et conseilla à Ruth de continuer à glaner dans les champs de leur parent et de ne pas quitter les servantes au service de Booz.

XCV

BOOZ ÉPOUSE RUTH

(1120 ans avant J.-C.)

Quand arriva le dernier jour de la moisson, Noémi dit à Ruth :

« Ma fille, j'ai prié le Seigneur, et je veux t'assurer un avenir qui te rendra heureuse. Booz est, comme tu sais, notre plus proche parent, et d'après la loi de Moïse, tu as le droit de te faire épouser par lui. Je sais qu'il est vieux. »

PAUL. Quel âge avait-il ?

GRAND'MÈRE. Il avait un peu plus de cent ans.

« Mais, ajouta Noémi, tu auras peut-être plus de bonheur avec un homme âgé qu'avec un homme jeune. Fais donc ce que je vais te dire. Cette nuit, Booz fera vanner son grain dans sa grange, et il se couchera quand il sera fatigué.

« Lave-toi donc proprement, parfume-toi avec des senteurs, prends tes plus beaux habits, et va dans sa grange. Prends garde

que Booz ne te voie jusqu'à ce qu'il ait fini de boire et de manger. Quand il s'en ira pour dormir, regarde bien l'endroit où il va ; vas-y quand il sera endormi ; découvre doucement la couverture du côté de ses pieds, tu te placeras là bien modestement, et tu dormiras. Quand il s'éveillera, tu lui diras qui tu es, et que, lui étant ton plus proche parent, tu lui demandes de t'épouser. Après cela, il te dira lui-même ce que tu devras faire. »

Ruth lui répondit : « Je ferai tout ce que vous m'avez commandé, ma mère. » Elle alla donc à la grange sans que Booz la vît, et fit comme l'avait dit Noémi. Booz était tout heureux de sa belle moisson; il alla dormir près d'un tas de gerbes et quand il fut endormi, Ruth leva la couverture et se coucha à ses pieds. Il s'éveilla vers minuit, et fut tout troublé et effrayé en voyant une femme à ses pieds.

« Qui êtes-vous? dit-il. Et que venez-vous faire ici? — C'est moi, seigneur, Ruth votre servante, » répondit Ruth toute tremblante; et elle lui répéta ce que Noémi lui avait ordonné de dire et de faire. Booz lui dit : « Ma fille, que le Seigneur te bénisse ; tu as préféré un mari vieux comme je le suis à un mari plus jeune. Ne crains rien ; je ferai ce que tu me demandes, car tout le monde de ce pays sait que tu es une femme bonne et sage. Il est vrai que je suis ton parent; mais il y en a un plus proche que moi et dont je dois avoir le consentement pour t'épouser. Aussitôt que le matin sera venu, j'irai le lui demander, et je jure par le Seigneur que, s'il y consent, je te prendrai pour épouse. Dors là en paix jusqu'au matin, et repose-toi. »

Ruth se recoucha donc aux pieds de Booz et dormit jusqu'au petit jour. Alors elle se leva pour qu'on ne la vît pas chez lui, et Booz remplit son manteau avec six boisseaux d'orge et lui dit de les emporter ; Ruth s'en alla sans qu'on l'eût vue ; elle retourna à Bethléem chez sa belle-mère et lui raconta ce qui s'était passé entre elle et Booz.

Aussitôt qu'il fit jour, Booz alla voir son parent et obtint de

lui l'autorisation de prendre Ruth pour sa femme, car ce parent ne voulait pas se marier; ils appelèrent des témoins, devant lesquels il céda à Booz le droit d'épouser Ruth, et, selon la coutume du pays, il lui donna pour gage de son consentement un de ses souliers.

Armand. Quel drôle d'usage !

Grand'mère. Dans tous les pays, il y a des usages qui nous semblent drôles parce que nous n'en connaissons pas le motif, mais auxquels tiennent beaucoup les gens du pays.

Puis il alla chercher Ruth, l'épousa et l'emmena chez lui avec Noémi.

Peu de temps après, Ruth eut un fils qui s'appela Obed, qui fut père d'Isaï et grand-père du célèbre roi David, que le Seigneur choisit pour régner sur Israël. Et ainsi Booz et Ruth font partie des ancêtres de la sainte Vierge et de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Marie-Thérèse. Et Noémi, qu'est-elle devenue?

Grand'mère. Elle vécut avec Booz et avec Ruth, qui lui avait témoigné une si grande tendresse. La sainte Bible dit que Noémi fut très-heureuse, qu'elle aimait le petit Obed et le soignait comme s'il eût été son propre fils.

Valentine. J'aime beaucoup Ruth et ce bon vieux Booz ; comme il a été bon pour Ruth !

Grand-mère. Aussi le bon Dieu l'a-t-il récompensé en lui donnant une femme excellente, qui l'a beaucoup aimé, malgré son grand âge, et qui l'a rendu très-heureux.

Henriette. Ruth méritait aussi une récompense pour sa belle conduite envers sa belle-mère.

Grand'mère. Ruth a eu également sa récompense par son mariage avec un homme très-bon, très-riche, qui avait une grande estime pour elle, et qui a fait tout ce qu'il a pu pour son bonheur et celui de Noémi.

Jeanne. Et moi, je trouve que toute cette histoire donne une très-

bonne opinion de Noémi. Pour que Ruth l'ait tant aimée, il a fallu que Noémi ait toujours été très-bonne pour elle.

Grand'mère. Tu as raison, mon enfant ; aussi la sainte Bible ne sépare-t-elle pas les noms de Ruth et de Noémi.

XCVI

LE GRAND PRÊTRE HÉLI — LE PETIT SAMUEL

(1020 ans avant J.-C.)

Cent quarante ans après l'histoire de Ruth et de Noémi, les Israélites avaient un grand prêtre qui s'appelait Héli. Il était bon et il servait fidèlement le Seigneur ; mais il était très-faible pour ses deux fils Ophni et Phinée, qui faisaient les fonctions de prêtres du Seigneur. Ces deux prêtres étaient des gens impies et mauvais.

Petit-Louis. Comment! des prêtres mauvais! mais c'est impossible.

Grand'mère. Hélas! oui, mon enfant, c'est possible ; Judas, qui était bien plus qu'un prêtre, puisqu'il était apôtre, est devenu abominable, comme vous le savez tous. Il y a de mauvais prêtres, comme il y a de mauvais pères, de mauvaises mères, de mauvais fils. Ophni et Phinée volaient les dons que le peuple offrait au Seigneur ; quand on faisait des sacrifices, ils gardaient pour eux les meilleurs morceaux des bœufs, des veaux, des agneaux qu'on immolait ; ils étaient grossiers, ils s'enivraient ; enfin, ils scandalisaient tout le monde, et leur père Héli recevait sans cesse des

plaintes contre eux. Le Seigneur avait plusieurs fois reproché à Héli sa faiblesse envers ses fils ; au lieu de les chasser du tabernacle et de sa maison, Héli les excusait toujours, les laissait faire et leur témoignait la même tendresse.

Neuf ou dix ans auparavant, une sainte femme, nommée Anne, et son mari, nommé Elcana, avaient remis entre les mains d'Héli leur fils unique, appelé Samuel, pour le faire élever dans le temple et le consacrer au service du Seigneur. Ils avaient été mariés bien des années sans avoir d'enfants ; ils en étaient tout tristes, et Anne demandait instamment au Seigneur de faire cesser sa stérilité. Le Seigneur écouta ses prières, et lui donna le petit Samuel. Dans sa reconnaissance, Anne promit à Dieu qu'elle le consacrerait au service du temple.

En effet, quand le petit Samuel eut trois ans, Anne et son mari le portèrent à Héli, en lui disant qu'ils l'avaient consacré au service du temple. Héli reçut l'enfant, le garda auprès de lui, et vit que ce petit Samuel était béni de Dieu, et qu'il avait une sagesse extraordinaire. Héli s'attacha beaucoup à cet enfant, et le faisait coucher près de lui.

Samuel avait déjà douze ans. Une nuit, il s'entendit appeler : « Samuel, Samuel ! » L'enfant se leva aussitôt, et courut au grand prêtre, croyant que c'était lui qui l'avait appelé. « Ce n'est pas moi qui t'ai appelé, mon fils, lui répondit Héli. Va dormir. » Samuel se recoucha ; à peine fut-il rendormi, qu'il s'entendit encore appeler : « Samuel, Samuel !

— Me voici, » dit-il en courant de nouveau à Héli.

Le grand prêtre, étonné, lui fit la même réponse, et le bon petit Samuel se recoucha encore. Mais, une troisième fois, la même chose étant arrivée, Héli comprit que c'était le Seigneur qui l'appelait. Il lui dit :

« Va et dors ; et si tu t'entends appeler encore, réponds : Parlez, Seigneur, votre serviteur vous écoute. »

Samuel, toujours docile, retourna dormir ; il entendit de nou-

veau la voix, et il répondit ce que lui avait commandé le grand prêtre. Alors le Seigneur lui parla ; il lui révéla les iniquités des fils d'Héli, la faiblesse de leur père, l'indignation qu'il en avait témoignée, et qu'Héli n'avait pas écoutée. Il lui dit que sa patience se lassait, qu'il allait punir Héli et toute sa maison, qu'il allait envoyer de grands malheurs aux Israélites, qui négligeaient son culte et qui adoraient de faux dieux.

Quand le Seigneur eut fini de parler, Samuel se recoucha et dormit jusqu'au matin. Le grand prêtre lui demanda : « Que t'a dit le Seigneur ? » Samuel ne répondit pas, de peur d'affliger Héli ; mais le grand prêtre lui commanda de parler : « Si tu ne me dis pas tout ce que t'a dit le Seigneur, il te traitera toi-même avec sévérité. » Alors Samuel lui répéta toutes les paroles du Seigneur. Héli répondit humblement : « Le Seigneur est le maître. Qu'il fasse selon sa volonté. »

Pourtant le bon Dieu, dans sa miséricorde, attendit encore trente ans avant d'accomplir sa menace, et, pendant ce temps, tout le peuple d'Israël sut que Samuel était le protégé du Seigneur, et qu'il avait reçu le don de prophétie et de sagesse. Héli et ses fils continuaient à offenser le Seigneur, le père par sa faiblesse, les fils par leur impiété et leur détestable conduite.

XCVII

PRISE DE L'ARCHE — MORT D'HÉLI

(1012 ans avant J.-C.)

Le Seigneur permit alors une nouvelle guerre entre les Israélites et les Philistins. Dans tous les combats, les Philistins furent vainqueurs, parce que Dieu voulait punir son peuple. Ne sachant à quoi attribuer leurs défaites, les Israélites pensèrent qu'en emmenant l'Arche avec eux dans leur premier combat, ils seraient certainement vainqueurs. Ophni et Phinée, ces deux prêtres abominables, accompagnèrent l'Arche ; mais quand le combat fut engagé, les Philistins s'emparèrent de l'Arche, tuèrent Ophni et Phinée, massacrèrent trente mille Israélites, et mirent en fuite le reste de l'armée.

Héli, qui était aveugle, attendait avec beaucoup d'inquiétude des nouvelles du combat. Il tremblait pour l'Arche, qu'il avait laissé emporter par ses fils avec chagrin et terreur, mais sans avoir eu le courage de les en empêcher. Un homme qui revenait du camp d'Israël lui raconta le massacre de la journée, la mort de ses fils et la prise de l'Arche par les Philistins.

Héli, en entendant ces affreuses nouvelles, tomba à la renverse de dessus le siége sur lequel il était assis, et se brisa la tête. Sa belle-fille, femme de Phinée, sachant son mari tué et voyant son beau-père mort à ses pieds, tomba, elle aussi, morte de saisissement.

Henriette. Grand'mère, je ne trouve pas du tout qu'Héli et ses abominables fils soient assez punis de leur mauvaise conduite. Si j'avais été le bon Dieu, il me semble que je les aurais punis bien autrement.

Grand'mère. Comme tu es féroce, ma chère petite ! toi qui es toujours si bonne et qui pardonnes si volontiers.

Henriette. Oh ! moi, grand'mère, c'est autre chose ; je n'ai à pardonner que de petites bêtises ; mais ces horribles gens, qui ont commis des sacriléges toute leur vie, qui ont laissé prendre l'Arche sainte, laquelle contenait les tables de la loi, l'Arche dans laquelle parlait le bon Dieu, et ce père imbécile qui laisse faire tout cela, méritent des punitions terribles.

Grand'mère. Voyons, que je tâche de calmer ta fureur. D'abord, prenons Héli : le bon Dieu, qui est infiniment bon et juste, a fait la part de la tendresse paternelle, de l'exactitude que mettait Héli dans l'accomplissement de ses devoirs personnels. Héli avait passé sa vie à se désoler de la mauvaise conduite de ses fils et de sa faiblesse à leur égard. Dieu le punit dans ses plus chères affections, puisque la douleur qu'il a ressentie a causé sa mort. Et puis, s'il a eu quelque chose à expier, il ne faut pas oublier qu'il y a le purgatoire avant le paradis.

Quant à Ophni et Phinée, leur punition a été d'abord dans ce monde par le mépris et l'éloignement de tous ceux qui les connaissaient, et, dans l'autre monde, l'éternité malheureuse, horrible, que le bon Dieu réserve aux méchants ; et, s'ils sont en enfer, depuis plus de trois mille ans qu'ils ont commencé leur punition, elle dure encore, et elle durera toujours. Si tu trouves que ce n'est pas assez, tu es bien difficile.

Henriette. Si fait, si fait, grand'mère, je désire même que le bon Dieu leur ait pardonné.

Grand'mère. A la bonne heure ; à présent, voyons ce que devient l'Arche entre les mains des Philistins.

XCVIII

L'ARCHE D'ALLIANCE

(Même année, 1012 ans avant J.-C.)

Quand les Philistins eurent pris l'Arche d'alliance, leur joie égala la douleur des Israélites. Ils l'emmenèrent dans la ville d'Azot, et la placèrent dans le temple de leur dieu Dagon, tout près de l'idole. Ils croyaient que l'Arche ferait pour eux les mêmes prodiges que pour les Israélites du temps de Moïse et de Josué.

Gaston. Comment était cette idole de Dagon ?

Grand'mère. C'était une immense et horrible statue.

Le lendemain, leurs prêtres trouvèrent Dagon tombé le visage contre terre au pied de l'Arche. Surpris et un peu effrayés, ils relevèrent leur affreux Dagon, et le replacèrent sur son piédestal.

Le second jour, ils trouvèrent Dagon encore renversé au pied de l'Arche, et il avait, de plus que la veille, la tête et les mains coupées et jetées près de la porte. Quand ils allèrent dans la ville raconter ce qu'ils avaient vu, ils surent qu'une grande partie des habitants de la ville et de la campagne étaient frappés de maladies affreuses ; leurs entrailles sortaient en pourriture de leur corps. Ensuite, il vint de tous côtés une multitude de rats qui dévoraient tout ce qu'ils trouvaient. Les rues et les champs étaient remplis de morts et de mourants, et on n'entendait que des cris et des gémissements.

Les habitants d'Azot, voyant ces plaies épouvantables, appelèrent les chefs des Philistins et leurs prêtres pour délibérer sur ce qu'il y avait à faire dans une telle calamité. Ils décidèrent tous qu'il fallait se débarrasser de l'Arche au plus tôt, et la porter ailleurs. Les Philistins la menèrent dans une autre ville, nommée Geth. A peine l'Arche y fut-elle arrivée, que les mêmes maladies saisirent les habitants, et que les rats y causèrent les mêmes dégâts.

Les habitants de Geth se débarrassèrent à leur tour de l'Arche ; mais, partout où on la laissait, les mêmes maladies tuaient les habitants.

Pendant sept mois, l'Arche fut renvoyée de ville en ville ; personne ne voulut plus la recevoir ; alors les faux prêtres et les devins des Philistins se rassemblèrent pour décider ce qu'on ferait de l'Arche ; ils pensèrent qu'il valait encore mieux la renvoyer au peuple d'Israël.

« Mais, dirent les devins, gardez-vous de la renvoyer vide ; envoyez des présents pour l'expiation de vos péchés, et pour calmer la colère de leur Dieu.

— Mais que leur donnerons-nous ? demanda le peuple.

— Faites faire au plus vite cinq entrailles d'or et cinq rats d'or, pour faire voir que vous reconnaissez la puissance du Dieu d'Israël, et que c'est lui qui vous a envoyé ces deux calamités. Souvenez-vous des plaies d'Égypte que Pharaon a amenées par son obstination à nier le pouvoir du Dieu des Israélites.

« Faites faire un char tout neuf et richement orné, attelez-y deux vaches qui nourrissent leurs veaux, et laissez-les aller. Si elles vont du côté de Bethsamès, dans le pays d'Israël, c'est que c'est vraiment le Dieu des Juifs qui nous a envoyé ces calamités. »

Les Philistins firent ce que leur conseillaient les prêtres, et ils laissèrent aller les vaches, après avoir enfermé leurs veaux dans les étables.

Les vaches, malgré les beuglements de leurs veaux, se mirent

en route, prirent le chemin de Bethsamès, et marchèrent sans s'arrêter, jusqu'à ce qu'elles fussent arrivées sur la terre des Bethsamites. On faisait dans ce temps la moisson, et ce champ appartenait à un nommé Josué, Bethsamite. Les moissonneurs, entendant du bruit, levèrent la tête et virent l'Arche. Ils en eurent une grande joie ; on envoya prévenir les Lévites, qui accoururent. Ils descendirent l'Arche avec le plus grand respect de dessus le chariot, et la placèrent sur une grosse pierre qui était dans le champ de Josué ; ils brisèrent ensuite et coupèrent en morceaux le chariot à coups de hache ; ils allumèrent le bois dont il était fait ; ils immolèrent les vaches et les firent brûler en holocauste.

Françoise. Pauvres vaches ! C'est une singulière récompense pour la peine qu'elles se sont donnée de faire tant de chemin, en abandonnant leurs malheureux veaux.

Grand'mère. Les vaches n'ont eu aucun mérite, ma chère petite ; c'est le bon Dieu qui les faisait marcher où elles devaient aller. Et, quant à avoir été tuées, elles l'auraient été plus tard pour être mangées ; ainsi, pour elles, leur fin a été ce qu'elle devait être, comme celle de toutes les vaches, des bœufs, des moutons, etc.

Les chefs philistins qui avaient suivi le chariot expliquèrent aux Israélites ce que signifiaient les entrailles et les rats en or, et s'en retournèrent chez eux.

XCIX

L'ARCHE RENVOYÉE PAR LES BETHSAMITES

ISRAËL REVIENT AU SEIGNEUR.

(Même année, 1012 ans avant J.-C.)

Les Bethsamites étaient tous accourus pour voir l'Arche, et plusieurs d'entre eux levèrent le voile qui la couvrait ; tous ceux qui la virent à découvert tombèrent morts ; soixante-dix des principaux de la ville furent frappés ainsi. Les habitants de Bethsamès s'en effrayèrent, et eurent peur d'avoir l'Arche chez eux ; ils envoyèrent donc à la ville de Cariathiarim, et dirent aux habitants : « L'Arche du Seigneur a été ramenée par les Philistins ; emmenez-la chez vous. »

Les habitants de Cariathiarim eurent une grande joie du retour de l'Arche et la transportèrent chez eux avec beaucoup de respect. Le prophète Samuel leur parla, les exhorta au repentir, et réussit enfin, au bout de vingt ans, à leur faire brûler leurs deux idoles, Baal et Astaroth, et à regretter sincèrement leur idolâtrie et tous leurs crimes.

Le Seigneur écouta alors Samuel et accorda aux Israélites une victoire complète sur les Philistins ; il fit éclater sur le camp des Philistins un orage si affreux, accompagné de coups de tonnerre si épouvantables, que la frayeur les saisit, et qu'ils furent presque tous tués par les Israélites, sans se défendre.

Samuel, qui, depuis la mort du grand prêtre Héli, était juge d'Israël, changeait tous les ans de ville. mais il revenait toujours à Ramatha, qui était sa demeure ordinaire.

Samuel, devenu vieux, nomma juges d'Israël ses deux fils Joel et Abia. Mais ils ne ressemblaient pas à leur père; ils se laissèrent corrompre par des présents, et ils rendirent des jugements injustes.

Les Anciens d'Israël vinrent donc chez Samuel, et lui dirent: « Vous voilà devenu vieux, et vos fils ne sont pas comme vous. Nous ne voulons plus vivre ainsi; demandez donc au Seigneur qu'il nous choisisse un roi, comme en ont tous les peuples du monde; il nous gouvernera, il nous jugera, et nous serons contents. »

Samuel représenta aux Anciens les inconvénients d'un roi. « Il sera, leur disait-il, maître en tout, il en abusera pour faire des injustices, pour s'enrichir à vos dépens, pour faire des guerres inutiles, pour exécuter de grands travaux par orgueil; pour se faire servir par vos fils, vos filles, vos serviteurs, vos servantes; pour se faire donner la dixième partie de vos troupeaux, de tous vos biens. » Mais les Anciens n'écoutèrent pas Samuel, et continuèrent à demander un roi.

Samuel en parla au Seigneur.

« Donne-leur le roi qu'ils demandent, dit le Seigneur. C'est ainsi qu'ils ont toujours fait depuis le jour que je les ai tirés d'Égypte jusqu'aujourd'hui. Comme ils m'ont abandonné et qu'ils ont servi des dieux étrangers, ils te traitent aussi de même. Écoute donc ce qu'ils disent, et déclare-leur quel sera le droit du roi qui régnera sur eux.

« Il prendra leurs enfants pour conduire ses chariots; il les fera courir devant son char. Il en fera ses officiers pour commander, les uns mille hommes, les autres cent. Il en prendra pour labourer ses champs, pour recueillir ses blés, pour lui faire des armes et pour construire ses chariots. Il fera de leurs filles des parfu-

meuses, des cuisinières, des boulangères. Il prendra ce qu'il y a de meilleur dans leurs champs, dans leurs villes, dans leurs plants d'oliviers, dans leurs troupeaux, pour le donner à ses serviteurs. Ils crieront alors contre le roi qu'ils se seront élu, et le Seigneur ne les exaucera pas, parce que ce sont eux-mêmes qui l'ont demandé. » Samuel leur répéta les paroles du Seigneur, mais les Anciens et le peuple continuèrent à dire :

« Non, nous aurons un roi qui nous gouvernera. Nous serons comme les autres nations. Notre roi nous jugera ; il marchera à notre tête ; il combattra pour nous à toutes nos guerres.

— Vous aurez un roi, répondit Samuel. Le Seigneur vous le choisira. Que chacun retourne dans sa ville. »

C

SAÜL SACRÉ ROI D'ISRAËL

(1000 ans avant J.-C.)

Ce fut vingt et un ans après la défaite des Philistins que le peuple d'Israël demanda un roi. Le Seigneur dit à Samuel qu'il lui désignerait celui qui devait être choisi pour régner sur Israël.

Il y avait un homme de la tribu de Benjamin, nommé Cis. Cet homme avait un fils nommé Saül, qui était beau, grand et bien fait. Un jour Cis perdit son troupeau d'ânesses. Après les avoir bien cherchées, il dit à Saül de prendre un de ses serviteurs et d'aller à leur recherche. Saül courut pendant trois jours sans pouvoir les trouver, et il voulait s'en retourner, de peur que son

père ne fût inquiet de lui, mais le serviteur lui dit : « Allons trouver Samuel le Prophète, le Voyant. »

Gaston. Qu'est-ce que cela veut dire, le *Voyant ?*

Grand'mère. Le peuple appelait les Prophètes des Voyants, parce que Dieu leur faisait voir des choses que personne autre ne pouvait voir, et même les choses à venir.

« Il nous dira où sont les ânesses, car il a l'Esprit de Dieu, il devine tout et voit tout. — Allons, » dit Saül. Et entrant dans la ville de Suph, où était Samuel, il arrivèrent chez lui.

Samuel venait d'offrir un sacrifice au Seigneur, et il attendait Saül, parce que le Seigneur l'avait prévenu de son arrivée, et lui avait dit : « C'est cet homme que j'ai choisi. Tu le sacreras pour qu'il règne sur mon peuple. »

Armand. Comment, *sacreras ?*

Grand'mère. *Sacrer* veut dire offrir, consacrer solennellement au Seigneur. On sacre encore à présent les évêques et les rois chrétiens.

Samuel était au milieu de la place. Saül, s'approchant, lui demanda : « Où trouverai-je Samuel le Voyant ?

— C'est moi qui suis le *Voyant*, répondit Samuel. Monte chez moi, afin que tu manges avec moi, et que tu dormes chez moi. Je sais ce que tu veux dire. Ne t'inquiète pas des ânesses que ton père a perdues il y a trois jours ; elles sont retrouvées. »

Samuel prit Saül et son serviteur, il les fit entrer et asseoir dans la salle où étaient réunis trente convives ; il commanda aux serviteurs d'apporter les bons morceaux qu'il avait fait mettre à part et de les servir à Saül. Saül mangea et but, ainsi que son serviteur ; et il passa le reste du jour et de la nuit chez Samuel.

Le lendemain, avant que Saül partît, Samuel lui parla de la volonté du Seigneur, puis il prit une fiole d'huile bénite, et la répandit sur la tête de Saül en disant : « Le Seigneur, par cette onction, te sacre prince de son royaume. Tu délivreras ton peuple de la main de ses ennemis. Pour preuve de ce que je te dis, tu ren-

contreras près du sépulcre de Rachel deux hommes qui te diront : Votre père a retrouvé ses ânesses, mais il est en peine de vous. Et plus loin, auprès du chêne de Thabor, tu rencontreras trois hommes qui porteront trois chevreaux et trois tourtereaux pour être offerts en sacrifice ; ils te salueront et t'offriront deux pains que tu prendras. Puis tu rencontreras une troupe de prophètes qui joueront de divers instruments. Et l'Esprit du Seigneur s'emparera de toi ; tu prophétiseras, et tu te sentiras changé en un autre homme. »

Paul. En quel homme sera-t-il changé ?

Grand'mère. Il ne sera pas changé à l'extérieur ; c'est l'intérieur, c'est-à-dire l'esprit, le cœur, l'intelligence qui devront être changés.

« Alors, ajouta Samuel, tu feras ce que le Seignenr t'inspirera ; je te ferai reconnaître roi par le peuple, tu iras m'attendre à Galgala ; tu m'y attendras pendant sept jours, et tu immoleras, avec moi, des holocaustes au Seigneur. »

Tout cela arriva comme l'avait dit Samuel ; et, quand Saül arriva chez lui, il se sentit tout autre en son cœur et en son esprit ; et chacun s'étonnait en l'entendant parler et prophétiser.

Samuel ayant fait partir des envoyés pour rassembler le peuple ou les anciens de toutes les tribus, leur présenta Saül pour régner sur eux par l'ordre du Seigneur. Et le peuple s'écria tout d'une voix : « Vive le roi ! »

Samuel leur lut les nouvelles lois du royaume, qui étaient écrites dans un livre qu'il mit en dépôt devant le Seigneur.

Françoise. Comment, devant le Seigneur ? Où était le Seigneur ?

Grand'mère. Probablement dans le sanctuaire du Tabernacle, devant le voile du Saint des Saints, là où brûlaient les cierges du chandelier à sept branches, là où étaient l'encens et les pains de proposition.

CI

VICTOIRES DE SAÜL

(986 ans avant J.-C.)

Environ un mois après, les Ammonites firent savoir aux Israélite de Galaad que, s'ils ne se rendaient à eux sans combat avant sept jours, ils viendraient les attaquer, les vaincre, et qu'ils auraient tous un œil arraché.

Gaston. Ah ! mon Dieu ! Quelle horreur !

Grand'mère. Tu vois comme ces ennemis d'Israël étaient méchants.

Les Israélites de Galaad furent très-effrayés, n'ayant pas de troupes pour se défendre. Ils envoyèrent vers Saül pour le supplier de venir à leur secours. Saül fit rassembler au plus vite des hommes de guerre. Il en rassembla trois cent mille dans les onze tribus d'Israël et trente mille dans la tribu de Juda ; il marcha contre les Ammonites, et en une demi-journée il détruisit toute leur armée.

Après cette victoire, Samuel présenta encore Saül au peuple comme l'élu du Seigneur, et il leur parla longtemps pour les encourager à vivre paisiblement et sagement, puisqu'ils avaient obtenu le roi qu'ils avaient démandé.

CII

JONATHAS — SA VICTOIRE

LE PEUPLE LUI SAUVE LA VIE.

(971 ans avant J.-C.)

Pendant deux ans, Saül eut plusieurs guerres à soutenir, et partout il battit ses ennemis. Sa victoire la plus importante fut contre les Philistins, qui avaient rassemblé tous les hommes capables de porter des armes pour écraser et détruire à jamais le peuple d'Israël.

Jonathas, fils de Saül, ayant su les préparatifs terribles des ennemis, dit qu'il leur ferait bien voir qu'avec le secours du Seigneur un homme était plus fort qu'une armée. Il partit donc avec son écuyer et arriva au bas du rocher sur lequel s'était postée l'avant-garde des Philistins. Et il dit à son écuyer : « Montrons-nous ; si les Philistins nous disent : Attendez, nous allons descendre vers vous, ce sera un signe que Dieu n'approuve pas notre entreprise. Mais, s'ils nous disent : Montez donc, nous vous ferons voir quelque chose, cela voudra dire que le Seigneur nous approuve et qu'il nous viendra en aide. »

Jonathas et son écuyer sortirent de derrière le rocher ; les Philistins les aperçurent : « Voilà, dirent-ils, les Israélites qui sortent de leurs cavernes. » Les Philistins, s'avançant, leur dirent : « Montez donc ; nous vous ferons voir quelque chose. »

Aussitôt Jonathas, accompagné de son écuyer, commença à escalader le rocher, s'aidant des pieds et des mains; les Philistins, surpris, crurent que ces deux hommes venaient leur demander grâce pour le peuple d'Israël; ils les laissèrent grimper; mais quand le brave Jonathas fut monté au haut du rocher, lui et son écuyer se mirent à tuer tous les Philistins qui les approchaient; les ennemis crurent alors que toute l'armée d'Israël suivait ces deux hommes; la frayeur les saisit, et ils se mirent à courir en poussant de grands cris et à s'entre-tuer les uns les autres, se croyant poursuivis par une armée, et ne se reconnaissant plus entre eux; ils arrivèrent ainsi jusqu'à leur camp, où ils répandirent la terreur, et toute l'armée commença à s'entre-tuer.

Saül était resté avec six cents hommes dans son camp; il entendit les cris que poussaient les Philistins : ayant dit au prêtre de consulter Dieu devant l'Arche, il sut que les Philistins s'entretuaient entre eux. Il partit aussitôt pour achever la victoire, ne sachant pourtant pas par qui le combat avait été commencé. Il promit au Seigneur que, s'il revenait vainqueur, ni lui ni aucun des siens ne mangeraient ni ne boiraient jusqu'au coucher du soleil, jurant que ceux qui manqueraient à ce serment, seraient tués sur l'heure.

Ils coururent donc au camp des Philistins et ils trouvèrent sur le chemin une multitude de cadavres, mais tous Philistins; ils n'eurent qu'à achever le massacre commencé, ce qui fut très-facile, car les ennemis fuyaient sans combattre, et plus de dix mille Israélites des environs vinrent rejoindre Saül dans la journée. On poursuivit les ennemis pendant plus de deux lieues.

Quand on eut tout détruit, Saül retourna à Gabaa; en revenant, ils passèrent par un petit bois où il y avait tant de miel qu'il coulait par terre. Mais, comme le soleil n'était pas encore couché, personne n'osa y toucher à cause du vœu de Saül.

Jonathas ne savait pas le serment qu'avait fait son père. Après une si terrible journée, il mourait de faim et de soif; voyant

ce miel, il en prit au bout d'un bâton et en mangea, ce qui lui redonna de la force pour attendre la rentrée au camp.

Quand l'armée se fut reposée et eut mangé, Saül consulta le Seigneur pour savoir s'il fallait pendant la nuit continuer la poursuite des ennemis, ou attendre au lendemain ; mais Dieu ne répondit pas, aucune voix ne se fit entendre.

Saül reconnut alors que quelqu'un avait manqué au serment qu'il avait fait le matin. Il rassembla l'armée et dit au Seigneur : « Seigneur, découvrez-nous quel est celui qui vous a offensé. » Le Seigneur désigna Jonathas. Saül dit à Jonathas : « Avoue-moi ce que tu as fait pour offenser le Seigneur. » Jonathas répondit : « Ne sachant pas votre vœu, mon père, j'ai mangé un peu de miel en passant dans le bois.

— Que Dieu me punisse, si, aujourd'hui même, je ne te fais mourir pour punir ta désobéissance! » s'écria Saül.

Jacques. Par exemple, je trouve que c'est très-injuste : puisque ce pauvre Jonathas ne savait pas le vœu qu'avait fait Saül, son père, il n'avait commis aucune faute.

Grand'mère. Aussi le bon Dieu ne permit pas que Saül exécutât sa menace. A l'instant même tout le peuple se révolta, criant qu'il ne souffrirait pas que Jonathas, auquel on devait le succès de cette journée et qui s'était couvert de gloire, fût tué pour une faute qui n'en était pas une. Et, se jetant entre Saül et Jonathas, ils jurèrent qu'on les tuerait tous avant de toucher à Jonathas.

Saül fut obligé de céder. Le peuple sauva ainsi Jonathas de la mort.

CIII

SAÜL OFFENSE LE SEIGNEUR

SAMUEL CHOISIT UN NOUVEAU ROI

(969 ans avant J.-C.)

Saül continua à faire la guerre aux autres ennemis du peuple de Dieu, et toujours il fut vainqueur, parce que le Seigneur était avec lui.

Samuel vint dire un jour à Saül : « Le Seigneur te fait savoir qu'il ne veut plus supporter les abominations du peuple *amalécite*, et de leur roi Agag. Il t'ordonne de marcher contre eux, de les exterminer tous, depuis le premier jusqu'au dernier, hommes, femmes, enfants, ceux mêmes qui sont à la mamelle, de tuer toutes les bêtes, bœufs, brebis, chameaux, ânes, de détruire les vêtements, les meubles, tout enfin, parce que tout est foyer de corruption et d'impiété. Obéis au Seigneur, et fais tout ce que je te commande de sa part, sans quoi il se retirera de toi. »

Saül promit d'obéir au Seigneur; il rassembla son armée, qui se trouva être de deux cent mille hommes des onze tribus, et dix mille de la tribu de Juda. Il marcha contre les Amalécites et les extermina avec l'aide de Dieu; seulement il donna la vie au roi Agag, et il ordonna de conserver, au lieu de les détruire, les plus beaux troupeaux, sous le prétexte de les offrir en holocauste au

Seigneur. Au fond, il agissait ainsi par avidité, pour ne pas perdre ces beaux troupeaux.

VALENTINE. Mais Saül désobéit au bon Dieu, qui lui avait ordonné de tout tuer.

GRAND'MÈRE. Aussi va-t-il être sévèrement puni de sa désobéissance.

MARIE-THÉRÈSE. Et pourquoi garde-t-il ce méchant Agag, qu'il devait tuer?

GRAND'MÈRE. Il est probable qu'Agag lui donna beaucoup d'or pour racheter sa vie; la sainte Bible ne dit pas pourquoi Saül le laissa vivre.

Le peuple, d'après les ordres de Saül, ne tua parmi les troupeaux que ceux qui étaient sans valeur, et parmi les meubles, les vêtements, les effets de toute sorte, ils ne détruisirent que ce qu'il y avait de vieux et de laid, gardant le reste.

Le Seigneur parla alors à Samuel et lui dit : « Saül n'est plus digne d'être roi, parce qu'il n'a pas exécuté mes commandements. »

Samuel resta avec le Seigneur toute la nuit; il reçut ses ordres et, le lendemain, il alla trouver Saül, qui était à Galgala et qui s'était fait faire un arc de triomphe pour la victoire qu'il venait de remporter, et dont il s'attribuait orgueilleusement toute la gloire.

Saül offrait au Seigneur un sacrifice de quelques-unes des bêtes qu'il avait amenées d'Amalec.

Voyant approcher Samuel, il alla à lui et le salua, disant : « J'ai exécuté les ordres du Seigneur.

— D'où vient donc, dit Samuel, ce bruit que j'entends, de troupeaux de bœufs et de brebis?

— C'est le peuple, répondit Saül, qui a épargné et amené d'Amalec les plus belles bêtes pour les offrir en holocauste au Seigneur. »

Le saint prophète répondit : « Lorsque tu étais petit à tes propres yeux, le Seigneur t'a choisi pour être roi d'Israël. Tu

as juré d'obéir à tous ses commandements ; et quand il t'ordonne de tout détruire dans le pays d'Amalec, parce qu'il ne peut plus souffrir cette corruption, tu épargnes le roi Agag et tu gardes ses troupeaux et les effets de ce pays de Satan, où tout vient de Satan, où tout est consacré à Satan. Tu offres au Seigneur des holocaustes impurs qu'ils repousse. Puisque tu as désobéi à ton Dieu, il t'a rejeté ; il ne veut plus que tu règnes sur son peuple. »

Saül, effrayé, répondit : « J'ai péché, parce que j'ai eu peur de mécontenter le peuple ; mais venez avec moi pour apaiser le Seigneur.

— Je n'irai pas avec toi, dit Samuel, parce que tu as rejeté la parole du Seigneur, et que le Seigneur t'a rejeté ; il ne veut plus de toi pour roi d'Israël. »

Samuel se retourna pour s'en aller ; mais Saül le saisit fortement par le coin de son manteau, qui se déchira.

Samuel dit à Saül : « Le Seigneur a déchiré aujourd'hui le royaume d'Israël, comme tu viens de déchirer mon manteau ; il te l'a arraché des mains pour le donner à un autre plus digne que toi. »

Saül le supplia alors de l'honorer du moins devant le peuple, afin que personne ne pût savoir que Dieu l'avait rejeté. Samuel y consentit par un reste de compassion pour ce malheureux roi, qui avait été choisi par le Seigneur et qui avait régné sagement pendant vingt-cinq ans.

Samuel alla donc avec Saül offrir un sacrifice au Seigneur, après quoi il fit venir Agag, qui pouvait à peine marcher, tant il était gras et tremblant. Il demanda grâce à Samuel ; mais l'homme de Dieu lui répondit :

« Toi qui as tué avec ton épée tant d'enfants arrachés à leurs mères, tu vas mourir par l'épée. »

Et Samuel ordonna que ce roi abominable fût sur-le-champ, en sa présence, mis à mort, puis coupé en morceaux, ce qui fut fait

immédiatement. Samuel fit aussi égorger tous les troupeaux que le peuple avait épargnés par ordre de Saül.

Après quoi Samuel quitta Galgala ; il s'en retourna à Ramatha, et il ne vit plus jamais Saül.

CIV

DAVID EST CHOISI POUR RÉGNER SUR ISRAËL

(Même année, 969 ans avant J.-C.)

Le Seigneur dit à Samuel : « Prends l'huile sainte, va à Bethléem chez Isaï ; tu sacreras roi un de ses fils que je te désignerai. Pour que Saül ne te fasse pas périr dans sa colère, prends un veau que tu mèneras à Bethléem, et tu diras que tu viens, selon mon ordre, m'offrir un sacrifice en ce lieu. »

Samuel obéit et arriva chez Isaï, qui le reçut avec une grande joie, ainsi que tout le peuple de Bethléem.

Après avoir offert le sacrifice, Samuel fit venir les sept fils d'Isaï, et, à chacun d'eux, le Seigneur lui disait : « Ce n'est pas celui-là que j'ai choisi. »

« N'as-tu pas d'autres fils? demanda Samuel. — J'en ai un autre de quinze ans, qui garde les brebis au dehors. — Fais-le venir ; nous nous ne mettrons pas à table sans lui. » Isaï l'envoya chercher, et le présenta à Samuel. Ce huitième fils d'Isaï se nommait David. Il était petit de taille, très-beau de visage ; sa chevelure était un peu rousse, comme devait être plus tard celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cette couleur de cheveux, très-

peu estimée chez nous, était une grande beauté chez les Juifs. Le Seigneur dit à Samuel : « C'est celui-là que j'ai choisi ; sacre-le roi d'Israël. »

Samuel prit l'huile sainte, la versa sur la tête de David, et le sacra roi d'Israël. Aussitôt David fut rempli de l'esprit de Dieu. Samuel s'en retourna à Ramatha.

Au même moment que David reçut l'huile sainte, l'esprit de Dieu quitta Saül, et le malin esprit s'empara de lui.

Petit-Louis. Comment l'esprit de Dieu a-t-il fait pour le quitter, et comment le malin esprit s'est-il emparé de lui?

Grand'mère. L'esprit de Dieu, c'est-à-dire la divine sagesse, l'intelligence des choses de Dieu, en un mot tout ce qui faisait de Saül un homme extraordinaire et un ministre de Dieu, abandonna Saül; il devint un homme comme les autres. Il avait offensé Dieu, et, au lieu de se repentir et de demander grâce, il s'est laissé aller à l'orgueil, à la colère, à la méchanceté, comme vous aller voir dans ce qui me reste à vous raconter; c'est ainsi que le malin esprit, c'est-à-dire le démon, avec toutes sortes de mauvais sentiments, d'injustice, d'orgueil, de colère, de vengeance, s'empara de son cœur et de son esprit.

Les officiers de Saül, voyant l'agitation de leur maître, ses colères, ses ordres absurdes et injustes, virent bien que le démon était entré dans son âme; ils lui dirent :

« Seigneur, vous êtes malade et agité; si vous aviez auprès de vous quelqu'un qui sût jouer de la harpe, peut-être vous vous sentiriez très-soulagé.

— Cherchez-moi quelqu'un qui sache jouer de la harpe, et amenez-le-moi, » dit Saül.

Un des officiers répondit : « J'ai vu un jeune homme qui en joue admirablement ; c'est le jeune David, fils d'Isaï de Bethléem.

— Faites dire à Isaï qu'il m'envoie tout de suite son fils, » dit Saül.

Quand Isaï eut reçu l'ordre du roi, il prit aussitôt un âne qu'il

chargea d'un pain, d'une outre de vin et d'un chevreau, et il les envoya au roi par son fils David.

GASTON. Pourquoi envoie-t-il cela? Saül n'en avait pas besoin.

GRAND'MÈRE. Parce que c'était l'usage, quand on se présentait devant le roi, de lui apporter un présent quelconque, en proportion de la fortune qu'on avait. Isaï n'était pas riche, et ne pouvait offrir que peu de chose.

David vint donc se présenter devant Saül, auquel il plut beaucoup; le roi voulut le garder auprès de lui, et le fit dire à Isaï. Toutes les fois que l'esprit malin s'emparait de Saül, David jouait de la harpe. Saül se trouvait soulagé, et aussitôt le démon le laissait tranquille.

CV

LE GÉANT GOLIATH

(966 ans avant J.-C.)

Saül faisait toujours la guerre aux Philistins; les deux armées avaient leurs camps en face l'un de l'autre. Dans celui des Philistins, il y avait un géant d'une grandeur prodigieuse, devant lequel tout le monde tremblait; il vint pendant quarante jours dire des injures aux Israélites, et il offrait toujours de combattre contre celui qui aurait le courage de se présenter. Ce géant s'appelait Goliath.

ARMAND. Comment était-il grand, ce Goliath?

GRAND'MÈRE. Il avait quatorze pieds de haut; il était grand comme



Héliogravure DURAND.

David et Goliath.

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS

deux hommes de très-haute taille au bout l'un de l'autre. Aussi tous les Juifs avaient une frayeur épouvantable.

Il leur disait des choses si méprisantes, que tous étaient hors d'eux, mais pourtant chacun tremblait, et n'osait accepter le défi de Goliath.

David, qui s'était retiré à Bethléem, fut envoyé un jour, par Isaï, son père, pour porter des vivres à ses frères, qui étaient au camp des Israélites, et il apprit ainsi ce qui s'y passait, et on lui dit que Saül avait promis sa fille en mariage et beaucoup de richesses, à celui qui parviendrait à tuer ce géant. David, malgré les remontrances et les moqueries de ses frères, dit qu'il ne le craignait pas, et qu'il se battrait volontiers contre lui.

Quand Saül apprit cette audacieuse parole de David, il lui défendit de songer à un combat aussi inégal. Mais David lui répondit : « En gardant mes brebis, j'ai eu occasion de tuer des ours et des lions qui venaient dévorer mes brebis, et je les tuais en les étranglant. » Saül finit pas se laisser persuader, et donna même ses propres armes à David pour le combat; mais David, se sentant gêné par la cuirasse, le casque, le bouclier et les armes du roi, ne voulut pas s'en servir. Il alla ramasser cinq pierres rondes et polies, les mit à son cou dans une sacoche, prit sa fronde et son bâton, et s'avança tout seul entre les deux armées rangées en bataille en face l'une de l'autre; Goliath criait ses injures aux Israélites ; il disait :

« Que l'un de vous vienne me combattre ; nous représenterons chacun notre peuple ; le vainqueur aura pour esclave le peuple ennemi. Je parle au nom des miens ; personne n'ose-t-il se mesurer avec moi? »

David s'avança ; Goliath, le voyant, se moqua de lui : « Suis-je un chien, pour que tu viennes à moi armé d'un bâton? » Et, se mettant à blasphémer et à jurer par ses faux dieux, il ajouta : « Viens à moi, et je donnerai ta chair à manger aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre. »

David lui répondit : « Tu viens à moi avec ton épée, ta lance et ton bouclier; moi, je viens à toi au nom du Seigneur des armées, du Dieu d'Israël que tu insultes. Le Seigneur te livrera entre mes mains; je te tuerai, je te couperai la tête, et je donnerai aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre ton corps à manger, et ceux des Philistins tes frères. »

Goliath, furieux, s'avança vers David, qui courut à lui, et quand il fut à une bonne distance, il lui lança une de ses pierres avec sa fronde, et en frappa Goliath au milieu du front. Le géant tomba le visage contre terre. David s'élança sur lui avant qu'il fût revenu de son étourdissement, et, n'ayant pas d'épée, il prit celle de Goliath et lui trancha la tête.

Les Philistins poussèrent des cris d'effroi et s'enfuirent. Le camp d'Israël retentit de cris de triomphe et de joie, et on se mit à poursuivre les Philistins. On en tua un nombre considérable. Les Israélites revinrent pour piller le camp des ennemis, qui contenait de grandes richesses.

Après le combat, David porta la tête de Goliath à Jérusalem, qui était tout près de là, et mit les armes du géant dans son logement. David avait alors vingt-trois ans; sa vie avait toujours été sainte et innocente; il était aussi bon que beau et brave.

CVI

JALOUSIE DE SAÜL CONTRE DAVID

(966 ans avant J.-C.)

Depuis le jour où David tua le géant Goliath, Saül ne voulut plus qu'il le quittât, pas même pour retourner dans la maison de son père, comme il l'avait fait jusque-là. Jonathas, fils de Saül, s'attacha aussi à David ; il l'aima comme un frère, le revêtit de ses propres habits, et y ajouta son épée, son arc et ses armes.

David allait partout où l'envoyait Saül, qui lui donna le commandement de ses troupes. Il était fort aimé du peuple et des officiers du roi. Quand il passait dans les villes et les campagnes, les femmes sortaient au-devant de lui et du roi Saül qu'il acompagnait; elles dansaient en chantant : « Le roi Saül a tué mille Philistins, et David en a tué dix mille. »

Les succès et les triomphes de David mirent Saül fort en colère, et il n'aima plus autant David.

Un jour le malin esprit se saisit de Saül ; David jouait de la harpe pour le calmer, comme il faisait d'habitude. Saül tenait sa lance à la main ; il se jeta sur David pour le tuer ; mais David, qui était leste, esquiva le coup et continua de jouer de la harpe pour adoucir la fureur de Saül. Une seconde fois, Saül voulut le percer de sa lance, et David réussit encore à l'éviter.

Le roi, s'apercevant que le Seigneur protégeait David, commença à le craindre et ne voulut plus l'avoir auprès de lui. Mais il

le traitait plus doucement, et, pour le gagner, il lui dit que, selon sa promesse, il lui donnerait en mariage sa fille aînée, Morab. Il n'en avait pas l'intention, mais il pensa qu'en l'envoyant toujours faire la guerre aux Philistins, il parviendrait à le faire périr dans une bataille.

Pendant une guerre contre les Philistins, Saül donna sa fille Morab à un de ses officiers. David ne s'en plaignit pas, parce qu'il n'aimait pas Morab ; il aimait Michol, seconde fille du roi, laquelle l'aimait aussi.

Quand on le dit à Saül, il s'en réjouit, espérant que, pour avoir Michol, David se ferait tuer. Il lui fit dire : « Tuez cent Philistins de votre main, apportez leurs têtes au roi, et il vous donnera sa fille Michol. »

Peu de jours après, David marcha contre les Philistins, et, au lieu de cent que demandait le roi, il en tua deux cents. Il apporta leurs têtes au roi, qui, ne pouvant en présence de toute sa cour manquer à sa parole, fut obligé de lui donner la belle Michol en mariage. Mais il détesta David de plus en plus, voyant clairement que le Seigneur était avec lui, et il chercha toutes les occasions de le faire périr.

Gaston. Comme il est devenu mauvais, ce Saül !

Grand'mère. C'est bien par sa faute, car il avait reçu de grandes grâces du bon Dieu.

Plus Saül donnait à David des commandements dangereux, plus David se couvrait de gloire, de sorte que tout le peuple l'admirait et l'aimait de plus en plus.

CVII

JONATHAS AVERTIT DAVID DE LA HAINE DE SAÜL

(Même année, 966 ans avant J.-C.)

Jonathas, au contraire, s'attachait chaque jour davantage à David. Un jour que Saül avait exhorté ses officiers et Jonathas lui-même à tuer David, Jonathas courut en prévenir son ami, lui promettant qu'il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour le préserver de la mort, et pour changer les mauvais sentiments de son père.

En effet, Jonathas parla au roi avec tant de chaleur et de sagesse des services que lui avait rendus David, de l'amour et du respect que lui témoignaient le peuple et les grands, des vertus de David, de la fureur et de l'indignation que sa mort exciterait partout, que Saül permit à David de revenir auprès de lui et qu'il promit de le traiter favorablement.

David revint donc demeurer avec Saül comme avant.

Louis. Je trouve qu'il a fait une grande imprudence ; il savait que le Seigneur avait abandonné ce méchant Roi, et que lui-même était le roi véritable, protégé par Dieu.

Grand'mère. C'est précisément pour cela que David ne craignait rien. Il savait, comme tu le dis, que Dieu était avec lui et qu'avec cette protection il ne courait aucun danger. Dieu récompensa cette confiance, comme tu vas voir.

Deux ans après cette promesse faite à Jonathas, Saül, ne pou-

vant plus contenir sa haine, se jeta sur David pour le tuer ; David parvint à s'enfuir.

Saül, ayant su qu'il s'était retiré dans sa maison, ordonna à ses gardes d'aller la nuit se saisir de David et de le tuer. Michol entendit son père donner cet ordre cruel ; elle avertit son mari et le supplia de se sauver. « Si tu ne t'enfuis pas cette nuit, lui dit-elle, tu seras mort demain matin. »

David y consentit ; elle l'aida alors à descendre par une fenêtre ; David s'échappa et se réfugia chez Samuel à Ramatha ; il lui raconta la manière odieuse dont l'avait traité le roi Saül, et Samuel l'emmena à une ville nommée Naïoth, où ils demeurèrent.

Aussitôt après le départ de David, Michol prit une statue qu'elle coucha sur le lit de son mari. Elle lui enveloppa la tête avec une peau de chèvre et le corps avec la couverture du lit.

Valentine. Pourquoi fait-elle cela, puisqu'il était sauvé?

Grand'mère. Parce qu'elle avait peur que Saül ne fît courir après lui des hommes à cheval, qui auraient pu le rattraper et le tuer.

Quand les soldats de Saül entrèrent, Michol leur dit de ne pas toucher à son mari, parce qu'il était malade.

Le lendemain, lorsque Saül apprit que David vivait encore, il entra dans une grande colère et ordonna aux gardes d'y retourner et de l'apporter dans son lit, s'il ne pouvait marcher, afin qu'on le fît périr en sa présence.

Les gardes revinrent, disant au roi que Michol avait fait évader David, et avait mis une statue à sa place. Saül fit venir Michol, et lui demanda pourquoi elle avait agi ainsi. Michol, effrayée de la colère du roi, répondit : « Parce qu'il m'a dit : Laisse-moi aller, ou je te tuerai. »

Paul. C'est vilain à Michol de mentir comme cela ; elle a fait croire que le pauvre David était méchant.

Grand'mère. Il faut l'excuser, à cause de la peur que lui inspirait son père.

Saül ne répondit pas, mais il envoya savoir où était David; on lui rapporta qu'il était chez Samuel. Le roi envoya des gardes pour le saisir et le lui ramener. Les gardes rencontrèrent Samuel avec une troupe de prophètes qui prophétisaient. Eux-mêmes furent saisis de l'esprit de Dieu; ils se mirent à prophétiser avec les prophètes, et ils ne pensèrent plus à l'ordre donné par Saül.

Henriette. Comment! des soldats qui deviennent prophètes? Et quels soldats encore!

Grand'mère. Ils ne devenaient pas prophètes comme Samuel et Moïse, c'était plutôt une espèce de folie momentanée; ils étaient sous la puissance de l'esprit de Dieu; ils n'étaient plus maitres de leurs paroles et de leurs actions. Dieu les forçait à parler comme il le voulait.

Le roi, ayant été averti de ce singulier événement, envoya une seconde troupe de gardes, qui se mirent à prophétiser avec les premiers. Une troisième troupe en fit autant. Saül, ne se possédant plus de colère, partit lui-même pour Ramatha, mais il fut saisi comme ses gardes de l'esprit du Seigneur, et il ne put pas suivre son détestable projet. Il arriva ainsi devant Samuel, il ôta tous ses vêtements, et resta ainsi tout nu par terre, tout le jour et toute la nuit.

Armand. C'est drôle, cela! Il était donc fou?

Grand'mère. C'était, en effet, une espèce de folie que Dieu lui envoyait, comme à ses gardes, pour lui faire sentir son impuissance. Il voulait uniquement donner à David le temps de se sauver.

CVIII

DAVID FUIT SAÜL

(963 ans avant J.-C.)

David se réfugia auprès de son ami Jonathas, qui était fort affligé de la persécution dont souffrait David ; il lui jura une amitié éternelle, et lui conseilla de se cacher jusqu'à ce qu'il lui eût fait connaître par un signal que la colère de Saül était passée. David se cacha dans un champ où il y avait des cavernes.

Jonathas parla encore à son père ; il lui représenta l'injustice de sa haine contre l'innocent David ; les offenses qu'il commettait contre le Seigneur, et le tort qu'il se faisait dans l'esprit du peuple d'Israël.

« Tais-toi, fils de chienne, » dit enfin Saül.

Françoise. Quel homme grossier ! A-t-on jamais parlé comme cela à son fils ?

Grand'mère. Il était dans un de ses accès de colère. Il continua : « Crois-tu que j'ignore qu'il est ton ami, que tu oses aimer mon ennemi ? Va le chercher, et amène-le-moi, parce qu'il faut qu'il meure.

— Et qu'a-t-il fait ? Pourquoi mourrait-il ? » reprit courageusement Jonathas.

Saül prit une lance pour percer son fils ; mais Jonathas, fort en colère lui-même, se leva de table et sortit.

Le lendemain, Jonathas alla dans le champ où était caché

David; il lui fit le signal convenu. David sortit de sa caverne : les deux amis se rencontrèrent et s'embrassèrent en pleurant. Jonathas causa longtemps avec David, auquel il raconta ce qui s'était passé entre lui et le roi. Ils se jurèrent encore une amitié de frères, et se séparèrent avec douleur.

CIX

SAÜL MASSACRE LE GRAND PRÊTRE ACHIMÉLECH

ET QUATRE-VINGT-CINQ AUTRES PRÊTRES

(Même année, 963 ans avant J.-C.)

David se retira à Nobé, chez le grand prêtre Achimélech, qui fut surpris de le voir seul. « Pourquoi, dit-il, n'êtes-vous pas accompagné par vos soldats, comme vous l'êtes ordinairement ?

— C'est, répondit David, parce que le roi m'a donné un ordre qui doit être secret. Je meurs de faim; pouvez-vous me donner quelque chose à manger?

— Je n'ai rien, excepté des *pains de proposition* consacrés dans le Tabernacle, et que j'ai changés contre d'autres tout chauds. Si vous en voulez, mangez-en; les voici. »

Les prêtres seuls avaient le droit de manger les *pains de proposition*, mais comme il était bon, qu'il voyait dans un besoin extrême David, qu'il croyait être l'homme de confiance du roi, il

les laissa manger à David, malgré le règlement, qu'il avait le pouvoir de rompre en sa qualité de grand prêtre.

David, qui avait très-faim, en mangea; puis il demanda au grand prêtre s'il n'avait pas des armes à lui donner, car il était parti en si grande hâte, qu'il n'avait pu rien emporter. Achimélech lui donna l'épée du géant Goliath, « celui, dit-il, que vous avez tué avec cette même épée. Si vous la voulez, prenez-la, car je n'ai pas d'autre arme ici. — Donnez-la-moi, dit David, il n'y en a pas une qui vaille pour moi autant que celle-ci. »

David quitta alors le grand prêtre, et s'enfuit dans une caverne. Son père et ses frères, l'ayant su, vinrent l'y rejoindre; d'autres, qui avaient à se plaindre de Saül, se joignirent aussi à lui, et il se trouva avoir quatre cents hommes. Ils se retirèrent dans la forteresse de Maspha, qui appartenait au roi de Moab, et il demanda à ce roi la permission d'y rester avec sa famille et ses gens, jusqu'à ce qu'il sût ce que le Seigneur voulait de lui. Le roi de Moab, qui n'était pas aussi méchant que ses prédécesseurs, y consentit.

Saül était furieux de la fuite de David; il se plaignit à ses officiers de ce que personne ne voulait lui faire connaître le lieu de sa retraite; il promit des richesses et des honneurs à ceux qui lui diraient où David s'était réfugié.

Doeg, un des principaux officiers de Saül, s'était trouvé par hasard caché près du Tabernacle, chez Achimélech, quand David vint lui demander à manger. Il raconta aussitôt au roi que David était venu à Nobé, qu'Achimélech lui avait donné les pains de proposition et l'épée de Goliath.

Le roi envoya chercher Achimélech, avec tous les prêtres qui se trouvaient près de lui à Nobé; ils s'empressèrent de se rendre aux ordres du roi.

« Écoute, Achimélech, lui dit le roi en fureur. Pourquoi as-tu donné à David, fils d'Isaï, des pains consacrés et l'épée de

Goliath? Pourquoi as-tu consulté le Seigneur pour lui, afin qu'il trouve les moyens de me perdre?

— Seigneur, répondit le grand prêtre, y a-t-il entre tous vos serviteurs un homme qui vous soit plus fidèle que David, lui qui est votre gendre, et qui marche sans cesse pour exécuter vos ordres, et pour augmenter la gloire de votre règne? »

Cette réponse déplut au roi. Il dit avec colère : « Tu vas mourir, Achimélech, et toute la maison de ton père avec toi. Allez, dit-il à ses officiers; tournez vos armes contre ces prêtres, et faites-les tous périr, car ils sont amis de David, et, sachant qu'il s'enfuyait, ils ne m'ont pas averti. » Ces officiers indignés ne voulurent pas commettre ce sacrilége, et refusèrent d'obéir au roi.

Alors le roi dit à Doëg : « Toi, Doëg, va et tue tous ces prêtres. » Doëg se jeta sur eux, et tua de sa main Achimélech et les quatre-vingt-cinq prêtres revêtus de leur éphod de lin.

Un seul de ces prêtres, nommé Abiathar, parvint à se sauver du carnage, et alla se réfugier auprès de David, qui le garda avec lui.

Paul. Qu'est-ce que c'est qu'un éphod?

Grand'mère. C'est la tunique de lin, ou longue robe blanche, que mettaient les prêtres juifs dans les cérémonies. C'était comme les aubes que portent nos prêtres.

Après cet affreux sacrilége, Saül alla à Nobé, qui était une ville des prêtres, et tua tous les hommes, les femmes, les petits enfants, et même tous leurs troupeaux.

Henriette. Comment Saül a-t-il pu devenir si méchant, après avoir été si bon?

Jeanne. Et après avoir été choisi par le Seigneur pour être roi d'Israël?

Marie-Thérèse. Et après avoir été rempli de l'esprit de Dieu?

Valentine. Et comment a-t-il osé toucher aux prêtres consacrés au Seigneur, au grand prêtre surtout?

Grand'mère. Saül a eu le malheur de se laisser aller à l'orgueil. Toutes ses victoires lui avaient tourné la tête; il a oublié que c'était par la protection de Dieu qu'il avait réussi dans toutes ses guerres, et que par lui-même il ne pouvait rien.

Il n'est donc pas étonnant qu'il soit tombé de faute en faute, et qu'il soit devenu si méchant et si cruel; aussi le Seigneur ne tarda pas à le punir, même en ce monde, comme vous allez le voir bientôt.

CX

DAVID EST TOUJOURS PERSÉCUTÉ PAR SAÜL

(960 ans avant J.-C.)

Pendant deux ans, le pauvre David mena la vie la plus misérable. Saül le poursuivait avec un acharnement qui ne lui laissait aucun repos. David se sauvait de désert en désert, de montagne en montagne, de caverne en caverne, toujours suivi par ses quatre cents soldats, qui ne voulurent jamais l'abandonner. Ils souffraient de la faim, de la soif, de la fatigue, du froid, de la chaleur, mais toujours ils échappaient à Saül, dont la rage augmentait à mesure qu'il voyait David et ses quatre cents fidèles lui échapper au moment où il croyait les tenir.

Un jour, on vint dire à David que les Philistins attaquaient Ceïla et pillaient déjà les granges. David consulta le Seigneur,

qui lui dit : « Marche à Ceïla, car je laisserai les Philistins entre tes mains. »

David et ses soldats partirent donc pour secourir Ceïla; ils combattirent contre les Philistins, et en firent un grand carnage.

Quand Saül apprit que David était sorti de son désert, et qu'il était à Ceïla, il se réjouit en disant : « A présent il est pris, car il est dans une ville qui a des portes et des serrures, que je saurai bien forcer. »

David fut informé des menaces de Saül ; il prit avec lui Abiathar, qui avait revêtu l'éphod du grand prêtre, et il consulta le Seigneur, pour savoir s'il devait s'enfermer dans la ville, ou se sauver.

Le Seigneur répondit : « Saül entrera dans Ceïla : les habitants te livreront. »

David sortit donc aussitôt de Ceïla, avec sa troupe, qui s'était augmentée de deux cents hommes. Ils erraient çà et là, sans savoir où s'arrêter. Enfin, ils se retirèrent dans le désert de Ziph, sur une montagne très-boisée, et Dieu ne permit pas que Saül l'y trouvât. Jonathas vint le voir; il le consola, l'assura de son amitié. « Le Seigneur te protége, dit-il, tu régneras, et mon père le sait bien comme moi. Quand tu auras le pouvoir, protége-moi ainsi que ma maison. » David le lui promit, et ils se quittèrent en s'embrassant.

Les habitants du pays de Ziph trahirent David, et firent savoir à Saül où il se cachait. Alors David se sauva dans le désert de Maon, et demeura dans les cavernes des rochers. Saül y vint ; et il longeait le rocher, où étaient cachés David et ses gens, lorsqu'on vint le chercher en toute hâte, parce qu'une armée nombreuse de Philistins était entrée sur les terres d'Israël. Saül fut obligé d'aller secourir les Israélites.

CXI

DAVID REFUSE DE TUER SAÜL

(960 ans avant J.-C.)

David profita du départ de Saül pour quitter cet affreux désert de Maon et se retirer dans le désert d'Engaddi.

Saül, après avoir défait les Philistins, se remit à la poursuite de David, dans le désert d'Engaddi, accompagné de trois mille hommes. En passant devant une caverne très-vaste et très-sombre, il y entra pour se reposer quelques instants. David était caché avec ses gens au fond de cette même caverne.

Les gens de David lui dirent tout bas que c'était le moment de se venger et de tuer son persécuteur. David s'avança tout doucement, et au lieu de tuer Saül, il lui coupa un morceau de son manteau. Il retourna vers ses gens, les empêcha de se jeter sur Saül, et leur dit à voix basse : « Que Dieu me garde d'exercer ma vengeance sur l'oint du Seigneur (c'est-à-dire sur celui qui a été sacré roi avec l'huile sainte) ! »

Jacques. C'est bien beau à David ! Je ne sais pas si j'aurais été aussi généreux envers cet affreux homme, qui a massacré quatre-vingt-cinq prêtres innocents, et qui poursuivait ce pauvre David avec la haine d'un démon.

Grand'mère. Cher enfant, tu aurais fait comme David par les mêmes motifs que lui, si tu avais été comme lui animé de l'esprit de Dieu, qui est un esprit de charité et de miséricorde.



Héliogravure ADRIAND.

David épargne Saül dans la grotte.

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS

Saül sortit de sa caverne quelques instants après ; quand il fut un peu éloigné, David en sortit aussi avec ses gens, et l'appela. Saül se retourna, et reconnut avec la plus grande surprise que c'était David, et qu'il était entre ses mains. David lui parla, lui représenta l'injustice de sa condute à son égard, lui témoigna le plus grand respect ; il lui démontra qu'il aurait pu le tuer, puisqu'il avait pu couper un morceau de son manteau, mais que jamais il ne commettrait une action si criminelle contre l'oint du Seigneur.

Il lui parla si bien, si respectueusement, que Saül se troubla, pleura et remercia David de sa générosité. Il ajouta : « Je sais que tu dois régner après moi ; jure-moi qu'après ma mort tu n'extermineras pas ma race, et que tu la laisseras vivre en paix. »

David le jura. Alors Saül retourna chez lui ; David et ses gens se retirèrent dans des endroits sûrs.

CXII

MORT DE SAMUEL. — ABIGAÏL

(960 ans avant J.-C.)

Vers ce temps Samuel, usé de fatigues, de chagrins et de souffrances, mourut à Ramatha, âgé de quatre-vingt-seize ans. Tout Israël pleura sa mort, parce qu'il avait toujours été un homme juste et un fidèle serviteur du Seigneur.

David, se voyant en repos du côté de Saül et n'ayant pas de quoi nourrir ses six cents fidèles compagnons, chercha à les

placer par petits groupes. Il y avait près du Carmel un homme très-riche, nommé Nabal, descendant de Caleb, qui avait passé le Jourdain avec Josué trois cent quatre-vingt-douze ans auparavant. Ce Nabal était dur et avare.

David lui envoya dix de ses hommes, en le priant avec beaucoup d'égards de vouloir bien donner du travail à ces hommes et les nourrir pour prix de ce travail. Nabal les chassa grossièrement, au lieu de les recevoir, et fit dire mille injures à David, qui avait, disait-il, mérité la colère de son maître. David, indigné de l'avarice et de l'insolence de ce Nabal, résolut d'aller le punir en l'exterminant avec toute sa famille.

Abigaïl, femme de Nabal, était bonne, sage, spirituelle ; elle avait beaucoup à souffrir de la rudesse et de l'avarice de son mari. Pourtant, ayant appris la colère de David et sa résolution de tuer son mari, elle alla au-devant de lui, et lui parla avec tant de douceur, de soumission et de sagesse, que ses paroles calmèrent David et le détournèrent de son projet de vengeance. Abigaïl, en quittant David, lui témoigna sa reconnaissance par de riches présents, pour l'aider à nourrir les hommes qui s'étaient dévoués à son service. De retour à la maison, elle retrouva son mari ivre mort ; mais le lendemain, quand il sut le danger qu'il avait couru, il en fut si effrayé, qu'il tomba malade et qu'il mourut dix jours après.

David, apprenant cette mort, bénit le Seigneur de l'avoir vengé d'un si méchant homme sans que lui-même se fût rendu coupable en versant le sang innocent. Il envoya demander à Abigaïl si elle voulait l'épouser ; Abigaïl y consentit avec joie, et vint le trouver pour être sa femme.

Marie-Thérèse. Comment ! Et la pauvre Michol, qu'est-ce qu'elle va devenir ?

Grand'mère. Michol était depuis longtemps perdue pour David, car le méchant Saül, ne voulant plus avoir un gendre qu'il haïssait, l'avait donnée, malgré elle, en mariage à un de ses

officiers, nommé Phatti. D'ailleurs, vous savez que, d'après la religion juive, on pouvait avoir plusieurs femmes ; David lui-même en avait déjà épousé une, nommée Achinoam.

CXIII

SAÜL POURSUIT ENCORE DAVID

(959 ans avant J.-C.)

Saül ne tarda pas à reprendre sa haine contre David, et recommença, pendant quatre ans, à le poursuivre pour le mettre à mort ; David se retira encore dans le désert de Ziph. Une nuit qu'il se trouvait au bord du désert, au bas de la montagne, il aperçut la tente de Saül et le roi dormait tranquillement. Son général Abner dormait aussi dans la sienne, et tous ses gens autour de lui. La lance de Saül était piquée en terre près de lui.

Abisaï, qui était avec David, lui offrit d'aller tuer Saül, mais David le lui défendit expressément. « Prenons seulement, dit-il, sa lance et sa coupe, afin qu'il voie que j'aurais pu le tuer, et allons-nous-en. » David, s'approchant sans bruit, prit la lance et la coupe, et se retira avec Abisaï, sans que personne les eût vus, ni même se fût réveillé.

Ils traversèrent le chemin, grimpèrent tout au haut de la montagne, et, quand ils furent loin et hors de danger, David appela d'une voix forte : « Abner, Abner ! »

Abner se réveilla et reprocha à celui qui criait ainsi de troubler le repos du roi. Alors David se nomma, lui dit comment

il avait pu approcher du roi et enlever sa lance et sa coupe ; il lui reprocha de si mal garder son maître. Il parla aussi à Saül comme il avait fait deux ans auparavant, l'assura encore de sa fidélité, et lui démontra avec quelle facilité il aurait pu se défaire de lui, s'il l'avait voulu.

Saül l'appela son cher fils, lui demanda de revenir auprès de lui ; mais David ne voulut pas se livrer à un ennemi si perfide et si cruel. Il dit à Abner d'envoyer chercher la coupe et la lance qu'il allait déposer au haut de la montagne, et il s'éloigna avec Abisaï.

C'est au milieu de toutes ces persécutions que David, inspiré de Dieu, composa une partie de ces belles prières qu'on appelle les Psaumes et qu'on chante encore à tous nos offices.

CXIV

DAVID SE RÉFUGIE CHEZ ACHIS

SAMUEL APPARAIT A SAÜL

(955 ans avant J.-C.)

David, ne sachant où se réfugier, demanda asile à Achis, roi de Geth, du pays des Philistins, car il craignait de tomber enfin entre les mains de Saül avec ses six cents hommes, qui périraient victimes de leur dévouement à sa personne.

Achis le reçut très-bien, et lui donna la ville de Siceleg pour

y demeurer avec ses femmes, Achinoam et Abigaïl, et ses six cents hommes, qui avaient aussi leurs femmes et leurs enfants.

David demeura quatre mois chez les Philistins ; il faisait, accompagné de ses soldats, la guerre à leurs ennemis, qu'il exterminait partout où il les rencontrait, et livrait à Achis une partie des troupeaux et du butin qu'il rapportait. Achis se réjouissait d'avoir près de lui un homme vaillant comme David, et il lui dit : « Soyez sûr que je vous mènerai partout où je ferai la guerre, vous et vos gens ; et je vous confierai la garde de ma personne. »

Après la mort de Samuel, Saül chassa tous les devins et magiciens hors du royaume. Les Philistins profitèrent du mécontentement que causa cette mesure dans le peuple d'Israël pour faire la guerre à Saül. Ils rassemblèrent une grande armée. Saül en fut effrayé ; il consulta le Seigneur, mais il n'en obtint aucune réponse, ni en songe, ni par les prêtres, ni par les prophètes.

Alors Saül dit à ses officiers : « Cherchez-moi une femme qui ait l'esprit de Python. »

Paul. Qu'est-ce que c'était, *l'esprit de Python ?*

Grand'mère. C'était l'esprit d'un démon puissant qu'on appelait *Python*, et qui faisait voir l'avenir aux gens abominables qui s'alliaient à lui pour faire du mal aux hommes.

Les officiers dirent à Saül : « Il y a dans la ville d'Endor, près d'ici, une femme qui a l'esprit de Python. » Saül voulut la consulter lui-même. Il se déguisa en homme du peuple.

Armand. Pourquoi cela ?

Grand'mère. Parce qu'il ne voulait pas être reconnu par la devineresse, qui n'aurait pas osé lui prédire des malheurs, de peur qu'il ne la perçât de sa lance.

Saül arriva donc la nuit, déguisé, chez la pythonisse. « Découvrez-moi l'avenir, dit-il, et faites-moi apparaître celui que je vous nommerai.

— Vous savez, répondit la femme, que le roi Saül a chassé les

devins ; s'il vient à savoir que je suis une devineresse, il me fera du mal.

— Non, dit Saül, je vous jure que par moi il ne vous arrivera aucun mal.

— Qui voulez-vous que je vous fasse venir de l'autre monde ? dit-elle.

— Faites-moi venir Samuel, » répondit Saül. La femme, ou plutôt le démon qui l'assistait, fit apparaître l'ombre de Samuel ; aussitôt qu'elle l'eut regardé, elle poussa un grand cri et dit au roi : « Pourquoi m'avez-vous trompée ? Vous êtes Saül.

— Ne crains rien, dit le roi ; qu'as-tu vu ?

— J'ai vu un dieu qui sortait de la terre.

— Comment est-il fait ? demanda le roi.

— C'est un vieillard couvert d'un manteau. »

Saül reconnut Samuel ; il lui fit un profond salut. Samuel lui dit : « Pourquoi as-tu troublé mon repos ? Pourquoi t'adresses-tu à moi, puisque le Seigneur t'a abandonné ? Il te traitera comme je te l'ai dit de sa part. Il déchirera ton royaume et l'arrachera d'entre tes mains pour le donner à David, ton gendre, parce que tu n'as pas exécuté les ordres du Seigneur, et parce que tu as versé cruellement et injustement le sang des prêtres de Dieu. Demain tu ne seras plus de ce monde ; tes fils périront avec toi, et le Seigneur livrera aux Philistins le camp même d'Israël. »

Louis. Était-ce vraiment Samuel qui avait apparu ?

Grand'mère. Il paraît que oui, puisque cette ombre parla à Saül de la part de Dieu, et lui prédit sa mort.

Saül, entendant ces paroles, tomba et resta étendu sans connaissance sur la terre. Samuel disparut, et la magicienne eut peur ; elle offrit au roi du pain et du vin pour l'aider à prendre des forces ; elle alla tuer un veau gras, le fit cuire et le servit à Saül et à ses gens. Après qu'ils eurent mangé, ils s'en allèrent et marchèrent toute la nuit.

CXV

DAVID QUITTE LE ROI ACHIS

MORT DE SAÜL ET DE JONATHAS

(955 ans avant J.-C.)

Le roi Achis s'était joint aux Philistins et voulait emmener David. Mais les princes des Philistins, qui se méfiaient des Hébreux, lui dirent que David les trahirait et les massacrerait pendant le combat. Achis défendit David et ses soldats qu'il aimait; mais les Philistins ayant décidé qu'ils ne les laisseraient pas venir avec eux, Achis fit venir David, lui confia la résolution des Philistins, et l'engagea amicalement à retourner chez lui à Siceleg.

David retournait joyeusement à Siceleg, parce qu'il ne voulait pas combattre contre son propre peuple et qu'il ne savait comment refuser son aide au roi Achis, qui avait été si généreux pour lui et pour les siens. Pendant qu'il marchait tranquillement avec ses gens, les Philistins livrèrent bataille aux Israélites, et remportèrent une victoire complète. Saül combattait vaillamment avec ses trois fils ; mais les Philistins, l'ayant reconnu, se jetèrent sur lui en si grand nombre, que Saül fut blessé dangereusement ; Jonathas et ses frères cherchaient en vain à le sauver.

Se voyant perdu, Saül dit à son écuyer : « Tue-moi au plus vite, afin que les Philistins ennemis ne puissent se vanter d'avoir tué le

roi d'Israël. » L'écuyer n'osa pas exécuter l'ordre de son maître : alors Saül, appuyant par terre la pointe de son épée, se jeta dessus et eut le corps traversé. L'écuyer, le voyant mort, se perça le cœur à son tour, et tomba près de son maître. En même temps mouraient le brave Jonathas et ses frères.

Le lendemain, les Philistins, en venant piller les morts, trouvèrent Saül et ses fils morts sur la montagne de Gelboé. Ils coupèrent la tête de Saül, lui enlevèrent ses armes, pendirent son corps sur la muraille de Bethsam, et mirent les armes du roi dans le temple de leur dieu Astaroth.

Ainsi périt Saül, après un règne de quarante ans, qui avait bien commencé, mais qui finit d'une manière horrible, après que le Seigneur l'eut rejeté. David avait alors trente ans.

CXVI

DAVID PUNIT LES VOLEURS DE SICELEG.

(Même année, 955 ans avant J.-C.)

David ignorait la bataille, la défaite des Israélites et la mort de Saül et de son cher Jonathas. Il arriva à Siceleg et trouva qu'en son absence les Amalécites avaient brûlé la ville après l'avoir pillée, et que, sans tuer personne, ils avaient emmené en captivité tous les habitants, y compris les femmes de David et de ses gens.

En voyant ce grand désastre, les gens de David commencèrent à crier et à pleurer.....

Jacques. Pourquoi, au lieu de crier et de pleurer, ne courent-

ils pas après les voleurs pour les punir et reprendre leurs femmes ? C'est ridicule ! des hommes qui pleurent comme des enfants !

Grand'mère. Cher enfant, chez les Juifs, c'était l'usage de crier, de pleurer, de déchirer ses vêtements en signe d'affliction. C'est encore comme cela dans tout l'Orient.

Quand ils eurent bien crié et bien pleuré, les soldats de David voulurent le lapider.

Louis. Par exemple ! on dirait que c'est la faute du pauvre David ! Il était aussi malheureux que les autres, puisque lui aussi avait tout perdu.

Grand'mère C'est vrai ! Mais ces gens étaient tellement désolés, qu'ils ne savaient plus ce qu'ils faisaient. Ils disaient que si David était resté à Siceleg, ce malheur ne leur serait pas arrivé.

David ne s'effraya pas de cette colère injuste ; il mit sa confiance dans le Seigneur.

Il dit au grand prêtre Abiathar (celui qui avait échappé au massacre de Saül), de revêtir son éphod de grand prêtre, et de consulter avec lui le Seigneur. David parla donc au Seigneur, qui répondit : « Poursuis les brigands, tu les combattras, tu les tueras, et tu retrouveras tout ce qu'ils ont volé. »

David partit donc tout de suite avec ses six cents hommes, qui avaient entendu la réponse de Dieu, et ils arrivèrent au torrent de Bésor. Deux cents hommes restèrent au bord, parce qu'ils étaient trop fatigués. David et les quatre cents autres plus intrépides passèrent le torrent.

Ils rencontrèrent en chemin un esclave égyptien que les Amalécites avaient abandonné parce qu'il était malade. Il était étendu par terre depuis trois jours sans boire ni manger.

David le secourut, lui fit donner de l'eau à boire et du pain avec des figues et du raisin sec. Quand l'Égyptien fut remis, il dit à David qu'il le mènerait à l'endroit où étaient les voleurs amalécites, s'il lui promettait de ne pas le tuer et de ne pas le rendre à son méchant maître. David le lui promit.

L'Égyptien les mena à l'endroit où les Amalécites se reposaient, mangeant, buvant, chantant et se partageant les femmes, les enfants, les troupeaux et tout le butin.

David et ses gens se jetèrent sur eux, les tuèrent tous depuis le premier jusqu'au dernier, et retrouvèrent tout ce qui leur avait été pris, sans que rien leur manquât ; ils s'emparèrent, en surplus, de beaucoup d'autres richesses, car les Amalécites avaient pillé partout sur leur passage.

Quand ils rejoignirent les deux cents hommes qui étaient restés près du torrent, les quatre cents autres ne voulaient leur rien donner du butin ; mais David leur représenta que ce n'était pas juste, puisque ce n'était pas la mauvaise volonté, mais la fatigue qui les avait obligés à rester en arrière. Et, avec le consentement de toute sa troupe, on donna à chacun une part égale du butin. Il partagea la sienne entre tous ceux des villes dont il avait été bien reçu et qui l'avaient secouru, ainsi que ses soldats, dans les moments de détresse. Il ne voulut rien pour lui-même.

JEANNE. Comme David se conduit toujours sagement et généreusement ! C'est très-bien ce qu'il a fait là.

GRAND'MÈRE. Oui, chère petite, tu as raison; aussi a-t-il mérité d'être un ancêtre de la sainte Vierge Marie, mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et d'être resté, de tous les saints, de tous les rois, de tous les prophètes de l'Ancien Testament, le plus glorieux, le plus honoré, le plus respecté.

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS L'HEURE JOYEUSE PARIS

CXVII

DAVID RECONNU ROI PAR LA TRIBU DE JUDA

(Même année, 955 ans avant J.-C.)

Depuis deux jours, David était revenu à Siceleg ; le troisième jour, un jeune homme qui venait du camp de Saül demanda à lui parler ; il était couvert de poussière, ses habits étaient déchirés. « Qui es-tu ? lui demanda David. D'où viens-tu ? Que me veux-tu ?

— Seigneur, je me suis sauvé de l'armée d'Israël ; la bataille a été livrée ; le peuple s'est enfui : beaucoup de monde a péri ; Saül et Jonathas même ont été tués.

— Comment sais-tu que Saül et Jonathas ont péri ? s'écria David tout ému.

— Seigneur, je me suis trouvé par hasard sur le mont Gelboé ; j'y ai trouvé Saül qui s'était jeté sur sa lance ; mais, comme il ne pouvait pas se tuer, il m'appela et me dit : Tue-moi, parce que je suis accablé de douleur de la mort de mon fils Jonathas ; je ne veux pas tomber vivant entre leurs mains. » Alors je me suis approché, je l'ai percé de mon glaive, je lui ai enlevé sa couronne, son bracelet royal, et je vous les ai apportés, à vous qui êtes mon seigneur. »

Marie-Thérèse. Mais ce n'était pas vrai ce qu'il disait, puisque l'écuyer qui a tué Saül s'était tué lui-même après. Et Saül était mort avant Jonathas.

Grand'mère. Sans doute, cet homme était un menteur ; il croyait faire plaisir à David et obtenir de lui une récompense, en disant que c'était de sa main qu'était mort Saül.

David déchira ses vêtements et pleura. Et tous ses gens pleurèrent avec lui.

« Qui es-tu ? demanda David. — Je suis un Amalécite, seigneur.

— Comment as-tu osé frapper l'oint du Seigneur ? » — Et appelant un de ses gens, David lui dit : « Tue cet homme ; il est lui-même cause de sa mort, car il s'est vanté d'avoir tué l'oint du Seigneur ! » — L'Amalécite fut à l'instant même mis à mort. David fit un beau cantique sur la mort de Saül et sur celle de Jonathas ; il finit ainsi : « O Jonathas, ô mon frère, le meilleur, le plus beau et le plus aimable des hommes ! je t'ai aimé plus tendrement qu'aucun autre homme, et je te perds au moment où je devais te retrouver pour ne plus te quitter ! »

Après cela, David consulta le Seigneur. « Seigneur, où dois-je aller, que dois-je faire ? — Va à Hébron, répondit le Seigneur. Tu seras sacré roi. »

David quitta Siceleg avec ses femmes et ses gens, et les emmena à Hébron. Le grand prêtre le sacra avec de l'huile sainte, et la tribu de Juda le reconnut pour son roi. David resta sept ans et demi à Hébron ; et là il eut six fils.

CXVIII

ABNER FAIT ÉLIRE ROI D'ISRAËL ISBOSETH, FILS DE SAÜL

(Même année, 955 ans avant J.-C.)

Abner, général de Saül, ne voulut pas reconnaître la royauté de David. Il proclama roi d'Israël Isboseth, fils de Saül; il le fit reconnaître par dix tribus.

Isboseth avait alors quarante ans. Quant à David, il nomma général de son armée un de ses plus braves capitaines, nommé Joab. Joab rencontra Abner, et le combat commença. Joab vainqueur, accompagné de ses deux frères Abisaï et Asaël, poursuivit Abner sans relâche. Asaël, s'étant trop approché d'Abner, eut le corps traversé par la lance de son ennemi; Joab et Abisaï continuèrent la poursuite, jusqu'à ce qu'Abner, ayant demandé grâce, promit qu'Israël ne se battrait plus contre Juda. Alors Joab retourna à Hébron, près de David.

Les guerres continuèrent néanmoins. Après quatre ou cinq années, Isboseth eut une querelle violente avec Abner, qui avait pris pour épouse une des femmes du roi Saül. Abner se fâcha du langage hautain d'Isboseth; il lui reprocha son ingratitude, et le menaça de l'abandonner et de passer au service de David. Isboseth n'osa plus rien dire.

Petit-Louis. Pourquoi cela, puisqu'il était roi?

Grand'mère. Parce qu'Abner avait un grand pouvoir sur l'ar-

mée, et qu'Isboseth, ayant Abner pour ennemi, eût été abandonné par tout le monde et eût perdu sa royauté, à laquelle il tenait beaucoup.

Abner ne pardonna pourtant pas à Isboseth son reproche, et il envoya offrir ses services à David. David les accepta pour faire la paix avec Isboseth, mais à condition qu'on lui rendrait sa femme Michol, qui avait été sa première femme, et que Saül avait retenue. Isboseth la lui renvoya.

Abner s'occupa à faire des amis à David dans les tribus d'Israël qui avaient reconnu Isboseth. Il alla voir David, qui le reçut très-bien et lui donna un festin, à lui et à ses gens. Abner, avant de partir, promit à David de le servir et d'amener les dix tribus d'Israël à le reconnaître pour leur roi.

Aussitôt après, Joab revint d'une expédition contre des brigands qui ravageaient la tribu de Juda; il apprit la visite d'Abner, sa trahison envers Isboseth et son alliance avec David. Il alla trouver le roi.

« Qu'avez-vous fait? dit-il. Abner est un traître; il est venu non pour vous servir, mais pour voir comment il pourrait vous surprendre à Hébron et pour vous massacrer, vous et vos gens. »

Et, sans attendre les ordres de David, Joab envoya dire à Abner, de la part du roi, de revenir à Hébron. Quand Abner arriva aux portes de la ville, Joab, qui l'attendait, le frappa de sa lance et le tua.

Armand. Mais c'est abominable ce qu'a fait Joab; moi qui le croyais si bon!

Grand'mère. Joab n'avait pas pardonné à Abner la mort de son frère Azaël, et il saisit cette occasion pour se venger d'Abner. Au reste, ce dernier méritait une punition pour sa trahison envers Isboseth.

David fut très-affligé de ce meurtre; il en témoigna hautement sa douleur; il commanda de belles funérailles à Abner, et il suivit son cercueil jusqu'au tombeau qu'il lui avait fait faire à Hébron.

Il jura, en revenant, qu'il ne mangerait ni ne boirait avant le coucher du soleil. Cette conduite de David plut beaucoup au peuple, qui vit bien que ce n'était pas lui qui avait ordonné le meurtre d'Abner.

CXIX

MORT D'ISBOSETH

DAVID RECONNU ROI PAR TOUTES LES TRIBUS D'ISRAËL

(948 ans avant J.-C.)

Isboseth avait à son service deux chefs de brigands, Baana et Réchab, de la tribu de Benjamin. Après la mort d'Abner, Isboseth perdit tout courage et ne s'occupa plus d'aucune affaire.

Un jour qu'il dormait sur son lit dans la grande chaleur du jour et que la vieille femme qui était seule pour le garder dormait aussi, Baana et Réchab entrèrent pour voler du blé. Voyant Isboseth endormi et pas un garde pour le défendre, ils pensèrent qu'ils pourraient, en le tuant, gagner la faveur du roi David, et ils lui coupèrent la tête. Ils la portèrent ensuite à David, et la lui présentèrent en disant : « Seigneur, vous n'avez plus d'ennemis ; voici la tête d'Isboseh, fils de Saül ; nous l'avons tué pour que vous soyez seul roi d'Israël. »

David, au lieu de se réjouir, leur reprocha avec indignation leur trahison envers leur maître, et il les fit périr sur l'heure.

Paul. Il a joliment bien fait ! Ces coquins de voleurs ! Ce pauvre Isboseth !

Armand. Mais pourquoi aussi Isboseth avait-il des voleurs à son service ? Cela prouve qu'il n'avait pas le cœur d'un vrai roi.

Grand'mère. Tu as raison, mon cher petit. Un vrai roi, comme tu dis, c'est-à-dire un roi consciencieux, religieux, ne donne pas sa confiance à des coquins, à des gens sans foi ni loi, comme étaient ceux-ci.

David fit ensevelir la tête d'Isboseth dans le tombeau d'Abner, à Hébron. Isboseth avait quarante-cinq ans ; il en avait régné cinq. David, lui, avait trente-sept ans, quand il commença à régner sur tout Israël ; il en avait déjà régné sept à Hébron, sur la tribu de Juda. C'est de cette tribu que devait sortir le Messie, le Sauveur du monde.

CXX

DAVID A JÉRUSALEM

(Même année, 948 ans avant J.-C.)

Quand David fut proclamé roi par toutes les tribus d'Israël, il marcha vers Jérusalem, et il s'en empara facilement.

Il en chassa deux petites peuplades de Jébuséens qui l'occupaient. Cette ville, bâtie sur la montagne de Sion, devait être célèbre entre toutes les villes de la terre. David la choisit pour être la capitale de son royaume.

Hiram, roi de Tyr, voisin de Jérusalem, envoya à David des

ambassadeurs, avec du bois de cèdre, des charpentiers et des maçons, pour bâtir un beau palais au pauvre roi. David accepta, sachant que le Seigneur l'avait nommé roi de son peuple.

Les Philistins, ayant appris que David avait été proclamé roi par toutes les tribus d'Israël, résolurent de lui faire la guerre avant que sa puissance fût bien affermie. David consulta le Seigneur, qui lui promit la victoire ; il battit les Philistins deux fois, et les poursuivit jusque hors de son royaume.

Ensuite il rassembla trente mille hommes, de toutes les tribus d'Israël, et toute la tribu de Juda, pour aller chercher l'Arche d'alliance et l'amener à Jérusalem. Elle était encore dans la maison d'Abinadab ; c'est là que les prêtres et le roi vinrent la prendre. Ils la posèrent sur un chariot tout neuf et magnifique. Oza et Ahio, fils d'Abinadab, conduisaient les bœufs qui traînaient le chariot.

En chemin les bœufs firent un faux pas qui fit pencher et qui ébranla le chariot ; Oza, sans avoir égard à l'ordre du Seigneur, qui défendait à tout homme, excepté aux prêtres, de toucher à l'Arche, Oza avança la main pour retenir l'Arche qui penchait. A l'instant même il tomba mort.

Louis. Est-ce qu'Oza avait commis un péché ?

Grand'mère. Peut-être Oza croyait-il bien faire, et était-il innocent aux yeux de Dieu ; mais il y avait chez les Israélites une telle propension à désobéir aux lois de Dieu même les plus importantes, que Dieu voulut faire un exemple en punissant Oza de sa désobéissance devant tout le peuple. David fut très-effrayé de cette punition si terrible ; il n'osa plus, comme il en avait le désir, conserver l'Arche dans sa maison à Jérusalem, et il la fit déposer à Geth, dans la maison d'Obédédom. L'Arche y demeura trois mois ; elle y fut gardée avec le plus grand respect, et le Seigneur répandit ses bénédictions sur Obédédom et sur sa famille.

David, voyant cela, alla reprendre l'Arche, et l'amena à Jérusalem.

Tout le long du chemin, David immolait un bœuf et un bélier après chaque repas. Il revêtit un éphod de prêtre, et il dansait et sautait devant l'Arche pour lui faire honneur; des trompettes et des instruments l'accompagnaient tout le temps.

Henri. Grand-mère, n'était-ce pas un peu drôle de voir un roi danser et sauter en public, dans une procession?

Grand'mère. Cher enfant, chez les Juifs comme chez tous les peuples anciens, les danses, de même que les chants et les instruments, faisaient partie de toutes les cérémonies religieuses. Les prêtres exécutaient des danses en chantant des hymnes. Mais cela ne ressemblait pas du tout à nos danses à nous; c'était beaucoup plus grave et plus digne; c'étaient plutôt des gestes et des balancements de corps.

Michol, femme de David, le jugea comme toi; l'ayant vu par sa fenêtre, elle se moqua de lui, mais pas devant le peuple. Les lévites firent entrer l'Arche dans une tente magnifique que David avait fait préparer. Il offrit un grand nombre d'holocaustes; et il donna à chaque homme et à chaque femme de toute cette foule d'Israélites une portion de viande rôtie, un pain en forme de gâteau et un tourteau de farine cuite dans de l'huile et du miel. Et chacun s'en retourna chez soi, très-content de leur bon roi David.

Quand David fut revenu dans sa demeure, Michol lui dit d'un air moqueur : « Le roi d'Israël s'est couvert d'une belle gloire aujourd'hui, en dansant et en sautant comme un bouffon devant les plus misérables de ses sujets ! »

David lui répondit gravement : « Oui, devant le Seigneur, qui m'a choisi de préférence à ton père et à toute sa maison, je danserai et je m'abaisserai plus encore que je ne l'ai fait, et j'en tirerai plus de gloire et d'honneur qu'en gagnant des batailles. »

David composa, au sujet de la rentrée de l'Arche à Jérusalem, un de ses plus beaux psaumes. Le Seigneur, pour punir Michol, lui fit connaître qu'elle n'aurait jamais d'enfants.

Henriette. C'est bien fait! Je n'aime pas cette Michol! Une

menteuse qui dit à Saül que le bon David a voulu la tuer. Et une sotte femme qui se moque de la belle action de son mari.

Grand'mère. Elle a certainement eu tort, surtout dans sa dernière faute, car elle a prouvé qu'elle ne comprenait pas le respect qu'on doit avoir pour le bon Dieu ; aussi est-ce cette faute dont elle est punie en étant privée d'enfants, ce qui, pour les femmes juives, tu le sais, était une grande humiliation.

CXXI

DAVID VEUT BATIR UN TEMPLE

LE PROPHÈTE NATHAN L'EN EMPÊCHE

(946 ans avant J.-C.)

Depuis que David avait fait venir l'Arche à Jérusalem, il était triste et humilié de voir l'Arche du Seigneur placée sous une simple tente de peaux et d'étoffe, tandis que lui-même avait un palais de bois précieux orné d'or. La paix régnait dans tout son royaume, il avait détruit tous ses ennemis ; il pouvait donc s'occuper de bâtir un temple au Seigneur.

Il fit venir un saint prophète qui s'appelait Nathan, et le consulta, lui disant : « N'est-il pas honteux que je sois dans un beau palais de cèdre et que l'Arche du Seigneur soit sous une tente de peaux ?

— Faites ce que vous avez dans le cœur, lui répondit Nathan, car le Seigneur est avec vous. » — Mais, le lendemain, Nathan vint

dire à David : « Le Seigneur vous fait dire que ce n'est pas vous, mais votre fils, qui régnera après vous, qui doit lui bâtir un temple. Ce fils sera béni, il fera de grandes choses, et, s'il oublie le service du Seigneur, il en sera puni par des châtiments ordinaires ; mais votre race régnera toujours sur Israël, et le trône ne sortira pas de votre maison. »

David remercia le Seigneur et lui exprima sa reconnaissance dans un beau cantique qui est dans le livre des Psaumes.

David eut ensuite encore des guerres à soutenir contre les Philistins, qu'il soumit entièrement, contre les Moabites, le roi de Soba, les Syriens, les Ammonites, les Iduméens; il défit tous ces peuples, et il les força à payer des tributs au roi d'Israël. Joab resta général de ses armées ; Sadoc et Abimélech furent ses grands prêtres, et les enfants de David, qui étaient en grand nombre, furent presque tous prêtres du Seigneur.

CXXII

DAVID RECUEILLE MIPHIBOSETH

IL VENGE SES AMBASSADEURS

(Même année, 946 ans environ avant J.-C.)

Le roi David, se voyant en paix après avoir vaincu tous ses ennemis, s'informa s'il ne restait pas quelqu'un de la famille de Saül et surtout de Jonathas, qu'il avait tant aimé. Il fit venir Siba, un ancien serviteur de Saül, et apprit de lui qu'il restait un fils de

Jonathas, qui s'appelait Miphiboseth, mais qui était boiteux, ayant eu les deux jambes cassées dans son enfance.

David l'envoya chercher aussitôt. Miphiboseth se prosterna devant lui avec frayeur.

« Ne crains pas, mon fils, lui dit David. Je t'aime parce que tu es le fils de Jonathas, qui était mon frère et mon meilleur ami. Je te rendrai toutes les terres qui appartenaient à ton aïeul Saül, tu demeureras chez moi, et tu mangeras toujours à ma table. »

David appela Siba et lui dit : « J'ai donné au fils de ton maître tout ce qui était à Saül. Fais valoir ces terres pour Miphiboseth, avec tes quinze fils et tes serviteurs. Soyez-lui fidèles et dévoués. » Siba le promit au roi.

Quelque temps après, David envoya des ambassadeurs à Hénon, roi des Ammonites, dont le père venait de mourir. Mais Hénon, au lieu de traiter avec honneur les envoyés du roi David, les fit saisir, leur fit raser la moitié de la barbe, et fit couper la moitié de leurs habits jusqu'au ventre, de sorte qu'ils n'osaient pas se montrer ; ensuite il les chassa, et les renvoya ainsi à David.

Le roi, indigné de cette insulte, ordonna à Joab d'en tirer vengeance ; Joab prit avec lui ses meilleures troupes, et donna à son frère Abisaï le commandement de la moitié de l'armée.

Les Ammonites, effrayés de la juste colère de David, demandèrent du secours à leurs amis les Syriens ; mais Joab et Abïsaï les défirent, malgré leur nombre, et en tuèrent une grande partie. Hénon appela alors à son secours plusieurs peuples voisins ; il nomma Sobach général de toute l'armée.

David se mit lui-même à la tête de ses troupes ; il défit complétement l'armée ennemie, tua de sa main leur général Sobach, leur tua quarante mille hommes, et mit en fuite le reste de l'armée, qui se montait encore à cinquante-huit mille hommes. Ils demandèrent la paix à David, et n'osèrent plus l'attaquer ni secourir ses ennemis. David avait alors cinquante ans.

CXXIII

PÉCHÉ DE DAVID

(934 ans avant J.-C.)

Joab continua à ravager le pays des Ammonites et des peuples vaincus qui tentaient de se révolter. David était rentré à Jérusalem.

Un an après, le roi se promenait sur la terrasse de son palais, et il vit sur la terrasse d'une maison, qui était en face du palais, une femme d'une beauté admirable. Ayant appris qu'elle s'appelait Bethsabée, et qu'elle était femme d'un de ses généraux, nommé Urie, il voulut la voir de plus près pour la mieux connaître, et la fit venir dans son palais. Plus il la voyait, et plus elle lui plaisait ; il regretta qu'elle ne fût pas veuve, parce qu'il l'aurait épousée.

Petit-Louis. Mais il avait déjà trois femmes ; qu'avait-il besoin d'une quatrième ?

Grand'mère. Il en avait une douzaine au moins, mais tu sais qu'il était permis aux Juifs d'avoir plusieurs femmes, et il paraît que David, malgré ses qualités admirables, se laissait trop facilement gagner le cœur.

Cette fois, il se laissa tellement entraîner par sa passion pour Bethsabée, qu'il se laissa aller au désir coupable de l'épouser, et qu'il commença à chercher les moyens de se débarrasser du mari. Il écrivit un jour à Joab : « Tu as près de toi mon général

Urie. Tâche de provoquer un combat ; mets Urie avec quelques hommes dans un poste dangereux, afin qu'il y périsse. Il faut qu'il meure. »

Joab obéit à son maître. Il plaça Urie en face des meilleures troupes ennemies, lui donna ordre d'attaquer, et le pauvre Urie fut tué avec ses gens.

JEANNE. Comment ! David a fait cela ? Lui qui était bon, juste et généreux, il a pu faire une si méchante action !

GRAND'MÈRE. Hélas ! oui, chère enfant. Le grand roi David, admiré de tout son peuple, a commis ce grand crime. Il s'est laissé aller petit à petit à une affection criminelle ; il a oublié les lois de Dieu, et il s'est rendu coupable d'un crime abominable. Mais il est juste de dire que, pendant les vingt années qu'il a vécu depuis, il a pleuré son crime tous les jours de sa vie ; il en a fait pénitence en s'humiliant sans cesse devant Dieu et devant les hommes, et il a écrit un livre de psaumes magnifiques, dans lesquels il ne cesse de demander pardon au Seigneur du crime qu'il a commis.

Aussitôt après la mort d'Urie, Joab envoya un courrier au roi pour l'informer du petit combat qui avait eu lieu et de la mort d'Urie. Quand Bethsabée apprit la triste fin de son mari, elle en fut très-affligée, et pleura beaucoup. Après son deuil, David la prit chez lui, et l'épousa.

CXXIV

REPENTIR DE DAVID

(932 ans avant J.-C.)

Pourtant le péché de David avait mécontenté le Seigneur. Il lui envoya le prophète Nathan, qui lui parla ainsi : « Il y avait un homme qui n'avait pour tout bien qu'une pauvre petite brebis qu'il avait élevée, qu'il aimait tendrement, et qui était sa seule consolation. Un homme riche vivait près de lui, il avait de nombreux troupeaux ; il reçut un jour un étranger auquel il voulut donner un repas. Au lieu de prendre une brebis dans ses nombreux troupeaux, il s'empara de force de la petite brebis du pauvre homme, la tua et la donna à manger à l'étranger. Que pensez-vous, ô roi, de la conduite de l'homme riche ? » David entra dans une grande colère contre cet homme, et jura qu'il lui ferait expier son crime par la mort. « C'est toi, ô roi, qui es cet homme, » lui dit Nathan. Et, lui reprochant courageusement et sévèrement la mort d'Urie, il lui rappela tous les bienfaits du Seigneur, les grâces dont il l'avait comblé, et lui représenta l'horreur de son crime. David, rentrant en lui-même, se repentit aussitôt ; il pleura et demanda grâce au Seigneur.

Nathan lui dit qu'en faveur de son repentir, le Seigneur lui ferait grâce de la vie. « Mais, dit-il, parce que vous avez fait mourir Urie, l'enfant qui naîtra de Bethsabée, mourra. Vous aurez la guerre dans votre propre famille ; vos fils seront vos ennemis, et

ils se tueront les uns les autres. Vos femmes seront prises par des hommes de votre sang ; et vous n'aurez plus la paix dans votre maison. »

Nathan se retira de devant le roi. David, dans la ferveur de son repentir et de son amour pour le Dieu si miséricordieux, composa le célèbre psaume Miserere, que tous les bons chrétiens connaissent et récitent souvent.

Peu de temps après, Bethsabée eut un fils qui mourut le septième jour de sa naissance, malgré les prières, les larmes du roi, qui aimait cet enfant, et qui suppliait le Seigneur d'avoir égard à son repentir et de lui conserver ce fils.

Les Ammonites s'étant encore révoltés, David marcha lui-même contre eux avec Joab. Il prit leur ville principale, Rabbath, tua leur roi, prit son diadème et toutes ses richesses, fit couper les habitants avec des scies, les écrasa avec des chariots à roues de fer, les coupa en morceaux avec des couteaux, et les jeta dans les fourneaux où on cuit les briques.

Il revint ensuite à Jérusalem avec toute son armée.

Armand. Comme David a été cruel pour ces malheureux Ammonites ! Je trouve qu'il devient très-méchant.

Grand'mère. Cher enfant, les mœurs dans ce temps-là étaient très-barbares. Ce que faisait David était par l'ordre du Seigneur, que les Ammonites offensaient et insultaient plus que d'autres peuples. L'histoire sainte est pleine de massacres et de cruautés qui nous révoltent, nous autres, mais qui, dans ce temps-là, semblaient très-naturelles et pouvaient être justes. Et puis, n'oublie pas que David était sujet à mal faire comme les autres grands personnages de l'histoire sainte. Tout ce qu'il a fait et tout ce que raconte de lui la sainte Bible, n'est pas toujours approuvé de Dieu.

CXXV

AMNON, FILS DE DAVID, INSULTE GRAVEMENT SA SOEUR THAMAR

ABSALON LA VENGE EN TUANT SON FRÈRE AMNON

(930 ans avant J.-C.)

Peu de temps après, Amnon, un des fils de David, commit un grand crime ; ce fut sa sœur THAMAR, qu'il avait prise en haine, qui en fut la victime. Il la traita comme une esclave, et la chassa honteusement de son palais. ABSALON, autre fils de David, et né de la même mère que Thamar, voulut venger sa sœur, qu'il avait aimée tendrement. Deux ans après, il engagea tous ses frères à un grand festin ; Amnon y vint comme les autres. Absalon dit à ses officiers : « Quand mon frère Amnon sera à moitié ivre, je vous ferai un signe, et vous le tuerez ; ne craignez rien ; c'est moi qui vous le commande. »

VALENTINE. Comme ils sont méchants, tous ces gens-là ! c'est agréable pour David d'avoir de pareils enfants !

GRAND'MÈRE. C'était la punition que lui avait annoncée le prophète Nathan ; David l'avait méritée, et il s'y soumit avec douceur et humilité.

Les officiers d'Absalon exécutèrent l'ordre de leur maître. Quand les autres fils du roi virent massacrer leur frère Amnon, ils crurent qu'eux aussi devaient être assassinés ; ils se levèrent

précipitamment, coururent prendre leurs mules, et, se jetant dessus, ils s'enfuirent au grand galop vers Jérusalem, où était resté le roi leur père.

Henri. Ils montaient des mules? Pour des fils de roi, ce n'était pas bien élégant!

Grand'mère. Dans ce temps-là, les chevaux servaient principalement pour les chariots de guerre et les hommes de guerre; dans les temps ordinaires, on montait des ânes ou des mulets; au reste, les ânes de ces pays-là, comme nous l'avons déjà dit, sont beaucoup plus grands et plus vifs que nos ânes à nous, qui sont des ânes dégénérés.

Paul. Qu'est-ce que c'est, *dégénéré?*

Grand'mère. Dégénéré veut dire diminué, enlaidi, moins beau et moins fort que dans les premiers temps.

Avant que les fils du roi fussent revenus, un homme qui s'était échappé de chez Absalon, après le meurtre d'Amnon, était venu dire en toute hâte à David que tous ses fils avaient été massacrés par l'ordre d'Absalon. Le pauvre roi pleurait déjà ses enfants et acceptait humblement cette grande affliction en punition de son crime. Quand il vit revenir ses autres fils, il fut moins affligé; mais il pleura encore sur son fils Amnon, et sur le crime d'Absalon, qu'il aimait particulièrement.

Absalon, ayant peur de la colère de son père, s'enfuit chez le roi de Gessur, qui lui permit de vivre dans son royaume. Il y resta trois ans.

CXXVI

JOAB OBTIENT LA GRACE D'ABSALON

(927 ans avant J.-C.)

Joab, général des armées du roi, voyant que David regrettait Absalon et l'aimait encore, obtint enfin la grâce de ce prince et la permission de le faire revenir à Jérusalem. Quand Absalon fut de retour, le roi dit à Joab : « Qu'Absalon reste à Jérusalem, mais qu'il demeure chez lui ; je n'ai pas le courage de le voir. » Absalon resta donc deux ans sans voir le roi son père. Mais il s'ennuya de n'avoir aucune puissance, aucun commandement dans les armées du roi, et il voulut voir Joab pour qu'il parlât encore à David en sa faveur. Joab refusa d'aller chez lui. Alors Absalon donna ordre qu'on mît le feu aux champs d'orge et de blé qui appartenaient à Joab, et qui étaient près de Jérusalem.

Quand Joab sut que ses récoltes étaient brûlées par ordre du méchant Absalon, il entra dans une grande colère, et alla chez le prince pour lui reprocher son ingratitude.

« Pourquoi n'es-tu pas venu quand je t'ai appelé? dit Absalon avec hauteur. Pourquoi m'as-tu fait venir de Gessur, pour me faire mener une vie ennuyeuse et sans occupation ? Va dire au roi que je demande la grâce de le voir, et, s'il refuse, qu'il me fasse mourir. »

Joab alla raconter au roi ce que lui avait dit Absalon ; le roi, qui ne demandait pas mieux que de pardonner, consentit à voir son fils. Absalon alla aussitôt chez son père ; il se prosterna à ses

pieds, lui demandant de lui pardonner. David le releva, le serra dans ses bras, et l'embrassa.

CXXVII

INGRATITUDE D'ABSALON

(925 ans avant J.-C.)

Jeanne. Je suis contente que David ait pardonné à Absalon; cela va peut-être le corriger. Je suis sûre qu'ils vont être très-heureux à présent.

Grand'mère. Au contraire, David fut plus malheureux que jamais à cause de la méchanceté d'Absalon. Vous allez voir comment.

Quand Absalon eut reçu le pardon complet de son père, il chercha à se faire aimer du peuple et à détruire l'affection et le respect que tout le monde portait à David.

Il commença d'abord à vouloir inspirer le respect et la crainte en se faisant faire de riches chariots, en se faisant escorter par des hommes à cheval, et en ayant toujours cinquante soldats qui marchaient devant lui, et qui l'accompagnaient partout.

Il se levait de grand matin, et il se tenait assis à la porte du palais du roi, avec ses soldats, sous prétexte de mieux garder David. Il parlait, à l'audience du roi, à tous ceux qui venaient pour affaires ou pour lui demander justice.

« Qui êtes-vous? demandait Absalon. Que désirez-vous? » — Il se faisait expliquer l'affaire. — « Ce que vous demandez est

juste, disait-il. Oh! qui m'établira juge des douze tribus pour que je vous fasse rendre justice! »

Il parlait ainsi à tous ceux qui venaient demander justice au roi, même quant leur cause était injuste, et par cette conduite perfide il gagna l'affection de toutes les tribus.

Quatre ans après, quand Absalon crut avoir pour lui le peuple entier, il alla demander au roi la permission d'aller à Hébron pour offrir un sacrifice. « Car, dit-il, j'ai promis au Seigneur, s'il me faisait rentrer en grâce auprès de vous, mon père, d'offrir un sacrifice à Hébron. — Va en paix, mon fils, lui répondit le bon David; va offrir ton sacrifice. »

Absalon envoya aussitôt dans les douze tribus d'Israël. Il fit avertir les amis qu'il avait partout : « Aussitôt que vous entendrez sonner les trompettes, leur fit-il dire, proclamez partout qu'Absalon règne à Hébron. »

Il partit ensuite pour Hébron, emmenant avec lui deux cents hommes dévoués. Il fit venir auprès de lui Achitophel, conseiller du roi David, et celui-ci excita tout le peuple à se joindre à lui et à reconnaître Absalon pour son roi.

Gaston. Est-ce que ce méchant Absalon va réussir?

Grand'mère. Tu vas voir. Un homme dévoué à David accourut à Jérusalem, et dit au roi :

« Seigneur, tout le peuple suit votre fils Absalon, qui s'est fait proclamer roi. »

David accepta humblement ce nouveau malheur. « Allons-nous-en, dit-il; sortons de Jérusalem, car nous ne pouvons éviter de tomber entre les mains d'Absalon; si je veux résister avec le peu de monde qui me reste fidèle, Absalon détruira Jérusalem, et fera périr tous ses habitants. »

David sortit donc de la ville, à pied, entouré de tous ses officiers et de six cents hommes qui lui restaient fidèles. Le roi voulut les renvoyer.

« Allez, leur dit-il, et acceptez pour roi mon fils Absalon, de

peur que, si vous tombez entre ses mains, il ne vous fasse mourir. Pour moi, ajouta-t-il, j'irai où m'enverra le Seigneur. Et le Seigneur, qui est plein de bonté et de justice, vous récompensera lui-même du zèle et de la fidélité avec lesquels vous m'avez servi. »

Mais Éthaï, un des officiers de David, lui répondit : « Vive le Seigneur, et vive le roi David, mon maître! En quelque lieu que vous puissiez être, mon seigneur et mon roi, votre serviteur y sera à la vie et à la mort.

— Viens donc, dit David ; que tous ceux qui me restent fidèles comme toi, bon serviteur, passent avec moi le torrent de Cédron. »

David passa le torrent, suivi d'Éthaï, de tous ses officiers et des six cents hommes auxquels se joignit le peuple de Jérusalem.

Le pauvre roi traversa le torrent de Cédron en pleurant; ils montèrent ensuite la montagne des Oliviers. Et tout le peuple pleurait avec lui.

Henriette. Grand'mère, est-ce que ce torrent de Cédron est le même que traversa Notre-Seigneur Jésus-Christ, quand les méchants Juifs le menaient pour le faire mourir?

Grand'mère. Oui, chère enfant, et la montagne des Oliviers est la même où Notre-Seigneur eut ce qu'on appelle son *agonie*, c'est-à-dire une si terrible douleur des péchés des hommes, que ses larmes devinrent des larmes de sang.

Le pauvre roi David versait aussi des larmes abondantes sur ses péchés, et surtout sur le meurtre d'Urie ; il pleurait aussi sur le péché de son fils. Ce fils ingrat l'obligeait à quitter la ville de Jérusalem à pied, comme un coupable qui s'enfuit. David avait déjà soixante ans, il était fort affaibli, et il était accablé de douleur.

Quelques heures après, Sadoc, le grand prêtre, accompagné de tous les Lévites qui portaient l'Arche d'alliance, vint rejoindre

le roi légitime. Mais David ne voulut pas exposer l'Arche sainte. Il leur dit de la reporter dans le Tabernacle à Jérusalem, et de la garder avec le reste des Lévites.

« Pour moi, dit-il, je vais me cacher dans le désert, jusqu'à ce que vous m'envoyiez des nouvelles. »

Sadoc et les Lévites reportèrent donc l'Arche de Dieu à Jérusalem; et ils y demeurèrent. David continua à monter la montagne des Oliviers; il pleurait, et il marchait nu-pieds et la tête couverte d'un voile. Et tout le peuple montait avec lui, la tête couverte et pleurant.

Armand. Pourquoi pleuraient-ils et avaient-ils la tête couverte?

Grand'mère. Le peuple pleurait parce qu'il aimait et regrettait son bon roi, et ils avaient tous la tête couverte en signe d'affliction.

Quant au malheureux David, il avait bien des motifs pour s'affliger : il avait une tendresse particulière pour Absalon, car ce jeune prince était charmant à l'apparence; sa beauté était remarquable; il avait entre autres une chevelure magnifique, d'une épaisseur et d'une longueur extraordinaires. Il était très-fier de sa chevelure, et ce fut pourtant elle qui fut cause de sa mort.

Françoise. Comment cela, Grand'mère?

Grand'mère. Je vous le dirai tout à l'heure, quand j'aurai fini de vous raconter sa vie si coupable.

David reçut bientôt la nouvelle que son ami Achitophel l'avait aussi trahi pour se mettre dans le conseil d'Absalon Et il dit à Dieu : « Seigneur, renversez, je vous prie, les conseils du traître Achitophel. »

Lorsque David arriva au haut de la montagne des Oliviers, où il voulait s'arrêter pour adorer le Seigneur, il vit accourir Chusaï, son fidèle serviteur. Chusaï était essoufflé, ses vêtements étaient déchirés, sa tête était couverte de poussière. David lui dit :

« Si tu restes près de moi, tu me seras à charge, car je n'ai rien pour te nourrir. Si tu veux m'être utile, retourne à la ville et dis à Absalon : Mon roi, je viens vous offrir mes services ; je vous servirai comme j'ai servi votre père. Et tu empêcheras que les conseils d'Achitophel ne me soient nuisibles. Tu as avec toi les grands prêtres Sadoc, Abiathar, et leurs deux fils Achimaas et Jonathas. Tu leur diras ce que tu auras appris chez le nouveau roi, et tu m'enverras dire par eux tout ce que tu sauras. »

Chusaï, ami de David, retourna donc à Jérusalem ; Absalon y entrait en même temps.

CXXVIII

TRAHISON DE SIBA — INSOLENCE DE SÉMÉI

(921 ans avant J.-C.)

David continua sa marche ou plutôt sa fuite vers le désert ; il vit arriver au-devant de lui Siba, le serviteur de Miphiboseth, celui qui avait la surveillance des biens du fils de Jonathas. Siba arriva avec dix ânes chargés de deux cents pains, de deux cents paniers remplis de raisin sec et de figues, et enfin d'une immense outre pleine de vin.

Le roi étonné lui dit : « Que veux-tu faire de cela ?

— Seigneur, répondit Siba, les ânes sont pour servir de monture aux officiers du roi ; les pains, le raisin et les figues, pour la suite du roi ; le vin, pour donner des forces à ceux qui sont faibles et fatigués.

— Et où est Miphiboseth, le petit-fils de votre maître Saül?

— Il est resté à Jérusalem, répondit perfidement Siba ; il a dit : Les tribus d'Israël me rendont aujourd'hui le royaume de mon père.

David, irrité de la trahison prétendue de Miphiboseth, qu'il avait traité d'une manière si généreuse, dit à Siba : « Puisqu'il en est ainsi, je te donne tous les biens de Miphiboseth. » Siba remercia le roi David, et se retira fort content d'avoir réussi à perdre le pauvre Miphiboseth dans l'esprit du roi.

Petit-Louis. Est-ce que ce n'était pas vrai ce que disait Siba ?

Grand'mère. C'était une affreuse calomnie. Miphiboseth resta toujours fidèle à son bienfaiteur, même après l'injustice involontaire dont il fut la victime.

Valentine. Quel méchant homme que ce Siba! J'espère qu'il sera puni.

Grand'mère. Certainement ; nous verrons cela bientôt.

Jeanne. Je trouve que David a cru trop légèrement ce que disait Siba.

Grand'mère. Il croyait à sa bonne foi; étant lui-même très-bon et très-loyal, il ne pouvait supposer une pareille calomnie.

Le roi continua sa route; il arriva près d'une ville nommée Bathurim. En passant devant une maison, il en vit sortir un homme qui avait été de la maison de Saül et qui s'appelait Séméi. Quand cet homme vit David, il se mit à le maudire, à lui jeter des pierres, ainsi qu'aux hommes de sa suite. Il maudissait le roi en criant : « Sors, sors, homme de sang, homme de Bélial..... »

Gaston. Qu'est-ce que c'est, *Bélial?*

Grand'mère. Bélial est la même chose que Baal; c'est le nom d'un des principaux démons.

« Le Seigneur, continuait Séméi, a fait retomber sur toi le sang de la maison de Saül, parce que tu lui as volé son royaume pour te mettre à sa place. Et à présent tu es accablé de maux, et ton fils Absalon t'a chassé à son tour, parce que tu es un homme de sang. »

Alors Abisaï, frère de Joab, dit au roi : « Faut-il que ce chien mort maudisse le roi mon seigneur! Je vais lui couper la tête. »

Le roi lui répondit : « Laisse-le faire. Le Seigneur lui permet de maudire David, et qui osera lui demander pourquoi il l'a fait? Vous tous, vous voyez que mon fils, qui est mon sang, cherche à m'ôter la vie. Combien plus Séméi me traitera-t-il de même, s'il en a le pouvoir? Laissez-le faire; laissez-le maudire selon la permission qu'il a reçue du Seigneur. Peut-être Dieu me rendra-t-il quelque bien, en place de ces malédictions que je reçois aujourd'hui. »

David continuait donc son chemin, toujours accompagné de Séméi, qui marchait sur le haut de la montagne, maudissant le roi, lui jetant des pierres, et faisant voler la poussière en l'air.

David arriva enfin à Bathurim, et avec lui le peuple qui l'accompagnait; ils étaient tous fort fatigués et abattus; et là ils s'arrêtèrent pour manger et se reposer.

Absalon était entré à Jérusalem, avec Achitophel et tous ceux de son parti.

Chusaï, suivant l'ordre de David, vint saluer Absalon, et lui dit : « Dieu vous conserve, ô mon roi. »

Absalon lui répondit : « Est-ce là la reconnaissance que tu as pour ton ami David? D'où vient que tu n'es pas avec lui?

— Dieu m'en garde, répondit Chusaï. Je suis à celui qui a été élu par le Seigneur et par tout le peuple d'Israël, et je demeurerai avec lui. Et de plus, qui est celui que je viens servir? N'est-ce pas le fils du roi? Je vous obeirai comme j'ai obéi à votre père. »

Jacques. Grand'mère, est-ce qu'il est permis de mentir comme cela ?

Grand-mère. Pas du tout. Ce qu'on peut dire pour l'excuser, c'est que son intention était bonne.

Ces paroles de Chusaï plurent à Absalon. Il dit à Achitophel : « Consultez ensemble sur ce que nous avons à faire. »

Achitophel lui répondit : « Commencez par outrager et avilir les femmes de David, en présence du peuple. Quand le peuple verra que David a abandonné ses femmes, il le méprisera, et s'attachera davantage à vous. »

Absalon suivit l'abominable conseil d'Achitopbel. Il monta sur la terrasse du palais ; il se fit amener les douze femmes les plus aimées du roi David, et il les outragea horriblement pour les rabaisser devant tout le peuple.

Henri. Quel abominable homme que cet Absalon ! Je voudrais qu'il meure.

Grand'mère. C'est aussi ce qui va lui arriver bientôt.

CXXIX

CHUSAÏ DÉTOURNE ABSALON DE SUIVRE LES CONSEILS D'ACHITOPHEL

(920 ans avant J.-C.)

Absalon réunit ensuite son conseil. Achitophel dit : « Si vous me le permettez, mon seigneur, je vais prendre douze mille hom-

mes choisis ; j'irai poursuivre David cette nuit même ; je les attaquerai, et je les vaincrai sans peine, car ils sont tous fatigués ; le roi se trouvera seul, et je le tuerai. Vous régnerez alors en paix. »

Ce conseil de traître plut au détestable Absalon et à tous ses officiers. Chusaï alors prit la parole. « Le conseil d'Achitophel ne me paraît pas bon, dit-il. Les gens qui sont avec votre père sont nombreux et très-vaillants. Ils lui sont attachés, et ils sont outrés de colère, comme une ourse en furie à laquelle on a enlevé ses petits. Notre père est très-vaillant et très-habile dans l'art de la guerre. Il est probablement dans la montagne caché avec ses soldats dans les cavernes, où ils pourront facilement se défendre. Ils commenceront par tuer beaucoup de vos gens ; vos soldats seront saisis d'effroi ; ils croiront que le Seigneur est avec votre père, ils se sauveront tous ; tout le peuple saura que le roi Absalon a été vaincu ; il vous abandonnera et il ira rejoindre David.

— Que faut-il donc faire ? dit Absalon.

— Voici mon avis, dit Chusaï. Rassemblez les tribus d'Israël ; prenez tous les guerriers ; et, quand vous aurez une armée nombreuse comme les grains de sable de la mer, marchez à leur tête ; vous entourerez David et sa petite armée, et vous la détruirez facilement soit par les armes, soit par la faim et la soif. »

Le Seigneur permit qu'Absalon et son cousin trouvassent l'avis de Chusaï meilleur que celui d'Achitophel, et ils se résolurent à le suivre.

Armand. Ah mon Dieu ! le pauvre David ne pourra pas leur échapper ! Chusaï donne un très-mauvais conseil pour le pauvre David.

Grand'mère. Non, cher enfant ; il fallait avant tout gagner du temps, et donner au vrai roi le temps de s'enfuir et de rassembler des troupes.

Alors Chusaï dit aux grands prêtres Sadoc et Abiathar ce qui s'était passé, pour qu'ils le fissent savoir à David. « Dites au roi, ajouta Chusaï, qu'il ne demeure pas cette nuit dans les plaines du

désert ; mais qu'il passe au plus vite le Jourdain, de peur qu'on ne le fasse périr avec tous ses fidèles soldats. »

Sadoc et Abiathar envoyèrent immédiatement leurs fils Jonathas et Achimaas au roi David ; malheureusement ils rencontrèrent en chemin un jeune garçon qui, les voyant marcher vers le désert, courut avertir le roi Absalon.

Jonathas et Achimaas, se voyant observés par le jeune garçon, coururent jusqu'à Bathurim, et entrèrent dans la maison d'un homme ami de David ; aidé de sa femme, ce fidèle serviteur du roi descendit les envoyés des grands prêtres dans un puits qui se trouvait au fond de la cour.

Paul. Mais les pauvres gens ont dû être noyés ; il y a toujours de l'eau dans les puits.

Grand'mère. Non, cher enfant; le bon Dieu les protégeait; le puits se trouva sans eau dans ce moment.

La femme couvrit le puits avec une couverture sur laquelle elle répandit une quantité de graines, comme si elle les faisait sécher.

Les gens d'Absalon entrèrent quelque temps après dans cette maison, et demandèrent à la femme : « Où sont Achimaas et Jonathas, les fils des grands prêtres? — Ils ont pris un peu d'eau et s'en sont allés tout de suite, répondit la femme ; mais je n'ai pas regardé de quel côté. »

Jeanne. En voilà encore une qui mentait.

Grand'mère. Hélas oui! Elle ne savait sans doute pas qu'il est défendu de mentir, même pour faire du bien. Son cœur avait raison, mais sa langue avait tort.

Les gens d'Absalon, n'ayant rien trouvé, s'en retournèrent à Jérusalem. Aussitôt qu'ils se furent éloignés, Achimaas et Jonathas sortirent du puits, continuèrent leur chemin ; ayant trouvé David, ils lui racontèrent ce qui s'était passé ; et ils ajoutèrent : « Partez, et passez le fleuve au plus tôt, afin qu'Absalon ne puisse vous entourer avec son armée. »

David partit aussitôt avec ses soldats, et passa le Jourdain

avant la pointe du jour, sans qu'un seul homme périt et sans qu'il en restât un seul sur l'autre rive.

Achitophel, voyant qu'on n'avait pas suivi son conseil, devint furieux, monta sur son âne, alla dans sa maison qu'il avait près de là, et se pendit.

PETIT-LOUIS. Tiens, c'est comme Judas.

GRAND'MÈRE. En effet, Achitophel, ami et conseiller intime de David, le trahit et mourut comme un maudit. De même, Judas, l'apôtre et l'ami de Jésus, le trahit également, et se pendit dans un accès de rage et de désespoir.

Absalon, ayant appris que son père avait passé le Jourdain, se mit à sa poursuite, traversa aussi le fleuve, et s'arrêta pour former son armée. Il nomma AMASA, neveu de Joab, général en chef.

David avait établi son camp près du Jourdain, dans le pays des Ammonites. Les Ammonites, le sachant chez eux avec sa petite armée, apportèrent au camp d'excellents aliments en grande abondance pour leur rendre des forces; ils donnèrent ensuite des lits, des tapis et tout ce qui était nécessaire pour établir David et ses gens dans leur camp.

CXXX

ABSALON EST VAINCU ET TUÉ — CHAGRIN DE DAVID

(920 ans avant J.-C.)

David, ayant fait la revue de son armée, la partagea en trois ; il en donna le tiers à commander à Joab. Il nomma Abisaï, frère

de Joab, général du second tiers, et il donna le dernier tiers à Ethaï. Le roi dit ensuite à ses gens : « Je combattrai avec vous. »

Mais les principaux de l'armée lui dirent : « Seigneur, vous ne viendrez pas avec nous ; si nous venons à être vaincus, l'ennemi regardera cette victoire comme peu de chose, du moment que vous ne commandez pas l'armée et que vous n'êtes pas tué avec nous.

« Vous devez donc rester éloigné, car vous seul vous valez plus que dix mille hommes ; il vous sera facile de reformer une nouvelle armée à cause de l'estimé qu'on vous porte. Demeurez plutôt dans la ville, afin de pouvoir au besoin nous secourir.

— Je ferai comme vous voudrez, répondit David ; mais écoutez, Joab, Abisaï et Ethaï, l'ordre que je vous donne : conservez-moi mon fils Absalon. » Toute l'armée entendit le roi répéter à plusieurs reprises : « Conservez la vie à mon fils Absalon. »

Le roi, suivant l'avis de ses fidèles amis, se retira donc dans la ville de Mahanaïm, et se tint à la porte de la ville.

Gaston. Pourquoi se tint-il à la porte ?

Grand'mère. Pour avoir plus tôt des nouvelles du combat, et voir de loin ce qui se passerait.

Paul. Et si un coup de fusil l'avait attrapé ?

Grand'mère. Il n'y avait dans ce temps ni fusils, ni canons, ni pistolets.

Françoise. Mais alors, avec quoi se battaient les soldats?

Grand'mère. Avec des lances, des massues, des haches, des glaives, des arcs et des flèches.

La petite armée de David marcha donc contre l'armée nombreuse d'Absalon, et la bataille commença dans la forêt d'Ephraïm. Elle ne dura pas longtemps ; l'armée de David, protégée par le Seigneur, et profitant de l'embarras que causaient les arbres pour le passage des chevaux et des soldats d'Absalon, mit le

désordre dans leurs rangs, en tua un grand nombre, et mit le reste en fuite.

Absalon lui-même fut emporté par son cheval à travers le bois ; il perdit son casque, ses longs cheveux s'entortillèrent dans les branches d'un gros chêne : son cheval continua à courir, et Absalon se trouva pendu par les cheveux.

Plusieurs hommes de l'armée de David virent Absalon accroché par les cheveux à ce chêne, mais aucun n'osa le tuer par respect pour l'ordre de leur bon roi.

Un des soldats, revenant près de Joab, lui dit : « J'ai vu Absalon pendu par les cheveux à un chêne. — Si tu l'as vu, dit Joab, pourquoi ne l'as-tu pas percé de ton glaive? Je t'aurais donné dix sicles d'argent et un baudrier neuf pour ton glaive. »

Le soldat répondit à Joab : « Quand même vous me donneriez mille sicles d'argent, je me garderais bien de porter la main sur le fils du roi ; car nous avons tous entendu l'ordre qu'il a donné à vous, à Abisaï et à Éthaï : *Conservez la vie à mon fils Absalon.* »

Louis. Quel excellent soldat! Joab a dû être honteux de ce qu'il venait de dire.

Grand'mère. Non, pas du tout. Joab répondit à ce brave homme : « Je ne me fie pas à toi ; je vais aller moi-même le tuer en ta présence. » Joab partit, emportant trois dards.

Louis. Qu'est-ce que c'est, *un dard*?

Grand'mère. Un dard est une petite lance très-pointue qu'on lançait avec la main.

Joab ordonna au soldat, qui n'osait pas refuser d'obéir à son chef, de le mener au chêne d'Absalon, et, quand Joab fut arrivé près du méchant prince, qui se débattait sans pouvoir dégager sa tête, il lui lança ses trois dards, qui lui traversèrent le corps. Comme Absalon respirait encore, dix jeunes écuyers de Joab accoururent et achevèrent avec leurs lances de tuer le coupable prince.

Aussitôt Joab fit sonner la retraite pour arrêter le combat, car

il ne voulait pas tuer des Israélites sans nécessité. Ils se retirèrent tous chez eux. Joab fit emporter Absalon, et le fit jeter dans une grande fosse qui se trouvait dans le bois ; il la fit remplir de pierres.

Après la mort d'Absalon, Achimaas, fils du grand prêtre Sadoc, dit à Joab : « Je vais courir à Mahanaïm pour annoncer au roi la victoire que vous avez remportée. » Joab répondit : « Non, je ne veux pas que tu y ailles aujourd'hui; car Absalon est mort, et le roi en sera affligé. »

Il appela un homme nommé Chusi et lui dit : « Va trouver le roi, et annonce-lui ce que tu as vu. » Chusi salua profondément et se mit à courir.

Achimaas dit encore à Joab : « Mais si je courais après Chusi? — Mon fils, répondit Joab, pourquoi veux-tu courir? Tu serais le porteur d'une mauvaise nouvelle. — Mais enfin si je courais? — Cours donc ! » dit Joab. Achimaas partit en courant; il prit un chemin plus court que Chusi et arriva avant lui.

Le roi était toujours assis à la porte de la ville. La sentinelle lui cria du haut de la muraille qu'il voyait accourir le jeune Achimaas, fils de Sadoc.

« S'il court, c'est qu'il porte de bonnes nouvelles, » dit le roi.

La sentinelle apercevant Chusi : « En voici un second qui court, cria-t-il encore. — S'il court, c'est qu'il apporte aussi de bonnes nouvelles, » reprit le pauvre David.

Achimaas, approchant du roi, lui dit en le saluant profondément : « Que Dieu conserve le roi ! Le Seigneur a livré vos ennemis entre vos mains ; ils sont tous détruits.

— Mon fils Absalon est-il en vie? demanda aussitôt le roi. — Je ne sais, mon seigneur, car il y avait encore un grand tumulte quand je suis parti. — Passe, dit le roi, et laisse approcher l'homme qui te suit. »

Chusi, s'approchant, salua profondément à son tour. Le roi répéta sa question : « Mon fils Absalon est-il en vie? »

Chusi répondit : « Que tous ceux qui s'élèvent contre mon roi, soient traités comme l'a été le prince Absalon. »

Le roi, comprenant que son fils était mort, fut saisi de douleur : il monta dans une chambre qui était au-dessus de la porte, et il se mit à pleurer, en criant : « Absalon, mon fils Absalon, que ne puis-je donner ma vie pour la tienne ! Mon fils Absalon ! Mon cher fils ! »

JEANNE. Pauvre David, comme il était bon ! Il aimait toujours ce méchant Absalon, malgré tout ce qu'il avait fait.

GRAND'MÈRE. Oui, David était très-bon, très-aimant. Dans cette circonstance, comme dans toutes les autres, il ne se révolta pas contre la volonté du Seigneur, il ne se laissa aller à aucun murmure ; il ne lui adressa pas un reproche, il pleura seulement beaucoup.

CXXXI

REPROCHES DE JOAB

DAVID EST RAMENÉ A JÉRUSALEM PAR LA TRIBU DE JUDA

(920 ans avant J.-C.)

On alla dire à Joab que David était tout en larmes ; qu'il pleurait Absalon. Toute l'armée fut affligée de ce grand chagrin du roi ; les troupes rentrèrent dans la ville sans bruit, sans cris de joie ni de triomphe ; mais elles étaient humiliées, parce qu'elles avaient plutôt l'air d'une armée vaincue que d'une armée victorieuse qui a vaillamment combattu.

Le roi, s'étant couvert la tête de cendre, continuait à crier : « Absalon ! Mon fils Absalon ! »

Joab voyait que l'armée était humiliée, mécontente; il monta chez le roi et lui reprocha durement sa douleur. « Vous avez couvert de confusion, lui dit-il, les serviteurs qui vous ont sauvé la vie, qui l'ont sauvée à vos fils, à vos filles, à vos femmes. Vous nous faites voir aujourd'hui que vous ne vous mettez en peine d'aucun de nous. Et je vois fort bien que si Absalon vivait, quand même il nous eût tous tués, vous seriez content.

— Que puis-je donc faire ? répondit le roi avec tristesse.

— Venez, mon seigneur, lui dit Joab, vous montrer à votre peuple, et particulièrement à vos soldats. Parlez-leur ; montrez-leur votre satisfaction de leur courage. Je vous jure par le Seigneur que, si vous ne le faites, vous n'aurez plus cette nuit un seul homme avec vous ; et vous vous trouverez, vous et votre maison, dans un danger plus grand que dans aucun autre en toute votre vie. »

Le roi écouta le conseil de Joab ; il alla s'asseoir à la porte de la ville ; tout le peuple, l'ayant su, accourut devant lui ; il parla à tous avec bonté, et tous se retirèrent satisfaits.

Pendant ce temps, les soldats d'Absalon, qui avaient été vaincus, retournèrent chacun chez soi et se mirent à dire partout : « Le roi nous a délivrés des Philistins et de tous nos ennemis ; au lieu de lui en avoir de la reconnaissance, nous avons écouté son fils Absalon, qui l'a forcé de fuir dans le désert. Le Seigneur a puni Absalon ; à présent qu'il est mort, qu'attendons-nous pour faire rentrer le roi dans Jérusalem et dans son palais ? »

Le roi David, ayant été averti de cette bonne disposition du peuple, envoya avertir Sadoc et Abiathar. « Parlez aux anciens de Juda, leur dit-il. Dites-leur : Pourquoi êtes-vous les derniers à faire rentrer le roi dans sa demeure ? N'êtes-vous pas ses frères, la chair de sa chair, les os de ses os, puisque vous êtes tous descendants de Juda ? » Dites aussi à Amasa que je le nommerai général à la place de Joab.

VALENTINE. Pourquoi David veut-il renvoyer Joab?

GRAND'MÈRE. A cause de l'insolence de son langage et de sa menace de faire partir ses soldats. Et puis parce que Joab avait tué Absalon.

La tribu de Juda fut ainsi ramenée tout entière à son roi légitime David. Ils lui envoyèrent demander de rentrer à Jérusalem, avec tous ceux qui lui étaient restés attachés.

Le roi retourna donc et s'avança jusqu'au Jourdain. Toute la tribu de Juda, suivie de mille hommes de la tribu de Benjamin, vint au-devant de lui jusqu'à Galgala, pour lui faire passer le fleuve.

Séméi, celui-là même qui avait maudit, injurié le roi, vint aussi au-devant de lui.

HENRIETTE. Comment osait-il reparaître devant le roi, après son affreuse insolence ?

GRAND'MÈRE. Parce qu'il comptait sur la bonté de David et qu'il espérait avoir de lui soit des richesses, soit des honneurs.

Siba, celui qui avait toute la fortune du pauvre Miphiboseth, vint aussi au-devant de David. Ils lui firent tous passer le Jourdain et se mirent aux ordres du roi pour exécuter tous ses commandements.

Séméi, se prosternant devant David, lui dit : « Seigneur, ne me traitez pas comme je le mérite ; car je reconnais mon crime. Oubliez, seigneur, les injures que vous avez reçues de votre serviteur, et que votre cœur, ô mon roi, n'en conserve pas de colère. »

Abisaï, frère de Joab, dit : « Ces paroles ne peuvent suffire à conserver la vie à Séméi, après qu'il a osé maudire l'oint du Seigneur. »

David reprit : « Pourquoi me tentes-tu, Abisaï ? Pourquoi veux-tu me faire commettre un acte de vengeance ? Ce jour en lequel le Seigneur m'a rendu mon royaume, est-il un jour à faire mourir un Israélite ? Puis, se tournant vers Séméi, il lui dit : « Tu ne mourras pas, je te le jure. »

Miphiboseth se présenta aussi devant le roi. David lui dit : « Miphiboseth, pourquoi n'es-tu pas venu avec moi quand j'ai dû m'enfuir de Jérusalem? »

Le pauvre prince infirme lui répondit : « Mon seigneur et mon roi, c'est parce que mon serviteur ne m'a pas obéi; ne pouvant marcher, je lui avais ordonné de préparer mon âne pour vous suivre. Au lieu de le faire, il a été m'accuser faussement auprès de vous, mon seigneur. Faites de moi ce qu'il vous plaira; vous avez été comme un ange pour moi; vous m'avez reçu comme un ami; vous m'avez fait manger à votre table. De quoi donc pourrais-je me plaindre et que puis-je désirer de plus?

— C'est assez, dit le roi; tu seras près de moi comme auparavant, et tu partageras avec Siba les biens que je t'ai donnés. »

Jacques. Grand'mère, ce n'est pas juste cela. Siba a menti et a méchamment calomnié le pauvre Miphiboseth; il méritait d'être puni et de ne pas avoir un sou du bien de Miphiboseth.

Grand'mère. Il faut voir, cher enfant, que David qui était entouré de traîtres, ne savait pas trop si Miphiboseth lui disait toute la vérité; dans le premier moment de surprise, il n'a pas voulu dépouiller entièrement Siba; mais il est probable, bien que la sainte Bible ne le dise pas, que David a réparé complétement l'injustice involontaire qu'il avait commise.

Quand David passa le Jourdain, toute la tribu de Juda l'avait accompagné, et il ne se trouva que la moitié des autres tribus d'Israël.

Ceux d'Israël qui n'avaient pas été avertis, arrivèrent trop tard; ils se fâchèrent et reprochèrent aux autres d'avoir accompagné le roi sans les attendre.

Ceux de Juda répondirent : « C'est que notre roi nous touche de plus près que vous. N'est-il pas de notre tribu? Pourquoi vous fâcher? »

Les autres tribus reprirent : « Le roi nous considère dix fois plus que vous, car nous sommes dix fois plus nombreux. Ainsi

David nous appartient plus qu'à vous. » Ceux de Juda répondirent aigrement à ceux d'Israël ; ces querelles amenèrent des mécontentements et de la division.

CXXXII

RÉVOLTE DE SÉBA

JOAB TUE AMASA — SÉBA EST TUÉ

(920 ans avant J.-C.)

On était encore sur la rive du Jourdain, lorsqu'un capitaine de la tribu de Benjamin, nommé Séba, sonna de la trompette pour attirer l'attention des siens, et cria : « Qu'avons-nous besoin de David? Retournez chacun chez vous, enfants d'Israël. »

Séba leur persuada qu'ils n'avaient aucun avantage à soutenir David; les Israélites se dispersèrent et retournèrent chacun chez soi, suivant le conseil de Séba. Ils se séparèrent du roi David et nommèrent Séba pour les commander. La tribu de Juda seule resta fidèle au vieux roi et l'accompagna depuis le Jourdain jusqu'a Jérusalem.

Quand David fut rentré dans son palais, il fit emmener les femmes qui avaient été maltraitées et outragées par Absalon devant tout le peuple ; il les fit enfermer dans une maison où on les servait pour qu'elles ne manquassent de rien; mais elles ne pouvaient pas se montrer au dehors : elles restèrent là jusqu'à leur mort.

Louis. Ces pauvres femmes ! ce n'était pas leur faute si Absalon avait été cruel envers elles. Pourquoi les punir?

Grand'mère. Non, sans doute, ce n'était pas leur faute. Aussi n'est-ce pas pour les punir que David les a enfermées ; c'était par convenance, pour qu'on ne pût pas dire en les rencontrant : « Voici une des femmes du roi, qu'Absalon a outragée devant nous tous. C'est le roi David qui a été outragé en leurs personnes. »

Le roi dit ensuite à Amasa : « Rassemble dans trois jours tous ceux de Juda, et viens avec eux. » Amasa partit, mais ne revint pas au bout de trois jours, comme le lui avait commandé le roi.

David, ne le voyant pas revenir et sachant que Séba rassemblait des troupes pour marcher contre lui, dit à Abisaï : « Séba va nous faire plus de mal que ne nous en aurait fait Absalon. Prends les troupes que tu pourras rassembler et poursuis Séba, de peur qu'il ne s'empare de quelque forteresse dans laquelle il pourrait se défendre. »

Abisaï partit donc, emmenant les plus vaillants hommes des troupes de Joab, et se mit avec Joab à la poursuite de Séba. Lorsqu'ils arrivèrent près de Gabaon, ils rencontrèrent Amasa, qui se rendait enfin aux ordres du roi ; il était seul. Joab s'approcha de lui en disant : « Bonjour, mon frère ; » et, se penchant comme pour le baiser au front, il lui perça le côté avec sa dague. Les entrailles d'Amasa sortirent par cette affreuse blessure ; il tomba mort sans pousser un cri. On retira son corps qui gênait le passage, on le jeta dans un champ et on le couvrit de son manteau.

Armand. Et pourquoi Joab a-t-il tué ce malheureux Amasa ?

Grand'mère. Parce qu'il avait su que David l'avait nommé général de ses armées, et il ne voulait avoir personne au-dessus de lui.

Paul. C'est bien méchant et bien orgueilleux.

Grand'mère. Oui ; l'orgueil était le grand défaut de Joab.

Séba, pendant ce temps, avait rassemblé une armée assez nombreuse, et il se renferma dans une ville nommé Abéla-Beth-

Maacha. Joab vint l'assiéger dans cette ville ; il l'entoura de ses troupes, et tous les soldats de Joab travaillaient à faire tomber les murailles en creusant par-dessous.

Une femme de la ville, nommée Abéla, qui était fort sage, appela un jour un des gens de Joab et lui dit : « Écoute, dis à Joab qu'il s'approche, qu'Abéla veut lui parler. » Joab s'étant approché, elle lui dit : « Êtes-vous Joab ? — Oui, je le suis, répondit Joab. — Alors, écoutez les paroles de votre servante. On dit dans la ville, quand on a besoin d'un conseil : Qu'on le demande à Abéla, et je termine avantageusement toutes leurs querelles. Vous voulez détruire cette ville, célèbre par sa grandeur et sa richesse. Pourquoi, vous, commandant les soldats du roi d'Israël, voulez-vous détruire une ville d'Israël ? — A Dieu ne plaise ! répondit Joab ; je ne veux ni ruiner, ni détruire. Je cherche un rebelle nommé Séba, de la montagne d'Éphraïm, qui s'est renfermé dans vos murs, et aussitôt nous nous en irons. » Abéla répondit à Joab : « On va vous jeter sa tête par-dessus la muraille. »

Abéla alla ensuite parler au peuple ; elle lui parla si sagement et avec tant de force, qu'on alla sur-le-champ couper la tête au traître Séba et on la jeta à Joab. Il fit aussitôt sonner la retraite et toute l'armée se retira. Ils revinrent à Jérusalem, et, malgré le meurtre d'Amasa, le roi nomma de nouveau Joab général de toutes ses armées. Plus tard vous verrez comment il le fera punir de son crime.

CXXXIII

FAMINE DANS ISRAËL

SEPT PETITS-FILS DE SAÜL LIVRÉS AUX GABAONITES

(918 ans avant J.-C.)

Peu de temps après, il y eut dans le royaume d'Israël une grande famine qui dura trois ans. David consulta le Seigneur, qui répondit que cette famine avait lieu à cause de Saül, qui avait juré aux Gabaonites de ne pas les faire périr, et qui les avait mourir malgré son serment.

David fit donc venir les parents des pauvres Gabaonites massacrés et leur demanda ce qu'ils voulaient pour réparer l'injure qu'ils avaient reçue.

Les Gabaonites répondirent : « Nous ne voulons ni or ni argent ; nous demandons justice contre la famille de Saül.

— Que voulez-vous donc qu'on fasse pour vous? dit le roi.

— Qu'on nous donne sept de ses enfants, ou petits-enfants, dirent-ils, pour que nous les mettions en croix à Gabaa. C'est là qu'est né ce Saül, qui fut autrefois l'élu du Seigneur. »

Le roi répondit : « Je vous les donnerai. »

Jacques. Oh ! que c'est mal cela, livrer, pour les faire mourir d'une mort si cruelle, des malheureux qui n'étaient pas coupables, puisqu'ils étaient à peine nés quand Saül a tué les Gabaonites !

Grand'mère. C'étaient les cruels usages du temps, cher enfant ; les enfants payaient les fautes de leurs pères, et, quoique cela nous

semble barbare et injuste, c'est ainsi que faisaient tous les peuples anciens.

David ne voulut pas livrer Miphiboseth, à cause de son père Jonathas, qu'il avait tant aimé; il donna aux Gabaonites les cinq fils de Mérob, fille de Saül, et deux fils d'une autre fille nommée Respha. Les Gabaonites les emmenèrent et les crucifièrent sur une montagne.

La pauvre Respha, mère de deux de ces jeunes gens, s'étendit sur une pierre et demeura là près du corps de ses fils pour empêcher les oiseaux de proie de les déchirer pendant le jour, et les bêtes sauvages de les dévorer pendant la nuit. Respha resta ainsi sept mois aux pieds des cadavres de ses malheureux enfants.

Cette preuve extraordinaire de tendresse ayant été racontée au roi, il en fut touché; il envoya chercher les restes des crucifiés et les fit ensevelir avec honneur parmi les ossements de Saül et de Jonathas, dans le sépulcre de Cis, père de Saül.

Après cela la famine cessa. David fut obligé de faire encore la guerre aux Philistins. Il les vainquit dans un dernier grand combat où il manqua périr. A la fin de la bataille, il se trouva si fatigué qu'il n'avait plus la force de se défendre. Un Philistin d'une taille et d'une force prodigieuses, qui avait une lance et un glaive proportionnés à sa taille, se précipita sur le roi pour le tuer; mais Abisaï, frère de Joab, eut le temps de tuer le Philistin et sauva ainsi le roi; après quoi les gens de David lui dirent tous qu'ils ne souffriraient plus qu'il s'exposât dans les combats, car, disaient-ils, nous ne voulons pas voir s'éteindre la lampe d'Israël.

Il y eut encore trois guerres contre les Philistins, dans chacune desquelles ils perdirent un de leurs géants; un de ces géants était frère de Goliath.

Dans la quatrième guerre, ils perdirent un géant plus grand, plus fort encore que les autres; il avait six doigts aux pieds et aux mains. Ce fut David et ses officiers qui tuèrent ces quatre géants.

CXXXIV

DÉNOMBREMENT DU PEUPLE — PESTE DANS ISRAËL

(915 ans avant J.-C.)

David voulut dans ce temps savoir le nombre exact de ses sujets capables de porter les armes. Joab chercha à l'en détourner, parce que ce serait inutile et fort long ; mais le roi ne l'écouta pas et lui donna l'ordre de faire le dénombrement, c'est-à-dire le compte de tous les hommes d'Israël.

Armand. Pourquoi David tenait-il à faire faire ce dénombrement ?

Grand'mère. Ce fut par un sentiment de vanité royale qui déplut à Dieu et dont David fut puni, comme tu le verras tout à l'heure.

Joab et plusieurs de ses officiers partirent pour exécuter les ordres du roi. Ils furent neuf mois et vingt jours à parcourir le royaume d'Israël. Ils rendirent compte au roi de leur travail ; les tribus d'Israël comptaient huit cent mille hommes forts et vaillants pour la guerre ; la tribu de Juda à elle seule en avait cinq cent mille.

Après ce dénombrement. David sentit du remords dans son cœur. Il dit au Seigneur : « Seigneur, j'ai commis un péché d'orgueil par ce dénombrement ; car j'ai voulu savoir si j'étais réellement le roi le plus puissant de l'univers. Mais je vous prie, Seigneur, de pardonner à votre pauvre serviteur cette grande folie qu'il a faite. »

Le lendemain Dieu dit au prophète Gad : « Va dire à David : Le Seigneur vous donne le choix entre trois fléaux. Choisissez celui que vous voulez. Ou bien, votre pays sera affligé d'une famine de trois ans ; ou bien, vous fuirez pendant trois mois devant vos ennemis qui vous poursuivront; ou bien, la peste sera dans vos États durant trois jours. »

David fut dans un grand trouble quand il entendit ces paroles du Seigneur. Il se décida pourtant pour la peste, qui était le plus court des trois fléaux.

Le lendemain la peste se déclara dans tout Israël ; au commencement du troisième jour, il était mort soixante mille personnes.

L'Ange du Seigneur allait commencer à répandre le fléau sur Jérusalem, lorsque Dieu eut pitié de tant de maux et de la douleur de David ; il commanda à l'Ange exterminateur de s'arrêter. « C'est assez, dit le Seigneur ; retiens ta main. »

David ne cessait de gémir. « C'est moi, disait-il, qui ai péché, et c'est mon peuple qui souffre. Qu'ont-ils fait pour souffrir comme d'innocentes brebis ? Je vous en prie, Seigneur, que votre main se tourne contre moi et contre ma maison. »

Alors Gad vint dire à David :

« Allez dresser un autel près de Jérusalem dans l'aire d'Aréma. »

Gaston. Qu'est-ce que c'est, une *aire?*

Grand'mère. Une aire est une grange où l'on bat le blé.

Le roi alla tout de suite chez Aréma et demanda à lui acheter son aire pour offrir un holocauste au Seigneur.

Aréma refusa de la vendre, parce qu'il voulut donner non-seulement l'aire, mais ses bœufs pour les offrir en holocauste. — David répondit : « Je ne puis offrir en holocauste ce qui ne m'appartient pas. Il faut que vous me vendiez votre aire et vos bœufs. »

Aréma se soumit à la volonté du roi, et lui vendit son aire six cents sicles d'or et les bœufs cinquante sicles.

David fit établir tout de suite un autel en pierres ; les bœufs fu-

rent immolés. Quand ce sacrifice fut terminé, le fléau de la peste cessa à l'instant.

CXXXV

ADONIAS, FILS DE DAVID, VEUT SE FAIRE PROCLAMER ROI

SALOMON EST CHOISI PAR LE SEIGNEUR

(914 ans avant J.-C.)

David vieillissait et devenait infirme. Son fils Adonias, qui était le second après Salomon, fils de Bethsabée, chercha à se faire des amis pour régner après son père. Il témoigna donc beaucoup d'amitié et de confiance à Joab, au grand prêtre Abiathar et à quelques chefs ambitieux ; il les consulta un jour sur le désir qu'il avait de se faire proclamer roi. Ils l'approuvèrent et, suivant leur conseil, il se fit faire des chars magnifiques ; il paya des gens à cheval et cinquante hommes à pied qui devaient l'accompagner partout.

Petit-Louis. Tiens, c'est comme ce scélérat d'Absalon !

Grand'mère. Précisément. Et il ne valait pas mieux que lui.

Adonias était très-beau, comme Absalon ; il aimait à se faire voir au peuple, et David le laissait faire, ne soupçonnant pas la perfidie de ce mauvais fils.

Il immola enfin des holocaustes avec le grand prêtre, il invita à un grand festin tous ses frères, ses amis et les officiers de

Juda qui étaient attachés particulièrement au service du roi. Salomon seul ne fut pas invité, à cause de sa fidélité à David, et parce qu'il était le frère aîné et l'héritier légitime du trône. Adonias voulait se faire proclamer roi pendant le festin.

Il n'y invita ni Sadoc, grand prêtre, ni le prophète Nathan, ni les plus vaillants de l'armée qu'il savait être restés fidèles à son père.

Lorsque le prophète Nathan eut appris ce qui se passait et qu'Adonias se faisait proclamer roi d'Israël, il alla trouver Bethsabée et lui dit:

« Savez-vous qu'Adonias, second fils de David, s'est fait proclamer roi d'Israël, sans que David, notre seigneur, le sache? Venez donc et suivez le conseil que je vous donne. Sauvez votre vie et celle de votre fils Salomon.

« Allez trouver le roi David, prosternez-vous devant lui et dites-lui : O mon roi, ne m'avez-vous pas juré, à moi qui suis votre servante, que Salomon, votre fils, régnerait après vous? que ce serait lui qui s'assoirait sur votre trône? Pourquoi donc Adonias règne-t-il?

« Pendant que vous parlerez, ajouta Nathan, j'entrerai chez le roi, et j'appuierai tout ce que vous aurez dit. »

Bethsabée alla donc dans la chambre du roi, elle s'inclina profondément devant lui. « Que désirez-vous? » dit le roi.

Bethsabée lui raconta ce qu'elle venait d'apprendre par Nathan ; elle lui dit qu'Adonias avait invité à son festin tous ses frères, à l'exception de Salomon ; que Joab, Abiathar et une foule d'officiers étaient du festin et avaient acclamé le nouveau roi.

« Tout Israël a les yeux sur vous, ô mon seigneur ; on attend que vous déclariez lequel de vos fils doit régner après vous. Car lorsque vous ne serez plus, Adonias nous fera périr, mon fils Salomon et moi. »

Pendant que Bethsabée parlait, le prophète Nathan entra. Il se prosterna pevant le roi, et lui dit:

« O mon seigneur, avez-vous réellement dit : — Je veux que mon fils Adonias règne après moi et que ce soit lui qui soit assis sur mon trône? — Car il est venu immoler des bœufs et des victimes grasses, aidé du grand prêtre Abiathar et accompagné de Joab et de plusieurs de vos officiers. Il les a conviés à son festin ainsi que ses frères; mais il n'a convié ni Sadoc, ni moi, ni votre fils Salomon. Cet ordre est-il venu de vous, mon seigneur? Ne m'aviez-vous pas déclaré, à moi, mon seigneur, quel est celui de vos fils que vous feriez asseoir sur votre trône? »

Le roi David dit : » Qu'on fasse entrer Bethsabée. » Bethsabée étant venue. le roi lui dit : « Ainsi que je vous l'ai juré devant le Seigneur Dieu d'Israël, que votre fils Salomon régnerait après moi, de même je le jure encore et j'exécuterai ma promesse aujourd'hui même. »

Bethsabée, se prosternant jusqu'à terre, dit : « Que David, mon seigneur, vive à jamais! » David dit encore : « Faites venir le grand prêtre Sadoc et le prophète Nathan. » Quand ils furent venus, David leur dit :

« Prenez avec vous vos Lévites, serviteurs du Seigneur votre maître ; faites monter sur ma mule mon fils Salomon, menez-le à la fontaine de Gihon. Que le grand prêtre Sadoc et Nathan le sacrent en ce lieu, pour qu'il soit le vrai roi d'Israël. Puis vous sonnerez de la trompette et vous crierez : Vive Salomon, roi d'Israël ! Vous le ramènerez ensuite jusqu'ici ; vous le ferez asseoir sur mon trône; ce sera lui qui régnera à ma place, et je lui ordonnerai de gouverner le royaume de Juda et d'Israël. »

Alors le grand prêtre Sadoc et Nathan, accompagnés des officiers du roi et d'une grande foule de peuple, firent monter Salomon sur la mule du roi ; ils le menèrent à Gihon. Le grand prêtre prit dans le tabernacle de l'huile consacrée qu'il versa sur la tête de Sal mon. Sadoc et Nathan sonnèrent de la trompette et ils crièrent : *Vive le roi Salomon!*

Tout le peuple accourut en témoignant une grande joie ; plu-

sieurs jouaient de la flûte, et toute la ville retentit de leurs acclamations.

CXXXVI

SACRE DE SAMOMON — TERREUR D'ADONIAS

(Même année, 914 ans avant J.-C.)

Le festin d'Adonias venait de s'achever, lorsque le bruit de ce tumulte arriva jusqu'à lui. Joab, entendant les sons de la trompette et les cris du peuple, dit : « Que veulent dire ces cris et ce tumulte de la ville?

A peine achevait-il ces mots, que Jonathas, fils d'Abiathar, parut : « Entre, Jonathas, lui cria Adonias; tu es un brave homme, et tu nous apportes de bonnes nouvelles.

— Je n'en ai point de bonnes à vous donner, seigneur, répondit Jonathas. Le roi David, notre seigneur, a établi roi votre frère Salomon; il l'a même fait asseoir sur son trône après l'avoir fait monter sur sa mule, accompagné par Sadoc et Nathan, qui l'ont sacré à Gihon avec l'huile sainte. Les cris que vous entendez sont les acclamations du peuple; il crie : *Vive le roi Salomon, roi de Juda et d'Israël!* »

Ceux qu'Adonias avait invités à son festin, furent saisis de frayeur; ils se levèrent tous et s'en allèrent chacun de son côté. Adonias lui-même, craignant Salomon, sortit au plus tôt et alla embrasser la corne de l'autel.

Gaston. Pourquoi, embrasser la corne de l'autel? Quel autel?

Grand'mère. L'autel sur lequel on offrait les sacrifices au Seigneur. C'était un lieu de refuge pour les criminels. A un des coins de l'autel il y avait une corne, et tous ceux qui pouvaient toucher à cette corne, étaient en sûreté tant qu'ils la tenaient. On ne devait ni les tuer de loin, ni les enlever par la force. C'est ce qu'on appelle un *droit d'asile*.

Alors on vint dire à Salomon : « Voilà Adonias qui, redoutant votre colère, seigneur, se tient attaché à la corne de l'autel. Il dit : Que le roi Salomon, mon frère, me jure qu'il ne me fera pas mourir, et je lâcherai la corne de l'autel. »

Salomon répondit : « Si Adonias se conduit en homme de bien, je jure qu'il ne tombera pas un seul cheveu de sa tête ; mais s'il se conduit mal, il mourra. »

Il envoya chercher Adonias ; on le tira de l'autel. Adonias, étant en présence de Salomon, se prosterna devant lui. Et Salomon lui dit : « Va dans ta maison. »

Henri. Je trouve que c'était peu aimable de la part de Salomon.

Grand'mère. Cher enfant, Salomon n'avait aucune raison d'être aimable pour Adonias, qui venait de se faire proclamer roi à sa place, et qui l'aurait fait périr s'il avait réussi dans son entreprise. C'était beaucoup pour Adonias d'être pardonné et de conserver ses biens.

CXIXXVII

DERNIÈRES RECOMMANDATIONS DE DAVID A SALOMON

MORT DE DAVID

(914 ans avant J.-C.)

David, âgé de soixante-dix ans et se sentant près de mourir, fit venir Salomon, et lui dit : « Mon fils, je sens que ma fin approche, et je veux te parler une dernière fois. Observe tous les commandements du Seigneur. Garde soigneusement les cérémonies, les préceptes, les lois, tels qu'ils sont écrits dans les livres de Moïse. »

Après lui avoir donné plusieurs bons conseils, David lui laissa aussi le soin de punir ses ennemis.

« Tu sais, lui dit-il, comment m'a traité Joab, et avec quelle perfidie il a traité Abner et Amasa, qu'il a assassinés de sa propre main ; tu sais le chagrin qu'il m'a causé en tuant mon fils Absalon. Tu feras donc selon ta sagesse ; tu ne permettras pas qu'il arrive à la vieillesse, et qu'il meure en paix comme un homme juste.

« Tu as près de toi un homme nommé Séméi ; il a prononcé des malédictions sur moi, il m'a fait et dit les outrages les plus sanglants, en présence de tout le camp. Mais, parce qu'il est venu au-devant de moi quand j'ai passé le Jourdain, et qu'il m'a demandé pardon avec larmes, je lui ai juré que je ne le ferais pas

mourir par l'épée. Ne laisse pourtant pas son crime impuni. Tu es sage ; tu sauras comment tu dois le traiter ; aie soin qu'il ne meure que d'une mort sanglante. »

Henriette. Grand'mère, je ne sais pas si je me trompe, mais je trouve que ce n'est pas bien à David de mourir avec des sentiments de vengeance, et de charger son fils de faire périr des hommes qu'il n'avait pas voulu punir lui-même.

Grand'mère. Chère petite, il ne faut pas juger, comme je vous l'ai déjà dit, les paroles et les actes des saints de l'ancienne loi, comme nous jugeons ceux de notre temps. Presque toujours ils représentaient quelque chose qui avait rapport à Notre-Seigneur Jésus-Christ, et alors le Saint-Esprit les faisait parler et agir d'une manière qui choque nos idées et nos sentiments.

Ici, David parlait comme représentant Jésus-Christ, qui ne peut laisser impunis aucun crime ni aucun péché.

Ensuite David ne trouvait pas juste que les crimes de Joab et res outrages de Séméi contre l'élu du Seigneur, le roi d'Israël, restassent impunis. Salomon, fils de David, pouvait et devait punir ceux que son père avait épargnés par excès de bonté.

Peu de jours après, David mourut âgé de soixante-dix ans, après en avoir régné quarante. Il régna sept ans à Hébron et trente-trois à Jérusalem.

Valentine. Tiens ! trente-trois ans ! C'est comme Notre-Seigneur, qui a vécu trente-trois ans !

Grand'mère. Tu as raison. Quand tu seras plus grande, tu trouveras bien d'autres rapprochements à faire entre David et Notre-Seigneur.

Salomon devint donc seul roi légitime du royaume de Juda et d'Israël.

CXXXVIII

SALOMON ACCOMPLIT LES VOLONTÉS DE DAVID

ET LE VENGE DE SES ENNEMIS

(Même année, 914 ans avant J.-C.)

Après la mort de David, Salomon fut reconnu roi par tout le royaume. Adonias alla un jour chez Bethsabée, mère de Salomon, et lui dit :

« Vous savez que la couronne m'appartenait, car je suis le fils aîné de David, et tout Israël m'avait reconnu. »

Louis. Comment tout Israël avait-il pu reconnaître Adonias pour son roi, puisqu'il ne s'était reconnu roi lui-même que pendant une demi-journée ?

Grand'mère. C'est vrai; aussi Bethsabée vit bien qu'il mentait, mais elle ne le lui dit pas, pour ne pas le mettre en colère.

Il ajouta : « Le royaume a été donné à votre fils ; comme il vous aime et qu'il ne vous refusera pas ce que vous lui demanderez, je viens vous adresser une prière : dites-lui qu'il me donne pour épouse Abisag, la dernière femme de mon père. — Je le veux bien, » répondit Bethsabée.

Elle alla chez Salomon, qui se leva, la salua profondément, la fit asseoir sur son trône, à sa droite, et lui demanda ce qu'elle désirait.

« Mon fils, je viens vous demander d'accorder à Adonias pour

épouse, Abisag, la dernière femme de votre père David. C'est lui qui m'en a priée.

— Ma mère, dit Salomon, pourquoi me demandez-vous ce que je ne puis vous accorder? Adonias est mon frère aîné ; il a déjà pour lui Abiathar, grand prêtre, et Joab, général des armées de mon père. S'il épouse Abisag, il se croira encore plus de droits à ma couronne. Il vaudrait autant la lui abandonner tout de suite. Adonias, en faisant cette demande, a parlé contre sa propre vie. Je jure par le Seigneur, qui m'a fait asseoir sur le trône de David, qu'Adonias ne l'aura pas, et qu'il sera mis à mort dès aujoud'hui. »

Le roi Salomon appela Banaïas, un de ses principaux conseillers, et lui ordonna d'aller tuer Adonias. Banaïas exécuta cet ordre sur-le-champ, et perça Adonias de son épée.

Jeanne. Je trouve que c'est très-méchant à Salomon d'avoir fait tuer son frère.

Grand'mère. Salomon voyait que son frère voulait régner à sa place, qu'il se ferait des partisans, et qu'il lui ferait la guerre, ce qui mettrait le royaume dans le trouble et le désordre. Il voulut empêcher ces malheurs en faisant périr celui qui les ferait naître. C'était d'ailleurs dans les mœurs du temps.

Salomon fit venir ensuite Abiathar, et lui dit : « Vous méritez la mort; mais parce que vous êtes grand prêtre, parce que vous avez porté l'Arche du Seigneur devant mon père, et que vous l'avez accompagné pendant les travaux qu'il a endurés, je vous fais grâce de la vie. Allez à Anathoth, dans la terre qui vous appartient. »

Salomon envoya donc Abiathar en exil dans la terre d'Anathoth, afin qu'il ne remplît plus les fonctions de grand prêtre.

Ces nouvelles étant parvenues à Joab, il s'enfuit dans le tabernacle, et prit la corne de l'autel. On vint en prévenir le roi, qui appela Banaïas, et lui dit : « Va, et tue Joab. »

Banaïas entra dans le tabernacle, et voyant Joab qui tenait la

corne de l'autel, il n'osa pas l'en tirer de force, et lui dit : « Le roi vous commande de sortir de là. — Je ne sortirai pas, dit Joab, mais je mourrai en ce lieu. » — Banaïas alla faire part au roi du refus de Joab. Salomon répondit : « Fais comme il t'a dit. Tue-le au pied de l'autel, et fais-le ensevelir. Ni mon père ni moi nous ne serons plus chargés du sang innocent répandu par Joab. Il a assassiné deux hommes justes, qui valaient mieux que lui, Abner, général du roi Saül, et Amasa, général de l'armée de Juda. Que leur sang retombe à jamais sur Joab et sa postérité, et que son propre sang, qu'il me force à répandre, retombe aussi sur sa tête ! »

Banaïas, étant donc allé trouver Joab, le frappa et le tua. On l'ensevelit dans le désert. Le roi nomma Banaïas général de l'armée à la place de Joab, et Sadoc fut nommé grand prêtre à la place d'Abiathar.

Le roi fit encore appeler Séméi, et lui dit : « Bâtis une maison dans Jérusalem, et demeures-y. N'en sors pas pour aller de côté et d'autre. Car si tu sors de la ville, si tu passes le Cédron, tu seras tué le jour même, et ton sang retombera sur ta tête. »

Séméi dit au roi : « Cet ordre est très-juste. Ce que le roi, mon seigneur, a dit sera exécuté. » Séméi demeura donc longtemps à Jérusalem. Mais, trois ans après, les esclaves de Séméi s'enfuirent et se réfugièrent chez le roi de Geth. Séméi fit seller son âne, et les poursuivit jusqu'au pays de Geth; il les redemanda au roi, et les ramena à Jérusalem.

Salomon, l'ayant su, envoya chercher Séméi, et lui dit : « Ne t'avais-je pas averti? N'avais-je pas juré devant le Seigneur que si jamais tu sortais de la ville, tu serais mis à mort le jour même? Et ne m'as-tu pas répondu : Rien n'est plus juste que ce que je viens d'entendre? Pourquoi n'as-tu pas gardé le serment que tu as fait alors, et l'ordre que je t'avais donné? Tu sais tout le mal que ta conscience te reproche à l'égard de David, mon père. Le Seigneur a fait retomber ta méchanceté sur ta tête. »

Le roi donna donc ses ordres à Banaïas, qui frappa Séméi de son épée et le tua.

Jacques. Ce Banaïas est plutôt un bourreau qu'un général. Il ne fait pas autre chose que tuer des gens sans défense.

Grand'mère. Il exécute les ordres de son roi. Il fallait bien qu'il obéît. Il n'y avait pas dans ce temps des lois et des juges, comme nous en avons à présent. La volonté du roi ou du chef était la loi ; il fallait obéir ou périr.

CXXXIX

SALOMON ÉPOUSE LA FILLE D'UN PHARAON D'ÉGYPTE

IL DEMANDE A DIEU LA SAGESSE.

(913 ans avant J.-C.)

Salomon, se voyant bien affermi sur son trône.....

Gaston. Comment affermi? Est-ce qu'il ne se tenait pas bien dessus au commencement?

Grand'mère, *souriant*. Non, cher petit; affermi sur son trône veut dire solidement établi roi, sans que personne lui fît la guerre pour avoir un autre roi.

Salomon pensa donc à épouser une fille de roi pour se faire une alliance, c'est-à-dire des amis, des soutiens dans un royaume puissant. Il avait vingt ans, et il demanda en mariage la fille de Pharaon, roi d'Égypte.

Paul. Comment! Pharaon vivait encore? le même que celui de Moïse?

Grand'mère. Non, cher enfant ; celui-là aurait eu plus de cinq cents ans. Je crois vous avoir dit qu'en Égypte on appelait les prince régnants des Pharaons, comme nous disons les rois et les empereurs. Le Pharaon avec lequel Salomon fit alliance, en épousant sa fille, était le dix-septième ou le dix-huitième roi ou Pharaon d'Égypte, depuis Joseph, fils de Jacob.

Salomon ramena donc sa femme dans la maison de David, qui était dans Jérusalem. Il avait déjà commencé à bâtir son propre palais et les murs qui devaient entourer toute la ville.

En attendant que ces grands travaux fussent achevés, le tabernacle restait toujours à Gabaon, sur le sommet de la plus haute montagne, près de Jérusalem. En revenant d'Égypte, Salomon alla à Gabaon pour offrir au Seigneur mille victimes en holocauste.

La nuit suivante, le Seigneur apparut à Salomon en songe, et lui dit : « Demande-moi ce que tu voudras, je te le donnerai. »

Salomon lui répondit : « Seigneur, vous avez usé d'une grande miséricorde envers David, mon père, votre serviteur. Vous avez conservé son trône dans sa maison, puisque je règne par suite de votre grande bonté. Je suis jeune et sans expérience. Je vous supplie donc de me donner la sagesse, afin que moi, votre humble et pauvre serviteur, je puisse juger votre peuple, et discerner entre le bien et le mal. »

Le Seigneur dit à Salomon : « J'agrée ta demande, parce que tu n'as pas désiré de vivre longtemps sur la terre, que tu n'as demandé ni les richesses, ni la gloire, ni l'abaissement de tes ennemis ; mais parce que tu m'as demandé la sagesse pour discerner ce qui est juste, je te l'ai accordée ; je te donne un cœur si plein de sagesse et d'intelligence, qu'il n'y aura jamais eu d'homme qui t'ait égalé, et qu'il n'y en aura jamais après toi qui puisse t'égaler. Je te donne même, en plus de ce que tu m'as demandé, le richesses et la gloire, de sorte qu'aucun roi n'aura jamais été semblable à toi dans tous les siècles passés. Si tu continues à

suivre mes lois, à garder mes préceptes et mes commandements, comme ton père les a gardés, je te donnerai encore une longue et heureuse vie. »

Quand Salomon se réveilla, il réfléchit au songe que lui avait envoyé le Seigneur. Il alla à l'Arche d'alliance, il offrit un sacrifice magnifique, et il donna un grand festin à tous ses serviteurs.

Armand. Grand'mère, si ce n'était qu'un songe, Salomon n'avait pas besoin de tant faire de réjouissances.

Grand'mère. Cher enfant, Salomon sentait en lui-même un tel changement dans son esprit qu'il vit bien que ce songe était une réalité, et que le Seigneur lui avait réellement donné la sagesse et l'intelligence qu'il avait demandées. Il eut peu d'heures après une occasion d'exercer son jugement.

CXL

JUGEMENT DE SALOMON

(Même année, 913 ans avant J.-C.)

Après le festin, deux femmes de mauvaise vie vinrent trouver le roi et lui demandèrent de juger entre elles.

« Je vous prie, mon seigneur, dit une des femmes, de me faire justice. Nous demeurions, cette femme et moi, dans la même chambre. Je suis accouchée d'un fils; trois jours après, elle aussi est accouchée d'un fils. Nous étions seules dans cette maison.

« Le fils de cette femme est mort pendant la nuit, parce qu'elle l'a étouffé en dormant. Elle s'est levée dans l'obscurité, et, pendant



Héliogravure ADRIANI

Le jugement de Salomon.

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS

que je dormais, elle m'a ôté mon fils qui était à côté de moi, et elle a mis à la place son fils qui était mort.

« M'étant éveillée le matin pour donner à teter à mon fils, j'ai vu qu'il était mort. Je l'ai examiné attentivement au grand jour, j'ai reconnu que ce n'était pas le mien. »

L'autre femme répondit : « Ce n'est pas vrai ce que tu dis ; c'est bien ton fils qui est mort, et le mien qui est vivant. »

La première répliquait : « Tu mens ; car c'est mon fils qui est vivant, et le tien qui est mort. »

Elles continuaient à se quereller ainsi devant le roi. Alors Salomon les fit taire, et dit :

« Celle-ci dit : Mon fils est vivant, le tien est mort. Et l'autre répond : Non, c'est ton fils qui est mort, et le mien qui est vivant. » Le roi ajouta : « Apportez-moi un glaive. » Lorsqu'on eut apporté un glaive, le roi dit à ses gardes : « Coupez en deux cet enfant qui est vivant, et donnez-en une moitié à l'une et une moitié à l'autre. »

VALENTINE. Mais c'est un abominable jugement, cela ! Je ne vois pas que Salomon ait une grande sagesse.

GRAND'MÈRE. Attends ; tu vas voir ce qui va arriver, et ce que Salomon avait prévu dans sa sagesse.

Quand les femmes entendirent ce jugement, la vraie mère se précipita sur l'enfant, et dit au roi, avec une grande émotion :

« Seigneur, donnez à cette femme l'enfant vivant, et ne permettez pas qu'on le tue. »

L'autre femme disait, au contraire, avec calme : « Que l'enfant ne soit ni à elle ni à moi ; qu'on le divise. »

Alors le roi prononça ce jugement : « Donnez l'enfant vivant à cette femme qui ne veut pas qu'on le fasse mourir, parce que c'est la vraie mère. »

Tous ceux qui connurent ce jugement du roi admirèrent sa sagesse, et virent que l'esprit du Seigneur était en lui.

CXLI

PALAIS DE SALOMON

IL COMMENCE A BATIR LE TEMPLE DU SEIGNEUR

(910 ans avant J.-C.)

Salomon étant marié organisa sa maison, c'est-à-dire le service de son palais. Il nomma douze grands officiers : le premier de tous était Azarias, petit-fils du grand prêtre Sadoc ; puis Banaïas, général de toutes les armées d'Israël.

La fourniture des choses nécessaires à la table du roi et de sa maison était sous la surveillance de douze officiers. Tous les jours on consommait dix bœufs gras, vingt bœufs ordinaires, cent moutons, et une quantité considérable de cerfs, de chevreuils, de gibier sauvage et de volailles.

Douze officiers étaient chargés des écuries du roi, qui avait quarante mille chevaux de chariot et douze mille chevaux de selle.

Petit-Louis. Quelle quantité de chevaux ! Qu'est-ce qu'il pouvait faire de tout cela ?

Grand'mère. Ces chevaux ne servaient pas tous au roi : les officiers, les serviteurs, les hommes de service en faisaient usage pour tout ce qui était nécessaire à la nourriture et au service des hommes et des bêtes. Ainsi tu juges ce qu'il fallait transporter tous les jours de paille, de foin, d'avoine, de son, d'orge, pour la nourriture de cinquante mille chevaux; et puis la farine, le

pain, etc., pour tant de monde attaché au service de la maison.

Salomon s'occupait de tous les détails du gouvernement du royaume ; il composait aussi de très-beaux livres, qui se répandirent dans le monde entier; il composa trois mille paraboles et cinq mille cantiques, dont cinq seulement nous sont restés; ils avaient été inspirés par le Saint-Esprit.

La réputation du roi Salomon s'étendit dans tous les pays voisins; de tous côtés on venait le consulter sur des affaires et des travaux de toutes sortes.

Un jour il reçut des ambassadeurs de Hiram, roi de Tyr, qui lui demandait son amitié et son alliance, comme il l'avait eue du temps du roi David.

Salomon lui fit dire : « Vous savez le désir qu'avait eu mon père de bâtir un temple au Seigneur son Dieu; il n'a pas pu l'exécuter, à cause des ennemis qui lui ont fait la guerre et qu'il a tous vaincus avec l'aide du Seigneur.

« Maintenant le Seigneur m'a donné la paix ; il n'y a plus d'ennemi qui ose m'attaquer. C'est pourquoi je veux exécuter le vœu de mon père et bâtir un temple au Seigneur. Donnez donc ordre à vos serviteurs qu'ils coupent pour moi des cèdres du Liban et des pins; j'enverrai mes serviteurs pour aider les vôtres, et je récompenserai vos ouvriers comme vous me le demanderez, car je sais qu'il n'y a personne parmi mon peuple qui sache couper et travailler le bois aussi bien que vos sujets, les Sidoniens. »

Hiram, ayant entendu ces paroles du grand roi Salomon, en eut une grande joie; il dit : « Béni soit le Seigneur Dieu qui a donné à David un fils très-sage pour gouverner un si grand peuple. »

Jacques. Pourquoi donc Hiram se réjouit-il tant de ce qu'on lui demande du bois? En quoi trouve-t-il tant de sagesse à acheter des arbres dont Salomon avait besoin ?

Grand'mère. Hiram se réjouit, parce que son peuple aurait pendant longtemps du travail bien payé. Il se réjouit aussi de vendre son bois à un souverain comme Salomon, qui avait une

grande réputation de générosité. Il trouve Salomon très-sage d'avoir rendu justice au talent des Sidoniens, et d'avoir, ainsi, bien disposé en sa faveur Hiram et tout un peuple.

Le roi Hiram envoya dire à Salomon : « J'exécuterai tout ce que vous désirez pour les bois de cèdre et de pin. Mes serviteurs les porteront du Liban jusqu'au bord de la mer. Je ferai mettre le bois sur des radeaux pour les transporter jusqu'au lieu que vous m'indiquerez ; je les y ferai débarquer, et vous aurez soin de les faire prendre. Pour payement vous me ferez donner ce qui me sera nécessaire pour nourrir toute ma maison. »

Salomon envoyait donc chercher tout le bois que lui faisait amener Hiram. Il lui envoyait tous les ans, en payement, vingt mille grands sacs de farine et vingt mille tonneaux d'huile très-pure. Salomon et Hiram firent alliance, et demeurèrent toujours en paix et en bonnes relations d'amitié.

Petit-Louis. Il me semble que le roi Hiram ne devait pas être bien nourri avec de la farine et de l'huile. Pour un roi c'est un peu misérable.

Grand'mère. Il avait certainement d'autres aliments; la farine était seulement pour faire le pain nécessaire à la maison d'Hiram, et l'huile pour les pâtisseries qu'on pétrissait dans ce temps avec de l'huile au lieu de beurre.

Le roi Salomon fit choisir, dans son royaume, *trente mille* bons ouvriers. Il en envoyait au Liban *dix mille* tous les mois, et on ramenait les dix mille qui y avaient déjà travaillé pendant un mois; de cette façon les ouvriers ne restaient pas longtemps séparés de leurs familles; ils passaient au Liban quatre mois par an en quatre saisons différentes.

Salomon avait en outre *soixante-dix mille* ouvriers moins habiles, pour porter les fardeaux et les matériaux nécessaires à la construction du temple ; ensuite, *quatre-vingt mille* maçons et tailleurs en pierres, et *trois mille trois cents* surveillants ou chefs qui dirigeaient les travaux.

Marie-Thérèse. Quelle quantité de monde ! tout cela pour bâtir un seul temple !

Grand'mère. Oui, mais ce temple devait être le plus beau, le plus magnifique, le plus riche du monde entier ; c'était le temple du vrai Dieu, et Salomon voulait que tout y fût d'une beauté merveilleuse ; les pierres mêmes devaient être en marbres les plus précieux qu'on apportait tout taillés, tout polis, de sorte qu'il n'y avait plus qu'à placer les pierres les unes sur les autres, et qu'on n'était importuné par aucun bruit de marteaux ni autres outils.

On commença à bâtir le temple quatre cent quatre-vingts ans après la sortie d'Égypte du peuple d'Israël, la quatrième année du règne de Salomon.

Le sanctuaire de ce temple avait quarante mètres de longueur, environ quinze mètres de largeur et vingt mètres de hauteur. Le vestibule, ou première entrée, avait quinze mètres de longueur.

Jacques. Je ne trouve pas que ce soit très-grand pour un si beau temple.

Grand'mère. Mais ce n'était que le sanctuaire, le saint des saints ; il y avait ensuite les salles du temple qui étaient immenses. Tout autour du sanctuaire on bâtit, jusqu'à la hauteur des fenêtres, des galeries et des salles pour le service du temple et pour les diverses réunions et cérémonies.

Le sanctuaire était tout entier recouvert intérieurement et extérieurement de lames ou feuilles d'or, rattachées avec des clous d'or. La charpente et la menuiserie étaient en bois de cèdre. Tout l'autel était recouvert d'or le plus pur.

Dans une des salles, qu'on appelait l'*Oracle*, qui était avant le sanctuaire, et qui formait une partie du temple intérieur, Salomon fit faire deux immenses chérubins en or ; ils avaient les ailes étendues ; ils touchaient le mur par le bout d'une de leurs ailes, et ils se touchaient du bout de l'autre aile.

Paul. Mais alors on ne pouvait pas passer ?

Grand'mère. Pourquoi cela ?

Paul. Parce qu'ils bouchaient le passage avec leurs ailes.

Grand'mère. Pas du tout; ils étaient placés très-haut, et on pouvait passer dessous.

Salomon fit faire aussi une quantité considérable de chérubins et d'ornements sculptés pour les autres parties du temple; tout était en or ou recouvert de plaques d'or, au dehors comme au dedans; les portes, les pavés même sur lesquels on marchait étaient en or.

Henriette. Grand'mère, tout cela était certainement magnifique, mais il me semble que ce ne devait pas être joli.

Henri. Comment, pas joli ? Tout cet or qui brillait partout devait être charmant, surtout au soleil.

Henriette. Non, pas charmant; magnifique, superbe, brillant, oui; mais joli, non.

Henri. Mais qu'appelles-tu donc joli ?

Henriette. J'appelle joli, ce qui est agréable, ce qui plaît à regarder. Et vous, Grand'mère, est-ce que vous ne trouvez pas cela ?

Grand'mère. Je trouve, chère enfant, que tu as raison en général; mais pour le temple de Jérusalem Salomon n'avait pas cherché à faire une chose jolie, mais d'une magnificence merveilleuse, pour faire honneur à Dieu, pour exciter le respect et l'adoration de ceux qui venaient prier dans le temple, pour y attirer du monde, afin que le Seigneur fût plus honoré et visité dans sa demeure. Et puis l'or a toujours été le symbole, c'est-à-dire la figure, de ce qu'il y a de meilleur, c'est-à-dire l'amour. L'argent, à cause de sa blancheur, est le symbole de l'innocence.

CXLII

MER D'AIRAIN

(899 ans avant J.-C.)

Il serait trop long de vous détailler toutes les beautés de ce temple. Salomon mit sept ans à le construire : lorsqu'il fut achevé, il y fit placer les vases, les bassins, les siéges, les chandeliers et autres objets nécessaires pour le culte du Seigneur et dont la magnificence égalait celle de la construction. Entre autres choses merveilleuses, il fit poser, dans une salle destinée aux ablutions, un bassin en airain.....

GASTON. Qu'est-ce que c'est, l'*airain?*

GRAND'MÈRE. L'airain est un métal en cuivre, plomb et zinc mélangés, dont on fait maintenant des cloches et autres choses communes, mais qui, dans ce temps-là, était un métal précieux et très-coûteux, parce qu'on mêlait au cuivre de l'or et de l'argent ; les peuples anciens employaient l'airain pour leurs belles statues, leurs vases précieux et même pour les bijoux. Salomon fit faire, pour les ablutions, un bassin en airain d'une telle grandeur qu'on l'appela la *mer d'airain*. Elle contenait trois mille tonneaux d'eau; elle était posée sur douze bœufs d'airain, de grandeur naturelle ; leurs têtes étaient en face des spectateurs, et leurs croupes étaient sous le bassin. Autour de cette mer et contre les murs, étaient douze autres bassins pour laver les victimes des sacrifices; ils étaient si grands, qu'on pouvait y plonger un bœuf tout entier.

PETIT-LOUIS. Mais comment faisait-on pour obliger le bœuf à y entrer?

GRAND'MÈRE. On ne les lavait pas vivant; on commençait par les égorger, et puis on les lavait, et on les dépeçait, pour les placer plus facilement sur le feu des autels.

Quand vous serez plus grands, vous pourrez lire, dans le livre appelé PARALIPOMÈNES, le détail de toutes les beautés et de toutes les richesses du temple de Salomon.

LOUIS. Pourquoi ne le dites-vous pas tout de suite, Grand'mè re-

GRAND'MÈRE. Parce que ce serait trop long et que cela finirait par vous ennuyer. Nous allons continuer le règne de Salomon.

CXLIII

SALOMON BATIT SON PALAIS

LE TEMPLE DU SEIGNEUR EST CONSACRÉ

(890 ans avant J.-C.)

Après avoir fini la maison du Seigneur, le roi Salomon pensa à lui-même. Il avait habité jusque-là le palais de David, qu'il ne trouvait plus assez grand, ni assez beau. Il commença donc à se faire bâtir un superbe palais. Il fit faire des salles immenses toutes revêtues de bois de cèdre, et des galeries avec des colonnes de bois de cèdre; la plus grande galerie avait quarante-cinq colonnes. La galerie du *Trône* était plus grande et plus belle encore; il fit couler et ciseler des bronzes magnifiques, par le plus habile



Héliogravure DURAND.

Résurrection du fils de la veuve.

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS

ouvrier de la ville de Tyr, qu'il fit venir exprès à Jérusalem.

Ensuite il fit bâtir près du sien un autre palais pour sa femme, la fille de Pharaon, et ils demeuraient tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre.

J'ai oublié de vous dire que, lorsque le temple fut terminé, il fit transporter dans le sanctuaire l'Arche d'alliance. Elle était portée et entourée par tous les prêtres. Salomon et le grand prêtre marchaient devant, et tous les trois pas on immolait des bœufs, des brebis choisis parmi les plus beaux troupeaux d'Israël. Des centaines de mille hommes suivaient l'Arche. Elle fut apportée dans le sanctuaire du temple, le Saint des saints, et déposée sur une table d'or massif, sous les ailes des deux grands chérubins d'or.

Les prêtres fermèrent le sanctuaire ; aussitôt la nuée qui enveloppait le Seigneur remplit tout le temple. Les prêtres ne purent plus y rester, car la gloire du Seigneur les aveuglait.

Alors Salomon, se tournant vers le peuple, lui souhaita les bénédictions du ciel au nom du Seigneur, et il fit un cantique magnifique, mais trop long pour que je vous le redise.

Après avoir proclamé la gloire de Dieu, et avoir répété au peuple les promesses du Seigneur, et les devoirs des hommes envers leur Créateur, leur Sauveur, leur protecteur, le roi, aidé des prêtres, égorgea et immola au Seigneur vingt-deux mille bœufs et cent vingt mille brebis.

Jacques. Mais cela paraît impossible, grand'mère. Comment en une seule journée pouvait-on tuer, dépecer et brûler tant d'animaux ?

Grand'mère. Mais, cher petit, pense qu'il y avait plus de vingt mille prêtres et deux fois autant de Lévites ; chacun avait trois ou quatre victimes au plus à immoler, et les autels avaient été préparés d'avance avec tout ce qu'il fallait pour les sacrifices.

Valentine. Mon Dieu, quel horrible carnage ! Quels cris,

quels beuglements on devait entendre! Je n'aurais pas voulu assister à une pareille fête.

Grand'mère. Il est certain que, pour nous, cette fête eût été un affreux spectacle et que cela ne ressemblait guère à nos Fêtes-Dieu et à nos belles premières Communions; mais, dans ces temps-là, la vue du sang n'inspirait pas la même répugnance. Le roi Salomon fit durer la fête pendant sept jours; tout le peuple fut nourri avec les viandes des victimes.

Armand. La viande devait être bien dure, si fraîchement tuée.

Henriette. Que tu es bête avec tes réflexions!

Armand. Écoute donc! je pense à tous ces pauvres gens, éreintés, affamés. Ils me font de la peine.

Grand'mère. Console-toi, mon enfant; ces pauvres gens, comme tu les appelles, étaient enchantés; ils n'étaient pas aussi délicats que nous; ils étaient habitués à manger la viande toute fraîche; d'ailleurs, on leur faisait aussi des distributions de pain, de galettes, de gâteaux, de miel, de fruits, de vin, et s'ils restaient, c'est qu'ils le voulaient bien.

Le huitième jour, Salomon congédia tout le monde, et chacun retourna chez soi, très-content et prêt à recommencer.

CXLIV

RICHESSE DE SALOMON

(986 ans avant J.-C.)

Le roi Salomon avait mis vingt ans à bâtir le temple du Seigneur, et ses deux palais pour lui-même et pour sa femme.

Quand l'Arche d'alliance fut déposée dans le Temple et que les fêtes furent terminées, le Seigneur apparut à Salomon et lui dit :

« J'ai exaucé tes prières ; j'ai béni tes travaux ; j'ai sanctifié la maison que tu m'as bâtie, pour y établir mon nom à jamais ; mes yeux et mon cœur y seront toujours attentifs.

« Si tu me demeures fidèle comme l'a été ton père, si tu fais ce que je t'ai commandé, si tu gardes ma foi, si tu observes mes commandements, j'établirai à jamais ton trône et ton règne sur Israël, selon que je l'ai promis à David ton père.

« Mais, si tu te détournes de moi, toi et tes enfants, si vous cessez de suivre et de faire suivre mes préceptes et les cérémonies que je t'ai prescrites, si vous servez et adorez les dieux étrangers, j'exterminerai les Israélites de la terre que je leur ai donnée, je rejetterai ce temple que j'ai consacré à mon nom, et le nom d'Israël deviendra la fable et la risée de tous les peuples. »

Salomon écouta les paroles du Seigneur ; il régna pendant plusieurs années sagement et pieusement. Son nom fut connu sur toute la terre ; les rois et les peuples venaient le consulter et lui apporter tous les ans des tributs volontaires. Le roi Hiram de Tyr lui apporta cent vingt talents d'or.

Louis. Combien cela faisait-il de francs ?

Grand'mère. Chaque talent d'or valait soixante mille francs de notre monnaie ; ainsi tu vois que cent vingt talents faisaient sept millions deux cent mille francs.

Outre les sommes immenses qu'on lui envoyait de tous les côtés, Salomon avait des mines d'or au pays d'Idumée sur les rivages de la mer Rouge. Il fit construire une flotte qui transportait des ouvriers : au premier voyage, ils rapportèrent à Salomon quatre cent vingt talents d'or, c'est-à-dire vingt-cinq millions deux cent mille francs.

Marie-Thérèse. Ce n'est pas beaucoup pour faire tout ce que Salomon faisait.

Grand'mère. S'il n'avait eu que cela, c'eût été trop peu certainement ; mais de tous côtés on lui apportait ou on lui envoyait de l'or, des pierreries, des bois rares, des marbres superbes, des chevaux, de riches vêtements, des étoffes de toute beauté, etc. Et puis il avait des pays entiers qu'il avait conquis et qui lui appartenaient ; des villes qu'il avait fait bâtir, des bois rares qu'il avait plantés, etc. Tout cela lui rapportait des millions et même des milliards, car, lorsque le Temple fut bâti et payé, il restait encore treize milliards dans son trésor.

CXLV

LA REINE DE SABA

(986 ans avant J.-C.)

La renommée de Salomon, de sa sagesse et de ses grandes richesses arriva jusqu'à la reine de Saba.

Armand. Qu'est-ce que c'était, la reine de Saba ?

Grand'mère. C'était la reine d'un des plus riches pays de l'Arabie ; elle était renommée par ses richesses et sa puissance. Elle entendait tellement vanter la sagesse et les trésors de Salomon, qu'elle voulut en juger par elle-même ; elle se mit donc en route avec une nombreuse suite et une multitude de chameaux chargés d'or, de pierres précieuses, d'étoffes, de broderies, de parfums les plus exquis et les plus rares.....

Jeanne. Pourquoi emportait-elle tout cela?

Grand'mère. Pour l'offrir au roi Salomon, afin de l'éblouir

par la beauté de ses présents. La reine de Saba arriva à Jérusalem ; le roi la reçut dans son palais avec toute la magnificence qu'il aimait à déployer. La reine adressa au roi Salomon plusieurs questions sur des choses obscures de la science ; Salomon lui expliqua ce que la reine croyait impossible à comprendre. Il eut avec elle plusieurs entrevues, dans lesquelles la reine admira la sagesse, la science et l'esprit du roi. Elle en fut tellement surprise et enchantée, qu'elle en était comme hors d'elle-même.

Elle admira aussi le temple, les palais du roi, les mets de sa table, le nombre et l'ordre de ses serviteurs, la magnificence de leurs habits, les holocaustes qu'il offrait au Seigneur.

Elle lui dit avant de le quitter : « Ce qu'on m'avait raconté dans mon royaume de vos entretiens et de votre sagesse est véritable. Je n'ai pas cru néanmoins ce qu'on m'en disait, jusqu'à ce que je sois venue, et que j'aie vu de mes propres yeux et entendu de mes oreilles. Et j'ai reconnu qu'on ne m'avait pas dit la moitié de ce qui est. Votre sagesse et votre conduite passent tout ce que la renommée m'en avait appris.

« Heureux ceux qui sont à vous ! heureux vos serviteurs qui jouissent toujours de votre présence, et qui profitent toujours de votre sagesse ! »

La reine lui dit encore plusieurs choses pour lui exprimer son admiration. Elle lui offrit ensuite les présents qu'elle avait apportés : cent vingt talents d'or, une quantité infinie des parfums les plus exquis, tels qu'on n'en apporta jamais depuis à Jérusalem, et des pierres précieuses d'une beauté remarquable. Sa flotte avait aussi apporté une quantité considérable des bois les plus rares.

Le roi Salomon, de son côté, donna à la reine tout ce qu'elle semblait désirer et ce qu'elle lui demanda, outre les présents qu'il lui fit de lui-même, et qui étaient d'une magnificence royale digne d'un si grand prince. Après quoi la reine de Saba s'en retourna dans son royaume avec ses serviteurs et sa nombreuse suite.

L'or que l'on apportait tous les ans à Salomon était de six cent soixante talents, c'est-à-dire trois cent quatre-vingt-seize millions. Il avait de plus les impôts que lui payaient ses sujets et les pays conquis, et tous les tributs des rois arabes et des peuples qui lui étaient assujettis.

Paul. Combien cela lui faisait-il par an?

Grand'mère. Cela lui faisait des milliards et des milliards, plus qu'on ne peut compter, et bien plus que ne possède actuellement aucun roi de la terre. Aussi faisait-il des dépenses énormes; il rebâtit des villes entières, entre autres la ville de Palmyre dans le désert, connue par ses magnificences; il fortifia toutes les villes de son royaume, et les fournit de chariots, de chevaux, de tout ce qui peut contribuer à l'agrément d'une ville.

Il se fit faire un trône en ivoire, avec six marches pour y monter, tout revêtu d'or; deux lions de grandeur naturelle, en ivoire, servaient d'appui pour les bras. Douze lions étaient posés sur les marches du trône, six de chaque côté. Il ne s'était jamais rien fait de si beau dans aucun pays du monde.

Tous les vases dont se servait Salomon étaient d'or pur, ainsi que toute sa vaisselle; partout enfin c'était une magnificence sans pareille.

CXLVI

SALOMON ÉPOUSE DES FEMMES ÉTRANGÈRES

ELLES LUI FONT ADORER LES FAUX DIEUX — IL MEURT

(980 ans avant J.-C.)

Malheureusement pour Salomon, tant de prospérités et de richesses lui tournèrent la tête.

GASTON. Comment ! le visage était tourné du côté de la nuque ?

GRAND'MÈRE, *riant*. Non, mon cher petit. Ce qu'on appelle avoir la tête tournée, c'est perdre pour ainsi dire la raison ; c'est ne plus agir sagement. Ainsi Salomon, se voyant si riche, si puissant, perdit sa sagesse, quoiqu'il eût déjà cinquante ans. Non content de tout ce qu'il possédait, de l'admiration qu'on lui témoignait, il voulut encore avoir à sa cour les plus belles femmes des pays de Moab, d'Ammon, d'Idumée, de Sidon, etc., qui étaient des pays idolâtres. Il les attira en leur promettant de grandes richesses. Il en épousa plusieurs, ainsi que le permettait la loi de Moïse, et il se laissa entraîner par elles, d'abord à leur permettre le culte des faux dieux; ensuite, pour les contenter, à adorer lui-même ces idoles ; enfin, à leur bâtir plusieurs temples, où le peuple allait adorer *Chamos*, idole des Moabites, et *Moloch*, idole des Ammonites.

Il finit par avoir sept cents femmes qui étaient reines comme la fille de Pharaon, et trois cents qui restèrent dans une condition inférieure.

Françoise. Quelle quantité de femmes !

Marie-Thérèse. Et comme elles devaient être jalouses les unes des autres ! et comme elles devaient se disputer, crier, se battre même !

Grand'mère. Aussi je ne crois pas que Salomon ait été heureux dans sa vie intérieure. Le Seigneur fut très-irrité de la conduite du roi, auquel il avait donné la sagesse, et qui avait recueilli une si belle renommée grâce à cette sagesse.

Le Seigneur lui apparut, lui reprocha vivement la vie qu'il menait, le culte qu'il laissait rendre et qu'il rendait lui-même aux faux dieux, et les temples qu'il avait eu l'indignité de leur construire. Il lui annonça la fin de la gloire de son nom, qu'après lui son royaume serait partagé, que son fils Roboam n'aurait plus qu'une seule tribu, celle de Juda, qu'il voulait bien lui laisser en considération de son grand-père David, mais que les autres tribus se révolteraient, et auraient pour roi Jéroboam ; que cette séparation du royaume d'Israël ne se ferait que sous le règne de son fils Roboam, en considération de David, qui était resté fidèle au culte du vrai Dieu.

Cet avertissement du Seigneur ne changea pas les sentiments du pauvre Salomon ; il continua sa même vie déréglée, sacrifiant aux idoles adorées par les femmes étrangères. Le reste du règne de Salomon fut paisible, mais sans gloire. Ce roi, si honoré et si sage pendant les trente premières années de son règne, ne connut plus la justice ni le sagesse, les dix dernières années. Il mourut à l'âge de soixante ans, après en avoir régné quarante.

CXLVII

RÈGNE DE ROBOAM — RÉVOLTE DES DIX TRIBUS

(870 ans avant J.-C.)

Aussitôt que Roboam fut monté sur le trône de Salomon.....

Paul. C'est sur le beau trône d'ivoire qu'il monta ?

Grand'mère. Je pense qu'il y monta, mais, quand je dis qu'il monta sur le trône, cela veut dire qu'il régna, qu'il fut roi à la place de Salomon.

Aussitôt donc qu'il fut roi, il alla à Sichem, pour se faire proclamer par le peuple. Les dix tribus d'Israël lui envoyèrent une députation dont le chef fut Jéroboam, un des serviteurs les favorisés par Salomon. Jéroboam représenta au roi Roboam que le peuple était mécontent des sommes énormes que leur faisait payer tous les ans le roi Salomon, qu'ils ne pouvaient continuer des payements aussi considérables, et qu'ils demandaient au nouveau roi de les diminuer.

Roboam leur dit qu'il leur répondrait dans trois jours, après avoir consulté les vieillards qui formaient le conseil de son père. Les envoyés se retirèrent respectueusement, et Roboam appela les vieillards pour les consulter.

« Quelle réponse, dit-il, me conseillez-vous de rendre au peuple d'Israël ? »

Les vieillards répondîrent : « Si vous écoutez maintenant ce peuple, et si vous lui accordez sa demande en lui parlant avec douceur, il s'attachera à vous pour toujours. »

Mais Roboam, ne trouvant pas bon ce conseil des vieillards, appela auprès de lui les jeunes gens avec lesquels il avait été élevé et leur dit : « Quelle réponse faut-il que je fasse à ces envoyés qui me demandent un adoucissement au joug que leur a imposé mon père? »

Les jeunes gens répondirent : « Vous leur parlerez en ces termes : Le plus petit de mes doigts est plus fort que n'était le dos de mon père. Mon père, dites-vous, vous a imposé un joug trop pesant, et moi je le rendrai encore plus pesant. Mon père vous a battus avec des verges, et moi je vous châtierai avec des verges de fer. »

Jacques. J'espère que Roboam n'a pas suivi le conseil méchant de ces petits sots.

Grand'mère. Si Roboam avait eu un peu de la sagesse de son père, il ne l'aurait pas suivi; mais il était orgueilleux, il aimait le luxe et les richesses; et, quand Jéroboam revint avec les envoyés des dix tribus, le roi leur répéta les paroles de ses jeunes courtisans.

Le peuple, voyant que le roi n'avait pas écouté sa juste demande, en fut irrité; les dix tribus résolurent de ne plus servir Roboam, de ne plus lui obéir, et de former un royaume séparé en nommant Jéroboam pour les gouverner.

Roboam avait nommé Adoram, un de ses jeunes courtisans, surintendant des tributs. Il l'envoya pour se faire payer par toutes les tribus les sommes énormes qu'il demandait. Le peuple se mit en colère; il lapida Adoram, qui mourut. Roboam était encore à Sichem; il monta aussitôt dans son char, et s'enfuit à Jérusalem, car les tribus de Juda et de Benjamin lui étaient restées fidèles.

Louis. Voilà ce que c'est que d'avoir écouté les mauvais conseils de ces jeunes imbéciles! Il mériterait de perdre encore les deux tribus qui lui sont restées.

Grand'mère. Le bon Dieu voulut qu'elles lui restassent à cause

de David, dont la famille devait se continuer en Judée jusqu'à la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui devait naître de la famille de David.

Jéroboam ayant accepté la couronne que lui offrait Israël, les dix tribus formèrent un royaume séparé de celui de Juda. Roboam rassembla une armée de cent quatre-vingt mille hommes, et voulut faire la guerre à Jéroboam ; mais le Seigneur l'en empêcha en lui envoyant dire par un saint homme que c'était par l'effet de sa volonté que les dix tribus s'étaient séparées de Juda, et qu'il fallait laisser chacun s'en retourner chez soi. Roboam obéit, et renvoya son armée.

CXLVIII

JÉROBOAM ÉTABLIT LE CULTE DU VEAU D'OR

(869 ans avant J.-C.)

Jéroboam ne resta pas longtemps fidèle à la loi du Seigneur. Il se dit : « Si le peuple continue à aller adorer le Seigneur au temple de Jérusalem, le cœur de ce peuple reviendra à Roboam, petit-fils de David. Ils le reconnaîtront pour leur roi ; ils me chasseront et me tueront. »

Après avoir bien pensé au moyen de prévenir ce malheur, voici ce qu'il fit. Il fit faire deux veaux d'or. Puis il rassembla le peuple et dit :

« A l'avenir, n'allez plus au temple de Jérusalem. Voici vos dieux, ceux qui vous ont tirés d'Égypte. »

Et il fit placer les veaux sur des autels, l'un à Béthel, et l'autre à Dan.

Valentine. Et le peuple a été assez bête pour le croire ?

Grand'mère. Oui, ou du moins il a eu l'air de le croire, car il avait perdu la foi au Seigneur. Ils trouvaient plus commode d'adorer des idoles qui se trouvaient chez eux, près d'eux, que d'aller jusqu'à Jérusalem, qui était devenu pour eux un pays ennemi.

Le peuple d'Israël devint ainsi adorateur des faux dieux, c'est-à-dire du démon, ennemi du Seigneur.

Un jour, Jéroboam, étant à Béthel, offrait de l'encens et des sacrifices au veau d'or; un prophète envoyé par Dieu arriva près de lui et s'écria : « Autel, autel, voici ce que dit le Seigneur : Il naîtra de la maison de David un fils qui s'appellera Josias. Il immolera sur toi les prêtres qui t'encensent maintenant, et brûlera sur toi les os des impies. Et voici ce qui fera connaître que c'est le Seigneur qui parle par ma bouche. L'autel va se briser tout à l'heure, et la cendre qui est dessus se répandra par terre. »

Le roi Jéroboam, entendant ces paroles, se mit en colère, il étendit la main et s'écria : « Qu'on l'arrête ! » Au même moment, sa main se sécha, et il ne put plus la retirer à lui.

Aussitôt l'autel se rompit en deux ; et la cendre qui était dessus se répandit par terre, selon que l'avait prédit l'homme de Dieu.

Le roi effrayé lui dit : « Homme de Dieu, offre tes prières au Seigneur pour qu'il me rende l'usage de ma main. » Le prophète pria, et le roi put retirer sa main desséchée, qui devint comme elle était auparavant.

Le roi lui dit : « Venez dîner avec moi dans mon palais ; je vous ferai des présents. »

Le prophète lui répondit : « Quand tu me donnerais la moitié de ton palais, je n'irais pas chez toi, je ne mangerai pas une bouchée de pain, je ne boirai pas une goutte d'eau en ce lieu-ci, car le Seigneur me l'a défendu. »

L'homme de Dieu s'en alla pour retournez chez lui ; mais il

rencontra un faux prophète qui lui persuada qu'étant lui-même homme de Dieu, ils pouvaient boire et manger ensemble.

Le vrai prophète le crut; il but et mangea, car il avait soif et faim. Mais quand il partit, il avait à peine marché quelques instants, qu'il rencontra un lion qui se jeta sur lui et l'étrangla.

ARMAND. Pauvre homme ! Il n'était pourtant pas bien coupable !

GRAND'MÈRE. Il était coupable d'avoir cru légèrement un homme qui l'engageait à désobéir à Dieu, un homme qui lui était inconnu et dont il aurait dû se méfier, précisément parce qu'il le poussait à la désobéissance. C'est comme cela qu'il faut fermer l'oreille aux conseils des gens qui ne sont pas chrétiens et qui ne se conduisent pas bien, quand même ils vous diraient de belles paroles. Il faut avant tout obéir au bon Dieu et à son Église.

CXLIX

MORT DE JÉROBOAM

(850 ans avant J.-C.)

Jéroboam ne changea rien à sa vie déréglée et impie ; il continua à irriter le Seigneur et à adorer les idoles abominables qui représentaient les démons.

Un jour, son fils, le petit ABIA, tomba malade ; Jéroboam aimait beaucoup cet enfant. Il appela sa femme et lui dit : « Déguise-toi, pour qu'on ne sache pas que tu es la femme de Jéroboam, et qu'on ne craigne pas de te dire toute la vérité. Va trouver le prophète ABIAS ; prends avec toi dix pains, un tourteau et un vase plein de miel, et donne-les-lui. »

Françoise. Qu'est-ce que c'est qu'un tourteau?

Grand'mère. Un tourteau est une espèce de gâteau que les Juifs faisaient avec des graines ou des fruits secs, comme amandes, noix, noisettes, olives, qu'on écrasait et dont on tirait toute l'huile ; ils mélangeaient la pâte des graines ou des fruits, avec du miel, de la cannelle et autres épices, et ils en formaient des gâteaux dont ils étaient très-friands.

Abias était aveugle. Le Seigneur lui dit : « La femme de Jéroboam va venir te consulter pour son fils qui est malade. Tu lui diras telle et telle chose. »

Armand. Mais quelles choses?

Grand'mère. Tu le sauras tout à l'heure, quand Abias aura parlé. Quand la femme de Jéroboam entra, et qu'elle eut dit à la porte quelques mots, comme si elle était une femme du peuple, Abias lui dit :

« Entrez, femme de Jéroboam. Pourquoi faites-vous semblant d'être autre chose que ce que vous êtes? J'ai à vous dire de fâcheuses nouvelles.

« Jéroboam a offensé le Seigneur plus que ne l'avait offensé jusqu'ici aucun des rois d'Israël ; il a corrompu tout le peuple en lui faisant adorer des idoles qui sont les images du démon. C'est pourquoi je ferai périr Jéroboam, toute sa maison, et jusqu'aux animaux de sa maison ; et je la balayerai comme on a coutume de balayer le fumier.

« Ceux de la maison de Jéroboam qui mourront dans la ville seront mangés par les chiens, et ceux qui mourront dans la campagne seront dévorés par les oiseaux de proie.

« Allez-vous-en, retournez dans votre maison, et aussitôt que vous y aurez mis le pied, votre enfant mourra. Tout Israël le pleurera et l'ensevelira ; c'est le seul de la maison de Jéroboam qui sera mis dans un tombeau, parce que c'est le seul qui ait eu quelque chose d'agréable au Seigneur et qui soit resté pur. »

Après quelques autres prophéties au sujet de la dispersion des

tribus d'Israël, le prophète Abias dit à la femme de Jéroboam : « Allez, retournez chez vous. »

Henriette. Pauvre femme! elle devait être désolée en retournant chez elle, d'autant plus qu'elle était sûre de trouver son enfant mort.

Grand'mère. Oui, mais elle aussi adorait les idoles; elle s'était laissée corrompre par son mari, de sorte qu'elle aussi méritait d'être punie. En effet, comme le lui avait dit le prophète, aussitôt qu'elle eut mis le pied dans sa maison, le petit Abia mourut.

Jéroboam continua à faire des guerres au dehors, à corrompre le peuple, et à mener lui-même une vie criminelle avec toute sa maison; il mourut après un règne de vingt-deux ans, laissant le trône à son fils Nadab.

CL

MORT DE ROBOAM — SES SUCCESSEURS

(Même année, 850 ans avant J.-C.)

Pendant ce temps, Roboam régnait sur Juda; il avait quarante et un ans quand il commença à régner, et il régna dix-sept ans à Jérusalem.

La tribu de Juda se laissa aussi entraîner au culte des idoles; ils élevèrent des statues, des autels sur les collines, dans les bois, et ils devinrent aussi coupables, aussi infâmes que ces peuples anciens que le Seigneur avait fait détruire quand les Juifs entrèrent dans la terre promise.

La cinquième année du règne de Roboam, ils reçurent la punition de leur abominable vie. Sésac, roi d'Égypte, vint à Jérusalem avec son armée ; il pilla tout, prit toutes les richesses qu'avait amassées Salomon, celles même du temple, et saccagea toute la ville, après quoi il se retira. Quand Roboam rentra dans Jérusalem saccagée, il fut obligé de remplacer l'or par l'airain. Il continua à faire la guerre au royaume d'Israël, et mourut à l'âge de cinquante-huit ans, après un règne de dix-sept ans. Son fils Abiam lui succéda ; ce fut un roi impie, et qui ne régna que peu de temps ; après lui son fils Asa fut protégé du Seigneur à cause de sa grande piété ; il lui donna la victoire sur Baasa, roi d'Israël qui avait tué Nadab, fils de Jéroboam : ce Baasa était un roi impie ; il régna vingt-quatre ans, après avoir exterminé tout ce qui restait de la famille de Jéroboam, comme l'avait prédit le prophète Abias. Son fils Ela ne régna que deux ans et fut tué par Zambri, son serviteur, qui massacra toute la famille de Baasa, sans épargner les femmes et les enfants. Zambri, après sept jours de règne dans la ville de Thersa, y fut assiégé par Amri, général de l'armée d'Israël. Zambri, voyant que la ville allait être prise, entra dans le palais, y mit le feu et se brûla avec sa famille et toute la maison royale. Le peuple proclama Amri, roi d'Israël. Il régna douze ans, et fut aussi impie et aussi mauvais que les rois qui l'avaient précédé. Son fils Achad lui succéda la trente-huitième année du règne d'Asa, roi de Juda et petit-fils de Roboam.

CLI

ACHAB ET JÉZABEL — LE PROPHÈTE ÉLIE

(812 ans avant J.-C.)

Achab surpassa en impiété tous ses prédécesseurs. Il régna à Samarie, ville bâtie par Amri ; il épousa Jézabel, fille du roi des Sidoniens. Il bâtit un temple à Baal, dieu des Sidoniens, et l'adora publiquement ; enfin il commit crime sur crime, ainsi que sa femme Jézabel.

Le Seigneur, voulant punir Achab et Jézabel de leurs crimes et de leur impiété, et aussi tout le peuple d'Israël, qui offensait tous les jours le vrai Dieu par son idolâtrie et ses abominations, leur envoya un grand et saint prophète nommé Élie.

« Vive le Seigneur Dieu devant lequel je suis présentement, dit Élie à Achab devant tout le peuple ; le Seigneur vous fait dire qu'il ne tombera, pendant des années, ni rosée ni pluie, que selon les paroles qui tomberont de ma bouche. »

Ensuite le Seigneur dit à Élie : « Retire-toi d'ici ; marche vers l'orient, cache-toi sur le bord du torrent de Carith, qui est vis-à-vis du Jourdain. Tu boiras là l'eau du torrent. J'ai commandé aux corbeaux de te nourrir en ce lieu. »

Françoise. Comment les corbeaux pouvaient-ils nourrir Élie? ils ne savent pas faire la cuisine.

Grand'mère. Tu vas voir comment, sans savoir faire la cuisine, ils purent nourrir le prophète aimé de Dieu.

Élie partit sur l'ordre du Seigneur, sans écouter les imprécations d'Achab et de Jézabel ; il alla demeurer au bord du torrent, comme le lui avait commandé le Seigneur. Tous les matins et tous les soirs les corbeaux lui apportaient du pain et de la viande.

Gaston. Dans quoi l'apportaient-ils ?

Grand'mère. Tout simplement dans leurs becs.

Paul. Cela ne devait pas être très-propre ; les corbeaux qui mangent des viandes pourries, des ordures ; leur bec devait sentir mauvais.

Grand'mère, *souriant.* Quelle idée ! Tu penses bien que ces corbeaux choisis par le Seigneur pour nourrir son fidèle serviteur étaient purifiés de toute souillure et apportaient une nourriture fraîche et agréable.

Petit-Louis. Mais ce pauvre Élie mangeait donc la viande crue ?

Grand'mère. Pourquoi cela ? Il avait du bois pour faire du feu, et il pouvait faire cuire sa viande.

Gaston. Dans quoi ? il n'avait pas de casseroles.

Louis. Mais tu sais bien que les Juifs faisaient cuire les viandes des holocaustes sur les pierres des autels.

Gaston. Mais Élie n'avait pas d'autel ?

Grand'mère. Mais il avait des pierres tout le long du torrent ; et il pouvait chauffer ces pierres dans le feu et mettre sa viande dessus.

Soyez tranquilles, chers enfants, sur la nourriture que prenait Élie ; puisque le bon Dieu faisait le miracle de la lui faire apporter matin et soir par des corbeaux, il pouvait bien la faire apporter toute cuite et par des corbeaux très-propres.

CLII

LA VEUVE DE SAREPTA

(805 ans avant J.-C.)

Quelque temps après, le torrent commença à se dessécher, parce qu'il ne tombait ni pluie ni rosée du ciel. Alors le Seigneur dit à Élie :

« Va à Sarepta, qui est une ville des Sidoniens ; j'ai commandé à une femme veuve de te nourrir. » Obéissant comme un enfant, Élie partit aussitôt pour Sarepta ; à l'entrée de la ville, il vit une femme qui ramassait du bois. Il s'approcha d'elle, et, apprenant qu'elle était veuve, il lui dit : « Donnez-moi un peu d'eau dans un vase, que je boive. » Pendant que la femme allait lui en chercher, il lui cria : « Apportez-moi aussi, je vous prie, un peu de pain. »

Elle lui répondit : « Je n'ai pas de pain ; j'ai seulement dans un pot autant de farine qu'il en peut tenir dans le creux de la main, et un peu d'huile dans un petit vase. Je viens ramasser ici du bois pour apprêter à manger à moi et à mon fils, afin que nous mangions et que nous mourions ensuite. »

Élie lui dit : « Ne craignez point. Faites comme vous avez dit ; mais faites pour moi auparavant de ce petit reste de farine un petit pain cuit sous la cendre et apportez-le-moi. Après cela vous en ferez pour vous et pour votre fils.

« Car voici ce qu'a dit le Seigneur [Dieu d'Israël : La farine qui est dans ce pot ne manquera point, l'huile qui est dans ce

vase ne diminuera pas, jusqu'au jour auquel le Seigneur fera tomber la pluie sur la terre. »

Cette femme s'en alla donc et fit ce qu'Élie lui avait dit. Élie mangea, et elle aussi avec toute sa maison. Et, depuis ce jour, la farine du petit pot ne diminua pas, l'huile du petit vase ne manqua pas, selon que le Seigneur l'avait prédit par Élie.

CLIII

ÉLIE RESSUSCITE L'ENFANT DE LA VEUVE DE SAREPTA

(Même année, 805 ans avant J.-C.)

Il arriva ensuite que le fils de cette femme tomba malade d'un mal si violent, qu'il rendit le dernier soupir.

Cette femme dit à Élie : « Qu'y a-t-il entre vous et moi, homme de Dieu ? Êtes-vous venu chez moi pour me punir de mes péchés et pour faire mourir mon fils ? »

Élie lui dit : « Donnez-moi votre fils. » Et, l'ayant pris dans ses bras, il le porta dans la chambre où il demeurait, et il le posa sur son lit. Il parla ensuite au Seigneur et lui dit : « Seigneur, mon Dieu, avez-vous affligé cette bonne veuve qui a soin de me nourrir jusqu'à faire mourir son fils ? »

Après cela, il se mit sur l'enfant par trois fois, en se mesurant à son petit corps, et il pria le Seigneur, en lui disant : « Seigneur, mon Dieu, faites que l'âme de cet enfant rentre dans son corps. »

Le Seigneur exauça la prière d'Élie ; l'âme de l'enfant rentra

dans son corps et il recouvra la vie. Élie, ayant pris l'enfant, le descendit de sa chambre et le porta dans le bas de la maison ; il le remit dans les bras de sa mère et lui dit : « Voilà votre fils plein de vie. »

La femme, transportée de joie, répondit à Élie en se prosternant à terre : « Je reconnais maintenant, après cette action, que vous êtes vraiment l'homme de Dieu et que la parole du Seigneur est véritable dans votre bouche. »

Henriette. J'espère que cette femme est restée toujours reconnaissante envers le Seigneur et envers Élie.

Grand'mère. Il n'y a pas de doute, puisque, avant même la venue d'Élie, elle était restée fidèle au Seigneur et avait mérité sa protection.

CLIV

ACHAB FAIT CHERCHER ÉLIE POUR FAIRE PLEUVOIR

(Même année, 805 ans avant J.-C.)

Achab avait envoyé de tous côtés chercher Élie pour faire cesser la sécheresse qui depuis trois ans faisait périr tout ce que devait produire la terre ; les hommes et les animaux périssaient en masse ; Achab craignait la révolte du peuple. Malgré leur idolâtrie, les Israélites attribuaient cette malédiction de Dieu à la persécution qu'exerçait la reine Jézabel contre les Prophètes du Seigneur ; elle les faisait rechercher de tous côtés et les faisait mettre à mort. Pourtant Abdias, intendant de la maison du roi,

resté fidèle au culte du Seigneur, avait réussi à sauver cent prophètes, c'est-à-dire cent hommes consacrés à Dieu et occupés, comme nos religieux, à prier, à célébrer les louanges divines et à prêcher la pénitence. Il en avait caché cinquante dans une vaste caverne, et cinquante dans une autre ; il les nourrissait de pain et d'eau, n'ayant pas autre chose à leur donner, à cause de la famine et de la rareté des animaux.

Armand. Pourquoi les animaux étaient-ils rares ?

Grand'mère. Parce que la plus grande partie étaient morts de faim. La sécheresse avait détruit toutes les herbes, les légumes, jusqu'aux feuilles des arbres ; on n'avait plus de quoi nourrir les bestiaux.

Achab appela son intendant Abdias, et lui dit : « Nous allons prendre des serviteurs et parcourir tout le pays. Va d'un côté, pendant que j'irai de l'autre, pour tâcher de trouver de l'herbe dans le voisinage des fontaines et des puits taris, afin que tous nos chevaux et nos mulets ne meurent pas. » Ils se partagèrent donc tout le pays et ils se séparèrent.

Lorsque Abdias fut en chemin, il vit venir à lui le prophète Élie.

Abdias se prosterna le visage contre terre et lui dit : « Est-ce vous, Élie, mon seigneur ? »

Élie répondit : « C'est moi. Va, et dis à ton maître : Voici Élie. »

Abdias répondit : « Vive le Seigneur votre Dieu ; il n'y a pas de nation ni de royaume où mon seigneur Achab ne vous ait fait chercher ; tous lui disant que vous n'y étiez pas, il a conjuré les rois et les peuples de lui découvrir où vous étiez. Personne n'a pu vous trouver. Et maintenant vous me dites : Va, dis à ton maître : Voici Élie. Quand je lui aurai dit : Voici Élie, il vous fera chercher ; on ne vous trouvera pas, parce que le Seigneur vous transportera dans quelque lieu inconnu. Achab croira que je me suis moqué de lui ; il sera furieux et il me tuera. Cependant je n'ai pas insulté le Seigneur ; je lui suis resté fidèle ; j'ai sauvé cent de ses prophètes, que Jézabel voulait faire mourir, je les ai

cachés dans les cavernes où je les nourris de pain et d'eau. Et après cela, vous me dites : Va, et dis à ton maître : Voici Élie, pour qu'il me tue. »

Élie lui répondit : « Vive le Seigneur des armées ; je me présenterai aujourd'hui devant Achab. »

Abdias alla trouver Achab et lui raconta ce qu'il avait vu. Achab vint aussitôt trouver Élie. Il lui dit : « N'êtes-vous pas celui qui trouble tout Israël ? »

Élie lui dit : « Ce n'est pas moi qui ai troublé Israël, c'est vous-même, lorsque vous avez abandonné les commandements du Seigneur et que vous avez suivi Baal.

« Pourtant, envoyez chercher les enfants d'Israël ; faites assembler le peuple sur le mont Carmel, avec les quatre cent cinquante prophètes de Baal et les quatre cent cinquante prophètes des grands bois, que Jézabel nourrit de sa table. »

Achab envoya chercher le peuple et les prophètes, et les rassembla sur le mont Carmel.

CLV

ÉLIE FAIT DESCENDRE LE FEU DU CIEL SUR LE SACRIFICE

IL FAIT TUER LES PRÊTRES DE BAAL ET FAIT CESSER LA SÉCHERESSE

(802 ans avant J.-C.)

Élie, s'approchant du peuple, lui dit : « Jusqu'à quand serez-vous comme un homme qui boite des deux côtés ? Si le Seigneur

est Dieu, adorez-le, et n'en adorez pas d'autre. Si Baal est Dieu, adorez-le. Je suis resté seul vivant de tous les prophètes du Seigneur ; au lieu que ceux de Baal sont au nombre de huit cent cinquante. Vous allez tous juger par vous-mêmes lequel est le vrai Dieu, le Seigneur ou Baal.

« Qu'on nous donne deux bœufs ; que les hommes de Baal choisissent le leur ; ils le couperont en morceaux. »

Gaston. Tout vivant ?

Grand'mère. Non, après l'avoir tué. « Ils le mettront sur du bois sans mettre du feu dessous. J'en ferai autant avec l'autre bœuf. Invoquez tous votre Dieu. Moi j'invoquerai le nom de mon Seigneur. Celui qui fera descendre le feu du ciel et verra consumer son sacrifice, sera reconnu adorateur du vrai Dieu. La proposition est-elle juste ? »

Tout le peuple répondit : « La proposition est très-juste. »

Élie donna donc ordre qu'on préparât tout pour le sacrifice.

Les prêtres de Baal, ayant tout apprêté, se mirent à crier : « Baal, exaucez-nous ! » Mais Baal ne disait mot ; personne ne leur répondait ; ils avaient beau crier, tourner autour de l'autel, le bois ne prenait pas feu.

Il était déjà midi, Élie commençait à se moquer d'eux. « Criez plus haut, disait-il, car votre divin Baal cause peut-être avec quelqu'un et ne vous entend pas ; ou bien il est en route, dans quelque hôtellerie. Il dort peut-être ; il faut le réveiller. »

Les prêtres se mirent donc à crier plus fort au point d'être enroués ; ils se firent des coupures et des piqûres aux bras et aux jambes pour attendrir Baal, et leur sang coulait partout ; mais Baal restait sourd et ne donnait aucun signe de vie.

Alors Élie dit au peuple : « Venez avec moi ; apportez-moi douze pierres pour chacune des tribus d'Israël afin de construire un autel. »

Quand les pierres furent assemblées pour former l'autel, Élie fit une rigole tout autour. Il posa le bois, mit dessus le bœuf

coupé en morceaux ; puis il fit apporter quatre grandes cruches d'eau qu'il fit répandre sur la chair et sur l'autel.

Petit-Louis. Pourquoi cela ? Le bois mouillé brûle plus difficilement.

Grand'mère. C'est précisément pour cela que le fit Élie ; il voulait rendre plus merveilleux encore l'effet du feu du ciel. Il fit répandre ainsi sur l'autel douze cruches d'eau jusqu'à ce que tout fût trempé ; les eaux coulaient autour de l'autel ; la rigole était pleine et débordait.

Alors le prophète Élie s'approcha de l'autel, et pria le Seigneur, disant : « Seigneur, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, faites voir aujourd'hui que vous êtes le Dieu d'Israël, que je suis votre serviteur et que c'est par votre ordre que je fais toutes ces choses. Exaucez-moi, Seigneur, afin que votre peuple sache que vous êtes le Seigneur Dieu. »

Au même instant le feu du ciel tomba sur l'autel, et dévora non-seulement l'holocauste et le bois, mais encore les pierres, l'eau et la poussière qui étaient dans la rigole autour de l'autel.

Tout le peuple, ayant vu ce miracle, se prosterna le front contre terre et dit : « C'est le Seigneur qui est le vrai Dieu. »

Alors Élie leur dit : « Prenez les prophètes de Baal et n'en laissez échapper aucun. » Le peuple les ayant tous saisis, Élie les mena au torrent de Cison, où il les fit mourir.

Marie-Thérèse. Pourquoi les a-t-il tués près du torrent ?

Grand'mère. Probablement pour que leur sang impur et consacré au démon ne souillât pas la ville où devait être adoré le Seigneur seul. Dans le torrent où on les précipitait après les avoir égorgés, l'eau emportait leurs dépouilles et leur sang vers la mer.

Après cette exécution, Élie dit à Achab : « Allez, mangez et buvez, car j'entends le bruit d'une grande pluie. » Achab alla boire et manger.

Henri. Une chose m'étonne ; c'est que ce roi si puissant, si cruel.

si orgueilleux, soit resté tranquille et muet devant le massacre de ses prêtres, et que depuis le commencement il ait laissé faire Élie, qu'il détestait.

Grand'mère. Parce qu'il avait peur du peuple, que la sécheresse et la famine avaient beaucoup irrité. Il n'avait ni affection, ni respect pour ces prêtres, qu'il savait être des imposteurs. Cela lui était bien égal qu'on les fît mourir ; il pouvait en avoir des centaines d'autres quand il voudrait. Il espérait aussi qu'à la suite de tout cela, Élie enverrait de la pluie, car lui-même risquait de mourir de faim et de soif avant peu.

Élie, de son côté, monta sur le haut du mont Carmel avec son serviteur. « Va, lui dit-il, et regarde du côté de la mer ; tu me diras ce que tu vois. — Je ne vois rien, » dit le serviteur. — « Retourne sept fois au même endroit, et tu me diras ce que tu vois. » — A la septième fois, le serviteur dit : « Je vois un petit nuage qui s'élève de la mer. — Va dire à Achab qu'il rentre bien vite dans sa ville de Jezrahel, parce qu'il va tomber une grande pluie. » Élie, inspiré par le Seigneur, alla lui-même vers Achab, qui monta dans son char. Et Élie courut devant lui jusqu'à Jezrahel.

Jacques. Comment un grand prophète comme Élie court-il comme un coureur devant le char de ce méchant roi ?

Grand'mère. Cela paraît en effet surprenant ; la sainte Écriture ne l'explique pas ; elle dit seulement que *la main du Seigneur fut sur Élie ; et, s'étant ceint les reins, il courait devant Achab jusqu'à ce qu'il vînt à Jezrahel.*

CLVI

JÉZABEL VEUT VENGER SES PRÊTRES

ÉLISÉE PROPHÈTE

(Même année, 802 ans avant J.-C.)

La détestable Jézabel, ayant appris par Achab tout ce que venait de faire le prophète Élie, et le massacre de tous ses prêtres, entra dans une colère effroyable, et envoya dire à Élie que, dès le lendemain, elle s'emparerait de lui, et le traiterait comme il avait traité ses prophètes à elle.

Élie, effrayé de cette menace, s'enfuit aussitôt dans le désert. Après avoir marché longtemps, il se trouva accablé de tristesse et de fatigue, et il s'endormit en priant Dieu de le faire mourir.

Henriette. Comment ! il s'enfuit parce que Jézabel veut le faire mourir, et il demande à Dieu de le faire mourir ? Il n'avait qu'à rester tranquillement chez Achab ; on l'aurait fait mourir tout de suite.

Grand'mère. Chère petite, Élie le demandait à Dieu dans un accès de découragement et d'épuisement ; il aurait bien voulu mourir tout doucement, en dormant, mais il craignait la mort cruelle dont le menaçait la méchante Jézabel. Au reste, Dieu a peut-être permis cet instant de faiblesse dans un si grand prophète, pour bien faire voir que la force de l'homme ne lui vient que de Dieu, et que, livré à lui-même, il n'est rien et ne peut rien.

Le Seigneur n'abandonna pas son fidèle serviteur ; il lui envoya un Ange qui l'éveilla, et lui dit : « Bois et mange. » Élie mangea le pain et but l'eau que lui présentait l'Ange, ensuite il se rendormit. Une seconde fois l'Ange le réveilla, et l'engagea à boire et à manger, parce qu'il avait encore une longue course à faire. Il obéit à l'Ange, et il se leva ensuite, se sentant plein de force et de courage. En effet, cette nourriture miraculeuse l'avait tellement fortifié, qu'il marcha pendant quarante jours et quarante nuits.

Valentine. Ah ! mon Dieu ! Mais il devait avoir les pieds en sang après une si longue marche.

Grand'mère. Non, pas du tout ; il était soutenu par le pain merveilleux que lui avait envoyé le bon Dieu, et il ne ressentait aucune fatigue ni aucune faim. Ce pain miraculeux était la figure du véritable pain du ciel qui devait un jour être donné aux hommes ; c'était la figure du saint sacrement de l'Eucharistie.

Élie était arrivé au mont Horeb ; le Seigneur lui apparut, et lui ordonna d'aller à Damas, en Syrie, pour y sacrer Jéhu, roi de Juda. Élie obéit, comme toujours, à l'ordre du Seigneur. Il vit en route un homme juste nommé Élisée, qui labourait avec douze bœufs et six charrues.

Le Seigneur fit connaître à Élie que c'était Élisée qu'il avait choisi pour être son prophète après lui. Alors Élie, s'approchant de cet homme, lui mit son manteau. Élisée se sentit tout transformé ; il comprit que Dieu l'appelait, il quitta ses bœufs et, courant après Élie, il lui dit : « Permettez-moi, je vous prie, que j'aille embrasser mon père et ma mère, et après cela je vous suivrai. » Élie lui répondit : « Va, et reviens ; car j'ai fait pour toi ce que je devais faire. »

Élisée, étant retourné chez ses parents, prit une paire de bœufs qu'il tua ; il en fit cuire la chair avec le bois de sa charrue, et la donna à manger au peuple. Après quoi, il suivit Élie qu'il servait.

CLVII

MORT D'ASA, FILS DE ROBOAM

SON FILS JOSAPHAT LUI SUCCÈDE

(Même année, 802 ans avant J.-C.)

Pendant qu'Achab et Jézabel continuaient leur règne cruel et impie, Asa, roi de Juda, achevait le sien, qui avait duré quarante et un ans, et qui avait été très-bon et pieux, excepté dans les dernières années de sa vie ; le Seigneur lui envoya le prophète Michée, pour lui reprocher d'avoir fait alliance avec le roi de Syrie contre Achab, roi d'Israël.

Louis. Grand'mère, je m'étonne que le bon Dieu blâme Asa d'avoir fait alliance contre Achab, qui était si méchant, et qui avait abandonné la loi de Dieu.

Grand'mère. C'est parce que le royaume d'Israël était le peuple de Dieu, et qu'il y avait encore beaucoup de fidèles adorateurs du vrai Dieu ; tandis qu'en Syrie tous étaient païens.

Asa, au lieu d'écouter l'homme de Dieu, le fit mettre en prison, où il le traita très-durement ; des gens de son entourage n'ayant pas approuvé sa conduite, il les fit mourir et commit plusieurs autres actes de cruauté. L'Écriture sainte ne dit pas s'il se repentit avant de mourir. Son fils Josaphat lui succéda.

Achab fit une longue guerre à Benadad, roi de Syrie ; les Syriens furent battus dans plusieurs combats, malgré la multitude de leurs

soldats; enfin, Benadad proposa à Achab de terminer la guerre, moyennant que Benadad rendrait à Israël les villes qui lui avaient appartenu jadis, et que la Syrie avait conquises. Achab y consentit, et la paix fut conclue.

CLVIII

NABOTH REFUSE SA VIGNE A ACHAB

JÉZABEL LE FAIT MOURIR — MORT D'ACHAB

(797 ans avant J.-C.)

Il arriva dans ce temps un événement qui mit le comble aux crimes d'Achab et de Jézabel et à la colère du Seigneur.

Il y avait à Jezrahel, et près des jardins du roi, une maison et une vigne qui appartenaient à un pauvre homme nommé Naboth. Un jour, Achab eut envie de cette propriété pour agrandir son jardin. Il fit venir Naboth, et lui dit : « J'ai besoin de ta vigne et de ta maison pour agrandir mes jardins ; je t'en donnerai une plus grande et plus belle, ou si tu aimes mieux de l'argent, vends-moi ta vigne et ta maison. »

Naboth lui répondit : « Dieu me garde de vous donner l'héritage de mes pères ! »

Achab se mit dans une grande fureur, mais Naboth continua à refuser sa terre au roi. Achab le chassa, puis il se jeta sur son lit dans une grande désolation, et refusa de manger.

JEANNE. Comme c'est bête ! lui qui était si riche, il se désole pour une pauvre petite vigne qu'on lui refuse.

JACQUES. Et c'est d'autant plus sot, qu'il ne se gênait pas pour faire mourir les gens qui lui déplaisaient.

GRAND'MÈRE. C'est précisément le moyen que Jézabel a employé, comme tu vas le voir.

Jézabel, sa femme, étant venue le trouver : « Qu'est-ce que vous avez ? lui dit-elle. Pourquoi cette grande tristesse, et pourquoi ne mangez-vous pas ? »

Il lui répondit : « J'ai parlé à Naboth ; je lui ai offert de lui acheter sa vigne ou de lui en donner une autre plus belle. Il m'a répondu : Je ne vous donnerai pas ma vigne; je ne vendrai pas l'héritage de mes pères. »

Jézabel lui dit en ricanant : « Votre autorité est grande à ce que je vois, et vous gouvernez bien le royaume d'Israël. Je me charge d'arranger cette affaire. Levez-vous, mangez, et ayez l'esprit en repos.

Aussitôt elle sortit ; elle envoya des lettres au nom du roi pour inviter les anciens et les premiers de la ville, au nombre desquels elle invita aussi Naboth, à venir au palais. Puis elle paya deux hommes israélites pour accuser Naboth d'avoir blasphémé contre Dieu et contre le roi.

Les gens invités arrivèrent, et Naboth avec eux. Les deux hommes du diable accusèrent Naboth d'avoir blasphémé contre Dieu et le roi.

Et avant que le pauvre Naboth, tout surpris, eût eu le temps de se justifier, les anciens, poussés par ces hommes de Satan, le condamnèrent à mort, et, à la demande des deux calomniateurs, on se saisit de lui, et on l'emmena pour le lapider.

Il fut donc emmené et lapidé sur l'heure. — Quand on vint dire à Jézabel que Naboth était mort, elle alla chez le roi, et lui dit : « Allez bien vite vous rendre maître de la vigne de Naboth,

qui a refusé de se rendre à vos désirs ; car Naboth n'est plus : il est mort, lapidé par le peuple. »

Achab, tout joyeux, alla aussitôt s'emparer de la vigne de Naboth.

Pendant qu'il dépouillait ce pauvre homme, qui avait périt victime de la rapacité et de la cruauté de la détestable Jézabel, le Seigneur appela Élie et lui dit :

« Va tout de suite au-devant d'Achab, qui est dans Samarie. Le voilà qui est dans la vigne de Naboth pour s'en rendre maître. Tu lui parleras dans ces termes :

« Vous avez tué Naboth, et vous avez pris sa vigne. Voici ce que dit le Seigneur : En ce même lieu où les chiens ont léché le sang de Naboth, ils lècheront aussi votre sang. Je ferai fondre sur vous tous les maux, je détruirai de dessus la terre vous et votre postérité. Je tuerai de la maison d'Achab jusqu'aux plus petits enfants et aux animaux. Je rendrai votre nom odieux à toutes les nations. Les chiens mangeront Jézabel dans le champ de Jezrahel. Si Achab meurt dans la ville, il sera mangé par les chiens. S'il meurt dans les champs, il sera mangé par les oiseaux du ciel, parce qu'Achab et Jézabel n'ont pas leur semblable en méchanceté. »

Achab, ayant entendu ces paroles, déchira ses vêtements, se couvrit d'un cilice, jeûna, dormit dans un sac, et marcha la tête baissée.

Armand. Pourquoi fit-il tout cela, ce méchant homme ? il ne pouvait pas espérer que le Seigneur lui pardonnerait.

Grand'mère. C'est pour exprimer son repentir qu'Achab s'humilia ainsi devant le peuple ; et il paraît que le Seigneur, qui voit le fond des cœurs, le jugea sincèrement repentant, puisqu'il dit à Élie :

« Tu vois le repentir d'Achab. Puisqu'il s'est humilié ainsi devant moi, je ne ferai pas tomber sur lui de son vivant les maux dont je l'ai menacé ; mais je les ferai tomber sur sa maison sous le règne de son fils. »

Henbiette. Je trouve que le bon Dieu est beaucoup trop bon pour cet abominable homme. Ce n'est pas son repentir qui pouvait faire revivre le pauvre Naboth, tous les prophètes qu'il a fait mourir, et tant d'autres encore.

Grand'mère. Tu ne dirais pas cela, chère petite, si c'était toi qui étais Achab ; tu seras bien heureuse que Dieu daignât accepter ton repentir et te pardonnât tous les crimes que tu détesterais et qui te feraient verser des larmes amères. Et voilà ce qui rend la bonté de Dieu si admirable : c'est qu'un instant de vrai repentir suffit pour faire pardonner toute une vie de crimes ; tant qu'on vit, on peut être sauvé.

Henriette. C'est vrai, Grand'mère ; mais pourtant cela fait mal de penser que ce pauvre Naboth et tant d'autres ne seront pas vengés de leur assasin.

Grand-mère. Chère petite, il est plus que probable qu'Achab aura cruellement expié ses crimes, et même ses moindres fautes dans les souffrances terribles du purgatoire ; seulement, grâce à son repentir, il aura pu être admis dans le paradis après la punition.

Henriette. A la bonne heure, pourvu qu'il ait été puni autant qu'il le méritait.

CLIX

MORT DE JOSAPHAT, ROI DE JUDA

(Même année, 797 ans avant J.-C.)

Grand'mère. Quelque temps après, Josaphat fit alliance avec Achab contre les Syriens. Josaphat, qui était un prince vertueux et fidèle à la loi du Dieu d'Israël, voulut consulter le prophète Michée sur ce qu'il devait faire. Achab avait déjà consulté ses faux prophètes qui lui avaient promis la victoire. Josaphat consulta Michée, qui lui prédit aussi la victoire ; mais il déclara à Achab qu'il serait tué, ainsi qu'un grand nombre de soldats.

Achab, furieux, ne le crut pas, et le fit mettre en prison.

Avant de commencer le combat, Achab ôta ses beaux vêtements royaux et s'habilla comme un simple soldat, ce qui n'empêcha pas qu'au milieu de la bataille, une flèche tirée au hasard ne vînt le frapper et lui traverser le corps; il mourut le soir ; on le porta à Samarie, on lava, dans la piscine de Samarie, son chariot inondé de sang, et les chiens vinrent lécher son sang, comme l'avait dit le Seigneur.

Valentine. Est-ce que son corps ne fut pas mangé par les chiens, comme l'avait dit Élie?

Grand'mère. Il paraît que non, grâce à son repentir, car la sainte Bible dit que le roi Achab fut enseveli à Samarie. Son fils Ochosias lui succéda.

Josaphat, fils d'Asa, avait commencé à régner la quatrième

année d'Achab, roi d'Israël. Il avait trente-cinq ans quand il monta sur le trône; il régna vingt-cinq ans à Jérusalem. Il fut un roi juste et sage. Il resta en paix avec le roi d'Israël ; il détruisit le culte des faux dieux. Il fut enseveli dans la ville de David. Son fils JORAM régna après lui.

CLX

RÈGNE ET MORT D'OCHOSIAS

FILS D'ACHAB ET DE JÉZABEL

(796 ans avant J.-C.)

OCHOSIAS, fils d'Achab et de Jézabel, ne régna que deux ans. Il fut aussi mauvais que son père et sa mère; il adora Baal, et il irrita le Seigneur de même que l'avaient irrité Achab et Jézabel.

Il arriva un jour que le jeune roi Ochosias monta au haut du palais, et, se penchant à la fenêtre, il tomba et se fit des blessures très-graves. Il envoya aussitôt ses gens pour consulter BELZÉBUB.

PAUL. Qu'est-ce que c'est que Belzébub ?

GRAND'MÈRE. C'était un des démons ou idoles les plus renommés chez les païens d'ACCARON.

En même temps, le Seigneur envoya un ange à Élie pour lui dire : « Va au-devant des envoyés d'Ochosias à Belzébub ; et dis-leur : Est-ce qu'il n'y a pas un dieu dans Israël, que votre roi consulte ainsi Belzébub, dieu d'Accaron ? C'est pourquoi voici

ce que vous dit le Seigneur : Le fils d'Achab ne se relèvera pas du lit où il est. Il mourra très-certainement. »

Élie partit sur-le-champ pour exécuter cet ordre, et les envoyés d'Ochosias s'en retournèrent sans aller jusqu'à Accaron.

Quand ils se présentèrent devant le roi, il leur demanda : « Pourquoi n'avez-vous pas été consulter Belzébub ? » Les envoyés répondirent en racontant au roi la prédiction d'Élie.

Le roi leur dit : « Quels sont la figure et l'habit de cet homme que vous avez rencontré ?

— C'est, répondirent les envoyés, un homme couvert d'un vêtement de poils, et qui a une ceinture de cuir. — C'est Élie, » dit le roi.

Il commanda aussitôt à un de ses capitaines d'aller, avec ses cinquante hommes, au-devant d'Élie pour l'amener.

Ce capitaine monta vers Élie, qui était assis au haut d'une montagne, et lui dit : « Homme de Dieu, le roi vous commande de descendre. » Élie répondit : « Si je suis homme de Dieu, que le feu descende du ciel, et vous dévore avec vos cinquante hommes. »

Aussitôt le feu du ciel tomba et dévora le capitaine et ses cinquante hommes. Ochosias, ayant appris la mort de ses hommes, se mit dans une grande colère, et commanda à un autre capitaine et à ses cinquante hommes d'aller chercher Élie et de l'amener sur-le-champ.

Louis. Ces pauvres gens ! Ochosias savait bien qu'il ne pouvait pas lutter contre Élie, le prophète de Dieu, et que c'était envoyer ces pauvres soldats à la mort.

Grand'mère. Il aurait dû le comprendre ; mais la colère ne permet pas de raisonner, et le capitaine fut obligé de partir avec ses cinquante hommes.

En arrivant au bas de la montagne sur laquelle était Élie, le capitaine lui dit : « Homme de Dieu, le roi m'a commandé de vous dire : Hâtez-vous de descendre. » Élie lui répondit : « Si je uis homme de Dieu, que le feu du ciel descende et vous dévore

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS L'HEURE JOYEUSE PARIS

avec vos cinquante hommes. » Aussitôt le feu du ciel descendit et consuma le capitaine et les cinquante hommes.

Ochosias, voulant l'emporter sur Élie, envoya un troisième capitaine avec cinquante hommes pour amener Élie. Ce pauvre capitaine n'osa pas résister aux ordres du roi devenu furieux. Ses hommes marchaient comme des condamnés à mort. Quand ils furent arrivés au bas de la montagne, le capitaine, au lieu de crier insolemment à Élie de descendre, se mit à genoux, et lui fit cette prière : « Homme de Dieu, sauvez-moi la vie, et sauvez-la aussi à mes pauvres compagnons ; le feu a déjà dévoré les deux premiers capitaines et leurs soldats, mais je vous supplie présentement de ne pas nous faire périr. »

En même temps l'Ange du Seigneur dit à Élie : « Descends avec ces hommes ; ne crains rien. » Élie se leva donc et descendit la montagne pour aller trouver le roi avec le capitaine.

Lorsque Élie fut devant Ochosias, il lui parla ainsi : « Parce que vous avez envoyé des gens pour consulter Belzébub, le dieu d'Accaron, comme s'il n'y avait pas un Dieu dans Israël, vous ne vous relèverez pas du lit sur lequel vous êtes couché, et vous mourrez certainement. »

Ochosias mourut donc selon la parole que le Seigneur avait dite par Élie, et son frère Joram régna à sa place, car Ochosias n'avait pas de fils.

CLXI

ÉLIE ENLEVÉ AU CIEL — ÉLISÉE LE REMPLACE

(Même année, 796 ans avant J.-C.)

Le Seigneur annonça un jour à Élie qu'il l'enlèverait au ciel. Élie, ne voulant pas dans son humilité que personne fût témoin de cette grande faveur de Dieu, chercha à éloigner son fidèle serviteur Élisée. Il lui annonça donc qu'ils devaient se séparer, parce que le Seigneur l'envoyait tout seul à Béthel. Mais Élisée, qui avait en lui connaissance de ce qui allait se passer, ne voulut pas quitter son maître, et l'accompagna à Béthel. Les enfants des prophètes qui étaient à Béthel, les voyant arriver, dirent à Élisée : « Ne savez-vous pas qu'aujourd'hui même le Seigneur vous enlèvera votre maître ? « Élisée leur répondit : «Je le sais, mais n'en dites rien. »

Petit-Louis. Comment ces enfants ont-ils pu le savoir?

Grand'mère. Parce que le Seigneur l'avait révélé à leurs parents, les prophètes, pour la plus grande gloire de Dieu.

Élie dit encore à Élisée : «Demeurez ici, car le Seigneur m'envoie à Jéricho. — Vive le Seigneur et vive votre âme ! répondit Élisée, je ne vous abandonnerai pas partout où vous irez. »

Quand ils arrivèrent à Jéricho, les enfants des prophètes de Jéricho dirent à Élisée la même chose que ceux de Béthel. Élisée leur répondit de même.

A Jéricho, Élie dit à Élisée : « Demeurez ici, le Seigneur

m'envoie vers le Jourdain. » Le fidèle Élisée répondit encore : « Partout où vous irez, je vous suivrai. »

Ils allèrent donc ensemble jusqu'au Jourdain ; et cinquante enfants des prophètes les accompagnèrent et restèrent à quelque distance du fleuve pour ne pas les gêner.

Alors Élie prit son manteau, et, l'ayant plié en deux, il en frappa les eaux du fleuve, qui s'ouvrirent et leur laissèrent un passage à sec. Quand il furent passés de l'autre côté, Élie, sachant que le moment était venu où le Seigneur l'enlèverait au ciel, dit à Élisée : « Demande-moi ce que tu voudras, afin que je l'obtienne pour toi, avant que nous soyons séparés. »

Élisée répondit : « Je vous prie de faire que j'aie une double portion de votre esprit de prophète.

— Ce que tu me demandes est difficile : mais si tu me vois lorsque je serai enlevé d'avec toi, tu l'auras ; si tu ne me vois pas, tu ne l'auras pas. »

Pendant qu'ils s'entretenaient en marchant, un char de feu attelé de chevaux de feu les sépara tout à coup l'un de l'autre, et Élie monta au ciel au milieu d'un tourbillon de vent.

Élisée, le voyant monter, lui criait : « Mon père, mon père, vous qui étiez le char et le conducteur d'Israël ! que deviendra Israël sans vous ? » Élie lui jeta son manteau, afin qu'il le conservât ; puis il disparut.

Élisée s'en retourna et arriva au bord du Jourdain, dont les eaux s'étaient refermées. Il prit le manteau d'Élie et en frappa les eaux, mais elles ne s'ouvrirent pas. Alors il dit : « Où est maintenant le Dieu d'Élie ? » Et, frappant le fleuve une seconde fois, les eaux se séparèrent, et Élisée le passa sans se mouiller.

Les enfants des prophètes, qui étaient restés près du Jourdain, voyaient tout cela ; ils vinrent au-devant de lui, se prosternèrent devant lui en disant : « L'esprit d'Élie repose sur Élisée. » — Élisée alla demeurer à Jéricho ; les habitants de la ville lui dirent : « Seigneur, cette ville est très-commode à habiter ;

mais les eaux y sont très-mauvaises, et la terre y est stérile ; elle ne produit rien. »

Élisée leur répondit : « Apportez-moi une cruche neuve, et mettez du sel dedans. » Quand on lui eut apporté ce qu'il demandait, il alla à la fontaine, et, ayant jeté dedans l'eau salée, il dit: « Voici ce que dit le Seigneur : J'ai rendu ces eaux saines ; elles ne causeront plus à l'avenir la mort de personne, et elles ne rendront plus la terre stérile. » Ces eaux, en effet, devinrent saines, comme elles sont restées depuis.

CLXII

LES ENFANTS DÉVORÉS PAR LES OURS

MIRACLE D'ÉLISÉE

(Même année, 796 ans avant J.-C.)

De Jéricho, Élisée vint à Béthel. En montant une colline, il rencontra un groupe d'enfants qui se moquaient de lui parce qu'il était chauve, et lui criaient : « Monte, chauve ; monte, chauve. » Élisée, les regardant, les maudit au nom du Seigneur. En même temps deux ours sortirent du bois qui longeait le chemin, et, se jetant sur cette troupe d'enfants, ils en déchirèrent et en dévorèrent quarante-deux.

Armand. Les pauvres enfants ! Je ne trouve pas que ce soit juste de punir si cruellement une méchante plaisanterie.

Grand'mère. Cher enfant, cette plaisanterie s'adresssait à un vieillard fatigué, à un prophète du Seigneur auquel ils devaient du respect; ensuite, il est probable que ces enfants étaient des

enfants méchants, consacrés à Baal, c'est-à-dire au démon, qui étaient déjà corrompus et qui auraient vécu pour pécher.

Le roi Josaphat vivait encore quand Élie monta au ciel et qu'Élisée devint un grand prophète. Il s'était allié à Joram, fils d'Achab et roi d'Israël, pour faire la guerre aux Moabites.

En traversant le désert de l'Idumée. ils furent sept jours sans une goutte d'eau ; les hommes et les bêtes tombaient morts tout le long du chemin ; le roi d'Israël dit : « Hélas, hélas ! le Seigneur nous a-t-il réunis pour nous faire périr dans le désert ? » Le roi Josaphat répondit : « N'y a-t-il pas ici un prophète pour implorer la miséricorde du Seigneur ? »

Un de ses serviteurs dit alors : « Il y a ici Élisée qui versait l'eau sur les mains d'Élie. » Josaphat dit : « La parole du Seigneur est en lui. » Alors lui et les deux rois d'Israël et d'Édom allèrent trouver Élisée.

Élisée, les voyant venir, dit aux rois d'Israël et d'Édom : « Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? Allez-vous-en aux prophètes de votre père et de votre mère. Si je ne respectais la personne du roi Josaphat, je ne vous aurais seulement pas parlé, je n'aurais pas jeté les yeux sur vous ; mais, à cause de Josaphat, voici ce que dit le Seigneur :

« Faites plusieurs fossés le long de ce torrent. Vous ne verrez ni vent ni pluie, et pourtant le lit de ce torrent sera rempli d'eau, et vous boirez tous, vous, vos serviteurs et vos bêtes. Et, de plus, le Seigneur livrera Moab entre vos mains ; vous détruirez toutes les villes et les places les plus importantes ; vous couperez par le pied tous les arbres fruitiers ; vous boucherez toutes les fontaines, et vous couvrirez de pierres les champs fertiles. »

Le lendemain matin, à l'heure du sacrifice, les eaux vinrent tout à coup remplir le torrent, et chacun put se désaltérer à son aise.

Les Moabites, voyant quelque chose couler dans le torrent qui était à sec la veille, et sans qu'il y eût eu de pluie, crurent que c'étaient les rois d'Israël et de Juda qui avaient combattu entre

eux, qui s'étaient détruits, et que c'était leur sang qui remplissait le torrent. Dans leur joie, ils coururent en désordre au camp de leurs ennemis pour le piller... Les Israélites se jetèrent sur eux, en tuèrent un grand nombre ; ils les poursuivirent et les exterminèrent en grande partie.

Les Israélites saccagèrent le pays, et détruisirent les villes et villages, comme l'avait dit Élisée. Moab, désespéré de ne pouvoir résister aux Israélites, offrit en holocauste, sur les murailles d'une ville, son fils aîné qui devait régner après lui. Les Israélites conçurent une telle horreur d'une action si barbare, qu'ils se retirèrent sur-le-champ, et s'en retournèrent dans leur pays.

CLXIII

ÉLISÉE MULTIPLIE L'HUILE D'UNE PAUVRE VEUVE

RESSUSCITE UN ENFANT, MULTIPLIE DES PAINS

ADOUCIT DES HERBES AMÈRES

(795 ans avant J.-C.)

Alors la femme de l'un des prophètes vint dire à Élisée : « Seigneur, mon mari, qui était un fidèle serviteur du Dieu d'Israël, est mort ; il devait de l'argent, et voilà que ces gens auxquels il devait, veulent m'enlever mes deux fils pour en faire leurs esclaves. »

Élisée lui dit : « Qu'avez-vous dans votre maison ? — Rien qu'un peu d'huile, » répondit-elle. — Élisée lui dit : « Allez, empruntez à vos voisines un grand nombre de vases et de cruches vides.

Quand vous en aurez beaucoup, enfermez-vous dans votre maison avec vos fils, et versez dans tous ces vases l'huile qui vous reste. Quand tous les vases seront pleins, vous les vendrez, vous payerez à vos créanciers ce que leur devait votre mari, et le reste vous servira pour vivre avec vos fils. » Et tout cela arriva comme l'avait dit le saint prophète.

Une autre fois, Élisée passait par Sunam ; une femme riche de la ville, lui voyant l'air très-fatigué, le retint presque de force pour le faire manger. Il passait souvent par Sunam, et chaque fois cette femme le retenait pour manger et pour coucher.

Un jour, cette femme dit à son mari : « Je vois que cet homme, qui passe souvent par ici, est un homme de Dieu, un saint. Faisons-lui donc faire une petite chambre ; mettons-y un lit, une table, un siége et un chandelier, afin qu'il demeure là quand il viendra nous voir. » Le mari y consentit.

Un jour donc Élisée, étant venu à Sunam, logea dans cette chambre et y reposa. Le lendemain, il voulut récompenser cette femme de sa charité envers lui; il savait qu'elle n'avait jamais eu d'enfants et qu'elle en était malheureuse. Il la fit venir et lui dit : « Dans un an, en ce même jour et à la même heure, si Dieu vous conserve la vie, vous aurez un fils qui naîtra de vous. » Elle lui répondit : « Non, mon seigneur, non, homme de Dieu, ne me trompez pas, je vous prie. » Élisée l'assura qu'il disait la vérité ; et cette femme en fut si contente, qu'elle n'osait y croire.

L'année d'après, au même jour et à la même heure, comme l'avait dit Élisée, elle accoucha d'un fils. L'enfant grandit, et, quand il fut assez fort pour accompagner son père dans les champs, il lui dit en gémissant : « La tête me fait mal ; la tête me fait mal. » Le père, qui ne pensait pas que cela fût grave, dit à un serviteur : « Prenez l'enfant, et portez-le à sa mère. » La mère le prit sur ses genoux, le garda jusqu'à midi, et l'enfant mourut.

Jeanne. Oh ! le pauvre petit ! Qu'est-ce qu'il avait donc ?

Grand'mère. Probablement un coup de soleil sur la tête. Quoi qu'il en soit, il mourut à midi.

La mère, qui avait toute confiance dans Élisée, ne se laissa pas abattre par le désespoir ; elle prit l'enfant, le porta dans la petite chambre d'Élisée, le posa sur le lit, ferma la porte, et alla précipitamment faire seller une ânesse ; elle prit avec elle un serviteur, et tous deux galopèrent jusqu'au mont Carmel, où était Élisée.

Quand elle l'aperçut, elle courut à lui, et se prosterna. « Seigneur, lui dit-elle, vous ai-je demandé un fils? c'est vous qui me l'avez offert. »

Élisée, devinant tout, appela Giézi, son serviteur, et lui dit : « Ceins tes reins, prends mon bâton à la main, et va vite à Sunam. Ne t'arrête pas, ne parle à personne, arrive jusqu'à l'enfant, et mets mon bâton sur son visage. » Giézi partit, mais la femme Sunamite dit à Élisée : « Je ne vous quitterai pas que vous ne m'ayez rendu mon fils. Venez avec moi. » Élisée, ayant pitié de cette mère, la suivit; ils rencontrèrent Giézi qui revenait : « L'enfant n'est pas ressuscité, dit-il ; je lui ai mis votre bâton sur le visage. »

Élisee continua son chemin ; il entra dans la maison, et il trouva l'enfant mort couché sur le lit de sa petite chambre. Il resta seul avec lui, et ferma la porte. Alors il pria le Seigneur, et il se coucha sur l'enfant comme l'avait fait Élie ; et la chair de l'enfant commença à se réchauffer. Élisée se coucha une seconde fois sur le petit corps de l'enfant. Alors l'enfant bâilla et ouvrit les yeux.

Élisée fit entrer la mère ; elle vit son fils vivant, et se jetant aux pieds d'Élisée la face contre terre, elle adora le Seigneur.

Henriette. Grand'mère, je trouve qu'Élisée de même qu'Élie étaient aussi puissants que Dieu lui-même, puisqu'ils pouvaient ressusciter les morts.

Grand'mère. Chère petite, il y avait une grande différence ;

c est qu'Élisée comme Élie tenaient leur puissance de Dieu, qui pouvait la leur retirer quand il le voudrait, tandis que le Seigneur ne tient sa puissance que de lui-même, et ne peut la perdre. Les prophètes invoquaient Dieu avant de faire un miracle, tandis que Dieu n'a besoin que de vouloir. Tu vois que c'est bien différent.

Élisée s'en alla ensuite à Galgala, où régnait une grande famine. Les enfants des prophètes demeuraient chez Élisée. Il dit à un de ses serviteurs : « Prenez un grand pot, et préparez à manger aux enfants. »

Le serviteur alla dehors pour chercher quelque chose. Il vit une plante avec des fruits, qui avait l'air d'une vigne et qui avait bon goût. Il en cueillit une grande quantité, et la mit dans son manteau. Étant revenu, il les coupa en morceaux, les mit dans le grand pot avec du sel et de l'huile, et les fit cuire.

Il les servit ensuite aux enfants des prophètes, qui, en ayant goûté, s'écrièrent : « Homme de Dieu, il y a un poison mortel dans ces herbes ; nous ne pouvons en manger. »

Élisée leur dit : « Apportez-moi de la farine. » Élisée en mit dans le pot ; puis il dit : « Mangez maintenant ; cette nourriture est agréable, et ne vous fera pas de mal. » Tout le monde en mangea, et personne ne fut malade.

Peu de jours après, il vint un homme qui apportait à l'homme de Dieu vingt petits pains d'orge, quelques pains de froment et du blé nouveau. Élisée lui dit : « Donnez ces pains à manger au peuple. » Car il y avait plus de cent personnes rassemblées devant sa demeure.

« Qu'est-ce que cela pour servir à plus de cent personnes ? dit un serviteur. — Donnez ces pains à manger au peuple, répéta le prophète ; car le Seigneur a dit : Ils mangeront, et il y en aura de reste. »

On servit donc les pains à tout le peuple ; ils en mangèrent tous, et il y en eut de reste.

CLXIV

NAAMAN GUÉRI DE LA LÈPRE

GIÉZI DEVIENT LÉPREUX

(794 ans avant J.-C.)

Naaman était un général de l'armée du roi de Syrie, qui était un roi païen. Naaman était très-habile, très-riche, très-honoré, et il était en grande faveur auprès du roi, mais, sous ses vêtements, il était lépreux, ce qui gâtait tout son bonheur.

Gaston. Pourquoi cela?

Grand'mère. Parce qu'étant lépreux, il souffrait beaucoup de sa lèpre; ensuite parce qu'il ne pouvait toucher personne, de peur de donner la lèpre, et il ne pouvait même toucher ni meubles, ni vêtements, ni aucun objet qui ne fût à son propre usage, de peur qu'on ne prît son mal.

Gaston. Mais comment faisait le roi pour lui donner ses ordres? Et lui-même, comment faisait-il pour commander les armées?

Grand'mère. Le roi lui parlait de loin, sans lui permettre de l'approcher, ni de toucher à aucun meuble, pas même de toucher aux murs ou aux portes. Naaman lui-même commandait de loin, et se faisait servir sans qu'on le touchât.

Le pauvre Naaman avait donc la lèpre. Il arriva un jour que des brigands avaient emmené captive une petite fille du pays d'Israël; ils la vendirent à la femme de Naaman. Cette fille, voyant Naaman couvert de lèpre, dit à sa maîtresse : « Plût au ciel que mon sei-

gneur eût été trouver le prophète qui est à Samarie; il l'aurait sûrement guéri de sa lèpre. »

Naaman, ayant su ce qu'avait dit cette fille, alla demander au roi de Syrie la permission d'aller dans le pays d'Israël pour voir le prophète.

« Va, lui dit le roi, j'écrirai pour toi au roi d'Israël. » Naaman partit donc, emportant avec lui dix talents d'argent, c'est-à-dire six mille francs de notre monnaie, six mille écus d'or, et dix habillements neufs.

Il porta au roi d'Israël la lettre du roi de Syrie, qui lui disait :

« Je vous envoie mon serviteur Naaman pour que vous le guérissiez de la lèpre. »

Le roi d'Israël, en lisant cette lettre, déchira ses vêtements, et dit : « Suis-je donc un Dieu pour pouvoir ôter et rendre la vie? Pourquoi m'envoyer cet homme? Comment puis-je le guérir de sa lèpre? Vous voyez tous que le roi de Syrie cherche une occasion pour me déclarer la guerre. »

Élisée ayant appris que le roi avait déchiré ses vêtements de crainte de la guerre, lui envoya dire : « Pourquoi avez-vous déchiré vos vêtements? Pourquoi vous êtes-vous alarmé? Que cet homme vienne à moi, et qu'il sache qu'il y a un prophète dans Israël. »

Naaman, l'ayant su par le roi, vint avec ses chevaux et ses chariots devant la maison d'Élisée, et se tint à la porte. Élisée lui envoya dire : « Va te laver sept fois dans le Jourdain, et ta chair sera guérie et redeviendra saine. »

Naaman, tout fâché, se mit à dire : « Je croyais qu'il viendrait me trouver, qu'il invoquerait le nom du Seigneur son Dieu, qu'il toucherait ma lèpre de sa main et qu'il me guérirait. N'avons-nous pas à Damas des fleuves meilleurs que ceux d'Israël pour m'y laver? »

Il allait repartir très-indigné, lorsque ses serviteurs lui dirent : « Seigneur, quand même le prophète vous aurait ordonné quelque

chose de bien difficile, vous devriez le faire pour vous débarrasser de cette affreuse lèpre. Il vous a seulement dit : « Allez vous laver sept fois, et vous deviendrez net. »

Naaman les écouta et alla se laver sept fois dans le Jourdain, et, à la septième fois, il se trouva guéri; sa chair était devenue douce et nette comme celle d'un enfant.

Alors Naaman retourna avec toute sa suite pour remercier l'homme de Dieu, et il lui dit : « Je sais certainement à présent qu'il n'y a pas d'autre Dieu dans toute la terre que le Dieu d'Israël. Je vous conjure donc de recevoir ce que votre serviteur vous offre. « Élisée ne voulut rien accepter, et Naaman lui dit : « Il faut faire ce que vous voulez; mais je vous conjure de me laisser emporter la charge de deux mulets de la terre de ce pays. Car, à l'avenir, votre serviteur n'offrira plus d'holocauste ou de victimes aux dieux étrangers; il ne sacrifiera plus au Seigneur que sur de la terre d'Israël.

« Il n'y a qu'une chose pour laquelle je vous supplie de prier le Seigneur pour votre serviteur : c'est que, toutes les fois que le roi entrera dans le temple du dieu Remmon pour l'adorer en s'appuyant sur ma main, et que je serai obligé de l'accompagner, que le Seigneur me le pardonne. »

Élisée y consentit et répondit : « Allez en paix. »

Naaman avait déjà fait plus d'une lieue, lorsque Giézi, qui était le serviteur de l'homme de Dieu, dit en lui-même : « Mon maître a trop bien traité cet homme et n'a rien voulu prendre. Je courrai après lui, et j'en recevrai quelque chose. »

Il courut donc après Naaman, et Naaman, le voyant courir, descendit promptement de son chariot, vint au-devant de lui, et lui dit : « Tout va-t-il bien?

— Fort bien, répondit Giézi. Mon maître m'a envoyé vous dire que deux jeunes gens, enfants des prophètes, lui sont arrivés tout à l'heure de la montagne d'Éphraïm. Il vous prie de me donner pour eux un talent d'argent et deux habits. »



Héliogravure Dujardin.

Ascension d'Élie.

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS

Naaman lui dit : « Il vaut mieux, puisqu'ils sont deux, que je vous donne deux talents; » et il obligea Giézi à les accepter. Il mit les deux talents dans un sac, et les deux habits dans un autre sac, et il dit à deux de ses serviteurs de les porter devant Giézi. Le soir étant venu, Giézi prit les sacs, renvoya les serviteurs, porta les sacs dans sa maison et alla se présenter devant son maître.

Valentine. Mais c'est très-mal ce qu'a fait Giézi; c'est très-malhonnête.

Grand'mère. Tu as bien raison, mon enfant; aussi va-t-il être bien puni.

Quand il revint près de son maître, Élisée lui dit : « D'où viens-tu, Giézi?

— Votre serviteur n'a été nulle part, » répondit Giézi.

Élisée lui dit : « Mon cœur n'était-il pas présent, quand cet homme est descendu de son chariot pour aller au-devant de toi? Maintenant tu as reçu de l'argent et des habits, tu veux acheter des plants d'olivier, des vignes, des bœufs, des brebis, des serviteurs et des servantes. Mais la lèpre de Naaman s'attachera à toi et à toute ta race pour jamais. »

Giézi se retira tout couvert d'une lèpre blanche comme la neige.

Louis. Je trouve qu'il a bien mérité la punition. Est-ce qu'il n'a pas demandé pardon? Il n'a pas rendu l'argent et les habits pour les donner aux pauvres?

Grand'mère. Il paraît que non, car la sainte Écriture n'en parle pas.

CLXV

NOUVELLES GUERRES — FAMINE DANS SAMARIE

(789 ans avant J.-C.)

Le prophète Élisée fit un jour un autre miracle. Des ouvriers travaillaient devant lui, sur les bords du Jourdain, à bâtir des maisons. L'un d'eux laissa tomber sa hache dans le fleuve; elle alla au fond, comme de raison; l'eau était profonde en cet endroit, et le pauvre ouvrier se lamentait sur la perte de sa hache. Élisée lui ayant demandé pourquoi il s'affligeait tant d'une perte si peu considérable : « Hélas! mon seigneur, hélas! répondit l'ouvrier; elle est considérable pour moi, car, n'ayant pas de hache à moi, j'avais emprunté celle-ci, et je n'ai pas de quoi la remplacer. — Où est-elle tombée? » dit Élisée. — L'ouvrier fit voir l'endroit. Élisée coupa un morceau de bois et le jeta dans l'eau à cette même place; au même instant, la cognée de fer surnagea. « Prends-la, » dit Élisée. L'ouvrier la prit avec une grande reconnaissance.

Quelque temps après, le roi de Syrie fit encore la guerre à Joram, roi d'Israël ; mais, toutes les fois qu'il préparait une embuscade ou une attaque de nuit pour surprendre et massacrer les Israélites, l'affaire manquait, parce que les Israélites étaient prévenus.

Le roi de Syrie vit bien que quelqu'un le trahissait, et il demanda qu'on lui découvrît le traître. L'un de ses officiers lui répondit : « Ce n'est pas qu'on vous trahisse, mon seigneur, mais

c'est le prophète Élisée, qui sait tout, qui devine tout, et qui va raconter au roi d'Israël tout ce que vous préparez contre lui. »

Le roi envoya des hommes pour découvrir où se trouvait Élisée ce jour-là, afin de le saisir et de l'emmener prisonnier. On lui dit que le prophète était à Dothan.

Le roi de Syrie envoya aussitôt un grand nombre de soldats, de chariots, d'hommes à cheval; ils arrivèrent de nuit et entourèrent la ville.

Élisée, l'ayant appris par son serviteur qui se lamentait, lui fit voir un nombre bien plus considérable d'anges avec des chevaux et des chariots de feu qui combattaient pour lui.

Les ennemis s'étant approchés, Élisée alla au-devant d'eux et pria le Seigneur de frapper leur esprit d'aveuglement.

« Vous vous êtes trompés de chemin, leur dit-il; l'homme que vous cherchez n'est pas dans la ville. Suivez-moi, je vous le montrerai. »

Paul. Est-ce qu'il ne mentait pas?

Grand'mère. Non, car il était vraiment hors de la ville. Ils le crurent et le suivirent. Élisée les mena dans Samarie, où était le roi d'Israël avec toutes ses troupes. Élisée pria le Seigneur de leur rendre la vue, et ils virent avec terreur qu'ils étaient au milieu de Samarie.

Joram, l'ayant appris, demanda à Élisée : « Mon père, ne les tuerai-je pas? — Vous ne les tuerez pas, dit Elisée; car vous ne les avez pas pris en combattant, et vous n'avez pas le droit de les tuer. Mais faites-leur servir du pain et de l'eau, afin qu'ils mangent et qu'ils s'en retournent chez leur maître pour raconter la puissance du Seigneur et l'humanité du roi d'Israël. »

Le roi écouta Elisée; il leur fit servir une grande quantité de viandes, et, après qu'ils eurent mangé et bu, il les laissa aller, et ils s'en retournèrent chez leur maître. Depuis ce temps, les Syriens ne vinrent plus par petites troupes ravager et piller les terres d'Israël qui étaient dans leur voisinage.

Mais, quelque temps après, Bénadad, roi de Syrie, assembla toute son armée et vint assiéger Samarie, capitale du royaume d'Israël. La ville était entourée depuis longtemps, aucunes provisions ne pouvaient y entrer, et la famine y était épouvantable ; la tête d'un âne se vendait quatre-vingts pièces d'argent ; et une petite mesure de fiente de pigeon se vendait cinq pièces d'argent.

Paul. Comment? On mangeait des saletés pareilles?

Grand'mère. Et on était trop heureux d'en trouver ; tout était mangé, jusqu'aux vieux cuirs, aux vieilles semelles, etc.

Un jour, le roi d'Israël passant le long des murailles de la ville, une femme s'écria : « O roi, mon seigneur, sauvez-moi! — Que voulez-vous? » dit le roi. Elle répondit : « Voilà une femme qui m'a dit : Donnez-moi votre fils, afin que nous le mangions ensemble, et demain nous mangerons le mien. Nous avons donc fait cuire mon fils, et nous l'avons mangé. Je lui ai dit : Donne aujourd'hui ton fils, afin que nous le mangions ; mais elle l'a caché et refuse de me le donner. »

Le roi eut une telle horreur de ce que lui disait cette femme, qu'il déchira ses vêtements. Il tourna son indignation contre Élisée, qui n'avait pas empêché cette horrible famine ; et il s'écria : « Que Dieu me punisse dans toute sa sévérité, si la tête d'Élisée est encore sur ses épaules aujourd'hui soir. » Il appela un de ses serviteurs, et il lui commanda de courir chez Élisée et de le tuer.

Marie-Thérèse. Ce pauvre Élisée! Est-ce que c'était sa faute si la ville de Samarie souffrait de la famine? Le bon Dieu va le sauver, j'espère?

Grand'mère. Certainement. Le roi avait donc envoyé un homme pour tuer Élisée. Le prophète était assis dans sa maison, et des vieillards étaient près de lui. Il leur dit : « Savez-vous que le prince a envoyé un homme pour me couper la tête ! Prenez donc garde, quand il arrivera. Fermez la porte, et ne le laissez pas entrer, car j'entends le bruit des pieds de son seigneur qui vient après lui. »

Élisée parlait encore, qu'on vit arriver cet homme ; mais le roi, étant survenu, le repoussa et dit au prophète Élisée : « Vous voyez l'extrême malheur où Dieu nous a réduits. Que puis-je attendre du Seigneur ? » Élisée lui répondit : « Écoutez ce que dit le Seigneur : demain, à cette même heure, à la porte de Samarie, la mesure de pure farine se donnera pour un sicle, et deux mesures d'orge pour un sicle également. »

GASTON. Combien cela faisait, un sicle?

GRAND'MÈRE. Un sicle équivalait à 1 franc 25 centimes de notre monnaie.

Un des grands de la cour, sur la main duquel le roi s'appuyait, répondit à Élisée : « Quand même le Seigneur ferait pleuvoir des vivres du ciel, ce que vous dites ne serait pas possible. » Élisée lui répondit : « Vous le verrez de vos yeux, mais vous n'en mangerez pas. »

Il y avait en dehors des portes de Samarie quatre lépreux qui se dirent l'un à l'autre : « Pourquoi attendons-nous ici que nous mourrions de faim? Allons au camp des Syriens; s'ils ont pitié de nous, ils nous donneront à manger et nous vivrons. S'ils veulent nous tuer, nous mourrons comme nous allons faire ici. » Ils partirent donc pour le camp des Syriens. Mais ils n'y trouvèrent personne. Car le Seigneur avait fait entendre la nuit, dans le camp des Syriens, un grand bruit de chariots, d'hommes, de chevaux, comme d'une armée innombrable.

Les Syriens crurent que c'étaient les rois amis qui venaient au secours d'Israël, et qu'au petit jour toutes ces armées tomberaient sur eux et les massacreraient. Alors ils s'étaient tous sauvés, abandonnant leurs chevaux, leurs tentes, leurs ânes, leurs richesses, ne songeant qu'à fuir le plus vite et le plus loin possible.

Les lépreux, ayant trouvé le camp abandonné, mangèrent et burent; puis ils remplirent leurs sacs d'or, d'argent, de vêtements, et, s'en retournant à Samarie, ils apportèrent aux gardes

de la porte la nouvelle de la fuite des ennemis. Les gardes de la porte coururent prévenir le roi, qui craignait que ce ne fût un piége pour attirer l'armée d'Israël hors de la ville et la massacrer ensuite. Le roi envoya donc deux hommes à cheval.

Petit-Louis. Comment, à cheval? Je croyais qu'on avait mangé les chevaux.

Grand'mère. En effet, on les avait mangés, à l'exception de cinq qu'on avait conservés pour le service du roi.

Ces deux hommes à cheval allèrent donc voir ce qui se passait, et ils vinrent dire que tous les chemins étaient couverts de vêtements et d'armes que les Syriens avaient jetés comme s'ils avaient été poursuivis.

Aussitôt le peuple courut au camp et le pilla; on trouva des approvisionnements énormes de vivres et de vêtements; et on vendait à la porte de la ville de la farine et autres provisions pour le prix qu'avait dit Élisée.

Le roi avait envoyé à la porte, pour empêcher le désordre, ce même officier, qui n'avait pas voulu croire les paroles du prophète. Et, selon la parole d'Élisée, il ne mangea pas de farine ni d'orge, car il y eut une telle foule à la porte, qu'il fut étouffé et qu'il mourut.

CLXVI

MORT DE BÉNADAD, ROI DE SYRIE

(785 ans avant J.-C.)

Élisée se trouvait à Damas, en Syrie, quand le roi Bénadad tomba malade ; ses serviteurs lui dirent : « L'homme de Dieu est venu en ce pays. » Alors le roi dit à Hazaël : « Prends des présents, va au-devant de l'homme de Dieu, et consulte-le pour savoir si je guérirai de ma maladie. »

Hazaël alla donc trouver Élisée, menant avec lui quatorze chameaux chargés de présents, choisis dans tout ce qu'il y avait de plus précieux à Damas. Il lui dit : « Bénadad, roi de Syrie, m'a envoyé vers vous pour savoir s'il pourra guérir de sa maladie. »

Élisée lui répondit : « Allez, dites-lui qu'il guérira. Pourtant le Seigneur m'a fait voir qu'il mourra certainement, mais pas de sa maladie. » Élisée, regardant Hazaël, fut ému, et des larmes coulèrent de ses yeux.

Hazaël lui dit : « Pourquoi donc mon seigneur pleure-t-il ? » Élisée répondit : « Parce que je vois de combien de maux vous accablerez Israël. Vous brûlerez leurs villes, vous tuerez les jeunes hommes, vous écraserez contre terre les petits enfants, vous couperez les femmes en morceaux.

— Comment ferai-je ces choses, dit Hazaël, moi qui ne suis qu'un chien? » Élisée lui répondit : « Le Seigneur m'a fait voir que vous seriez roi de Syrie. »

Hazaël retourna près de son maître : « Que t'a dit le prophète ? » demanda Bénadad. « Il m'a dit que vous recouvrerez la santé, » répondit Hazaël.

Le lendemain, Hazaël prit une couverture, la trempa dans l'eau et l'étendit sur le visage du roi ; et, le roi étant étouffé, Hazaël régna en sa place.

Armand. Ah ! mon Dieu, quel méchant homme ! Le roi avait joliment choisi son ami.

Grand'mère. Le roi ne valait pas mieux que l'ami ; tous ces malheureux païens se laissaient aller à tous les crimes ; ils étaient mauvais sans y penser.

La cinquième année du règne de Joram, fils d'Achab, roi d'Israël, Joram, fils de Josaphat, roi de Juda, monta sur le trône. Il avait trente-deux ans quand il commença à régner, et il régna huit ans dans Jérusalem. Il fut un mauvais roi et marcha sur les traces d'Achab, son beau-père, dont il avait épousé la fille, nommée Athalie. Il eut quelques guerres à soutenir. Il fut enseveli avec ses pères dans la ville de David. Son fils Ochosias lui succéda. Il avait vingt-deux ans, et il ne régna qu'un an dans Jérusalem.

CLXVII

JÉHU SACRÉ ROI D'ISRAËL — MORT DE JÉZABEL

(780 ans avant J.-C.)

En ce temps, Élisée envoya un des enfants des prophètes pour sacrer roi d'Israël Jéhu, afin, dit-il, qu'il accomplisse la punition

du Seigneur contre Achab et toute sa maison. Le jeune homme exécuta l'ordre du prophète. Jéhu ayant dit aux grands de la cour, qui étaient réunis avec lui dans la même salle, qu'Élisée l'avait fait sacrer roi d'Israël par ce jeune homme, tous les grands de la cour mirent leurs manteaux sous ses pieds et le proclamèrent roi d'Israël.

Jéhu alla donc à Jesrahel, où Joram, roi d'Israël, était malade. Ochosias, roi de Juda, était avec lui. Joram, apprenant l'arrivée de Jéhu, monta dans son char, et Ochosias dans le sien, pour aller au-devant de Jéhu, car ils ne savaient pas qu'Élisée l'avait sacré roi d'Israël.

Quand ils approchèrent, ils apprirent le sacre de Jéhu; aussitôt ils tournèrent leurs chars pour s'enfuir. Mais Jéhu tira une flèche sur Joram et lui perça le cœur. Ochosias fut aussi mortellement blessé, et Jéhu les fit enlever tous deux de leurs chariots et les fit jeter dans la vigne de Naboth, afin d'accomplir les paroles du Seigneur à Achab : « Je jure par moi-même que je répandrai votre sang dans ce même champ du pauvre Naboth que vous avez tué. »

Jéhu vint ensuite à Jesrahel. Jézabel, veuve d'Achab, qui vivait encore, se para de ses plus beaux vêtements, se farda le visage et se mit à une fenêtre sur le passage de Jéhu. « Qui est celle-là? » demanda Jéhu. Quand il eut su que c'était la cruelle, l'abominable Jézabel : « Jetez-la par la fenêtre, » dit-il. Aussitôt Jézabel fut précipitée, la muraille fut teinte de son sang, et les chevaux de la suite du roi la foulèrent aux pieds.

Le lendemain, Jéhu donna ordre qu'on ramassât les restes de Jézabel, et qu'on les ensevelît parce qu'elle était femme de roi. Mais on ne trouva qu'une partie de son crâne, les bouts de ses mains et de ses pieds; le reste avait été dévoré par les chiens, comme l'avait dit le Seigneur.

Louis. C'est bien fait, pour la punir du crime qu'elle avait commis.

Grand'mère. Vous allez voir comment s'accomplit la punition des enfants et des serviteurs d'Achab et de Jézabel.

CLXVIII

JÉHU DÉTRUIT TOUTE LA FAMILLE D'ACHAB

(774 ans avant J.-C.)

Achab avait laissé soixante-dix fils. Jéhu écrivit des lettres aux principaux chefs de Samarie, aux anciens et à tous ceux qui nourrissaient les enfants d'Achab. « Choisissez, leur écrivait-il, le plus considérable d'entre les fils d'Achab pour régner sur Israël. » Ces gens furent saisis de frayeur. « Si nous choisissons un roi, dirent-ils, Jéhu le combattra, et nous tuera tous. »

Alors ils lui écrivirent : « Seigneur, nous ne voulons pas choisir de roi. Faites ce que vous voudrez. »

Jéhu leur écrivit une seconde fois : « Si vous êtes à moi, et que vous vouliez m'obéir, coupez les têtes des fils de votre roi, et venez me les apporter demain à Jesrahel. »

Henri. Un joli cadeau qu'il demande ! Quelle boucherie !

Grand'mère. Lorsque ces gens reçurent cette lettre, ils prirent les soixante-dix fils d'Achab, et les tuèrent ; ils leur coupèrent la tête, les mirent dans des paniers et les envoyèrent à Jesrahel. Jéhu les fit mettre en deux tas à l'entrée de la porte de Jesrahel. Le lendemain, il dit : « Vous voyez comme s'est accomplie la parole du Seigneur ; elle n'est pas encore entièrement exécutée. » Alors il fit mourir tout ce qui restait de la maison d'Achab dans Jesrahel, les grands de sa cour, ses amis, et les faux prêtres qui étaient à

lui, sans qu'il restât rien de ce qui avait eu quelque liaison avec sa maison.

JEANNE. Je crois que Jéhu était aussi méchant que les autres.

GRAND'MÈRE. Non, chère petite ; c'était sans doute bien sanglant, mais il accomplissait les justices du Seigneur. Il ne voulait pas laisser vivant un seul des adorateurs de Baal.

Après cette exécution, il alla à Samarie ; il trouva en route, dans une cabane, les frères d'Ochosias, roi de Juda, qui descendaient aussi d'Achab et de Jézabel par leur fille Athalie. « Qui êtes-vous, leur dit-il? — Nous sommes les frères d'Ochosias, répondirent-ils. Nous étions venus pour saluer les fils du roi Achab et de la reine Jézabel. »

Jéhu dit à ses gens : « Prenez-les vivants. » Puis il les fit mener à une citerne, près de la cabane, où il les fit tous égorger au nombre de quarante-deux.

PAUL. Est-il possible?

GRAND'MÈRE. Oui, ces anciens prophètes, et même les saintes gens, avaient dans le caractère quelque chose de dur et de sauvage. C'était encore bien pis parmi les païens.

Étant parti de là, il alla à Samarie. Il fit tuer tout ce qui restait de la maison d'Achab, sans en épargner un seul, selon ce que le Seigneur avait dit par la bouche d'Élie.

Enfin, pour terminer, il fit assembler le peuple et dit : « Achab a rendu quelques honneurs à Baal, mais je veux faire plus que lui. Qu'on me fasse donc venir tous les prophètes de Baal, tous ses ministres, tous ses prêtres. Qu'il n'en manque pas un seul, car je veux faire un grand sacrifice à Baal ; quiconque ne s'y trouvera pas sera puni de mort. »

JACQUES. Comment? Jéhu, qui adorait le vrai Dieu, va adorer Baal et lui offrir des sacrifices ? Mais c'est une action abominable ! C'est lui qui mérite la mort.

GRAND'MÈRE. Cher enfant, ce n'était qu'un piége qu'il tendait aux adorateurs de Baal pour les exterminer tous.

Valentine. Mais, Grand'mère, c'est une affreuse boucherie qu'il va faire.

Grand'mère. Sûrement, chère enfant : mais d'abord c'était l'ordre de Dieu ; ensuite, il faut voir qu'il valait mieux pour le peuple d'Israël faire périr les scélérats qui corrompaient les hommes, les femmes, les enfants, que les laisser vivre pour qu'ils continuassent à perdre les âmes de ce pauvre peuple. Si nous avions parmi nous des troupes de bandits, d'assassins, pourrait-on regretter qu'ils fussent tous massacrés ? Certainement non. Il en était de même pour ces abominables idolâtres, méchants et impies.

Jéhu dit encore : « Qu'on publie une fête solennelle en l'honneur de Baal. » Et il envoya dans toutes les terres d'Israël pour appeler les ministres de Baal. Il n'en manqua pas un seul. Ils entrèrent dans le temple de Baal, et il fut rempli depuis un bout jusqu'à l'autre.

Jéhu, étant entré dans le temple, dit aux adorateurs de Baal : « Prenez bien garde qu'il n'y ait parmi vous des adorateurs du Seigneur, mais seulement ceux de Baal. »

Ils étaient dans le temple prêts à offrir des victimes au démon. Jéhu avait donné ordre à quatre-vingts hommes choisis de se tenir tout armés hors du temple à la porte ; et il leur avait dit : « S'il s'échappe un seul de tous ceux qui sont ici, votre vie m'en répondra. »

Après donc que les prêtres eurent offert leur holocauste, Jéhu donna l'ordre à ses officiers et soldats : « Entrez, tuez, qu'il ne s'en sauve pas un seul. »

Les officiers et les soldats entrèrent, massacrèrent tous ceux de Baal, et allèrent ensuite au temple où était l'idole de Baal. Ils tirèrent du temple sa statue, ils la brisèrent et la brûlèrent ensuite. Après quoi, ils détruisirent le temple et établirent, à la place, un lieu destiné au plus ignoble usage.

Ce fut ainsi que Jéhu détruisit le culte de Baal dans Israël. Malheureusement, il laissa subsister les veaux d'or qui étaient à Béthel et à Dan, et qui avaient des adorateurs.

Le Seigneur commença à se lasser du peuple d'Israël, et il

permit que Hazaël taillât en pièces leur armée, et ruinât les tribus de Galaad, de Gad, de Ruben et de Manassé. Jéhu ne continua pas toujours à vivre selon la loi du Seigneur, et il fut puni par plusieurs défaites. Il mourut après un règne de vingt-huit ans, et fut enterré à Samarie.

CLXIX

ATHALIE FAIT MOURIR TOUTE LA RACE ROYALE DE JUDA

LE PETIT JOAS EST SAUVÉ — MORT D'ATHALIE

(746 ans avant J.-C., 7 ans après la fondation de Rome par Romulus.)

Athalie, fille d'Achab et de Jézabel, femme de Joram, roi de Juda, et mère d'Ochosias, profita de la mort de son fils, qui n'avait régné que deux ans, pour faire mourir tous ses enfants et petits-enfants et régner en leur place.

Armand. Comment? Ses propres enfants et petits-enfants?

Grand'mère. Oui, Athalie était encore plus barbare que son père et sa mère.

Mais Jozaba, sœur d'Ochosias, ayant appris que sa mère Athalie faisait égorger les enfants et petits-enfants de Joram, réussit à sauver un des enfants de son frère Ochosias; il était encore avec sa nourrice, et Jozaba, cachant l'enfant, le fit évader avec la nourrice; elle les garda six ans sans qu'Athalie sût que le petit Joas vivait encore. Jozaba l'avait caché dans le Temple, sous la protection du grand prêtre Joïada.

Quand Joas eut sept ans, Joïada fit venir les centeniers et les soldats restés fidèles au Seigneur ; il leur dit qu'ils avaient un roi de la race de David, qui avait été sauvé dans le temps du massacre fait par Athalie sur ses petits-enfants. Les troupes jurèrent qu'elles lui seraient fidèles. Alors Joïada fit entrer le petit Joas dans le Temple, le plaça sur un trône, lui posa un diadème sur la tête, et lui mit le livre de la loi dans les mains. « Voici votre roi, » leur dit-il. Aussitôt les centeniers et les soldats battirent des mains en criant : « Vive le roi ! » Le peuple accourut à ces cris et se mit aussi à crier « Vive le roi ! » Athalie, entendant ce tumulte, descendit de son palais pour en connaître la cause ; elle entra avec la foule dans le Temple du Seigneur ; elle vit le jeune roi assis sur son trône, entouré de lévites et de chantres sonnant de la trompette. Tout le peuple était en joie et sonnait de la trompette. Alors la reine déchira ses vêtements et cria : « Trahison ! trahison ! »

Joïada commanda aux officiers de saisir Athalie, de l'emmener afin de ne pas souiller le Temple par le sang répandu, et de la tuer hors du Temple.

Les officiers saisirent et emmenèrent Athalie malgré sa rage et ses cris ; ils la traînèrent de force dans le chemin où passaient les chevaux et là ils la tuèrent.

Joïada et les troupes menèrent le roi dans le palais et restèrent avec lui pour le servir et le garder. Joïada ordonna ensuite qu'on allât détruire les nouveaux temples de Baal qui avaient été construits ; on les brisa tous, et on brûla les idoles de Baal qui y avaient été placées pour être adorées.

Henriette. Je croyais que Jéhu les avait toutes brûlées et qu'il n'y avait plus de culte des idoles en Israël.

Grand'mère. Oui, ils les avait détruites, mais il restait encore plusieurs idoles de ce même Baal. Jéhu avait commis la faute, ainsi que ses prédécesseurs, de ne pas détruire les veaux d'or, ni ce qu'on appelait les hauts-lieux.

Françoise. Qu'est-ce que les hauts-lieux?

Grand'mère. C'étaient des montagnes couvertes de bois consacrés aux idoles, dans lesquels on venait offrir des sacrifices à ces affreuses divinités; on faisait dans ces bois toutes sortes d'orgies, on buvait, on s'enivrait, on dansait, on criait, on s'égorgeait, on commettait toutes sortes de cruautés et d'abominations. Le peuple s'amusait de ces bacchanales, et c'est ainsi qu'il est retourné aux idoles, d'abord pour s'amuser, et ensuite pour adorer les démons et leur sacrifier; on avait fini par établir des autels et des temples dans les villes et même dans Jérusalem.

CLXX

JOAS ADORE LES FAUX DIEUX

IL FAIT MOURIR LE GRAND PRÊTRE ZACHARIE, FILS DE JOÏADA MORT DE JOAS

(738 ans avant J.-C.)

Joas régna sagement et resta fidèle au Seigneur tant que Joïada vécut; et il vécut longtemps encore, car il mourut à l'âge de cent trente ans. Après la mort de Joïada, Joas commença par s'emparer de l'argent et de l'or qui était offert par le peuple pour l'entretien et les réparations du Temple. Petit à petit, Joas laissa adorer les idoles, et finit par leur offrir lui-même des sacrifices. Zacharie, fils du grand prêtre Joïada, fit à plusieurs reprises des remontrances au roi et le menaça de la colère du Seigneur.

Joas, oubliant les grands services que lui avait rendus Joïada, fit tuer Zacharie, qui dit en mourant : « Que le Seigneur voie ce que fait Joas, et qu'il en tire lui-même vengeance ! »

La même année, le Seigneur permit que le roi de Syrie entrât dans Jérusalem après avoir remporté plusieurs victoires sur Israël. Il détruisit l'armée israélite, traita ignominieusement le roi Joas et pilla Jérusalem et ses habitants.

Quand le roi de Syrie s'en alla, les serviteurs de Joas, mécontents de son règne, le tuèrent dans son lit ; il avait régné quarante ans. Son fils Amazias lui succéda.

Trois ans avant la mort de Joas, Jéhu mourut après un règne de quarante ans ; son fils Joachas lui succéda et régna sur Israël pendant dix-sept ans. A la fin de son règne, son peuple se trouva presque détruit par les Syriens, avec lesquels on était toujours en guerre. Il n'y avait plus de grands prophètes comme Élie et Élisée ; le Seigneur semblait avoir abandonné son peuple, comme son peuple l'avait abandonné.

Marie-Thérèse. Élisée était donc mort? Quand mourut-il?

Grand'mère. Il mourut dans les premières années du règne de Joas ; il se fit encore un grand miracle sur son tombeau. On enterrait un homme mort dans la ville ; en passant devant le tombeau du prophète Élisée, on vit accourir une troupe de brigands moabites. Les gens qui portaient le mort le jetèrent sur le tombeau d'Élisée pour fuir plus vite ; au même instant le mort ressuscita.

Il y eut encore plusieurs rois de Juda et d'Israël, mais aucun d'eux ne fit rien de remarquable ; ils furent tous plus mauvais les uns que les autres, adorant les faux dieux, se faisant détester par leurs peuples ; toujours attaqués, en punition de leurs péchés, par les Syriens, les Égyptiens et les autres peuples voisins, ils furent tous dispersés ; le royaume d'Israël fut détruit. Téglatphalasar, roi des Assyriens, emmena en captivité tout ce qui restait du peuple d'Israël et le transporta en Assyrie, d'où il

n'en revint pas un seul. Le royaume d'Israël avait duré deux cent cinquante-cinq ans depuis sa séparation d'avec les deux tribus qui avaient formé le royaume de Juda.

CLXXI

ÉZÉCHIAS, ROI DE JUDA — LE PROPHÈTE ISAÏE

(740 ans avant J.-C.)

Pendant que le royaume d'Israël achevait sa perte, le royaume de Juda redevenait moins indigne de la protection du Seigneur. Après le règne d'Achas, qui avait été un des rois les plus impies, les plus abominables qui eussent régné à Jérusalem, son fils Ezéchias monta sur le trône, et changea la face du royaume de Juda. Rempli de piété et de vertu, il rétablit partout le culte du Seigneur ; il détruisit toutes les idoles dans tout son royaume.

Louis. J'espère qu'il n'oublia pas de détruire les hauts-lieux.

Grand'mère. Il les détruisit de fond en comble ; il fit abattre tous les bois consacrés aux faux dieux ; il fit briser et brûler toutes les statues et les temples qui leur étaient consacrés ; il ordonna aux prêtres et aux lévites du Seigneur de sacrifier des victimes pour purifier ces lieux livrés au culte des démons.

Il ouvrit les portes du Temple, que son abominable père Achas avait fermé pour achever d'abolir le culte du vrai Dieu. Il rétablit dans leurs fonctions les prêtres et les lévites, et eut soin de leur subsistance, en leur faisant donner, selon la loi de Moïse, la dîme de tous les produits de la terre.

Paul. Qu'est-ce que c'est, la dîme?

Grand'mère. C'est la dixième partie de ce qu'on récoltait. Ainsi, quand on avait dix mesures de farine, on en donnait une aux prêtres ; il en était de même pour tout : le bois qu'on coupait, les bestiaux qu'on avait de ses troupeaux, le foin, l'huile, le miel, etc. Ce n'était pas une grande charge pour ceux qui donnaient, et c'était beaucoup pour ceux qui recevaient ainsi de tout le monde.

Dieu bénit le règne de ce prince par les succès qu'il lui donna dans toutes les guerres que lui faisaient les rois voisins. C'est sous son règne que parut le grand prophète Isaïe, qui était heureux de vivre sous un roi aussi sage et aussi religieux.

La quatorzième année d'Ézéchias, Sennachérid, roi des Assyriens, vint attaquer les villes fortes du royaume de Juda, et les prit. Ézéchias lui envoya dire : « Je vous supplie, retirez-vous de dessus mes terres, et je vous donnerai ce que vous me demanderez. »

Sennachérid ordonna au roi de Juda de lui envoyer trois cents talents d'argent et trente talents d'or, c'est-à-dire un million neuf cent quatre-vingt mille francs environ en or et un million neuf cent quatre-vingt mille francs en argent.

Ézéchias lui donna tout l'argent de son trésor, celui du Temple, et, comme il n'y en avait pas assez, il y ajouta les lames d'or des portes du Temple.

Sennachérib prit tous ces trésors, et il envoya à Ézéchias des guerriers qui lui dirent mille injures de la part de leur roi, et le menacèrent de le tuer avec tout son peuple.

Ézéchias, dans sa désolation, pria le Seigneur, et envoya dire à Isaïe les menaces que lui avait faites le roi des Assyriens. Isaïe pria le Seigneur, et rassura Ézéchias, en lui faisant dire de ne pas s'inquiéter des paroles de Sennachérib, parce que Dieu veillait sur Juda.

En effet, dans la nuit, le Seigneur envoya dans le camp des

Assyriens un ange qui tua cent quatre-vingt-cinq mille hommes. Sennachérib, en se réveillant le lendemain, vit tous ses hommes morts; il eut peur, et, se retirant de la terre de Juda, il s'enfuit à Ninive. Et, pendant qu'il adorait son dieu Nesroch, dans son temple, ses deux fils, s'approchant par derrière, le percèrent de leurs épées.

CLXXII

MALADIE D'ÉZÉCHIAS — SA MORT — JOSIAS

(710 ans avant J.-C.)

En ce temps là, Ézéchias tomba malade, et, comme il était en danger de mort, le prophète Isaïe vint chez lui et lui dit : « Mettez ordre à vos affaires, car vous mourrez. » Alors Ézéchias pria le Seigneur avec larmes, le suppliant de se souvenir de sa fidélité à suivre et à faire suivre la loi du Seigneur.

Et, comme Isaïe sortait du palais, le Seigneur lui dit : « Retourne chez Ézéchias et dis-lui : J'ai entendu tes prières, j'ai vu tes larmes: tu vas être guéri; dans trois jours tu pourras aller au Temple, et j'ajouterai encore quinze années à ta vie. Je te délivrerai des Assyriens, en considération de David, mon serviteur. »

Isaïe dit ensuite aux serviteurs du roi : « Apportez-moi beaucoup de figues. Ils les apportèrent. Isaïe mit les figues sur les ulcères du roi, et il fut guéri sur l'heure.

Henriette. Est-ce que les figues guérissent les ulcères?

Grand'mère. Non, mon enfant ; aucune figue ne peut par elle-même guérir un ulcère ; mais avec la bénédiction puissante de Dieu, c'est une autre affaire.

Le règne d'Ézéchias s'acheva paisiblement, et il mourut après avoir régné vingt-neuf ans dans Jérusalem. Son fils Manassé, âgé de douze ans, lui succéda.

Petit-Louis. Douze ans ! Comment pouvait-il régner si jeune?

Grand'mère. Il avait des conseillers qui gouvernaient pour lui ; au reste, il ne ressembla pas du tout à son père, il rétablit les idoles et les hauts-lieux ; il fit planter des grands bois ; il construisit des temples à Baal ; il commit des cruautés inouïes ; il fut enfin un détestable roi, ce qui ne l'empêcha pas de régner pendant cinquante-deux ans dans Jérusalem. Son fils Amon lui succéda à l'âge de deux ans, mais il ne régna que deux ans. Son fils Josias lui succéda à l'âge de huit ans. Il fut tout autre que son père ; comme son pieux aïeul Ézéchias, il détruisit les idoles, rétablit le culte du Seigneur, orna le Temple qui avait été dépouillé. Il fit tuer tous les prêtres des idoles, il fit abattre les bois des hauts-lieux, et brûler tout ce qui avait servi au culte des faux dieux : la trente et unième année de son règne, il eut une guerre à soutenir contre le Pharaon Néchao, roi d'Égypte, et il fut tué dans une bataille ; il fut enseveli à Jérusalem.

Son fils Joachaz lui succéda à l'âge de vingt-trois ans ; il ne régna que trois mois à Jérusalem. Il fut pris par le Pharaon Néchao et enchaîné à Rebla. Peu de temps après, le Pharaon l'emmena en Égypte, où il mourut.

Un autre fils de Josias, nommé Joachim, régna à Jérusalem ; il avait vingt-cinq ans, et il régna onze ans. Il retomba dans l'idolâtrie, et fut un roi impie et méchant, comme plusieurs de ses ancêtres.

CLXXIII

NABUCHODONOSOR, ROI DE BABYLONE, ASSIÉGE JÉRUSALEM

(670 ans avant J.-C.)

Joachim, fils de Joachim, régna après son père; il avait dix-huit ans. Il commit les mêmes crimes que son père, mais il n'eut pas le temps d'en commettre autant, parce qu'il ne régna à Jérusalem que trois mois.

Nabuchodonosor, roi de Babylone, vint avec une nombreuse armée assiéger Jérusalem. C'était un des princes les plus orgueilleux et les plus terribles. Joachim, voyant qu'il ne pouvait se défendre, se rendit prisonnier à Nabuchodonosor, avec sa mère, ses femmes, ses serviteurs. Le roi de Babylone les reçut bien, ce qui ne l'empêcha pas de s'emparer de tout ce qui appartenait au roi et à sa maison, de dépouiller le Temple et d'emmener en esclavage à Babylone Joachim et toute sa maison, les princes, les grands, les plus vaillants de l'armée au nombre de sept mille, et les ouvriers habiles; après quoi il quitta le pays de Juda.

Avant de quitter Jérusalem, Nabuchodonosor nomma roi Sédécias, oncle de Joachim. Il avait vingt et un ans quand il commença à régner; son règne dura onze ans à Jérusalem.

La neuvième année du règne de Sédécias, Nabuchodonosor revint avec son armée, entoura Jérusalem de fossés, pour que personne

ne pût entrer dans la ville ni en sortir; puis il établit son camp tout à l'entour.

Jérusalem resta enfermée ainsi pendant près de deux ans.

Louis. Mais de quoi vivaient les habitants? Toutes leurs provisions devaient être mangées.

Grand'mère. Aussi la famine commençait à se faire cruellement sentir. Sédécias, voyant leurs provisions épuisées, et les Babyloniens toujours établis dans leur camp comme s'ils n'en devaient jamais sortir, fit faire une brèche dans la muraille intérieure.

Gaston. Il y avait donc deux murailles?

Grand'mère. Oui; il y en avait une extérieure très-épaisse, très-solide, et une autre non moins épaisse à quelques mètres en arrière, de sorte qu'il y avait, entre les deux murailles, comme un large corridor; ce passage aboutissait à un autre corridor souterrain qui menait à la campagne dans le désert. C'est par là que Sédécias s'enfuit avec tous les gens de guerre.

CLXXIV

JÉRUSALEM EST DÉTRUITE

SÉDÉCIAS EMMENÉ CAPTIF A BABYLONE AVEC TOUT LE PEUPLE JUIF

(620 ans avant J.-C.)

Les Chaldéens et les Babyloniens étant entrés dans Jérusalem, qui n'avait plus personne pour défendre les portes de la ville,

s'aperçurent de la fuite du roi et de ses guerriers; ils les poursuivirent, les atteignirent près de Jéricho, et les emmenèrent prisonniers.

Ayant donc pris le roi, ils le menèrent avec sa famille au roi Nabuchodonosor, qui était à Réblatha. Il fit mourir les fils de Sédécias sous les yeux de leur père. Il creva les yeux du malheureux Sédécias, le chargea de chaînes, et l'emmena à Babylone.

Quelque temps après, il envoya une armée pour achever de détruire Jérusalem et abattre ses murailles; il fit ravager tout le pays, et fit emmener en captivité tout ce qui restait d'Israélites, hommes, femmes et enfants. On les amena à Nabuchodonosor, qui fit mourir tous les principaux des Juifs, et garda le reste en esclavage; c'est ainsi que se vérifia la terrible menace du Seigneur, et que s'accomplit la captivité du peuple juif; elle était le juste châtiment de tant de crimes accumulés les uns sur les autres, et devait durer soixante-dix ans.

Joachim, roi de Juda, qui avait été emmené avant le règne de Sédécias, resta trente-sept ans en prison. Après la mort de Nabuchodonosor, Évilmérodach, qui lui avait succédé, tira de prison ce malheureux Joachim, le traita avec bonté, lui fit donner des vêtements magnifiques, le fit manger à sa table et le traita en roi jusqu'à sa mort.

Le peuple juif resta en captivité dans le royaume de Babylone pendant soixante-dix ans; ce fut Cyrus, roi de Perse, qui, ayant conquis le royaume de Babylone, rendit aux Juifs leur liberté, et leur donna Jérusalem avec toute la Judée; il ajouta même de l'argent pour rebâtir les murs de Jérusalem.

Il me reste maintenant à vous raconter plusieurs histoires intéressantes, qui se sont passées soit pendant la captivité de Babylone, soit avant, soit après les derniers siècles des royaumes d'Israël et de Juda, et qu'il faut connaître.

Marie-Thérèse. Pourquoi, Grand'mère, faut-il les connaître, puisqu'elles ne sont pas dans l'Histoire Sainte?

Grand'mère. Chère petite, elles sont dans l'Histoire Sainte, et je ne vous raconte rien que je ne prenne dans l'Écriture. Il faut les connaître, parce que tout le monde les connaît. Si on parle devant toi de Job, de Tobie, de Judith, d'Esther, de Daniel, de Jonas, des Machabées, et que tu ne saches pas ce qu'ont fait tous ces personnages remarquables, on dira que tu es une ignorante, et on pourra croire que tu es une paresseuse qui n'a pas voulu étudier.

Marie-Thérèse. Ah! mais, Grand'mère, je sais très-bien qui ils sont; je l'ai appris.

Grand'mère. Toi, tu l'as appris; mais tous ne le savent peut-être pas; et, puisque je vous ai raconté l'Histoire Sainte, il faut que je la finisse tout entière. Je vais donc vous raconter la belle histoire de Tobie.

SECONDE PARTIE DE L'ANCIEN TESTAMENT

LIVRE DE TOBIE

CLXXV

TOBIE EMMENÉ CAPTIF A NINIVE

(718 ans avant J.-C.)

Tobie était de la tribu de Nephthali, par conséquent du royaume d'Israël; il fut emmené en captivité à Ninive, par Salmanasar, roi des Assyriens, et, dans sa captivité, comme auparavant, il resta fidèle à la loi du Seigneur, et n'adora jamais les faux dieux.

Tous les jours, il distribuait à ceux de sa nation tout ce qu'il avait de trop pour lui et pour sa famille. Dans sa jeunesse, il n'avait jamais adoré les veaux d'or, et il évitait la compagnie des enfants et des jeunes gens de son âge qui sacrifiaient aux idoles et qui étaient impurs.

Quand il devint homme, il épousa une femme de sa nation, nom-

mée Anne ; il en eut un fils qu'il appela Tobie, ce qui veut dire en hébreu *bon seigneur*. Il lui apprit dès sa petite enfance à craindre Dieu et à éviter tout péché.

Lorsqu'il fut emmené captif avec sa femme, son fils et toute sa tribu, il fut établi à Ninive. Tous mangeaient des viandes consacrées aux idoles ; Tobie ne voulut jamais en goûter.

Louis. Qu'est-ce qu'il mangeait donc ?

Grand'mère. Il mangeait du pain, et ce qu'il pouvait avoir qui ne fût pas consacré aux idoles, comme des légumes, des fruits. Dieu le récompensa en lui rendant favorable le roi Salmanasar, qui le prit en grande estime et confiance ; il lui permit d'aller partout où il voudrait, et lui accorda toute liberté de faire ce qui lui plairait. Il lui donna aussi dix talents d'argent, c'est-à-dire soixante mille francs.

Armand. Comme il était bon, ce roi Salmanasar ? Nabuchodonosor n'aurait jamais fait cela.

Grand'mère. Malheureusement pour Tobie, Salmanasar mourut quelques années après, et Sennachérib, son fils, qui régna après lui, avait une grande haine contre les Israélites. Mais Tobie, profitant de la bonté de Salmanasar, avait déjà fait beaucoup de bien à ses compatriotes captifs ; il en avait tiré un grand nombre de la misère. Il avait acquis des biens assez considérables pour lui-même et sa famille, et il s'était donné ainsi les moyens de continuer ses bonnes œuvres, quand Salmanasar viendrait à mourir. Il continua donc à nourrir ceux qui n'avaient pas à manger, à donner des vêtements à ceux qui en manquaient, et il avait grand soin d'ensevelir ceux qui mouraient ou qui étaient tués par les Assyriens.

Après la guerre de Sennachérib contre le roi de Juda, dans laquelle l'ange du Seigneur fit périr en une nuit l'armée des Assyriens, sa haine contre les Juifs devint tellement violente, qu'il en fit tuer plusieurs à son retour de Ninive, et il défendit qu'on ensevelît leurs corps.

Tobie n'écouta pas cette défense, et continua à ensevelir ses frères. Le roi, l'ayant appris, commanda qu'on fît mourir Tobie, et qu'on lui prît tous ses biens.

Tobie fut averti par des amis; il s'enfuit avec sa femme et son fils, et il fut recueilli et caché par ses amis, car il en avait beaucoup. Quarante-cinq jours après, le roi fut tué par deux de ses fils, ainsi que nous l'avons déjà vu. Tobie rentra dans sa maison, qui lui fut rendue avec tous ses biens.

CLXXVI

TOBIE DEVIENT AVEUGLE

(712 ans avant J.-C.)

Tobie voulut, un jour de fête du Seigneur, donner un grand repas à ses amis. Il envoya son fils: « Va, lui dit-il, et amène-nous quelques-uns de notre tribu qui craignent le Seigneur, pour qu'ils mangent avec nous. » Le jeune Tobie y alla. Étant de retour avec les invités, il dit à son père qu'il y avait dans la rue le corps d'un Israélite qui venait d'être tué. Tobie se leva aussitôt, et, laissant le dîner, il vint près du corps pour l'ensevelir. Il l'enleva et l'emporta secrètement dans sa maison, afin de l'ensevelir avec plus de sécurité quand il ferait nuit.

Ses amis et ses parents lui reprochèrent son imprudence. « On a déjà donné ordre de vous faire mourir pour ce même sujet, lui dirent-ils, vous avez eu beaucoup de peine à sauver votre vie, et voilà que vous ensevelissez encore les morts. »

Mais le charitable Tobie ne les écouta pas ; il continua à enlever secrètement les corps des Israélites et à les ensevelir la nuit. Il arriva une fois que, s'étant beaucoup fatigué à ce pieux travail, il revint si endormi, qu'au lieu d'entrer dans sa maison, il s'assit par terre, s'appuya contre un mur et s'endormit. Il y avait au-dessus de sa tête, au haut de ce mur, un nid d'hirondelles. Il tomba de ce nid de la fiente toute chaude, et, comme Tobie se trouvait dessous, cette ordure tomba sur ses yeux. Et Tobie, se réveillant, se trouva aveugle.

Valentine. Est-ce que la fiente d'hirondelle rend aveugle?

Grand'mère. Je ne sais pas du tout; était-ce cette fiente d'hirondelle? était-ce l'inflammation causée par quelque chose d'âcre et de brûlant qui était entré dans les yeux? était-ce l'humidité froide de la nuit? Le fait est que le pauvre Tobie devint aveugle. Dieu permit que ce malheur lui arrivât pour éprouver sa foi et pour donner à la postérité un exemple de soumission.

Tobie ne s'attrista pas de cette rude épreuve; il l'accepta avec résignation et sans laisser échapper un murmure, et il en rendit grâces à Dieu tous les jours de sa vie. Ses amis se moquaient de lui au lieu de le plaindre : « Vous voilà bien récompensé, lui disaient-ils, de toutes vos aumônes et de vos ensevelissements ! Où est votre espérance? Quelle est votre récompense? »

Mais Tobie, les reprenant avec douceur, leur disait : « Ne parlez pas ainsi; nous sommes tous enfants de Dieu, et nous attendons tous cette vie bienheureuse que Dieu doit donner à ceux qui ne manquent pas à la fidélité qu'ils lui doivent, et qui se soumettent sans murmurer aux afflictions qu'il leur envoie. »

Sa femme même lui reprochait souvent ses espérances trompées, et la misère de sa vie actuelle.

Tobie souffrait tout en silence, et adressait de ferventes prières au Seigneur pour le bénir en tous les maux qu'il lui envoyait, pour lui demander pardon des fautes qu'il avait commises dans sa vie, et pour lesquelles il était justement puni.

JEANNE. Pauvre Tobie ! lui qui était si bon ! Il me semble qu'il ne méritait aucune punition.

GRAND'MÈRE. Aussi n'était-ce pas une punition que lui envoyait le bon Dieu, mais un moyen d'augmenter ses mérites et d'arriver à une plus parfaite sanctification. Mais Dieu ne prolongea pas trop cette épreuve.

CLXXVII

LE JEUNE TOBIE VA CHEZ RAGUEL, SON PARENT

L'ANGE RAPHAËL L'ACCOMPAGNE

(708 ans avant J.-C.)

Quatre ans après que Tobie fut devenu aveugle, la vie lui devint trop dure, et il demanda au Seigneur de le faire mourir. Espérant que Dieu lui accorderait sa demande, il fit venir son fils Tobie, et lui donna des conseils admirables sur la vie qu'il devait mener pour conserver la protection et l'amour du Seigneur. Puis il lui dit : « Je t'avertis, mon fils, que, lorsque tu n'étais qu'un petit enfant, j'ai prêté dix talents d'argent à GABÉLUS, qui demeure à RAGÈS, ville des Mèdes, près de l'Assyrie. Je ne les lui ai jamais redemandés, mais, à présent que je suis hors d'état de travailler, et que je vais bientôt mourir, je ne veux pas t'enlever ce qui doit être à toi et ce qui t'aidera à vivre et à faire vivre ta mère. »

Tobie lui répondit : « Mon père, je ferai tout ce que vous me

commanderez. Mais je ne sais pas comment je pourrai retirer cet argent. Cet homme ne me connaît pas, et je ne le connais pas non plus. Je ne sais même pas le chemin par lequel on va dans ce pays-là.

— Mon fils, reprit le vieux Tobie, j'ai son obligation par écrit; je te la donnerai; aussitôt que tu la lui feras voir, il te remettra les dix talents; il est honnête, et il est devenu riche. Pour y aller, va chercher un homme fidèle qui connaisse ce pays et qui t'accompagnera; tu le payeras de sa peine. »

Tobie, toujours prêt à obéir à son père, sortit aussitôt; il trouva, près de sa maison, un beau jeune homme en habit de voyage. Ne sachant pas que ce fût un Ange du Seigneur, il le salua, et lui dit: « D'où êtes-vous, bon jeune homme? »

Il lui répondit: « Je suis un des enfants d'Israël. » Tobie lui dit: « Savez-vous le chemin qui conduit au pays des Mèdes? » L'Ange répondit: « Je le sais; je parcours souvent tous ces chemins; j'ai demeuré chez Gabélus, notre frère, qui demeure dans la ville de Ragès, près de la ville d'Ecbatane.

— Je vous supplie, lui dit Tobie, d'attendre ici un peu, jusqu'à ce que j'aie rapporté à mon père ce que vous venez de me dire. » L'Ange attendit.

Tobie, étant rentré, raconta tout ceci à son père, lequel remercia le bon Dieu de cette heureuse rencontre, et dit à son fils de prier ce jeune homme d'entrer. L'Ange, étant entré, salua le vieux Tobie, et dit: « Que la joie soit toujours avec vous. » Tobie répondit: « Quelle joie puis-je avoir, moi qui suis toujours dans les ténèbres et qui ne vois pas la lumière du ciel? »

Le jeune homme lui dit: « Ayez bon courage, le temps approche auquel Dieu doit vous guérir. » Tobie ne répondit pas à cette parole qu'il crut être une parole de bienveillante politesse, mais il lui dit: « Pourrez-vous mener mon fils chez Gabélus, en la ville de Ragès, au pays des Mèdes? Quand vous serez de retour, je vous donnerai ce qui vous sera dû pour votre peine.

L'Ange lui répondit : « Je mènerai votre fils, et je le ramènerai.

— Dites-moi, je vous prie, reprit Tobie, de quelle famille et de quelle tribu êtes-vous? »

L'Ange Raphaël lui répondit : « De peur que je ne vous donne de l'inquiétude, je suis Azarias, fils du grand Ananias. »

Armand. Qui était ce grand Ananias?

Grand'mère. C'était un des trois jeunes gens qui avaient été jetés dans une fournaise ardente par le roi Nabuchodonosor; mais vous ne connaissez pas encore cette histoire ; je vous la raconterai plus tard avec celle du prophète Daniel.

Henri. Mais, Grand'mère, n'était-ce pas un mensonge? L'Ange Raphaël ne s'appelait pas Azarias.

Grand'mère. C'est vrai ; mais, comme il avait pris l'apparence et la figure du jeune Azarias, il pouvait et il devait même porter également son nom.

Tobie répondit à l'Ange : « Vous êtes d'une race illustre ; je vous supplie de ne point vous fâcher si, à cause de mon fils, j'ai désiré connaître votre nom. » L'Ange dit une seconde fois : « Je mènerai votre fils en bonne santé et je vous le ramenerai de même.

— Que votre voyage soit heureux! reprit le vieux Tobie. Que Dieu soit avec vous dans votre chemin, et que son Ange vous accompagne ! »

Alors, ayant préparé ce qui était nécessaire pour leur voyage, Tobie dit adieu à son père et à sa mère, et ils se mirent tous deux en route.

Aussitôt qu'ils furent partis, la mère commença à pleurer et à dire à son mari : « Vous nous avez enlevé le bonheur de notre vieillesse ; vous l'avez éloigné de nous. Plût à Dieu que cet argent pour lequel vous l'avez envoyé n'eût jamais existé ! Le peu que nous avons nous suffisait, et ce nous était une grande richesse que de voir notre fils avec nous. »

Tobie lui répondit : « Ne pleure pas; notre fils arrivera là-bas sain et sauf, et il reviendra aussi vers nous en bonne santé ; tes

yeux le reverront encore, car je crois que l'Ange du Seigneur l'accompagne, qu'il dirige tout ce qui le regarde, et qu'ainsi il reviendra vers nous plein de joie. » A ces paroles, la mère cessa de pleurer, et elle ne fit plus de reproches à son mari.

CLXXXIII

DÉPART DU JEUNE TOBIE

IL PREND UN POISSON QUI VEUT LE DÉVORER — L'ANGE LUI CONSEILLE D'ÉPOUSER SARA

(Même année, 703 ans avant J.-C.)

Tobie se mit en chemin suivi du chien de la maison.

Gaston. Comment? le pauvre chien l'a suivi? Et le vieux Tobie qui n'a plus de chien de garde?

Grand'mère. Le vieux Tobie en avait probablement plusieurs; et il était bien aise, au contraire, que celui qui aimait particulièrement le jeune Tobie fût avec lui pour le préserver des dangers de la route et le garder.

Tobie et l'Ange s'arrêtèrent près du fleuve du Tigre pour y passer la nuit. Tobie étant allé se laver les pieds au bord du fleuve, un très-gros poisson sortit de l'eau pour le dévorer. Tobie poussa un grand cri en disant : « Seigneur, il va se jeter sur moi!

— Prends-le par les ouïes, dit l'Ange, et tire-le à toi. » Tobie le fit; le poisson commença à faire quelques mouvements et à se dé-

battre aux pieds de Tobie. Alors l'Ange lui dit: « Vide le ventre de ce poisson, et prends-en le cœur, le fiel et le foie, parce qu'ils te seront nécessaires pour en faire des remèdes très-utiles. »

Tobie, ayant obéi à l'Ange, fit aussi rôtir de sa chair qu'ils mangèrent; ils salèrent le reste pour se nourrir jusqu'à la fin de leur voyage.

Tobie dit à l'Ange: « Mon frère Azarias, je vous supplie de me dire quels remèdes nous pourrons tirer de ce que nous avons gardé du poisson. » L'Ange lui répondit: « Si tu mets sur des charbons ardents une partie de son cœur, où de son foie, la fumée qui en sort chasse toutes sortes de démons, soit d'un homme, soit d'une femme, de sorte qu'ils ne s'en approchent plus. Son fiel est bon pour frotter les yeux quand il y a quelque taie, et il les guérit. »

Tobie comprit qu'il pourrait rendre la vue à son père, et il s'en réjouit. Comme ils arrivaient à Ragès, Tobie demanda à l'Ange: « Où voulez-vous que nous logions? » L'Ange lui répondit: « Il y a ici un homme qui s'appelle Raguel; il est de ta tribu, et il est ton parent. Il a une fille unique, nommée Sara. Tout son bien doit lui revenir; il faut que tu épouses cette jeune fille. Demande-la donc à son père, il te la donnera en mariage.

— Mais, dit Tobie, j'ai entendu dire qu'elle avait déjà épousé sept maris, et qu'ils étaient tous morts; on m'a dit qu'un démon les avait tous tués. »

Henriette. Est-ce que c'était vrai, Grand'mère?

Grand'mère. Oui, c'était très-vrais; aussitôt que les maris de Sara entraient dans sa chambre, un démon se jetait sur eux et les étranglait. Sara en était très-malheureuse, parce qu'on croyait que c'était elle qui les tuait; les servantes mêmes le lui reprochaient, et la pauvre fille avait grand'peur chaque fois que son père et sa mère la mariaient.

Valentine. Mais pourquoi ne disait-elle pas que c'était le démon qui les tuait, et non pas elle?

Grand'mère. Elle ne pouvait pas le dire, parce qu'elle ne le savait pas; le démon est invisible; le mari tombait étranglé, mort, sans que Sara pût en connaître la cause.

Marie-Thérèse. Mais pourquoi s'est-elle mariée tant de fois? Une ou deux, c'eût été bien assez.

Grand'mère. Elle espérait toujours que cela n'arriverait plus. — Vous pensez bien que Tobie, qui ne connaissait pas Sara, qui par conséquent n'avait aucune affection pour elle, ne se souciait pas de faire le huitième mari étranglé. Il ajouta donc à ce qu'il avait dit à l'Ange:

« Je crains que la même chose ne m'arrive et que je ne cause ainsi à mon père et à ma mère un chagrin capable de les faire mourir, car je suis leur fils unique. »

L'Ange Raphaël lui répondit: « Écoute-moi, et je t'apprendrai quels sont ceux sur lesquels le démon a du pouvoir. Lorsque en se mariant on ne considère que les avantages de la fortune, de la beauté, des honneurs, de la gloire, lorsqu'on ne pense pas à honorer Dieu dans le mariage, c'est-à-dire à être un bon et fidèle mari, un bon et sage père, un maître indulgent et charitable pour ses serviteurs, le démon a pouvoir sur ces gens-là.

« Mais pour toi, après que tu auras épousé cette fille, entre sans crainte dans sa chambre, prie Dieu avec elle, et ne pense pas à autre chose qu'à prier et à lui parler de choses sages et saintes. Sois ainsi pendant trois jours; et ton union sera bénie de Dieu. Dès le premier jour, mets sur le feu le foie du poisson, et le démon sera chassé. Au bout de trois jours, n'aie plus aucune crainte, et sois assuré que le bon Dieu te donnera de beaux enfants, pleins de force et de santé. »

CLXXIX

MARIAGE DU JEUNE TOBIE.

(Même année, 708 ans avant J.-C.)

Ils entrèrent ensuite chez Ragüel, qui les reçut avec joie, quoiqu'il ne sût pas qui ils étaient. Aussitôt qu'il eut regardé Tobie, il dit à sa femme : « Comme ce jeune homme ressemble à mon cousin Tobie ! D'où êtes-vous, mes jeunes frères? leur demanda-t-il. — Nous sommes de la tribue de Nephthali, du nombre des captifs de Ninive.

— Connaissez-vous mon frère Tobie? demanda Ragüel. — Oui nous le connaissons, » répondirent-ils. Et comme Ragüel disait beaucoup de bien de Tobie, l'Ange lui dit : « Tobie, dont vous demandez des nouvelles, est le père de ce jeune homme. »

Aussitôt Ragüel, s'avançant vers Tobie, le serra dans ses bras, l'embrassa à plusieurs reprises, et versa des larmes de joie.

Henriette. Grand'mère, je remarque une chose: c'est que les Juifs pleurent comme de petits enfants; s'ils sont tristes, ils pleurent; s'ils sont contents, ils pleurent; s'ils ont peur, ils pleurent; s'ils souffrent, ils pleurent. C'est ridicule de voir pleurer des hommes, des vieillards, des guerriers, comme des enfants de trois ans.

Grand'mère. Chère petite, chez nous, c'est ridicule, parce qu'on développe dès l'enfance l'amour-propre des garçons pour tout souffrir sans pleurer ; mais les larmes sont dans la nature

humaine ; elles sont un témoignage extérieur de la souffrance ou d'une impression très-vive, de même que le sourire et le rire indiquent le plaisir, la joie. Et comme les hommes de ces temps-là n'étaient pas élevés à cacher leurs sentiments, ils pleuraient, ils criaient, ils se roulaient, quand ils en avaient envie. Voilà pourquoi Ragüel, qui avait beaucoup aimé le vieux Tobie, a pleuré dans les bras de son fils. Au fond, ces usages étaient bien plus naturels et bien plus sincères.

Il dit à Tobie : « Mon fils, que Dieu te bénisse, car tu es l'enfant d'un homme de bien, d'un homme très-vertueux. »

En même temps, Anne, femme de Ragüel, et Sara, sa fille, le voyant si attendri, se mirent aussi à pleurer. Après quelques instants de conversation, Ragüel commanda qu'on tuât un mouton et qu'on préparât un festin. Et comme il les priait de se mettre à table, Tobie, lui dit :

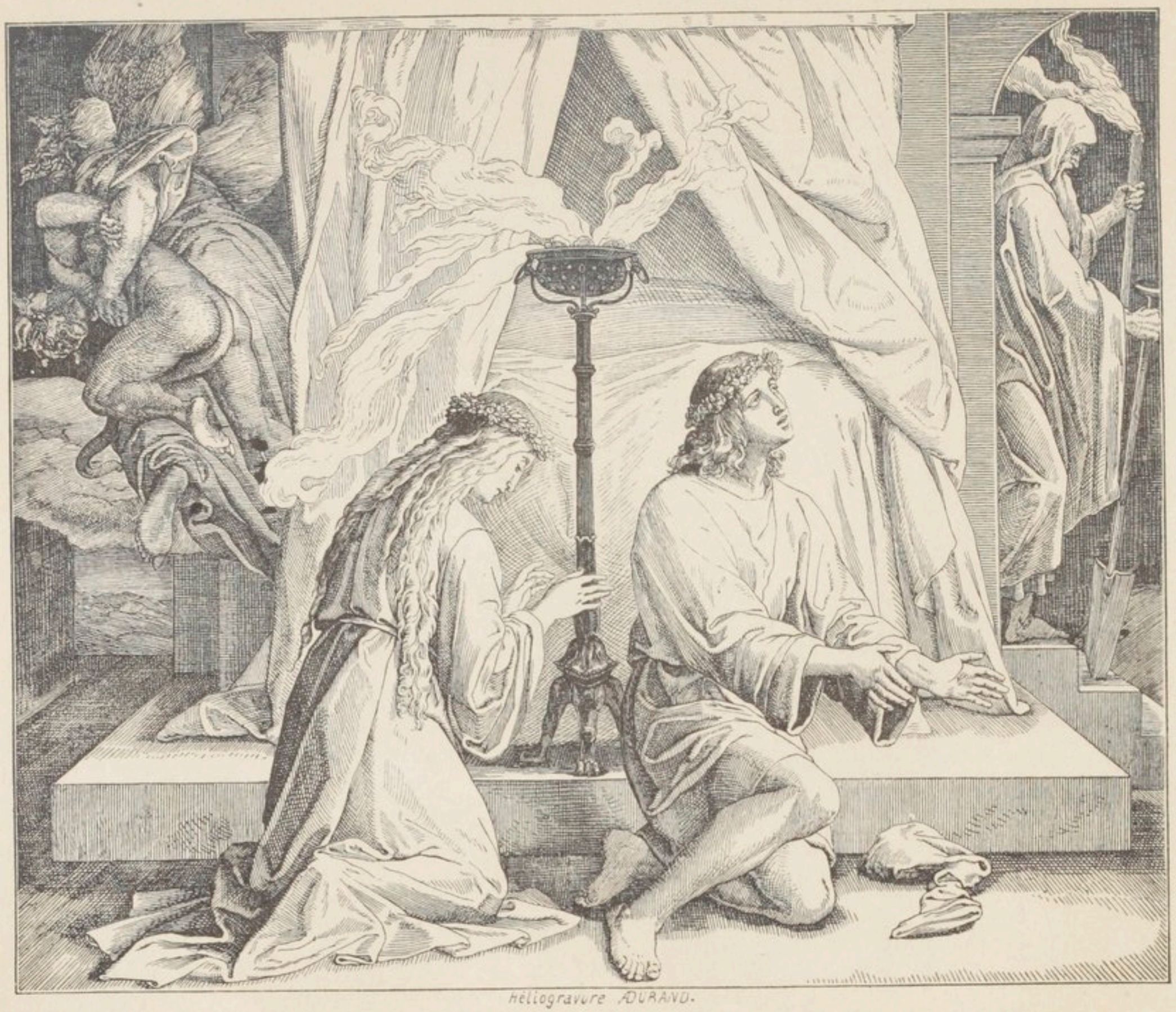
« Je ne mangerai ni ne boirai ici, avant que vous m'ayez accordé ma demande et que vous m'ayez promis de me donner pour épouse Sara, votre fille. »

En entendant ces paroles, Ragüel fut saisi de frayeur, sachant ce qui était arrivé aux sept maris qu'avait eus Sara. Dans son trouble, craignant qu'il n'arrivât la même chose à celui-ci, dont il chérissait le père, il gardait le silence ; l'Ange lui dit :

« Ne craignez point de donner votre fille à ce jeune homme, pârce qu'il craint Dieu ; votre fille lui est destinée pour épouse, et c'est pour cela que tous les autres n'ont pu l'avoir pour femme. »

Ragüel répondit : « Je ne doute pas que mes prières et mes larmes ne soient venues jusqu'au Seigneur et qu'il ne les ait exaucées. Et je crois qu'il a permis que tu sois venu nous voir afin que ma fille épouse un homme de sa parenté, selon la loi de Moïse ; ainsi ne doute pas que je ne te donne ma fille, comme tu le désires. »

Et prenant la main droite de Sara, il la mit dans la main droite de Tobie et leur dit : « Que le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le



Héliogravure ADRIAND.

La prière de Tobie et de Sara.

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS

Dieu de Jacob soit avec vous! Que lui-même vous unisse, et qu'il accomplisse sa bénédiction en vous! »

Et ayant pris de quoi écrire, ils firent le contrat de mariage. Après quoi, ils se mirent à table, et ils commencèrent le festin en bénissant Dieu.

Ragüel appela Anne sa femme, et lui ordonna de préparer une chambre pour Sara et son mari. Ce qu'ayant fait, elle y mena sa fille, qui se mit à pleurer. Et elle lui dit : « Ma fille, aie bon courage, le Seigneur Dieu te comblera de bonheur après tant d'afflictions que tu as eues.

Quand on fit entrer Tobie dans la chambre de sa jeune épouse, il tira de son sac une partie du foie du poisson, et le mit sur des charbons ardents. Le démon était déjà là, tout prêt à étrangler Tobie ; mais l'ange Raphaël saisit le démon, et le lia dans les déserts de l'Égypte par ordre du Seigneur.

Françoise. Mais est-ce qu'il ne pouvait pas s'échapper?

Grand'mère. Non, parce que le Seigneur ne le voulait pas, et il avait beau faire, il était obligé d'y rester; car la volonté de Dieu est bien plus puissante que celle du démon.

Tobie parla ensuite à sa femme qui était assise sur un siége, et lui dit : « Sara, levez-vous, et prions Dieu aujourd'hui, demain et après-demain, parce que, pendant ces trois nuits, nous devons nous unir dans la prière et demander au Seigneur qu'il nous conserve pour vivre saintement et élever les enfants qu'il nous donnera dans sa crainte et dans son amour. « Et Tobie dit tout haut de belles prières auxquelles se joignit Sara, disant au Seigneur : « Faites-nous miséricorde, Seigneur, et que nous puissions vivre jusqu'à l'extrême vieillesse dans une parfaite santé. »

Un peu avant le lever du soleil, Ragüel fit venir ses serviteurs, et ils allèrent ensemble pour creuser une fosse. Car il disait : « Il sera sans doute arrivé à celui-ci la même chose qu'à ces sept hommes qui étaient avec Sara. »

Lorsque la fosse fut prête, Ragüel alla chez sa femme et lui

dit : « Envoie une de tes servantes pour voir s'il est mort, afin que je l'ensevelisse avant qu'il fasse jour. » La servante y alla et les trouva dans une santé parfaite, dormant paisiblement. Elle alla bien vite chez sa maîtresse pour lui apporter cette bonne nouvelle. Ragüel et Anne bénirent le Seigneur, et Ragüel commanda à ses serviteurs de combler la fosse avant qu'il fît jour.

Il dit à sa femme de préparer un festin et les vivres nécessaires pour un voyage. Et il fit tuer quatre moutons et deux vaches grasses pour donner un grand repas à ses parents et à ses amis. Ragüel conjura Tobie de demeurer avec eux encore deux semaines. Il lui donna la moitié de tout ce qu'il possédait et déclara par écrit que l'autre moitié serait à Tobie après sa mort.

CLXXX

L'ANGE VA CHEZ GABÉLUS ET REVIENT CHEZ RAGUEL

(Même année, 708 ans avant J.-C).

Tobie appela un jour l'Ange, qu'il croyait être un homme, et lui dit : « Mon frère Azarias, je vous dois tant de reconnaissance pour tout le bien que vous m'avez fait, que je ne saurais jamais assez vous l'exprimer, et je ne pourrai jamais vous la témoigner par des présents assez riches. Et pourtant j'ai encore une prière à vous adresser : c'est que vous preniez des serviteurs et des montures nécessaires pour aller chez Gabélus à Ragès ; vous lui rendrez son obligation en échange de l'argent qu'il nous doit, et

vous le prierez de venir à mes noces. Vous savez que mon père compte les jours de mon absence, et que, si je tarde, son âme sera accablée de tristesse. Vous voyez aussi avec quelle instance Ragüel m'a conjuré de rester quinze jours chez lui, et comment j'ai dû céder à ses prières. C'est pourquoi je vous demande d'aller pour moi chez Gabélus. »

L'Ange Raphaël accepta avec sa bonté accoutumée la commission que lui donnait Tobie; il prit deux chameaux et quatre serviteurs de Ragüel, et il partit pour Ragès, où il trouva Gabélus, qui lui remit les dix talents contre l'obligation.

L'Ange lui raconta tout ce qui était arrivé au jeune Tobie et l'invita aux noces. Gabélus partit avec l'Ange et quelques-uns de ses serviteurs, et il arriva chez Ragüel pendant qu'on était à table. Tobie se leva aussitôt; ils s'entre-saluèrent et s'embrassèrent; Gabélus pleura.....

Henriette, *riant*. Ha, ha, ha! Encore un qui pleure, et sans savoir pourquoi, puisqu'il n'avait jamais vu le jeune Tobie.

Grand'mère. Il savait bien pourquoi; il voyait en Tobie le fils d'un ancien ami très-cher et très-vénéré; il avait bon cœur, il fut ému et pleura; ensuite il bénit Dieu, et dit à Tobie : « Que le bon Dieu te bénisse, mon fils, parce que tu es l'enfant d'un homme très-vertueux, très-juste, qui craint Dieu et qui fait beaucoup d'aumônes. Que la bénédiction de Dieu s'étende sur ta femme, sur ton père, sur ta mère. Puisses-tu voir tes fils jusqu'à la quatrième génération! » Tous répondirent *Amen;* ils se mirent à table, et pendant les festins des noces chacun se conduisit avec modération et sagesse.

Petit-Louis. Comment pouvait-on se conduire autrement?

Grand'mère. Ils pouvaient faire ce qu'on fait très-souvent à des repas de noces, boire avec excès, s'enivrer, se quereller, se battre, enfin commettre toutes sortes d'inconvenances. Mais comme les amis de Ragüel étaient des gens sages, ils ne firent rien de tout cela.

CLXXXI

RETOUR DU JEUNE TOBIE

LE VIEUX TOBIE RECOUVRE LA VUE

(Même année, 708 ans avant J.-C.)

Pendant que le jeune Tobie, cédant aux prières de Ragüel et d'Anne achevait son heureuse quinzaine chez ses parents, le vieux Tobie et sa femme commençaient à s'inquiéter de ne pas voir revenir leur fils. « D'où peut venir ce retardement de notre fils? disaient-ils; Gabélus ne serait-il pas mort? et Tobie ne sait peut-être plus à qui s'adresser pour ravoir notre argent? » Après quelques jours d'attente, le vieux Tobie fut saisi d'une profonde tristesse ainsi que sa femme, et ils pleuraient ensemble sans pouvoir se consoler.

Tous les jours, Anne allait dans tous les chemins par lesquels son fils pouvait revenir; elle montait sur les collines pour le voir arriver de loin, et tous les jours elle revenait en pleurant près de son mari.

Pendant ce temps, Ragüel, qui aimait beaucoup sa fille et son gendre, les suppliait de rester encore un peu; mais Tobie résistait, et au jour fixé, encouragé par l'Ange, il se mit en route, emmenant de nombreux troupeaux et de grandes richesses, car Ragüel avait donné à Tobie, avec sa fille Sara, la moitié de tout ce qu'il possédait, serviteurs, servantes, troupeaux, chameaux, mulets, ânes, vêtements, trésors, parfums, or, argent, tout enfin.

Ragüel et Anne bénirent une dernière fois Sara et Tobie, les embrassèrent tendrement et les laissèrent partir. Le onzième jour de leur voyage, l'Ange dit à Tobie : « Mon frère Tobie, tu sais l'état d'affliction dans lequel tu as laissé tes parents. Si tu le trouves bon, allons devant; laissons Sara, les serviteurs et les troupeaux continuer lentement leur route; nous arriverons ainsi plus promptement pour tirer ton père d'inquiétude. »

Tobie, qui suivait docilement tous les conseils de l'Ange, y consentit. Ils emportèrent seulement avec eux le fiel du poisson. Anne continuait à aller tous les jours sur la colline pour voir si Tobie ne revenait pas. Enfin, elle l'aperçut de bien loi et courut aussitôt à la maison pour dire au vieux Tobie : « Voici votre fils qui revient. »

L'Ange Raphaël dit alors à Tobie : « Aussitôt que tu seras entré dans la maison, adore le Seigneur ton Dieu, en lui rendant grâces de ton retour. Approche-toi de ton père, embrasse-le, et aussitôt frotte-lui les yeux avec le fiel du poisson; les yeux de ton père s'ouvriront, il verra la lumière du ciel comme auparavant, et il sera comblé de joie en te voyant. »

Le chien, qui les avait accompagnés pendant tout le voyage, courut au-devant d'eux, témoignant sa joie par ses sauts et ses caresses.

Le père de Tobie, tout aveugle qu'il était, se mit à courir, manquant tomber à chaque pas, et alla ainsi au-devant de son fils. Se jetant dans ses bras, il l'embrassa en pleurant; sa mère en fit de même. Et ils revinrent à la maison. Ayant adoré Dieu, ils s'assirent. Alors le jeune Tobie, prenant le fiel du poisson, en frotta les yeux de Tobie. Après avoir attendu quelques instants, une petite peau semblable à une peau d'œuf commença à sortir de ses yeux. Le jeune Tobie la tira des yeux de son père, qui

recouvra la vue au même instant..... Tous se prosternant rendirent grâces à Dieu.

Jacques. Ils ont dû être bien heureux du retour de Tobie et de la guérison de son père.

Grand'mère. Aussi heureux que nous le serions tous à leur place. Tobie raconta alors à ses parents son voyage, son mariage, les services que lui avait rendus son fidèle compagnon. Les parents attendirent avec impatience la venue de Sara, qui ne put arriver que le septième jour avec tous ses serviteurs, ses chameaux, ses troupeaux; pendant sept jours, ce ne furent que festins et réjouissances.

CLXXXII

L'ANGE RAPHAËL SE DÉCOUVRE A TOBIE ET DISPARAIT

(Même année, 708 ans avant J.-C.)

Quand les réjouissances furent terminées, Tobie appela son fils et lui dit : « Mon fils, que pouvons-nous donner à ce saint jeune homme qui a été avec toi?

— Mon père, lui répondit Tobie, quelle récompense pouvons-nous lui donner qui soit proportionnée aux biens dont il nous a comblés? Il m'a mené et ramené en parfaite santé; il a été lui-même recevoir l'argent de Gabélus; il m'a fait avoir la femme que j'ai épousée; il a éloigné d'elle le démon; il a rempli de joie le cœur de son père et de sa mère; il m'a sauvé du poisson qui allait me dévorer; il vous a fait revoir la lumière du ciel; et c'est

par lui que nous nous trouvons remplis de toutes sortes de biens. Que pouvons-nous lui donner qui égale ce qu'il a fait pour nous? Mais je vous prie, mon père, de le supplier d'accepter la moitié de tout le bien que nous avons apporté.

Tobie ayant approuvé les paroles de son fils, ils appelèrent l'Ange Raphaël, et le conjurèrent de vouloir bien accepter la moitié de tout ce qu'ils avaient apporté.

L'Ange alors leur parla et dit au vieux Tobie, après avoir refusé leur don généreux : « Je vais donc vous découvrir la vérité. Lorsque vous ensevelissiez les morts, que vous quittiez pour cela vos repas, que vous cachiez les morts dans votre maison durant le jour, pour les ensevelir durant la nuit, j'ai présenté vos prières au Seigneur. Et parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que la tentation du malheur vous éprouvât. Et parce que vous l'avez accepté avec resignation et avec foi, le Seigneur m'a envoyé pour vous guérir et pour délivrer du démon Sara, qui devait être la femme de votre fils. Car je suis L'ANGE RAPHAEL, UN DES SEPT QUI SONT TOUJOURS PRÉSENTS DEVANT DIEU. »

A ces paroles, ils furent troublés, éperdus, et ils se prosternèrent le visage contre terre. L'Ange leur dit : « La paix soit avec vous : ne craignez pas ; car lorsque j'étais avec vous, j'y étais par la volonté de Dieu ; bénissez-le donc, et chantez ses louanges. Il vous a paru que je mangeais et que je buvais avec vous ; mais moi, je me nourris d'un aliment invisible et d'un breuvage qui ne peut être vu des hommes. Il est temps que je retourne vers celui qui m'a envoyé ; et pour vous, bénissez Dieu, et publiez toutes ses merveilles. »

Après ces paroles, il disparut de devant eux, et ils ne le virent plus. Alors, s'étant prosternés le visage contre terre, ils y restèrent trois heures.

VALENTINE. Trois heures prosternés ! Comment ne sont-ils pas morts de fatigue?

GRAND'MÈRE. Ils étaient dans un tel saisissement de bonheur,

de reconnaissance, d'amour, qu'ils étaient comme en extase, et ne sentaient pas la fatigue. Ils bénirent Dieu, et, s'étant relevés, ils racontèrent toutes les merveilles qu'il avait faites en leur faveur.

CLXXXIII

TOBIE PRÉDIT LA RUINE DE NINIVE

MORT DES DEUX TOBIE

(666 ans avant J.-C.)

Le vieux Tobie composa, à ce sujet, un très-beau cantique que vous lirez plus tard dans la sainte Bible. Il vécut encore quarante-deux ans après avoir recouvré la vue ; lorsqu'il l'avait perdue, il avait cinquante-six ans ; il resta aveugle pendant quatre ans ; il mourut donc à l'âge de cent deux ans.

Avant de mourir, il fit venir son fils et ses petits-fils ; il les bénit, il leur prédit la ruine de Ninive en punition des péchés de ses habitants ; il conseilla à son fils de quitter Ninive aussitôt que sa mère aurait rendu le dernier soupir, parce que la captivité d'Israël, qui devait durer soixante-dix ans, allait bientôt cesser.

Ensuite, après avoir encore béni son fils et ses petits-enfants, le vieux Tobie mourut saintement. Sa femme mourut peu de temps après lui. Alors Tobie, rassemblant ses troupeaux, ses serviteurs et ses richesses, quitta Ninive suivant l'ordre de son père, et alla vivre chez Ragüel, son beau-père, qui fut très-heureux de revoir ses enfants et ses petits-enfants. Tobie mourut à quatre-vingt-dix-

neuf ans, dans la crainte du Seigneur, après avoir joui d'un bonheur parfait avec Sara et ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants.

LIVRE DE JUDITH

CLXXXIV

HOLOPHERNE ASSIÉGE BÉTHULIE

(699 ans avant J.-C.)

Judith vivait dans le même temps que Tobie et que Nabuchodonosor, roi des Assyriens, qui avait détruit le royaume de Juda. Elle habitait la ville de Béthulie, de la tribu de Zabulon, et proche du lac de Génésareth, dont on parle dans la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Judith était une jeune veuve d'une beauté remarquable; elle menait une sainte vie; tout le peuple la respectait. Son histoire est célèbre par un acte de courage et de dévouement que je vais vous raconter.

Vous savez que l'orgueilleux Nabuchodonosor faisait une guerre acharnée au peuple juif. Il avait nommé général de son armée Holopherne, homme impie et cruel, célèbre par sa grande valeur.

Holopherne faisait donc la guerre à la portion des Israélites qui se défendaient encore. Il apprit que la ville de Béthulie avait fermé tous les passages qui traversaient les montagnes, et qui arrivaient à Jérusalem.

Holopherne, surpris et irrité qu'une ville comme Béthulie crût pouvoir lui résister, jura, dans sa colère, qu'il les exterminerait tous. Il rassembla toute son armée, qui était de cent vingt mille hommes de pied et vingt-deux mille cavaliers, et vint assiéger Béthulie.

Les Israélites, voyant cette multitude innombrable entourer leur ville, se prosternèrent devant le Seigneur, se couvrirent la tête de cendres et supplièrent le Dieu d'Israël de venir à leur secours.

Ils avaient un aqueduc.....

GASTON. Qu'est-ce que c'est, un *aqueduc ?*

GRAND'MÈRE. Un aqueduc est un conduit en pierre qui amène l'eau d'un endroit à un autre ; du latin *aqua*, eau, *ductus*, qui mène.

Les Israélites avaient donc un aqueduc qui leur amenait de l'eau des montagnes jusque dans la ville. Holopherne, ayant découvert cet aqueduc, le fit couper, de sorte qu'il ne pouvait plus donner d'eau à Béthulie. Mais, au bout de quelque temps, on vint lui dire que les Juifs s'approvisionnaient d'eau dans des fontaines qui se trouvaient en dehors, tout près des murailles ; ils venaient la nuit puiser l'eau nécessaire pour remplir les bassins et les réservoirs de la ville.

Holopherne établit alors, auprès de chaque fontaine, des gardes qui tuaient ceux qui venaient la nuit chercher de l'eau. Au bout de vingt jours, il n'y eut presque plus d'eau dans la ville, on la distribuait aux habitants en petite quantité ; il n'en restait plus que pour peu de jours, et tout le monde devait ensuite mourir de soif. Alors le peuple s'effraya ; les hommes, les femmes, les enfants s'assemblèrent en foule autour d'Ozias, prince de Juda,

qui commandait dans la ville, et lui dirent : « Que Dieu soit juge entre nous. Vous avez refusé de livrer la ville aux Assyriens ; ils sont venus nous assiéger, et voilà que nous demeurons sans secours, et que la soif nous fait périr cruellement sous vos yeux. C'est pourquoi, assemblez au plus tôt tous ceux qui restent dans la ville, afin que nous nous rendions volontairement à Holopherne ; car il vaut mieux que nous vivions captifs, en bénissant le Seigneur, que de voir nos femmes et nos enfants mourir de soif et de périr ensuite nous-mêmes. »

Après qu'ils eurent parlé de la sorte, ils jetèrent de grands cris, se lamentèrent pendant plusieurs heures en demandant grâce au Seigneur, et en avouant leurs iniquités. Quand ils furent fatigués de crier et de pleurer, ils se turent.

Ozias, qui priait et pleurait avec eux, se leva et leur dit : « Ayez bon courage, mes frères ; attendez encore cinq jours en implorant la miséricorde du Seigneur. Peut-être que nos prières l'apaiseront et qu'il nous délivrera de la mort et de nos ennemis. Si dans cinq jours nous ne sommes pas secourus, nous nous rendrons aux Assyriens.

CLXXXV

JUDITH ENTREPREND DE DÉLIVRER BÉTHULIE

(Même année, 699 ans avant J.-C.)

Judith, cette belle et sainte jeune veuve qui habitait Béthulie, ayant appris qu'Ozias avait promis au peuple de livrer la ville à

Holopherne, dans cinq jours, s'ils n'étaient pas secourus, fit venir les deux Anciens, Chabri et Charmi, aimés et estimés du peuple, et leur dit :

« Comment donc Ozias a-t-il consenti à livrer la ville aux Assyriens, s'il ne vous venait pas de secours avant cinq jours? Et qui êtes-vous, vous autres, pour faire des conditions au Seigneur? Comment avez-vous eu la témérité de fixer le jour de sa miséricorde? Pensez-vous que ce soit le moyen de désarmer sa colère? »

Judith leur parla longtemps; elle termina en leur disant de prier et de mettre toute leur confiance dans le Dieu de miséricorde, qui n'avait jamais abandonné son peuple toutes les fois qu'il avait témoigné du repentir et qu'il était revenu à lui.

Ozias, ayant su par les Anciens ce que leur avait dit Judith, alla vers elle et lui dit : « Tout ce que vous avez dit est véritable; il n'y a rien à reprendre à vos paroles. »

Judith lui répondit : « Comme vous reconnaissez que ce que j'ai dit vient de Dieu, priez-le, afin qu'il m'aide à exécuter ce que je veux faire. Cette nuit, vous me ferez ouvrir la porte de la ville, et je sortirai avec une de mes filles de service; vous prierez le Seigneur qu'il vous garde pendant les cinq jours que je serai absente. Je ne veux pas que vous cherchiez à connaître le dessein que j'ai formé; priez jusqu'à ce que je vienne moi-même vous donner des nouvelles. »

Ozias, prince de Juda, lui répondit : « Allez en paix, et que le Seigneur soit avec vous pour tirer vengeance de ses ennemis. »

CLXXXVI

JUDITH VA TROUVER HOLOPHERNE

(Même année, 699 ans avant J.-C.)

Après qu'ils furent partis, Judith entra dans son oratoire, et, se couvrant la tête de cendre, elle se prosterna devant le Seigneur, et lui adressa une belle et longue prière, qu'elle termina ainsi :

« Faites, Seigneur, que la tête de cet orgueilleux Holopherne soit coupée par sa propre épée ! Qu'il soit pris par ses propres yeux dans le piége de ma beauté ! Qu'il soit frappé par l'agrément des paroles qui sortiront de mes lèvres ! Donnez-moi assez de constance dans le cœur pour le mépriser, et assez de force pour le perdre. Ce sera un monument glorieux pour votre nom que ce grand guerrier périsse par la main d'une femme. »

Henriette. Comment ! elle veut aller le tuer toute seule au milieu de toute son armée? Jamais elle ne le pourra.

Grand'mère. Elle ne le pourrait certainement pas sans la protection de Dieu. Mais sa confiance sera récompensée, comme tu vas le voir.

Judith, ayant terminé sa prière, se releva ; elle appela une de ses servantes de confiance ; elle quitta les habits de veuve qu'elle portait depuis trois ans ; elle se lava et se parfuma tout le corps ; elle frisa ses cheveux, mit une superbe coiffure, se revêtit des habits magnifiques qu'elle avait portés jadis, avant qu'elle fût veuve ; elle mit des chaussures très-riches, des bracelets, des pendants d'oreilles, des bagues et ses plus beaux ornements.

Dieu ajouta un nouvel éclat à la beauté de cette sainte femme, afin qu'elle parût à tous d'un charme incomparable. Judith fit porter avec elle, par la jeune fille qui la servait, un panier dans lequel elle mit du vin, un vase d'huile, de la farine, des figues sèches, du pain et du fromage.

Paul. Pourquoi emporte-t-elle de quoi manger? elle en aurait trouvé dans le camp d'Holopherne.

Grand'mère. Elle ne voulait pas se nourrir de viandes consacrées aux idoles. Ensuite elle ne voulait rien recevoir des ennemis de Dieu et de son pays.

Elles arrivèrent à la porte de la ville où l'attendaient Ozias et les Anciens. Tous furent frappés d'étonnement en la voyant si admirablement belle. Ils ne lui firent pourtant aucune demande, et Ozias lui dit seulement :

« Que le Dieu de nos pères vous donne sa grâce, qu'il affermisse toutes les résolutions de votre cœur, et que votre nom soit au nombre des saints et des justes! » Les autres répondirent : « Ainsi soit-il! ainsi soit-il! » Et Judith, priant Dieu, passa la porte avec la fille qui la suivait.

CLXXXVII

HOLOPHERNE REÇOIT JUDITH ET LA PROTÉGE

(Même année, 699 ans avant J.-C.)

Au point du jour, comme Judith descendait de la montagne, et qu'elle arrivait au camp, les gardes avancés l'arrêtèrent et lui demandèrent : « Où allez-vous? d'où venez-vous? »

Judith répondit : « Je suis une fille des Hébreux; je me suis enfuie de chez eux, sachant que vous prendriez la ville, parce qu'ils vous ont méprisés. C'est pourquoi je vais trouver le prince Holopherne pour lui donner les moyens de la prendre sans qu'il perde un seul homme de son armée. »

Ces soldats considérèrent son visage, et ils étaient tous surpris de sa rare beauté. Ils lui dirent : « Vous avez sauvé votre vie en agissant comme vous le dites. Soyez assurée que le prince Holopherne vous trouvera parfaitement belle et que vous lui gagnerez le cœur. »

Les soldats la menèrent alors dans la tente d'Holopherne, auquel ils firent savoir que Judith était là. Il la fit entrer aussitôt; dès qu'il l'eut regardée, il fut pris par les yeux.

Gaston. Comment? pris par les yeux? Judith voulait lui crever les yeux avec ses doigts!

Grand'mère, *souriant*. Mon cher enfant, pris par les yeux, veut dire qu'en la regardant, il la trouva si charmante, qu'il l'aima tout de suite, et qu'il voulut en faire son épouse.

Paul. C'est drôle, cela; sans savoir qui elle était, si elle était bonne ou mauvaise.

Grand'mère. C'est le bon Dieu qui permit cette grande admiration d'Holopherne, pour faire réussir le projet de Judith.

Françoise. J'ai peur pour cette pauvre Judith; je crains qu'on ne la tue.

Grand'mère. Le bon Dieu n'était-il pas là pour la protéger ? Tu verras qu'elle a très-bien réussi dans son projet.

Judith se trouva en présence d'Holopherne, qui était assis dans sa tente sous un dais en pourpre brodé d'or, d'émeraudes et d'autres pierres précieuses; elle se prosterna devant lui. Holopherne commanda à ses gens de la relever immédiatement. Il lui dit :

« Aie bon courage; bannis toute crainte de ton cœur, parce que je ne te ferai jamais de mal. Si ton peuple ne m'avait pas

méprisé, je n'aurais pas tourné mes armes contre lui. Mais dis-moi, d'où vient que tu les as quittés et que tu t'es décidée à venir vers moi ? »

Judith lui répondit : « Croyez à mes paroles, seigneur, parce que, si vous y ajoutez foi, Dieu achèvera d'accomplir à votre égard ce qu'il a résolu. »

VALENTINE, *souriant*. C'est méchant, ce qu'elle lui dit là.

ARMAND. Pourquoi méchant ?

VALENTINE. Parce que c'est comme si elle lui disait : Si vous croyez toutes les paroles que je vais vous dire, il me sera facile de vous couper la tête, comme le veut le bon Dieu.

GRAND'MÈRE. Holopherne ne comprit pas le vrai sens des paroles de Judith, car il continua à l'écouter avec admiration. Elle lui parla avec beaucoup d'esprit, vanta sa vaillance, son habileté, la réputation qu'il s'était faite dans le monde entier, l'assura que le Dieu d'Israël avait abandonné son peuple, à cause de leur orgueilleuse résistance à ses volontés (ce qui était toujours vrai), mais qu'il lui fallait encore quatre jours.

Elle demanda qu'il lui accordât la liberté d'aller et de venir dans le camp, afin de pouvoir prier son Dieu dans les endroits écartés et faire les ablutions commandées par sa loi.

Tout son discours plut beaucoup à Holopherne et à ses guerriers ; elle le termina par des promesses et des paroles flatteuses. Holopherne et les Assyriens admirèrent la sagesse de Judith. « Il n'y a point, disaient-ils, de femme comparable à celle-ci, soit pour le charme et la beauté de son visage, soit pour la sagesse de ses paroles. »

Holopherne commanda qu'on donnât à Judith sa tente, où étaient ses trésors, et qu'on lui servît des mets de sa table. Mais elle lui demanda la permission de ne manger que ce qu'elle avait apporté avec elle, de peur d'irriter Dieu qui ne la protégerait plus dans son entreprise. « Mais, dit Holopherne, que pourrons-nous faire pour toi quand tu n'auras plus rien de ce que tu as apporté ?

— Je vous jure, répondit Judith, que mon œuvre sera accomplie avant que mes provisions soient épuisées. »

Holopherne commanda à ses officiers de mener Judith dans la tente où il avait donné ordre de la loger, et de la laisser aller et venir, et sortir du camp, la nuit et le jour, comme elle le désirerait.

Judith sortait donc la nuit ; elle allait avec sa servante dans la vallée de Béthulie, et se lavait dans une fontaine. Quand elle rentrait, elle priait le Seigneur Dieu d'Israël afin qu'il la protégeât dans le grand dessein qu'elle avait formé pour délivrer son peuple. Elle passait ainsi la journée en prière dans sa tente.

CLXXXVIII

MORT D'HOLOPHERNE — FUITE DES ASSYRIENS

(Même année, 699 ans avant J.-C.)

Le quatrième jour au soir Holopherne donna un festin à tous les officiers de sa suite, et il dit à Vagao, un de ses serviteurs : « Va, invite de ma part cette femme du peuple hébreu à venir à mon festin, et persuade-lui de venir d'elle-même sans y être contrainte. »

Valentine. Pourquoi voulait-il qu'elle vînt d'elle-même ?

Grand'mère. Parce que depuis trois jours il ne l'avait pas revue, et, comme il tenait beaucoup à ce qu'elle devînt une de ses femmes, il craignait qu'elle ne lui fît l'affront de refuser cet honneur.

Vagao alla donc trouver Judith et lui demanda de venir le soir au festin d'Holopherne. Judith, au lieu de refuser, répondit : « Qui suis-je pour m'opposer aux volontés de mon seigneur ? Je ferai tout ce qu'il trouvera bon. »

Elle se leva donc, se para de tous ses ornements, et, étant entrée dans la tente d'Holopherne, elle parut devant lui. Holopherne, en la voyant, l'aima plus que jamais, et l'engagea à boire et à manger. Judith but et mangea devant lui ce que sa servante lui avait apporté. Holopherne, dans sa joie, se mit à boire plus qu'il n'avait bu en aucun jour de sa vie.

Ils burent si bien que le soir tous étaient ivres ; les officiers s'en allèrent ; Vagao ferma la tente, et s'en alla.

Holopherne était étendu sur son lit, engourdi par l'excès du vin qu'il avait bu. Judith était restée seule avec lui. Elle commanda à sa servante de rester en dehors de la tente et d'empêcher que personne ne pût entrer.

Puis, elle se mit à genoux près du lit, et pria le Seigneur avec larmes de lui donner le courage et la force d'exécuter son projet.

Elle s'approcha ensuite de la colonne, qui était à la tête du lit, et détacha le sabre qui y était accroché.

Puis, l'ayant tiré du fourreau, elle prit Holopherne par les cheveux en priant le Seigneur de donner de la force à son bras. Elle le frappa deux fois sur le cou, lui coupa la tête, et jeta par terre son corps mort.

Elle détacha ensuite des colonnes du lit le drapeau, y enveloppa la tête d'Holopherne, commanda à la servante de la mettre dans son sac. Puis elles sortirent toutes deux, selon leur coutume ; et, quittant le camp, elles arrivèrent aux portes de la ville.

Judith appela les gardes des portes, et leur commanda de lui ouvrir, parce que, dit-elle, le Seigneur est avec nous, et qu'il nous délivrera de nos ennemis. Les gardes s'empressèrent d'ouvrir et appelèrent les Anciens.

Tous accoururent; Judith tira du sac la tête d'Holopherne,



Heliogravure JOURAND.

Judith tranchant la tête à Holopherne.

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS

et, la montrant au peuple, elle raconta ce qu'elle avait fait avec l'aide du Seigneur. Ils se prosternèrent et adorèrent le Dieu d'Israël qui ne les avait pas abandonnés.

Alors Judith dit au peuple : « Écoutez-moi, mes frères ; pendez cette tête au haut des murailles de notre ville. Aussitôt que le soleil sera levé, que tous les hommes prennent leurs armes, et sortent avec grand bruit, non pas pour attaquer réellement les ennemis, mais pour leur faire croire à une attaque. Les soldats qui gardent les fontaines fuiront, et vous les abandonneront. Ils courront à la tente d'Holopherne pour avoir des ordres ; et, quand ils ne trouveront qu'un corps sans tête, la terreur les prendra, ils s'enfuiront en désordre ; alors vous les poursuivrez, et vous en ferez un grand carnage. »

Les choses se firent comme l'avait dit Judith ; quand les Assyriens entendirent, au petit jour, les cris des Israélites, ils allèrent voir ce qui leur arrivait, et, en approchant de la ville, ils aperçurent la tête de leur général pendue au haut de la muraille, et les gardes avancés qui fuyaient vers le camp.

Pendant ce temps, les officiers avaient été à la tente d'Holopherne, mais, n'osant entrer eux-mêmes, ils appelèrent Vagao, qui entra. N'entendant aucun bruit, il crut que le général dormait, et frappa dans ses mains ; n'entendant rien encore, il entr'ouvrit le rideau du lit, et vit par terre le corps sans tête, inondé de sang.

Il jeta aussitôt un grand cri ; les officiers entrèrent précipitamment ; Vagao, ne trouvant plus Judith dans la tente, s'écria : « Une seule femme du peuple hébreu a mis la confusion dans l'armée de Nabuchodonosor, car voici son meilleur général étendu par terre, et sa tête n'est plus avec son corps. »

Cette nouvelle se répandit en un instant dans tout le camp ; il retentit de cris effroyables ; le désordre se mit partout. Les Assyriens crurent que les Israélites venaient les attaquer ; ils ne songèrent qu'à fuir.

Les Israélites, les voyant fuir dans un si grand désordre, se mirent à leur poursuite et en tuèrent un grand nombre, parce qu'au lieu de rester en masse pour se défendre les uns les autres, ils couraient tous disséminés, de sorte qu'on les tuait aisément. Pendant ce temps, les femmes et les enfants avaient couru aux fontaines pour se désaltérer.

Ceux qui étaient restés, ou qui y étaient revenus, allèrent au camp abandonné des Assyriens et y firent un grand butin, et s'emparèrent de richesses immenses, ainsi que de troupeaux nombreux. Il fallut plus de trente jours pour recueillir toutes les richesses du camp.

Tout ce que l'on put retrouver de ce qu'avait possédé Holopherne en or, argent, pierreries, riches vêtements, meubles précieux, etc., fut donné à Judith par tout le peuple. Elle composa à ce sujet un très-beau cantique qui se trouve dans la sainte Bible.

Après cette victoire, tout le peuple alla à Jérusalem pour adorer le Seigneur et offrir un sacrifice. Judith déposa dans le temple du Seigneur les armes et les trésors d'Holopherne, que le peuple lui avait donnés, et le drapeau du lit qu'elle avait emporté elle-même; elle les offrit au Seigneur, en mémoire de la divine protection qu'il lui avait accordée.

Tout le peuple fut en réjouissance à la vue des lieux saints, et cette victoire fut célébrée avec Judith pendant trois mois, après quoi chacun retourna dans sa maison. Judith resta célèbre dans Béthulie et fut la femme la plus considérée dans tout le peuple d'Israël. Elle donna la liberté à la servante qui l'avait accompagnée au camp d'Holopherne; elle demeura encore soixante-dix-huit ans dans la maison de son mari, vivant saintement et refusant toutes les propositions de mariage qui lui furent faites. Elle mourut à l'âge de cent cinq ans, et tout le peuple pleura sa mort.

Armand. C'est très-intéressant, cette histoire de Judith; elle a été bien courageuse.

Henriette. Oui, mais je trouve tout de même que c'était mal de

flatter Holopherne et de le tromper, pour pouvoir le tuer plus facilement.

Jacques. Pas du tout, ce n'était pas mal. Un méchant homme qui faisait mourir de soif tous les habitants de Béthulie et qui voulait les tuer tous !

Louis. Et puis c'est le bon Dieu qui a donné cette idée-là à Judith; donc elle était bonne.

Henriette. Ce n'est jamais bon de tuer quelqu'un.

Paul. Si fait; c'est bon quand c'est un ennemi ou un méchant homme.

Marie-Thérèse. La preuve, c'est que Moïse et Aaron et bien d'autres ont tué beaucoup de monde par l'ordre de Dieu.

Henriette. Mais c'était pendant la guerre; et ce n'étaient pas des femmes qui tuaient.

Petit-Louis. Tu oublies donc Déborah, qui a tué le général Sisara, et que Dieu a approuvée?

Grand'mère. Ce que tu oublies aussi, ma petite Henriette, c'est que Judith exécutait un ordre, ou du moins une inspiration de Dieu, que c'était pour sauver le peuple de Dieu et le Temple qu'elle s'exposait à de grands dangers, à de grandes fatigues, à des insultes, à des privations, et que les moyens qu'elle employait étaient les seuls possibles pour réussir. Crois-tu qu'Holopherne l'eût laissée vivre, si elle lui avait parlé franchement comme à Ozias?

Henriette. Non, grand'mère, mais je veux dire seulement que cela me ferait horreur de tuer un homme, quelque méchant qu'il fût, et surtout après l'avoir trompé pour lui couper la tête.

Grand'mère. Aussi, ma pauvre petite, ne seras-tu jamais soumise à une épreuve pareille. — Nous allons maintenant nous occuper d'une autre femme, qui elle aussi a sauvé le peuple d'Israël, quoique avec moins de courage que Judith. Cette femme était une jeune reine juive qui s'appelait Esther.

ESTHER

CLXXXIX

ASSUÉRUS

(510 ans avant J.-C.)

Dans la troisième année du règne d'Assuérus, roi de Perse, et dans le temps de la captivité du peuple d'Israël, le roi donna un festin magnifique à tous les princes de sa cour, à tous ses officiers, aux plus braves d'entre les Perses, aux premiers d'entre les Mèdes, et à tous les gouverneurs de provinces, lui-même assistant au festin. Il voulait faire éclater sa gloire et ses richesses et montrer sa puissance. Ce festin dura cent quatre-vingts jours.

Petit-Louis. Ah! mon Dieu! Quel festin! Ils devaient être tous morts de fatigue et d'indigestion.

Grand'mère. Non, parce qu'on ne restait pas à table jour et nuit; on dormait et on se promenait comme on voulait.

Les sept derniers jours, Assuérus voulut qu'on invitât tout le peuple, hommes, femmes, enfants, mendiants, tout le monde. On avait dressé dans le jardin des tentes immenses de couleurs

bleue, rose et blanche, et rattachées par des cordons écarlates passés dans des anneaux d'ivoire ; des colonnes de marbre soutenaient les tentes ; le pavé était en porphyre, marbre précieux et rare. Des lits d'or et d'argent étaient rangés tout le long des tables, car vous savez que dans ce temps-là on mangeait couché sur des lits, et non assis sur des chaises comme nous le faisons. On buvait dans des coupes d'or, les plats et les bassins étaient en or ou en argent. On y servait des vins excellents et en grande abondance. A chaque table présidait un grand de la cour qui veillait à ce que chacun fût bien servi et ne manquât de rien.

Le dernier jour, le roi, qui avait beaucoup bu et qui était un peu ivre, eut l'idée de faire voir à tout le peuple la reine Vasthi, pour faire admirer sa grande beauté. Il lui envoya donc un de ses officiers et lui fit dire de mettre ses plus beaux ornements et son diadème royal, pour faire voir sa beauté à tout le peuple. Vasthi était fière ; elle se trouva humiliée de comparaître comme une esclave pour être montrée au peuple, et elle refusa d'obéir au roi.

Quand Assuérus apprit que la reine refusait de se rendre à ses ordres, il entra dans une grande colère ; transporté de fureur, il consulta les sages qui ne le quittaient jamais, et auxquels il demandait leur avis sur toutes choses. « Quelle peine, leur dit-il, mérite la reine Vasthi, qui a refusé d'obéir à un ordre que je lui ai donné ? »

Après s'être consultés quelques instants, Mamuchan, le chef des conseillers du roi, répondit au nom du conseil :

« La reine Vasthi n'a pas seulement offensé le roi, mais encore tous les peuples et tous les grands seigneurs des provinces invités au festin. Car cette conduite de la reine, étant sue de toutes les femmes, elles aussi mépriseront leurs maris et refuseront de leur obéir. Ainsi, la colère du roi est très-juste.

« Si donc le roi y consent, qu'on publie un édit par lequel le

roi, voulant punir la reine d'avoir refusé d'obéir à un de ses commandements, lui défend de se présenter à l'avenir devant lui ; et sa couronne de reine sera donnée à une autre plus digne de la porter. »

HENRIETTE. Je trouve que c'est une trop grande punition pour ce qu'avait fait la reine. D'abord le roi était ivre, et ne savait pas trop ce qu'il faisait ; ensuite ce n'était pas agréable pour la reine d'être promenée comme une bête curieuse au milieu de tous ces gens ivres et grossiers.

GRAND'MÈRE. Certainement, mais les rois étaient si absolus, qu'ils ne comprenaient pas la résistance à leur volonté, surtout de la part d'une femme. Et quant aux conseillers, la reine Vasthi s'était si bien fait détester par son orgueil et son insolence, qu'ils étaient enchantés de cette occasion de s'en débarrasser.

Le roi, qui était aussi ennuyé des exigences et du mauvais caractère de la reine, approuva beaucoup la décision de ses conseillers, et la fit exécuter immédiatement. Assuérus est le même roi que celui auquel on donne, dans l'histoire, le nom d'ARTAXERCÈS LONGUE-MAIN.

CXC

ESTHER DEVIENT ÉPOUSE D'ASSUÉRUS — MARDOCHÉE

(509 ans avant J.-C.)

Ces choses s'étant passées depuis quelque temps, le roi s'ennuya; il se ressouvint de Vasthi, et commença à la regretter. Les seigneurs de la cour, craignant qu'Assuérus ne la reprît, obtinrent du roi une ordonnance pour envoyer de tous côtés chercher les plus belles jeunes filles, qu'on devait amener dans la ville de Suse, où demeurait le roi. On les faisait venir dans le palais; on leur donnait tout ce qu'elles désiraient, on leur apportait des bijoux et des vêtements magnifiques, et le roi devait choisir, parmi toutes ces jeunes filles, celle qui lui plairait le plus pour la nommer reine à la place de Vasthi. Cette idée plut au roi, et il ordonna qu'on les lui présentât l'une après l'autre.

Égée, premier officier du palais, lui amenait tous les jours une de ces filles afin qu'il pût la connaître avant de l'épouser; pendant dix mois, aucune de ces femmes ne lui plut assez pour qu'il désirât la mettre sur le trône.

Il y avait à Suse un Israélite nommé Mardochée, qui avait élevé une nièce orpheline, nommée Esther, remarquable par son esprit, sa grande beauté et ses excellentes vertus ; Mardochée l'aimait tendrement, et l'avait adoptée pour sa fille.

Quand parut l'ordonnance du roi, on prit Esther, et on l'amena à Égée, qui était chargé de tout ce qui regardait le palais des

femmes. Il la trouva si belle qu'il la présenta au roi immédiatement.

Le roi fut frappé de sa beauté, de son esprit, de sa douceur et de sa grâce. Il se décida pour elle dès les premiers jours qu'il la connut. Il lui mit sur la tête le diadème royal, et il la nomma reine à la place de Vasthi.

Il commanda un grand festin pour ses noces avec Esther. Il fit des présents magnifiques, et il soulagea ses peuples de plusieurs impôts.

Tout le temps qu'Esther resta au palais, avant que le roi se fût décidé pour elle, Mardochée demeura à la porte du palais pour savoir ce qui adviendrait de sa nièce. Esther n'avait dit à personne qu'elle fût Juive, suivant l'ordre de Mardochée, auquel elle obéissait encore comme au temps de son enfance.

Pendant que Mardochée demeurait à la porte du palais, deux grands officiers du roi formèrent une conspiration contre lui pour le tuer. Mardochée, ayant entendu leur complot sans qu'ils s'en doutassent, fit tout de suite prévenir Esther afin qu'elle en informât le roi, ce qu'elle fit le jour même. Le roi fit enfermer aussitôt les deux officiers ; ils furent obligés d'avouer leur criminel projet, et le roi les fit pendre, après avoir fait écrire, sous ses yeux, cet événement dans l'histoire de son règne.



Hellogravure ADURAND.

Esther choisie comme reine par le roi Assuérus.

CXCI

AMAN — SA HAINE CONTRE MARDOCHÉE

(Même année, 509 ans avant J.-C.)

Aman était un des favoris d'Assuérus ; sa faveur augmenta au point que les serviteurs du roi reçurent l'ordre de se prosterner devant Aman, et de l'adorer comme un Dieu. Mardochée seul refusa de fléchir le genou devant lui, disant qu'il ne devait adorer que Dieu, et que jamais il n'adorerait un homme.

Aman, l'ayant su, entra dans une grande fureur, et jura de se venger. Il prit des informations sur Mardochée, et il apprit ainsi qu'il était Juif. Aman résolut alors de rendre sa vengeance complète, en faisant périr tout le peuple juif avec Mardochée. Il dit donc au roi qu'il y avait un peuple qui vivait dispersé dans toutes les provinces de son royaume, que ce peuple méprisait ses ordonnances, qu'il propageait des coutumes nouvelles et dangereuses, qu'il fallait faire périr ce peuple, et que cela rapporterait au roi dix mille talents d'argent.

Le roi, qui avait grande confiance dans Aman, tira de son doigt l'anneau royal qui servait à signer les ordonnances du roi ; et sans questionner Aman, sans prendre aucune information sur ce peuple dispersé, il remit l'anneau à Aman et lui dit : « Garde pour toi l'argent, et fais de ce peuple ce qu'il te plaira. »

Jacques. Assuérus était bien sot d'avoir une telle confiance dans un coquin comme Aman.

Jeanne. Et il était bien méchant de faire mourir tout un peuple pour faire plaisir à cet abominable Aman.

Grand'mère. Assuérus faisait comme tous les despotes qui ne pensent qu'à mener une vie agréable, qui ne cherchent que les plaisirs et la joie. Ils abandonnent le pouvoir à leurs amis et à leurs favoris, sans s'inquiéter du bonheur de leurs peuples.

Au mois de Nisan, qui correspond à notre mois de mars et d'avril par moitié, Aman écrivit donc à tous les gouverneurs de province, en cachetant avec l'anneau royal l'ordre de faire mourir tous les Juifs sans exception, vieux, jeunes, femmes, enfants, le treizième jour du douzième mois appelé Adar, qui est notre mois de février et de mars. L'année des Juifs commençait le 15 mars, par le mois de Nisan, et finissait par le mois d'Adar, qui commençait le 15 février. L'ordre devait être affiché dans toutes les villes et bourgades du royaume.

CXCII

CONSTERNATION DES JUIFS — ESTHER VA CHEZ LE ROI

(Même année, 509 ans avant J.-C.)

L'ordre du roi ayant été affiché à Suse, Mardochée le vit comme tous les Juifs, et bientôt on n'entendit que cris et gémissements dans toute la ville. Mardochée envoya secrétement à Esther une copie de l'édit du cruel Aman, et lui fit dire qu'il fallait qu'elle allât chez le roi pour obtenir la grâce du peuple israélite. Esther, consternée, lui fit répondre : « Tâchez de trouver un autre moyen

de nous sauver tous. Vous savez que toute personne qui se présente chez le roi sans être appelée, est tuée immédiatement. Il y a plus d'un mois que le roi ne m'a fait appeler; comment donc irai-je chez lui sans mourir? Et je ne pourrai lui rien dire. »

Mardochée lui fit dire encore : « Si vous laissez massacrer le peuple d'Israël, vous périrez comme nous. Qui sait si ce n'est pas pour notre salut et le vôtre que Dieu a permis qu'Assuérus vous ait placée sur son trône? »

Alors Esther lui envoya dire : « Assemblez les Juifs qui sont dans Suse; jeûnez, et priez pour moi pendant trois jours. Je ferai de même avec les filles qui me servent; puis j'irai trouver le roi sans y être appelée, et je m'exposerai à la mort pour sauver Israël.

Mardochée alla aussitôt exécuter l'ordre que lui avait donné Esther.

Le troisième jour, Esther se revêtit de ses habits royaux, et arriva jusqu'à la salle qui précédait celle où se tenait le roi; Esther tremblait; elle était soutenue par une de ses filles de service; une autre tenait la queue de son mantaeu. Esther vit le roi assis sur son trône, en face de la porte. Quand il leva la tête pour voir qui osait venir sans son ordre, ses yeux étincelèrent de fureur; Esther, saisie de frayeur, s'affaissa comme évanouie dans les bras de sa suivante.

Le roi l'ayant reconnue, Dieu toucha son cœur; il se leva, alla vers elle avec empressement, et, la soutenant dans ses bras, il l'embrassait en disant : « Esther, qu'as-tu? que crains-tu de moi? Je suis ton frère. Tu ne mourras pas. Cette loi n'a pas été faite pour toi, mais pour tous les autres. »

Voyant qu'elle restait dans le silence et inanimée, il prit son sceptre d'or, qui était le signal de la grâce du roi, la toucha avec le bout du sceptre, et, l'embrassant encore, il lui dit : « Pourquoi ne me parles-tu pas? »

Esther, revenue à elle et rassurée par ces témoignages de ten-

dresse, lui répondit : « Seigneur, vous m'avez paru comme un ange de Dieu, et mon cœur a été troublé par la crainte de votre gloire. Car, Seigneur, vous êtes admirable, et votre visage est plein de grâce. »

Le roi était tout troublé de la voir si pâle, et il sentit son cœur touché de tendresse : « Que veux-tu, Esther? lui dit-il. Que me demandes-tu? Quand tu me demanderais la moitié de mon royaume, je te le donnerais. »

Esther lui répondit : « Seigneur, je vous supplie de venir aujourd'hui au festin que je vous ai préparé; et qu'Aman vienne avec vous; plus tard vous saurez ce que j'ai à vous demander.

— Qu'on appelle Aman, dit aussitôt le roi, afin qu'il obéisse à la volonté de la reine. » Le roi et Aman vinrent donc au festin de la reine; le roi fut si charmé d'Esther, qu'il lui dit encore une fois : « Que désires-tu que je te donne? Dis-moi ce que tu désires. Quand ce serait la moitié de mon royaume, je te jure que je te le donnerai. »

Esther n'eut pas encore cette fois le courage de lui demander la grâce des Juifs; elle se borna à dire : « Si j'ai trouvé grâce devant le roi, et qu'il veuille m'accorder ce que je désire, que le roi vienne encore demain, et Aman avec lui, pour un festin que je leur préparerai, et, après, je déclarerai au roi ce que je souhaite ardemment. »

Le roi le promit, et Aman sortit de chez la reine, plein de joie de la faveur qu'elle lui témoignait.

Valentine. Je trouve qu'Esther aurait dû demander tout de suite au roi la grâce des Juifs, puisqu'il était si aimable pour elle; c'était très-imprudent d'attendre pour une chose si importante.

Grand'mère. La pauvre Esther avait grand'peur de fâcher le roi; elle reculait tant qu'elle pouvait le moment de s'expliquer; mais Dieu veillait sur les restes de son peuple, et donnait au roi des sentiments favorables à Esther.

Le roi quitta Esther en lui promettant de revenir le lendemain. Aman était bouffi d'orgueil; en sortant du palais, il trouva Mardochée assis sur le seuil de la porte. Non-seulement le saint homme ne se prosterna pas devant Aman, mais il ne bougea pas de sa place, et ne tourna même pas la tête de son côté, quand Aman passa devant lui.

Aman rentra chez lui dans une grande colère contre cet insolent Mardochée; il fit venir ses amis et sa femme Zarès, et, après leur avoir raconté ce qui lui était arrivé, il ajouta: « La reine Esther n'a invité aucun autre que moi à dîner chez elle avec le roi. Je suis comblé de faveurs, mais tout cela ne me donnera aucune satisfaction tant que je verrai le Juif Mardochée demeurer assis en ma présence devant la porte du palais. Que faut-il que je fasse? »

Sa femme Zarès lui dit: « Ordonnez qu'on dresse une potence de cinquante coudées de haut, et dites au roi, demain matin, qu'il y fasse pendre Mardochée sur l'heure. Vous irez ainsi plein de joie au festin de la reine. » Ce conseil plut à Aman; il ordonna qu'on dressât cette haute potence pendant la nuit.

Valentine. Là! Je l'avais bien dit. Voilà Esther qui va être cause de la mort de son oncle! Ce pauvre Mardochée! c'était bien la peine d'élever cette nièce pour qu'il meure par sa faute!

Grand'mère. Calme-toi, chère enfant; le bon Dien est toujours là. Il n'arrivera aucun mal à Mardochée, et Aman sera sévèrement puni.

Valentine. Comment cela?

Grand'mère. Tu vas le voir tout à l'heure.

CXCIII

HONNEURS RENDUS A MARDOCHÉE

PUNITION D'AMAN

(Même année, 509 ans avant J.-C.)

Le roi, qui avait beaucoup bu des excellents vins d'Esther et qui était agité, passa cette nuit sans dormir. Il se fit apporter les histoires de son règne de l'année précédente, et il les fit lire devant lui. On lui lut comment Mardochée lui avait sauvé la vie, en découvrant la conspiration de Bagathan et de Pharès.

Le roi, l'ayant entendu, dit : « Quelle récompense Mardochée a-t-il reçue pour cet acte de fidélité qu'il m'a témoigné? — Il n'en a reçu aucune, lui répondit-on. — Qui y a-t-il dans l'antichambre? reprit le roi. — Aman est dans l'antichambre. (Aman était venu de grand matin pour prier le roi de faire pendre Mardochée.) — Qu'il entre, » dit le roi. — Aman, étant entré, se disposait à parler, mais le roi ne lui en laissa pas le temps.

« Que doit-on faire, dit-il, pour honorer un homme que le roi désire combler d'honneurs? » Aman, pensant en lui-même que le roi ne voulait pas en honorer d'autre que lui, répondit :

« Il faut que l'homme honoré par la volonté du roi soit vêtu des habits royaux, qu'il soit monté sur un des chevaux que le roi monte habituellement; qu'il ait le diadème royal sur la tête; que le premier des grands de la cour tienne le cheval par la bride; et que, marchant devant lui par la place de la ville, il crie : *C'est ainsi que sera honoré celui qu'il plaira au roi de récompenser.* »

Le roi lui répondit : « Hâte-toi donc. Prends une robe et un cheval; et tout ce que tu as dit, tu le feras à Mardochée, Juif, qui est devant la porte du palais. Prends garde de ne rien oublier de ce que tu viens de dire. »

Armand. C'est bon, çà! Devait-il être furieux, ce méchant Aman!

Jeanne. Et pas moyen de désobéir au roi! Il l'aurait fait tuer.

Françoise. J'aime beaucoup Assuérus à présent; c'est très-bien ce qu'il a fait.

Grand'mère. Aman fut donc obligé d'obéir au roi ; la rage dans le cœur, il promena Mardochée dans toute la ville ; tout le peuple courait derrière, devant, aux côtés d'Aman et de Mardochée, applaudissant à la gloire de Mardochée et riant de l'humiliation d'Aman, qui était généralement détesté à cause de son orgueil et de sa dureté de cœur.

Quand la promenade triomphale fut terminée, Mardochée reprit sa modeste place à la porte du palais, et Aman rentra chez lui suffoqué par la colère. Il raconta à Zarès ce qui venait de lui arriver ; elle lui répondit : « Si ce Mardochée, devant lequel vous commencez à tomber, est de la race des Juifs, vous ne pourrez lui résister. Vous tomberez devant lui, car son Dieu le soutient. »

Pendant qu'Aman exhalait encore sa rage, les officiers du roi accoururent et l'obligèrent d'aller tout de suite au festin de la reine.

Le roi vint donc, accompagné d'Aman, pour boire et manger avec la reine. Et le roi, ayant bu beaucoup de vin, lui demanda encore : « Que demandes-tu, Esther? Que désires-tu que je fasse? Quand tu me demanderais la moitié de mon royaume, je te le donnerais. »

Esther, se jetant à ses pieds, lui dit : « O mon roi, ce que je vous demande, c'est de m'accorder ma propre vie et celle de mon peuple, pour lequel j'implore votre clémence. Car nous avons été livrés, moi et mon peuple, pour être tous exterminés ; nous

avons un perfide ennemi dont la cruauté retombe sur le roi même, puisqu'il ose lui enlever sa femme qu'il daigne aimer.

— Qui est celui-là, qui est assez puissant pour oser le faire? » répondit Assuérus bouillant de colère.

Esther reprit : « C'est cet Aman que vous voyez, qui est notre mortel ennemi. »

Aman, entendant ces paroles de la reine, demeura tout interdit, ne pouvant supporter les regards flamboyants du roi et les regards pleins de majesté de la reine.

En même temps, le roi, suffoqué de colère contre Aman, se leva et alla dans le jardin pour prendre l'air.

Aman se leva aussi de table, et, se jetant tout éperdu aux genoux d'Esther, lui demandait grâce, car il avait bien vu que le roi était résolu à le perdre.

A ce même moment, le roi rentra, et, voyant Esther tout effrayée et Aman, hors de lui, aux genoux de la reine, il s'écria avec fureur : « Comment! Il ose toucher la reine, chez moi, en ma présence ! »

A peines ces paroles furent-elles sorties de la bouche du roi, que les courtisans couvrirent le visage d'Aman, et un des officiers attachés au service du roi lui dit : « Il y a une potence de cinquante coudées de haut, qu'Aman a fait préparer pour Mardochée, qui a sauvé la vie du roi. — Qu'Aman y soit pendu lui-même à l'instant ! » s'écria le roi, outré de colère.

Paul. Pourquoi a-t-on couvert le visage d'Aman?

Grand'mère. Parce que c'était le signal de la condamnation à mort. Les courtisans, voyant le roi si irrité, ne doutèrent pas qu'il ne fît mourir Aman ; et, comme tous ils détestaient Aman, ils furent très-empressés de s'en débarrasser le plus tôt possible, de peur qu'il n'implorât sa grâce, et qu'elle ne lui fût accordée. Aussi, tu vois comme ils se dépêchent d'avertir le roi qu'il y a une potence, toute prête, dressée pour Mardochée, que le roi venait d'honorer d'une façon si éclatante.

CXCIV

FAVEUR DE MARDOCHÉE — ÉDIT POUR LES JUIFS

(Même année, 509 ans avant J.-C.)

Le même jour, le roi donna à Esther la maison d'Aman, avec tous les trésors qu'elle renfermait. Et Mardochée fut présenté au roi, car Esther lui avait avoué qu'elle était sa nièce. Le roi ordonna qu'on donnât à Mardochée l'anneau royal qu'avait eu Aman pour cacheter les édits. Esther nomma son oncle intendant de toute sa maison.

Esther avait encore à obtenir du roi la révocation de l'édit qui condamnait tous les Juifs à périr le treizième jour du douzième mois de l'année. Elle alla donc encore une fois se présenter chez le roi ; il la toucha de son sceptre comme la première fois. Elle se jeta à ses pieds, et lui demanda de détruire, par de nouvelles lettres, l'ordre cruel d'Aman qui avait ordonné le massacre de tous les Juifs. Assuérus appela Mardochée, et lui ordonna d'envoyer partout de nouvelles lettres cachetées de son anneau royal, afin que personne n'osât y désobéir, et de faire les lettres comme il l'entendait pour sauver les Juifs de la mort et du pillage.

En même temps, il lui commanda d'envoyer dire à tous les Juifs qu'ils se tinssent prêts le treizième jour du douzième mois pour défendre leur vie, pour tuer leurs ennemis, piller leurs maisons et partager leurs dépouilles.

Mardochée sortit du palais, et parut dans un grand éclat, por-

tant une robe couleur d'hyacinthe et blanche, ayant une couronne d'or sur la tête et un manteau de soie pourpre.

Paul. Quelle couleur est-ce, *hyacinthe?*

Grand'mère. C'est une magnifique couleur jaune orangé.

Toute la ville fut transportée de joie. On afficha dans Suse le nouvel édit du roi, et on envoya des courriers dans les villes de toutes les provinces pour faire connaître le triomphe des Juifs.

Partout on témoigna une joie extraordinaire ; beaucoup de provinces se firent circoncire, et adorèrent le vrai Dieu, le Dieu d'Israël.

Le troisième jour du douzième mois, les Juifs, suivant l'édit du roi, firent un massacre général de leurs ennemis les plus dangereux. Dans Suse même, ils tuèrent cinq cents hommes et les dix fils d'Aman.

Dans tout le royaume, on tua soixante-quinze mille hommes; les Juifs ne touchèrent nulle part aux biens de leurs ennemis.

Les Juifs établirent une fête pour le treizième et le quatorzième jour du mois Adar ; par l'ordre de Mardochée, elle fut célébrée tous les ans en mémoire de la protection du Seigneur et du triomphe du peuple de Dieu sur ses ennemis.

Mardochée et la reine Esther expliquèrent, dans une lettre dont ils envoyèrent des copies dans toutes les provinces du royaume, les événements qui venaient de se passer, la grande reconnaissance que devait avoir le peuple d'Israël envers Dieu pour les avoir sauvés de ce grand danger, et envers le roi Assuérus, qui avait écouté la voix du Seigneur. Ils recommandèrent à tout le peuple de conserver soigneusement cette fête dans les siècles à venir ; elle fut appelée les journées de *Phurim*, c'est-à-dire les journées des *sorts*.

Mardochée parla au roi avec tant de sagesse des affaires de son gouvernement, qu'il obtint sa confiance, et qu'il devint le premier du royaume après le roi. Il resta en faveur tant qu'il vécut, et gouverna si bien, qu'aucun désordre ne vint troubler le pays, et qu'il mourut regretté de tous.

LIVRE DE JOB

CXCV

JOB — SA PROSPÉRITÉ — SES MALHEURS

(Que l'on croit avoir été contemporain de Moïse, environ 1470 ans avant J.-C.)

Il y avait, en la terre de Hus, en Arabie, du temps de l'esclavage des Israélites en Égypte, un peu avant Moïse, un homme nommé Job; il était aimé de tous, parce qu'il était bon et honnête; il craignait Dieu, et il évitait le mal.

Il avait sept fils et trois filles.

Il avait sept mille moutons, trois mille chameaux, cinq cents paires de bœufs et cinq cents ânesses. Il avait un nombre considérable de domestiques. Il était grand et illustre dans toute l'Arabie. Chacun de ses enfants avait sa maison; ils donnaient des repas, s'invitaient les uns les autres; ils vivaient très-unis entre eux; c'était la famille la plus heureuse de l'Arabie.

Le démon, jaloux du bonheur de Job et furieux de ne pouvoir lui faire commettre aucun péché, se présenta un jour devant le Seigneur.

« D'où viens-tu ? lui dit le Seigneur.

— J'ai fait le tour de la terre, répondit-il, je l'ai parcourue tout entière.

— Y as-tu vu mon serviteur *Job*, qui n'a pas d'égal sur la terre, qui est un homme simple et droit de cœur, qui craint Dieu et fuit le mal? »

Satan répondit : « Comment Job craindrait-il le mal? N'avez-vous pas si bien gardé sa maison, sa personne et tous ses biens, qu'il ne court aucun danger? Tout lui réussit, et tout ce qu'il possède se multiplie de plus en plus entre ses mains.

« Mais étendez un peu votre main, frappez ce qui est à lui, et vous verrez s'il ne vous maudira pas en face. »

Le Seigneur lui répondit : « Va, tout ce qui est à lui est en ton pouvoir ; mais je te défends d'attenter à sa personne. »

Satan disparut aussitôt pour aller exercer sa méchanceté sur Job.

JEANNE. Ce pauvre Job! Pourquoi le bon Dieu a-t-il permis à ce méchant Satan de le tourmenter?

GRAND'MÈRE. Pour éprouver sa fidélité et augmenter ses mérites. Et aussi pour faire voir au monde la force que donnent la foi et la vertu. La patience, la résignation de Job sont depuis des siècles l'objet de l'admiration des hommes, et nous encouragent à faire comme lui, à souffrir et à obéir avec la même résignation et le même amour de Dieu.

Un jour donc que les fils et les filles de Job mangeaient et se réjouissaient innocemment ensemble dans la maison de leur frère aîné, un homme accourut et dit à Job : « Pendant que vos bœufs labouraient et que vos ânesses paissaient auprès, une troupe de Sabéens est arrivée tout à coup ; ils ont massacré vos gens, et ils ont enlevé tous les bestiaux; je me suis sauvé seul pour vous donner cette nouvelle. »

Cet homme parlait encore lorsqu'un second vint dire à Job : « Le feu du ciel est tombé sur vos bergeries et sur ceux qui gar-

daient les moutons, et tout a été réduit en cendres; je me suis sauvé seul pour vous en donner la nouvelle. »

Il avait à peine fini de parler qu'un troisième accourut et dit à Job : « Les Chaldéens sont venus en trois bandes; ils se sont jetés sur vos chameaux, et ils les ont enlevés; ils ont tué tous vos gens, et je me suis sauvé seul pour vous en donner la nouvelle. »

Cet homme achevait de parler, lorsqu'un quatrième se présenta, devant Job et lui dit : « Pendant que vos fils et vos filles mangeaient et buvaient dans la maison de leur frère aîné, un vent impétueux s'est levé du désert; il a ébranlé les quatre coins de la maison, elle s'est écroulée sur vos enfants qui ont été ensevelis sous ses ruines, et ils sont tous morts. Je me suis échappé seul pour vous en donner la nouvelle. »

Alors Job se leva, déchira ses vêtements et se jeta par terre. Adorant Dieu, il s'écria : « Je suis venu au monde nu, et je retournerai nu dans le sein de la terre. Le Seigneur m'avait tout donné, il m'a tout ôté. Que le nom du Seigneur soit béni! »

Valentine. Pauvre Job! Comment a-t-il pu résister à tant de malheurs?

Henri. Et comme c'est beau, ces paroles si simples qu'il adresse au Seigneur!

Louis. Cet horrible démon a dû être bien furieux quand il a vu cette résignation.

Grand'mère. Certainement, d'autant plus qu'il espérait que, tant de malheurs fondant à la fois sur Job, celui-ci ne pourrait s'empêcher de murmurer contre le Seigneur, et de dire des paroles de colère et de reproche.

Jacques. Au lieu de colère et de reproche, le pauvre Job est encore plus doux et plus soumis qu'auparavant.

Grand'mère. Aussi le démon, plus irrité qu'auparavant, alla se présenter une seconde fois devant le Seigneur.

« D'où viens-tu? » lui dit le Seigneur. Satan répondit comme

la première fois : « J'ai fait le tour de la terre ; je l'ai parcourue tout entière. »

Le Seigneur lui dit aussi comme la première fois : « N'as-tu pas considéré mon serviteur Job, qui n'a pas d'égal sur la terre, qui est un homme simple et d'un cœur droit, qui craint Dieu et fuit le mal, et qui se conserve dans la douceur et l'innocence, quoique tu m'aies porté à le laisser affliger par toi, bien qu'il ne l'ait pas mérité?

— Ce que l'homme a de plus cher, répondit Satan, est sa vie et sa peau ; il n'a pas souffert dans sa chair ; mais étendez votre main, laissez-moi frapper dans ses os et sa chair, et vous verrez qu'il vous maudira.

— Va, dit le Seigneur ; son corps est en ta main, mais ne touche pas à sa vie. »

Satan, ayant disparu de devant le Seigneur, frappa Job d'une plaie épouvantable, depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête.

Et Job, s'étant assis sur un fumier, grattait ses plaies avec un morceau de pot cassé, pour enlever la pourriture qui en découlait. Alors sa femme, voyant qu'il ne se plaignait pas, vint lui dire : « Quoi, vous persistez dans votre simplicité? Maudissez Dieu, et mourez. »

Job lui répondit : « Tu parles comme une femme qui n'a pas de bon sens. Si nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrions-nous pas aussi les maux? » Et Job continua dans ses souffrances à bénir le Seigneur.

CXCVI

LES AMIS DE JOB VIENNENT LE VOIR

(Même temps, environ 1470 ans avant J.-C.)

Trois amis de Job, ayant appris l'état dans lequel il était réduit, vinrent le consoler. Quand ils l'aperçurent de loin, ils poussèrent un cri de terreur et se mirent à pleurer. Ils demeurèrent assis par terre, près de lui, pendant sept jours et sept nuits, ne lui adressant pas une parole, tant ils étaient désespérés de le voir ainsi souffrir de toutes façons. Enfin Job parla de ses maux avec tristesse, non pas en accusant le Seigneur, mais en regrettant d'avoir été mis au monde pour tant souffrir sans l'avoir mérité. Ses amis ayant pris la parole, sous le prétexte de le consoler, lui firent les réflexions les plus pénibles, lui recommandant de prendre patience, de ne pas se laisser aller à la colère contre les punitions du Seigneur; ils lui représentèrent que Dieu ne punit jamais que ceux qui l'ont mérité, que Job devait combattre son orgueil qui lui cachait ses fautes passées, qu'il devait s'humilier et mettre de côté toute hypocrisie, afin de se faire voir tel qu'il était, coupable et méritant la colère de Dieu.

Enfin, sous prétexte de l'encourager et de le consoler, les prétendus amis de Job lui dirent les choses les plus injurieuses et les plus fausses.

Job répliqua longuement et à diverses reprises; il repoussa les accusations de ses amis, se remit entièrement entre les mains du

Seigneur dont il implora la miséricorde, mais sans jamais lui reprocher ses rigueurs. Il parla de la brièveté de la vie et de la récompense de l'éternité. Il leur parla du Sauveur à venir dans lequel il mettait toute son espérance.

« Car, dit-il, je sais que mon Rédempteur est vivant et que je ressusciterai de la terre au dernier jour. Que je serai de nouveau revêtu de mon corps, et que je verrai mon Dieu dans ma chair. Que je le verrai, dis-je, moi-même, et que je le contemplerai de mes propres yeux. C'est là l'espérance que j'ai, et qui reposera toujours dans mon cœur. »

ARMAND. Grand'mère, de quel Sauveur et Rédempteur parle le pauvre Job ?

GRAND'MÈRE. Job parle de Jésus-Christ, notre Sauveur à tous, dont il prophétise la venue, qui est le Fils éternel de Dieu et que le Seigneur lui fait voir comme consolation des maux qui l'accablent. Dieu lui fait connaître le miracle de la résurrection de la chair, et de la vie éternelle de ce corps ressuscité, réuni à l'âme pour toujours.

Job reprocha à ses amis leurs perfides consolations, la cruauté de leurs reproches.

Quand Job eut fini de parler, le Seigneur lui apparut dans un tourbillon, et lui parla longuement pour l'encourager à accepter les maux que Satan avait fait tomber sur lui, et que le Seigneur avait permis pour éprouver sa foi.

Ensuite le Seigneur réprimanda sévèrement les amis de Job de leurs injustes accusations contre ce pieux et fidèle serviteur; il leur ordonna d'aller offrir en holocauste à ce saint homme sept taureaux, et de lui demander de prier pour eux. « En sa faveur, dit le Seigneur, je vous pardonnerai vos fausses consolations et vos méchantes pensées, mais pas autrement. »

Job accepta volontiers les excuses de ses amis; il pria pour eux, et le Seigneur écouta sa prière. Il y joignit une autre grâce pour Job lui-même : il le délivra du démon qui avait causé tous

ses malheurs ; il lui rendit la santé, des biens deux fois plus considérables que ceux qu'il avait perdus, c'est-à-dire quatorze mille brebis, six mille chameaux, mille paires de bœufs et mille ânesses. Le Seigneur lui donna aussi sept fils et trois filles, tous plus beaux, plus sages et meilleurs encore que ceux qu'il avait perdus. Les filles étaient si belles, qu'aucune femme ne pouvait leur être comparée.

Job vécut encore cent quarante ans, parfaitement heureux, et il vit les enfants de ses petits-enfants jusqu'à la quatrième génération.

HENRIETTE. A la bonne heure ! ce pauvre Job a été récompensé de sa patience et de sa soumission aux volontés de Dieu.

GRAND'MÈRE. Aussi est-il resté, même du temps où nous vivons, comme le modèle le plus parfait de courage et de résignation dans les plus grandes souffrances du corps et de l'esprit. Sa patience et sa douceur sont connues dans le monde entier.

LES PROPHÈTES

CXCVII

LE PROPHÈTE ÏSAIE

(Depuis l'an 785 avant J.-C. jusqu'à l'an 675.)

Isaïe, descendant d'Amazias, roi de Juda, est le plus grand, le plus connu de tous les prophètes. Il commença à prophétiser à l'âge de douze ans; il prédit très-clairement non-seulement la venue en ce monde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais encore l'époque de sa venue, les détails les plus importants de sa vie, sa passion, son crucifiement, sa résurrection.

Il a reproché aux rois avec un grand courage leur impiété, leur cruauté et leur vie détestable. Il prophétisa pendant près de cent ans, et il mourut victime de son zèle à prêcher contre l'impiété ; car le roi Manassès, irrité de ses reproches, le fit périr d'une mort cruelle. Il le fit scier en deux, et, pour rendre ses souffrances plus affreuses et sa mort plus lente, il ordonna qu'on se servît d'une scie de bois.

Louis. Mais comment une scie de bois pouvait-elle couper ?

Grand'mère. Aussi ne coupait-elle pas. Elle déchirait et usait les chairs à force de frottement. Et c'est ce qui fait que le supplice a été si cruel et la mort si lente.

Isaïe avait plus de cent ans ; quand vous serez grands et que vous lirez ses prophéties et ses cantiques dans la Bible, vous verrez l'éloquence et la beauté de sa parole.

CXCVIII

LE PROPHETE JÉRÉMIE

(Environ 690 ans avant J.-C.)

Jérémie est le plus grand prophète après Isaïe ; il vivait presque en même temps qu'Isaïe, un peu plus tard cependant, car il commençait à être connu quand Isaïe finissait ses prédications. Jérémie commença à prophétiser à l'âge de quatorze ans ; il prédit la prise et la ruine de Jérusalem et de sa patrie, l'esclavage des Juifs, la reconstruction des murs de Jérusalem, de son temple, et le retour des Juifs du royaume de Juda.

Jérémie est très-connu par ses Lamentations sur Jérusalem et sur son peuple. C'est de ces Lamentations célèbres qu'est venu le mot de Jérémiades, en parlant de plaintes, de tristes prévisions de l'avenir, de regrets fréquents du passé.

On ne sait pas de détails sur la vie et la mort de Jérémie ; on sait seulement qu'il prophétisa pendant quarante-cinq ans. On sait aussi que les princes qui régnaient autour du royaume de Juda, résolurent de se débarrasser de ce prophète incommode qui

leur reprochait sans cesse leur impunité et leurs mauvaises actions ; ils demandèrent à Sédécias, roi de Jérusalem, la permission de jeter Jérémie dans une citerne sans eau, mais pleine de boue, pour l'y laisser mourir.

Sédécias aimait Jérémie, et il résista à ce désir : mais il était faible et craintif; à force de prières et de menaces, les princes finirent par obtenir la permission qu'ils voulaient avoir, et le pauvre vieux Jérémie fut jeté dans la citerne. Mais il n'y resta pas longtemps. Un officier de Sédécias représenta si vivement l'injustice qu'on commettait envers Jérémie, que le roi envoya le retirer de cette fosse ; et depuis il le protégea toujours contre la méchanceté de ses ennemis.

CXCIX

LE PROPHETE BARUCH

(Environ 650 ans avant J.-C.)

Baruch est remarqué parmi les prophètes, non-seulement pour ses belles propheties, mais aussi pour son dévouement au prophète Jérémie, dont il se fit le disciple et le secrétaire. Il devint ainsi le compagnon fidèle des peines et des travaux de Jérémie, le suivant jusqu'à sa mort de province en province. Lorsque les princes ennemis et persécuteurs de Jérémie le mirent en prison, Baruch ne craignit pas de se plaindre publiquement du traitement injuste qu'on faisait subir à son maître, et alla jusque dans les palais des princes et des grands seigneurs les menacer de la colère de Dieu

s'ils ne délivraient sur l'heure la saint prophète. Quand Jérémie fut délivré par le roi Sédécias à ses ennemis pour être jeté dans la citerne, le désespoir saisit Baruch, et, dans son découragement et sa douleur, il s'écria :

« Hélas ! malheureux que je suis ! Pourquoi Dieu m'envoie-t-il ainsi douleur sur douleur ? Je passe les années de ma vie dans les gémissements, et je n'ai jamais trouvé le repos. »

Jérémie lui-même releva le courage de son cher disciple en lui disant : « Pourquoi, mon fils, te plains-tu de tes maux ? Vois l'état dans lequel est réduit tout le peuple de Juda. Est-il juste que nous ayons du repos pendant que toute notre nation est accablée de misère ? Dieu ne sera-t-il pas toujours ta protection et ton salut en quelque lieu que tu te trouves ? »

Baruch suivit Jérémie en Égypte, quand Nabuchodonosor prit et détruisit Jérusalem. Après la mort de Jérémie, il alla rejoindre les Juifs captifs à Babylone, et y écrivit ses prophéties dont on admire l'éloquence.

Petit-Louis. Qu'est-ce qu'il prophétisait ?

Grand'mère. Comme tous les prophètes, il annonçait la venue de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa passion, sa mort pour sauver les hommes du péché, et sa glorieuse résurrection qui prouvait sa divinité. Il prophétisa aussi les malheurs des Juifs, leur rétablissement à Jérusalem, et, après Notre-Seigneur, leur dispersion sur toute la terre.

CC

LE PROPHÈTE ÉZÉCHIEL

(600 ans avant J.-C.)

Ézéchiel a prophétisé pendant vingt-deux années; il a commencé onze ans avant la mort de Jérémie. Il descendait aussi des princes de Juda, il fut transporté à Babylone quand Nabuchodonosor emmena les Juifs en captivité. Il prophétisa la fin de la captivité qui devait durer soixante-dix ans, le retour des Juifs à Jérusalem, le rétablissement du Temple, le règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la conversion des gentils ou païens. On ne sait d'autres détails sur sa vie que ce qu'il a laissé dans ses admirables écrits.

On y voit, entre autres choses, le récit des visions d'Ézéchiel, mais elles sont généralement difficiles à comprendre ; en voici une pourtant plus facile à expliquer, que le Seigneur lui envoya pour lui faire comprendre la *résurrection des corps* à la fin du monde et au jugement dernier, quand chaque âme retrouvera son corps.

Ézéchiel fut transporté par l'Esprit de Dieu dans une grande plaine, remplie d'une multitude innombrable d'ossements desséchés depuis des siècles. L'Esprit lui fit faire le tour de cette plaine immense et lui dit: « Commande à tous ces os de s'approcher les uns des autres, comme ils étaient durant leur vie. »

Dès qu'Ézéchiel eut fait ce commandement de la part de Dieu, il entendit un bruit effroyable. Tous ces os se relevaient, se re-

joignaient, et reformaient les corps tels qu'ils avaient été durant leur vie. Ensuite les nerfs, les muscles, les chairs et la peau recouvrirent ces squelettes comme du temps où ils avaient vécu.

Ézéchiel, par un nouvel ordre de l'Esprit de Dieu, commanda aux âmes qui avaient habité ces corps, de venir les animer. Aussitôt ces corps se levèrent tout debout et furent pleins de vie. Ézéchiel comprit alors comment se ferait la *résurrection de la chair*, comme nous le disons dans notre Credo.

Henriette. Comment, grand'mère? Je ne comprends pas bien. Moi, par exemple, quand je serai morte, enterrée, mangée par les vers ou desséchée en poussière, comment pourrai-je retrouver tout ce qui faisait mon corps?

Grand'mère. Toi-même, chère petite, tu ne pourrais rien retrouver; mais le bon Dieu ordonnera que toutes les parties qui formaient ton corps se rejoignent, et reprennent la vie au moyen de ton âme, qui reviendra habiter ce même corps qu'elle possédait autrefois. Et ce sera fait en un clin d'œil.

Henriette. Mais comment pourra-t-on retrouver des morceaux de corps dévorés par des animaux sauvages? Par exemple, un homme dévoré par un lion, ou bien un homme mort au fond de la mer et mangé par une multitude de poissons, de crabes, de homards, qui s'en iront chacun de leur côté?

Grand'mère. Le bon Dieu, qui peut tout, qui a une puissance infinie que nous ne pouvons pas même comprendre, n'aura besoin que de vouloir pour que ce soit fait, de même qu'il n'a eu besoin que de vouloir pour créer le monde et l'homme.

Valentine. C'est singulier, tout cela! On croit et on ne comprend pas.

Grand'mère. On comprendra dans l'autre monde, quand l'esprit et l'intelligence seront plus développés. En ce monde, il faut croire ce que Dieu nous révèle et ce que son Eglise nous enseigne de sa part. Dans l'éternité nous verrons et nous comprendrons ce que nous aurons cru sur la terre.

Maintenant passons à l'histoire du prophète Daniel, qui est bien plus détaillée que celle des autres prophètes.

CCI

LE PROPHÈTE DANIEL

(600 ans avant J.-C.)

Daniel descendit des princes de Juda ; il avait à peine douze ans, quand le roi Nabuchodonosor emmena captifs à Babylone le peuple du royaume de Juda et leur roi Joakim. Nabuchodonosor ordonna à l'officier chargé de la direction de sa maison de choisir parmi les enfants de la race royale de Juda, emmenés captifs, ceux qui étaient les plus beaux, les mieux faits, les plus intelligents et les plus instruits, afin qu'ils demeurassent dans le palais du roi et qu'ils apprissent à parler et à écrire la langue des Chaldéens, qui était celle du roi.

Le roi ordonna aussi qu'on leur servît tous les jours les mets et les vins de sa table.

Entre ces jeunes gens, il y en avait quatre qui se distinguaient, entre tous les autres, par leur beauté, leur intelligence et leur sagesse extraordinaire. Ils s'appelaient Daniel, Ananias, Misael et Azarias. Mais l'officier leur donna d'autres noms ; il appela Daniel, *Balthassar ;* Ananias, *Sidrach ;* Misael, *Misach ;* et Azarias, *Abdénago.*

Françoise. Pourquoi donc les changea-t-il de noms?

Grand'mère. Peut-être qu'il trouvait les siens plus faciles à

prononcer ou plus jolis. Peut-être aussi voulait-il leur faire perdre le souvenir de leur pays, et de tout ce qui pouvait le leur rappeler.

Daniel savait que toutes les viandes qui leur étaient servies et qui venaient de la table du roi, étaient consacrées à l'idole de Baal; il résolut de n'en jamais manger. Il demanda donc à Malasar, celui qui était chargé de les servir, de ne leur donner que du pain et des légumes. Dieu avait permis que Daniel et ses trois amis, Ananias, Misaël et Azarias, eussent particulièrement plu à ceux qui étaient chargés de les servir et de les garder.

L'officier répondit à Daniel : « Je ferais bien ce que tu me demandes; mais je crains le roi. S'il voit vos visages plus maigres et plus pâles que ceux des autres, il se fâchera et me fera couper la tête. »

Daniel dit à Malasar : « Essayez, je vous prie, pendant dix jours, de ne nous donner que des légumes et du pain à manger et de l'eau à boire. Après ces dix jours, regardez nos visages, et comparez-les à ceux des jeunes gens qui mangent de la viande et boivent du vin. Et vous jugerez vous-même lesquels seront plus gras et plus frais. »

Malasar y consentit. Au bout de dix jours, il vit que leurs visages étaient plus frais et plus gras que ceux des jeunes gens qui mangeaient des viandes et buvaient des vins du roi. Il leur laissa donc la liberté de boire et de manger comme ils voudraient. Il gardait les viandes et les vins, et leur donnait les légumes et les pâtisseries.

A mesure que Daniel et ses trois amis grandissaient, Dieu augmentait leur beauté, et développait en eux une intelligence extraordinaire, une science remarquable; il leur donna, outre une grande sagesse, le don d'expliquer les songes et les visions.

Au bout de trois ans, Nabuchodonosor se fit présenter tous ces jeunes gens qu'on lui avait gardés. On les lui amena ; il causa avec eux et il trouva Daniel, Ananias, Misaël et Azarias fort supérieurs

à tous les autres. Il ordonna donc qu'ils fussent laissés dans son appartement particulier pour le servir.

CCII

HISTOIRE DE SUSANNE — DANIEL LA JUSTIFIE

(600 ans avant J.-C.)

Quand l'histoire que je vais vous raconter se passa, Daniel n'avait encore que douze ans, et il était déjà très-connu et considéré pour sa sagesse, son intelligence et ses prédictions qui faisaient voir au peuple que l'esprit de Dieu était en lui, et qu'il était appelé à faire de grandes choses. Susanne était une femme juive qui était très-belle et qui avait épousé un Juif de Juda habitant à Babylone depuis la captivité d'Israël. Il était riche; il avait une belle maison, entourée d'un beau jardin. Il recevait beaucoup de Juifs, entre autres deux vieillards qu'on avait nommés juges pour un an, selon la coutume des Juifs. Ils venaient tous les jours chez Joakim pour juger les affaires du peuple ; ils y voyaient Susanne, dont la beauté, la douceur et les vertus les charmèrent au point qu'ils résolurent d'enlever Susanne à son mari pour l'avoir chez eux.

Un jour donc qu'on avait fini de juger vers midi et que le peuple s'était retiré, les deux vieillards, au lieu de s'en aller, se cachèrent dans le jardin. Ils savaient que Susanne allait s'y promener seule tous les jours, après que tout le monde était parti.

Susanne alla se promener ce jour-là comme d'habitude.

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS L'HEURE JOYEUSE PARIS

Quand elle fut un peu éloignée de la maison, et qu'elle entra dans les massifs où se trouvait une fontaine, les vieillards se précipitèrent vers elle et voulurent l'emmener ; Susanne refusa de les suivre, et se débattit. Les juges lui représentèrent la douce vie qu'elle mènerait avec eux, et l'assurèrent qu'ils l'aimaient tendrement, et qu'ils lui procureraient tout ce qu'elle pouvait désirer. Susanne répondit qu'elle n'aimait que son mari et ses enfants, qu'elle ne désirait rien de plus que ce qu'elle avait.

Quand les vieillards voulurent l'emmener de force, Susanne chercha à s'enfuir pour rentrer chez elle, mais les vieillards la menacèrent d'appeler le peuple et de la faire lapider, sous prétexte qu'ils l'avaient surprise avec un jeune homme qu'elle aimait et qu'elle voulait suivre pour changer de mari.

Susanne, effrayée de cette méchanceté, se mit à pleurer ; les vieillards la voyant terrifiée se jetèrent encore sur elle pour l'entraîner. Susanne poussa un grand cri ; les vieillards, sachant que les serviteurs et les servantes allaient arriver, et qu'ils seraient découverts, se mirent aussi à crier. En effet, les gens de la maison accoururent et demandèrent la cause de ces cris. Les juges prirent la parole et accusèrent Susanne d'avoir voulu fuir avec un jeune homme qui s'était échappé de leurs mains. Les serviteurs en furent extrêmement surpris, car Susanne avait toujours eu une conduite sage et parfaite,

Les juges s'étant retirés, Susanne, qui avait nié avec force l'accusation des vieillards, rentra chez elle toute en larmes. Le lendemain, les juges revinrent, selon l'usage, pour entendre les réclamations du peuple. Ils ordonnèrent qu'on amenât Susanne. Elle vint accompagnée de son père, de sa mère, de ses enfants et de toute sa famille. Tous pleuraient, et aucun ne soupçonnait la vertu de Susanne.

Les vieillards, se levant, accusèrent Susanne devant tout le peuple et dirent : « Nous étions dans le jardin assis à l'ombre,

quand nous vîmes arriver Susanne avec deux de ses servantes qu'elle renvoya presque aussitôt. Puis elle alla vers un grand arbre où était caché un jeune homme ; nous les entendîmes causer, et Susanne se disposait à s'enfuir avec le jeune homme, quand nous nous montrâmes : le jeune homme s'enfuit aussitôt par la porte du jardin ; Susanne poussa un grand cri, et nous nous mîmes aussi à crier pour faire venir les serviteurs et pour empêcher Susanne de suivre ce jeune homme.

Tout le peuple crut aux paroles des vieillards qu'on pensait incapables de mentir, et Susanne eut beau protester de son innocence, on ne la crut pas, et les juges la condamnèrent, aux applaudissements de tout le peuple, à être lapidée.

Jacques. Quels méchants coquins que ces vieux juges!

Grand'mère. Mais leur crime ne resta pas impuni, comme tu vas voir.

Susanne, se voyant condamnée, jeta un grand cri, et dit : « Dieu éternel, vous qui connaissez toutes choses, qui voyez ce qui est caché, vous savez que ces juges iniques ont porté un faux témoignage contre moi ; et cependant je meurs sans avoir rien fait de ce dont ils m'ont accusée.

Le Seigneur exauça la prière de Susanne. Pendant qu'on l'emmenait pour être lapidée, le Saint-Esprit envoya le jeune Daniel qui s'écria : « Je suis innocent du sang de cette femme injustement condamnée! » La foule s'arrêta. « Que veut dire cette parole que vous venez de prononcer ? » demandèrent quelques personnes.

Daniel répondit : « Êtes-vous si insensés, enfants d'Israël, que d'avoir ainsi, sans connaître la vérité, condamné une fille d'Israël? Retournez pour la juger de nouveau, parce que les vieillards ont porté un faux témoignage contre elle. » Le peuple, étonné de l'accent extraordinaire de cet enfant, retourna donc en grande hâte, et Daniel dit : « Séparez les deux vieillards, et amenez-les-moi l'un après l'autre, afin que je les juge. »

On fit ce que Daniel avait commandé, et on lui amena un des vieillards. Après l'avoir questionné, Daniel lui demanda : « Sous quel arbre étaient Susanne et le jeune homme, quand vous les avez vus? — Sous un sycomore, répondit le vieillard. » Daniel lui dit : « C'est justement que ton mensonge va retomber sur ta tête et que le Seigneur te punira de ta méchanceté. Emmenez-le, dit-il au peuple, et amenez-moi l'autre. »

Quand l'autre fut arrivé, Daniel recommença à l'interroger, et finit par la même question. « Sous quel arbre étaient Susanne et le jeune homme quand vous les avez vus? — Sous un chêne, » répondit le vieillard.

Daniel lui dit : « C'est justement que tu seras puni de ton mensonge, car nous voyons clairement à présent que vous êtes des calomniateurs et des menteurs. » Tout le peuple jeta de grands cris, et condamna les vieillards à être lapidés. Pendant qu'on les emmenait en les frappant rudement et en les maudissant, Susanne rentrait triomphante dans sa maison; elle fut reçue au milieu des larmes de joie de son mari, de ses enfants, de ses parents, de ses amis et de ses serviteurs, car tout le monde l'aimait et l'estimait, et personne n'avait cru à l'accusation des vieillards. Ce jugement de Daniel le grandit beaucoup dans la considération du peuple et des grands, et le roi Darius commença alors à le consulter sur bien des affaires et événements difficiles.

CCIII

SONGE DE NABUCHODONOSOR EXPLIQUÉ PAR DANIEL

(590 ans avant J.-C.)

La seconde année du règne de Nabuchodonosor, il eut un songe si effrayant, qu'il en demeura tout troublé. Et ce songe s'effaça si complétement de sa mémoire, qu'il ne put pas se le rappeler. Et pourtant il voulait en avoir l'explication. Alors il eut recours aux devins et aux mages pour leur faire retrouver ce songe et le lui expliquer. Il appela près de lui les uns après les autres tous les devins, mages et augures de son royaume; tous lui disaient :

« Dites-nous votre songe, ô Roi, et nous vous l'expliquerons.

— Je ne puis vous le raconter, puisque je l'ai oublié, répondait le roi.

— Que voulez-vous alors que nous vous disions?

— Je veux que vous retrouviez mon songe et que vous me l'expliquiez. »

Jacques. Il est fou, ce Nabuchodonosor. Comment veut-il qu'on devine ce qu'il a rêvé?

Geand'mère. C'est ce que lui dirent les devins.

« O Roi, aucun homme sur la terre ne peut faire ce que vous demandez; nous pouvons expliquer les songes, mais nous ne pouvons pas les deviner.

— Ce qui prouve, répondait le roi, que vous êtes des imposteurs

et des fourbes. Car si vous aviez, comme vous dites, l'intelligence des choses cachées, vous auriez aussi le pouvoir de deviner ce qu'on ne vous dit pas. Allez, et si vous ne devinez pas mon songe, je vous ferai tous mourir. »

Marie-Thérèse. Est-il méchant ce roi! Et bête aussi, il demande des choses impossibles.

Grand'mère. C'est ainsi qu'étaient tous ces rois païens. Il fallait que toutes leurs volontés fussent faites, même quand elles étaient impossibles à exécuter.

Nabuchodonosor, outré de colère, donna ordre au général de ses armées, Arioch, de faire mourir tous les devins, mages et prophètes de son royaume; Daniel, qui était déjà connu par ses prophéties, devait être mis à mort comme les autres.

Quand Daniel sut qu'on le cherchait pour lui couper la tête, il alla trouver Arioch pour savoir de lui quel était le motif de la colère du roi. Arioch lui expliqua toute l'affaire. Daniel obtint de lui qu'il attendît pour exécuter cet ordre cruel et injuste; lui-même alla se présenter au roi, et lui demanda quelques jours pour deviner le songe et lui en donner l'explication. Le roi consentit à les lui accorder.

Daniel rentra chez lui; il raconta à ses amis Ananias, Misaël et Azarias ce qu'il venait d'apprendre, et leur demanda de joindre leurs prières aux siennes pour implorer la miséricorde divine, et connaître le songe du roi et l'explication qu'il devait avoir.

Dans la nuit, le Seigneur révéla ce mystère à Daniel, qui remercia avec larmes le Dieu de Juda de lui avoir sauvé la vie. Il alla trouver Arioch et lui dit : « Ne faites mourir aucun des devins ni prophètes. Menez-moi chez le roi, afin que je lui dise ce qu'il désire savoir. »

Arioch alla prévenir le roi, qui fit aussitôt entrer Daniel. « Crois-tu, lui dit-il, pouvoir réellement me dire ce que j'ai vu en songe et me l'expliquer. Aucun de mes devins, mages et augures, n'a pu le faire.

— Seigneur, répondit Daniel, les sages, les devins, les mages et les augures ne peuvent découvrir au roi le mystère qu'il veut connaître. Mais il y a un Dieu qui est au ciel, qui révèle les mystères, et qui vous a montré les choses qui doivent arriver dans les temps à venir. Voici quel a été votre songe :

« Vous avez vu une statue ; elle était extraordinairement grande ; elle se tenait debout devant vous, et son regard était terrible.

« La tête de cette statue était de l'or le plus pur. La poitrine et les bras étaient d'argent ; le ventre et les cuisses étaient d'airain ; les jambes étaient de fer, une partie des pieds était de fer, l'autre d'argile.

« Vous regardiez attentivement cette vision, lorsqu'une pierre se détacha de la montagne sans qu'aucun homme y eût touché ; elle frappa la statue aux pieds ; et ses pieds, qui étaient de fer et d'argile, furent mis en pièces.

« Alors le fer, l'airain, l'argent et l'or se brisèrent tous ensemble, et devinrent comme de la paille que le vent emporte ; ils disparurent sans qu'il en restât aucune trace. Mais la pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne qui remplit toute la terre.

« Voilà votre songe, ô Roi, et nous allons vous en donner l'explication.

« Vous êtes le roi des rois. Le Dieu du ciel vous a donné la force, l'empire, la gloire. C'est donc vous qui êtes la tête d'or.

« Il s'élèvera après vous un royaume moindre que le vôtre ; il sera d'argent. Ensuite viendra un troisième royaume qui sera d'airain. Le quatrième royaume sera de fer ; il brisera tout. Mais, comme vous avez vu que les pieds et les doigts des pieds de la statue étaient en partie d'argile et en partie de fer, ce royaume, quoique venant du fer, sera divisé comme vous avez vu le fer et la terre mêlés ensemble ; il sera faiblee t fragile.

« Dans le temps de ce royaume, Dieu en établira un qui ne sera jamais détruit ; un royaume qui réduira tous les autres en poudre

et qui subsistera toujours. Ce royaume sera celui du Seigneur Dieu, du Messie qui viendra du ciel comme la pierre que vous avez vue se détacher de la montagne. Ce songe est véritable, et l'explication très-certaine. »

Quand Daniel eut fini de parler, Nabuchodonosor se leva de son trône ; il se prosterna le visage contre terre et adora Daniel. Il donna ensuite l'ordre d'apporter de l'encens et des victimes et d'offrir un sacrifice à Daniel. Il dit : « Ton Dieu est véritablement le Dieu des Dieux, le Seigneur des Seigneurs, le Roi des Rois, qui révèle les mystères ; car il a pu te faire découvrir un mystère si caché. »

Le roi éleva Daniel aux plus grands honneurs ; il lui fit beaucoup de magnifiques présents ; il lui donna le gouvernement de la province de Babylone et l'éleva au-dessus de ceux qui possédaient les premières dignités.

Il ordonna que, suivant le désir de Daniel, Sidrach, Misach et Abdénago eussent l'intendance des affaires de la province de Babylone, et il garda Daniel près de lui pour être son conseil dans toutes les affaires.

Valentine. Je suis très-contente que Daniel et ses amis aient été si bien récompensés. A présent, ils vont être toujours heureux.

Grand'mère. Non, pas toujours ; tu vas voir ce même Nabuchodonosor les persécuter tous et d'une manière cruelle.

Jeanne. Comment ! il a oublié l'admiration qui lui ont inspirée Daniel et tout ce qu'il a dit du bon Dieu ?

Grand'mère. Oui, tu vas le voir dans ce que je vais vous raconter.

CCIV

STATUE D'OR

LES TROIS JEUNES GENS JETÉS DANS LA FOURNAISE

(570 ans avant J.-C.)

Nabuchodonosor, après avoir reconnu le vrai Dieu, le Dieu d'Israël, n'en conserva pas moins son orgueil. Il voulut un beau jour que tout le monde l'adorât comme un Dieu. Il fit faire pour cela une statue tout en or, qui avait soixante coudées, c'est-à-dire trente mètres de haut, et six coudées ou trois mètres de large, et il la fit placer dans la plaine de Dura, près de Babylone.

Il fit ensuite rassembler tous les satrapes ou gouverneurs de provinces, les juges, les magistrats, les officiers de l'armée, les grands seigneurs qui avaient des charges. Ils se tenaient tous debout devant la statue que le roi avait fait placer sur un piédestal ; et les hérauts, c'est-à-dire les crieurs d'édits, criaient : « Peuples, tribus et gens de toutes nations, quand vous entendrez le son de la trompette et les concerts des musiciens, prosternez-vous devant la statue du grand roi Nabuchodonosor, et adorez-la. Si quelqu'un ne se prosterne pas et n'adore pas cette statue, il sera jeté aussitôt dans les flammes de la fournaise. »

Aussitôt donc qu'on entendit le son de la trompette, tous se prosternèrent et adorèrent la statue.

Après la cérémonie, les Chaldéens, jaloux de la faveur des Juifs, s'approchèrent du roi et lui dirent : O Roi, vivez à ja-

mais. Vous avez fait une ordonnance, afin que chacun se prosterne devant votre statue et l'adore ; vous avez proclamé que celui qui n'obéirait pas à cette ordonnance serait aussitôt jeté dans les flammes de la fournaise. Et voilà trois Juifs auxquels vous avez donné de grands pouvoirs, Sidrach, Misach et Abdénago, qui méprisent votre ordonnance, et n'adorent pas votre statue. »

Nabuchodonosor, plein de fureur, fit amener aussitôt devant lui les trois accusés, et leur ordonna avec colère de se prosterner devant sa statue et de l'adorer. « Si vous ne le faites, dit-il, vous serez jetés au moment même dans la flamme de la fournaise. Et alors, quel est le Dieu qui pourra vous sauver de mes mains ? »

Sidrach, Misach et Abdénago répondirent : « Notre Dieu, le Dieu que nous adorons, pourra certainement nous sauver des flammes de la fournaise, et nous délivrer, ô Roi, d'entre vos mains. S'il ne veut pas le faire, nous vous déclarons néanmoins, ô Roi, que nous ne voulons pas adorer votre statue, et que nous n'honorons pas vos dieux. »

Nabuchodonosor fut rempli d'une telle fureur, que son visage changea et que ses yeux, en regardant les trois jeunes gens, lançaient comme des flammes. Il commanda que le feu de la fournaise fût sept fois plus ardent qu'il n'était.

Il ordonna aux plus forts soldats de sa garde de lier les pieds et les mains de Sidrach, Misach et Abdénago, et de les jeter dans la fournaise tout habillés.

Les soldats les lancèrent dans la fournaise ; et les trois jeunes gens tombèrent dans le milieu des flammes. Le feu était si ardent, que les soldats qui les y avaient jetés tombèrent morts, suffoqués et brûlés.

Les liens de Sidrach, Misach et Abdénago furent consumés en un clin d'œil ; mais eux se promenaient dans la fournaise, chantant les louanges du Seigneur. L'Ange du Seigneur était descendu près d'eux ; il écartait les flammes, et il avait formé au milieu

de la fournaise un vent doux et frais, de sorte que la chaleur ne les incommoda pas un seul instant.

Nabuchodonosor criait toujours qu'on jetât dans le feu tout ce qui pouvait le rendre plus violent, de l'étoupe, de la poix, du sarment de vigne, du bitume. La flamme s'éleva à quarante-neuf coudées au-dessus du four; et, s'étant élancée dehors, elle brûla ceux des Chaldéens qui étaient les plus proches de l'ouverture.

Mais les jeunes Israélites chantaient toujours leur beau cantique qui est connu sous le nom de *Cantique des trois jeunes gens dans la fournaise*. Il se trouve dans la sainte Bible.

Nabuchodonosor et tout le peuple étaient frappés d'étonnement.

Nabuchodonosor se leva tout à coup, et dit aux grands de sa cour : « N'avons-nous pas fait jeter trois hommes liés dans la fournaise ?

— Oui, seigneur, répondirent-ils.

— J'en vois pourtant quatre, reprit Nabuchodonosor, qui ne sont pas atteints par les flammes, qui marchent au milieu du feu, qui n'ont pas de liens, et dont le quatrième est semblable à un Dieu. »

Alors Nabuchodonosor, s'approchant un peu de la fournaise, dit : « Sidrach, Misach et Abdénago, serviteurs du Dieu très-haut, sortez et venez. » Les jeunes gens sortirent du feu. Le roi et les gens qui l'entouraient, s'approchèrent, les touchèrent, regardèrent attentivement leurs vêtements, leurs chaussures; ils ne trouvèrent aucune brûlure ; aucun de leurs cheveux même n'avait été atteint, et n'avait aucune odeur de feu ou de fumée.

Le roi, étant comme hors de lui, s'écria : « Béni soit leur Dieu, le Dieu de Sidrach, Misach et Abdénago, qui a envoyé son Ange et a délivré ses serviteurs qui ont cru en lui, qui ont résisté à mes commandements, et qui ont abandonné leurs corps pour n'adorer aucun autre Dieu que le Dieu d'Israël.

« Et voici l'ordonnance que je fais : « Que tout homme, de quelque peuple qu'il vienne, quelque langue qu'il parle, qui aura

proféré un blasphème contre le Dieu de Sidrach, Misach et Abdénago, périsse, et que sa maison soit détruite. Car il n'y a d'autre Dieu sauveur que celui-là. »

Armand. Qu'il est bizarre ce Nabuchodonosor ! Tantôt il ne croit qu'à ses idoles, tantôt il ne croit plus qu'en notre bon Dieu ; et toujours il veut faire mourir ceux qui ne croient pas comme lui.

Grand'mère. Il fait comme tous les hommes, et surtout les rois absolus qui se laissent aller à toutes leurs passions du moment, et qui ne veulent pas supporter qu'on les contredise.

CCV

AUTRE SONGE DE NABUCHODONOSOR — DANIEL L'EXPLIQUE

NABUCOHDONOSOR EST CHANGÉ EN BÊTE

(558 ans avant J.-C.)

Dans le temps de l'histoire précédente, Daniel et les trois jeunes gens avaient trente à trente et un ans ; dans celle que je vais vous raconter, Daniel avait déjà environ quarante-huit ans.

Armand. Et qu'est-ce qu'il a fait pendant cet intervalle ?

Grand'mère. L'Écriture sainte n'en parle pas ; il est probable qu'il ne s'est rien passé d'important.

Donc dix-sept à dix-huit ans après le martyre et le triomphe

des trois jeunes gens de la fournaise, le roi Nabuchodonosor eut encore un songe qu'il voulut se faire expliquer.

Les devins, mages et augures païens n'y comprirent rien, comme pour le premier, et Daniel fut appelé par le roi, qui lui dit :

« Baltassar, prince des devins, comme je sais que tu as en toi l'esprit du Dieu saint, et qu'il n'y a pas de secrets que tu ne puisses pénétrer, dis-moi ce que signifie le songe que j'ai eu. »

Nabuchodonosor raconta alors à Daniel qu'étant endormi, il voyait au milieu de la terre un arbre excessivement haut; c'était un arbre grand et fort, dont le sommet semblait se perdre dans le ciel et dont l'étendue paraissait atteindre l'extrémité du monde. Ses feuilles étaient très-belles, et il était chargé d'une quantité de fruits capables de nourrir toutes sortes d'animaux. Les bêtes privées et les bêtes sauvages demeuraient dessous, les oiseaux du ciel vivaient dans ses branches, et tout ce qui était vivant y trouvait de quoi se nourrir.

« Ensuite je vis un Ange, un de ceux chargés de veiller sur l'arbre, descendre du ciel et crier d'une voix forte : Abattez l'arbre par le pied, coupez-en les branches, faites-en tomber les feuilles, et répandez-en les fruits.

« Laissez néanmoins en terre le tronc avec ses racines; qu'il soit mouillé par la rosée du ciel, et qu'il paisse avec les bêtes sauvages. »

Francoise. Comment une racine d'arbre peut-elle paître comme un animal ?

Grand'mère. Paître veut dire se nourrir; les arbres se nourrissent par leurs racines comme les animaux par leurs dents et leur estomac.

La voix dit encore : « Qu'on ôte à cette racine son cœur d'homme, qu'on lui donne un cœur de bête, et que sept années passent sur elle.

« Voilà le songe que j'ai eu, dit Nabuchodonosor. Hâte-toi, Baltassar, de m'en donner l'explication; car tous les sages et les de-

vins de mon royaume n'ont pu le comprendre. Mais pour toi, Baltassar, tu le peux, car l'esprit du Dieu saint est en toi. »

Alors Daniel commença à penser en lui-même pendant près d'une heure, sans rien dire, et les pensées qui lui venaient lui mettaient un grand trouble dans l'esprit. Le roi s'en aperçut et lui dit : « Baltassar, que ce songe et l'explication que tu lui donnes ne te troublent pas. — Seigneur, lui répondit Daniel, que ce songe retombe sur ceux qui vous haïssent. L'arbre que vous avez vu, ô Roi, c'est vous-même qui êtes devenu si grand et si puissant, que votre puissance s'est étendue jusqu'aux extrémités du monde, et a monté jusqu'au ciel.

« Les paroles que vous avez entendues veulent dire que vous serez chassé de la compagnie des hommes, que vous vivrez avec les bêtes sauvages; vous mangerez de l'herbe comme un animal sans raison; vous serez trempé de la rosée du ciel; sept années passeront ainsi, jusqu'à ce que vous reconnaissiez la toute-puissance du Seigneur, que vous sachiez qu'il tient tous les royaumes dans ses mains et qu'il les donne et les ôte comme il lui plaît.

« Quant à ce que vous avez entendu de la racine de l'arbre, cela veut dire que votre royaume vous demeurera, et que vous le retrouverez quand vous aurez reconnu que la toute-puissance vient de Dieu.

« C'est pourquoi, suivez mon conseil, ô Roi! Rachetez vos péchés par des aumônes, et vos injustices par des œuvres de miséricorde envers les pauvres. Peut-être le Seigneur vous pardonnera-t-il vos offenses. »

Toutes ces choses arrivèrent comme l'avait dit Daniel.

Françoise. Comment? Nabuchodonosor devint réellement une bête qui mangeait de l'herbe et du foin?

Grand'mère. On ne le sait pas bien, mais ce qu'on sait, c'est qu'il perdit la raison et vécut comme une bête sauvage. Tu vas voir comment s'exécuta la prophétie de Daniel.

Un an après le songe qu'avait eu le roi, il se promenait dans le

palais de Babylone qu'il avait fait bâtir, et il s'admirait lui-même. « Voilà, disait-il, cette grande et superbe ville de Babylone que j'ai fait construire ; voilà ce beau palais que j'ai fait orner si magnifiquement, qu'il n'y en a pas de pareil dans le monde. Il témoigne de ma puissance et de ma gloire. »

A peine le roi avait-il prononcé ces paroles, qu'il entendit une voix du ciel qui lui répétait la prophétie de Daniel. Aussitôt il se sentit tout changé. Ses cheveux devinrent comme des plumes d'aigle, ses mains devinrent comme des pattes de lion, ses ongles furent des griffes, sa tête devint comme une tête de bœuf, son corps fut semblable à celui d'une bête sauvage. Soit qu'il se fît dans son corps un changement réel, soit que ce changement n'ait eu lieu que dans son imagination, il se vit transporté dans la campagne ou dans une forêt, et il se mit à manger de l'herbe comme les animaux des forêts. Il resta sept ans dans cet état, maudissant le Dieu qui l'avait ainsi changé, et ne voulant pourtant pas s'humilier devant lui et reconnaître sa toute-puissance.

Paul. Il avait donc conservé son esprit d'homme?

Grand'mère. Oui ; le bon Dieu lui avait laissé ce moyen de repentir, et, en effet, au bout de sept ans il reconnut humblement sa faiblesse, il rendit hommage au Seigneur maître de toutes choses, il se repentit de sa vie passée et de son orgueil.

Au même instant, la raison lui revint ; son visage et son corps reprirent la forme et l'apparence qu'ils avaient eues, il se retrouva dans tout l'éclat de sa gloire et de sa royauté, et la fin de son règne fut sage et heureuse.

Marie-Thérèse. Mais qu'est-ce qui avait gouverné son royaume pendant son absence?

Grand'mère. L'Écriture Sainte ne le dit pas, mais il est probable que ce fut sa femme, la reine *Nitocris*, avec les plus grands seigneurs du pays qui formèrent un conseil pour gouverner en l'absence du roi.

Henriette. Grand'mère, savez-vous ce que je crois?

Grand'mère. Non, je ne sais pas du tout. Qu'est-ce que tu crois?

Henriette. Eh bien, grand'mère, je crois plutôt que Nabuchodonosor n'a pas été réellement changé en bête, mais qu'il est devenu fou et qu'il a cru être bête. Et voilà pourquoi on ne s'est pas emparé de son royaume; on espérait toujours qu'il guérirait de sa folie. Et, au bout de sept ans, il a été guéri par le bon Dieu et par Daniel de sa folie et de son orgueil. Voilà ce que je crois.

Grand'mère. Et tu n'es pas la seule qui le croie, ma chère petite; plusieurs auteurs l'ont cru aussi; et, bien que ce que tu dis soit très-possible, rien pourtant ne s'oppose à ce qu'on croie le changement véritable de Nabuchodonosor en bête. Le bon Dieu a fait bien d'autres miracles et bien plus considérables que de changer extérieurement un homme en bête. On peut croire là-dessus ce qu'on veut; mais prends garde: il ne faut pas trop chercher à expliquer et à comprendre les faits miraculeux dont l'Écriture Sainte est remplie, il *faut croire* si on veut rester *chrétien* et *catholique*. N'oublie pas que nous ne pouvons pas tout comprendre, et que la foi n'est un grand mérite que parce qu'elle nous fait croire sans comprendre.

Henriette. Oh! oui, Grand'mère, je le sais; et j'espère bien toujours conserver ma foi.

CCVI

FESTIN DE BALTHAZAR — MANÉ, THÉCEL, PHARÈS

MORT DE BALTHAZAR

(526 ans avant J.-C.)

Nabuchodonosor étant mort un an après qu'il fut remonté sur le trône, son fils Balthazar régna après lui. Il détestait tellement le travail, qu'il abandonna à sa mère *Nitocris* le gouvernement de son royaume pour ne songer qu'au plaisir. Un jour qu'il donnait un grand festin à mille de ses courtisans, il ordonna qu'on lui apportât les vases d'or et d'argent que son père, le roi Nabuchodonosor, avait rapportés du temple de Jérusalem. Quand ils furent apportés, le roi, qui était à moitié ivre, voulut boire dedans, et qu'ils servissent aussi à ses femmes et aux principaux de sa cour, pour boire en l'honneur de leurs faux dieux.

Pendant qu'ils profanaient ainsi les vases sacrés, on vit une main qui écrivait sur la muraille en face du roi. Et le roi voyait très-bien la main et les mouvements des doigts qui écrivaient.

Alors le visage du roi fut tout bouleversé; ses jambes tremblèrent, ses genoux s'entre-choquèrent, et ses reins s'affaissèrent malgré lui. Le roi poussa un grand cri et fit venir immédiatement ses devins, ses mages, et ses augures pour lui expliquer ce que c'était que ces mots d'écriture inconnue que traçait la main. Aucun ne put lire l'écriture ni l'expliquer. Balthazar fut encore plus effrayé et troublé.

La reine, touchée du trouble de son fils, s'approcha de lui ; elle lui conseilla de faire venir Daniel sur l'heure.

Quand il arriva, le roi lui dit : « Es-tu Daniel, un des captifs de Judée, que mon père avait coutume de consulter dans toutes ses difficultés ? — Oui, Seigneur, répondit Daniel. — On m'a dit que tu as l'esprit de Dieu, et qu'on trouve en toi plus d'esprit, d'intelligence et de sagesse qu'en aucun autre. Si tu peux me lire cette écriture sur le mur et me dire ce que cela signifie, je te ferai revêtir de pourpre, tu porteras un collier d'or, et tu seras le troisième d'entre les princes de mon royaume.

— Gardez vos présents, ô Roi, lui répondit Daniel, et donnez à un autre les honneurs de votre maison. Je vais vous lire cette écriture et vous dire ce qu'elle signifie.

« Le Dieu très-haut avait donné à votre père la royauté, la grandeur, la gloire et l'honneur. Chacun tremblait devant lui ; il faisait mourir qui il voulait ; il détruisait ce qui lui déplaisait ; il élevait et abaissait les hommes selon sa volonté. Mais, quand son cœur se fut enflé d'orgueil, que son esprit s'éleva au-dessus de Dieu même, il fut chassé du trône, il perdit son royaume, sa gloire lui fut ôtée. Il fut séparé de la société des hommes ; il fut changé en bête, il demeura dans les bois avec les ânes sauvages, il mangea de l'herbe comme un bœuf, jusqu'à ce qu'il reconnut que le Très-Haut a le pouvoir sur les royaumes des hommes, et qu'il établit sur les trônes qui il lui plaît.

« Et vous, Balthazar, qui êtes son fils, vous saviez toutes ces choses, et vous n'avez pas humilié votre cœur. Vous vous êtes élevé contre le Tout-Puissant, vous avez fait apporter devant vous les vases de la maison sainte, vous les avez profanés en buvant dedans, vous, vos femmes et vos amis. Vous avez adoré, en même temps, les dieux d'or et d'argent, d'airain et de fer, de bois et de pierre, qui ne voient point, qui n'entendent pas. Et vous n'avez pas rendu gloire à Dieu, qui tient dans sa main votre âme et votre vie.

« C'est pourquoi Dieu a envoyé les doigts de cette main qui a écrit sur la muraille ce que vous voyez, et ce qu'aucun de vous n'a pu lire.

« Or, voici ce qui est écrit :

« Mané, Thécel, Pharès.

« En voici l'explication :

« Mané. Dieu a compté les jours de votre règne, et il en a marqué la fin.

« Thécel. Vous avez été pesé dans la balance, et vous avez été trouvé trouvé trop léger.

« Pharès. Votre royaume a été donné aux Mèdes et aux Perses. »

Alors Balthazar, espérant apaiser la colère de Dieu, en rendant des honneurs à son prophète, fit mettre au cou de Daniel un collier d'or, le fit revêtir de pourpre, et fit publier qu'il serait la troisième personne en puissance et en richesse dans tout le royaume.

Cette même nuit, Balthazar, roi des Chaldéens, fut tué par Cyrus, roi des Perses, qui entra dans la ville de Babylone, qu'il assiégeait avec Darius, son oncle, roi des Mèdes; ils se partagèrent le royaume de Nabuchodonosor.

CCVII

DANIEL DANS LA FOSSE AUX LIONS

(520 ans avant J.-C.)

Darius établit dans son royaume cent vingt satrapes ou gouverneurs; et, au-dessus de ces satrapes, il nomma trois princes pour

lui rendre compte de tout. Daniel était un de ces trois princes. Darius avait pour lui beaucoup d'affection et de respect, et n'avait de confiance qu'en lui.

Darius voulait même l'établir seul au-dessus de tous les autres, et lui abandonner toute l'autorité, afin de n'avoir lui-même plus rien à faire dans le gouvernement de son royaume.

Les princes et les satrapes furent effrayés de ce projet de Darius, car on savait que Daniel, rempli de l'esprit de Dieu, ne permettrait aucune injustice, aucun vol, aucune cruauté, aucune mauvaise action. Ils firent donc un complot entre eux pour perdre Daniel, sans que le roi pût l'empêcher.

Ils vinrent trouver le roi, et ils le prièrent de publier un édit, par lequel il était défendu, pendant trente jours, à tout sujet du roi, d'adresser une prière à n'importe quel dieu, sinon au roi lui-même, sous peine d'être jeté immédiatement dans la fosse aux lions.

Petit-Louis. Quelle folie de faire adorer le Roi ! Qu'est-ce que c'était que cette fosse aux lions ?

Grand'mère. C'était un fossé très-profond et très-large, dans les jardins du roi; on y mettait des lions pour amuser le roi, et on leur jetait les condamnés à mort.

Darius, dont l'orgueil était flatté par cet édit qui le représentait comme un Dieu, consentit à le publier sans penser à Daniel. Peu de jours après, les princes vinrent dire à Darius que, malgré son édit, Daniel continuait à ouvrir sa fenêtre trois fois par jour, aux heures fixées par la loi juive, pour adorer son Dieu, comme il avait l'habitude de le faire avant l'édit, en se tenant tourné du côté de Jérusalem.

Le roi fut très-affligé en entendant cette accusation, car il aimait Daniel; et il voulut lui pardonner d'avoir désobéi. Mais les princes et les satrapes lui représentèrent que, d'après les lois des Perses et des Mèdes, un édit du roi devait être exécuté jusqu'à ce qu'il fût révoqué par un autre édit, et que le roi lui-même ne pouvait pas faire grâce dans cette occasion.

Le roi fit tout son possible jusqu'au soir pour sauver Daniel; mais enfin il fut obligé de céder à la loi que lui représentaient les ennemis de Daniel. Il fit amener Daniel et le livra aux princes en lui disant :

« Que le Dieu que tu adores te délivre de la gueule des lions ! »

Daniel fut donc jeté dans la terrible fosse pour être dévoré par les lions. Le roi se retira accablé de tristesse. Il refusa de manger et de dormir.

Le lendemain, il alla dès le point du jour au bord de la fosse; elle était couverte, de sorte qu'on ne voyait pas ce qui s'y passait. Le roi s'assit, et appela d'une voix triste, entrecoupée de gémissements : « Daniel, mon fidèle serviteur, et serviteur du Dieu vivant! Ton Dieu, que tu adorais si souvent, a-t-il pu te délivrer de la dent des lions? »

Daniel, qui était plein de vie, entendit sa voix, et lui répondit : « O Roi, mon Dieu a envoyé son Ange, qui a fermé la gueule des lions; il leur a défendu de me faire aucun mal, parce que j'ai été trouvé juste devant lui. Et je n'ai rien fait non plus devant vous, ô mon roi, qui puisse me rendre coupable. »

Le roi, au comble de la surprise et de la joie, ordonna qu'on fît sortir Daniel de la fosse aux lions, et qu'on y jetât à sa place ceux qui l'avaient accusé, avec leurs femmes et leurs enfants. Et, avant qu'ils fussent tombés jusqu'en bas, les lions, qui étaient très-affamés, se précipitèrent sur eux, broyèrent leurs os et les dévorèrent.

Darius examina Daniel pour voir s'il avait reçu quelques blessures; mais on ne trouva aucune trace de morsures ou de déchirures. Darius envoya aussitôt un édit à tous ses peuples : « J'ordonne, disait-il, que, dans toutes les provinces et les villes de mon royaume, tous mes sujets révèrent et adorent avec crainte et tremblement le Dieu de Daniel; car c'est lui qui est le Dieu vivant, l'Éternel qui règne dans les siècles; c'est lui qui a délivré Daniel dans la fosse aux lions; son royaume ne sera jamais détruit, et sa



Héliogravure ADURAND.

Daniel dans la fosse aux lions.

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS

puissance restera dans l'éternité. » Depuis ce temps, Daniel fut toujours, jusqu'à la fin, le plus puissant après le roi. Il avait alors cinquante-huit ans.

Dans les années suivantes, Daniel eut trois songes ou visions qui lui furent expliqués par l'Ange de Dieu. Ces trois songes avaient pour objet la fin des royaumes de Perse et de Médie, la grandeur et la chute d'autres royaumes qui succédèrent à ceux-là; ils prédisaient la venue du Messie, annonçaient sa passion, sa mort et sa résurrection. Ils prédisaient aussi la fin de la captivité des Juifs, le rétablissement de Jérusalem et la fin du monde.

Louis. Grand'mère, je trouve que Darius, même dans ses actes de justice, est toujours très-cruel; ainsi, je trouve très-bien qu'il ait fait manger par les lions les méchants qui avaient voulu faire périr le pauvre Daniel, mais je trouve qu'il a commis une injustice et une grande cruauté en faisant jeter aux lions les pauvres femmes et les malheureux enfants qui n'étaient pas du tout coupables.

Grand'mère. De notre temps, cher enfant, on n'eût certainement pas puni des innocents pour des coupables; mais, dans les temps anciens, on estimait si peu la vie des femmes et des enfants, qu'on n'hésitait pas à les sacrifier, pour rendre plus terrible la punition du coupable.

Louis. Je suis bien content de n'avoir pas vécu dans ce temps-là. Les rois et tous les hommes étaient vraiment par trop méchants et injustes.

Jacques. N'est-ce pas, Grand'mère, que c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ qui a rendu les hommes meilleurs? A force de prêcher et de faire prêcher la charité, il a adouci les cœurs et les esprits.

Grand'mère. Tu as bien raison, cher enfant : partout où sont de vrais chrétiens, la charité, la bonté, la douceur sont hautement pratiquées, et tout le monde est plus heureux. On pardonne les injures, on soulage les misères, on aime et on est aimé; de sorte que, tout en étant plus heureux dans ce monde, on gagne le bonheur éternel.

CCVIII

DANIEL FAIT MOURIR LE DIEU BEL

(530 ans avant J.-C.)

Daniel avait quatre-vingt-deux ans lorsque Dieu le sauva une seconde fois de la fosse aux lions. Il resta depuis en grande faveur près de Darius. Il mangeait à la table du roi, et le roi l'avait élevé en honneur, au-dessus de tous ceux qu'il aimait.

Les Babyloniens avaient alors une idole nommée Bel ou Baal, à laquelle on apportait tous les jours douze sacs de la plus belle farine, quarante brebis et six grands vases de vin.

Armand. Pourquoi cela, puisqu'une idole ne peut ni boire ni manger?

Grand'mère. Les prêtres de cette idole, qui étaient des imposteurs, avaient fait croire au roi et au peuple que *Bel* mangeait dans la nuit tout ce qu'on lui avait apporté, et c'était, disaient-ils, une preuve de sa divinité. C'étaient les prêtres eux-mêmes, au nombre de soixante-dix, sans compter leurs femmes et leurs enfants, qui emportaient ces provisions pendant la nuit et qui les mangeaient. — Le roi ignorait tout cela; il honorait cette idole, et il allait l'adorer tous les jours. Mais Daniel adorait son Dieu et n'accompagnait pas le roi dans le temple de Bel.

« Pourquoi, dit un jour le roi à Daniel, n'adores-tu pas Bel?

— Parce que, répondit Daniel, je n'adore pas les idoles qui sont faites par les hommes et qui, par conséquent, ne sont pas des dieux; je n'adore que le Dieu vivant qui a créé le ciel et la terre, et qui tient en sa puissance tout ce qui existe.

— Crois-tu donc, dit le roi, que Bel ne soit pas un Dieu vivant? Ne vois-tu pas combien il mange et boit chaque jour? »

Daniel répondit en souriant: « O Roi, ne vous y trompez pas. Ce Bel est une statue d'airain creux remplie de terre, et il ne mange jamais. »

Alors le roi entra en colère, il fit appeler les prêtres de Bel, et leur dit: « Si vous ne me dites quel est celui qui mange et boit tout ce qu'on apporte à Bel, je vous ferai tous mourir. Mais, si vous me faites voir que c'est Bel qui mange toutes ces viandes, Daniel mourra, car il a blasphémé contre Bel. » Daniel dit: « Qu'il soit fait selon votre parole, ô Roi. »

Le roi alla donc avec Daniel et les soixante-dix prêtres au temple de Bel. Les prêtres prièrent le roi de faire apporter les viandes et les vins. « Nous allons tous sortir, dirent-ils. Vous fermerez vous-même la porte du temple, et vous la scellerez avec votre anneau royal. Et demain, lorsque vous entrerez, si vous ne trouvez pas que Bel ait tout bu et tout mangé, nous mourrons tous; ou bien Daniel mourra, pour avoir porté une fausse accusation contre nous. »

Les prêtres parlaient ainsi avec assurance, parce qu'ils avaient fait sous la table de l'autel une entrée qui conduisait par un escalier à un corridor souterrain; elle allait jusque dans les caves de leur demeure. Cette entrée était si bien cachée, qu'on n'en voyait aucune trace dans le temple.

Daniel fit alors sortir les prêtres; le roi mit les viandes et les vins devant Bel, et Daniel commanda à ses gens d'apporter de la cendre, qu'il répandit partout sur le pavé du temple, en présence du roi. Ils sortirent ensuite et fermèrent la porte du temple. Le roi y mit son sceau et s'en alla avec Daniel.

Le lendemain, le roi se leva dès qu'il fit jour, et alla au temple avec Daniel. Ils examinèrent le sceau qui était bien entier; personne n'y avait touché. Le roi ouvrit la porte; il jeta les yeux sur l'autel, et il vit que les provisions étaient toutes mangées. Le roi jeta un cri d'admiration, et il s'écria: « Vous êtes grand, ô Bel, et il n'y a pas de tromperie en vous. »

Daniel se mit à rire ; il retint le roi qui allait entrer, et lui dit : « Voyez ce pavé ; considérez de qui sont ces traces de pieds. — Je vois, dit le roi, des traces de pieds d'hommes, de femmes et d'enfants. » Devinant ce que c'était, il se mit dans une grande colère.

Il fit arrêter tous les prêtres, leurs femmes et leurs enfants ; il les obligea à lui faire voir les portes secrètes par lesquelles ils entraient et venaient manger tout ce qu'on apportait pour Bel. Le roi les fit tous mourir, et il livra Bel et son temple à Daniel, qui renversa l'idole, la brisa et détruisit le temple.

CCIX

DANIEL FAIT MOURIR LE GRAND DRAGON

FUREUR DU PEUPLE

(500 ans avant J.-C.)

Il y avait aussi dans un autre temple un grand dragon que les Babyloniens adoraient. Le roi dit à Daniel : « Viens avec moi adorer le dragon. Tu ne diras pas que celui-ci ne soit pas un dieu vivant. Adore-le donc.

— J'adore le Seigneur mon Dieu, répondit Daniel, parce que c'est lui qui est le Dieu vivant ; mais celui-ci n'est pas un dieu. S'il vous plaît, ô Roi, je tuerai ce dragon, sans me servir d'épée ni de bâton. » Le roi lui dit : « Je te le permets. »

Daniel prit de la poix, de la graisse et du poil, il fit cuire le tout

ensemble, il en fit des boules qu'il jeta dans la gueule du dragon ; et le dragon creva. Alors Daniel dit au roi : « Voilà celui que vous adoriez. »

Les Babyloniens ayant appris que Daniel avait détruit Bel et son temple, et qu'il avait tué le dragon, en eurent une grande colère. Ils s'assemblèrent pour convenir de ce qu'il fallait faire pour se débarrasser de Daniel. « Le roi est devenu Juif, disaient-ils entre eux. Il a laissé Daniel renverser Bel, détruire son temple et tuer ses prêtres. Et voilà qu'il fait mourir notre dragon, et que nous sommes sans dieux.

Valentine. Qu'ils sont bêtes ces gens-là! Ne voient-ils pas que leurs dieux ne sont pas des dieux, puisqu'un homme peut les tuer, les détruire sans qu'ils bougent ?

Grand'mère. Ils ne croyaient probablement pas plus que Daniel à la puissance de leurs prétendus dieux; mais ils détestaient par-dessus tout le vrai Dieu qu'ils craignaient, et ils voulaient tromper les ignorants pour les empêcher de croire à ce vrai Dieu.

Ces méchants hommes résolurent donc d'aller trouver le roi, et ils lui dirent : « Abandonnez-nous Daniel, qui a détruit nos dieux, ou bien nous vous ferons mourir avec toute votre maison. »

Le roi, voyant la colère de ces hommes et qu'ils ne voulaient entendre à rien, eut peur et leur abandonna Daniel.

Jacques. Le lâche !

Grand'mère. Tu as bien raison, et il n'est malheureusement pas le seul roi qui n'ait pas eu le courage de défendre ses vrais amis.

Daniel fut donc emmené avec violence, malgré ses quatre-vingt-deux ans et les grands services qu'il avait rendus au royaume, et il fut jeté encore une fois dans la fosse aux lions. Il y avait dans la fosse sept lions ; on leur donnait chaque jour deux corps de condamnés à mort et deux brebis ; mais ce jour-là on ne leur donna rien pour qu'ils dévorassent plus sûrement Daniel, car on

se souvenait encore de la première fois que Daniel avait été jeté dans cette même fosse.

CCX

LE SEIGNEUR ENVOIE A DANIEL LE PROPHÈTE HABACUC

LE ROI DÉLIVRE DANIEL

(Même année, 500 ans avant J.-C.)

Il y avait alors en Judée un prophète nommé Habacuc. Le soir du jour où Daniel avait été jeté dans la fosse aux lions, Habacuc venait de préparer le souper des moissonneurs et allait le leur porter. L'Ange du Seigneur lui apparut et lui dit: « Va porter à Babylone le dîner que tu allais porter à tes moissonneurs; tu le donneras à Daniel qui est dans la fosse aux lions. »

Habacuc répondit : « Seigneur, je ne connais pas le chemin de Babylone, et je ne sais pas où est la fosse aux lions. » Alors l'Ange du Seigneur le prit, et, en un clin d'œil, le transporta miraculeusement à Babylone, dans la fosse aux lions.

Habacuc jeta un cri de saisissement; il déposa le dîner aux pieds de Daniel, et lui dit: « Daniel, serviteur de Dieu, recevez la nourriture que le Seigneur vous envoie. » Daniel répondit: « O Dieu, vous vous êtes souvenu de moi, et vous n'avez pas abandonné celui qui vous aime. » Et se levant, il mangea.

L'Ange du Seigneur reporta aussitôt Habacuc dans l'endroit où il l'avait pris.

Le septième jour.....

Paul. Comment, ce pauvre Daniel est resté sept jours dans cette fosse, entouré de lions?

Grand'mère. Oui; le roi n'osait pas y aller pour savoir s'il avait été dévoré, et les autres, enchantés d'être délivrés de ce saint homme qui les gênait, ne pensaient plus à lui.

Donc, le septième jour, le roi, se sentant plus triste que les jours précédents, alla du côté de la fosse aux lions pour pleurer plus librement son fidèle ministre. S'étant approché du bord pour voir s'il n'y avait pas quelque vestige des vêtements de Daniel qu'il pût recueillir et conserver, il vit Daniel lui-même, plein de vie, assis au milieu des lions. Il jeta aussitôt un grand cri, et il dit : « Vous êtes grand, ô Seigneur d'Israël. »

Et il le fit tirer de la fosse aux lions. En même temps il y fit jeter ceux qui avaient voulu perdre Daniel; et les lions les dévorèrent devant lui en un instant. Le roi ordonna que tous les gens de son royaume adorassent le Dieu de Daniel, « parce qu'il est le seul Sauveur, le seul Dieu, qui a deux fois délivré Daniel de la dent des lions, et qui fait des prodiges sur toute la terre. »

Voilà, mes chers enfants, tout ce que raconte la sainte Bible du prophète Daniel; on ne dit pas à quel âge il est mort, mais on croit qu'il a vécu près de cent ans, c'est-à-dire jusqu'à l'année du monde trois mille cinq cent quarante ou cinquante. C'est vers le milieu de sa vie que Cyrus, roi de Babylone, permit aux Juifs de retourner en Judée, de rebâtir Jérusalem; il les y aida beaucoup en leur fournissant les ouvriers, les matériaux et l'argent nécessaires pour reconstruire les murs, le temple et la ville.

Henriette. Mais est-ce que tous les Juifs revinrent demeurer dans leur ancien royaume de Juda?

Grand'mère. Non, tous n'y retournèrent pas; il y en avait beaucoup qui étaient établis, mariés, dans l'Assyrie, la Médie, la Sama-

rie et les pays environnants ; ils y avaient leurs biens, leur famille, leurs habitudes. La Judée fut bien des fois conquise, entre autres par Ptolémée, roi d'Égypte, l'année 320 avant Jésus-Christ; par Séleucus Nicator, roi de Syrie, 280 ans avant Jésus-Christ; puis rendue à l'Égypte, puis reprise par les Séleucides, descendants de *Séleucus*. Enfin, les Juifs se soulevèrent contre tous ces tyrans, et se rangèrent sous le commandement des Machabées, 107 ans avant Jésus-Christ; c'est alors que les Romains s'emparèrent de la Judée, 60 ans avant la venue de Notre-Seigneur ; ils nommèrent Hérode, roi de Judée, 40 ans avant la venue de Notre-Seigneur, qui naquit sous le règne d'Hérode, et mirent ainsi fin au royaume de Juda, gouverné, depuis plus de mille ans, par les descendants du saint Roi David.

La fin du royaume de Juda avait été indiquée par les prophètes comme un des signes de la venue du Messie. Jésus-Christ naquit en effet sous le règne de ce roi Hérode, nommé Hérode Ier

CCXI

LES PETITS PROPHÈTES

Je vous raconterai l'histoire intéressante et terrible des Machabées, après avoir parlé d'un des petits prophètes, nommé Jonas, qui vivait du temps de Jéroboam, roi d'Israël.

Petit-Louis. Il y avait donc des petits prophètes et des grands prophètes?

Grand'mère. Certainement; les quatre grands prophètes sont Isaïe, Jérémie, Ézéchiel et Daniel; on appelle les autres petits prophètes, parce qu'ils ont moins écrit, qu'ils ont moins prophé-

tisé la venue de Notre-Seigneur et joué un rôle moins important dans l'histoire du peuple de Dieu.

Paul. Est-ce qu'il y a beaucoup de petits prophètes?

Grand'mère. Il y en a *douze :*

Osée, qui a prophétisé sous *Jéroboam II*, roi d'Israël, 825 ans avant Jésus-Christ.

Joel, en même temps qu'*Osée*.

Amos a prophétisé sous *Osias*, roi de Juda, 780 ans avant Jésus-Christ.

Abdias, à peu près en même temps qu'*Amos*.

Jonas a prophétisé fort jeune ; il a commencé plus de 800 ans avant Jésus-Christ.

Michée, 758 ans avant Jésus-Christ. C'est lui qui a prophétisé le plus clairement la naissance du Sauveur à Bethléem.

Nahum, 740 ans avant Jésus-Christ, sous *Achas*, roi de Juda.

Habacuc vécut du temps de Jérémie et de Daniel, entre 500 et 600 ans avant Jésus-Christ.

Sophonie vécut sous le règne du roi *Josias*, vers 634 ans avant Jésus-Christ.

Aggée prophétisa 520 ans avant Jésus-Christ. Ce fut lui qui encouragea les Juifs à rebâtir le temple de Jérusalem.

Zacharie fut du même temps qu'*Aggée ;* il prédit clairement la naissance du Messie.

Malachie fut le dernier des prophètes.

Tous ces prophètes prédirent la venue du Fils de Dieu, et les faits importants de sa vie.

Henriette. Grand'mère, pourquoi n'avez-vous pas compté Élie et Élisée dans les prophètes?

Grand'mère. Parce que l'Ecriture sainte ne nomme dans les prophètes que ceux qui ont laissé des écrits, mais il est certain qu'Élie et Élisée sont de très-grands prophètes.

Je vais vous raconter maintenant ce qu'on sait d'intéressant de l'histoire de Jonas.

CCXII

JONAS

(800 ans avant J.-C.)

Le prophète Jonas vivait du temps de Jéroboam, roi d'Israël, c'est-à-dire à peu près 800 ans avant la naissance de Jésus-Christ. Le Seigneur lui dit un jour : « Va à la grande ville de Ninive ; dis-leur que je détruirai leur ville, dans quarante jours, à cause de leur impiété. »

Petit-Louis. Où était Ninive?

Grand'mère. Ninive était la capitale du royaume d'Assyrie. Elle avait quarante kilomètres de tour, et six cent mille habitants.

Jonas savait que les habitants de Ninive étaient méchants; il eut peur d'y aller, et, au lieu d'obéir au Seigneur, il alla s'embarquer à Joppé sur un vaisseau qui allait à Tharse, ville de l'Asie Mineure.

Il paya son passage et s'embarqua, espérant fuir la colère du Seigneur en allant dans un pays éloigné. Il descendit dans le bas du vaisseau, et, comme il était très-fatigué, il s'endormit. A peine eut-on quitté le rivage de Joppé, qu'un vent furieux s'éleva; le vaisseau se trouva en danger de périr. On dut jeter à la mer tout le chargement du vaisseau pour le rendre plus léger et l'empêcher d'enfoncer sous les vagues.

Jonas dormait toujours ; le pilote, s'approchant de lui, l'éveilla : « Comment, lui dit-il, pouvez-vous dormir, quand nous allons

périr? Levez-vous; invoquez votre Dieu; peut-être nous sauvera-t-il de la mort. »

Les mariniers, saisis de frayeur, se dirent ensuite entre eux : Jetons le sort pour savoir duquel de nous ce malheur a pu venir. Ils jetèrent le sort, et ce fut le nom de Jonas qu'on tira d'entre tous les autres. Ils lui dirent alors : « D'où êtes-vous? Où allez-vous? Quel est votre peuple? Qu'avez-vous fait pour attirer sur nous tous la colère de votre Dieu? »

Il leur répondit : « Je suis Hébreu, et je sers le Seigneur qui a fait la mer et la terre. Je lui ai désobéi, et je fuis devant sa face.

— Pourquoi avez-vous fait cela? lui dirent-ils, saisis d'une grande crainte. Que ferons-nous pour échapper à la violence des vagues? Car elles grossissent et s'élèvent de plus en plus.

— Prenez-moi, dit Jonas, jetez-moi à la mer, et le vent s'apaisera, car je sais que c'est à cause de moi que cette grande tempête est venue fondre sur vous. »

Les mariniers, cependant, ayant pitié de Jonas, ne l'écoutèrent pas et firent tous leurs efforts pour regagner la terre. Voyant enfin que les vagues commençaient à couvrir le vaisseau, et qu'ils allaient tous périr dans peu d'instants, ils obéirent à Jonas, et, priant le Seigneur de ne pas les punir de ce meurtre involontaire, ils prirent le prophète et le lancèrent dans la mer. Au même moment la tempête s'apaisa. Et ces hommes comprirent que le Seigneur était le vrai Dieu. Ils l'adorèrent et lui offrirent des sacrifices.

CCXIII

JONAS EST SAUVÉ

Le Seigneur pardonna à Jonas sa faute en faveur de son repentir et de son courage.

Henriette. Il est bien temps de lui pardonner quand il est au fond de la mer.

Grand'mère. Oui, mais il ne périt pas pour cela, parce que Dieu permit qu'un énorme poisson, une espèce de baleine, se trouvât juste à l'endroit où Jonas tombait dans la mer ; la baleine ouvrit son énorme gueule pour le recevoir, et, ne pouvant pas l'avaler, elle le garda dans un des côtés de sa gueule où elle avait l'habitude de conserver ses provisions.

Il resta trois jours et trois nuits dans cette horrible prison, priant le Seigneur de lui pardonner, de le délivrer, et promettant de ne plus désobéir à l'avenir aux ordres de son Dieu. Alors le Seigneur commanda à la baleine de rejeter Jonas sur le rivage, ce qu'elle fit immédiatement, le posant sur un terrain sec. Vous comprenez, mes enfants, que tout cela est miraculeux, car un homme ne pourrait pas vivre naturellement pendant trois jours dans la gueule d'un poisson.

Le Seigneur lui dit : « A présent, va à Ninive, et parcours ses rues en criant : *Encore quarante jours, et Ninive sera détruite.* »

Jonas obéit au Seigneur; les Ninivites crurent à la colère de Dieu et à leur condamnation ; et, se prosternant à terre, ils

suppliaient le Seigneur de leur faire miséricorde, d'oublier leurs péchés passés, et de croire à leur repentir.

Jonas mit trois jours à parcourir toutes les rues de Ninive en criant : « Encore quarante jours, et Ninive sera détruite. »

Dès le premier jour, le roi eut peur comme les autres de la colère du Seigneur; il résolut de changer de vie, de faire pénitence de sa vie passée. Il fit aussi crier dans les rues de Ninive que chacun eût à implorer la miséricorde du Seigneur et à faire pénitence de ses péchés en jeûnant, en se couvrant de cendre, en mettant un sac par-dessus ses vêtements, et en priant beaucoup pour obtenir grâce devant Dieu.

Tout le peuple se joignit donc au roi pour faire pénitence. Le Seigneur, touché de leur repentir, n'exécuta pas l'arrêt qu'il avait prononcé, et Ninive ni ses habitants ne furent détruits. »

Quand Jonas eut terminé sa mission, il sortit de Ninive et alla se reposer ; il fut averti par l'esprit de Dieu que Ninive était pardonnée, et qu'elle continuerait à subsister comme par le passé, à cause du repentir sincère de ses habitants.

Jonas fut affligé et irrité de la clémence du Seigneur.

Petit-Louis. Pourquoi affligé ? Il aurait donc voulu que les habitants continuassent à offenser le Seigneur, et qu'ils périssent tous ?

Grand'mère. Jonas avait, à ce qu'il paraît, un caractère austère ; il était humilié que sa prophétie ne s'accomplît pas ; il craignait de perdre sa réputation de prophète, et qu'on ne se moquât de ses courses et de ses cris dans les rues de Ninive ; il reprocha au Seigneur de les lui avoir commandés : « Seigneur, dit-il, n'est-ce pas là ce que je disais, lorsque j'étais encore dans mon pays? C'est pour cela que j'avais d'abord voulu fuir à Tharse, car je savais que vous êtes un Dieu clément, bon, patient, plein de miséricorde, et qui pardonne les péchés des hommes. »

Armand. Est-ce que le bon Dieu ne fut pas en colère contre Jonas? Ce qu'il dit est très-mal.

Grand'mère. Heureusement pour Jonas que Dieu était réelle-

ment le Dieu bon, clément, qui pardonne les péchés des hommes, et qu'il voulut bien se contenter de réprimander Jonas de son injuste irritation et de ses plaintes.

Paul. Et où est allé Jonas, ensuite ?

Grand'mère. L'Écriture sainte ne le dit pas ; elle ne parle plus de Jonas. On croit qu'il mourut peu de temps après, vers l'an 760 avant Jésus-Christ.

Maintenant, je vais vous raconter la belle histoire des Machabées, ainsi que le martyre des sept frères Machabées.

Louis. Sept frères ! Tous ensemble ?

Grand'mère. Oui, tous furent martyrisés avec leur mère sous le règne du méchant Antiochus Épiphane. Il avait régné sur Israël quelque temps après la mort d'Alexandre le Grand, qui, en mourant, avait partagé son royaume entre douze de ses généraux. Ce méchant Antiochus était un des descendants de ces généraux.

CCXIV

CRUAUTÉS D'ANTIOCHUS — COURAGE D'ÉLÉAZAR

(165 ans avant J.-C.)

Environ 165 ans avant Jésus-Christ, la Judée fut encore ravagée par Antiochus, qui exerça dans ce malheureux pays les cruautés et les impiétés les plus horribles. Il massacra les prêtres, les hommes et les femmes qui refusaient d'adorer les idoles et de

manger de la viande de porc défendue par la loi juive ; il saccagea le Temple, il enleva, c'est-à-dire qu'il *vola* les ornements, les vases sacrés, les trésors du Temple ; il détruisit l'autel après l'avoir profané et souillé par des abominations. Il poursuivit les Juifs restés fidèles et qui s'étaient sauvés dans les déserts et les montagnes. Quand il réussissait à en saisir quelques-uns, il les faisait mourir dans les supplices les plus atroces.

MARIE-THÉRÈSE. Quels supplices ?

GRAND'MÈRE. Je vous en détaillerai une partie en vous racontant le martyre des sept frères Machabées.

La terreur régnait parmi les Juifs, et beaucoup d'entre eux, pour éviter les tortures et la mort, consentaient à manger de la viande de porc et à sacrifier aux idoles. D'autres résistaient avec un courage héroïque. Entre autres, on remarque le pieux ÉLÉAZAR. Ses amis le suppliaient d'obéir aux ordres du roi ou du moins de faire semblant d'y obéir, en feignant de manger de la viande défendue. « Ce ne sera qu'un semblant, lui disaient-ils ; On croira que vous mangez de la viande défendue par notre loi, mais nous la changerons contre d'autre viande permise, de sorte que vous ne pécherez pas. »

Éléazar répondit : « J'aime mieux mourir mille fois que de consentir à cette tromperie ; elle ferait croire à plusieurs de nos Juifs fidèles que le vieux Éléazar, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, a renoncé à la foi du Seigneur pour passer à celle des païens ; ils suivraient mon exemple et abandonneraient aussi leur foi. En voulant sauver un petit reste de vie, je laisserais une tache honteuse sur mon nom, je mériterais l'exécration des hommes sur ma vieillesse. En refusant au contraire d'obéir à un ordre impie, en souffrant avec constance, en mourant courageusement, je laisserai aux jeunes gens un exemple de fermeté qui aura sa récompense devant le Seigneur. »

Aussitôt qu'il eut fini de parler, on l'emmena au supplice, en l'injuriant de toutes les manières. On se mit à l'accabler de coups,

et, lorsqu'il fut près de mourir sous les coups de fouet et de bâton, il jeta un grand soupir et dit : « Seigneur, vous savez que je souffre de grandes douleurs et que je meurs pour vous rester fidèle. » Et il expira.

CCXV

LES SEPT FRÈRES MACHABÉES ET LEUR MÈRE

(165 ans avant J.-C.)

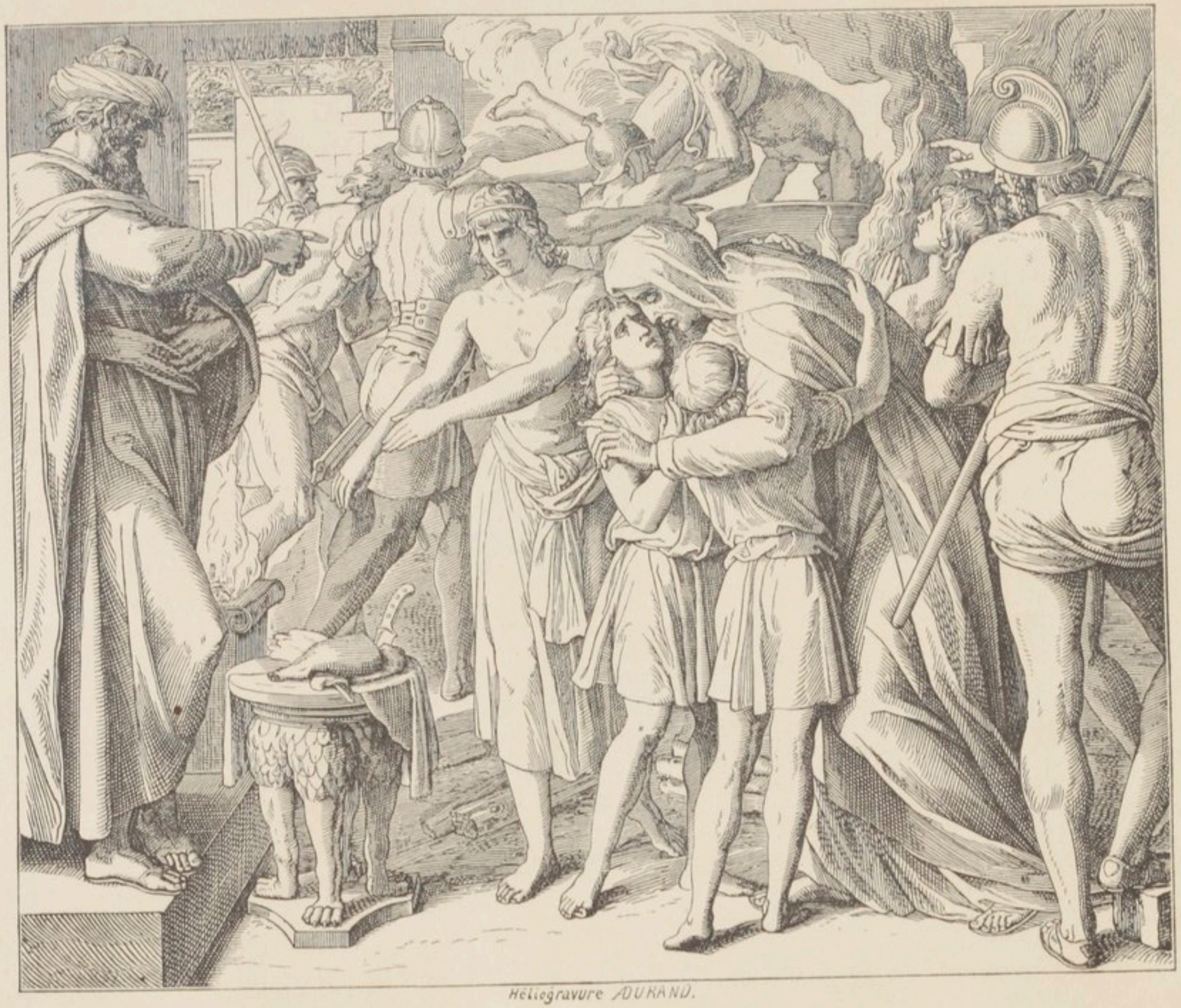
Dans le même temps, on saisit aussi sept jeunes gens et leur mère. Ils s'appelaient Machabées, bien qu'ils ne fussent pas de la grande famille de Judas, Jonathas et Simon Machabée, qui commandèrent plus tard la petite armée des Juifs fidèles. Ces jeunes hommes pleins de foi, et, de plus, excités par l'exemple du vieux Éléazar, refusèrent avec énergie de manger la viande de porc que leur faisait présenter le roi.

D'après l'ordre du roi, on leur déchira le corps avec des fouets et des lanières de cuir de taureau.

L'aîné des frères dit au roi : « Que demandez-vous? Que voulez-vous de nous? Sachez que nous sommes prêts à mourir dans les tourments plutôt que de trahir notre Dieu et ses lois. »

Le roi, entrant dans une grande colère, commanda qu'on fît chauffer de grandes chaudières.

Valentine. Pourquoi? Qu'est-ce qu'il voulait en faire, ce méchant homme?



Héliogravure DURAND.

Mort et martyre des sept frères et de leur mère.

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE
PARIS

Grand'mère. C'était pour y faire cuire à petit feu ces pauvres frères Machabées.

Louis. Quelle abominable cruauté !

Grand'mère. Avant de le brûler, le roi ordonna qu'on coupât la langue à celui qui avait parlé, qu'on lui arrachât la peau de la tête, et qu'on lui coupât les extrémités (c'est-à-dire les doigts) des pieds et des mains, et qu'on fît assister à ce supplice ses frères et sa mère.

Ensuite, le roi le fit mettre dans une des chaudières, et on l'approcha du feu pour le faire brûler tout doucement pendant qu'il respirait encore. Pendant tout ce temps, ses frères et sa mère s'encourageaient les uns les autres à souffrir et à mourir pour le Seigneur.

Le premier étant mort, on prit le second pour lui faire souffrir les mêmes tourments ; après lui avoir coupé la langue et arraché la peau de la tête, on lui demanda s'il voulait manger de la viande de porc : « Je n'en ferai rien, » répondit-il. C'est pourquoi il souffrit les mêmes tourments que son frère. Etant près de mourir, il dit au roi : « Vous nous faites perdre la vie présente, ô très-méchant prince, mais le roi du monde nous fera ressusciter un jour pour la vie éternelle et bienheureuse. »

Henriette. Grand'mère, une chose qui m'étonne, c'est qu'il ait pu parler sans langue.

Grand'mère. Ce serait impossible, sans doute, dans ce qu'on appelle l'ordre naturel, mais Dieu lui donna la faculté de parler sans langue, comme il lui donnait la force de souffrir les atroces douleurs qu'on lui faisait endurer. Dans l'histoire des martyrs, on voit quelquefois ce miracle se reproduire.

Après ce second Machabée, on passa au troisième. Il présenta de lui-même sa langue pour être coupée, et il dit : « J'ai reçu mes membres du Ciel, je les abandonne au Seigneur pour servir sa cause ; j'espère qu'il me les rendra un jour. »

On tortura de même trois autres de ces vaillants jeunes gens ;

tous dirent au roi qu'il serait puni pour ses cruautés et ses impiétés, que le Dieu d'Israël serait le plus fort et lui ferait expier ses crimes pendant une éternité. Mais le roi n'en était que plus furieux.

Pourtant la jeunesse et la beauté du dernier frère Machabée lui firent pitié ; il le fit approcher, lui parla avec douceur et bonté, lui promit sa haute faveur, des richesses, des honneurs, s'il voulait seulement goûter à de la viande de porc et adorer les idoles. L'enfant ne répondant pas, le roi appela la mère, et l'exhorta à inspirer à son fils des sentiments plus sages. Elle lui promit de le persuader, si on lui permettait de lui parler quelques instants.

On lui permit de l'approcher, et elle, l'embrassant et le serrant contre son cœur, lui dit : « Mon fils, prends pitié de moi, qui suis ta mère, qui t'ai nourri de mon lait et qui t'ai élevé jusqu'à ce jour. Je te conjure, mon fils, de comprendre que le Seigneur a créé ~~de rien~~ le ciel, la terre et tous les hommes; seul il est le Tout-Puissant, celui qui punit et récompense, et auquel personne ne peut échapper. Ainsi, mon fils, ne crains pas ce cruel bourreau; rends-toi digne de prendre part aux souffrances de tes frères et à leur récompense. Reçois la mort de bon cœur, afin que je te voie de nouveau avec tes frères dans cette miséricorde du Seigneur que nous attendons tous. »

A peine eut-elle fini de parler, que cet enfant, âgé de treize ans au plus, s'écria : « Qu'attendez-vous, ô roi? Je n'obéis pas à votre commandement, mais à la loi qui nous a été donnée par Moïse. Quant à vous qui êtes l'auteur des maux dont on accable les Hébreux, vous n'éviterez pas la main de Dieu, car vous êtes le plus scélérat et le plus abominable de tous les hommes, et vous n'échapperez pas au jugement du Dieu qui peut tout et qui voit tout.

« Mes frères ont souffert une douleur passagère ; ils sont entrés maintenant dans la vie éternelle ; mais, pour vous, vous souffrirez au jugement de Dieu la peine que votre orgueil a justement méritée.

« Pour moi, j'abandonne, comme mes frères, mon corps et mon

âme à mon Dieu, en le conjurant de se rendre favorable à notre nation et de vous contraindre par des tourments et par des plaies à reconnaître qu'il est le seul Dieu. »

VALENTINE. Comme c'est beau cela !

GRAND'MÈRE. Oui, de la part d'un enfant surtout, c'est un magnifique courage. Mais le roi tout enflammé de colère fit éprouver sa cruauté à ce dernier frère plus encore qu'aux autres. Il mourut donc dans l'innocence et dans la confiance en la bonté de Dieu. Sa mère fut martyrisée après lui, et conserva jusqu'au bout son courage héroïque.

CCXVI

JUDAS MACHABÉE

(160 ans avant J.-C.)

Dans ce même temps, le sage MATHATHIAS, qui était de la race des Prêtres et de la famille des MACHABÉES, ne pouvant plus supporter le joug cruel d'Antiochus, et la vue de tout ce sang versé, de ces impiétés abominables, et de la désolation du Temple, souillé par le culte des idoles et par d'autres abominations, le vieux Mathathias rassembla ses enfants, quelques amis fidèles, et se retira dans la ville de MODIN, croyant être à l'abri des sacriléges d'Antiochus. Mais à peine y fut-il, que le roi y envoya des officiers pour exécuter son édit contre la loi juive et pour favoriser le culte des idoles. Mathathias vit un jour un Juif céder aux persuasions et surtout aux menaces d'un officier du roi, et s'ap-

prêtant à offrir un sacrifice aux idoles. Mathathias, outré de douleur à la vue de cette insulte faite à Dieu, tua le Juif et en même temps l'officier qui le contraignit à sacrifier.

Après cette action, il sortit de la ville en criant dans les rues qu'il s'en allait au désert, et que les Juifs demeurés fidèles eussent à le suivre. Il se retira avec ses cinq fils, JUDAS, JEAN, SIMON, ÉLÉAZAR et JONATHAS. Les Juifs fidèles à la loi de Dieu les suivirent, et formèrent un corps d'armée; ils battirent et chassèrent les idolâtres, ils détruisirent les autels et les idoles, et Dieu favorisa leurs armes en leur donnant toujours la victoire.

Quelque temps après, Mathathias, chef des Machabées, mourut après avoir donné le commandement de sa petite armée à son fils JUDAS MACHABÉE, digne de succéder à un tel père.

Judas, secondé par ses frères, grossit son armée, et la porta bientôt à six mille hommes, tous restés fidèles à la loi de Moïse, et n'ayant jamais sacrifié aux idoles. Ils délivrèrent plusieurs villes et petites provinces du joug des idolâtres, en tuèrent plusieurs milliers, et, malgré leur petit nombre, devinrent redoutables aux armées d'Antiochus. Ce dernier résolut alors de former une armée considérable de soixante mille hommes et cinq mille chevaux, sous la conduite de ses trois meilleurs généraux. Les compagnons de Judas Machabée furent d'abord épouvantés de cette nombreuse armée qui devait les détruire; mais Judas leur redonna du courage, leur rappela que Dieu était avec eux, et qu'avec ce secours tout-puissant ils ne devaient pas craindre la défaite. Il les mena donc à la rencontre des Assyriens, les attaqua, en tua plusieurs milliers, les poursuivit, et les chassa de la Judée.

Lysias, commandant en chef de l'armée du roi, ayant appris cette honteuse défaite de soixante mille hommes contre six mille, fut désespéré de n'avoir pas pu exécuter les ordres d'Antiochus; il leva une nouvelle armée plus nombreuse encore que la première; l'année suivante, il en prit lui-même le commandement.

Pendant qu'il préparait son armée, Judas répara du mieux qu'il put les murs de Jérusalem, et principalement le temple, dépouillé de tous ses ornements. Quand tout fut convenablement rétabli, il donna une fête solennelle pour consacrer le temple et les nouveaux autels. Ensuite il rassembla sa petite armée, et marcha au-devant des ennemis; il les battit en plusieurs rencontres; et, dans une dernière bataille, on vit cinq cavaliers mystérieux d'une beauté et d'une force extraordinaires; deux de ces cavaliers se tenaient aux côtés de Judas, et tuaient tous les ennemis qui l'approchaient; les trois autres lançaient continuellement des traits sur les ennemis, et les frappaient d'aveuglement et de terreur. Il y en eut ainsi plus de vingt mille de tués; le reste de l'armée périt plus tard dans de petits combats que Judas leur livrait tous les jours.

ARMAND. Qui étaient ces cavaliers?

GRAND'MÈRE. C'étaient des Anges revêtus de formes humaines et envoyés par Dieu pour assister ses fidèles.

Antiochus envoya deux ou trois autres armées nouvelles, pour punir Judas et les siens des victoires qu'ils avaient remportées, mais toutes ces armées subissaient le sort des premières.

Alors Antiochus, transporté de fureur, voulut partir lui-même pour faire de Jérusalem le tombeau de tous les Juifs, disait-il. Mais le Seigneur frappa d'une plaie incurable ce prince impie; au moment où il achevait de proférer cette menace contre les Juifs, il se sentit pris de violentes douleurs d'entrailles que rien ne put soulager. Plus furieux encore, il voulut monter dans son char pour arriver à Jérusalem; et il ne cessait d'exciter les chevaux pour arriver plus vite. Cette vitesse extraordinaire lui fut fatale, car le char versa, Antiochus tomba rudement; tout son corps fut couvert de meurtrissures; les vers s'y montrèrent par milliers, et se renouvelaient à mesure qu'on les enlevait. Il rejoignit ainsi son armée, non pas dans son char traîné par des chevaux fougueux, mais dans une chaise portée par ses serviteurs, en proie à

des douleurs intolérables. Ses chairs tombaient en pourriture ; elles exhalaient une odeur si affreuse, que toute son armée et lui-même ne pouvaient plus la supporter.

Vaincu enfin dans son orgueil, il fut obligé de reconnaître que le Seigneur était plus puissant que lui ; il espéra l'adoucir en lui promettant d'enrichir le temple, de donner des vases d'or, de payer de son argent les dépenses des sacrifices.

Gaston. Comme c'est bête ! Comme si le bon Dieu avait besoin d'or et de présents ! Puisque c'est lui qui a créé tout cela, il n'a pas besoin qu'on lui en donne.

Grand'mère. Tu as bien raison ; et cependant, quand ces choses sont offertes à Dieu pour l'honneur de son culte, par des cœurs vraiment religieux, il daigne les accepter, et il bénit ceux qui les lui offrent ; ici ce n'était pas le cas : Antiochus ne se repentait pas le moins du monde ; seulement il avait peur : aussi ne fut-il pas exaucé ; il mourut peu de temps après, misérablement, dans des souffrances atroces, et dans un grand abandon, car personne ne l'aimait ; et on ne le craignait plus, parce qu'on savait qu'il ne pouvait guérir, ni par conséquent exercer de nouvelles cruautés.

CCXVII

FIN DE JUDAS MACHABÉE

(150 ans avant J.-C.)

La mort du méchant Antiochus Épiphane ne termina pas les guerres des Juifs. Lysias, général d'Antiochus, fit, il est vrai, un

traité de paix avec Judas Machabée; le calme fut rendu à la Judée; Jérusalem redevint libre, et reprit quelque splendeur; mais cette paix ne devait pas être de longue durée.

Les habitants de Joppé commirent une grande perfidie envers les Juifs; ils en invitèrent un nombre considérable, hommes, femmes et enfants, à venir avec eux faire une grande promenade en mer. Les Juifs acceptèrent sans méfiance; mais, quand on fut en mer, les habitants de Joppé, à un signal donné, se précipitèrent chacun sur les Juifs et les noyèrent tous, hommes, femmes et enfants.

Lorsque Judas eut appris eette cruauté, commise contre des gens de sa nation, il commanda à ceux qui étaient avec lui de prendre les armes; et, après avoir invoqué Dieu, il marcha contre les meurtriers de ses frères; il brûla leur port pendant la nuit, ainsi que leurs barques, et il fit périr tous ceux qui avaient échappé aux flammes.

Il partit ensuite pour rassembler une armée plus considérable, et revenir détruire la ville de Joppé et tuer tous ses habitants. Mais, avant de repartir pour Joppé, il sut que la ville de Jammia se préparait à exécuter une semblable perfidie contre les Juifs qui y demeuraient. Il y alla sans tarder, il les surprit dans la nuit, et brûla leur port avec tous leurs vaisseaux, ce qui fit un immense incendie qu'on put voir de Jérusalem, éloigné d'environ quarante-cinq kilomètres. Une autre ville, mal disposée pour les Juifs, fut attaquée par Judas; les habitants fermèrent leurs portes, et se moquèrent de Machabée et de son armée, qui n'avait ni machines pour abattre les fortes et hautes murailles de la ville, ni échelles pour les escalader. Judas invoqua le Seigneur; assistés d'une force surnaturelle, ils escaladèrent les murailles avec un entrain et une ardeur magnifiques. S'étant emparés de la ville avec l'aide du Seigneur, ils y firent un carnage effroyable, de sorte que l'étang voisin fut tout rouge de sang.

Après ces combats, Antiochus Eupator, fils de l'autre Antiochus,

envoya plusieurs armées nombreuses contre celle de Judas, qui n'excédait toujours pas six mille hommes. Toujours et partout, Judas fut victorieux ; il extermina les armées ennemies, et tua leurs généraux. — Un jour pourtant, Judas apprit que le roi lui-même marchait contre la Judée avec une armée de cent mille hommes, vingt mille chevaux, trois cents chariots armés de faux ; ce qui surtout répandit la terreur parmi les Juifs, c'étaient trente-deux éléphants dressés pour la guerre ; on disait qu'ils écrasaient des milliers d'hommes en courant dans les rangs de leurs ennemis ; qu'ils les brisaient ou les étouffaient avec leurs trompes, et qu'ils étaient préservés de toute blessure, parce que l'épaisseur de leur peau empêchait les flèches et les lances d'y pénétrer. Chaque éléphant portait sur son dos une tour qui contenait trente-deux hommes ; du haut de cette tour, ils lançaient des flèches et des dards aux ennemis sans qu'on pût les atteindre.

JEANNE. Ce pauvre Judas ; il va périr pour le coup avec sa pauvre petite armée.

GRAND'MÈRE. Sois tranquille ; Dieu n'est-il pas avec lui et les siens ?

Judas, voyant la frayeur de ses troupes, chercha à remonter leur courage, en leur rappelant que le Dieu d'Israël combattait avec eux. « Rappelez-vous, leur dit-il, combien de fois il nous a sauvés de la méchanceté de nos ennemis ; implorons aujourd'hui encore sa miséricorde, et marchons bravement au combat, c'est-à-dire à la victoire. »

Les ayant ranimés par ses paroles et par son courage, ils se prosternèrent tous la face contre terre, et supplièrent le Seigneur avec larmes de les sauver cette fois encore d'un si grand danger. Ils continuèrent leurs prières pendant trois jours, et, se confiant en sa divine protection, ils marchèrent la nuit avec Judas à leur tête pour surprendre l'ennemi. Judas attaqua le quartier du roi, et tua dans le camp quatre mille hommes. Éléazar, le jeune frère de Judas, vit le plus grand des éléphants portant les armes

du roi, et revêtu de drap d'or et de pierreries éclatantes; il crut que ce devait être l'éléphant du roi, et qu'Antiochus pouvait bien être dans la tour que portait l'éléphant; alors, sacrifiant sa vie au salut de la Judée, et à la gloire de son frère, il se jeta sous le ventre de l'éléphant, et lui enfonça sa dague dans le ventre; l'éléphant tomba mort; il étouffa Eléazar par le poids de son corps; les trente-deux hommes renfermés dans la tour furent tués, mais le roi n'y était pas.

La mort du jeune Éléazar Machabée mit fin au combat; les Assyriens furent frappés d'épouvante en voyant les Juifs déployer un tel courage; Judas et les siens furent saisis de douleur en voyant un de leurs chefs périr victime de son dévouement. A la suite de cette bataille, Antiochus fit la paix, et jura une alliance éternelle avec les Juifs, leur abandonnant la Judée, et leur promettant liberté entière de suivre leurs lois.

L'armée assyrienne se retira donc; elle alla attaquer les États des Romains qui avaient poussé leurs conquêtes jusqu'en Asie. Antiochus fut défait; les Romains l'obligèrent à leur donner en otage pour trois ans son fils, qui s'appelait aussi Antiochus.

Démétrius, un des successeurs de ce jeune Antiochus, voulut s'emparer de la Judée; il fit la guerre à Judas Machabée, qui vivait encore; il fut vaincu par ce grand général, et envoya pour le combattre son lieutenant Nicanor avec une armée formidable. Ce Nicanor commit de grandes cruautés et des impiétés égales à celles d'Antiochus. Judas Machabée, ayant invoqué le Seigneur, marcha contre lui avec sa petite armée, lui tua trente-cinq mille hommes, et Nicanor lui-même. Le reste de l'armée ennemie fut dispersé. Judas fit couper la tête de Nicanor, et son bras droit qui avait commis tant d'iniquités, et les fit suspendre devant le temple de Jérusalem. Il avait fait auparavant arracher la langue de Nicanor, qui avait proféré tant de blasphèmes; il la fit couper en petits morceaux qu'il fit jeter aux oiseaux de proie.

VALENTINE. Je trouve cette vengeance peu digne de Judas

Machabée; puisque Nicanor était tué, pourquoi lui arracher la langue et la faire manger par les bêtes?

Grand'mère. Ce n'était pas une vengeance; c'était une diffamation, c'est-à-dire une honte que Judas infligeait au nom de Nicanor et qui faisait peur aux généraux qui devaient lui succéder.

On croyait que cette dernière défaite terminerait la guerre; mais, l'année suivante, Démétrius, irrité de la mort de Nicanor et des victoires de Judas, envoya une nouvelle armée plus nombreuse encore, et commandée par ses deux meilleurs généraux, Bacchide et Alcime.

Cette fois, les troupes de Judas, découragées de cette nouvelle attaque, l'engagèrent à se retirer devant cette armée formidable. « Dieu me garde, répondit Judas, de jamais fuir devant les ennemis. Si notre heure est venue, mourons courageusement pour la défense de nos frères, et ne ternissons pas notre gloire par une fuite honteuse. »

Judas se trouva donc, avec sa petite armée réduite à huit cents hommes, en face d'ennemis sans nombre. Il combattit tout un jour; il parvint à mettre en fuite l'aile gauche de l'armée de Démétrius; mais il se trouva bientôt enveloppé et attaqué par derrière, par devant, à droite et à gauche, et il périt glorieusement avec ses huit cents hommes.

Paul. Le bon Dieu les avait donc abandonnés?

Grand'mère. Non; mais il jugea sans doute qu'ils avaient assez souffert; et il voulut leur donner la récompense de leur fidélité et de leur courage, en les faisant entrer dans le Ciel.

CCXVIII

JONATHAS ET SIMON MACHABÉE

(136 ans avant J.-C.)

Après la mort de Judas Machabée, son plus jeune frère Jonathas fut élu pour chef par le peuple d'Israël. Aidé de son frère Simon, il remporta de nombreuses et glorieuses victoires sur les généraux de Démétrius et sur ce mauvais prince lui-même, qu'il tua dans un combat.

Enfin Jonathas succomba à la trahison. Un général égyptien nommé Diodore-Triphon l'invita à venir à Ptolémaïde, avec une suite peu nombreuse. Jonathas y alla. A peine fut-il entré dans la ville, que Diodore en fit fermer les portes, se jeta sur Jonathas, le fit prisonnier, et fit tuer tous les gens de sa suite.

Ces événements se passèrent dans l'espace de quinze ans. On se trouvait alors en l'an 120 avant la naissance de Jésus-Christ.

CCXIX

SIMON MACHABÉE

(120 ans avant J.-C.)

Simon resta seul de la famille des Machabées; il fut élu par tout le peuple pour succéder à ses frères. Son premier soin fut de délivrer Jonathas des mains de Diodore-Triphon.

« Vous savez, dit-il au peuple, ce que nous avons souffert, mes frères et moi, pour la défense de notre sainte loi. Mes frères sont morts au service d'Israël; je suis le seul qui reste; mais je dois chercher à racheter mon frère Jonathas, victime de la trahison. »

Le peuple applaudit et l'encouragea à faire les démarches nécessaires pour tirer Jonathas de la prison où le retenait le perfide Triphon.

Triphon consentit à lui rendre Jonathas, si on lui donnait cent talents d'or et les deux fils de Jonathas en otage; Simon lui envoya les cent talents et les fils de son frère. Mais Triphon, au lieu de rendre Jonathas aux envoyés de Simon, le fit tuer avec ses enfants. Il consentit seulement à rendre à Simon les restes de son frère et de ses neveux. Simon fit bâtir un sépulcre magnifique et y fit déposer non-seulement Jonathas et ses deux fils, mais encore les ossements de Judas, d'Éléazar et de leur père à tous.

Simon gouverna sagement et pacifiquement le peuple juif pendant dix ans; il mourut assassiné par Ptolémée, son gendre, mais

le peuple ne voulut pas de ce traître et nomma pour chef JEAN HIRCAN, fils de Simon, qu'il avait pleuré et regretté. Ce fut en l'année 110 avant Jésus-Christ que régna Jean Hircan. Sa postérité continua de régner à Jérusalem jusqu'aux approches de l'avénement de Notre-Seigneur. Avec ces princes finit la royauté de Judas et de la descendance de David. Lorsque Notre-Seigneur apparut sur la terre, c'était, comme nous l'avons déjà dit, Hérode qui régnait à Jérusalem sous la domination des Romains et de l'empereur Tibère.

C'est, comme vous le voyez, mes enfants, la fin de l'Histoire du Peuple de Dieu, depuis la création du monde, jusqu'à l'apparition de Celui par qui et pour qui le monde a été fait, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

HENRIETTE. Comment le monde a-t-il été fait par Notre-Seigneur Jésus-Christ, puisqu'il n'est venu qu'après 4000 ans?

GRAND'MÈRE. Jésus-Christ est le Fils Éternel de Dieu, égal en toutes choses au Père et au Saint-Esprit. Il est Dieu et homme. Il n'a pris la nature humaine que 4000 ans après la création du monde, il n'en est pas moins le Dieu Créateur du ciel et de la terre. C'est donc par lui que toutes choses ont été faites.

HENRIETTE. Mais vous dites, Grand'mère, que tout a été fait pour lui.

GRAND'MÈRE. Oui; *les Anges*, *les hommes*, toutes les créatures existent avant tout pour honorer, adorer et servir Dieu. Par conséquent pour honorer, adorer et servir JÉSUS-CHRIST. Les créatures qui lui sont fidèles forment ce qu'on appelle l'Église. Les autres, celles qui ne veulent pas de JÉSUS-CHRIST, qui ne croient pas en lui et qui ne l'aiment pas, forment ce qu'on appelle le Royaume de Satan.

Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST naquit à BETHLÉEM 4000 ans après la création d'Adam. Sa sainte Mère, la Bienheureuse Vierge MARIE, descendait des Rois de Juda, de David. Son époux saint JOSEPH descendait également de cette race Royale. Le père de la

sainte Vierge s'appelait Joachim, et sa mère se nommait Anne. Notre-Seigneur est le fruit divin de cette Vierge sans tache. Marie Mère de Dieu est ainsi le lien de l'Ancien Testament qu'elle termine et du Nouveau Testament qu'elle commence.

Les enfants embrassent leur grand'mère, et la remercient de leur avoir fait connaître et comprendre l'Histoire sainte. Ils lui promettent de profiter de leur mieux des beaux exemples qu'ils y trouvent.

BIBLIOTHÈQUE POUR ENFANTS
L'HEURE JOYEUSE PARIS

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Chapitres.		Pages.
	DÉDICACE	I
	NOMS DE MES PETITS-ENFANTS	II
	Introduction	1
I.	Dieu crée le monde	4
II.	Les six jours de la création	6
III.	Septième jour, jour de repos	13
IV.	Le paradis terrestre	15
V.	Le serpent. Péché de l'homme	17
VI.	Caïn tue son frère Abel	24
VII.	Corruption des hommes. Dieu annonce le déluge	32
VIII.	Le déluge	36
IX.	Noé sort de l'Arche	37
X.	Signe de l'alliance de Dieu avec les hommes	40
XI.	Tour de Babel	43
XII.	Abraham. Il vient dans la terre de Chanaan et en Égypte	47
XIII.	Abraham et Lot se séparent. Dieu confirme ses promesses à Abraham	50
XIV.	Dieu promet un fils à Abraham	54
XV.	Naissance d'Ismaël	55
XVI.	Nouvelle promesse de Dieu à Abraham. La Circoncision.	57
XVII.	Apparition de trois Anges à Abraham	59
XVIII.	Sodome et Gomorrhe détruites	63
XIX.	Naissance d'Isaac. Agar est chassée avec Ismaël	66
XX.	Sacrifice d'Abraham	69
XXI.	Mort et enterrement de Sara. Mariage d'Isaac	73
XXII.	Mort d'Abraham. Ésaü et Jacob	78
XXIII.	Ésaü vend son droit d'aînesse à Jacob	80
XXIV.	Isaac chez les Philistins	82
XXV.	Bénédiction d'Isaac à Jacob. Colère d'Ésaü	83

Chapitres. Pages.

XXVI. Jacob va chez son oncle Laban. Vision de Jacob..... 88
XXVII. Jacob arrive chez Laban..... 89
XXVIII. Jacob épouse Lia et Rachel..... 91
XXIX. Enfants de Jacob. Jalousie de Laban..... 94
XXX. Jacob quitte Laban..... 97
XXXI. Jacob fait annoncer son retour à Ésaü,..... 101
XXXII. Jacob lutte contre l'Ange du Seigneur..... 103
XXXIII. Rencontre de Jacob et d'Ésaü..... 105
XXXIV. Enlèvement de Dina. Massacre des Sichémites..... 106
XXXV. Jacob va à Béthel. Naissance de Benjamin, mort de Rachel, mort d'Isaac..... 108
XXXVI. Jalousie des frères de Joseph. Ils le vendent..... 109
XXXVII. Joseph est revendu à Putiphar..... 114
XXXVIII. Joseph en prison..... 115
XXXIX. Songes du grand échanson et du grand panetier..... 116
XL. Songes de Pharaon..... 118
XLI. Les frères de Joseph viennent en Égypte..... 121
XLII. Second voyage en Égypte des frères de Joseph..... 126
XLIII. Joseph se fait reconnaître par ses frères..... 128
XLIV. Arrivée de Jacob en Égypte..... 133
XLV. Jacob et sa famille s'établissent dans la terre de Gessen... 135
XLVI. Mort de Jacob..... 137
XLVII. Mort de Joseph..... 138
XLVIII. Les Israélites en Égypte. Les sages-femmes..... 142
XLIX. Moïse sauvé des eaux..... 143
L. Le buisson ardent..... 146
LI. Moïse et Aaron devant Pharaon..... 149
LII. Les plaies d'Égypte..... 152
Première plaie : Les eaux changées en sang..... 152
Deuxième plaie : Les grenouilles..... 153
Troisième plaie : Les moucherons. *Quatrième plaie* : Les mouches venimeuses..... 154
Cinquième plaie : Peste sur les bêtes. *Sixième plaie* : Ulcères sur les hommes. *Septième plaie* : Grêle..... 156
Huitième plaie : Sauterelles. *Neuvième plaie* : Ténèbres..... 157
Dixième plaie : Mort des premiers-nés d'Égypte..... 158
LIII. La colonne de feu et de nuée..... 161
LIV. Passage de la mer Rouge..... 162
LV. Les eaux amères. Les cailles. La pluie de manne..... 164
LVI. Eau du rocher..... 167
LVII. Jéthro visite Moïse..... 168
LVIII. Moïse au mont Sinaï..... 169

Chapitres. Pages.

LIX. Le veau d'or. Moïse brise les tables de la loi..... 172
LX. Les Israélites pleurent leur crime..... 176
LXI. Différentes lois dictées à Moïse..... 179
LXII. Aaron nommé grand prêtre..... 181
LXIII. Mort de Nadab et d'Abiu..... 182
LXIV. Murmures des Israélites..... 183
LXV. Marie, sœur d'Aaron, frappée de lèpre..... 185
LXVI. Moïse envoie visiter la Terre promise..... 187
LXVII. Révolte des Israélites..... 188
LXVIII. Punition des révoltés..... 190
LXIX. Mort d'Aaron..... 192
LXX. Victoire des Israélites sur les Chananéens. Le serpent d'airain..... 195
LXXI. Balaam et son ânesse..... 197
LXXII. Massacre des Madianites..... 202
LXXIII. Derniers actes et dernières recommandations de Moïse... 203
LXXIV. Mort de Moïse..... 205
LXXV. Josué chef des Israélites..... 207
LXXVI. Passage du Jourdain..... 210
LXXVII. Circoncision des Israélites. Prise de Jéricho..... 212
LXXVIII. Israélites battus par le roi de Haï..... 214
LXXIX. Prise de Haï. Alliance avec les Gabaonites..... 216
LXXX. Guerres des Israélites. Le soleil arrêté..... 218
LXXXI. Josué détruit tous ses ennemis. Mort de Josué..... 221
LXXXII. Ce qui arriva après le mort de Josué..... 223
LXXXIII. Punition des Israélites. Aod les délivre..... 225
LXXXIV. Nouvelle servitude. Déborah et Sisara..... 227
LXXXV. Gédéon..... 230
LXXXVI. Abimélech..... 235
LXXXVII. La fille de Jephté..... 236
LXXXVIII. Samson..... 238
LXXXIX. Samson épouse une fille des Philistins. Elle le trompe. Il se venge..... 240
XC. La mâchoire d'âne..... 243
XCI. Perfidies de Dalila. Portes de Gaza. Mort de Samson..... 245
XCII. Le lévite outragé..... 248
XCIII. Ruth et Noémi..... 251
XCIV. Ruth va glaner chez Booz..... 253
XCV. Booz épouse Ruth..... 355
XCVI. Le grand prêtre Héli. Le petit Samuel..... 258
XCVII. Prise de l'arche. Mort d'Héli..... 261
XCVIII. L'arche d'alliance..... 263

Chapitres. Pages.

XCIX. L'arche renvoyée par les Bethsamites. Israël revient au Seigneur..... 266
C. Saül sacré roi d'Israël..... 268
CI. Victoires de Saül..... 271
CII. Jonathas. Sa victoire. Le peuple lui sauve la vie..... 272
CIII. Saül offense le Seigneur. Samuel choisit un autre roi..... 275
CIV. David est choisi pour régner sur Israël..... 278
CV. Le géant Goliath..... 280
CVI. Jalousie de Saül contre David..... 283
CVII. Jonathas avertit David de la haine de Saül..... 285
CVIII. David fuit Saül..... 288
CIX. Saül massacre le grand-prêtre Achimélech et quatre-vingt-cinq autres prêtres..... 289
CX. David est toujours persécuté par Saül..... 292
CXI. David refuse de tuer Saül..... 294
CXII. Mort de Samuel. Abigaïl..... 295
CXIII. Saül poursuit encore David..... 297
CXIV. David se réfugie chez Achis. Samuel apparaît à Saül..... 298
CXV. David quitte le roi Achis. Mort de Saül et de Jonathas..... 301
CXVI. David punit les voleurs de Siceleg..... 302
CXVII. David reconnu roi par la tribu de Juda..... 305
CXVIII. Abner fait élire roi d'Israël Isboseth, fils de Saül..... 307
CXIX. Mort d'Isboseth. David reconnu roi par toutes les tribus d'Israël..... 309
CXX. David à Jérusalem..... 310
CXXI. David veut bâtir un temple. Le prophète Nathan l'en empêche. 313
CXXII. David recueille Miphiboseth. Il venge ses ambassadeurs... 314
CXXIII. Péché de David..... 316
CXXIV. Repentir de David..... 318
CXXV. Amnon, fils de David, insulte gravement sa sœur Thamar. Absalon la venge en tuant son frère Amnon..... 320
CXXVI. Joab obtient la grâce d'Absalon..... 322
CXXVII. Ingratitude d'Absalon..... 323
CXXVIII. Trahison de Siba. Insolence de Séméï..... 327
CXXIX. Chusaï détourne Absalon de suivre les conseils d'Achitophel. 330
CXXX. Absalon est vaincu et tué. Chagrin de David..... 333
CXXXI. Reproches de Joab. David est ramené à Jérusalem par la tribu de Juda..... 337
CXXXII. Révolte de Séba. Joab tue Amasa. Séba est tué..... 341
CXXXIII. Famine dans Israël. Sept petits-fils de Saül livrés aux Gabaonites..... 344
CXXXIV. Dénombrement du peuple. Peste dans Israël..... 346

Chapitres. Pages.

CXXXV. Adonias, fils de David, veut se faire proclamer roi. Salomon est choisi par le Seigneur..... 348
CXXXVI. Sacre de Salomon. Terreur d'Adonias..... 351
CXXXVII. Dernières recommandations de David à Salomon. Mort de David..... 353
CXXXVIII. Salomon accomplit les volontés de David et le venge de ses ennemis..... 355
CXXXIX. Salomon épouse la fille d'un Pharaon d'Égypte. Il demande à Dieu la sagesse..... 358
CXL. Jugement de Salomon..... 360
CXLI. Palais de Salomon. Il commence à bâtir le temple de Dieu. 362
CXLII. Mer d'airain..... 367
CXLIII. Salomon bâtit son palais. Le temple du Seigneur est consacré. 368
CXLIV. Richesse de Salomon..... 370
CXLV. La reine de Saba..... 372
CXLVI. Salomon épouse des femmes étrangères. Elles lui font adorer les faux dieux. Il meurt..... 375
CXLVII. Règne de Roboam. Révolte des dix tribus..... 377
CXLVIII. Jéroboam établit le culte du veau d'or..... 379
CXLIX. Mort de Jéroboam..... 381
CL. Mort de Roboam. Ses successeurs..... 383
CLI. Achab et Jézabel. Le prophète Élie..... 385
CLII. La veuve de Sarepta..... 387
CLIII. Élie ressuscite l'enfant de la veuve de Sarepta..... 388
CLIV. Achab fait chercher Élie pour faire pleuvoir..... 389
CLV. Élie fait descendre le feu du ciel sur le sacrifice. Il fait tuer les prêtres de Baal et fait cesser la sécheresse..... 391
CLVI. Jézabel veut venger ses prêtres. Élisée prophète..... 395
CLVII. Mort d'Asa, fils de Roboam. Son fils Josaphat lui succède. 397
CLVIII. Naboth refuse sa vigne à Achab. Jézabel le fait mourir. Mort d'Achab..... 398
CLIX. Mort de Josaphat, roi de Juda..... 402
CLX. Règne et mort d'Ochosias, fils d'Achab et de Jézabel..... 403
CLXI. Élie enlevé au ciel. Élisée le remplace..... 406
CLXII. Les enfants dévorés par les ours. Miracles d'Élisée..... 408
CLXIII. Élisée multiplie l'huile d'une pauvre veuve, ressuscite un enfant, multiplie des pains, adoucit des herbes amères... 410
CLXIV. Naaman guéri de la lèpre. Giézi devient lépreux..... 414
CLXV. Nouvelles guerres. Famine dans Samarie..... 418
CLXVI. Mort de Bénadad, roi de Syrie..... 423
CLXVII. Jéhu sacré roi d'Israël. Mort de Jézabel..... 424
CLXVIII. Jéhu détruit toute la famille d'Achab..... 426

Chapitres. Pages.

CLXIX. Athalie fait mourir toute la race royale de Juda. Le petit Joas est sauvé. Mort d'Athalie..... 429
CLXX. Joas adore les faux dieux. Il fait mourir le grand prêtre Zacharie, fils de Joïada. Mort de Joas..... 431
CLXXI. Ézéchias, roi de Juda. Le prophète Isaïe..... 433
CLXXII. Maladie d'Ézéchias. Sa mort. Josias..... 435
CLXXIII. Nabuchodonosor, roi de Babylone, assiége Jérusalem..... 437
CLXXIV. Jérusalem est détruite. Sédécias emmené captif à Babylone avec tout le peuple juif..... 438

SECONDE PARTIE

Livre de Tobie.

CLXXV. Tobie emmené captit à Ninive..... 441
CLXXVI. Tobie devient aveugle..... 443
CLXXVII. Le jeune Tobie va chez Raguel, son parent. L'ange Raphaël l'accompagne..... 445
CLXXVIII. Départ du jeune Tobie. Il prend un poisson qui veut le dévorer. L'ange lui conseille d'épouser Sara..... 448
CLXXIX. Mariage du jeune Tobie..... 451
CLXXX. L'ange va chez Gabélus et revient chez Raguel..... 454
CLXXXI. Retour du jeune Tobie. Le vieux Tobie recouvre la vue..... 456
CLXXXII. L'ange Raphaël se découvre à Tobie et disparaît..... 458
CLXXXIII. Tobie prédit la ruine de Ninive. Mort des deux Tobie.... 460

Livre de Judith.

CLXXXIV. Holopherne assiége Béthulie..... 461
CLXXXV. Judith entreprend de délivrer Béthulie..... 463
CLXXXVI. Judith va trouver Holopherne..... 465
CLXXXVII. Holopherne reçoit Judith et la protége..... 466
CLXXXVIII. Mort d'Holopherne. Fuite des Assyriens..... 469

Livre d'Esther.

CLXXXIX. Assuérus..... 474
CXC. Esther devient épouse d'Assuérus. Mardochée..... 477
CXCI. Aman. Sa haine contre Mardochée..... 479
CXCII. Consternation des Juifs. Esther va chez le roi..... 480
CXCIII. Honneurs rendus à Mardochée. Punition d'Aman..... 484
CXCIV. Faveur de Mardochée. Édit pour les Juifs..... 487

Chapitres. Pages.

Livre de Job.

CXCV. Job. Sa prospérité. Ses malheurs..... 489
CXCVI. Les amis de Job viennent le voir..... 493

Les Prophètes.

CXCVII. Le prophète Isaïe..... 496
CXCVIII. Le prophète Jérémie..... 497
CXCIX. Le prophète Baruch..... 498
CC. Le prophète Ézéchiel..... 500
CCI. Le prophète Daniel..... 502
CCII. Histoire de Susanne. Daniel la justifie..... 504
CCIII. Songe de Nabuchodonosor expliqué par Daniel..... 508
CCIV. Statue d'or. Les trois jeunes gens jetés dans la fournaise.. 512
CCV. Autre songe de Nabuchodonosor. Daniel l'explique. Nabuchodonosor est changé en bête..... 515
CCVI. Festin de Balthazar. Mané, Thécel, Pharès. Mort de Balthazar. 520
CCVII. Daniel dans la fosse aux lions..... 522
CCVIII. Daniel fait mourir le dieu Bel..... 526
CCIX. Daniel fait mourir le grand dragon. Fureur du peuple. 528
CCX. Le Seigneur envoie à Daniel le prophète Habacuc. Le roi délivre Daniel..... 530
CCXI. Les petits Prophètes..... 532
CCXII. Jonas..... 534
CCXIII. Jonas est sauvé..... 536
CCXIV. Cruautés d'Antiochus. Courage d'Éléazar..... 538
CCXV. Les sept frères Machabées et leur mère..... 540
CCXVI. Judas Machabée..... 543
CCXVII. Fin de Judas Machabée..... 546
CCXVIII. Jonathas et Simon Machabée..... 551
CCXIX. Simon Machabée..... 552

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

4535-78. Corbeil. — Typ. et stér. de Crété.

220.9
SEG
Ex. 2

Ségur, Mme de

Bible d'une grand'mère.

THE GIFT FUND
PRESENTED BY